MASTER NEGATIVE
NO. 93-81253

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

SAINT NON, JEAN CLAUDE RICHARD DE

TITLE:

VOYAGE PITTORESQUE A NAPLES ET IN SICILE

PLACE:

PARIS

DATE:

1829

Master Negative #

93-81253

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

945N16
Sa2

Saint Non, Jean Claude Richard de, 1727-1791.
Voyage pittoresque à Naples et en Sicile, par J.-C. Richard de Saint-Non. Nouvelle édition, corrigée, augmentée, mise dans un meilleur ordre, et dédiée à monsieur le vicomte de Martignac, par P.-J. Charrin ... Paris, Dufour, 1829.
4 v. $21\frac{1}{2}$cm. and Atlas of plates, maps.

"Notice sur J.-C. Richard de Saint-Non": v. 1, p. [v]-xxij.

(Continued on next card)

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 4/5/93 INITIALS BAP
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

Master Negative #

93-81253

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

945N16
Sa2

Saint Non, Jean Claude Richard de, 1727-1791.
Voyage pittoresque à Naples et en Sicile.
1829. (Card 2)

"Analyse du Voyage pittoresque de Naples et de Sicile": v. 1, p. [xxiii]-lxxix.
"Précis historique des révolutions de Naples et de Sicile, par Chamfort": v. 1, p. [39]-114.

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 4/5/93 INITIALS BAP
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

GUIDE TO CONTENTS

for

VOYAGE PITTORESQUE A NAPLES ET IN SICILE

REEL	MASTER NEGATIVE #	DATE	VOLUME
1	93-81253	1829	v. 1-2
2	93-81254	1829	v. 3-4

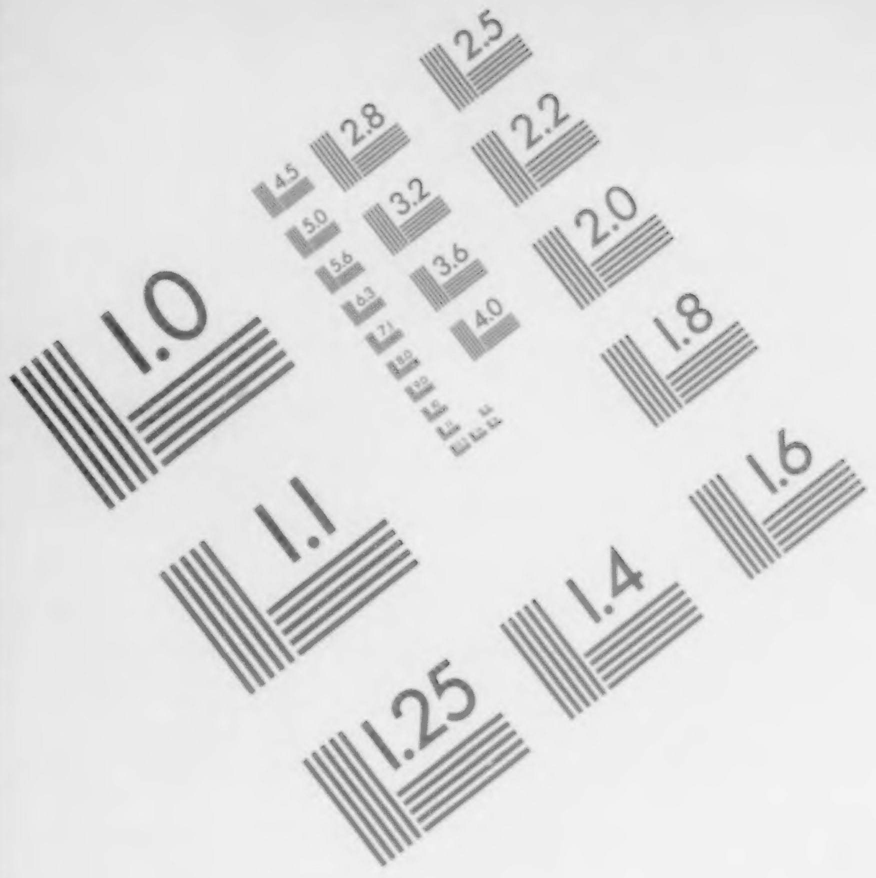
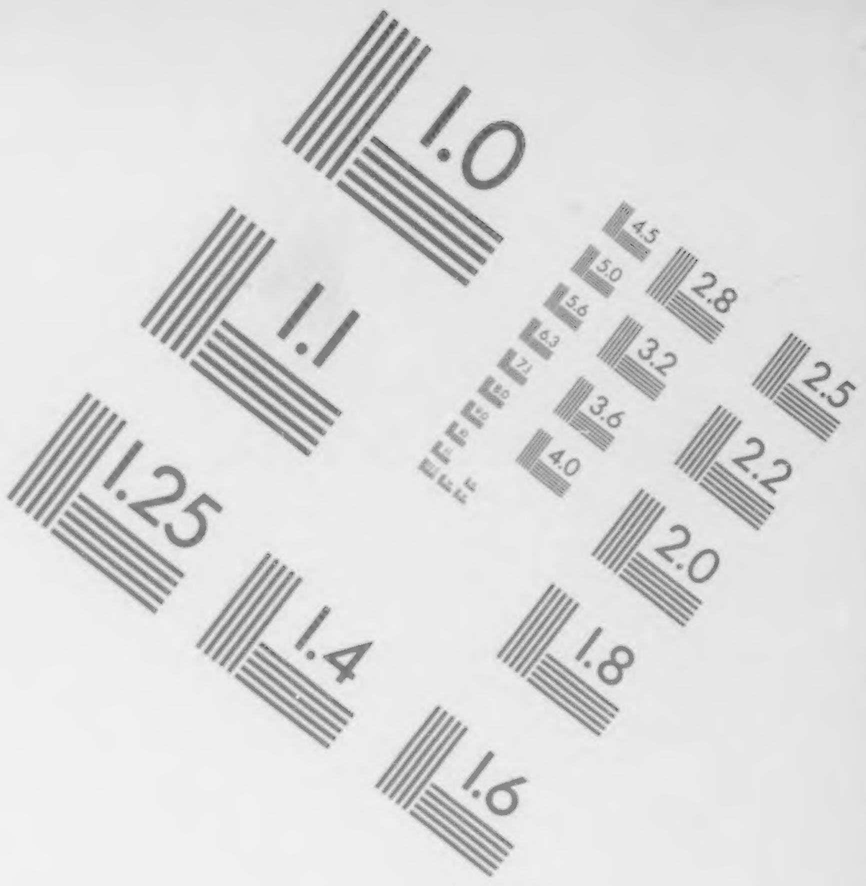
REEL 1 of 2

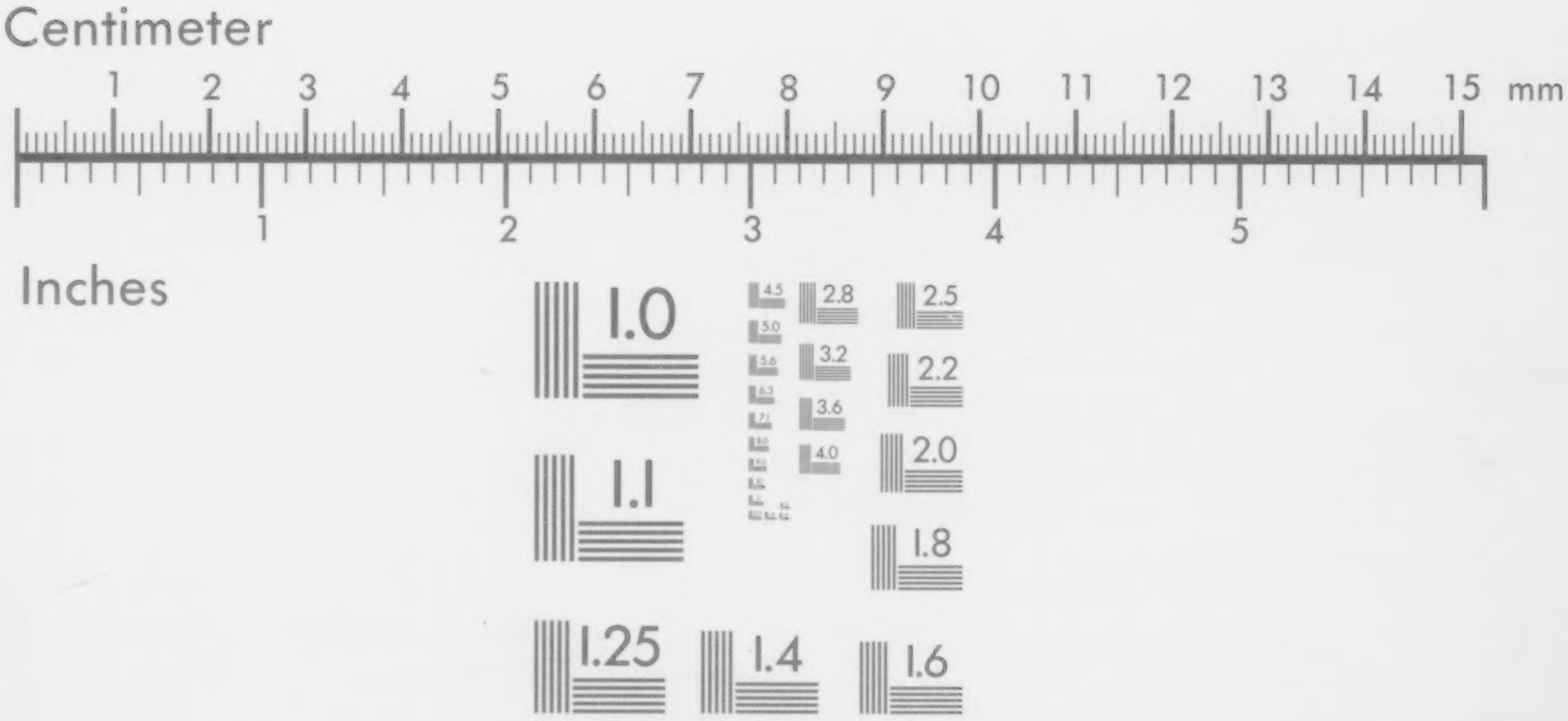
VOLUMES
1-2

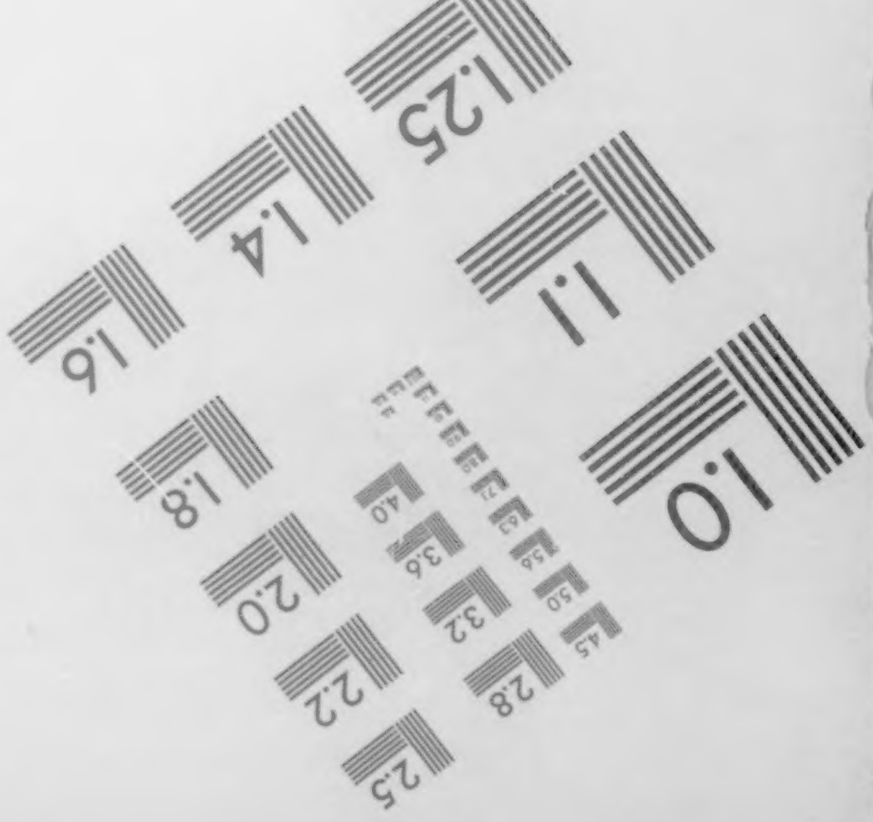
AIIM

Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202





MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

VOLUME 1

945N16 Sa2

COLUMBIA COLLEGE LIBRARY.

MADISON AVENUE

NEW YORK.

C de Saldanha

1024/4

VOYAGE PITTORESQUE

À

NAPLES ET EN SICILE.

TOME I.

Cette Description des Royaumes de Naples et de Sicile

COMPREND :

NAPLES ET SES ENVIRONS, TOUTE LA PARTIE MÉRIDIONALE DE L'ITALIE, CONNUE AUTREFOIS SOUS LE NOM DE GRANDE-GRÈCE, ET LA SICILE.

L'Atlas est divisé en trois parties,

SAVOIR :

NAPLES ET SES ENVIRONS,	Planches n°s 1 à 285.
GRANDE-GRÈCE........	Planches n°s 286 à 400.
SICILE..............	Planches n°s 401 à 558.

DE L'IMPRIMERIE DE CHAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9

VOYAGE PITTORESQUE
À
NAPLES ET EN SICILE,

Par J.-C. Richard de Saint-Non;

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE, AUGMENTÉE, MISE DANS UN MEILLEUR ORDRE,

ET DÉDIÉE

A Monsieur le Vicomte de Martignac,

Par P.-J. Charrin.

TOME I.

PARIS.
DUFOUR ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DU PAON, N° 1.
CHAILLOU-POTRELLE, MARCHAND D'ESTAMPES,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 140.
1829.

A

MONSIEUR LE VICOMTE

De Martignac.

Monsieur le Vicomte,

Son Excellence le Ministre de l'Intérieur en acceptant le 10 Juillet dernier la Dédicace de cet Ouvrage, exigea qu'elle se réduisît à placer uniquement son nom sur le titre du Voyage Pittoresque à Naples

12263

et en Sicile; mais l'engagement que je pris alors de me conformer à ce désir, cesse d'être aujourd'hui une rigoureuse obligation.

En se démettant du pouvoir dont le Roi l'avait investi, pouvoir qu'il exerça toujours avec un dévoûment sans bornes, de rares talens et une aménité franche, persuasive, qui, en laissant de durables souvenirs, lui ont conquis la publique estime, Monsieur le vicomte de Martignac ne doit plus me contraindre au silence absolu qu'avait prescrit Son Excellence.

Permettez-moi donc, Monsieur le Vicomte, de payer à la fois un juste tribut d'éloges, de donner un témoignage public de mon respect, de ma vive reconnaissance, au Ministre intègre, éclairé, qui se montra constamment le protecteur des Lettres, des Sciences, des Arts; à l'éloquent et profond Orateur, à l'Administrateur habile, dont la retraite volontaire, inattendue, a causé d'unanimes regrets.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,

Monsieur le Vicomte,

Votre très humble et très obéissant Serviteur,

P.-J. Charrin.

Paris, le 9 août 1829.

NOTICE

SUR

J.-C. RICHARD DE SAINT-NON,

Abbé commendataire de l'abbaye de Poultières, diocèse de Langres,
membre de l'Académie de Peinture.

NOTICE

SUR J.-C. RICHARD,

ABBÉ DE SAINT-NON.

Jean-Claude Richard de Saint-Non, doué d'une imagination vive, d'un caractère ardent, d'une âme sensible, était né pour les arts et pour l'amitié; ces deux divinités partagèrent et embellirent sa vie; il aurait voulu leur faire le sacrifice de tous ses instans; mais il fallait avoir un état dans le monde. Il était le plus jeune des fils d'un receveur général des finances et de mademoiselle de Boullogne, fille, nièce et petite-fille de premiers peintres du Roi; on le fit abbé, et conseiller au parlement; il fallut, pour complaire à des parens chéris, prendre la tonsure et la robe. Saint-Non n'était pas plus fait pour la théologie que pour la chicane : sa vocation n'était ni de juger ni de disputer; mais telle était alors la tyrannie de l'usage, il fallut s'y conformer. Le jeune homme prit à regret cette double chaîne, en se promettant bien d'alléger l'une et de briser l'autre aussitôt qu'il le pourrait.

Il fut donc sous-diacre, mais il ne voulut jamais entrer plus avant dans les ordres : magistrat, il fit son devoir, et suivit plusieurs années le palais.

Ce genre d'occupation l'attristait; Saint-Non avait une répugnance invincible pour les discussions d'intérêt. D'ailleurs, il n'y trouvait point, comme tant d'autres,

les dédommagemens de l'amour-propre; il ne connut jamais ces tristes jouissances. Sa douceur, sa modestie, ses goûts simples et naturels, lui donnaient autant d'éloignement pour tout ce qui est de pure représentation que d'aversion pour les airs d'importance; enfin, tout chez lui, jusqu'à son amabilité, contrastait avec la morgue de ce nouvel état.

Une jeune femme vint un jour le trouver pour lui recommander une affaire dont il était le rapporteur; elle le traita de *Monseigneur*. Il en fut affligé; il la fit asseoir, et lui dit : « Madame, je ne suis point un « monseigneur, je suis un de vos juges; soyez vous-« même juste et vraie, et je vous ferai droit suivant « ma conscience. »

Impatient du joug, il essaya de s'y dérober au moins pour quelques instans; il demanda un congé, et fit un voyage en Angleterre. Il toucha cette terre classique de la liberté, et vint bientôt reprendre ses tristes fonctions; il aurait succombé sous le poids du dégoût, si la musique, le dessin, la peinture, et surtout la gravure, ne fussent venus à son secours pour lui procurer d'agréables distractions. Il faut l'avouer, les circonstances étaient bien propres à justifier et à augmenter ces dégoûts.

C'était le temps où de fameuses et ridicules querelles entre les prêtres et les parlemens, déchiraient la France et scandalisaient l'Europe; il était question d'une bulle du pape, qu'on appelait *Constitution*, et de billets de confession qu'on exigeait des mourans. On se faisait une guerre ouverte; les évêques et les magistrats se lançaient mutuellement des arrêts

et des anathêmes. La cour voulut les réduire au silence; chose impossible : la rage des partis ne fit que s'accroître. Le parlement fut exilé, les membres dispersés dans différentes villes; l'abbé de Saint-Non le fut à Poitiers, où il resta plus d'une année.

Je ne sais comment les autres magistrats soutinrent leur disgrâce; mais pour Saint-Non, ce fut un des temps les plus heureux de sa vie. Rendu à une vie privée, jeté dans une société douce et choisie, il s'occupait beaucoup plus de musique et de dessin que de la bulle et des querelles du parlement; et dès-lors, il se livra tout entier à son goût pour les arts, qui ne faisait qu'augmenter chaque jour.

Son exil finit, ou plutôt il commença pour Saint-Non; il vint reprendre sa chaîne : elle devenait toujours plus pesante. Au lieu de s'apaiser, les troubles se rallumèrent; plusieurs années se passèrent dans ces agitations; les esprits s'aigrirent, la discorde régnait dans le parlement. Dans une assemblée secrète, ces messieurs avaient résolu de donner tous leur démission. Saint Non, rentré chez lui, se hâte d'envoyer la sienne au chancelier. La nuit avait amené d'autres conseils; les *gros bonnets* se ravisent, et dès le matin on envoie chez chacun de *messieurs*, annoncer qu'on ne donnera pas sa démission. « J'en suis « fâché, dit Saint-Non, mais la mienne est partie. » Les affaires s'arrangent, le parlement se raccommode avec la cour. On boude le jeune conseiller; l'esprit de corps agit dans tout son despotisme : tant de tracasseries le lassent; on veut qu'il retire sa démission; il persiste dans la ferme résolution qu'il a prise.

Saint-Non, dans la joie de son âme, envoie chercher le professeur qui lui avait enseigné le droit; et lui montrant ces livres tristement scientifiques: « Mon cher « ami, lui dit-il, je vous en prie, débarrassez-moi de « cela; vite, emportez tout; et que je ne les revoie « plus. » Lui-même il aide à enlever les livres, en fait charger deux voitures; puis, les voyant disparaître, il danse, il chante: « Dieu merci, s'écrie-t-il, me voilà li- « bre »; et il part pour l'Italie.

Depuis long-temps Saint-Non brûlait de voir ces belles contrées. Ce voyage est pour un amant des arts ce qu'est celui de la Mecque pour un fidèle musulman; il faut le faire au moins une fois en sa vie. Le prix de la charge qu'il a vendue fournit aux frais de ce pélerinage: Saint-Non gagnait doublement à ce marché, il échangeait de l'ennui contre la plus douce des jouissances, et vit enfin ces lieux, objet de ses désirs.[1]

Ce fut pour lui une existence nouvelle, il se trouvait dans son élément; entouré des antiques chefs-d'œuvre des arts et des richesses de la nature, il se livrait tout entier à l'étude et à la contemplation de ces beaux modèles. Tantôt gravissant sur les sommets du Vésuve, tantôt descendant sous les sombres profondeurs d'Herculanum, il vivait au milieu de ces ruines savantes et des débris de la nature, enrichissant ses tablettes, ses portefeuilles de tout ce qui frappait ses avides regards. Il évitait avec soin les grandes sociétés, les *monsignors*, pour lesquels il n'avait qu'une médiocre estime, et leur préférait les artistes, devenus ses amis et les compagnons de ses

[1] Années 1759, 1760 et 1761.

travaux, ou plutôt de ses plaisirs. Il s'applaudissait surtout d'avoir fait connaissance, et lié une amitié qui ne se démentit jamais, avec deux jeunes peintres qui, dès-lors, annonçaient le plus grand talent, et qui depuis ont justifié ces espérances, Robert et Fragonard. C'est avec eux qu'il parcourut l'Italie, et qu'il moissonna ces riches productions qu'étalent en ces beaux climats les arts et la nature. Ils les confiaient à leurs crayons. Tout payait un tribut à leur active curiosité; et au lieu de froides descriptions, ils emportaient des images fidèles des lieux et des choses qui se pressaient sous leurs pas et les arrêtaient si agréablement dans leurs courses.

L'abbé de Saint-Non eut le bonheur d'habiter plusieurs mois de suite à Tivoli même, et dans la Villa d'Est, qui lui fut prêtée par l'envoyé de Modène: ce fut une de ses plus délicieuses jouissances. Chaque jour était marqué par la découverte d'un nouveau site, d'une beauté nouvelle, et par un dessin de plus pour ses portefeuilles. Enfin, il réunit une collection précieuse de tout ce qu'offre de plus intéressant cette patrie des arts; et, après deux ans de travaux, qui furent pour lui deux années de ravissement et d'extase, il s'arracha avec peine à ces délicieuses contrées.

De retour en France, il s'occupa des moyens d'y prolonger ses plaisirs. Il mit en ordre ce qu'il avait de plus curieux parmi ses dessins, en vases, monumens, statues et fragmens antiques, et se plut à les graver lui-même. « Il lui fallait, pour entreprendre une « suite aussi nombreuse, une manière plus expé-

« ditive que la gravure à l'eau-forte dont on se sert « ordinairement. Il eut recours à un genre qui imite « les dessins lavés à l'encre de la Chine. » Ce procédé avait déjà été employé par Le Prince; mais cet artiste en faisait un mystère. Saint-Non n'eut point de cesse qu'il ne l'eût découvert; il pressa Delafosse, graveur, avec qui il était lié dès l'enfance, de s'en occuper: il en dut la communication à son amitié. « Ce « procédé n'était pas précisément celui de Le Prince, « mais il donnait les mêmes résultats, la même rapidité « dans l'exécution. » C'est ce qu'il fallait à l'abbé de Saint-Non. Il s'y livra avec l'ardeur qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait, et bientôt on vit paraître une suite de vues de Rome en soixante planches, qui furent favorablement accueillies, et où l'on retrouvait en effet, sous une touche vive et spirituelle, *la prima intenzione*, et tout le goût des modèles. Cette première collection fut suivie de plusieurs autres.

Ce succès et les exhortations de ses amis l'encouragèrent. Il ne s'agissait de rien moins que de donner un VOYAGE PITTORESQUE DE TOUTE L'ITALIE, ou du moins de NAPLES et de SICILE.

Ce voyage, tel qu'il a été conçu et exécuté, exigeait des dépenses énormes, des soins inouïs, offrait des obstacles difficiles à surmonter. Saint-Non trouva quelques capitalistes amateurs qui l'aidèrent dans le commencement de cette entreprise, mais qui bientôt, effrayés des sommes qu'elle absorbait, se retirèrent, et en laissèrent tout le fardeau à l'auteur: Saint-Non, jaloux de remplir les engagemens de la société envers le public, consacra toute sa fortune, toute celle

de son frère, comme lui, ami des arts, à l'achèvement de ce grand ouvrage, et le conduisit à sa perfection.

Il fallut le zèle, l'enthousiasme qu'on a connu à l'abbé de Saint-Non pour se soutenir dans une si longue carrière, et triompher d'immenses difficultés. Aux nombreux trésors qu'il avait rapportés d'Italie, il fallut joindre de nouvelles richesses. Il y envoya de nouveaux artistes pour compléter l'immense galerie de vues et de tableaux de ce pays enchanteur : ils firent ce voyage sous les yeux d'un homme plein de talent et de goût qui voulut bien les diriger [1]. On leur fit choisir dans ce vaste champ les sites les plus riches et les plus intéressans sous tous les aspects.

Saint-Non dirigeait les artistes de Paris, et mit à ce travail une célérité qui prenait sa source dans son enthousiasme, dans l'activité de son caractère; bientôt parurent les premières livraisons du VOYAGE PITTORESQUE A NAPLES ET EN SICILE. Les autres se succédèrent sans interruption pendant dix années. [2]

Nous n'entreprendrons point de détailler les beautés que renferme ce bel ouvrage; nous n'apprendrions rien aux artistes, aux amateurs des arts, et nous essaierions vainement de peindre des objets qui échappent à l'analyse.

Ce fut pendant qu'il s'occupait de ce Voyage que l'Académie de Peinture l'adopta comme membre honoraire; il fut reçu à l'unanimité : elle était due à ses talens, à ses connaissances, et peut-être aussi à l'aménité de son caractère, bien propre à réunir tous les suffrages.

[1] M. Denon.

[2] De 1777 à 1787.

Sa modestie embellissait encore ses qualités; il semblait ne mettre aucun prix à ses travaux : ils avaient fait son bonheur, il était assez payé. Il ne s'en entretenait jamais que pour citer les gens de lettres et les artistes qui avaient concouru à embellir ce monument des arts; le seul qui jusqu'alors eût été élevé avec tant de magnificence.

Vivant dans la plus haute société, Saint-Non n'y avait rien perdu de sa candeur; au milieu du grand monde, il n'y avait contracté que cette grâce facile qu'il savait mettre à tout, et qui était répandue dans toutes ses manières.

« Les grandeurs portent à la tête, disait-il; tel est « notre sort à nous autres, chétifs mortels : plus on « est honoré, et plus on est sottifié. »

Durant son voyage d'Italie, le roi de Naples lui fit présent du magnifique recueil des gravures d'Herculanum, que ce prince était dans l'usage de donner aux étrangers considérables qui lui étaient présentés. « Apparemment, écrit Saint-Non à son frère, que je « suis, sans m'en douter, un homme fort considérable. »

« Mes goûts sont très modérés, écrit-il ailleurs à « ce même frère; il n'est qu'un point sur lequel ils « ne font qu'augmenter, c'est celui de la liberté et « celui d'être aimé. Ah! il est certain que, sur ces « deux articles, je suis d'une jalousie terrible, et n'en« tends rien à faire le plus petit sacrifice; le reste m'est « égal, et cela, tu peux le dire à toute la terre. *Amici« tia et libertas*, ce sont mes divinités favorites. »

Sa seule inquiétude dans ses voyages était la crainte d'être oublié de ses amis. Tout avait rapport aux ob-

jets qui lui étaient chers : en entrant dans Saint-Pierre de Rome, étonné de la sublime simplicité et de la majesté religieuse de cette basilique, « Mon premier « mouvement, dit-il, a été de penser à notre tendre « mère. Hélas! que ne donnerais-je pas pour y adorer « à côté d'elle le Maître de la terre! »[1]

Sa correspondance est remplie de pareils traits : partout sa diction est facile, son style naturel et plein de grâce; il y règne un aimable abandon. Je voudrais recueillir ces billets échappés à sa plume rapide et sans fard : c'est là que l'âme se peint à nu; c'est là que j'aime à étudier le cœur humain. Les lettres de Sévigné, la correspondance de Voltaire et de Frédéric, les lettres de Jean-Jacques, me font mieux connaître les hommes que cent volumes d'histoire.

Saint-Non était vif et passionné; mais il n'eut que des goûts honnêtes et des passions affectueuses. Quelques personnes eurent des torts à son égard; je ne sais si elles les lui ont pardonnés : pour lui, son unique vengeance fut de n'en jamais parler. Il témoignait son amitié avec franchise, et n'exprimait son mépris que par le silence.

L'âme franche et douce de Saint-Non avait gagné la confiance de Rousseau : peut-être cet ami de la vertu et de la vérité avait-il démêlé dans son caractère quelque chose d'analogue au sien; peut-être la vive

[1] Dans cette même lettre, il ajoute : « Je suis persuadé que « l'homme le plus altier, l'être le plus orgueilleux, y serait humi« lié... Il est certain que pour des âmes grossières, attachées aux « choses d'ici-bas, comme le sont les trois quarts des humains, il « faut de ces effets-là, de ces grandes machines pour les émouvoir « et les élever. »

sensibilité de Saint-Non le rendait digne de l'amitié de ce grand homme. Quand il partit pour l'Italie, Rousseau, alors retiré à Montmorency, lui avait donné une lettre de recommandation pour M. Vernes, pasteur à Genève. Le passage de la lettre où Jean-Jacques remercie M. Vernes est trop honorable à la mémoire de Saint-Non pour le passer sous silence; le voici :

« Je savais, mon cher Vernes, la bonne réception « que vous aviez faite à l'abbé de Saint-Non; que vous « l'aviez fêté; que vous l'aviez présenté à M. de Vol- « taire; en un mot, que vous l'aviez reçu comme re- « commandé par un ami. Il est parti le cœur plein de « vous, et sa reconnaissance a débordé dans le mien. »

Que ces derniers mots caractérisent bien le sensible Saint-Non! Il me semble lire sa lettre. On sent que Jean-Jacques en était content. Ces deux âmes étaient faites pour s'entendre; mais les événemens les ont séparés : l'un allait embellir sa vie par la culture des arts, auxquels il s'était voué tout entier; le grand homme allait nous enrichir de ses chefs-d'œuvre, *le Contrat Social*, *Émile*, l'*Héloïse*; et le prix de tant de bienfaits était l'exil et la proscription!!!....

Long-temps après il retrouva Jean-Jacques, à qui on avait permis par grâce de respirer dans Paris. L'auteur d'*Émile* logeait au quatrième étage dans la rue qui est maintenant honorée de son nom. L'ami des arts offrit à l'ami de la nature quelques gravures de ces paysages charmans dont il avait enrichi son Voyage de Naples. Rousseau, qui ne vit pas dans cette offre, comme dans tant d'autres, l'intention

de l'humilier ou de le protéger, et qui ne croyait pas tout le monde digne de lui faire un présent, si petit qu'il fût, accepta ces estampes avec plaisir. Quelqu'un parla de les enluminer : « Non, non, dit Rousseau; « mon imagination y mettra les couleurs. »

Il le revit une dernière fois à Ermenonville : ce fut un beau jour pour Saint-Non, et même pour Jean-Jacques. On fit, après le dîner, une promenade sur le lac, dans des bateaux ornés de guirlandes de verdure. Dans l'île des Peupliers était placé, derrière le feuillage, un orchestre champêtre qui tout à coup fit entendre les plus charmans airs du *Devin de Village*. Rousseau fut vivement touché de cette attention délicate de son hôte. Quelques larmes coulèrent de ses yeux. Hélas! il ne prévoyait pas qu'il dût si tôt en faire couler à son tour, et que cette île serait son tombeau!

Saint-Non fut lié avec un autre grand homme qu'on peut appeler le Rousseau du Nouveau-Monde : des amis communs les rapprochèrent. Il est bien glorieux pour lui d'avoir mérité l'estime et l'affection de tels hommes, qui ne prodiguaient pas ces sentimens. Franklin, à qui nul art n'était étranger, aimait à s'en entretenir avec Saint-Non. Il fut curieux de connaître le procédé ingénieux et expéditif dont il se servait pour sa gravure au lavis. Le jour fut pris pour cela. Franklin vient déjeuner chez lui, et, tandis que le thé se prépare, on arrange la planche : tout est disposé; Saint-Non se met à l'œuvre. Il s'était muni d'une presse; on tire la planche, et il en sort une gravure, où l'on voit le génie de Franklin planant sur l'hémi-

sphère du Nouveau-Monde, et couronné des mains de la Liberté. Quelle agréable surprise pour le législateur philosophe de l'Amérique! Cette galanterie vraiment française rappelle celle dont Pierre-le-Grand fut l'objet au Cabinet des Médailles.

Dans la composition du VOYAGE PITTORESQUE A NAPLES ET EN SICILE, indépendamment de sa passion pour les arts, qu'il satisfaisait d'une manière si noble, il avait une autre jouissance non moins douce pour une âme telle que la sienne; c'était d'être utile à une infinité d'artistes dont il employait les talens à enrichir et perfectionner cette belle collection : c'est lui qui les dirigeait tous. Il se livrait au travail avec une ardeur qu'il n'était pas maître de contenir. Dans un hiver rigoureux, il se levait tous les jours à six heures du matin; et comme on lui représentait qu'avec une complexion aussi délicate que la sienne, il devait se ménager davantage, et qu'il altérait sa santé : « Eh! mon ami, « dit-il, puis-je faire autrement? Vous sentez bien que « ce n'est pas pour moi. Mais cette foule d'artistes in« téressans dont l'existence est attachée à mon travail « peuvent-ils attendre? »

Rien n'égalait la délicatesse et la noblesse de ses procédés avec eux : j'ai entendu répéter souvent qu'*il gâtait les artistes*, c'est-à-dire qu'il ne savait pas chicaner le talent et marchander le génie.

Parmi les traits de bienfaisance et de générosité qui honorent son caractère, nous citerons les suivans. Le premier est un de ceux que le célèbre Robert aimait à raconter.

Ils avaient fait ensemble le voyage de Naples. Étant

dans cette ville, le jeune Robert, qui ne négligeait aucune occasion d'enrichir ses portefeuilles, alla, sans la permission du commandant, dessiner la citadelle de Naples, ce qui était expressément défendu. Comme il finissait son dessin, un officier le surprend; deux fusiliers l'arrêtent; il est conduit en prison. L'artiste demande la permission d'envoyer un exprès à l'abbé de Saint-Non, pour le prier de venir le trouver. Celui-ci vole, et arrive avant même que le commissionnaire fût de retour. Instances, prières, argent, tout est mis en usage pour obtenir la liberté du jeune artiste; il ne peut rien gagner. Enfin, pour grâce unique, il demande de rester en otage tandis que le prisonnier ira chez l'ambassadeur. « Je prends tout « sur moi, s'écrie-t-il; la vue de ce dessin suffira « pour instruire son excellence. » En effet, Saint-Non demeure sous les verroux. Robert court chez le ministre de France; celui-ci vient en personne trouver le commandant de la forteresse, lui dit qu'il se charge des suites de cette affaire; et en peu d'instans elle est terminée à la grande satisfaction de toutes les parties. « Ce trait de générosité, d'amitié et d'intérêt pour les « arts, ajoutait Robert, ne s'est jamais effacé du cœur « de son plus tendre ami. » Ce sont ses propres expressions; elles les honorent l'un et l'autre.

Un peintre devenu célèbre avait reçu de lui, en Italie et en France, des marques multipliées du vif intérêt que lui inspiraient ceux qui, à des talens distingués, joignaient des qualités aimables. Par un événement particulier, les productions de cet artiste acquirent tout à coup un prix extraordinaire. L'abbé

de Saint-Non en possédait un grand nombre; il les lui donne en lui disant : « Mon ami, je faisais un cas in« fini de tes ouvrages; mais j'ignorais le prix que les « autres y attachent. Je te les rends, afin que tu profites « de la faveur dont ils jouissent près d'un public ama« teur, et que tu en tires le parti avantageux que tu « dois en espérer. »

Robert lui parlait un jour d'un sculpteur revenu de Rome, qui, faute de moyens, ne pouvait s'occuper de son morceau de réception pour l'Académie. Les talens malheureux excitaient particulièrement sa bienfaisance. Quoiqu'à cette époque, où la révolution lui avait enlevé son abbaye, il ne lui restât qu'un revenu excessivement borné, et qu'il éprouvât même quelque embarras par les circonstances, apprenant que trois cents livres suffisaient pour mettre le jeune artiste en état de travailler à sa réputation, non seulement Saint-Non remet la somme à Robert, mais voulant, par une extrême délicatesse, échapper à la reconnaissance de celui qu'il obligeait, il engage Robert à supposer que c'est un prêt que lui fait un homme riche. Quelque temps après, ce bienfaiteur supposé étant mort, le sculpteur voulut rendre à la succession la somme qu'il croyait lui devoir. Robert ne put que l'assurer que son véritable bienfaiteur ne voulait pas être connu, et qu'il n'était débiteur de personne. L'abbé de Saint-Non avait exigé le plus grand secret sur cette bonne action; sa mort seule a permis de la révéler.

Des manières ouvertes et prévenantes annonçaient la franchise de son caractère; il y avait quelque chose d'élevé dans son attitude; sa figure douce et animée

était l'image fidèle de son âme; la bonté respirait dans ses traits, la sensibilité dans tous ses mouvemens. Je me représente quelquefois l'abbé de Saint-Non jeté dans une autre carrière; il avait, j'ose le dire, quelque chose de l'âme et de la douceur de Fénelon.

Il était difficile de connaître un tel homme et de ne pas l'aimer; son cœur était fait pour l'amitié. Le sentiment qui débordait chez lui, cherchait partout à se répandre; ce n'est que sur la fin de sa vie qu'il sentit le besoin de fréquenter moins le monde; ses affections n'en devinrent que plus vives. Nous pourrions presque dire que c'est un éloge d'avoir été de ses amis. Il nous suffira de nommer, parmi les gens de lettres, Chamfort, Chabanon, Desormeaux; parmi les artistes, Robert et Fragonard, dont nous avons déjà parlé; et Paris, dans qui il estimait le talent uni à l'esprit, et la grâce à la sensibilité.

Le charme de tant de liaisons affectueuses était couronné par l'amitié fraternelle, qui a fait le bonheur de sa vie entière : deux frères, amis dès le berceau, sans que jamais le plus léger nuage vînt altérer la pureté de cette union, offraient un tableau touchant, et peut-être l'image de la portion de bonheur qu'il est permis aux humains de goûter sur la terre. Ah! sans doute, avec de tels sentimens, l'abbé de Saint-Non a été heureux, j'aime à le croire; et, du moins, personne ne fut plus digne de l'être; ses seuls, ses véritables chagrins, étaient de ne pouvoir suffire à soulager tous ceux qui s'adressaient à lui dans leurs peines.

Tel fut Saint-Non, ami vrai, citoyen vertueux.

C'était pour lui que vivre est sentir. Il faisait tout avec âme, avec passion; mais, né avec un tempérament délicat, son âme ardente avait usé cette frêle enveloppe: il s'éteignit comme une lampe qui n'a plus d'aliment. Dans ses derniers momens, la séparation de ses amis, d'un frère tendrement chéri et digne de l'être, le sort de ses fidèles domestiques, causaient sa seule inquiétude; dans les dispositions qu'il fit en leur faveur, il consulta bien plus son cœur que sa fortune.

Richard de Saint-Non mourut le 25 novembre 1791, dans la soixante-quatrième année de son âge.

ANALYSE
DU VOYAGE PITTORESQUE
DE
NAPLES ET DE SICILE.

ANALYSE

DU VOYAGE PITTORESQUE

DE

NAPLES ET DE SICILE.

L'Italie, cette antique patrie des héros, et qui sera toujours la patrie des arts, offre à l'observateur tant d'objets intéressans, que son nom seul réveille dans notre imagination une foule d'idées agréables ou mélancoliques, séduisantes ou terribles. La beauté du ciel, du climat, la richesse des sites, le sol même et ces restes imposans de la grandeur et de la magnificence des Romains que foule aux pieds le voyageur, le souvenir de tous les grands hommes qui ont illustré cette terre heureuse, les chefs-d'œuvre des arts, et les phénomènes de la nature qui se disputent à chaque pas notre admiration : voilà ce qui nous attache, ce qui nous entraîne dans un pays que tout artiste, tout poète, tout écrivain est tourmenté du désir de voir, ou du regret de n'avoir pas vu.

Si quelque chose est propre à diminuer ou plutôt à augmenter ce désir, ces regrets, c'est la lecture

du VOYAGE PITTORESQUE DE NAPLES ET DE SICILE, ce sont les vues riantes, majestueuses, variées à l'infini, du riche et volumineux atlas dont les plus habiles dessinateurs, les graveurs les plus célèbres de l'époque, ont enrichi cet ouvrage, et qui retracent fidèlement les prodiges de la nature et de l'art dans le pays le plus fertile en merveilles. Il semble en le parcourant que cette imitation parfaite nous pénètre plus vivement des beautés du modèle.

RICHARD DE SAINT-NON, sans négliger ce qui concerne les mœurs, le gouvernement, le commerce des royaumes qu'il a visités, s'est particulièrement attaché, ainsi que l'annonce le titre de cet ouvrage, à décrire les sites les plus curieux, les monumens et tous les restes précieux de l'antiquité, si multipliés dans cet heureux climat.

La numismatique, ce flambeau de l'histoire et l'un des principaux ornemens du VOYAGE PITTORESQUE, y est également traitée avec un soin particulier.

Parmi les savans et les gens de lettres qui ont aidé l'auteur de leurs talens et de leurs conseils, Richard de Saint-Non cite CHAMFORT, qui, dans le *Précis historique sur Naples et la Sicile*, a tracé en peu de pages, mais à grands traits, le tableau des révolutions qu'ont éprouvées ces royaumes, et a su réunir la précision et la force à l'élégance et aux grâces du style; DE DOLOMIEU, ROMÉ DE L'ISLE, FAUJAS, et surtout le célèbre DENON, à qui l'on

doit presque entièrement la description de la Sicile, l'une des parties les plus importantes de l'ouvrage.

NAPLES ET SES ENVIRONS.

La rencontre des *improvisatori* annonce aux étrangers qu'ils sont en Italie. On salue avec le voyageur cette terre sacrée; on la foule avec une sorte de respect : l'imagination échauffée de mille souvenirs, on s'avance, le cœur palpite en approchant de la ville éternelle; mais quand on est dans ses murs, la première impression que fait cette capitale, c'est qu'en l'admirant on cherche des Romains dans Rome; ces vers de Voltaire viennent involontairement s'offrir à la mémoire :

> Des prêtres fortunés foulent d'un pas tranquille
> Le tombeau des Catons et la cendre d'Émile.

Le premier hommage du voyageur est pour Saint-Pierre de Rome : après avoir admiré le plus beau temple de l'univers, monté au Capitole, salué le Panthéon, visité le Colisée, donné un coup d'œil rapide aux principaux monumens dont il ne s'arrache qu'à regret, et en se promettant de revenir les contempler à loisir, il prend la route de Naples, il traverse tristement la campagne de Rome, qui n'offre pas même l'ombre de ces héros qui la cultivaient dans les beaux temps de la république; on

suit avec lui, non sans une foule de réflexions, cette voie Appienne, bordée de ruines et de tombeaux. Après avoir traversé les Marais Pontins, dont les exhalaisons infectes punissent les Romains de leur indolence, on semble changer de climat en quittant les États du Pape. Alors on se promène dans les riches plaines de la délicieuse Capoue, et marchant à la vue de la mer sous des berceaux de vigne, on arrive à Naples par des chemins embaumés, bordés de toutes parts d'oliviers, de citronniers, de myrtes et d'orangers.

Les richesses de la nature et les productions des arts se disputent l'étranger qui arrive à Naples; cette ville, bâtie en amphithéâtre, au fond d'un bassin qui embrasse plusieurs lieues d'étendue, ayant sous ses pieds la mer, et sur sa tête le Vésuve, offre dans son ensemble un des plus beaux aspects de l'univers. Ce n'est pas précisément l'architecture qui brille à Naples, il y a peu de palais à citer, et l'on trouve ailleurs de plus beaux temples; cependant de grandes rues, de grandes places, de vastes maisons couvertes de terrasses qui offrent de grandes lignes, de grandes masses; un terrain montueux et tourmenté qui présente des jardins élevés et suspendus, couronne les édifices, amène la campagne dans la ville et la ville dans la campagne; des points de vue variés de mer, de plaines et de montagnes; des aspects alternativement rians, abondans et terribles, et toujours un beau ciel et un

climat heureux, font de Naples l'ensemble d'une des plus belles et des plus délicieuses villes du monde.

C'est ce que Richard de Saint-Non s'est plu à rendre dans les gravures dont il a orné cet ouvrage: il a multiplié les plans, les cartes et les vues les plus intéressantes d'une ville qu'aucun voyageur ne peut voir sans intérêt ni décrire sans enthousiasme. L'air qu'on respire en ces climats semble féconder le génie ainsi que la terre; tous les arts de l'imagination sont comme une production du pays. La poésie, la peinture, la musique, dont le but est de peindre et d'embellir la nature, semblent avoir pris naissance sous ce beau ciel, où tous les objets qui viennent ravir les esprits, donnent l'envie de les chanter ou de les peindre.

Depuis Virgile jusqu'au Tasse, et depuis Horace jusqu'à Sannasar, ce pays fut aimé des poètes, qui y sont venus à l'envi échauffer leur génie, tailler leurs crayons, et embellir leurs vers des couleurs de la nature.

Quant aux musiciens, Naples seule en a produit plus que le reste de l'Italie, et plus que toute l'Europe ensemble. « As-tu du génie? a dit l'homme du « dix-huitième siècle qui en a eu davantage; veux-tu « donc savoir si quelque étincelle de ce feu dévo- « rant t'anime? cours, vole à Naples écouter les « chefs-d'œuvre de Léo, de Durante, de Jomelli, de « Pergolèse: si tes yeux s'emplissent de larmes, si

« tu sens ton cœur palpiter, si des tressaillemens « t'agitent, si l'oppression te suffoque, dans tes « transports prends le Métastase, son génie échauf- « fera le tien, tu créeras à son exemple; c'est là ce « que fait le génie, et d'autres yeux te rendront « bientôt les pleurs que tes maîtres t'auront fait « verser. »

Plusieurs grands peintres sont nés à Naples, ou l'ont enrichie de leurs productions. Peu de villes, en Italie même, renferment autant de chefs-d'œuvre en ce genre. C'était certainement pour un amateur des arts et pour un voyage pittoresque, une des parties de l'ouvrage les plus intéressantes à traiter; c'est aussi l'une de celles auxquelles Saint-Non a donné le plus de soins; on y retrouve les principales compositions des Solimène, des Lanfranc, de Luca Giordano, du Calabrèse, de l'Espagnolet, du Dominiquin; et ces gravures rendent, sinon le coloris, du moins l'esprit, le dessin et l'ordonnance des tableaux, et parlent à l'imagination, aux yeux, mieux que de froides descriptions.

S'il y a peu de palais réguliers et d'antiques monumens dans cette capitale, les temples modernes y attirent plus qu'ailleurs l'étranger, quel que soit son culte et sa religion. Des peintures sublimes couvrent leurs murailles, et c'est sous leurs voûtes qu'on entend cette musique céleste dont les accens ravissent et pénètrent les sens.

On compte plus de trois cents églises à Naples.

La plupart appartiennent à des moines, et ce sont les plus riches, les plus magnifiques; mais en sont-ils plus heureux? Un étranger s'extasiant sur les richesses de la grande Chartreuse de cette ville, ses agrémens sans nombre, sa position délicieuse, s'écriait à plusieurs reprises : Quelle charmante demeure! *Transeuntibus*, répondit tristement le moine qui le conduisait.

Le voyageur ne quitte Naples qu'après avoir donné une idée du caractère, des mœurs, des usages, des costumes, du commerce et de la population de cette ville célèbre. On sent qu'il est impossible de le suivre dans ces détails; le faste des grands, l'extrême misère du peuple, les richesses du clergé, la foule inutile des célibataires, le nombre et l'avidité des gens de loi, l'oubli des mœurs, sont des choses communes à toutes les grandes capitales; mais ce qui est propre à Naples, ce sont ses quarante mille lazzaroni, hommes sans frein, sans demeure fixe, sans asile, qui passent la nuit en plein air, se lèvent le matin sans savoir de quoi ils vivront dans la journée, et pour qui ne rien faire est le suprême bonheur; c'est le fanatisme religieux de la populace pour le miracle de saint Janvier; c'est surtout l'outrage fait à l'humanité dans la personne des infortunés castrats; ce sont les stylets; c'est la salle des coups de couteau, dans l'hôpital de Naples : objets sur lesquels il faut glisser, et qui feraient des ombres trop fortes au tableau; il paraît qu'en ce pays, comme

en beaucoup d'autres, les hommes gagnent moins à être observés que la nature : c'est à elle qu'il faut toujours revenir.

Aux portes de Naples est cette riante côte de Pausilippe, dont l'aspect enchanté semble tenir plus des imaginations de la féerie que de la réalité : les jardins suspendus, les berceaux de verdure dont il est couvert, son extrême fertilité, sa douce température et son printemps éternel ont fait dire au poète Sannasar, qui l'habitait, que c'était *un pezzo del cielo caduto in terra*, « un morceau du ciel tombé sur la terre. » Le Pausilippe se prolonge le long de la mer dans l'espace de plus d'un mille; tout le monde sait qu'on a creusé d'un bout à l'autre, dans les flancs de cette montagne, un chemin souterrain, qui est la seule route qui conduise à Pouzzol : c'est l'un des sites les plus agréables de l'Italie, si riche en tableaux de ce genre, et c'est sur cette montagne, déjà si intéressante, au-dessus même de l'entrée de la grotte, que l'enthousiasme et la reconnaissance ont placé le tombeau de Virgile. On cherche, on trouve encore le laurier immortel qui fleurit sur sa tombe : il n'est personne qui n'en approche avec un respect religieux ; et ceux même qui ne voient ces lieux que dans les précieux dessins qui en rendent tout le charme, ne peuvent s'empêcher de s'écrier avec le Virgile français :

> Oui, j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
> J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes,

> J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
> Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

C'est de dessus le Pausilippe que le voyageur contemple le mont Vésuve dans toute sa majesté. Saint-Non trace rapidement l'histoire de ce volcan, depuis la fameuse éruption qui engloutit la ville d'Herculanum sous Titus, l'an 79, jusqu'à celle de 1779, justement dix-sept cents ans après.

Il est curieux de rapprocher le texte, et les détails infiniment intéressans de PLINE le jeune, qui fut témoin de la première, où périt son oncle, des récits et des descriptions qu'HAMILTON et DENON nous ont tracés de celles dont également ils ont été les témoins: Si dans l'éruption décrite par Pline, des villes englouties, et les cendres du Vésuve portées jusqu'en Afrique, étonnaient l'imagination, dans ces dernières on voit avec un effroi mêlé d'admiration cette gerbe de feu qui s'élève à la hauteur de dix mille pieds, se soutenir en colonne enflammée pendant près de trois quarts d'heure, et lancer d'énormes rochers à plus d'un mille de la bouche du volcan.

Différentes vues du Vésuve nous l'offrent sous tous les aspects, soit dans le calme, soit dans sa furie, et il n'en est point qui ne soit une source de réflexions pour l'homme sensible, autant que pour l'observateur de la nature.

Mais si ces phénomènes nous attachent, s'ils sont décrits et représentés avec une vérité et une illusion

qui nous transportent dans les temps et sur les lieux de la scène, une inquiète curiosité ne nous entraîne pas avec moins de force vers un autre objet tout aussi digne de nos regards, et l'on ne descend pas sous les ruines d'Herculanum avec moins d'intérêt qu'on ne gravit sur le sommet du Vésuve; l'imagination aime à comparer et à rapprocher l'effet de la cause; et comme dans l'histoire du monde il n'y a pas de catastrophe aussi funeste que celle qu'a éprouvée cette partie du globe, il n'est pas d'événement plus intéressant que la découverte d'une ville ensevelie si long-temps dans les entrailles de la terre, et qui, après un sommeil de dix-sept siècles, se présente à nos regards dans le même état où elle fut engloutie sous les cendres et les laves du volcan. En gémissant sur le malheur qui a surpris tant d'infortunés habitans, et dévoré en un instant deux villes florissantes, disparues sous des torrens de flammes, on ne peut du moins que se féliciter du hasard qui nous les a rendues dans la même forme, et, si on peut s'exprimer ainsi, dans la même attitude où elles se trouvaient au moment de la catastrophe. C'est en quelque sorte un dépôt fidèle de tous les arts de l'antiquité qu'elle a mis à l'abri du ravage des temps, et qu'elle a plus certainement encore dérobé aux outrages et à la barbarie des hommes.

Parmi les trésors enfouis dans les ruines d'Herculanum, il n'en est point dont la conservation doive plus nous étonner que celle des peintures antiques.

de ces frêles monumens qui n'étaient qu'un simple enduit confié à la muraille (car on sait que les anciens n'ont connu que la peinture à fresque), et qu'on a recueillis en sciant les murs même avec toute la dextérité possible; aussi le voyageur pittoresque semble-t-il se surpasser dans les soins qu'il apporte à cette partie de son ouvrage, et avoir donné une nouvelle vie à ces restes fragiles d'un des arts les plus agréables, mais pour nous l'un des moins connus de toute l'antiquité. Plusieurs planches offrent un choix des morceaux les plus précieux, ainsi que des statues et des bronzes qu'on a trouvés sous ces décombres; autels, vases antiques, trépieds, candélabres, instrumens de musique. On remarque surtout des lampes de la forme la plus bizarre, et que la sévérité de nos mœurs défend de caractériser. Les meubles et jusqu'aux ustensiles d'un usage ordinaire sont traités avec une recherche et une élégance qui peuvent encore servir de modèle. On y trouve des bracelets d'or, des bagues, des colliers, des boucles d'oreilles, et jusqu'à des aiguilles de tête dont les dames se servaient pour relever leurs cheveux avec grâce; ce qui prouve que le grand art de la toilette n'avait pas fait moins de progrès chez les anciens que parmi nos beautés modernes. Chacun de ces objets a un attrait particulier, et nous pouvons assurer que le goût le plus exquis a présidé au choix et à l'exécution des gravures destinées à en donner une représentation fidèle.

Rien de plus attachant que ces détails qui nous transportent, pour ainsi dire, au milieu des habitans de cette antique cité; il semble qu'on pénètre dans ses temples, dans ses rues, et jusque dans les maisons des particuliers; mais ce qui est un objet de curiosité et d'intérêt peut-être plus frappant encore, c'est le théâtre de cette ville infortunée qu'on a découvert en entier; non seulement l'auteur le reproduit sous toutes les formes, mais il donne sur les spectacles des anciens, leurs représentations théâtrales, les courses de chars, leurs cirques, les naumachies, et toutes ces fêtes publiques offertes au peuple-roi, des détails bien capables d'étonner et d'humilier notre médiocrité, nous qui nous croyons, en fait de plaisirs, de luxe et d'amusemens, les modèles et les législateurs de l'Europe. Mais que nous sommes éloignés de la grandeur et de la magnificence des Romains! Quand on sait qu'à Rome le cirque, agrandi par Auguste et depuis par Trajan, pouvait contenir deux cent soixante mille spectateurs assis, notre imagination est effrayée, et nous ne sommes plus tentés de les imiter. Saint-Non n'oublie rien de ce qui peut faire connaître la forme, la construction des théâtres, l'usage des masques scéniques, la déclamation, et tout ce qui tient à un art dont nous ne sommes pas moins idolâtres que les Romains aux jours de leur décadence, et qui est devenu pour nous d'un tel intérêt que nous sommes au point de nous écrier comme eux : *Panem et Circenses*. Ces recherches générales et les descriptions particulières qu'on nous donne de celui d'Herculanum, sont d'autant plus satisfaisantes qu'on n'avait pu jusqu'alors s'assurer d'une manière aussi certaine des détails intérieurs d'aucun théâtre de l'antiquité.

Les mêmes soins ont été donnés à la description des temples et des autres monumens trouvés à Pompéi, qui a partagé le sort de la malheureuse Herculanum; cette description devenait d'autant plus curieuse à joindre à cet ouvrage, que les difficultés qu'il a fallu surmonter pour en lever les plans et en dessiner les vues, étaient infinies. Les défenses les plus sévères, des sentinelles et des gardes placées de tous côtés empêchaient qu'aucun dessinateur n'en pût approcher; mais que ne peut l'amour du beau et la passion des arts! Également animés par les difficultés et le désir de se partager cette espèce de conquête, l'accord et l'intelligence la plus parfaite ont présidé aux travaux des dessinateurs. En se secondant mutuellement, et à force d'examens faits à la dérobée, mais souvent répétés, leurs voyages successifs ont eu le plus heureux succès; et reportant ensuite en commun leur travail, ils sont parvenus à lever un plan général, à dessiner des vues exactes, et à exécuter ces rétablissemens ingénieux des temples et des monumens qui décoraient Pompéi; ce qui a mis le voyageur pittoresque en état d'offrir sur ces antiquités une collection d'autant plus précieuse,

qu'elle n'existe nulle part dans les mêmes détails, qu'elle est la première qui ait paru en France, et qu'elle n'était presque connue que de ceux qui allaient eux-mêmes errer parmi ces ruines. [1]

Malheureusement un objet, parmi ces découvertes, sur lequel la curiosité publique et l'attente générale ont été trompées, ce sont les manuscrits trouvés dans les ruines d'Herculanum. Plus de huit cents volumes ont été transportés dans le Muséum du roi de Naples; tous les yeux étaient ouverts sur ce trésor; on s'attendait à retrouver des fragmens précieux, quelques écrits inconnus, les pages qui nous manquent de Polybe, de Diodore, de Tite Live, etc. Des machines ingénieuses ont été disposées pour dérouler avec précaution ces volumes à demi brûlés, qui tombaient en charbon; mais à peine en a-t-on déchiffré quelques uns des moins importans, qu'on a abandonné le reste, plus encore par indolence que par la difficulté réelle de l'entreprise.

Un nombre considérable de planches sont consacrées à reproduire les autres richesses de tous les genres, et les précieux débris d'Herculanum et de

[1] Cette partie du Voyage pittoresque est une de celles qui doivent le plus au zèle, au goût et à l'activité de M. Denon, qui s'est chargé de présider aux travaux des dessinateurs. Il les a également dirigés dans la Calabre et la Sicile. C'est aussi à M. Denon qu'on doit le journal ou itinéraire des dessinateurs, si souvent cité dans ce voyage.

Pompeï. Mais il faut nous arracher de ces ruines savantes, et suivre les voyageurs autour du golfe de Pouzzol, sur ces côtes et dans ces champs favorisés de la nature, et qu'enrichissent encore les tableaux de la fable et les scènes de l'histoire.

Tous les environs de Naples excitent vivement la curiosité; il n'est point de sites ni de monumens qui ne sollicitent les regards; mais lorsqu'on parcourt ces lieux enchanteurs, les auteurs du siècle d'Auguste à la main, lorsqu'on voyage avec Horace, et que c'est en récitant les vers de Virgile qu'on apporte un respectueux hommage sur sa tombe, un nouvel intérêt colore ce superbe horizon.

Rien de plus curieux que la carte que l'auteur nous donne des Champs Phlégréens, ou champs de feu, et de ce golfe de Baies, dont Horace disait :

Nullus in orbe locus Baiis prælucet amœnis.

Les volcans qui ont couvert et fertilisé cette terre ont aussi allumé l'imagination des poètes et des orateurs, qui ont à l'envi chanté ces lieux tout remplis de merveilles.

« Il semble en effet que les eaux, le feu, les hom-
« mes, l'art et la nature, se soient disputé l'empire
« de ce recoin de la terre, l'aient alternativement
« occupé, dévasté, embelli, bouleversé, sans changer
« en lui autre chose que son genre de beauté, et en
« ajoutant encore à l'intérêt qu'il inspire. Occupé
« successivement par les peuples les plus curieux,

« les plus industrieux et les plus puissans de la terre, « enfoui sous les cendres des volcans, portant enfin « l'empreinte de tant de formes différentes, il est « devenu et sera toujours l'école des arts, le labora- « toire des physiciens, et le médaillier de l'his- « toire. »

Au milieu des fabriques et des constructions antiques dont ce pays est semé, on rencontre d'abord les écoles de Virgile, nom dû plutôt à la vénération, au respect religieux qu'inspire ce grand poète, que donné par une critique judicieuse et fondée sur les faits. On ne peut douter cependant que Virgile, qui a transporté ces lieux dans son poëme immortel, n'ait souvent foulé cette terre, et peint ce qu'il avait sous les yeux.

Là se trouvent ce lac Averne, consacré aux divinités infernales, et l'entrée du noir Tartare, et l'avare Achéron, qui jamais ne lâche sa proie, et les marais du Styx, redoutables aux dieux, et l'antre de la Sibylle, et cette noire forêt dans laquelle Énée alla cueillir le rameau d'or. Bientôt la scène change : on se trouve, on se promène dans ces Champs-Élysées, que l'imagination peuple encore d'ombres heureuses : lieux enchantés, où il n'est pas étonnant que Virgile ait placé le séjour du bonheur, mais aujourd'hui le pays le plus désert et le plus abandonné, malgré la douceur, le charme de son climat, qui y appelle vainement des habitans, et y étale sans témoins tous les trésors de la nature.

Bientôt, passant de la fable à l'histoire, on parcourt ces campagnes jadis si célèbres, ces bords de la mer si rians, si variés, autrefois couverts des habitations des voluptueux Romains; cette côte consacrée aux plaisirs, aux délices, ainsi qu'à l'étude et à la philosophie, où les maîtres du monde venaient se délasser de leurs triomphes et déposer leurs lauriers, où les philosophes allaient dans le silence et la retraite méditer leurs écrits. C'est là qu'étaient les villes ou maisons de plaisance des Lucullus, des Pollion, de Marius, de César, de Pompée, etc. Pline, Tite Live, Lucrèce, Sénèque, Horace et Virgile, y ont composé la plupart de leurs chefs-d'œuvre. Cicéron y avait deux maisons de campagne, et allait alternativement de l'une à l'autre, pour se dérober aux importuns et s'y recueillir; c'est ce qu'il appelait ses États de Cumes et de Pouzzol, *Puteolana et Cumana regna*.

On y voyait encore les bains de Néron, la maison d'Agrippine, le théâtre de Misène, le temple des Nymphes, celui de Jupiter Sérapis, l'un des plus célèbres de l'antiquité, et dont les restes imposans impriment encore le respect; un autre temple dédié à l'Honneur, mais dont malheureusement il ne reste pas le moindre vestige dans tout le pays. Le lac Lucrin a fait place à une montagne dont la naissance subite est un des phénomènes les plus extraordinaires de la nature [1]. Enfin, chaque pas que l'on fait

[1] Monte Nuovo, en 1538.

dans ces lieux réveille une foule de souvenirs également excités et par ce qu'on y voit encore, et même par ce qu'on n'y trouve plus.

L'auteur a quelquefois enrichi son texte des vers d'Horace, de Lucrèce, de Martial et de Virgile, où il est question des mêmes lieux, ce qui vivifie cette suite de scènes vraiment pittoresques et poétiques, pour nous faire goûter à la fois toutes les jouissances de l'imagination, de l'esprit et des yeux. Il nous semble qu'il est peu de lectures aussi attachantes que cette riche et féconde partie du Voyage pittoresque.

Après avoir visité Pouzzol, fait des expériences à la fameuse Grotte du Chien, et s'être promené sur les voûtes de la Solfaterra, ou montagne de soufre, ancien foyer d'un volcan presque éteint, on termine ce voyage de féerie par Capoue et ses environs, auxquels la fertilité du climat, les agrémens du site, l'abondance des roses, les plantes odorantes, et l'air embaumé qu'on y respire, ont fait donner le surnom d'*heureuse*, *Campania felice*. L'œil cherche avec avidité la place où fut cette cité fameuse, la rivale de Rome : la superbe Capoue est cachée sous l'herbe; à peine les débris de son amphithéâtre et quelques humbles vestiges font soupçonner son enceinte. Quelques vases campaniens qu'on trouve çà et là, sont tout ce qui reste de cette ville célèbre; et tandis que les plus solides monumens, ces temples, ces marbres, toutes ces masses imposantes ont disparu, ce

sont des vases d'argile qui seuls ont échappé à la destruction, et attestent l'existence de Capoue. Saint-Non s'est plu à recueillir ces frêles débris chargés de plus frêles peintures, et les a gravés lui-même; c'est ce qu'on nomme vulgairement *vases étrusques*, et qu'on devrait à plus juste titre appeler *vases campaniens*.

On ne quitte point ces lieux sans rechercher les traces de la ville de Cumes, la plus ancienne des colonies grecques en Italie; mais quels changemens a soufferts toute cette contrée! L'abbaye du Mont-Cassin est fondée sur les débris de ce temple d'Apollon si révéré dans l'antiquité; le lieu qui a vu naître Cicéron est remplacé par un couvent de Dominicains, bâti sur les ruines et aux dépens même de la maison de l'orateur romain, qui en faisait ses plus chères délices; tout près était l'ancienne Formies où ce grand homme fut assassiné par les ordres de son barbare et ingrat client; Minturnes, où l'on voit les marais fangeux où se cacha Marius fuyant devant Sylla; où seul, dépouillé de tout, ne conservant que la majesté du malheur, cet illustre fugitif étonna de son regard son lâche assassin, et lui fit tomber des mains le poignard; plus loin l'antique Atella, dont les citoyens, naturellement gais et satyriques, inventèrent ces pièces d'un genre libre, nommées depuis *atellanes*, premier modèle de toutes les bouffonneries qui, après elles, ont déshonoré la scène; enfin on reconnaît la place où était Stabie, ville en-

gloutie en même temps qu'Herculanum, et où Pline, victime de son intrépide curiosité, périt étouffé sous les cendres enflammées du Vésuve. Mais de toutes les cités jadis si florissantes dont l'heureuse Campanie était couverte, il n'existe plus que des médailles qui en ont conservé le souvenir.

On peut remarquer que la plupart de ces villes, et en général toutes celles du midi de l'Italie, par leur origine, appartiennent encore plus aux Grecs qu'aux Romains.

Nous allons parcourir la partie du royaume de Naples appelée *Grande-Grèce*, dénomination qui s'étend même jusqu'à la Sicile, parce qu'en effet on y retrouve les noms, la langue, les mœurs et les monumens de la Grèce, le berceau commun des arts, et la mère-patrie de toutes ces colonies.

GRANDE-GRÈCE,

OU

PARTIE MÉRIDIONALE DE L'ITALIE.

Si Naples et ses environs offrent des richesses, des sites et des phénomènes dignes de fixer les regards, de captiver l'attention du voyageur, le reste du royaume n'a pas moins d'intérêt pour un observateur, et surtout la Calabre, que Saint-Non a visitée et décrite avant le terrible tremblement de terre de 1783 [1]. C'est cette partie méridionale de l'Italie qui était autrefois connue sous le nom de *Grande-Grèce*. On y comprenait même, et avec raison, Naples et toute la Campanie. Personne en effet n'ignore que des essaims de jeunes Grecs partis d'Argos, d'Athènes, de Sparte, de Corinthe, etc., avaient porté sur ces bords leurs mœurs, leurs lois, leurs arts, leurs dieux et leur langage; qu'ils avaient peuplé et civilisé toute cette contrée, quand Rome était encore barbare, et qu'ils y avaient répandu les lumières et les arts qui de là se sont étendus sur tout le reste de l'Italie.

Cette seconde partie du Voyage pittoresque est particulièrement consacrée à retracer les vues de ce pays si curieux, et les restes de ces antiques monu-

[1] Voir tome III, pag. 251 à 357, des Tremblemens de terre arrivés dans les deux Calabres et la ville de Messine, en 1783.

mens échappés aux ravages des temps et des barbares. L'auteur, après un discours préliminaire sur l'époque de ces émigrations et la manière dont les colonies grecques se sont établies en Italie, et qui sert, si l'on peut s'exprimer ainsi, de portique à ce vaste édifice, nous montre les dessinateurs parcourant, le crayon à la main, ces contrées où nous allons les suivre rapidement.

En sortant de Naples par la porte de Capoue, on passe à la vue des Fourches Caudines, où l'orgueil des Romains vint subir un joug qu'ils imposèrent bientôt au reste de l'univers; de là nous descendons avec nos artistes dans les vallons délicieux que forme la chaîne des Apennins. Nous voyageons au murmure de frais ruisseaux et au bruit de mille cascades naturelles, à travers des jardins de limoniers, d'oliviers et d'orangers qui embaument l'air de leurs parfums; nous traversons plusieurs voies romaines, et entre autres celle où passait Horace, lorsqu'il allait à Brindes voir son cher Virgile; car alors les grands hommes étaient amis.

Nous arrivons à Bénévent, ancienne capitale des Samnites; c'est de toutes les villes d'Italie celle qui, après Rome, a conservé le plus de traces de son antiquité. On y voit encore des restes de ses portes, de son amphithéâtre; de nombreuses inscriptions, parmi lesquelles on distingue celle que la reconnaissance avait gravée aux pieds de la statue d'un simple citoyen, qui n'avait d'autre titre à cet honneur, si souvent prostitué par la flatterie, que d'avoir bien mérité de la patrie par ses talens et son éloquence. On admire surtout le fameux arc de triomphe décerné à Trajan; et c'est avec une satisfaction bien douce qu'on voit que le monument élevé en l'honneur du meilleur des princes, est aussi celui que le temps a le plus respecté, qu'il est le mieux conservé et le plus entier, peut-être, qui soit dans toute l'Italie.

De Bénévent on descend dans les riches plaines de la Pouille, qui, par le plus beau paysage, conduisent jusque sur les bords de la mer Adriatique. « La « beauté, la variété, la gradation de la verdure y « forment un tableau si tranquille, si doux, si ami « de l'œil, si enchanteur, qu'on ne peut se lasser de « le regarder, quoiqu'aucun autre objet n'y fixe l'at- « tention: car on n'y distingue ni arbres ni maisons « pendant l'espace de vingt milles. Ce paysage, im- « possible à rendre dans un dessin, serait encore « difficile à peindre, mais d'un effet bien neuf, si « un habile artiste cherchait à en rendre l'étendue, « l'espace immense, d'après une nature qu'on ne « trouve que dans ce beau pays. »

Quelques jolis villages rompent enfin l'uniformité de ce tableau, dont le fond se termine à Siponte, colonie fondée par les Grecs dispersés après le siége de Troie. Notre guide nous conduit le long de la mer, vers les champs qui portent encore le nom de *Diomède*, et s'étendent jusqu'au mont Vultur

et jusqu'à Venose, la patrie d'Horace, près de cette fontaine qu'il a chantée en vers si harmonieux. Il visite, en passant, Canose, qui n'offre plus qu'un amas de ruines et de tombeaux, et vient contempler la plaine de Cannes, si célèbre par la victoire d'Annibal, et l'imprudence du compagnon de Paul-Émile; lieu fameux encore dans le pays sous le nom de *Campo di sangue*, *Champ du sang*, où le soc du laboureur, après deux mille ans, heurte souvent des casques, des armures et des débris antiques qui attestent cette grande journée. Puis continuant de voyager le long de la mer, il rencontre Barletta, qui conserve quelques traces de son ancienne prospérité; Trani, dont la situation agréable et la gaîté des habitans invitent au plaisir et présentent l'aspect du bonheur; Bari, qui justifie encore l'épithète de poissonneuse que lui donnait l'ami de Mécène; les ruines de Gnatie, bâtie dans la colère des nymphes, qui l'ont privée des eaux qui rafraîchissent et fécondent toutes ces belles contrées.

Gnatia lymphis
Iratis extructa.

Enfin il arrive à Brindes, port célèbre et le plus fréquenté des Romains, où venait se terminer la voie Appienne, et par laquelle ils communiquaient à la Grèce, à l'Asie et à tout l'Orient, et non moins célèbre par le voyage d'Horace et la mort de Virgile. On voit encore dans la mer quelques restes

des travaux faits par César pour fermer le port de Brindes, lorsqu'il y assiégea Pompée.

Il n'en est pas de même de l'antique Salente, où, à la place de la ville bâtie par Idoménée, on ne trouve plus que d'informes débris et des célibataires. Des moines habitent toute cette terre d'Hyapigie, autrefois si fertile, si féconde en héros, et le temple de Minerve, qui décorait l'antique Hydruntum, est métamorphosé en un couvent de Minimes.

Otrante, bâtie sur les ruines d'Hydruntum, malgré la richesse, l'avantage de sa situation, n'offre plus que l'aspect de la misère et de la pauvreté. C'est là que la mer Ionienne est le plus resserrée entre les terres; et, de dessus les hauteurs d'Otrante, l'œil découvre l'Épire ainsi que les côtes de la Grèce, qui n'en sont séparées que par un trajet de dix-sept lieues, qu'on franchit en six heures. C'est, si l'on en peut croire les historiens, ce qui avait fait concevoir à Pyrrhus le projet extraordinaire de faire construire sur ce détroit un pont de bateaux pour communiquer de la Grèce en Italie.

Les artistes ne laissent échapper aucune de ces vues véritablement pittoresques sans nous en faire part, sans les reproduire dans des dessins pleins d'agrément et de vérité. Ils nous conduisent dans des campagnes couvertes d'oliviers, sous un ciel toujours pur; et enfin, à travers une route embaumée qui porte la mollesse et la volupté dans l'âme, on arrive à Tarente, plein de l'idée de son antique grandeur,

et on ne peut se refuser au plaisir de s'y arrêter avec eux quelques instans.

La délicieuse Tarente, célèbre par la douceur et la fertilité de son climat, l'excellence et la beauté de ses fruits, l'éclat de ses riches teintures de pourpre, l'admirable situation de son port, l'étendue de son commerce et l'opulence de ses habitans, était la plus magnifique des villes grecques fondées en Italie; tous les poètes l'ont chantée :

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet,

disait Horace : Architas, dont les découvertes en géométrie et les sublimes connaissances ont été révérées de toute l'antiquité, lui avait donné des lois; car alors un grand homme, par le seul ascendant de son génie, devenait le législateur de ses concitoyens. Tant qu'elle resta fidèle aux sages institutions d'Architas, Tarente florissante fut la reine de ces colonies; mais les richesses amenèrent le luxe, et le luxe la corruption. Le goût délicat et la mollesse efféminée de ses habitans étaient passés en proverbe, et le *Molle Tarentinum* donnait en même temps l'idée de toutes les recherches du luxe et de toutes les jouissances de la volupté. Aussi cette république fameuse ayant perdu ses mœurs à la suite des richesses, perdit bientôt sa gloire avec sa liberté. Déjà vaincus par les délices, les Tarentins

attendirent tranquillement le joug que daignèrent leur imposer les Romains. Nos dessinateurs parcourent en vain les champs et les jardins qui remplacent cette orgueilleuse cité, ils n'y trouvent aucun monument, ni même aucun vestige de son ancienne splendeur, et l'on peut s'écrier avec Swinburn, qui a fait le même voyage : « Jamais une ville ne fut « aussi complétement effacée de dessus la terre que « la ville de Tarente. »

Toute cette contrée, jadis si florissante, porte l'empreinte de la même dégradation; le pays est si pauvre qu'on n'y rencontre pas une auberge; les voyageurs y sont si rares, qu'ils deviennent pour les habitans un objet de curiosité. L'ignorance du peuple, l'indolence des chefs, et cette foule de moines inutiles qui surchargent la terre, choquent partout les regards. Il n'y a pas de ville de sept à huit mille âmes qui n'ait quinze ou vingt monastères. On assure qu'il y a trente mille moines du seul ordre de saint Dominique dans le royaume de Naples : faut-il s'étonner que cette terre soit comme frappée de stérilité, et n'offre plus que l'ombre de ce qu'elle était dans les temps de sa gloire!

En traversant la Basilicate, qui est l'ancienne Lucanie, nos dessinateurs s'arrêtent devant les ruines de Métaponte, si long-temps honorée de la présence et des leçons de Pythagore, et où la reconnaissance fit un temple de la maison de ce sage, le réformateur et le législateur de la Grande-Grèce. Par la

force et le charme de son éloquence, il vint à bout de persuader aux femmes de Métaponte de fondre tous leurs ornemens et leurs bijoux d'or et d'argent, et de cette héroïque offrande il fit bâtir un temple en l'honneur de Junon, modèle et symbole de la fidélité conjugale : quinze colonnes subsistent encore de ce rare monument. Quel orateur parmi nous peut se flatter d'un pareil triomphe, et quel laps de temps serait employé à bâtir une basilique qui n'aurait d'autres fonds assurés que le sacrifice volontaire des ornemens et de la parure des femmes!

Non loin de ce temple nos voyageurs cherchent en vain Héraclée, qui se glorifiait d'avoir Hercule pour fondateur, et Zeuxis pour citoyen. Ils rencontrent l'ancienne Pétilie, renommée par sa fidélité à tenir ses engagemens; Siris, fondée par les Troyens échappés à la fureur d'Achille. Enfin, l'imagination exaltée par tant de souvenirs, ils arrivent dans les campagnes où fut la voluptueuse Sybaris; car il ne reste plus de cette ville que sa mémoire parmi les hommes : Sybaris, le scandale de l'univers, et dont la peinture des mœurs nous paraîtrait devoir être reléguée dans le pays des romans et des fables, si les modernes sybarites, en renchérissant sur le luxe et la mollesse des anciens, n'avaient pris soin de justifier cette exagération de l'histoire. A la place de Sybaris, on ne trouve plus qu'un couvent de Capucins, qui, sans s'en douter, foulent de leurs pieds nus le même sol que ces beautés célèbres, que ces hommes-

femmes, qui se trouvaient trop durement couchés sur des lits de roses. Mais le climat n'a rien perdu de sa douceur, ni la terre de sa fécondité. Ce riche vallon, fertilisé non des mains du travail, mais des mains prodigues de la nature, présente encore aux voyageurs l'aspect d'un des plus beaux pays de l'univers. Il a fourni plusieurs tableaux à nos voyageurs, et ils ont fait un dîner champêtre sur l'herbe qui couvre la place même où étaient les palais et les boudoirs de Sybaris. « Qu'on imagine une vallée délicieuse, « remplie ou semée de bosquets touffus d'orangers « et de citronniers, dont l'air est embaumé de « toutes parts; une terre prodigue de fruits et cou- « verte de fleurs qui y croissent naturellement, dans « le climat le plus doux et le plus tempéré de « l'Italie : voilà quel était le pays de cette fameuse « Sybaris, dont il ne reste aujourd'hui que le nom. « Ce vaste et immense bassin est comme circonscrit « par de superbes montagnes élevées en amphi- « théâtre, qui offrent les formes et les sites les plus « imposans; la mer s'avançant ensuite un peu dans « les terres du côté du nord, semble venir exprès « pour embellir ce lieu de délices, y apporter de « la fraîcheur et achever la décoration de ce pays « sublime. Enfin on y placerait Sybaris, si elle n'y « avait pas été, et on l'y reconnaîtrait à l'idée que « l'histoire nous en a laissée. »

Non loin de cette ville était Crotone, sa rivale, si fameuse par la vigueur de ses athlètes et la beauté

de ses femmes; avantages qu'elle devait moins au climat, comme on l'a prétendu, qu'à la vertu et à la tempérance de ses citoyens. Cette république, fondée par Philoctète, fut la patrie des héros, comme Sybaris le fut d'un peuple efféminé, et par le contraste qu'elle offrait, il était facile de prévoir que l'une serait bientôt la proie et l'esclave de l'autre.

Enfin nous entrons avec nos guides dans la Calabre ultérieure, ayant d'un côté les Apennins et leurs sublimes horreurs, et de l'autre les rians rivages de la mer Ionienne, où l'on rencontre partout des sites enchantés. On voit avec douleur les habitans d'un pays si favorisé de la nature, livrés à la paresse et au découragement, plongés dans l'ignorance la plus profonde, et courbés sous le joug de la plus honteuse superstition.

On trouve d'abord Squilace, colonie fondée par les Athéniens; Gérace, ou l'ancienne Locres, république qui se gouverna par les lois de Zaleucus, le Lycurgue de cette partie de l'Italie. Par l'une de ces lois, il n'était permis qu'aux courtisanes et aux seules femmes qui vivaient du produit de leurs prostitutions de porter des pierreries et des habits riches et somptueux : notre bon Henri IV, qui fit une loi toute pareille, était animé du même esprit que ce législateur, mais il vint trop tard pour la faire observer. De là, côtoyant des rochers escarpés qui terminent la chaîne des Apennins, on descend dans une plaine fertile, et à travers les mûriers et les orangers qui

forment un jardin continuel, on arrive à Reggio, située à l'extrémité de l'Italie, d'où l'œil découvre Messine, le terrible Etna, et une partie de la Sicile. Reggio, dont l'ancienne république était modelée sur celle d'Athènes, n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois.

De cette dernière ville d'Italie, nos voyageurs s'embarquent pour remonter la mer Tyrrhénienne, et faire ainsi le tour de la Calabre. On les suit avec crainte à travers les écueils de Carybde et de Scylla; puis venant débarquer à Tropea, ville bâtie comme par enchantement sur la pointe des rochers, on remonte avec eux les Apennins, où au milieu des sites les plus pittoresques on rencontre les ruines de l'antique Hypponium, l'une des villes les plus florissantes de la Grande-Grèce, fameuse par ses temples et par ses fleurs, et qui a fait place à la ville de Monte-Leone.

Nicastro s'offre ensuite aux regards, bâtie dans le plus agréable paysage, au milieu de cascades naturelles qui se précipitent du haut des montagnes, et répandent sur tout ce pays la verdure et la fraîcheur la plus délicieuse. La température y est si douce, qu'au 7 décembre nos voyageurs croyaient être aux plus beaux jours de printemps. Arrivés au sommet des montagnes, ils sont tout à coup transportés sous un autre ciel; puis voyageant au milieu des brouillards et des frimas par les chemins les plus périlleux, ils arrivent dans des lieux si sauvages, que les habi-

tans fuient à leur aspect : à Nicolosimi surtout, les femmes se sauvaient à la vue de ces étrangers, et se barricadaient dans leurs maisons ; mais, revenues de leur première frayeur, quel fut à leur tour l'étonnement de nos voyageurs d'apprendre que le nom de Voltaire était connu et cité au milieu de ces montagnes inaccessibles ! Tel est le privilége du génie, il franchit toutes les barrières que la nature, les préjugés ou l'opinion voudraient mettre entre un grand homme et les respects de l'univers.

Près de là était l'antique Témèse, citée par Homère et par Ovide, pour l'abondance de ses mines, et par Cicéron, pour avoir excité la cupidité de Verrès. Enfin on arrive à Cosenza, ancienne capitale des Brutiens, et maintenant de la Calabre citérieure ; ville située à la naissance et sur les bords du Crati, ce même fleuve ou torrent qui coulait à Sybaris. Les bords de ce fleuve ont l'air d'un jardin potager planté d'arbres fruitiers ; et dans toute cette Calabre, regardée, même en Italie, comme un pays sauvage et pauvre, il n'y manque, dit Richard de Saint-Non, que des chemins et des bras pour en faire le Pérou du royaume de Naples. On a peint les Calabrois sous des couleurs trop rembrunies et souvent infidèles. On trouve, même parmi les paysans, de l'hospitalité, de la cordialité, de la franchise ; mais en général ils gémissent sous l'empire des lois féodales, qui sont encore chez eux dans toute leur vigueur ; ils sont accablés de taxes arbitraires : toute activité, chez eux, toute émulation est éteinte, et « les Calabrois semblent, en murmurant de leurs chaînes, ne s'occuper qu'à gâter tout ce que la plus belle et la plus féconde nature produit en dépit d'eux dans cette délicieuse partie de l'Italie. »

En quittant Cosenza nous rentrons, avec nos dessinateurs, dans la Basilicate, où des vues pittoresques, des paysages agréables et frais, et des cascades naturelles, viennent charmer la vue. A la richesse, à la beauté de ces lieux, on sent qu'on se rapproche de Naples ; et laissant à gauche Pandosie, l'ancien promontoire de Palinure, Velie, colonie des Phocéens, qui dut sa splendeur à son commerce maritime, on arrive à Pestum ou Possidonie, célèbre par ses temples et par ses roses, et dont les ruines, quoique magnifiques, étaient si parfaitement ignorées et cachées sous des broussailles, que ce n'est que par une espèce de miracle qu'un jeune artiste de Naples, ou, suivant une autre version, des chasseurs qui en firent la découverte, vers le milieu du dix-huitième siècle, en parcourant au hasard cet emplacement inculte et solitaire.

Cette nouvelle donna l'éveil aux savans et aux artistes. On trouva trois temples de la plus haute antiquité et de la plus riche architecture, ensevelis sous l'herbe ; on croit qu'ils sont l'ouvrage des Sybarites après la ruine de leur ville. S'il en est ainsi, ce sont les seuls restes qui pourraient nous donner une idée du goût et de la magnificence de ce peuple fameux,

et de la perfection où il avait porté les arts. Ces monumens « contre lesquels, comme dit Pope, ont « conspiré les ravages des barbares, le zèle des chré- « tiens, la piété des papes et le feu des Goths », ont cependant résisté aux outrages des temps et des hommes; car les Grecs semblaient bâtir pour l'immortalité. Le grand temple surtout est l'un des plus magnifiques et des mieux conservés de toute l'antiquité.

Notre guide, toujours en se rapprochant de Naples, traverse Salerne, qui ne doit la célébrité de son école de médecine qu'aux Arabes, long-temps maîtres du pays, et qui, dans des temps d'ignorance, cultivaient seuls avec succès cette science conjecturale. Il passe à Nocera, l'ancienne Nucerie, détruite par Annibal, rebâtie par les Romains, et renversée en grande partie dans l'éruption du Vésuve si funeste à Herculanum et à Pompéi, et où l'on remarque encore les restes d'un temple consacré à Bacchus, dans une église dédiée à la Vierge; il nous mène ensuite à Caprée, fameuse par la retraite et les débauches du plus affreux des tyrans, qui cherchait peut-être encore moins à cacher ses crimes, qu'à se mettre à l'abri des châtimens qu'il méritait, mais qui ne put échapper à ses remords.

Nos dessinateurs parcourent cette île, et nous représentent les rochers d'où ce misérable faisait précipiter ses victimes; mais ils cherchent en vain ces palais magnifiques, ces bains, ces jardins délicieux : ces lieux, consacrés à la débauche la plus effrénée, sont maintenant l'asile de la sévérité la plus outrée; des Chartreux habitent sur les débris du palais de Tibère; ses bains servent de retraite à un ermite; et d'humbles pêcheurs, plus tranquilles et plus heureux dans leur médiocrité, ont placé leurs cabanes dans les jardins que souillaient autrefois la présence et le sombre aspect de l'infâme et voluptueux tyran. Ils reviennent avec plus de plaisir à Sorrento, ville bâtie par les Grecs sur le cap de Minerve, dans cette patrie du Tasse, immortalisée par lui; où la fable avait placé les sirènes enchanteresses, et où les vers plus enchanteurs du chantre d'Armide et de Renaud, ont réalisé ou plutôt surpassé les récits de la fable.

Les environs de Sorrente, et toute cette côte, sont bordés de maisons de plaisance et d'une suite de jardins délicieux qui, sous le plus beau ciel, et jouissant d'un éternel printemps, viennent se joindre et se confondre, dans le même tableau, avec les riches coteaux du Pausilippe et les environs de Naples. Nos voyageurs nous ramènent ainsi dans la capitale après avoir fait le tour de toute la partie méridionale de l'Italie.

A la suite du voyage dans la Grande-Grèce se trouve une description d'une partie de la fameuse carte Théodosienne, appelée communément *carte de Peutinger*, seul monument des anciens en géographie, et où on voit, en suivant les antiques voies

romaines, les mêmes lieux dont il est parlé dans cet ouvrage.

La seconde partie du Voyage pittoresque est terminée par une relation officielle des tremblemens de terre arrivés dans les deux Calabres et la ville de Messine en 1783. L'auteur y a joint une lettre du chevalier HAMILTON et un Mémoire du commandeur DE DOLOMIEU, qui retracent dans leurs moindres détails toutes les circonstances de cette affreuse catastrophe.

SICILE.

LA Sicile, par son antique splendeur, son extrême fertilité, ses monumens et ses phénomènes, n'offre pas moins d'intérêt que le reste de la Grande-Grèce, sous la domination de laquelle elle était aussi comprise. En effet, ce sont les Grecs qui ont défriché, civilisé, embelli cette île. Ils y ont placé le berceau de leurs fables. Homère, et, depuis, Virgile, les ont ornées de toutes les grâces de l'imagination. La poésie pastorale y a pris naissance : Théocrite et Moschus, les deux premiers modèles en ce genre, étaient de Syracuse. Un beau ciel, un pays fertile en troupeaux, les douceurs et l'aspect de la vie champêtre les ont inspirés. Ils ont chanté les bienfaits de la nature. Des poètes, des orateurs, des philosophes ont fleuri dans cet antique séjour des arts. La Sicile a eu son siècle de gloire qui le dispute à ceux de

Periclès et d'Alexandre. Diodore y écrivait son histoire; Platon y voyageait; Empédocles y mettait en beaux vers les leçons de la sagesse; Xénophane, Simonide, Zénon y venaient chercher un asile; Archimède y consacrait ses talens, son génie inventif et sa vie entière à la patrie; enfin la Sicile, par la culture des arts, son goût et ses monumens, le disputait à la Grèce même. Mais depuis, subjuguée par les Romains, elle ne conserva de tant d'avantages que ce que les hommes ne purent lui ravir, les biens de la nature, son beau climat, son extrême fécondité; et cette île devint alors la mère nourrice de ses vainqueurs, le grenier et le magasin de Rome.

Ce pays, si célèbre dans tous les temps, est encore aujourd'hui l'objet des études de tous les amateurs des arts et de la nature.

Soit qu'on s'embarque à Naples, soit qu'on parte de Reggio, comme l'ont fait nos voyageurs, il faut repasser entre Carybde et Scylla, d'où on découvre Messine, qui, s'élevant en amphithéâtre et dans une forme demi-circulaire, offre un aspect aussi riche que majestueux. Son port, le plus vaste de la Méditerranée, est le plus beau, peut-être, que la nature ait jamais formé. Bordé, dans la longueur de plus d'une demi-lieue, d'une suite d'édifices auxquels leur régularité et leur magnificence avaient fait donner le nom de *Palazzata*, cette vue d'un quai magnifique, l'intérieur de la ville orné de statues, de colonnes, de places et de fontaines publiques, font de Messine

une des plus agréables et des plus riantes habitations du monde.

En côtoyant la mer, et à travers un pays montagneux et sauvage, on arrive à Taormina, qui est l'ancienne ville de Tauromenium, où la vue est séduite à chaque pas par des sites aussi curieux que variés; mais ce qui frappe d'abord les regards du voyageur, c'est le théâtre, qui, par sa position admirable et son étonnante conservation, ne peut être considéré que comme un miracle de l'art et de la nature. Ce théâtre est placé sur la cime d'une montagne très élevée : l'imagination s'étonne à la vue de ces débris imposans. Taormina n'était pas cependant une ville de premier ordre, et nous y voyons les restes d'un monument bâti par les citoyens d'une petite république, qui pouvait contenir cinquante mille spectateurs.

Au reste, il ne faut pas croire que le théâtre fût, chez les anciens comme chez nous, seulement destiné à de frivoles amusemens ; qu'on s'y rassemblât entre quatre murailles, dans des salles obscures et mesquines pour y assister à la représentation d'ouvrages dramatiques plus ou moins intéressans ou ennuyeux, et que les portes vénales ne s'y ouvrissent qu'à prix d'argent; c'était un lieu découvert, entouré de superbes portiques, dont l'entrée était libre à tout citoyen : c'est là que le peuple s'assemblait pour délibérer de la paix, de la guerre, et de tout ce qui intéressait le salut de l'État. On y donnait à

la nation entière des fêtes, des spectacles propres à élever le courage et à nourrir l'amour de la patrie. Tout le reste du temps le théâtre était le rendez-vous général des citoyens, qui y traitaient en commun des affaires de la république; en conséquence presque tous ont été construits avec la plus grande magnificence. Tel était celui dont nous parlons : aussi l'auteur du Voyage pittoresque s'est-il particulièrement attaché à en donner une description très étendue. Plusieurs planches sont consacrées au développement de ses plans, de sa construction, de son rétablissement.

Plus on approche de l'Etna, plus le pays, fécondé par la chaleur vivifiante du volcan, devient fertile et couvert de productions.

Les voyageurs tentent d'escalader le mont terrible pour redescendre du côté opposé, où est située Catane; mais ils y rencontrent tant d'obstacles qu'ils sont forcés de renoncer à leur entreprise, et de visiter d'abord Catane, afin d'attaquer ensuite l'Etna par celui de ses flancs qui offre le moins d'aspérité, plus de repos et de ressources.

Catane, l'une des plus anciennes villes de la Sicile, est encore l'une des plus florissantes. On y rencontre à chaque pas des traces de son antique splendeur. On y trouve encore les ruines du théâtre d'où Alcibiade, lors de l'expédition des Athéniens en Sicile, harangua le peuple. La multitude, avide de voir et d'entendre cet homme extraordinaire, était accou-

rue au théâtre, et tandis qu'il les amusait par ses grâces et son éloquence, ses troupes, restées au-dehors, s'emparaient de la ville.

Catane a éprouvé à différentes époques le même sort qu'Herculanum ; elle a été successivement couverte par les cendres et les laves de l'Etna, comme l'autre par celles du Vésuve. Les découvertes qu'on y a faites attestent ces révolutions. Le prince de Biscaris, l'un des plus riches seigneurs de la Sicile, connu par son amour pour les arts, a fait exécuter des fouilles considérables dans le sol de la ville actuelle, qui cache une autre ville sous ses fondemens.

De tout ce qui peut rendre ces lieux intéressans, il n'est rien qui frappe autant les regards et l'imagination que cette muraille formée par les laves refroidies de l'Etna, qui ceignent la ville de Catane, et lui firent en 1669 un rempart de fer qui s'élève à la hauteur de cinquante à soixante pieds; mais tel est l'empire de l'habitude, ou plutôt l'avantage de la fertilité inconcevable de ce pays, que ceux qui habitent sur les bords du gouffre y vivent dans la plus grande sécurité, et qu'actuellement encore Catane, par sa richesse et sa population, est la seconde ville de la Sicile.

De là, l'œil contemple avec étonnement ce terrible Etna, qui se prolonge à une élévation estimée trois fois plus grande que celle du Vésuve, dont les vastes flancs s'étendent à une distance que la vue

ne saurait mesurer, et dont la Sicile entière ne semble être que la base.

Les voyageurs, excités par l'enthousiasme qu'inspire la vue de ces lieux, irrités par la difficulté même et le peu de succès de leur première tentative, se déterminèrent à entreprendre un second voyage sur l'Etna.

Ce colosse volcanique, dont la tête semble se perdre dans les cieux, se partage en plusieurs régions, suivant les diverses températures qu'on y rencontre ; la partie inférieure ou le pied de la montagne, *regione piemontese*, est d'une fertilité prodigieuse, bien cultivée, et couverte d'habitations charmantes. La seconde est celle des bois, *regione silvosa* : elle est couverte d'immenses forêts où la cognée n'a jamais pénétré, et dont les arbres sont aussi vieux que le monde. On y distingue le châtaignier *di cento cavalli*, ainsi nommé parce que cent chevaux pourraient facilement se ranger à l'abri de son ombre. La troisième est celle des neiges, ou *regione scoperta*, parce qu'elle est dépouillée de verdure, qu'aucune sorte de végétation n'y saurait exister, et qu'elle est en effet couverte de neige dans l'espace de plus de six milles. C'est après avoir traversé ces neiges amoncelées depuis tant de siècles qu'on arrive à la dernière région, qui comprend tout le sommet de l'Etna. C'est un cône de glaces presque toujours inaccessible, au milieu duquel est situé le cratère même du volcan. Ces sommets glacés entourent les bou-

ches à feu de l'Etna, sans que les flammes qui s'échappent à travers puissent faire fondre ces glaces éternelles; on y éprouve en même temps un froid très vif et une chaleur excessive.

Depuis Catane jusqu'à l'endroit où l'homme le plus intrépide peut pénétrer, il y a quarante milles, c'est-à-dire environ quatorze lieues, qu'on ne peut gravir qu'avec beaucoup de peine, et non sans de grands dangers. On se trouve près de la tour du Philosophe, ainsi appelée du nom d'Empédocle, qu'une tradition incertaine y fait périr pour avoir voulu imprudemment examiner de trop près, et approfondir ce grand mystère de la nature. Le volcan a trois ouvertures ou trois bouches différentes, et c'est de celle du milieu que s'exhalent perpétuellement les vapeurs de ce feu, aussi ancien que le monde.

« De ma vie, dit notre voyageur, je n'oublierai l'impression que me fit éprouver l'approche de ce lieu terrible, qui semble proscrit aux humains et dévoué aux divinités infernales. Ici, tout est étranger à la nature; nulle végétation, nul mouvement d'aucun être vivant n'y trouble le silence effrayant de la nuit : tout y est mort, ou plutôt rien n'a commencé d'y vivre.

« Dans ce chaos des élémens, un air éthéré, qui vous pénètre de toutes parts, plus vif, plus subtil que celui auquel notre existence est accoutumée, étonne l'imagination, et avertit l'homme qu'il est hors de la région où ses organes l'enchaînent. Nulle autre lumière que celle des vapeurs enflammées du cratère ne nous éclairait, et cette lumière mystérieuse qui nous servait de fanal me faisait regarder le lieu que nous avions eu la hardiesse de visiter, comme le sanctuaire même de la nature. »

Le lever du soleil, à l'observer de cette partie de l'univers, est le spectacle le plus grand, le plus imposant que l'œil humain puisse contempler, et les voyageurs sont payés de toutes leurs fatigues, quand ils ont pu de là assister à cette scène majestueuse qu'on tenterait vainement de décrire, et qui semble être le réveil de la nature.

Si quelque chose peut ajouter à l'intérêt qu'inspire le journal des dessinateurs, c'est la relation d'un autre voyage fait sur le même volcan par le commandeur de Dolomieu. On y admire le sang-froid et l'intrépidité de cet habile observateur. Vingt planches consacrées aux vues de Catane, à celles de l'Etna et de ses environs, peuvent satisfaire pleinement la curiosité du lecteur, qui s'éloigne à regret de ces scènes attachantes.

Pressés d'arriver à Palerme pour les fêtes de Sainte-Rosalie, le moment où cette ville a le plus d'éclat, nos voyageurs traversent la Sicile : ils rencontrent Adranum, où sont les restes oubliés d'un temple de Mars; Centorbi, dont Cicéron parle dans ses harangues contre Verrès comme de l'une des plus grandes et des plus riches cités du pays, et

maintenant peuplée de moines et de trois mille habitans presque dans la misère. Argyre, patrie de l'historien Diodore, et qui le disputait à Syracuse même, mais où l'on cherche vainement des traces de son ancienne splendeur; Sperlinga, qui n'est plus rien, mais qui doit être chère à tout Français voyageant en Sicile, puisque cette ville fut la seule qui refusa de prendre part au massacre de nos concitoyens lors des Vêpres siciliennes :

Quod Siculis placuit, Sperlinga sola negavit.

Plus loin, on trouve l'antique, la célèbre Enna, patrie de Cérès, qui mérita d'être mise au rang des immortels pour avoir enseigné aux hommes le premier, le plus utile des arts, celui du labourage. Cérès est l'emblème de la fertilité du pays, et cette partie de la Sicile, le berceau de l'agriculture. L'imagination des poètes, la reconnaissance des peuples, en ont fait le séjour des dieux; les historiens en parlent comme les poètes. Diodore de Sicile, Cicéron, Tite Live, nous vantent l'antique Enna, ses fleurs odoriférantes; le temple consacré à Cérès, si révéré de toute l'antiquité que le peuple y allait en pèlerinage de toutes les parties de la Sicile et de l'Italie. Ovide y place l'enlèvement de Proserpine, au milieu des fleurs et des nymphes, près du lac qui a depuis conservé le nom de cette déesse. C'est ce que tous les antiquaires, tous les cicerone du pays ne manquent pas de répéter et de montrer avec emphase

aux curieux, qui doivent les en croire sur parole; car toutes ces merveilles ont disparu. Ce pays, triste, sauvage, n'a plus rien qui puisse le faire reconnaître. Les habitans, plongés dans la misère et l'ignorance, ne peuvent revenir de leur étonnement en voyant des étrangers venir de si loin pour chercher des ruines, examiner des pierres et contempler des déserts. Enfin, après avoir traversé la plaine où fut l'antique Hymère, si long-temps le théâtre de la guerre des Grecs et des Carthaginois, et où Diodore place les bains d'Hercule, on arrive à Palerme, capitale de toute la Sicile.

Cette ville, par ses modernes agrémens, est l'une de celles qui arrêtent le plus long-temps nos voyageurs. Des rues bien alignées, de magnifiques portiques, des places régulières, des fontaines publiques, et des fontaines particulières jusqu'au quatrième étage de plusieurs maisons, des églises superbes et des promenades charmantes, un air sain, une grande population, et cependant une propreté qu'on ne trouve dans aucune ville de la Sicile; un commerce considérable; une grande quantité de maisons nobles, riches et fastueuses; un climat chaud, des passions vives, de jolies femmes, et des mœurs de Sybarites : on peut juger, d'après cela, si le séjour de Palerme est agréable aux étrangers.

Il y a peu de villes en Europe où le ton général de la société soit plus aimable, les manières plus affables, la vie plus douce et plus molle, la liberté

plus entière, en un mot, où les mœurs soient plus françaises que dans cette capitale. Les riches et voluptueux Palermitains ont aussi leur promenade de nuit, non dans un marché public, mais sur le bord de la mer et dans une situation charmante. L'air frais et pur qu'on y respire, d'excellens concerts, une ombre officieuse, y attirent sur le soir tout ce qu'il y a de brillant dans la ville; c'est le rendez-vous des beautés, des élégans de Palerme. « Il règne « à cette promenade l'obscurité la plus mystérieuse, « la plus respectée, tout le monde s'y confond et s'y « perd, s'y cherche et s'y retrouve.... On ne se cou« che jamais à Palerme qu'on n'ait fait un tour *alla* « *Marina* : il semble que ce soit un lieu privilégié, « avec indulgence plénière pour tout ce qui s'y ren« contre, et que le Sicilien ait oublié en sa faveur « son penchant à la jalousie, jusqu'à y défendre l'ar« rivée des flambeaux, et tout ce qui peut gêner « les petites libertés clandestines. »

Les étrangers ne s'arrachent qu'à regret d'un séjour qui a pour eux tant de charmes. Cependant, après avoir joui de ce spectacle, après avoir vu les courses de chevaux, et surtout les fêtes, le char de Sainte-Rosalie, divinité tutélaire du pays, et qui a remplacé aux yeux du peuple les fêtes et le char de Cérès, nos dessinateurs visitent les environs de Palerme, qu'on peut appeler le jardin de la Sicile; ils traversent l'ancienne Iccare, patrie de la célèbre Laïs, qui, la première, chez les Grecs corrompus,

illustra le métier de courtisane, et viennent à Segeste, ville bâtie par Énée, si l'on en croit Virgile :

Interea Æneas urbem designat aratro.

Les Segestains reconnaissans élevèrent un temple à leur fondateur, et lui accordèrent des honneurs presque divins. Celui de Diane, dont parle Cicéron, n'était pas moins célèbre; mais le temple de Cérès l'emportait sur tous les autres, et on en voit encore les restes parfaitement conservés dans des lieux incultes et déserts, qui accusent l'indifférence des Siciliens pour un des chefs-d'œuvre de l'art. Peu de monumens présentent un aspect aussi imposant que ce temple de Segeste, et peuvent autant rappeler aux yeux du voyageur cette sévérité noble et majestueuse qui caractérise les premiers ouvrages des Grecs et l'origine de l'architecture.

En gagnant les bords de la mer, nos dessinateurs arrivent à Trapani, jadis Drepanum, célèbre par la beauté de ses femmes, et où l'on trouve encore, surtout dans l'intérieur des terres, ces traits réguliers, ces beaux profils grecs que le ciseau de leurs artistes nous a plus fidèlement conservés que la nature. On parcourt avidement toute cette plage, illustrée par Virgile; mais on ne retrouve ni la ville fondée par Énée, ni le tombeau d'Anchise, ni les bosquets sacrés dont il était entouré : un désert aride et découvert a pris la place de ces lieux enchantés.

En se détournant sur la droite, on arrive au mont Eryx, où était ce fameux temple dédié à Vénus Erycine, et qui rappelle tant d'idées voluptueuses. Toujours chargé des riches offrandes de la Grèce et de l'Italie, il était révéré comme le sanctuaire de la religion des anciens. Les plus belles femmes de l'univers étaient les prêtresses de ce temple et en faisaient tous les honneurs; ce qui contribuait beaucoup à réchauffer la dévotion des fidèles. Pour y être admise et se consacrer au culte de la déesse, il fallait faire preuve de beauté, comme on fait preuve de noblesse pour être reçu dans quelques chapitres d'Allemagne, et les premières n'étaient jamais équivoques.

Excepté la montagne d'Eryx, rien ne se retrouve plus que les vers de l'enchanteur qui nous a si agréablement trompés.

Revenant de là sur la gauche, et côtoyant les bords de la mer, les voyageurs arrivent dans les plaines où était Selinunte, ville grecque, l'une des plus ornées de l'antiquité, où les arts avaient été portés à leur perfection, et dont les débris renversés sur la terre sont encore si imposans qu'ils impriment un respect involontaire.

Saint-Non a joint à quelques vues de ces ruines une table comparative, infiniment curieuse, des temples, des théâtres et de plusieurs autres monumens antiques de la Sicile, où l'on peut d'un coup d'œil juger de la différence et de la grandeur relative de chacun de ces édifices.

Une réflexion qu'on a souvent occasion de faire en parcourant ce pays, c'est que les Grecs ont été, dans les arts, les maîtres des Romains, qui ne les ont jamais surpassés, ni même égalés, et qu'ils sont encore aujourd'hui nos modèles les plus parfaits dans tous les genres. On peut ajouter que, dans les monumens des anciens, on remarque toujours un grand respect pour le peuple; tout y était fait pour lui: une simple petite république, comme Selinunte, faisait, pour se procurer de l'eau, pour un temple, pour un théâtre, de ces travaux qui étonneraient le faste mesquin des souverains modernes. Chez eux, le luxe était public, la modestie privée; et ce n'est pas en cela que nous nous piquons d'imiter nos maîtres et nos modèles.

Près de là sont les thermes de Selinunte, aujourd'hui Siacca, patrie d'Agathocles, où la fable, qui a certainement un fondement dans l'histoire, a placé le tombeau de Dédale, ce génie universel, inventeur de tous les arts. Enfin l'on descend vers Agrigente, maintenant Girgenti, où les peintres voyageurs firent une triste épreuve de l'hospitalité agrigentine, autrefois si renommée; et au lieu des palais de Gelias, et des émissaires qu'il envoyait au-devant des étrangers, ils furent trop heureux de trouver un peu de paille et un méchant grenier pour leur servir d'asile.

Agrigente, patrie d'Empedocle, était, après Syracuse, la première ville et la plus considérable de la

Sicile. On peut encore voir, dans Diodore et dans Polybe, la description que ces historiens nous ont laissée de cette ville, célèbre par le nombre de ses monumens et le luxe prodigieux de ses citoyens. Dans les temps de sa splendeur, sa population ne montait pas à moins de huit cent mille habitans; à peine en contient-elle aujourd'hui quinze mille : mais, dans cet état même de dégradation, rien n'est plus intéressant que ces débris aux yeux des amateurs de l'antiquité. On citait surtout le nombre et la magnificence de ses temples : aucune ville n'était plus riche en ce genre. Parmi ceux qui existent encore, on distingue le temple de Junon Lacinie, enrichi par Zeuxis, qui, au rapport de Pline, y avait représenté la déesse, d'après cinq jeunes vierges d'une rare beauté, en prenant de chacune d'elles ce qu'elle avait de plus parfait pour lui servir de modèle : celui de la Concorde, le plus conservé de tous les temples de la Sicile, et le seul dont on ait pris quelque soin, grâce à un vieux saint qu'on y révère, et qui y fait journellement des miracles. Mais ce qu'il y a de plus miraculeux, c'est que dans un pays sujet à tant de révolutions, et surtout après plus de deux mille ans, ce temple possède encore en entier toutes ses colonnes.

On voit aussi les ruines des temples d'Esculape, d'Hercule, surtout celui de Jupiter Olympien, à qui sa grandeur, sa majesté et ses immenses proportions avaient fait donner le surnom de temple des *Géans*,

comme si les hommes n'eussent pu élever un édifice aussi hardi, aussi prodigieux. Quelques fragmens de chapiteaux et de colonnes, qui existent encore, justifient ce surnom; mais tous ces débris respectables, ainsi que ceux des temples de Castor et Pollux, de Minerve et de Cérès, sont dans un tel état de délabrement qu'on peut à peine donner une idée de leur plan et de leur construction.

Les esprits y sont encore plus dégradés que les monumens. La nature y est toujours riche et les hommes misérables. Les environs de cette antique cité offrent un pays et des aspects délicieux qui contrastent singulièrement avec les habitans de la nouvelle Agrigente, la plupart pauvres, tristes, dévots et sauvages.

Toute cette partie de la Sicile est frappée de la même dégradation. En côtoyant toujours la mer, on cherche en vain l'antique ville de Gela, qui a totalement disparu; deux petites villes modernes, Alicata et Terra Nuova, se disputent l'honneur de l'avoir remplacée.

La proximité où les voyageurs se trouvaient, dans cette partie de la Sicile, de l'île de Malte, les engagea à y faire une légère et rapide excursion; il en est résulté, pour le Voyage pittoresque, une suite de vues, de plans et de cartes infiniment curieuses, et qui suffisent pour donner une idée de la forme et des détails de ce rocher célèbre.

De retour sur les côtes de la Sicile, et après avoir

doublé la pointe de l'île ou cap Passaro, les dessinateurs arrivent à Syracuse, autrefois la capitale de la Sicile, et l'une des plus riches et des plus magnifiques villes de l'univers : il n'y en a peut-être aucune aujourd'hui qui soit plus pauvre, plus misérable, et qui ait plus souffert de l'outrage des temps et des hommes.

On voit dans le plan détaillé, ou vue à vol d'oiseau, de l'antique Syracuse que nous offre le Voyage pittoresque, et qui a été fait d'après les historiens, les monumens et la description qu'en a laissée Cicéron, que cette ville immense avait vingt et un milles ou sept lieues de circuit, et qu'elle devait être au moins de la grandeur de Paris. Les murailles qui l'entouraient, et qui étaient bâties pour la sûreté et non pour la ruine des citoyens, existent encore en grande partie. Son port, formé par la nature, l'un des plus beaux et des plus heureusement situés, est toujours le même; il n'y manque que des vaisseaux. Les Grecs avaient décoré Syracuse de tous les trésors des arts. On sait que les Romains ayant pris cette ville, long-temps défendue par le génie d'Archimède, en enlevèrent les statues et les tableaux, chefs-d'œuvre des plus célèbres artistes, pour en orner le triomphe du vainqueur, et servir d'embellissement à Rome, encore grossière et sauvage : le temps et les Barbares ont achevé l'ouvrage des Romains.

Le seul monument antique dont il existe quelques

restes un peu conservés, est un temple de Minerve; on en a fait la cathédrale de la moderne Syracuse. Le théâtre, autrefois le plus célèbre de la Grande-Grèce, n'offre plus que des débris informes. Le temple de Jupiter Olympien n'existe plus que dans deux fûts de colonnes tronquées, et à la place est un couvent dédié à la Vierge; mais on chercherait en vain et le grand temple d'Esculape décrit par Athénée, et celui de Diane, divinité tutélaire de Syracuse, et les chapelles dépouillées par Verrès, et le tombeau d'Archimède, retrouvé par Cicéron.

Il semble que, par une destinée particulière à Syracuse, il n'y ait que les objets qui rappellent des idées affligeantes qui y existent encore en entier. Telles sont ces carrières fameuses de Denys le Tyran, lieux redoutables à l'innocence, et où cet homme, aussi méchant prince que méchant poète, envoyait jusqu'à ceux qui trouvaient ses vers mauvais. Chaque pays a eu ses carrières; et combien ont gémi dans ces gouffres, qui n'étaient pas plus criminels que Philoxène ! Telles sont encore ces immenses latomies, où des milliers d'Athéniens furent renfermés, et périrent de faim et de misère; enfin, ces catacombes, les plus vastes qu'on connaisse, et qui forment une ville souterraine peuplée de tombeaux. L'asile de la mort et du néant est donc aujourd'hui ce qui peut nous donner une plus juste idée de l'antique splendeur et de la population de Syracuse.

L'auteur du Voyage pittoresque n'a rien oublié de tant d'objets divers : vingt dessins différens, et qui tous ont un attrait particulier, sont consacrés à Syracuse et à ses environs. Près du temple de Jupiter, en remontant la rivière de l'Anapus, et sur la fontaine Cyanée, nos voyageurs trouvent le papyrus, cette plante curieuse, et autrefois si utile, qui n'existe dans le monde que sur les marais que forme le Nil dans ses débordemens, et sur cette fontaine tranquille et ignorée : la description et les gravures qui la représentent sont également curieuses.

Après avoir vu, observé et dessiné tout ce que ce pays renferme de monumens et d'objets intéressans, les dessinateurs achèvent leurs courses pittoresques en passant sur les ruines de Leontium, et se retrouvent à Catane, après avoir fait ainsi, le crayon à la main, le tour de la Sicile entière.

Enfin, l'auteur, pour ne rien laisser à désirer de tout ce qui a trait à cette partie du royaume de Naples, a réuni et donné, comme supplément à son ouvrage, un Mémoire du commandeur de Dolomieu, contenant les observations les plus curieuses sur les volcans éteints et l'histoire naturelle de cette partie de la Sicile. Il en est de même d'une description des îles de Lipari, que cet habile naturaliste a observées avec sa sagacité et son exactitude ordinaires.

L'ouvrage est terminé par une explication sommaire des médailles de la Sicile, qui contient ce que les antiquaires ont écrit de plus judicieux et de plus

exact sur ce genre de monumens si instructif pour la connaissance de l'histoire et les progrès de l'art. Les soins particuliers que Richard de Saint-Non a apportés aux gravures de ces médailles, les rendent un des principaux ornemens du VOYAGE PITTORESQUE A NAPLES ET EN SICILE.

Nous l'avons dit, une entreprise aussi immense semblait excéder les moyens et la fortune d'un particulier : Saint-Non en a cependant supporté tous les frais; mais tel est le charme puissant des beaux-arts pour celui que leur feu créateur anime, que toute idée d'économie, toute vue d'intérêt disparaît lorsqu'il est question de leur gloire; c'est une maîtresse charmante dont on est enivré : aucune dépense, aucune parure ne coûte pour qu'elle puisse paraître avec plus d'éclat et d'avantage.

VOYAGE

DE

MARSEILLE A NAPLES.

VOYAGE

DE

MARSEILLE A NAPLES.

INTRODUCTION.

Il ne sera peut-être pas indifférent à nos lecteurs, avant d'entrer à Naples et de nous occuper de la description de cette ville, de parcourir avec nous la route que nous avons suivie pour y arriver. Ce voyage, depuis Marseille jusqu'à Naples, dont une moitié a été faite par mer et l'autre par terre, nous a paru une introduction assez naturelle à notre ouvrage, et d'autant plus agréable qu'elle commence à faire connaître le pays, et en partie les mœurs et le caractère de quelques uns de ses habitans.

Nous partîmes de Marseille le 4 novembre 1777, sur la tartane *l'Anne-Catherine*, montée par un capitaine provençal plus prudent qu'habile, plus marchand que marin, et très intéressé. Nous sortîmes de Marseille avec un vent sud-est, fort bon pour dépasser la Pomègue, l'une des îles qui for-

ment une assez faible rade à ce port, mais fort mauvais pour faire route à notre destination, c'est-à-dire à Naples.

Un quart d'heure s'était écoulé, nous étions déjà au-dessus du château d'If, lorsqu'on fit apercevoir au capitaine qu'il lui manquait un passager: il fut donc obligé de revirer de bord, et de retourner l'attendre à l'entrée du port. Ce fut là où nous commençâmes à apprendre de quelle importance est une demi-heure en mer; car pendant celle que nous perdîmes, nous eûmes le chagrin de voir les bâtimens qui étaient sortis du port après nous, nous devancer, et bientôt échapper à nos yeux. A peine, en effet, notre étourdi de passager fut-il arrivé à bord, que le vent baissa. Nous passâmes tout le reste de la journée à faire de petites bordées presque inutiles, et enfin nous fûmes obligés de remorquer avec la chaloupe pour faire la même route que nous eussions faite le matin en un instant.

Nous restâmes assez bien à la mer toute cette première journée; sur le soir, un vent d'est enfla la vague, et commença à nous causer un peu de mal au cœur. Je fus attaqué le premier; le courage que j'avais eu le matin m'avait fait croire que j'étais vainqueur de la mer, et que mon triomphe était assuré: mais malheureusement il fallut bien en rabattre le soir; le vent d'est augmenta et nous donna une brise insupportable: aussi mes com-

pagnons de voyage partagèrent bientôt ma disgrâce.

Nous passâmes la seconde journée avec le même vent et dans la même situation. Le 6 au matin, nous apprîmes avec une joie extrême que nous allions relâcher à la Ciotat, petit port à quatre lieues de Marseille. Nous y arrivâmes aussi fatigués, aussi défaits, que si nous eussions fait un voyage aux terres australes, et avec cette apathie de scorbutiques les plus décidés. Il y avait effectivement deux jours et demi que nous n'avions mangé et que nous avions presque toujours été sur le grabat: aussi ne voulait-on pas nous laisser passer lorsque nous arrivâmes au bureau de santé, où nous fûmes arrêtés par deux vieillards couleur de bronze, qui avaient l'air plus pestiférés que tous les Levantins.

La Ciotat est une petite ville assez agréablement située au fond d'une rade que le Bec de l'Aigle, rocher très escarpé, met à l'abri du vent d'est. Deux môles ou jetées du même côté forment un petit port propre à recevoir tous les vaisseaux marchands du Levant, soit ceux qui sortent de Marseille lorsqu'ils y vont attendre le vent, soit ceux que la difficulté d'entrer dans ce port oblige de mouiller dans celui-ci en attendant le moment favorable.

Nous attendions le vent de nord sans oser l'espérer, lorsque la nuit du second jour de notre

arrivée, le capitaine vint nous avertir que l'ancre était levée et que la chaloupe nous attendait. J'en frémis, et je sentis mon courage m'abandonner. Il me fallut toute l'envie que j'avais d'arriver à Naples pour résister aux instances que me faisaient mes compagnons de continuer notre voyage par terre, quelques fatigues que nous pussions trouver au passage des montagnes et de la corniche de Gênes; je surmontai ma répugnance ainsi que leurs oppositions, nous nous embarquâmes par un vent frais, et nous sortîmes gaîment de la rade.

Le vent fraîchit encore à la hauteur de Toulon, et à midi nous avions déjà passé les îles d'Hyères : alors nous cinglâmes droit au cap Corse. Nous perdions déjà le cap Rouge, entre Fréjus et Antibes, et en même temps les terres de France, lorsque nous découvrîmes à l'entrée de la nuit les montagnes de la Corse, que l'on entrevoyait dans les vapeurs qui restaient élevés de ce côté au coucher du soleil. La vague était grossie, et je retombai, ainsi que plusieurs de mes compagnons, dans ce mal-être inconcevable qui détache entièrement de l'existence, et dans lequel l'âme affaissée ne s'ouvre plus ni à la crainte ni à l'espérance.

A la vue de la Corse, le vent baissa : nous remontâmes l'île avec quelque résistance de la part du vent, qui était devenu nord-ouest. A peine eûmes-nous doublé la pointe, que, le vent redoublant de force, nous fîmes jusqu'à cinq lieues par heure; et bientôt ayant dépassé l'île de Capraya et l'île d'Elbe, nous allâmes mouiller dans la baie de Piombino. Le premier plaisir que j'en ressentis fut l'espoir de descendre de la tartane pour ne plus remonter à bord, puisqu'il était décidé que je n'étais ni ne serais jamais marin. Cet espoir fut de courte durée, car le capitaine nous apprit que le soleil étant couché, nous ne pouvions aller à terre; les commis de santé n'étant point à la rade, il fallut, tout en trouvant les lois de la mer un peu barbares, en subir la rigueur. Je retombai donc sur mon grabat, et me dévouai de nouveau.

Le matin du troisième jour, nous sortîmes avec un petit vent de la rade de Piombino; nous passâmes devant Castiglione avec le nord-ouest, nous cinglions à la pointe de Giglio, lorsqu'un vent presque impétueux nous portant au large, et nous menaçant de nous ôter la liberté de notre navigation, nous obligea à tourner court, et à entrer dans la rade de Telamone, où enfin je touchai à cette chère Italie que je cherchais comme Énée.

Telamone est un triste fort, bâti au fond d'une plage, sur une élévation adossée contre une chaîne de montagnes arides et couvertes de broussailles, au bas desquelles un marais absolument abandonné rend le pays aussi malsain qu'inculte.

Tout annonce l'indigence à Telamone; c'est la pauvreté italienne, la malpropreté espagnole, et la paresse des deux peuples, réunies dans le même lieu. Rien à manger, un grenier pour chambre à coucher, de tristes ruines qui ne sont pas seulement pittoresques, voilà ce que nous offrit Telamone; mais c'était la terre ferme, le continent de l'Italie : tout nous parut riant.

Nous quittâmes gaîment notre bord et tout ce que nous y laissions pour nous rendre à pied à Orbitello, qui, ainsi que Telamone, appartient au roi de Naples. Ce prince possède ces deux villes, et Porto-Ferrajo, dans l'île d'Elbe, afin de conserver un poste qui lui laisse l'entrée de cette partie de l'Italie. Nous arrivâmes à Orbitello après avoir suivi les bords des marais l'espace de douze milles, sans rencontrer d'autre habitation qu'un petit fort appelé *les Salines*, où nous trouvâmes pour garnison douze poules, un coq assez fier, et un chat. Les besoins de première nécessité font tout entreprendre; il y avait une citerne dans la forteresse, nous avions soif : nous attaquâmes.

Aux approches d'Orbitello, le pays est cultivé; la côte est plantée de vignes, et les marais desséchés sont remplacés par des jardins abondans, entourés de haies plantées d'aloès. La ville est située dans un fond, commandé par des montagnes arides, où sont bâtis deux forts à l'est, baignés par deux grands marais qui, dans l'occasion, défendraient mieux la ville que les fortifications, et qui lui donnent la réputation d'imprenable et de *pucelle*, nom commun à plusieurs villes et forteresses qui n'en ont pas moins été prises, ou qui peuvent l'être.

L'intérieur de la ville, assez joli, se réduit aux édifices nécessaires à une ville de guerre, et au petit commerce qu'entretient une garnison : l'air malsain qu'on respire à Orbitello en fait redouter jusqu'au commandement, quoique ce soit une place de confiance. La vue d'un passager dans cette ville est une chose si rare pour les habitans, qu'ils le rançonnent pendant qu'ils le tiennent. On n'eut pas honte de nous demander une somme exorbitante pour nous transporter jusqu'à Civita-Vecchia, malgré la protection du commandant, qui ne répondit autre chose, sinon que les chevaux qui devaient nous conduire nous attendaient depuis long-temps, et attendraient long-temps d'autres voyageurs.

Tout le territoire depuis Telamone jusqu'à dix milles au-delà d'Orbitello appartient au roi de Naples : des fermiers le cultivent au profit du fisc; la ferme la plus considérable est celle de la pêche du lac : elle consiste en anguilles, qui se vendent en Toscane et dans le Siennois. Cette pêche est perpétuelle, et se fait avec des madragues posées aux deux embouchures du lac dans la mer, l'une à l'est, et l'autre à l'ouest de cette ville; de sorte

que par l'un ou l'autre côté la mer entre, sort, et renouvelle l'eau du lac. La ferme de cette pêche peut aller à 40,000 liv. de notre monnaie. La garnison d'Orbitello est de six cents hommes.

A dix milles d'Orbitello, nous passâmes vis-à-vis les ruines de Lancedonia, détruite par le fameux Barberousse; nous laissâmes ces ruines à droite[1], et vînmes dîner sur le bord d'une petite rivière, dans les États du grand-duc, qui s'avancent jusqu'à la mer par une petite portion de terre enclavée dans les États du pape et du roi de Naples. Nous traversâmes cette partie des États du grand-duc en un quart d'heure, et nous entrâmes dans le patrimoine de Saint-Pierre; nous découvrîmes d'abord Mont-Alto, où nous devions aller coucher, quoique nous fussions encore à douze milles de cette petite ville, qui n'a point du tout l'air d'être aussi riche qu'elle pourrait l'être, car elle est le premier grenier d'abondance des États du pape, et domine sur une plaine immense qui produit les grains dont elle est l'entrepôt.

[1] Il paraît que ces ruines de Lancedonia ne sont autre chose que celles de l'ancienne Coza, qui était une des principales villes des Volsques, dans l'Étrurie. C'est une des villes de l'antiquité dont les ruines se soient le plus conservées; on y voit des portes, des rues tout entières, et la plus grande partie des murailles d'une construction inaltérable au temps. C'était la voie Aurélienne qui y conduisait, et qui existe encore au bas de la montagne où était sitiée l'antique Coza, dont les principaux monumens ont été transportés à Orbitello.

Nous allâmes, en longeant cette magnifique plaine, dîner à Corneto, qui est encore un grenier d'approvisionnement pour Rome. Ce fut dans cette petite ville que nous commençâmes à boire du vin d'Orvieto, très estimé en Italie, et qui me parut ressembler beaucoup à notre excellent cidre. Nous partîmes de Corneto après le dîner, et nous arrivâmes, sur le soir, à Civita-Vecchia, qui est un port ou plutôt une rade plus agréable par son aspect qu'elle n'est sûre pour les vaisseaux. Elle seule est ouverte au commerce que le pape Benoît XIV a rendu absolument libre, ce qui y fait aborder une grande partie des vaisseaux qui commercent en Italie.

Le port de Civita-Vecchia est entièrement artificiel, car la nature n'y a rien fait, et n'y offrait pas seulement une plage. Trajan y fit construire un môle à grands frais, et avait fort affectionné cette entreprise; mais le temps, ou les ouvrages des papes, ont absolument fait disparaître les travaux de l'empereur. Actuellement, deux môles en demi-cercle s'avancent dans la mer, et une autre partie du cercle isolée et plus extérieure embrasse l'espace laissé entre les deux premiers, et forme deux entrées ou deux sorties. Deux phares placés aux extrémités de ce troisième môle éclairent les deux entrées d'orient et d'occident: dans le fond de cette rade est le petit port qui renferme les deux frégates et les galères du pape, qui y pourris-

sent dans la plus parfaite sécurité. C'est autour de ce port et dans ces galères que l'on entasse une quantité prodigieuse de galériens aussi inutiles et aussi désœuvrés que ceux que nous avons à Marseille. Le pape Pie VI en a cependant employé deux cents à l'établissement d'une manufacture de filage de laine.

La ville de Civita-Vecchia est petite, mais bien bâtie; en général, les maisons et les églises sont agréables sans avoir rien de remarquable. Tout y est fait avec beaucoup de soin et entretenu de même. Enfin cette ville paraît avoir été l'objet d'affection de plusieurs papes et surtout de Benoît XIV. Nous en partîmes l'après-midi, et nous continuâmes notre route sur un chemin fort agréable le long de la mer, où nous rencontrâmes quelques tours bâties d'espace en espace : ce sont des ouvrages modernes pour servir de signaux contre l'attaque imprévue des barbaresques. Nous arrivâmes à la nuit à Montrone : nos conducteurs nous signifièrent que ce serait là que nous passerions la nuit.

Montrone n'est qu'une seigneurie dont le fermier fait du château une hôtellerie. Nous entrâmes dans une grande halle qui était la cuisine. Soixante personnages, distribués en plusieurs groupes, étaient occupés et animés de passions différentes. Quelques lumières dispersées éclairaient séparément; ici on jouait, là on chantait,

là on buvait, et tout cela avec l'activité et la violence italienne. Chacun d'eux criait, gesticulait et s'agitait à travers une fumée de tabac qui formait un nuage. Des matelots étendus sur des bancs mêlaient leurs ronflemens aux cris et aux juremens des perdans. Ces scènes bizarres formaient un frappant contraste : nous entrâmes douze sans que cela fît événement; en poussant ceux qui dormaient, nous nous établîmes auprès du feu; ensuite, pressant de nos coudes les épaules d'un groupe de joueurs, nous conquîmes un espace sur une des longues tables qui coupaient ce vaste taudis, et nous nous trouvâmes assis entre des dormeurs d'un côté et des joueurs de l'autre. Nous mangeâmes du pain et du fromage, ensuite il fallut imiter nos voisins.

Pendant que nous dissertions sur le choix qu'il y avait à faire, on vint nous donner une scène tout-à-fait nationale : un des paysans s'avança et nous proposa d'improviser; sans attendre notre réponse, il commença une églogue et nous chanta soixante couplets : malgré l'énergie de sa déclamation et l'air d'enthousiasme qu'il y mettait, je crus que sa mémoire en faisait tous les frais; mais soufflé par notre postillon, il chanta chacun de nous l'un après l'autre, et s'adressant à notre dessinateur, il lui fit vingt couplets, où il y avait au moins quatre ou cinq idées heureuses; puis se tournant vers l'ingénieur ou géographe que nous

avions avec nous, il passa en revue tous les royaumes et toutes les régions de l'univers ; après cette nomenclature, venant à des idées plus poétiques, « Devenez, lui disait-il, le guide du nautonnier ; « montrez-lui la route la plus courte pour nous « transmettre les trésors d'un autre hémisphère, « montrez-lui les passages dangereux, ceux qu'il « faut éviter ou choisir » ; et tout à coup s'élevant à une poésie de pure fiction, « Marquez-« nous l'île fortunée où le Tasse nous a dit « qu'Armide porta l'heureux Renaud. Que vo-« tre nom devienne célèbre dans tous les lieux « dont vous aurez tracé les contours et fixé les « limites. »

J'étais émerveillé de ce que j'entendais. Ses couplets se succédaient sans interruption : les veines de son front s'enflaient ; il y portait la main comme un inspiré ; il se levait à tout instant, et mettait une de ses jambes sur le bout de la table. Le tableau était parfait. Il avait des admirateurs qui l'écoutaient la bouche béante et l'applaudissaient des pieds et des mains ; mais les joueurs et les buveurs, qui n'en faisaient pas mention, l'obligèrent, par leurs bruyantes querelles, à chanter à tue-tête. La mienne commençait à se lasser, lorsqu'un nouvel énergumène s'empara de la scène d'une manière encore plus bruyante.

C'était notre postillon : celui-ci n'était pas

poète, mais un littérateur forcené. Il interpella le premier orateur, et partit de là pour comparer tous les poètes latins et italiens. Il nous récitait alternativement le Dante, l'Arioste, le Tasse, le Marini, etc., et nous faisait sentir les beautés de comparaison par des argumens sans fin. Ensuite il tonnait en déclamant les différens passages. Les éclats de sa voix couvrirent le bruit que faisaient les autres, et réveillèrent les dormeurs, qui se levèrent en jurant ; il donna pour un moment des distractions aux joueurs, il étonna même notre poète ; enfin il attira toutes les attentions, excepté celles de deux êtres de la société qui avaient porté les yeux, au moment de notre arrivée, sur des pistolets à deux coups que nous avions posés sur la table. Ces armes avaient produit sur eux l'effet de la tête de Méduse. Ils paraissaient comme pétrifiés, et se parlaient de temps en temps sans oser détourner la vue. Enfin on avertit qu'on allait distribuer l'avoine, et notre poète littérateur courut à l'écurie, mais sans renoncer au plaisir de réciter encore des vers de Tebalda.

Je ne sais si de pareilles scènes sont fréquentes dans ce pays, mais celle-ci me parut très originale, et elle peignait bien le caractère d'une nation dont l'imagination et le génie naturel se distingueront toujours parmi toutes les autres. Je profitai du moment que notre déclamateur était allé

soigner ses mules pour questionner notre Amphion. Il nous dit qu'étant orphelin, il avait appris à lire d'un berger, son camarade, qui ne savait qu'assembler ses lettres; qu'en travaillant à la journée, il avait amassé de quoi acheter tous les poètes italiens; qu'il en avait quarante volumes qu'il savait à peu près par cœur, mais qu'il espérait apprendre le français afin de lire aussi nos poètes. La poésie ne lui donnait aucun dégoût du métier dans lequel il était né, et il ne montrait nul désir de le quitter. Toute cette émulation était pur amour de la chose : il trouvait en elle sa récompense et son bonheur.

Quelle distance de cet homme à nos paysans! A quoi donc attribuer cette différence? sont-ils nés moins bien organisés? non : les moyens sont les mêmes, la misère est la même; mais un soleil ardent qui développe les facultés de l'âme, mais un ciel heureux et riant qui ôte aux besoins l'aspect du malheur, tel est l'avantage du pauvre en Italie. Les paysans peuvent se croire heureux dès qu'ils n'ont plus faim. La bise n'attriste point leurs chaumières; leurs enfans rient en mangeant du pain; ils s'en procurent sans un travail forcé, et rien ne flétrit leur imagination.

Nous partîmes pour Rome au milieu de la nuit; nous fîmes une partie du chemin sur une voie romaine qui n'est pas si belle que la voie Appienne, et qui n'a pas, comme elle, de parapets pour les

gens à pied : mais elle est aussi merveilleuse par la solidité des matériaux. Les pierres semblent être de fer; et je ne sais à quoi comparer ce ciment qui paraît n'avoir éprouvé encore aucune altération. Je parlerai plus à loisir de ces ouvrages des Romains, qu'il faut regarder comme des géans, à la vue de tout ce qui nous reste d'eux.

Mon cœur palpitait en approchant de la capitale du monde. Je la cherchais aux premiers rayons du jour; je ne la découvris que lorsque je fus dans les faubourgs, parce que ce côté n'est point avantageux pour y arriver. Le premier objet qui frappa ma vue fut Saint-Pierre. Cette masse énorme est si bien proportionnée, qu'on ne peut juger de sa grandeur qu'après l'avoir bien examinée et parcourue plus d'une fois. Ce superbe édifice ne produit jamais cet étonnement qu'inspirent les choses gigantesques, mais presque toujours de l'admiration. Je me promis, en passant auprès, de lui donner mon premier hommage, ainsi qu'à quelques uns des principaux et des plus remarquables monumens de cette ville.

On ne doit juger Rome, on ne peut en avoir une idée juste, qu'après y avoir fait un long séjour : ainsi je dirai seulement la première impression qu'elle me fit; c'est qu'en l'admirant je cherchais des Romains à Rome. Si en montant au Capitole mon âme s'élevait, si ma mémoire grandissait mon imagination, une légion de froes dont

je me voyais bientôt entouré détruisait mon illusion et l'énergie de mon âme.

Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
Un pontife est assis au trône des Césars.
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons et la cendre d'Émile.

Je ne me trouvai à mon aise que lorsque allant à Campo Vaccino une pluie imprévue, ayant fait disparaître les Romains modernes, me laissa avec les véritables, c'est-à-dire au milieu de leurs plus beaux restes.

Saint-Pierre, qui a été bâti et orné des dépouilles de l'antiquité, est aussi le plus bel ouvrage moderne. J'y arrivai par la place qui est vis-à-vis; je ne la trouvai pas aussi spacieuse que je me l'étais figuré : c'est cependant la plus belle chose que l'on connaisse en ce genre, peut-être la seule capable de donner une idée des places et des forum de l'ancienne Rome; elle fut faite sur les dessins du Bernin. L'on peut croire qu'il a été très gêné dans l'exécution, ayant été obligé de prendre pour centre de sa place l'obélisque que Sixte V avait fait déjà élever bien avant lui. [1]

Ces deux fontaines jaillissantes aux deux côtés

[1] Cette aiguille égyptienne décorait anciennement le cirque de Néron, qui était placé dans le lieu même où l'on a depuis bâti Saint-Pierre de Rome, et dont les fondemens existent encore sous une partie de l'église. Elle a soixante-douze pieds

de l'obélisque forment la décoration la plus noble, tant par leur masse générale que par la quantité d'eau qu'elles jettent continuellement, et qui forme une gerbe très élevée. Je n'admirai pas autant le portail de l'église, qui, si j'ose le dire, me parut médiocre, d'une architecture en bas-relief, et en général de peu d'effet, quoique colossal : mais toute critique cesse quand on est arrivé au vestibule, qui est, avec raison, admiré et regardé comme une des plus belles parties de cet immense édifice.

Ce temple, le plus vaste qui existe et qui ait peut-être jamais existé, ne peut étonner à un point suffisant que l'homme vraiment instruit dans l'architecture, en état d'en apprécier les beautés comme d'en connaître les défauts, et d'en juger enfin sans préjugés. Quand on considère que la construction de ce monument a duré deux siècles et plus, sous dix souverains différens, et à peu près autant d'architectes qui se sont succédé, on sera étonné qu'une entreprise de cette nature ait pu se terminer. [1]

d'un seul morceau de granit oriental; c'est le seul obélisque qui ait été trouvé en entier. Sa hauteur totale, en y comprenant la croix qui le termine et le piédestal, est de cent vingt-quatre pieds.

[1] Ce fut sous le pontificat de Jules II que Bramante composa les plans de l'église de Saint-Pierre, et c'est ce pape qui en posa les premiers fondemens en 1506. Les projets de

Dominique Fontana, un des plus grands artistes qu'y ait employés Sixte V, a calculé que la dépense faite de son temps, et avant lui, montait à 45 millions d'écus romains, ce qui fait environ 246 millions 250 mille livres de France. Que l'on considère ensuite la quantité de marbres précieux, porphyres, granits dont l'intérieur est orné; qu'on y joigne les peintures en mosaïque; qu'on estime les bronzes du baldaquin et de la chaire de Saint-Pierre; ce qu'ont dû coûter la place et le péristyle, et on verra qu'il ne suffira pas de doubler cette somme : aussi peut-on dire qu'un édifice de ce

cet architecte séduisirent par leur richesse et leur élégance; mais n'ayant point de solidité, on fut obligé, après sa mort, de fortifier et d'assurer par de nouveaux travaux tout ce qu'il avait élevé. Léon X en chargea San Gallo, le frère Joconde, et Raphael, qui était neveu de Bramante.

Dans le premier plan donné par ce célèbre architecte, mais plus homme de génie que grand constructeur, l'église de Saint-Pierre devait avoir la forme d'une croix latine, c'est-à-dire une nef principale et plus longue que les autres. Ce fut Balthasar Peruzzi qui pensa devoir à cet égard réformer le plan du Bramante, et donner à l'église la forme d'une croix grecque, en rendant les quatre nefs égales; ce qui eût sans doute été préférable, et aurait donné dans l'intérieur beaucoup plus d'effet au dôme, que l'on n'aperçoit que quand on est au-dessous.

Michel-Ange ayant été chargé ensuite par le pape Paul III de présider aux travaux de cet édifice, approuva l'idée et le plan de Peruzzi pour la croix grecque. Il donna un nouveau dessin du dôme, moins riche, moins hardi que celui du Bramante, mais plus solide, et qui a été exécuté tel qu'il est

genre ne pouvait de nos jours avoir été fait qu'à Rome, et par des souverains qui, tels que les papes, eussent le droit d'attribuer d'aussi grandes sommes au culte d'un Dieu auquel ils doivent tout, et dont ils sont les vicaires.

Une des choses qui frappent le plus en entrant dans Saint-Pierre, est un superbe baldaquin qui couvre et couronne l'autel principal de l'église; il est soutenu par quatre grandes colonnes torses, composites. Tout le monde sait qu'elles ont été faites en entier, ainsi que la chaire de Saint-Pierre, avec le bronze que l'on retira de la voûte

aujourd'hui. Michel-Ange étant mort en 1564, l'exécution de son plan fut confiée à Vignole, et ensuite à Jacomo della Porta. Sixte V voulant enfin terminer sous son pontificat ce vaste édifice, auquel la coupole manquait encore, associa Dominique Fontana aux deux autres architectes. En vingt-deux mois, et avec six cents ouvriers, le dôme fut achevé, et, peu de mois avant sa mort, Sixte V plaça la dernière pierre le 14 mai 1590, au bruit de l'artillerie du château Saint-Ange.

Depuis, sous le pontificat de Paul V, Carlo Maderno termina l'église; et comme on crut nécessaire d'y ajouter deux chapelles, l'une pour les fonts baptismaux et l'autre pour l'office journalier des chanoines de Saint-Pierre, on rentra malheureusement dans la forme de la croix latine. C'est ce même architecte qui a aussi donné le dessin du portail et du vestibule, qui furent achevés en 1610; et enfin le Bernin fut chargé, par Alexandre VII, de faire exécuter la superbe colonnade ou péristyle de la place de Saint-Pierre, dont il avait donné les dessins; il la termina entièrement sous le pontificat de Clément XI, en 1711.

du Panthéon. Quoique la forme de ces colonnes soit fort critiquée, elles sont cependant de l'effet le plus riche, et doivent être regardées comme des chefs-d'œuvre pour l'exécution. On peut en dire autant d'une autre grande composition du Bernin, appelée *la chaire de Saint-Pierre*, qui termine l'église de la manière la plus heureuse. Les quatre docteurs qui soutiennent la chaire sont d'un grand style; l'attitude et le mouvement des figures y est bien contrasté, quoique un peu maniéré, ainsi que tout ce que le Bernin a dessiné; elles ont chacune quinze pieds de proportion. Aux deux côtés de cette machine colossale sont deux très beaux mausolées des deux papes Paul III et Urbain VIII, l'un par Guillaume de la Porte, et l'autre par le Bernin. Ils méritent tous deux une attention particulière.

Ce magnifique baldaquin en bronze dont je viens de parler, peut en quelque façon servir d'échelle pour juger de la grandeur de l'édifice dans lequel il est placé, en songeant que depuis le pavé de l'église jusqu'au sommet de la croix qui le termine, il a cent vingt-deux pieds de hauteur, c'est-à-dire vingt-quatre pieds de plus que la pointe du fronton du Louvre; mais comme rien n'est grand que par comparaison, ce baldaquin, qui serait colossal partout ailleurs, devient proportionné sous une coupole dont la hauteur intérieure est de trois cent

quarante pieds, sur un diamètre de cent trente-deux.

On sait que ce diamètre est exactement celui du Panthéon, et que ce fut le Bramante, ce génie extraordinaire, qui conçut l'idée gigantesque d'élever cette coupole immense, et que l'on regardait comme le chef-d'œuvre de l'architecture des anciens, de l'élever, dis-je, en l'air, et de la faire poser sur quatre piliers de plus de cent pieds de hauteur.[1]

Pour rapprocher les chefs-d'œuvre des deux temps d'architecture, j'allai de Saint-Pierre au Panthéon, décoré par Agrippa, gendre d'Auguste. C'est ce qui nous reste de plus entier de ce temps; quoique par une barbarie inconcevable on l'ait fort dégradé à différentes époques, en en ôtant

[1] Cet architecte, un des premiers qui aient contribué à retirer son art des ténèbres où tant de siècles d'ignorance et de barbarie l'avaient plongé, conçut l'idée sublime du plus magnifique dôme qui ait jamais été imaginé. Son plan, à peu près semblable à celui de l'intérieur du Panthéon, avait de même huit ouvertures séparées par autant de massifs, et divisées chacune en trois entre-colonnes à jour, formées par quatre colonnes et autant de pilastres. Une magnifique colonnade continue et sans interruption décorait l'extérieur du dôme de la manière la plus riche et la plus élégante.

Telle était la beauté de cette composition, qu'on n'a rien imaginé dans ce genre qui puisse lui être comparé. Le dôme de Saint-Paul de Londres est celui qui en approche le plus; mais qu'il y a encore loin de la copie à l'original! Malheureusement Bramante ne réunissait pas l'art de la construction à

tout ce qu'il était possible d'en enlever sans le détruire ; malgré cela il est encore si imposant, son portail est encore si noble, si grand et si sublime, qu'on n'a pu parvenir à rien faire au-dessus, et que, depuis, les plus beaux péristyles n'ont eu de noblesse et de caractère qu'autant qu'ils ont avec celui-ci plus ou moins de ressemblance. Le dedans du Panthéon n'est pas moins surprenant ; le jour, qui s'y introduit seulement par la coupole, répand dans ce temple une lumière mystérieuse sur tous les objets, et les éclaire d'une manière magique.

On est incertain si la totalité du Panthéon fut construite par Agrippa. On voit en effet entre le portique et la rotonde une disparité de construction qui peut faire penser que le temple même avait été bâti du temps de la république romaine,

ses autres talens, dans un degré suffisant pour exécuter une machine aussi compliquée, et qui même aujourd'hui, où cet art s'est beaucoup perfectionné, exigerait les ressources du plus habile constructeur. Les piliers qui devaient porter cet immense dôme ne furent pas fondés avec assez de soin, et leur faiblesse se manifesta si promptement, que ceux qui, après Bramante, furent chargés de la conduite de cet édifice, furent obligés de restreindre et de dénaturer même son idée. Sans doute que le célèbre Michel-Ange, quoique son rival, n'eût pas manqué de l'adopter dans la suite, s'il en eût conçu la possibilité ; et ce qui prouve sa prudence à cet égard, c'est que, tel qu'il est, il contient encore tant de principes de destruction, qu'on a été obligé d'en assurer la solidité par plusieurs énormes cercles de fer dont il est étroitement lié.

et que le portique fut seulement ajouté par Agrippa. La masse générale de ce portique est belle et noble. On pourrait peut-être trouver que le fronton est un peu trop élevé pour la grandeur des colonnes ; elles sont de granit oriental, et ont quarante pieds de hauteur. [1]

Malgré toutes les dégradations faites à cet édifice, et le tort infini que lui a surtout causé l'élévation du terrain qui l'entoure, en détruisant l'effet du soubassement qui le supportait, c'est sans doute le monument qui a échappé le plus entier à la barbarie des temps et des hommes, celui sur lequel on peut le mieux juger du point de perfection où les anciens avaient porté leur architecture. Le Panthéon est encore orné des plus beaux marbres dans son intérieur. Les grandes colonnes sont de jaune antique, celles des tabernacles, de porphyre ; toutes les bases et les chapiteaux sont en marbre blanc, ainsi que les architraves et les corniches, et toutes les frises en porphyre. Le pavé surtout est sans contredit le

[1] On sait que ce temple avait été élevé dans l'antiquité au culte de tous les dieux. Grégoire IV pensa ne pouvoir mieux faire que de le consacrer à tous les saints. Ce pape et ses successeurs ont enlevé les richesses qui le décoraient en bronze et en statues. On fait monter à deux cent quatre-vingt-six mille livres de métal, poids de marc, ce que l'on en a retiré pour former le baldaquin et la chaire de Saint-Pierre, et l'on eut encore de quoi fondre quatre-vingts pièces d'artillerie.

plus riche qui existe dans le monde, étant composé de grands disques de porphyre et de jaune antique encadrés dans des bandes d'autres marbres précieux de différentes couleurs.

Du Panthéon nous courûmes au Colisée, dont les débris et les ruines, malgré leur dévastation, nous parurent encore imposantes : c'est effectivement de tous les monumens des anciens, celui qui étonne le plus par sa grandeur, et qui peut donner une idée de ces édifices immenses dont nous parlent tous les auteurs du temps, et que l'imagination a peine à concevoir.

Vespasien fit élever ce prodigieux amphithéâtre qui fut nommé *Flavien*, du nom de la famille de cet empereur, et *Colossée*, parce qu'on voyait près de l'endroit où il fut construit une statue colossale de Néron. Douze mille esclaves juifs que Vespasien avait ramenés de son expédition de Judée, furent employés à sa construction, qui fut terminée en moins de deux années. L'architecture de cet édifice est extrêmement négligée, et d'une exécution grossière, quoique la construction et la solidité en aient été très soignées. Cette solidité est telle, qu'elle aurait triomphé du temps, si les Romains modernes, plus barbares que les Goths, à qui ils en attribuent faussement la destruction, n'en avaient hâté la ruine en le démolissant pour en employer les matériaux à leurs nouvelles constructions. Le palais Farnèse,

la Chancellerie, et le palais de Venise à Rome, ont été élevés avec ses débris.

La partie gauche du Colisée est heureusement encore assez conservée ; mais tout le reste de son enceinte, et presque tout l'intérieur, en est détruit. Les portiques du rez-de-chaussée, et ceux du premier étage, subsistent encore du côté qui a le moins souffert ; on y voit même des portions considérables des voûtes qui portaient les gradins sur lesquels étaient assis les spectateurs, mais dont il ne reste plus le moindre vestige. C'est du haut du plan incliné formé par ces voûtes qu'on jouit encore, avec un plaisir mêlé de regrets, de l'étendue de cette étonnante construction, et de l'effet qu'y devaient produire cinquante mille spectateurs réunis, et applaudissant ensemble au succès de quelque spectacle.[1]

Ce que l'on conçoit le moins, c'est la grandeur prodigieuse du voile dont on couvrait cette immense superficie pour mettre les spectateurs à l'abri de l'ardeur du soleil. Ce fait est si surprenant, qu'on croirait pouvoir révoquer en doute

[1] Ce monument, dont le plan est une ellipse d'une très belle forme, à cinq cent quatre-vingts pieds de long sur quatre cent quatre-vingts de large et cent cinquante-six de hauteur. Les auteurs anciens disent que quatre-vingt mille spectateurs assis et plus de vingt mille debout pouvaient voir commodément les jeux qui s'y célébraient, et qui étaient des combats de gladiateurs, ou des chasses d'animaux féroces. Mais en calculant les gradins ou siéges, sur deux pouces de large et dix-huit

ce que les auteurs en disent, si on ne voyait encore au Colisée même, et à plusieurs monumens de ce genre, les canaux et les ouvertures où s'encastraient les pièces de bois qui servaient à soutenir et à tendre ce voile, qui, par surcroît de magnificence, était ici teint en pourpre.

Après ces trois monumens principaux, ce qui dans Rome rappelle et caractérise le plus l'idée de la grandeur des anciens dans leurs édifices publics, c'est la vue de ces aiguilles, ou obélisques égyptiens, qu'on rencontre encore dans quelques places de cette ville. Les Romains, ces illustres brigands, qui dépouillèrent les nations vaincues de tous les objets de luxe qu'ils rencontraient, enlevèrent d'Égypte, et trouvèrent moyen de transporter chez eux ces masses énormes. Ils les ont ensuite employées à décorer leurs cirques et leurs tombeaux. Auguste fut le premier qui les fit connaitre à l'Italie. Il fit placer au milieu du grand cirque, et consacra au soleil, celui que l'on voit, en arrivant à Rome, à la porte du Peuple.[1]

pouces pour asseoir chaque spectateur, on ne trouve réellement de place que pour cinquante mille hommes assis; et si on y en ajoute dix mille debout, on aura tout ce que peut contenir cet amphithéâtre. Mais je ne comprends pas dans ce calcul l'arène, qui a deux cent soixante-trois pieds de long sur cent soixante-cinq de large, vu que c'était le lieu destiné pour le spectacle, et non pour y placer les spectateurs.

[1] Ces obélisques, les plus anciens monumens du peuple le plus anciennement civilisé, avaient été, à ce que l'on croit, consacrés par les Égyptiens au culte du soleil. On voit encore dans la Haute-Égypte les carrières d'où ils ont été tirés. Cette espèce de marbre, qu'on appelle *granite rouge* d'Égypte, est aussi dure que le porphyre et aussi précieux. Ces antiques monumens sont presque tous couverts de caractères hiéroglyphiques. Il est vraisemblable qu'ils étaient destinés à instruire les peuples des principaux événemens de leur histoire, ou des différentes époques de l'année relatives à l'agriculture et aux travaux de la terre. Les Romains, étonnés de la beauté et de la noblesse de ces monumens, en firent transporter un grand nombre à Rome, et en ornèrent leurs cirques et leurs places publiques.

Nous avons déjà parlé de cet autre obélisque qu'on voit devant l'église de Saint-Pierre, et qui avait été autrefois placé dans le cirque de Néron; mais le plus élevé que l'on voie à Rome, est celui que Sixte V fit placer par Fontana devant l'église de Saint-Jean-de-Latran. Constantin l'avait fait porter de Thèbes à Alexandrie, et l'empereur Constance le fit ensuite transporter à Rome. Il a, en y comprenant le piédestal, cent quarante pieds de hauteur.

Deux autres monumens que l'on voit dans le même genre, à Rome, furent édifiés en l'honneur des meilleurs princes que le monde ait connus, Trajan et Marc-Aurèle.

La colonne Trajane fut élevée après la victoire que cet empereur remporta sur les Daces. L'inscription qu'on lit sur sa base apprend qu'elle désignait par sa hauteur de combien on avait

baissé les montagnes et le terrain dans le lieu où elle était placée : l'on sait que c'était une superbe place publique, appelée *Forum Trajani*. Ce fait est d'autant plus extraordinaire, que la colonne a cent dix-huit pieds de hauteur. Apollodore de Damas est l'auteur de ce monument ; si la place dans laquelle il est situé y répondait par la beauté de sa décoration, ce serait avec justice que les auteurs contemporains l'ont tant vantée : il paraît que rien n'était aussi magnifique dans l'ancienne Rome que ce Forum Trajani. Pausanias, Aulu-Gelle, Ammien, disent qu'on y voyait des bâtimens d'une grandeur et d'une magnificence jusqu'alors inconnue, des arcs, des statues, une basilique dans laquelle les consuls donnaient audience au peuple, et une bibliothèque ornée d'un péristyle superbe, dans laquelle tous les gens de lettres célèbres avaient des statues de bronze. On peut dire à ce sujet qu'on regarde le siècle même de Trajan comme ayant été celui du plus haut point de grandeur de l'empire romain, pour les sciences et pour les arts. [1]

[1] En examinant attentivement les édifices antiques dont l'époque est connue, on peut se faire une échelle qui servirait à fixer la date des autres. Les premiers Romains, ainsi que leurs voisins les Etrusques, ne pensaient qu'à la solidité dans la construction de leurs édifices. La matière la plus précieuse qu'ils y employaient était la pierre tiburtine. Lorsque la république devint plus puissante, lorsqu'elle eut soumis la Grèce,

La colonne Trajane est dorique ; ses proportions sont belles ; les détails simples et nobles. On monte dans l'intérieur, jusqu'au sommet, par cent quatre-vingt-douze marches de marbre. Sixte V, qui fit restaurer ce monument par le cavalier Fontana, fit placer au-dessus une statue de saint Pierre, à la place de celle qui représentait l'empereur Trajan. Le terrain qui l'entourait s'étant fort élevé par la destruction successive de l'ancienne Rome, Sixte V fit creuser une enceinte de onze pieds de profondeur, autour du piédestal de la colonne. Elle est tout en marbre blanc, et

le marbre s'introduisit dans les temples. On fit venir à Rome des artistes grecs ; mais il paraît que leurs productions furent peu nombreuses avant les empereurs, puisque Auguste disait qu'il avait trouvé Rome de brique, et qu'il la laissait de marbre. Le Panthéon et le Portique d'Octavie prouvent que, du temps de ce prince, l'architecture n'était parée que de sa sagesse et de sa pureté. La magnificence d'Auguste, qui étonnait la simplicité républicaine, fut éclipsée par celle de ses successeurs. Les marbres et les pierres les plus riches furent amenés de l'Égypte et de l'Orient. Les bas-reliefs, les ornemens de tous les genres furent prodigués : l'architecture en fut couverte, surchargée, et même lorsque l'art se perdit, le mauvais goût d'une magnificence mal entendue subsista toujours. C'est ce qu'on voit par les Thermes de Dioclétien, par l'Arc de Septime Sévère, celui des Orfèvres et celui de Constantin. Telle a été et telle sera toujours la marche de l'architecture. D'abord la rusticité, ensuite la belle simplicité, le goût, puis la richesse, et enfin la profusion, ennemie de l'ordre et qui détruit tout : ce sont les périodes par lesquelles elle passe nécessairement.

ornée dans sa hauteur de bas-reliefs qui représentent les guerres et les victoires de Trajan. Toutes les figures sont du plus grand caractère. L'on désirerait qu'il y eût seulement plus de proportion entre les hommes et les accessoires, qui sont beaucoup trop petits. On y voit des soldats assiéger et défendre des forteresses qui leur viennent à mi-corps, traverser d'une enjambée des fleuves, des ponts, des montagnes, et cent autres disproportions que toute la beauté de la sculpture ne saurait faire pardonner.

Le détail de la colonne Antonine, et les bas-reliefs également en spirale autour du monument, ne sont pas aussi estimés. Elle est à peu près de la même hauteur que l'autre colonne. Les victoires remportées par Marc-Aurèle font voir que ce monument n'avait point été élevé, comme on l'a cru long-temps, à l'empereur Antonin, mais à son successeur, sous le règne de l'empereur Commode; ce prince ayant été appelé aussi quelquefois *Divus Antoninus* ou *Marcus Antoninus*.

Malgré tout l'intérêt dont devait être pour nous la vue de tant de monumens intéressans, nous ne voulûmes pas tarder davantage de nous rendre à Naples, et nous jetâmes presque en passant un coup d'œil sur les constructions modernes de Rome. Quand on ne ferait que traverser rapidement cette ville, il serait impossible de n'être pas frappé du nombre et de la beauté de ses palais.

Quelques uns sont d'une très belle architecture; le palais Farnèse surtout réunit à l'extérieur le plus majestueux une quantité de beaux détails que les architectes étudient avec avidité; et plusieurs autres, tels que ceux de Barberini, Borghèse, Bracciano, Altieri et Sciarra Colonna, joignent à la magnificence de leurs décorations une étendue imposante.

Ce ne fut que quand je me trouvai hors de Rome qui existe que je reconnus l'immensité de celle qui existait, et que la moderne disparut, pour ainsi dire, à mes yeux. Nous marchâmes deux heures avant d'être hors de son enceinte. Ce n'est qu'à la montagne de Marino que l'on commence à bien juger de l'enceinte véritable de Rome : mais c'est assez parler d'une ville qu'on n'a fait qu'entrevoir.

Je me garderai bien aussi de vouloir décrire le pays que j'ai traversé, en courant, la nuit. Je ne dirai donc rien de mon voyage de Rome à Naples, sinon qu'après avoir laissé Frascati à gauche, nous allâmes dîner à Marino; qu'après avoir traversé les montagnes, et laissé à droite le lac d'Albano, ancien cratère d'un volcan, nous arrivâmes de nuit à Velletri, célèbre par la naissance d'Auguste. Je ne distinguai rien, sinon, au clair de la lune, dans une petite place, une statue en bronze d'Urbain VIII, qui me parut du plus grand style.

Nous partîmes bien avant le jour pour aller

dîner à Piperno, la plus triste et la plus misérable de toutes les villes, dans la situation la plus incommode, avec l'aspect le plus austère. Elle se vante cependant d'avoir été la capitale des Volsques. Nous arrivâmes de nuit à Terracine, et en repartîmes à deux heures du matin; car les infatigables mules qui vous traînent en Italie, vous forcent, par la lenteur de leur marche, à être aussi patient qu'elles sont entêtées, et à la longue vous accoutument à être aussi infatigables qu'elles.

Avant d'arriver à Terracine, nous trouvâmes la voie Appienne, qui existe encore dans toute sa beauté; elle est bordée de ruines et de tombeaux, selon l'usage antique. Des montagnes pittoresques, les travaux des Romains, qui ont osé tracer cette route entre des rochers effrayans et la mer, sur le bord de laquelle ils viennent se terminer, tant d'événemens célèbres dont tout ce canton fut le théâtre, c'étaient bien des raisons pour nous promettre de revenir voir Terracine en détail. A six milles de cette ville, nous arrivâmes aux frontières des États du pape, et à l'entrée de ceux du roi de Naples. Nous découvrîmes, à la pointe du jour, Fondi, qui offre un des plus délicieux paysages qu'il soit possible de rencontrer.

C'est à partir des environs de Fondi, qui sont, comme nous venons de le dire, le commencement du royaume de Naples, que l'on peut se faire une idée de la beauté et de la richesse de ce pays.

Presque partout l'image de la végétation la plus abondante et de la fertilité même, soit par l'excellence de son sol ou la douceur de son climat; mais l'abandon dans lequel trop souvent le laissent ses habitans en rend quelquefois le séjour malsain; c'est ce qui arrive à Fondi. Soit la proximité des fameux marais Pontins, qui en sont à très peu de distance, soit le voisinage d'un lac considérable qui a environ quatre milles d'étendue entre la ville et la mer, il est certain que tout ce canton est très peu peuplé, malgré l'excellence de ses productions et la pêche de son lac, qui produit les plus belles anguilles possible. Les anciens faisaient le plus grand cas de ses vins, qui sont encore aujourd'hui fort estimés, et tous ses environs abondent en orangers, en citronniers, oliviers, et en fruits de toute espèce.

Le môle de Gaëte, à la douane près, est ce que la nature peut offrir de plus riant. Il avait paru tel aux Grecs et aux Romains, et c'est un des pays qui offrent encore le plus d'objets de recherches aux curieux et aux antiquaires. Nous passâmes l'après-dîner le Garigliano, le Liris des anciens, après avoir foulé les ruines de l'ancienne Minturne, dont on voit encore les restes d'un amphithéâtre à quelque distance du chemin. Nous vînmes coucher à Calvi, et allâmes dîner le lendemain à Capoue-la-Neuve, qui est à deux milles de l'ancienne Capoue, et qui ne laisse pas d'avoir ses dé-

lices. L'empressement que nous avions d'arriver à Naples ne nous permit point d'aller voir les ruines de cette ville célèbre, l'émule et la rivale de Rome.

Enfin après avoir traversé la plaine la plus fertile et la plus cultivée, le bourg d'Aversa, et deux villages aussi peuplés d'enfans que la campagne l'est d'arbres, nous arrivâmes à Naples, dont l'entrée serait riante si la plus impertinente douane ne venait chagriner l'esprit des voyageurs, enchantés par l'aspect de la nature et du climat de cette heureuse contrée, qu'on a à si juste titre appelée le jardin de l'Europe. Quoique aux premiers jours de décembre, j'en sentis tout le charme, je ne trouvai plus rien d'exagéré dans tout ce que j'en avais lu; quand on a tout peint et tout décrit, il reste encore à rendre un effet magique qui existe dans l'air, qui colore tous les objets, et qui fait que ceux mêmes qu'on connait dans les autres climats ne se ressemblent plus dans celui-ci, et y deviennent nouveaux.

Mais entrons, si l'affluence nous le permet: c'est la première idée que la population de cette ville nous donne, même en sortant de Paris. Quelque larges que soient les rues, elles sont si embarrassées, si bruyantes; les gestes multipliés, la pantomime turbulente des passans, y jettent tant de mouvement et d'activité qu'il faut se recueillir un instant pour y discerner quelque objet.

PEINTURE DU ROYAUME DE NAPLES,

PAR JACQUES DELILLE.

Oh! que ne puis-je errer aux champs de Parthenope!
C'est là que la nature en grand se développe,
Qu'arrêté tout à coup sur la cime des monts,
Le peintre voit, s'enflamme et saisit ses crayons
Dessine ces lointains, ce bizarre mélange
De vallons, de coteaux qu'enrichit la vendange;
D'où la vigne rampant jusqu'aux rives des mers
Va faire à ses doux fruits boire les flots amers:
Tous ces golfes, ces ports, ces flots parsemés d'îles,
Ces monts brûlans changés en des côtes fertiles:
Des laves de ces monts encor tout menaçans,
Sur des palais détruits, d'autres palais naissans;
Et dans ce long tourment de la terre et de l'onde,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde

Hélas! je n'ai point vu ce séjour enchanté!
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté,
Mais j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, non pas cueillir le stérile rameau
Dont l'ignorance avide ombrage son tombeau,
Mais au bord de ces mers, sur ces rives chéries,
Où souvent s'égaraient ses douces rêveries.
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

PRÉCIS HISTORIQUE

DES

RÉVOLUTIONS DE NAPLES

ET DE SICILE;

PAR CHAMFORT.

PRÉCIS HISTORIQUE

DES

RÉVOLUTIONS DE NAPLES

ET DE SICILE.

CHAPITRE PREMIER.

Les royaumes de Naples et de Sicile furent réunis sous les mêmes lois au commencement du douzième siècle; depuis cette époque, et hors l'intervalle de cent cinquante années, ne formant qu'une seule et même puissance, nous avons cru devoir présenter, sous un seul et même point de vue, les principaux événemens de leur histoire.

En effet, dans cet intervalle même où les deux royaumes sont séparés, pendant cette longue rivalité des maisons d'Aragon et d'Anjou, les guerres civiles que se font les deux peuples, c'est-à-dire leurs souverains, semblent mêler et confondre les annales des deux empires. Nous ne les séparerons donc point, même dans le précis des événemens de cette période, où les alternatives de leurs victoires et de leurs défaites ne forment

pour les deux peuples qu'une suite de mêmes calamités; et quant aux siècles reculés, la Sicile seule mérite d'attirer nos regards, puisqu'elle était déjà couverte de villes opulentes et célèbres dans un temps où Naples n'était qu'une république obscure, resserrée dans les limites d'un territoire borné, distinguée seulement par sa fondation antérieure à celle de Rome même, mais bientôt recherchant l'amitié de ces redoutables voisins, et heureuse sous la protection de cette alliance jusqu'au moment où elle passe sous leur empire.

La Sicile, célèbre avant les temps historiques, partage avec la Grèce, les îles de l'Archipel et les belles contrées de l'Asie, l'honneur de rappeler ces traditions antiques, recueillies et ornées par l'imagination des poètes. Elle est en effet, ainsi que ces contrées, le théâtre des événemens et des prodiges consacrés par la mythologie, le berceau de plusieurs de ses fables mêmes, et la patrie de ces héros et de ces dieux admis par la postérité. Ces peuples, sous un ciel heureux, dans un climat fertile, cultivèrent de bonne heure, ainsi que les Grecs, les arts de l'imagination; et témoins, comme eux, des phénomènes variés et des merveilles de la nature, ils virent naître des artistes pour la peindre et des poètes pour la chanter.

On conçoit qu'avec ces avantages la civilisation n'y dut pas être moins prompte; aussi la

Sicile est-elle représentée comme un pays florissant, couvert de républiques déjà puissantes, au temps même où les Sicanes, peuplade espagnole, où les Sicules, nation italienne, y viennent chercher des établissemens. Mais ce furent les Grecs, fondateurs de plusieurs colonies, telles que Gela, Agrigente, Syracuse, qui, en y portant leur langue, leurs usages, leur caractère, développèrent le génie des indigènes, et transportèrent, pour ainsi dire, la Grèce dans la Sicile. Même esprit, mêmes effets de cet esprit; un pays partagé en différens États, les uns républicains, les autres soumis à un tyran; des guerres, des rivalités, des divisions intestines, des usurpateurs, des conspirations; tout rappelle les Grecs et leur histoire. Mais leur histoire même n'offre rien de plus beau peut-être et de plus imposant que le moment où Syracuse, après deux siècles d'un gouvernement orageux, forme, sous les lois de Gélon, la seule grande puissance de la Sicile. Quel spectacle de voir Gélon usurpant, il est vrai, l'autorité souveraine, mais la dévouant aux soins de la félicité publique, repoussant les Carthaginois, qui, voisins de la Sicile, y possédaient d'anciens établissemens, portant en peu d'années son peuple au plus haut degré de splendeur; ensuite, venant seul, sans armes, dans la place publique, au milieu des Syracusains armés par ses ordres, offrant de rendre compte de sa con-

Gélon, tyran de Syracuse. Avant J. C., 480.

Gélon dépose son autorité entre les mains du peuple.

duite, même de ses facultés, à ses sujets assemblés, et déposant le pouvoir suprême au milieu de ses concitoyens. Le peuple, dans le transport de sa reconnaissance, lui rend, d'une acclamation unanime, l'autorité abdiquée, la consacrant même par le nom de *roi*; car il n'avait régné que sous celui de *préteur*. On lui décerne une statue qui le représente désarmé, vêtu en simple citoyen, tel qu'il s'est présenté à l'assemblée le jour de son abdication : c'était en effet le plus beau de sa vie.

C'est à un tel caractère qu'il appartient d'être, comme le dit un de nos grands écrivains, le seul homme qui, dans un traité de paix, ait jamais stipulé pour l'humanité entière. Vainqueur des Carthaginois, qu'il chasse de son île, il leur impose, parmi les conditions du traité, la loi de renoncer chez eux aux sacrifices des victimes humaines; et, consacrant par la religion même ce sentiment humain, il ordonne, aux frais des vaincus, la construction de deux temples, l'un à Carthage, l'autre en Sicile; monumens augustes où fut déposé, sous la garde des dieux, le double du traité qui les frustrait de ces cruelles offrandes.

Le respect attaché à la mémoire de ce prince fut tel que les Syracusains supportèrent patiemment après lui ses deux frères Hiéron et Trasybule; pardonnant à l'un d'être un roi faible et indolent, trop peu digne du sang de Gélon,

et à l'autre d'être un tyran barbare qui le déshonorait. Les vexations de ces deux règnes réveillèrent dans les Syracusains cet esprit démocratique si naturel aux Grecs; mais la république, rendue à son ancienne forme, perdit cette énergie et cette influence souvent plus fortes et plus rapides sous le gouvernement d'un seul : c'est ce qu'on vit dans une suite de guerres contre des voisins moins puissans qu'elle. Un grand danger lui rendit bientôt toutes ses forces, et l'on retrouve la Syracuse de Gélon à la grande époque de la descente des Athéniens en Sicile.

Une discussion pour des limites de frontières entre deux petites républiques siciliennes, dont l'une appelait Athènes à son secours, fut un prétexte dont l'ambition d'Alcibiade se prévalut pour engager une guerre qui commença la ruine de sa patrie. Les premiers succès des généraux athéniens, parvenus à bloquer Syracuse par terre et par mer, effrayèrent Lacédémone, qui envoya aux Syracusains des troupes et un libérateur. Mais cette violente crise avait fait sentir à Syracuse le besoin d'un chef contre les ennemis étrangers. Hermocrate repoussa plus d'une fois les Carthaginois, qui possédaient encore des établissemens dans l'île, et préparait ainsi les usurpations et la grandeur de Denys, son gendre; tyran bizarre, avide de conquêtes et recherchant les philosophes, inégal dans le développement de ses

Avant J.-C., 414.

Denys, tyran de Syracuse.

talens politiques et militaires; épris de la gloire, et se déshonorant par des cruautés gratuites; méditant une descente à Carthage, et mourant de joie du succès d'une tragédie.

Avant J.-C., 405.

Denys le Jeune, autre tyran, indigne même de son père, offre le tableau affligeant d'un prince qui, né avec d'heureuses dispositions, appelle d'abord autour de lui la philosophie et les arts, les exilant bientôt à la voix des flatteurs, vendant Platon pour s'en défaire, se livrant ensuite à tous les vices de la fortune, enfin chassé deux fois pendant un règne qui ne fut qu'une longue guerre contre ses peuples. Dans l'état où était réduite Syracuse, déchirée au-dedans, menacée au-dehors, affaiblie par des passages violens du despotisme à l'anarchie, et de l'anarchie au despotisme, elle tourne les yeux vers Corinthe, son ancienne métropole, et demande, par des ambassadeurs, des secours contre ses tyrans domestiques et ses ennemis étrangers, les Carthaginois.

Corinthe possédait un citoyen qui, après avoir servi sa patrie dans la guerre et dans la paix, n'aspirait, depuis vingt ans, qu'à se faire oublier d'elle. Il avait caché dans un désert sa mélancolie et son désespoir plutôt que ses remords : Timoléon pouvait-il les connaître? Le meurtre qu'il avait commis avait sauvé la république; il avait chéri sa victime, il l'avait, dans un combat,

Avant J.-C., 346.

couvert de sa personne. Mais Timophane aspire à la tyrannie; Timoléon l'immole et pleure son frère; il le pleure vingt ans enseveli dans la retraite, et se croyant un objet de la haine céleste, non pour avoir châtié un tyran, mais pour l'avoir trouvé dans un frère qu'il chérissait. A la prière des ambassadeurs syracusains qui demandent un général, un ennemi des tyrans, un vengeur de la liberté, le peuple s'écrie : TIMOLÉON. On députe vers lui; on le presse, il obéit sans joie : il part.

Les Syracusains appellent Timoléon à leur secours.

Le nom de Timoléon avait hâté la levée des troupes : il voit de loin la côte de Sicile; mais pour arriver à Syracuse il fallait échapper à la flotte des Carthaginois : son habileté triomphe de cet obstacle. Il aborde, il bat Jectas, tyran de Léonte, qui, sous prétexte de délivrer les Syracusains du joug de Denys, aspirait à le remplacer. Sa victoire lui livre Syracuse : il renvoie Denys à Corinthe, voyage qui fit un proverbe dans la Grèce. Il fallait encore renvoyer les Africains à Carthage; c'est ce que fit une nouvelle victoire de Timoléon. Les conditions de paix qu'il leur imposa assurèrent la liberté de toutes les villes grecques qu'ils avaient opprimées, et déjà ses soins avaient purgé la Sicile des tyrans qui ne dépendaient pas des Carthaginois. De retour à Syracuse, il se donne à lui-même un spectacle fait pour son cœur. Maître de la citadelle, der-

nier asile du dernier tyran, il appelle le peuple à la destruction de ce monument odieux ; et de ses débris mêmes, sur la même place, il fait élever un édifice public consacré à l'administration de la justice. Syracuse était déserte : il rappelle les exilés; mais leur nombre ne suffisant pas pour repeupler la solitude de cette ville immense, une nouvelle colonie arrive de Corinthe, qui redevient en quelque sorte la fondatrice de Syracuse.

Timoléon se fixe en Sicile.

La Sicile délivrée, vengée, repeuplée, heureuse par les soins d'un seul homme, Corinthe redemande Timoléon. Mais déjà il habite une retraite solitaire près de la ville dont le bonheur est son ouvrage; la Sicile est la nouvelle patrie que son cœur adopte, et où il n'a point à pleurer les tyrans qu'il a punis. C'est aux frais de la république que fut préparé son asile champêtre. Un décret lui assigna pour sa maison le plus bel édifice de la ville; car il y venait quelquefois pour les délibérations les plus importantes, à la prière du sénat et du peuple : un char allait le chercher et le reconduisait chez lui avec un nombreux cortége. Les plus illustres citoyens allaient fréquemment lui porter leurs hommages; on lui présentait les voyageurs et les étrangers les plus célèbres de la Sicile et de la Grèce, qui voulaient voir ou avoir vu Timoléon. Mais devenu vieux, il ne pouvait que les entendre, et la perte de sa vue ajoutait à l'intérêt et à la vénération pu-

Mort de Timoléon.

blique. Il recueillit jusqu'au dernier moment de sa vie ce tribut habituel de respects unanimes et volontaires. Sa mort fut une calamité; et, parmi les honneurs prodigués à sa mémoire, on distingue le décret qui ordonnait d'aller demander à la ville de Corinthe un général dans les dangers de Syracuse.

Agathocle est élu tyran de Syracuse. Avant J.-C., 319.

La république jouit vingt ans du fruit des exploits et des bienfaits de Timoléon. Mais de nouvelles factions amenèrent de nouveaux malheurs : le plus grand de tous fut Agathocle. Né dans la dernière classe des citoyens, élevé par son mérite à un commandement militaire, il parvint à la puissance de Denys avec de plus grands talens et un plus grand éclat. On le vit, dans un de ces revers qui le privèrent du fruit de ses premiers succès, sortir de sa capitale assiégée par les Carthaginois, et, passant la mer, porter la guerre en Afrique : conduite audacieuse justifiée par l'événement, sans exemple jusqu'alors, et depuis imitée par plus d'un capitaine. Il avait porté la hardiesse jusqu'à brûler ses vaisseaux en abordant au rivage ennemi, pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de mourir : autre exemple d'audace, qui a trouvé aussi d'illustres imitateurs.

On admire, malgré soi, dans ce caractère souillé de cruautés et de vices, différens traits d'une grandeur imposante. Fils d'un potier de terre, loin de rougir de son origine, il s'en fai-

sait un triomphe de tous les jours; et dans les festins qu'il donnait à ses courtisans, il mêlait aux coupes d'or des convives la coupe d'argile de leur maître, fier de la bassesse de sa naissance, qui constatait la supériorité de ses talens et lui laissait l'honneur d'être son ouvrage : orgueil nouveau, plus raisonnable après tout, plus noble même que l'orgueil fondé sur des ancêtres. Chassé enfin malgré ses talens, mais né pour asservir, il mourut en Italie tyran des Brutiens, et victime d'une vengeance particulière et inouïe [1]. Il laissait une fille dont l'hymen attira sur la Sicile de nouvelles infortunes. Elle avait épousé Pyrrhus, roi d'Épire, à qui les Syracusains eurent l'imprudence de demander pour roi le fils qu'il avait eu d'elle; ils voulaient obéir au petit-fils de cet Agathocle qu'ils avaient détesté et banni. Ils espéraient d'ailleurs se faire de Pyrrhus un appui contre les Carthaginois; mais Pyrrhus se croyant leur roi sous le nom de son fils, ils s'indignèrent et se lassèrent de ses violences, au point de s'allier avec ces mêmes Carthaginois pour le chasser de la Sicile. L'imprudent roi d'Épire alla commettre de nouvelles fautes en Italie, abandonnant la Sicile, livrée plus que ja-

Agathocle est chassé de Sicile, et meurt en Italie. Avant J.-C., 278.

[1] Un cure-dent empoisonné par un de ses ennemis consuma ses gencives. Le poison se communiqua rapidement à toutes les parties de son corps, qui ne fut bientôt plus qu'une plaie. Déchiré par ses douleurs, on le porta vivant sur un bûcher.

mais à des divisions intestines, aux descentes des Africains, et à des désastres qui ne cessèrent qu'au commencement du règne d'Hiéron.

Hiéron, descendu de Gélon, qui, comme lui, fit le bonheur de Syracuse, avait, comme lui, commencé par être un usurpateur. Il avait fait la paix avec les Carthaginois, et même s'était ligué avec eux contre les Mamertins, peuplade italienne et guerrière qui avait envahi Messane, un des plus beaux territoires de l'île, et qui s'étaient fortifiés par une alliance avec Rome, époque remarquable de la première descente des Romains en Sicile. Hiéron, battu par eux, mécontent des Carthaginois, les abandonne pour s'allier aux vainqueurs, dont sa prudence prévoit la grandeur future : conduite qui fit pendant soixante ans le bonheur de Syracuse. On voit avec surprise cette ville heureuse, et jouissant d'une tranquillité constante et inaltérable, au milieu des calamités du reste de la Sicile, entre les armées et les flottes des deux grandes puissances qui se disputaient l'empire du monde.

Avant J.-C., 269.

Dans cette longue période, Hiéron s'occupant de l'administration intérieure de son royaume, du commerce, surtout de l'agriculture, composant même un livre sur cet art, première richesse de tous les pays, et surtout du sien, y rapportait la plupart des lois dont il rédigea lui-même le code; lois qui gouvernèrent la Sicile après lui,

Hiéron gouverne la Sicile et en fait le bonheur.

et qui furent respectées par les Romains. Il rassemblait autour de lui tous les arts, ceux d'utilité, ceux d'agrément, ceux même de la guerre, car ce fut à sa sollicitation qu'Archimède, son parent et son ami, appliqua la géométrie et la mécanique à des usages militaires. Il remplit ses arsenaux de machines pour l'attaque et la défense des places : inventions d'Archimède, qui bientôt après furent dirigées contre ces mêmes Romains dont il avait été soixante ans l'allié le plus fidèle. C'est ce qu'on vit après la mort de son fils Hiéronime, qui rompit une alliance utile et glorieuse pour s'unir avec les Carthaginois et se précipiter dans leur ruine.

Ses deux successeurs, Épicide et Hippocrate, se déclarèrent aussi contre les Romains, qui, après plusieurs victoires, vinrent assiéger Syracuse. Les deux tyrans subalternes qui l'opprimaient au-dedans, sous prétexte de la défendre au-dehors, osèrent lutter contre la puissance romaine, et, fortifiés du génie d'Archimède, plus habile géomètre que politique éclairé, engagèrent ou forcèrent ce grand homme à défendre la ville contre une flotte et une armée également formidables. On n'attend pas de nous que nous insistions sur les détails de ce siége fameux, où les talens d'un seul homme arrêtent et repoussent pendant trois ans un des plus grands généraux de Rome.

Archimède.

Siége de Syracuse par Marcellus.

Marcellus, après des pertes multipliées sur terre et sur mer, effet des machines d'Archimède, change le siége en blocus, et, se consolant de tous ses vains efforts contre la capitale par des conquêtes et des victoires dans le reste de la Sicile, réunit enfin toutes ses forces pour livrer un assaut général. On dit que, prêt à donner le signal de toutes les attaques, qui devaient être suivies du pillage, immobile et rêveur à l'aspect de cette ville célèbre et malheureuse, séjour autrefois de tant de grands hommes en tout genre nés ou illustrés dans son sein, au souvenir de tant d'événemens qui signalèrent sa puissance, Marcellus ne put commander à son émotion, ni même retenir ses larmes. Syracuse fut presque entièrement détruite ; mais elle se releva par degrés de sa ruine, et resta toujours l'ornement de la Sicile devenue province romaine.

Avant J.-C. 212.

Naples, une des plus anciennes républiques de l'Italie, mais peu guerrière, au milieu de tant de voisins belliqueux, s'était volontairement soumise à la puissance romaine, seul moyen de s'en faire un appui. Cette ville conserva ses priviléges et ses lois municipales sous les protecteurs qu'elle s'était choisis, et, par un bonheur surprenant, les guerres qui désolèrent l'Italie dans les différentes époques de Pyrrhus, d'Annibal, de Spartacus et de la guerre sociale, n'attirèrent sur elle que la moindre partie des calamités qui

Naples, simple province romaine.

accablèrent plusieurs des villes attachées aux Romains. Naples et la Sicile, gouvernées, l'une par ses lois particulières, l'autre par des préteurs ou des proconsuls, demeurent pendant plusieurs siècles presque oubliées des historiens romains, qui ne citent Naples que comme un séjour de délices et de volupté, et la Sicile comme le grenier de l'empire. Elles eurent sans doute à souffrir quelquefois, comme tant d'autres provinces, des abus d'une administration dure et violente; mais le nom romain les préserva des calamités attachées à la guerre et aux dissensions intérieures : heureux ces deux peuples, s'ils eussent continué d'échapper à l'histoire! Mais elle les retrouve, vers la fin du cinquième siècle, plongés dans le chaos du démembrement de l'empire romain, passant, dans l'espace de soixante-quinze années, sous les lois d'Odoacre, de Théodoric, de Totila, conquérans qui, malgré les idées de terreur attachées à leurs noms, mêlèrent quelques vertus, même la clémence, à leurs exploits guerriers, et qui seuls, avec les Bélisaire et les Narsès, leurs ennemis et quelquefois leurs vainqueurs, sont distingués dans la confusion d'un tableau monotone, chargé de personnages obscurs et trop souvent odieux. D'autres barbares, les Sarrasins, se répandent dans la Sicile, s'y maintiennent, assurent leurs conquêtes, et, profitant des rivalités mutuelles, des dissensions intes-

tines qui désolaient les villes et les principautés d'Italie, épiaient le moment de s'emparer de Naples.

Est gouvernée par les ducs.

Au milieu de ces convulsions, Naples avait conservé sa constitution républicaine sous des chefs appelés *ducs*, indépendans plus ou moins de l'empire d'Orient, suivant la faiblesse plus ou moins grande des empereurs, qui, depuis long-temps, n'avaient sur l'Italie qu'un vain titre de souveraineté. Mais ce chaos va s'éclaircir : tout change par un de ces événemens inattendus qui rendent à l'histoire le droit d'intéresser, mérite que celle d'Italie avait perdu depuis trop long-temps.

CHAPITRE II.

An de J.-C., 1005.

C'est au retour d'un voyage à la Terre-Sainte que quarante ou cinquante gentilshommes normands vont jeter en Italie les fondemens d'un empire. Ils descendent à Salerne au moment où cette ville, assiégée par les Sarrasins, avait capitulé et préparait sa rançon. Indignés de la faiblesse de leurs hôtes, et semblables à ce Romain qui s'offensant de l'appareil d'un traité honteux le rompt et l'annulle par sa présence, ces généreux chevaliers offrent aux Salertins de les dé-

fendre. La nuit même ils fondent dans le camp des barbares, les taillent en pièces, et rentrent à Salerne couverts de gloire et chargés de butin. Ces libérateurs, laissant après eux leur renommée, emportent les regrets des Salertins, et repassent bientôt dans leur patrie, étonnée du récit de leurs exploits.

Arrivée des Normands en Italie, au retour d'une croisade.

Trois cents Normands, sous le commandement de Rainulf, passent les mers, et viennent en Italie recueillir le fruit des premiers succès de leurs compatriotes. L'Italie était alors partagée presque en autant de petites souverainetés qu'elle avait de villes importantes. Partout des haines, des rivalités, des combats. Les Normands, qui attendaient tout de leurs armes, trouvaient sans cesse l'occasion de vendre ou de louer leur valeur et leurs succès; des guerriers toujours victorieux ne pouvaient rester long-temps sans un établissement durable. Un duc de Naples, en leur assignant un territoire entre sa ville et Capoue, fut le premier qui paya véritablement leurs services. Les Normands y fondèrent la ville d'Averse; et l'on peut remarquer, avec une sorte de surprise, que le premier établissement de ces conquérans ne fut pas une conquête.

Les Normands fondent la ville d'Averse auprès de Naples.

1035.

Trois frères, Guillaume Bras-de-Fer, Drogon et Humfroy, fils de Tancrède de Hauteville, seigneur normand des environs de Coutances, accourent en Italie, à la tête des aventuriers qui

voulurent s'associer à leur fortune. Ils offrent leurs services au commandant grec nommé *le Catapan*, et marchent contre les Sarrasins de Sicile. Les Sarrasins sont vaincus. Guillaume tue leur général. La Sicile allait retourner à l'empire; mais les Grecs, jaloux de leurs libérateurs, les privèrent de leur part dans le partage du butin : ingratitude imprudente! Les Normands, irrités, méditant sans se plaindre une vengeance utile, abandonnent le perfide Grec à ses ennemis, et, repassant la mer, fondent sur ses États d'Italie; ils s'emparent de la Pouille, de la Calabre, et, bravant à la fois le pape et l'empereur, ne reçoivent que de leur épée l'investiture de leurs nouveaux États.

Vont faire la guerre aux Sarrasins en Sicile.

Cette audace a sans doute quelque chose d'imposant. Voir un petit nombre de guerriers protéger, conquérir, asservir des villes, des États, des princes, vaincre sans alliance, et jeter seuls les fondemens d'un empire durable, braver avec impunité les deux puissances redoutables de l'Italie, faire un pape prisonnier, et séparant dans sa personne le pontife du souverain, respecter l'un, dicter des lois à l'autre; saisir une couronne entre l'autel et le trône impérial, et se l'assurer par la jalousie mutuelle de l'empire et du sacerdoce : un tel tableau a droit de frapper l'imagination, et celle de plusieurs historiens n'a rien négligé pour l'embellir.

S'emparent de la Pouille, et fondent le royaume de Naples.

Mais en recherchant la cause du merveilleux, car le merveilleux en a une, quelle résistance pouvaient opposer de petits États dispersés, des peuples toujours en guerre, sans troupes réglées, sans discipline; des sujets tantôt sous la domination des empereurs trop éloignés pour les gouverner, tantôt sous un duc électif ou usurpateur, tantôt sous le joug des barbares, et sachant à peine le nom de leurs maîtres; quelle résistance, dis-je, pouvait opposer un tel pays à la valeur exercée de ces chefs célèbres, dont le nom seul rassemblait sous leurs drapeaux les mécontens de tous les partis?

Les enfans de Tancrède de Hauteville se partagent leurs conquêtes.

Robert, au bruit de ces nouveaux succès, Guiscard et Roger, autres fils de Tancrède de Hauteville, quittent leur vieux père, et, déguisés en pèlerins, car l'Italie prenait des précautions contre les nouveaux émigrans de la Normandie, arrivent, le bourdon à la main, chez leur frère déjà maître de deux riches provinces. Là, dans l'épanchement de leur tendresse et de leur joie, ils partagent entre eux leurs conquêtes et leurs espérances, et, sans autre traité que leur parole, il règne entre eux dès ce moment une intelligence invariable : conduite plus étonnante peut-être que leur établissement, et qui sans doute en assura la durée.

Le pape et l'empereur se liguent contre eux.

Mais leur puissance commençait à alarmer le pape et l'empereur. Le pape, à la tête d'une

armée composée d'Allemands, d'évêques et de prêtres, que Henri III envoya contre ces aventuriers, les excommunia. L'armée, taillée en pièces, l'excommunication fut nulle, et Léon IX prisonnier. Le pontife fit les avances. Humfroy reçut, pour la Pouille et la Calabre, une investiture qu'il n'avait pas demandée, et qu'il n'était bientôt plus temps de lui offrir.

Le pape est fait prisonnier.

Léon avait pressenti qu'il était de sa politique de maîtriser l'indépendance des Normands, en se hâtant de légitimer leurs usurpations. Il leur donna même une investiture qu'ils ne demandaient pas, celle de la Sicile, qu'ils ne possédaient point encore.

En effet, Robert s'apercevant que les papes pouvaient donner ce qu'ils n'avaient pas, les crut assez puissans pour lui ravir ce qu'il possédait. Il prêta foi et hommage au Saint-Siége, et s'en reconnut feudataire : véritable origine des prétentions que la cour de Rome eut dans la suite sur le royaume des Deux-Siciles.

Le pape protégeait les Normands pour contenir l'empereur; et les Normands, protégés par le pape, augmentaient leur puissance en sanctifiant leurs conquêtes. Ce fut en effet sous l'étendard du pontife que Robert et le comte
Roger chassèrent les Sarrasins d'Italie et s'emparèrent de la Sicile : brillante destinée de deux 1072
frères, dont l'un, Robert, se préparait, en mou-

Les Normands obtiennent du pape l'investiture de la Sicile.

rant, à la conquête de l'empire d'Orient; et l'autre, Roger, comte de Sicile, obtint du pape Urbain II cette fameuse bulle de légation, par laquelle il se fit créer légat né du Saint-Siége en Sicile, lui et ses successeurs.

Cependant, au milieu de tant de révolutions, parmi tant de peuples accoutumés au joug, qui se soulageaient en changeant d'oppresseurs, les Napolitains s'étaient maintenus libres : ni l'établissement fortuné des Normands, ni le siècle brillant de leurs conquêtes, qui venait de ravir presque toute l'Italie à la faiblesse des empereurs, et la Sicile aux armes des Sarrasins, n'avaient pu changer l'état heureux et primitif de son ancien gouvernement. Naples, renfermée dans son patrimoine républicain, sous l'administration constante de ses ducs électifs, conservait encore ses priviléges et son indépendance.

1139. Naples est réunie à la Sicile.

Ce ne fut que vers l'an 1139, à la mort de Sergio VIII, le dernier de ses ducs, que cette ville ouvrit volontairement ses portes à la puissance des Normands, et prêta serment de fidélité à Roger II, premier roi de Sicile. C'était la destinée de Naples de prévenir les violences en se donnant au plus fort : conduite qu'elle avait autrefois tenue à l'égard des Romains. Les Napolitains acceptèrent le fils de Roger, avec le titre de duc, pour les gouverner selon leurs lois.

Mais la Sicile eut bientôt à regretter la domination des Sarrasins, et celle des autres barbares qui l'avaient gouvernée. Des favoris cruels, des eunuques insolens, jetèrent les Siciliens dans un désespoir inutile, qui n'enfanta que des révoltes et des conjurations impuissantes. Guillaume, surnommé *le Mauvais*, fils et successeur de Roger II, régnait alors; il mourut. Pour le peindre, il suffit d'observer qu'on n'osa pas même graver une inscription sur son tombeau. 1166.

Guillaume-le-Bon, roi de Sicile, appelle la maison de Souabe pour lui succéder.

La Sicile respira quelque temps sous Guillaume-le-Bon; mais une faute de ce monarque fut pour elle une source de malheurs. Quelle imprudence d'appeler la maison de Souabe en Sicile! Il pouvait transmettre sa couronne à Tancrède, dernier rejeton du sang de Hauteville, et il marie une princesse de trente-six ans, dernière héritière du royaume, à Henri VI, roi des Romains, fils du célèbre Barberousse : c'était détruire l'équilibre que la maison normande avait intérêt de maintenir entre les empereurs et les papes. Cependant, dans l'absence de Henri et de son épouse, Tancrède, fils naturel du duc Roger, fils de Roger II, monta sur le trône de Sicile; il en reçut même l'investiture du pape : mais les principaux seigneurs et barons du royaume refusèrent de reconnaître une élection à laquelle ils n'avaient pas présidé. La Sicile fut bientôt embrasée des premiers feux d'une guerre civile.

Cause de la guerre et des malheurs de la Sicile. 1195.

Henri paraît alors en Italie à la tête d'une puissante armée. Couronné empereur après la mort de son père, il vient réclamer les droits de Constance, son épouse, et conquérir son royaume de Sicile. Les Allemands sont vaincus.

L'empereur, avec de nouveaux secours, s'avance dans la Campanie, accompagné de son épouse, héritière de ses conquêtes. Henri retourne en Allemagne. Tancrède vainqueur, mais sans jouir de sa victoire, pleurant un fils aussi cher à ses peuples qu'à lui-même, ne put résister à son chagrin, et son retour à Palerme fut bientôt suivi de sa mort. Après lui Henri vint saisir son héritage, et s'en assura en versant tout ce qui restait du sang royal : prémices d'un règne affreux, où l'on vit un peuple, lassé des crimes atroces et des cruautés recherchées de son tyran, se soulever contre lui, l'assiéger et lui imposer la loi de sortir du royaume ; où l'on vit le tyran obéir, mêler une terreur basse aux projets de vengeance qu'il méditait en fuyant, entraîner avec lui une épouse forcée d'entrer dans la conjuration publique, mourir enfin à Messine d'une mort précipitée. Telle était l'horreur attachée à son nom, qu'en soupçonnant l'impératrice d'avoir empoisonné son époux, on ne vit qu'un bienfait à chérir au lieu d'un crime à détester ; et la haine publique lui en fit un de la sépulture qu'elle avait obtenue du pape pour son mari.

Henri, fils de Tancrède, meurt à Messine, détesté de ses peuples.

Mais en lui vendant cette grâce la cour de Rome refusa de reconnaître la légitimité de Frédéric son fils ; et par une de ces absurdités indécentes qui peignent tout un siècle, elle força l'impératrice à racheter publiquement, au prix de mille marcs d'or pour le pape et pour chacun des cardinaux, l'investiture du royaume de Sicile pour Frédéric, et à faire sur l'Évangile, en présence du pontife, le serment exigé d'elle sur la fidélité conjugale et sur la légitimité de son fils.

Le pape est élu régent du royaume des Deux-Siciles.

Après ce marché avilissant, l'impératrice meurt, et nomme, par testament, tuteur de Frédéric et régent du royaume, ce même pontife qui avait outragé les cendres du père, flétri l'honneur de la mère, et contesté la naissance et les droits du fils.

Origine des prétentions de la cour de Rome.

Telle fut l'origine des prétentions de la cour de Rome sur les deux Siciles dans les interrègnes qui les désolèrent. Quelle époque de ses droits ! celle où un tuteur, surprenant ce titre à la faiblesse d'une mère superstitieuse, s'en sert pour devenir l'oppresseur du fils, et après avoir excommunié ceux qui méconnaissent sa tutelle, cherche dans l'Europe à qui vendre l'héritage et les dépouilles de son pupille.

1198. Frédéric excommunié et déposé.

C'est à l'histoire d'Allemagne à peindre les vertus, les talens, les exploits et les malheurs de Frédéric II : elle le montre portant dès le berceau le poids de la haine des papes ; achetant deux fois

son couronnement par le vœu forcé d'une croisade ; excommunié pour avoir différé son départ, excommunié de nouveau pour être parti excommunié ; chargé d'un troisième anathème dans le temps où ce prince délivrait les lieux saints ; déposé par une bulle appuyée d'une croisade qu'un pape en personne prêchait contre lui dans la chaire de Saint-Pierre : déposition dont l'inimitié ambitieuse du pontife fit retentir l'Europe, et que son orgueil notifia même au sultan de Babylone.

La Sicile, témoin, comme l'Empire, des infortunes de son maître, le fut constamment des périls attachés à sa personne, dans le voisinage de son ennemi le plus implacable ; elle le vit, en butte aux fureurs et aux trahisons dont l'ascendant sacré des papes l'environnait de toutes parts, chercher, au milieu d'une garde mahométane, un rempart inaccessible aux attentats de la superstition. Après cinquante ans de malheurs causés par le Saint-Siége, ce prince mourut, et mourut absous.

Frédéric meurt en 1250.

Le pape Innocent IV profita de la mort de son ennemi, pendant que Conrad, l'héritier du trône, était en Allemagne. Il entre en Sicile comme dans un territoire de l'Église ; excite à la révolte la Pouille, la Terre de Labour, et fait déclarer en sa faveur Naples et Capoue.

Mainfroy est nommé gouverneur du royaume.

Mais Frédéric, habile à prévoir les desseins du pontife qui venait de l'absoudre, avait nommé

par son testament, gouverneur de l'Italie en l'absence de Conrad, Mainfroy, son fils naturel, à qui il avait donné la principauté de Tarente.

Portrait de Mainfroy.

Dans ces siècles de barbarie, on se plaît à voir paraître un homme ambitieux sans crime, dissimulé sans bassesse, supérieur sans orgueil, qui conçoit un grand dessein, trace de loin son plan, se crée lui-même des obstacles qui retardent, mais assurent sa marche, amène ainsi tout ce qui l'entoure à son but, et, comme contraint, se fait entraîner où il aspire. Tel est Mainfroy : caractère développé par les faits mêmes, et par les circonstances difficiles qui le formèrent sans doute. Chargé du gouvernement pendant l'absence de Conrad, il prévoyait, sans s'effrayer, la future jalousie de son frère et de son maître ; mais se préparant à souffrir des injustices qui pouvaient l'éconduire, il s'en frayait le chemin par des exploits, par des vertus, qui lui conciliaient l'estime des grands, et l'amour du peuple.

Conrad, héritier de Frédéric, chasse Mainfroy de ses États.

Conrad arrive ; il trouve, grâce à la valeur et aux soins de son frère, un royaume tranquille : pour récompense, envieux et persécuteur, il dépouille Mainfroy de ses seigneuries, et chasse du royaume les parens et les alliés maternels de ce rival cru dangereux.

Politique odieuse et maladroite, utile aux desseins d'un homme qui savait profiter d'une humiliation comme d'un avantage, et dont le

génie supérieur forçait les autres à lui tenir compte de ce qu'il faisait pour lui-même. En effet, Mainfroy, qui voyait avec plaisir l'indignation publique se charger du soin de le venger, affectait de répondre aux injustices nouvelles par des services nouveaux.

Conrad meurt, et laisse Conradin en bas âge héritier de son royaume.

Tout va bientôt changer de face. Conrad meurt, ne laissant qu'un fils en bas âge, nommé Conradin. Mainfroy fut accusé d'avoir empoisonné son frère ; crime dont l'histoire n'offre aucune preuve, non plus que de l'empoisonnement de Frédéric son père, dont il eut la douleur de se voir charger. Dans l'absence des preuves, si l'on songe que le pape, ennemi mortel de la maison de Souabe, fut également accusé de ces deux crimes, croira-t-on Mainfroy coupable du premier, en voyant Frédéric justifier son fils, et, dans son lit de mort, joindre à ses derniers bienfaits le regret profond de ne pouvoir lui laisser un trône ? Qui le croira coupable du second, quand ce même pape, à l'instant de la mort de Conrad, s'avance en armes sur le territoire de Naples, quand le royaume entier regarde Mainfroy, dans ce moment de crise, comme l'espoir de la nation, et l'appelle à la régence, qu'il refuse ? L'heure n'était pas venue ; il voulait un empire, et n'attendait que l'instant d'avouer son ambition. Il fait déclarer régent du royaume un Allemand (le marquis d'Honnebruch) absolument incapable de gouverner, et propre à ses desseins. D'Honnebruch ne peut suffire à sa nouvelle dignité ; l'État n'a qu'un régent, il demande un chef. Cependant le pape s'est déclaré, il est en Italie, soulève les peuples, marche de conquêtes en conquêtes, tient déjà la moitié du royaume ; le reste n'attend que sa présence. La Sicile était perdue, et d'Honnebruch ne pouvait la sauver, quand l'État alarmé vint prier Mainfroy de prendre la régence. Il accepte alors, au nom de Conradin, un titre qu'il n'aurait pris ni plus tôt ni plus tard.

Mainfroy accepte la régence.

Le régent marche aux ennemis, remporte une victoire signalée, entre dans la Pouille, soumet les villes rebelles. Innocent IV, honteux et indigné d'un succès si rapide qui lui ravissait un royaume dont il se croyait déjà possesseur, n'osant s'exposer sur un champ de bataille, meurt dans son lit, à Naples, de rage et de désespoir. Mainfroy repasse en Sicile, où ses grands desseins devaient s'accomplir. La reine Élisabeth, femme de Frédéric, craignant pour les jours de son fils Conradin, fit répandre le bruit de sa mort.

La reine fait répandre la nouvelle de la mort de Conradin.

Quels motifs pouvaient déterminer cette princesse à commettre une telle imprudence, craignait-elle pour son fils les vues ambitieuses et les desseins secrets d'un oncle et d'un régent ? Élisabeth les servait ; elle perdait son fils au lieu de le sauver. Était-ce un mouvement de tendresse, un

de ces pressentimens maternels dont le cœur n'est pas maître? Pourquoi donc se hâter de le faire revivre et de redemander son héritage?

Quoi qu'il en soit, les seigneurs et les barons du royaume n'eurent pas plus tôt appris cette nouvelle, qu'ils vinrent trouver Mainfroy et le conjurèrent de monter sur un trône où il était appelé par sa naissance, par ses exploits et par le testament même de Frédéric. Il n'était ni du caractère ni de la politique du régent de les prendre au mot. Il s'attendait à de nouvelles sollicitations encore plus pressantes des prélats et de la noblesse; il les reçut avec complaisance, se fit représenter ses droits, raconter tous ses titres, et se laissa couronner.

Mainfroy est couronné en 1258.

Élisabeth se repentit bientôt de sa fausse politique et de ses timides précautions; elle fit reparaître son fils, et redemanda son héritage au prince de Tarente. Il n'était plus temps : le régent crut pouvoir garder le royaume par droit de conquête et d'élection; la reine alla porter ses plaintes au Saint-Siége, oppresseur de sa maison.

Le pape, qui n'attendait qu'un moment favorable pour se venger des mépris et de la valeur de Mainfroy, l'excommunia, et mit son royaume en interdit. Mais ce prince, dont la famille semblait être vouée aux foudres de Rome, regardait l'excommunication comme un héritage des princes de sa maison; il n'en fut pas effrayé.

Le pape Clément IV l'excommunie.

Clément IV, alors possesseur du siége apostolique, et héritier de l'ambition des papes, avait juré la perte d'un ennemi si redoutable. Il publia des croisades, mit le royaume de Naples et de Sicile à l'encan, et le fit offrir à presque tous les souverains de l'Europe, qui le refusèrent. C'était pour la seconde fois qu'un pape promenait en Europe un royaume à vendre, et ne trouvait pas d'acquéreur. Était-ce de la maison de Saint-Louis que devait sortir l'acheteur d'un empire dont le vendeur n'avait pas le droit de disposer? et comment Saint-Louis, qui avait rejeté ce marché criminel, permit-il à Charles d'Anjou, son frère, de se rendre à la face de l'Europe le complice de Clément, en acceptant ses offres illégitimes? Un ordre donné à Charles d'imiter ce refus juste et sage, eût sauvé à la France et à l'Italie deux cents ans de guerres et d'infortunes.

Met le royaume de Naples en interdit, et en offre la couronne à tous les souverains de l'Europe.

Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis, l'accepte.

Tandis que Mainfroy, occupé du soin de se défendre, lève des troupes, équipe des flottes et se dispose à repousser des frontières de son royaume l'ennemi qui le marchande, son royaume est vendu par un traité entre le pape et le comte d'Anjou.

Le comte arrive à Rome, y reçoit l'investiture des États qu'il allait conquérir, entre en Italie, où les Croisés le joignent de toutes parts. Le malheureux Mainfroy se voit trahi, abandonné de

1265. Reçoit l'investiture du pape.

tous côtés; il rassemble son courage et ses forces, et cherche le comte usurpateur.

Les Croisés, armés par le comte d'Anjou, et bénis par l'évêque d'Auxerre, se rangent en bataille dans la plaine appelée du *Champ-Fleuri* : le combat s'engage; il ne dura qu'une heure, et fut sanglant.

Mainfroy est vaincu, et tué en combattant. 1266.

Mainfroy, à la tête de dix chevaliers dont l'ardeur répondait à son courage, voit ses troupes plier de toutes parts. Il perd toute espérance; la valeur lui reste; il se précipite au milieu des escadrons ennemis, et meurt comme il avait voulu vivre, en roi.

Ainsi périt ce prince extraordinaire, le premier dont l'ambition n'ait pas été criminelle, et dont l'usurpation semble être légitime; le seul dont la politique ait gagné les sujets avant que sa valeur ait conquis le royaume. Persécuté par un frère injuste, vendu par un pape vindicatif, et vaincu par un prince férocé, il fut sage dans ses humiliations, modéré dans ses succès, et grand dans ses revers. On trouva le corps du malheureux prince quelques jours après la bataille. Le comte Jourdan, son ami, se jette dessus et l'arrose de ses larmes : le comte d'Anjou lui refuse la sépulture, et Clément le fait jeter sur les bords du Marino, aux confins du royaume.

Charles d'Anjou, maître de la Sicile

Cette victoire rendit Charles maître de la Sicile : il fit son entrée à Naples avec Béatrix son

épouse. Le peuple inconstant le reçoit en triomphe et lui prépare des fêtes lorsqu'il demande des bourreaux, et fait périr dans les supplices plusieurs barons et gentilshommes qui tenaient encore pour Mainfroy.

Charles, s'applaudissant de ses cruautés et de ses conquêtes, se voyait enfin paisible possesseur de ses nouveaux États; mais le sang qu'il fit répandre força bientôt ses sujets à se croire encore ses ennemis. 1269.

Conradin, ce fils de l'imprudente et sensible Élisabeth, caché, depuis son enfance, au sein de l'Allemagne, à quinze ans deux fois détrôné sans avoir porté la couronne de ses ancêtres, voyant les peuples mécontens, les croit fidèles. On lui représente en vain la double puissance d'un usurpateur qui le brave, et d'un pape qui le proscrit; il s'arrache des bras d'une mère en pleurs, et court se montrer aux provinces, qui le reçoivent avec joie. Le jeune Frédéric, duc d'Autriche, et dernier espoir de sa maison, renouvelle dans ce vil siècle l'exemple de ces amitiés héroïques consacrées dans l'antiquité; il veut suivre et suit la fortune de Conradin, son ami, dont il plaignait les malheurs, et partage avec lui les hasards d'une guerre qu'il croit trop juste pour être malheureuse.

Conradin paraît en Italie.

Sous cet auspice, Conradin se présente en Italie; son audace, sa jeunesse, ses droits, ses pre-

miers succès lui font bientôt un parti redoutable. Le pape, qui commence à le craindre, l'excommunie : Charles le joint dans la Pouille, et lui présente le combat.

Les jeunes princes firent dans cette journée des actions dignes de leur naissance et de la justice de leur cause. L'armée royale était en déroute; on poursuivait les fuyards. On se voyait maître du champ de bataille, quand Charles sort d'un bois voisin, où la prudence d'un chevalier français, nommé Alard de Saint-Vatry, l'avait caché : il fond avec un corps de réserve sur les vainqueurs, les taille en pièces, et leur arrache la victoire.

Offre le combat à Charles d'Anjou, est vaincu et fait prisonnier.

Conradin échappe au carnage avec son ami; mais la trahison le fit bientôt tomber entre les mains du vainqueur. Le comte fit jeter les malheureux princes dans les prisons de Naples, d'où ils ne devaient sortir que pour marcher au supplice.

Le pape, de qui Charles tenait la Sicile, en vendant les États du père, avait proscrit la tête du fils; arrêt horrible qui fut donné tranquillement comme un conseil. « S'il vit, avait dit le « pontife, tu meurs; s'il meurt, tu vis. »

Le comte d'Anjou fut fidèle au traité par lequel il s'était engagé à faire périr l'héritier légitime du trône. Naples vit dresser un échafaud. Conradin et Frédéric, que la prison avait séparés, se revirent alors pour la dernière fois. Le prince de Souabe se reprochait la mort de son ami.

Frédéric le console et monte le premier au supplice; ainsi l'avait ordonné le comte d'Anjou, qui, pour rendre aux yeux du généreux Conradin la mort plus cruelle que la mort même, voulait qu'il fût teint du sang de son ami.

Supplice de Conradin en 1270.

Ce prince infortuné voit tomber à ses pieds la tête de Frédéric; il la saisit et la baigne de ses pleurs. Il monte à son tour, et paraît aux yeux du peuple, qui fond en larmes. Conradin rassemble ses esprits, et agissant encore en roi sur un échafaud dressé dans ses États, il jette son gant, nomme son oncle Pierre d'Aragon héritier du trône, s'écrie : « O ma mère! que ma « mort va vous causer de chagrins! » et meurt.

Pourquoi l'histoire, qui s'est chargée de tant de noms odieux, n'a-t-elle pas consacré celui du généreux chevalier qui osa ramasser le gant du prince, et porter en Espagne ce précieux gage dont Pierre d'Aragon sut profiter dans la suite?

Le comte d'Anjou règne en Sicile, et s'y fait détester.

Le comte d'Anjou se voyait, après tant de meurtres et d'assassinats, paisible possesseur d'un royaume qu'il avait acquis par le fer et par le feu, mais qu'il ne sut pas gouverner. Les gibets, les bourreaux, les exactions en tout genre, effrayaient les peuples, et la Sicile vit renaître les règnes désastreux de Guillaume Ier et de Henri VI, les Nérons de l'Italie moderne.

Au milieu de ces sanglantes exécutions, Charles

demandait au saint-père la permission d'envahir les États de l'empereur; et tandis que la cour de Rome la lui refusait, elle entrait elle-même dans la conspiration qui devait ravir à Charles la plus belle partie de ses possessions. Jean de Procida, seigneur d'une île de ce nom aux environs de Naples, banni pour son attachement à la maison de Souabe, avait fait adopter son ressentiment et sa vengeance à presque tous les souverains. Après avoir négocié secrètement avec Michel Paléologue, empereur d'Orient, et Pierre d'Aragon, il s'était rendu sous un habit de moine auprès du pape Nicolas III, qui l'avait reçu comme un ambassadeur de l'Espagne et de l'Empire. Revenu en Sicile, sous ce même déguisement, il s'occupait alors à soulever les peuples et préparait les esprits à la révolte, pendant que Michel et Pierre, sous différens prétextes, levaient des troupes et équipaient des flottes. Tout était concerté, quand un événement imprévu hâta la révolution préparée par une ligue de rois, et lui donna l'apparence d'une émeute populaire.

Vêpres siciliennes, le 29 mars 1282.

Le 29 mars 1282, à l'heure de vêpres, un habitant violait une Sicilienne; aux cris de cette femme, le peuple accourt en foule. On massacre le coupable : c'est un Français; ce nom réveille la haine; les têtes s'échauffent; on s'arme de toutes parts. A l'instant, dans les rues, dans les places publiques, au sein des maisons, au pied

des autels, hommes, femmes, enfans, vieillards, huit mille Français sont égorgés. Palerme nage dans le sang.

Cette horrible boucherie est le signal de la révolte; toute l'île est sous les armes, et tout ce qui porte le nom français est immolé. Ainsi finit la domination française chez un peuple qui venait de voir massacrer ses deux derniers rois par un frère de Saint-Louis.

Les historiens, qui tracent avec les couleurs les plus fortes le tableau des désastres de la Sicile, qui la montrent réduite à l'état le plus affreux, déchue non seulement de son ancienne splendeur, mais même de la situation déplorable où l'avaient mise les cruautés de Henri VI, regrettant le joug barbare de ses anciens maîtres, Grecs, Sarrasins, Normands, Allemands, dont les vexations n'avaient pu la porter à de telles extrémités, ces mêmes historiens semblent chercher une cause étrangère à cette horrible vengeance. Cette vengeance est inouïe sans doute, et rien de cruel n'est juste : mais qui n'en voit la seule et véritable cause dans les excès atroces commis journellement par les Français? comment ne pas la voir dans leur tyrannie publique, qui réunit et ligua contre eux les grands de l'État, appuyés ensuite par des souverains étrangers, et dans leur tyrannie particulière et domestique, qui mit la rage dans le cœur des peuples? En faut-il d'autre

preuve que l'attentat même qui fut le signal du massacre? Le coupable ne devient-il pas l'accusateur de sa nation, tandis qu'un autre Français, sauvé, protégé même par les meurtriers, semble expliquer du moins, s'il ne l'excuse en quelque sorte, la fureur des Siciliens? Il existe un homme juste, Guillaume de Porcelet, Français d'origine, et gouverneur de l'île de Calafatimi : cet homme est seul excepté du massacre général; on le respecte, et on s'empresse à lui fournir un bâtiment pour le reconduire dans sa patrie. Ce décret tacite et unanime de tout un peuple qui révérait l'innocence et l'intégrité d'un seul Français, semble justifier la proscription de tous les autres, et renouveler contre leur mémoire l'arrêt exécuté contre leurs personnes.

Guillaume Porcelet est excepté seul du massacre et reconduit en France.

Charles vent former le siége de Syracuse.

Charles était violent. A la nouvelle de la révolte et du carnage, il entre en fureur, et jurant d'exterminer la race sicilienne, il vient mettre le siége devant Messine. Il était sur le point de s'en rendre maître et de recouvrer la Sicile en vainqueur implacable, si la flotte d'Aragon ne fût venue secourir la ville assiégée et rassurer l'île malheureuse. Le comte d'Anjou, forcé de lever le siége, est poursuivi par l'amiral Loria, perd vingt-neuf vaisseaux, en voit brûler trente à ses yeux, et, trop faible pour supporter la disgrâce qui le prive de sa vengeance, il pleure d'impuissance et de rage.

Est repoussé par l'amiral Loria.

Pierre d'Aragon, oncle et héritier de Conradin, est élu roi de Sicile.

Pierre d'Aragon, maître de la mer et vainqueur de Charles, entre dans Messine aux acclamations du peuple, et bientôt la Sicile couronne dans son libérateur l'oncle et l'héritier de Conradin.

Charles, vaincu, et n'ayant plus d'espoir dans ses armes, cherche à ramener les peuples par sa clémence. Il publie des amnisties, rétablit la Sicile dans tous ses droits et tous ses priviléges, étend même ses bienfaits jusque sur Naples; basse indulgence qui ne trompa et ne ramena personne. La Sicile, qui le brave, méprise ses dons perfides, et Naples seule en profite contre le gré du tyran.

Ce monarque s'aperçoit que la feinte est vaine, et renouvelle la guerre; il quitte ses États, court en Provence pour chercher de l'argent et des troupes.

Pierre sut profiter de son absence. L'amiral Loria, après s'être emparé de l'île de Malte, se présente au port de Naples et l'insulte. Le jeune prince de Salerne, à qui son père avait recommandé la modération et la prudence, sort avec soixante-dix galères pour repousser l'ennemi qui le brave; mais ayant plus de courage que d'expérience, il est fait prisonnier à la vue de ses sujets.

Loria, maître de l'héritier du trône, impose des lois, et redemande Béatrix, fille de Main-

froy, prisonnière au château de l'Œuf, et menace les jours du prince si l'on refuse de la rendre. Loria, prévoyant le retour de Charles, revient avec Béatrix à Palerme, où il laisse le prince de Salerne en captivité.

Le peuple demandait hautement la mort du fils de Charles, comme une juste représaille de la mort de Conradin; mais on voit avec plaisir que Constance, qui commandait en Sicile pendant l'absence du roi son époux, dédaignant de se venger du père sur un fils innocent, prit soin de soustraire le jeune prince au ressentiment des Siciliens, et le fit conduire en Aragon.

1285. Charles d'Anjou meurt accablé des malheurs qu'il s'est attirés par ses cruautés.

Cependant Charles arrive à Naples; son peuple est révolté, son fils est dans les fers; il se voit assailli de toutes parts, et ne respire que la vengeance. La vengeance lui échappe; il se préparait au siége de Messine : on lui montre son fils dont on menace la tête s'il approche de la ville. Enfin, accablé de malheurs qu'il ne peut imputer qu'à son ambition sanguinaire, il meurt à Foggia, dans la Pouille, âgé de soixante-cinq ans, et ne laisse au prince de Salerne, son héritier, que le royaume de Naples.

CHAPITRE III.

La Sicile et le royaume de Naples sont séparés.

C'est ainsi que les crimes de Charles d'Anjou, funestes à sa maison presque autant qu'à lui-même, marquent la séparation des deux royaumes.

Robert, comte d'Artois, régent du royaume de Naples.

Naples, pendant que son prince languit dans les fers, reste abandonnée à l'autorité de Robert, comte d'Artois, et du cardinal de Sainte-Sabine. Charles d'Anjou, emportant au tombeau la douleur de laisser son unique héritier entre les mains de ses ennemis, crut devoir les nommer régens par son testament.

Pierre d'Aragon ne jouit pas long-temps de ses triomphes et de sa nouvelle couronne. Se sentant proche de sa fin, il voulut assurer à ses fils la possession de la Sicile. Le pape Honorius refuse aux ambassadeurs de ce prince l'investiture de son héritage, et répond par une excommunication à la demande légitime du nouveau roi.

Les régens napolitains appuyaient de leurs armes impuissantes la haine ambitieuse du pontife, qui se flattait de l'autoriser bientôt par l'aveu et par le nom de Charles II d'Anjou, 1288.
que l'entremise d'Édouard Ier, roi d'Angleterre,

venait de tirer de sa prison. Mais il apprend que Charles, par le traité, a reconnu Jacques, second fils de Pierre d'Aragon, pour roi de Sicile.

Le pape, irrité, renouvelle la guerre, force ce même Charles de réclamer la couronne de Sicile, à laquelle il venait de renoncer par un traité solennel, excommunie Alphonse, frère de Jacques, pour avoir trempé dans ce crime, et fait croire à tous les princes de l'Italie qu'il peut seul annuler un traité conclu entre deux rois, par l'entremise d'un souverain.

Voilà donc Charles, contraint au nom de la religion d'être parjure, faisant la guerre au roi Jacques, contre sa conscience et la foi des sermens, et vainqueur malgré lui-même, ménageant son ennemi dans ses victoires pour se faire pardonner son infidélité.

Pendant cette guerre Alphonse meurt, et Jacques, son frère, souverain excommunié de deux royaumes en interdit, passe en Espagne pour se faire couronner roi d'Aragon.

Jacques se voyait deux puissans ennemis à combattre, Charles II, roi de Naples, et Philippe-le-Bel. Le pape avait relevé le premier de la foi des sermens comme d'un crime, et offrait au second la Sicile pour le comte de Valois, son fils. Cette dangereuse position força Jacques à prendre le parti de sacrifier un de ses États pour

se conserver l'autre; il renonça à la Sicile en faveur du roi de Naples.

Ce fut treize ans après les Vêpres siciliennes, après treize ans d'une guerre défensive et meurtrière, que cette île malheureuse apprit la nouvelle effrayante d'un traité qui la rendait à la maison d'Anjou. Elle en frémit. La consternation y fut générale, et causa le même effroi que la nouvelle des Vêpres siciliennes avait produit chez la nation qui en fut la victime. Les États assemblés en tumulte se hâtèrent d'élire pour leur roi Frédéric, troisième fils de Pierre d'Aragon. 1296.

Boniface ne fut pas plus tôt informé de la nouvelle élection, qu'il accusa de supercherie le nouveau roi d'Aragon, et se crut trompé parce qu'il n'était pas obéi. Jacques courut à Rome dissuader le pontife, et pour le convaincre de son innocence, il ordonna à tous les Catalans et à ses Aragonais de sortir deSicile. Blaze d'Allagon se refusa à cet ordre dicté par la faiblesse, et parut à la tête d'une armée redoutable, croyant son maître trop puissant pour n'être pas légitime. Ce fut par un procédé aussi généreux que ce grand général fit un devoir aux principaux Aragonais de suivre son exemple.

Le peuple sicilien, préférant l'excommunication à la tyrannie, jurait à son prince de lui conserver la couronne au prix de son sang, et Frédéric garda généreusement un royaume qu'il

ne pouvait céder sans ingratitude envers son peuple.

Le pape, voyant que Charles, malgré ses victoires, désirait toujours la paix, et que Frédéric, malgré ses défaites, trouvait sans cesse dans l'amour de ses peuples des ressources inépuisables pour la guerre, craignit que l'accommodement ne se conclût sans sa participation. Il s'annonce alors en médiateur; mais se faisant de ce titre même une nouvelle arme contre le roi de Sicile, et cherchant le moyen d'ébranler la fidélité de ses sujets, il envoie à Messine le chevalier Calamandra sur un vaisseau chargé de pardons et d'indulgences promises à la rébellion. Ruse odieuse et inutile : l'amiral sicilien Loria refuse l'entrée du port à ce dangereux navire, et répond par des signaux de guerre à ce ridicule envoyé de paix. Ce fut le dernier service que cet amiral rendit à sa patrie, qu'il va bientôt trahir pour passer au service étranger.

Alors Boniface, perdant toute retenue, défend à Charles de songer à la paix, et cherche à Frédéric un nouvel ennemi dans la personne de Jacques d'Aragon, son frère, qu'il arme enfin contre lui.

La flotte de Frédéric est enveloppée et vaincue au cap d'Irlande; mais le vainqueur lui-même, prévoyant une victoire assurée, avait, par un secret avis, prévenu le prince du danger

qu'il courait sur sa flotte : générosité qu'il exerçait à l'insu du pape, et que méritait Frédéric, qui dans la guerre même osa croire au conseil d'un frère forcé d'être son ennemi.

Frédéric, plus heureux sur terre, remporte une victoire, et fait prisonnier Philippe, prince de Tarente, fils de Charles d'Anjou. Malgré ce dernier avantage il demande la paix, unique désir des princes, unique espoir des peuples; le pape s'y oppose. Boniface appelle en Italie le comte de Valois, et flattant les vaines espérances de Marguerite de Courtenay, sa femme, à la couronne de Constantinople, il promet à ce prince un trône imaginaire, s'il veut participer au crime d'une usurpation réelle.

En effet, le comte arrive en Italie avec une armée formidable, et secondé de Loria, qui avait passé au parti napolitain, et du duc de Calabre, second fils de Charles, il fait une descente en Sicile. Frédéric, seul avec son peuple, résiste de toutes parts. L'armée ennemie se consume; la peste y joint ses ravages, et le comte de Valois s'en retourne avec opprobre, guerrier sans talens, incapable à la fois de ravir une couronne, et indigne de la porter.

La paix se conclut enfin, et dans le traité qui 1302
portait que la Sicile retournerait à Charles ou à ses héritiers, après la mort de Frédéric, on remarque la condition que le pape impose à ce der-

nier, de régner sous le nom de roi de Trinacrie.[1]

Que prétendait Boniface? Son orgueil croyait-il s'épargner une humiliation, en donnant aux États que son ennemi conservait, le nom que la Sicile portait aux temps fabuleux?

1309 Pendant cette longue période l'histoire particulière de Naples n'offre rien de remarquable. Ce royaume perdit avec regret Charles II, le plus juste et le plus fortuné de ses rois : il était âgé de soixante-trois ans; il en avait régné vingt-quatre, après une longue captivité, à laquelle ce prince n'aurait peut-être jamais renoncé s'il eût prévu l'injustice de trois papes consécutifs, et les mêmes malheurs dont son père avait été accablé.

Que penser de cette suite de papes, dynastie singulière de souverains étrangers l'un à l'autre, travaillant sans relâche pour des successeurs inconnus, adoptant, près de la tombe, un système d'ambition usurpatrice qu'ils soutiennent par des parjures et par des crimes, et auquel ils immolent, pour la plupart, les restes d'une longue vie dévouée jusqu'alors à la vertu!

Robert, duc de Calabre, roi de Naples.

Charles avait laissé par son testament la couronne de Naples à Robert, duc de Calabre, l'un de ses fils. Ce prince, occupé du bonheur de ses

[1] *Trinacria*, nom que les anciens ont donné à la Sicile; il vient d'un mot grec qui veut dire *promontoire*, et on l'a appelée ainsi, à cause des trois promontoires qui rendent cette île de forme triangulaire.

peuples, veillait au gouvernement intérieur de ses États, quand Frédéric de Sicile, ligué avec l'empereur Henri VII, et commandant la flotte combinée de Gênes et de Pise, vient descendre en Calabre, et y commet des hostilités qu'il aurait poussées plus loin, sans la mort de l'empereur, son puissant allié. Le roi de Naples vengea cette injure par une descente en Sicile, expédition inutile et malheureuse, suivie bientôt de la mort d'un fils tendrement aimé. Telle était l'estime de Robert pour le prince, qu'en apprenant sa mort, il s'écria : « La couronne est tombée de dessus ma tête ! »

Jeanne Ire, fille de Robert.

Le roi de Naples, privé de son unique héritier, donna tous ses soins à l'éducation de sa petite-fille, la célèbre Jeanne. Mais cet aïeul si tendre préparait, sans le savoir, les malheurs de la jeune princesse; il voulait faire rentrer la couronne dans la branche à qui elle devait appartenir. Il fit épouser à Jeanne, André II, fils de Charobert, roi de Hongrie, son neveu : le prince et l'infante, âgés l'un et l'autre de sept ans, furent fiancés. Le 1333.
roi Charobert fit accompagner son fils d'un certain nombre de seigneurs hongrois, ses gentilshommes, et du moine Robert, son gouverneur. André prit à Naples le nom de *duc de Calabre*.

Épouse André, fils de Charobert, roi de Hongrie.

Cependant le roi de Naples, affligé de la faiblesse, et même de l'imbécillité du jeune André, désigné son successeur, pressentant les intrigues

du moine Robert et du parti hongrois, engagea ses peuples, par serment, à ne reconnaître que Jeanne, sa fille, pour leur souveraine, et déclara, par son testament, qu'elle régnerait seule.

Jeanne, après la mort de Robert, son aïeul, ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il avait tout prévu; mais jeune encore, trop faible pour répondre à ses sages précautions et soutenir ses droits, en conservant toujours le nom de reine, elle en perdit bientôt l'autorité. Le pape, abusant de ces dissensions conjugales, qu'il croyait favorables à ses desseins, protége le moine et le parti hongrois contre les droits de la reine et le testament de son aïeul. Il publie une bulle pour le couronnement du jeune André, politique funeste et intéressée qui devait entraîner la ruine du royaume.

Charles de Durazzo, prince du sang royal, s'était rangé du parti de la reine et des autres princes : les barons mêmes, indignés de la puissance hongroise, avaient suivi son exemple; tous s'étaient promis de prévenir les desseins de la cour de Rome, et de se défaire du prince imbécile qu'on allait couronner. Le jour de la cérémonie approchait : André fut assassiné au sortir de la chambre de la reine, à Averse, où était la cour; on l'étrangla, et son corps fut jeté par une fenêtre.

1345. André est assassiné à Averse.

La reine, à dix-huit ans, veuve ainsi d'un prince qu'elle n'aimait pas, entendit les rumeurs

et les soupçons du peuple; et tandis que le moine Robert et les Hongrois étaient encore dans la consternation, elle assemble son conseil, se justifie avec éloquence, et fait informer sur un crime qui venait de se commettre presque sous ses yeux.

Deux gentilshommes, peut-être innocens, furent punis de mort. Le pape veut connaître d'un attentat, suite funeste de sa bulle. Jeanne, loin de s'y opposer, envoie même à Louis, roi de Hongrie et frère d'André, un ambassadeur, et se remarie bientôt à Louis, frère de Robert, prince de Tarente, fils de Charles II.

Jeanne épouse Louis, prince de Tarente.

Mais le roi de Hongrie s'avance en Italie avec une armée formidable, faisant porter à la tête de ses troupes un étendard noir, sur lequel on avait représenté la fin tragique de son malheureux frère. Jeanne, épouvantée, assemble son conseil; et jugeant que le vengeur est inflexible, elle se retire en Provence avec son nouvel époux, laissant à Naples son fils Charobert, âgé de trois ans, pour désarmer, s'il se peut, le vainqueur.

Le roi de Hongrie descend en Italie.

Louis, dont l'étendard annonce les projets, ne trouvant point de résistance, poursuit sa marche. Les villes lui font présenter leurs clefs; il y met des garnisons, sème partout l'épouvante; tout reste immobile à son aspect; son armée s'arrête aux environs d'Averse. Louis reçoit au château le duc de Durazzo et tous les seigneurs qui

viennent à sa rencontre, portant avec eux l'enfant Charobert dans son berceau; il passe avec eux dans la galerie : le signal est donné; les troupes hongroises se rangent en bataille : appareil de terreur ! Louis s'informe du lieu de l'assassinat, et quelle est la fenêtre fatale; on lui montre l'un et l'autre. Le roi tire une lettre que Charles, duc de Durazzo, avait écrite, et qui déposait contre lui : il ordonne qu'on étrangle ce prince, et que son corps soit jeté par la fenêtre, où celui d'André, son frère, avait passé; il sort à l'instant d'Averse et marche à Naples. Le peuple en foule s'empresse de lui offrir les honneurs dus à son rang : il les refuse, fait raser les maisons des princes du sang, séjourne deux mois à Naples, en passe deux autres à parcourir ce royaume, laisse des officiers dans toutes les places, et retourne en Hongrie.

1347. Venge la mort de son malheureux frère, et fait jeter Durazzo par une fenêtre.

La reine, cependant, était venue trouver le pape à Avignon; elle y plaida sa cause en public, et le pontife reconnut son innocence. Il envoya même au roi de Hongrie un légat dont il connaissait l'éloquence et l'adresse. Mais Louis, maître de Naples, après la mort du jeune Charobert, devait être d'autant plus inflexible, que la politique et l'ambition se joignaient alors à la vengeance.

Jeanne rentre dans ses États.

Telle fut pourtant l'habileté du légat négociateur, ou peut-être le noble désintéressement de

Louis, que Jeanne obtint la permission de rentrer dans ses États.

Vend Avignon au pape.

La reine, dans le besoin d'argent où elle était, vendit Avignon au pape pour 80,000 florins d'or de Provence. Boniface, se doutant bien que le prix modique d'une acquisition si importante donnerait lieu à des réflexions désavantageuses, eut soin de prêter aux intentions de Jeanne un motif religieux indiqué par ces paroles : « Plus « heureux celui qui donne que celui qui reçoit »; adroite citation de l'Écriture sainte, mais qui, par malheur, aux yeux de la politique mondaine, ne lève pas entièrement les soupçons sur l'intégrité des juges et l'innocence de Jeanne.

1348.

La reine, avec les 80,000 florins du pape, vint descendre au château de l'Œuf, seule place qui lui restât dans son royaume. Les Napolitains la revirent avec joie, et le roi de Hongrie ayant rappelé ses troupes et consenti à la paix, Jeanne et Louis, son époux, se firent couronner dans leur ville capitale.

La Sicile livrée à de nouvelles factions.

Pendant les troubles de Naples, la Sicile, livrée aux factions des Palice et des Clermont, princes du sang révoltés, n'avait pas été plus tranquille. L'infant don Juan, dont la régence habile avait dompté et puni les séditieux vendus à la maison de Naples, avait, malgré le pape et les factieux, négocié la paix avec la reine Jeanne, tandis que le roi de Hongrie lui disputait à elle-

même sa couronne. Il se voit forcé d'appeler un évêque étranger pour le sacre du jeune Louis, les prélats du royaume refusant leur ministère à leur souverain.

Après la mort de l'infant, nouvelles calamités; le nouveau régent, le célèbre Blaze d'Allagon, trouve dans la reine-mère un appui des Clermont et des Palice. Il voit sa souveraine favoriser ses ennemis personnels, protéger les factions, ne trouver qu'un ennemi dans le soutien de la couronne, et lui défendre de pénétrer dans le royaume. Cet ordre imprudent devient pour les deux partis un signal de carnage et de cruautés. Division générale; tout respire la guerre, et le peuple, épouvanté, déserte la patrie pour se retirer dans la Sardaigne et dans la Calabre.

On se flattait que la prochaine majorité du roi, réunissant tous les partis, allait rendre le repos à l'État et dépouiller Palice d'un pouvoir dont il avait trop abusé : vaine espérance. Il jouit de la faveur et de l'amitié de son jeune maître, dont le nom va consacrer sa puissance. Le peuple, désespéré, ne voit plus dans son roi qu'un instrument de la tyrannie de Palice, et qu'un chef de la faction élevée contre un régent choisi par la noblesse et estimé de la nation.

Palice avait osé persuader au roi de convoquer les États à Messine. Tout Palerme assiége le

palais, demande la mort du ministre criminel, force les portes de la maison royale, et massacre Palice, presque sous les yeux de son maître.

Alors le désordre est au comble. Les Clermont refusent d'obéir au roi, et, protégeant la révolte de plusieurs villes du royaume, ils appellent en Sicile la reine Jeanne et Louis, son époux. Cent douze places, vendues ou surprises, arborent l'étendard de Naples; et l'Europe, les yeux ouverts sur cette île malheureuse, juge de l'excès de ses calamités, en la voyant sacrifier sa haine pour le nom d'Anjou, et prête à passer sous les lois de cette maison détestée.

Le jeune Louis de Sicile meurt; Frédéric, son frère, lui succède, prince âgé de quatorze ans. Son règne n'est qu'une suite de désastres sous la régence de sa sœur, simple religieuse, incapable de gouverner un monastère, et qui se trouve à la tête de l'État.

Jeanne de Naples et son époux entrent en triomphe à Messine, et Frédéric va perdre la Sicile. Mais il existe un homme qui veille sur sa destinée. Blaze d'Allagon attaque l'escadre napolitaine, la disperse, et, malgré ses blessures, va battre sur terre le général qui assiége la place, sauvant ainsi, par deux victoires en un jour, la Sicile et son roi. Ses succès amènent une paix générale, que le pape ratifie enfin, ne pouvant plus s'y opposer.

Jeanne, de retour dans ses États, veuve de Louis, veuve encore du jeune prince de Majorque, car ses maris se succèdent rapidement, épouse en quatrièmes noces le jeune Othon, duc de Brunswick : mariage imprudent, qui semblait annuler l'adoption qu'elle avait faite de Charles de Durazzo : c'était en effet l'écarter du trône attaché aux droits de la princesse Marguerite, sa femme, héritière de Naples; et la naissance d'un fils qu'elle venait de lui donner rendait cette injure plus sensible et plus amère.

Le pape, voyant matière à de nouveaux troubles, excité par l'intérêt de donner à son neveu la principauté de Capoue, et par l'orgueil de disposer d'un royaume, sert les projets de Du-
1380. razzo. Il excommunie Jeanne, donne à Charles l'investiture du royaume de Naples par une bulle que le roi de Hongrie devait protéger de ses armes. Jeanne, effrayée, cherche un appui dans la maison de France, en adoptant pour nouvel héritier Louis, duc d'Anjou. Charles de Durazzo, maître de la capitale et du royaume, pendant que l'armée d'Othon est campée aux environs de Naples, tient la reine assiégée dans le château Neuf, et la force de capituler à cinq jours de trève. Le cinquième jour expire; le prince Othon présente alors la bataille à Durazzo : il est vaincu et fait prisonnier. La reine se rend au vainqueur, qui envoie consulter Louis

de Hongrie sur le traitement qu'il doit lui faire; c'était demander la mort de Jeanne. Louis, inflexible, toujours obstiné à la croire coupable du meurtre d'André, son frère, prononce contre elle un arrêt de mort, dont Durazzo se rend exécuteur.

Mort de la reine Jeanne Ire. 1382.

Bientôt le pape, mécontent du nouveau roi, qui sans doute n'avait point assez payé ses services, appelle un autre duc d'Anjou en Italie. Ce prince paraît à la tête d'une puissante armée, et s'annonce par des succès rapides. Mais tout change encore : Durazzo sent la nécessité de ramener le pape; c'est ce qu'il fait par un traité avantageux pour la cour de Rome. Alors le saint-père excommunie ce même duc d'Anjou dont il venait de se servir, publie une croisade contre lui, et promet des indulgences à quiconque tournera ses armes contre ce prince. Durazzo, paisible possesseur du trône, va briguer celui de Hongrie, vacant par la mort du roi Louis, et périt dans les troubles de ce royaume, livré, comme celui de Naples, aux fureurs des dissensions intestines.

Marguerite, veuve de Durazzo, plus incapable de gouverner que Jeanne elle-même, fait proclamer roi son fils, et ose se charger de la régence. Dans l'anarchie intolérable, fruit de son incapacité et de celle de ses ministres, ses peuples, forcés de se gouverner eux-mêmes, se

créent une magistrature sous le nom des *huit seigneurs du bon gouvernement*. C'était le temps du grand schisme qui produisit tant d'anti-papes. Ces huit seigneurs reconnaissent pour roi de Naples le fils du précédent duc d'Anjou, attiré, comme son père, en Italie par Clément, pape d'Avignon. Ce pontife lui avait donné l'investiture du royaume de Naples, à l'exclusion de Ladislas soutenu par Boniface II, onzième pape de Rome : moment curieux de l'histoire, où l'on voit deux princes se disputer un royaume, à la solde l'un et l'autre de deux pontifes qui se disputent la tiare. Ce fut Ladislas et le pape romain qui l'emportèrent sur Louis d'Anjou et son pape d'Avignon. Sa mort, effet d'une vengeance vile et atroce [1], laisse le trône à Jeanne II, sa sœur.

Anarchie. Magistrature créée sous le nom des huit seigneurs du bon gouvernement.

1414

Jeanne II monte sur le trône de Naples

Jeanne, dont les mœurs influèrent sur les révolutions du gouvernement, était déjà connue par ses faiblesses avant de monter sur le trône. Le rapprochement des différens traits relatifs à son règne, et consacrés par les historiens de Naples, forme un tableau assez semblable à

[1] Ce prince aimait la fille d'un médecin de Pérouse. Le père, gagné, dit-on, par les Florentins, donna à sa fille un mouchoir dont le contact devait irriter les désirs et même fixer le cœur de son amant. Ladislas et sa maîtresse furent également victimes de cette ruse abominable : ils moururent l'un et l'autre d'une maladie de langueur.

celui que présentent quelques uns de ces romans français fondés sur le mélange de la galanterie et des intrigues de cour. L'histoire contemporaine, en parlant de cette princesse qui descendait quelquefois de son rang, est forcée de descendre elle-même de sa dignité.

Pandolphe Alopo, amant choisi dans un ordre inférieur, et devenu trop rapidement grand-sénéchal du royaume, ne sut pas se faire pardonner les bontés de sa souveraine. Jeanne, soit pour apaiser les murmures du peuple, soit pour assurer la tranquillité de l'État, prit le parti de se marier. Jacques, comte de la Marche, prince de la maison de France, fut l'époux qu'elle préféra. Il devait, aux termes du traité, s'en tenir au titre de gouverneur général du royaume; mais la flatterie ou le mécontentement des seigneurs députés par la cour de Naples pour aller au-devant de ce prince, lui donna le nom de roi, et trompa de cette manière les précautions et la politique de la reine.

Jacques distingue parmi les députés Jules-César de Capoue. Ce seigneur, excité par le mouvement d'une reconnaissance indiscrète, ou par le désir de devancer dans la confiance de Jacques les courtisans ses rivaux, apprit au comte de la Marche les préférences dont la reine son épouse honorait depuis long-temps Pandolphe Alopo. 1415

Jeanne, informée de l'empressement des sei-

gneurs à se donner un maître, crut devoir confirmer, dans une assemblée publique de la noblesse, le titre que le comte de la Marche, son époux, venait de recevoir en arrivant.

Jacques fut donc proclamé roi. Son premier acte de souveraineté fut de condamner Pandolphe à perdre la tête sur un échafaud. Il se donnait, pour venger des injures antérieures à son mariage, des soins qu'il eût mieux valu prendre pour en prévenir de nouvelles. Des lecteurs français sont affligés de voir un prince de leur nation se souiller d'une cruauté que suivit bientôt un ridicule, augmenté encore, comme on le verra, par la perte d'une couronne.

La reine dissimula son ressentiment. Surveillée par un vieil officier français, elle attendait de ses disgrâces le retour de la faveur du peuple napolitain, étonné d'une jalousie française. La cour revint la première. Les seigneurs qui, depuis la chute de Pandolphe, s'étaient flattés d'obtenir les premières places, s'indignèrent de les voir toutes accordées à la nation du prince. Ils s'aperçurent alors que Jeanne était captive et trop étroitement gardée; on le fit remarquer au peuple.

En ce moment, Jules-César de Capoue, qui croyait sans doute avoir de grands droits à la reconnaissance du prince, et, mécontent de se

voir oublié, forme contre le roi une conspiration que son imprudence confie à la reine. Il espérait que Jeanne lui pardonnerait, en faveur d'une conjuration formée contre son mari, la confidence faite autrefois contre son honneur à ce mari même; mais la reine accordant l'intérêt de son ressentiment avec celui de sa délivrance, obtient sa liberté en immolant César et son secret, et en avertissant le roi d'un attentat dont elle sut lui ménager une preuve incontestable.

Le criminel est puni, et la reine, libre un moment, se hâte de paraître en public; le peuple la revoit avec joie : on craint une détention nouvelle; on s'empare de sa personne; et tandis que la multitude demande à grands cris la liberté de Jeanne, les grands, mêlant leur intérêt particulier à la rumeur populaire, demandent impérieusement les premières charges de la couronne.

Le roi, forcé de capituler, accorde tout. Parmi les seigneurs napolitains que ce monarque venait d'honorer de dignités nouvelles, parut Caraccioli, élevé au rang de grand-sénéchal. Il réunissait tous les dons de la figure et de l'esprit. Le choix de la reine, car il fallait un choix, se décida pour Caraccioli, et sa passion devint publique.

L'adresse du favori, habile à ménager les

grands, à s'assurer du peuple, mit bientôt le roi dans les fers de son épouse, et son appartement devint sa prison. Mais abusant alors de l'accroissement de son crédit, bientôt son pouvoir chancelle; le peuple tourne contre l'amant le même ressentiment qu'il venait de montrer contre l'époux. La cour de Naples députe au roi de France: et croira-t-on que ce monarque s'adresse au pape pour venger l'injure faite à un prince de sa maison?

Caraccioli prévoit l'orage; mais ne paraissant s'occuper que des intérêts de la reine, devenus les siens, il prend le parti de s'immoler, et trompant ses ennemis, il dicte lui-même l'arrêt de son exil, le roi Jacques étant toujours détenu.

Du lieu de sa retraite, cet adroit courtisan parvint à regagner la confiance du pape et à rassurer les princes du sang; il reparait l'année suivante à la cour, et fait couronner publiquement sa souveraine, sans que le nom de son époux soit prononcé; exclusion tacite, mais cruelle, qui le vengeait d'un souverain, son rival.

Le roi Jacques, avili par une longue captivité, haï de la reine et méprisé de son peuple, libre enfin, repasse en France, comte de la Marche, et va mourir moine au fond d'un cloître.

On appelle contre le pouvoir de Caraccioli, appuyé de la reine, un Louis III, duc d'Anjou, contre lequel Jeanne appelle à son tour Alphonse,

roi d'Aragon et de Sicile, qu'elle adopte pour son héritier: mais bientôt elle est forcée d'adopter contre cet Alphonse ce même Louis III, qui venait d'être battu par lui; alternatives d'adoptions qui furent plus funestes à Jeanne que la variété de ses galanteries.

Caraccioli, grand-sénéchal du royaume de Naples, et amant de la reine, est assassiné.

Après ces troubles, où s'était consumée la jeunesse de la souveraine et du favori, le favori n'aimant plus, n'étant plus aimé, eut l'imprudence de se croire encore nécessaire. Un jour, il exigeait de Jeanne une grâce nouvelle, et la demandait avec fierté. Surpris d'un refus, le premier qu'il eût reçu d'elle, il se livra à toute la violence de son emportement, et la reine porta les marques d'un outrage impardonnable à l'amour même. Les courtisans obtinrent de la reine l'ordre d'arrêter son ancien favori.

La reine Jeanne meurt en 1412.

La haine publique alla plus loin que son ordre, et Caraccioli fut massacré. La reine ne lui survécut pas long-temps. Avant de mourir, elle avait vu descendre au tombeau Louis III d'Anjou, dont elle s'était fait un appui par adoption contre Alphonse, également adopté par elle. Son testament substitua à Louis III d'Anjou, René, son frère. C'est ce même René qui, depuis chassé du royaume de Naples par Alphonse, et passant dans sa fuite par Florence, eut la faiblesse de recevoir du pape l'investiture d'une couronne qu'on venait de lui ravir.

CHAPITRE IV.

Les deux royaumes de Sicile et de Naples sont réunis.

Après la mort de Jeanne II et la retraite de René d'Anjou, Alphonse, déjà roi d'Aragon et de Sicile, devenait encore possesseur de Naples. Deux fois il avait été adopté par Jeanne; mais le fruit de cette double adoption lui était ravi par les droits que le pape et le testament de la reine avaient donnés à René d'Anjou. Les armes à la main, il veut annuler le choix de la reine, son testament et l'investiture du pontife en faveur de la maison d'Anjou; et en souverain habile, il légitima les droits de la force par le sceau de l'autorité pontificale, toujours imposante en Italie.

Alphonse d'Aragon est reconnu roi par le pape Eugène.

Il fit demander en même temps l'investiture de Naples à Eugène de Rome et à Félix d'Avignon, promettant de reconnaître pour pape le premier qui le reconnaîtrait pour roi. Félix se trouvait lié aux intérêts d'Anjou, et attendait tout de la France; ce fut donc Eugène qui, profitant des offres d'Alphonse, ratifia par une bulle les premières adoptions et sa dernière conquête.

1450 La Sicile, gouvernée par des vice-rois, sous un prince assez puissant pour maintenir la paix, assez éclairé pour protéger les arts, jouissait, depuis

quelques années, d'une heureuse tranquillité et d'une situation florissante. Naples partagea bientôt la même félicité, et dut aux soins du monarque, qui préférait le séjour de cette ville, plusieurs de ses embellissemens. Naples et la Sicile respirèrent donc sous un prince ami de ses peuples, des lois et des lettres, refuge et protecteur des savans qui s'exilaient en foule de Constantinople, et dont il sauva même quelques uns des bûchers de l'inquisition. Aragonais, Siciliens, Napolitains, tous se crurent compatriotes sous un monarque qui partageait entre eux ses soins et sa présence, et qui suffisait au bonheur de tant de peuples. Il s'en occupa d'autant plus constamment, qu'une fois établi sur le trône, il eut moins que ses prédécesseurs à lutter contre l'ambition des papes, et qu'il put être bienfaisant avec sécurité : c'est de son temps que monta sur la chaire de saint Pierre le vertueux Nicolas V, élu malgré lui-même, homme à jamais respectable, qui, après le schisme d'Occident, nomma doyen du sacré collége son concurrent détrôné, l'anti-pape Félix. Ce pontife, dédaignant le faux honneur de briller dans les fastes de la cour de Rome parmi les papes soutiens de l'ambition pontificale, lui préféra l'honneur véritable de laisser un nom cher à l'humanité. Il partagea avec Alphonse la gloire de faire oublier à l'Italie les calamités qui l'affligeaient depuis long-temps; mais,

Nicolas V, pape vertueux.

comme si le royaume de Naples eût été destiné à expier, par un des fléaux de la nature, la tranquillité dont il jouissait sous Alphonse, un affreux tremblement de terre engloutit cent mille de ses sujets. [1]

Mort d'Alphonse en 1458.

Ce désastre fut bientôt suivi de la mort d'Alphonse, monarque vraiment digne de l'être, à la mémoire duquel on ne peut reprocher que quelques faiblesses, entre autres celle qu'il eut pour Ferdinand, son fils naturel. Il l'avait nommé son successeur, et avait obtenu pour lui une bulle d'investiture peu de temps avant sa mort, laissant à son frère don Juan, déjà roi de Navarre, l'Aragon et la Sicile. Ce fut une faute qui fit après lui le malheur du royaume de Naples, que don Juan aurait pu protéger de toute la puissance aragonaise et sicilienne; c'était le seul moyen d'imposer à l'ambition des papes. En effet, Calixte III, qui, après la mort de Nicolas V, avait repris l'ancien système pontifical, et qui avait déjà inquiété les dernières années d'Alphonse, préparait de nouvelles traverses à Ferdinand, possesseur d'un seul royaume abandonné à lui-même; dès-lors la branche napolitaine d'Aragon devint l'objet de la jalousie des pontifes, encouragés

Calixte III, nouveau pontife, renouvelle les troubles en appelant encore la maison d'Anjou au trône de Naples.

[1] Le roi assistait à la messe. Aux premières secousses du tremblement de terre, tout le monde sortait avec effroi; le prêtre même quittait l'autel. Alphonse le retient, et lui ordonne d'achever le sacrifice.

par l'espérance d'en consommer la ruine. Calixte rappelle en Italie René et Jean d'Anjou; il fomente, il irrite les troubles intérieurs du royaume, et pousse l'emportement jusqu'à soulever contre Ferdinand la puissance ottomane.

Scanderberg vient au secours de Ferdinand, roi de Naples.

Le roi de Naples allait succomber sous tant d'ennemis, lorsque le fameux Scanderberg se rappelant les grands services qu'il avait reçus du père de ce prince, vola à son secours, et le délivra de tant de puissances liguées pour la ruine de ses États. Après cette espèce de triomphe, le monarque eut la faiblesse d'abandonner le gouvernement au naturel féroce et indomptable d'Alphonse son fils; ce qui attira sur lui la haine et le courroux des barons napolitains. Une conspiration se forma sur-le-champ; le comte de Sarno et Petruccio, secrétaire du monarque, sont à la tête; et le pontife, pour profiter de ces temps orageux, appelle de nouveau en Italie un petit-fils de René d'Anjou.

Nouvelle guerre civile.

Ferdinand découvrit le complot, et montra aux conjurés une fermeté qui ne leur laissait aucun espoir d'échapper aux supplices. Les barons audacieux osèrent lui faire des propositions qui étaient très avantageuses aux rebelles. Le roi dissimula son ressentiment, et crut ne pas devoir les rejeter, en attendant qu'il pût faire repentir des sujets d'avoir traité avec leur souverain. Le pape, le roi d'Aragon et le vertueux Frédéric,

frère d'Alphonse, furent garans du traité, qui, par là, devenait respectable à Ferdinand; mais un cœur accoutumé au crime ne connaît rien de sacré.

Lorsque les esprits furent calmes, et que la haine ou la crainte eurent cédé à la sécurité, Ferdinand fit éclater une vengeance odieuse et terrible. Le comte de Sarno, entièrement rassuré par les bontés qu'il recevait chaque jour du monarque, mariait sa fille au duc d'Amalfi, et les noces se célébraient à la cour, dans le palais même qu'habitait le roi : on se livrait à l'allégresse; la scène change; la fête devient une désolation. Le roi, sans respect pour sa parole, pour les droits de l'hospitalité, pour le nom du pape et du roi d'Espagne, garans du traité d'amnistie, fait arrêter le comte de Sarno et tous ceux qu'il croit ses complices : le comte, Petruccio et ses enfans sont décapités dans la cour du château; une foule de noblesse est proscrite, leurs biens confisqués et envahis; le roi devient l'horreur du peuple et des nations étrangères. Mais, par une fatalité odieuse, et qui révolterait encore davantage si le crime n'était pas lui-même sa punition, Ferdinand, après cet attentat, ne laissa pas de régner six ans dans une paix et une tranquillité dont il n'avait pas joui jusqu'alors. Ce fut son fils, bientôt son successeur, qui sembla porter seul la peine tardive des forfaits arrachés à la faiblesse de son père.

1487. Le comte de Sarno et Petruccio sont décapités.

Charles VIII, héritier des droits de la maison d'Anjou au trône de Naples, entre en Italie à la tête d'une armée.

Charles VIII, roi de France, venait, en montant sur le trône, d'acquérir des prétentions au royaume de Naples. Le comte du Maine, héritier de René, avait, à l'exclusion de son neveu, légué par testament les droits de la maison d'Anjou à Louis XI, son cousin germain. La vieillesse de ce monarque, livrée tout entière dans le sein de son royaume à l'exercice pénible de la tyrannie, et consommant chez lui l'ouvrage de la servitude politique, avait négligé ces droits que réclama bientôt l'ambition mal conseillée du jeune Charles. Le nouveau roi de France apprend que le pape Alexandre VI vient de donner à Alphonse l'investiture de Naples que Charles demandait pour lui-même. Il lève une armée, descend en Italie, et une terreur panique avait déjà saisi Alphonse, qui, déposant la couronne entre les mains de son fils, Ferdinand II, va cacher dans un cloître la honte de son règne et les remords de sa vie. Il y mourut dans les convulsions d'un désespoir féroce, et sa mort, désirée si long-temps, parut encore trop tardive à ses peuples. 1494.

Charles marche droit à Rome, s'en rend maître, 1495.
demande au pape l'investiture de Naples. Le pontife lui répond naïvement qu'il faut attendre que sa conquête soit plus avancée. Charles sort de Rome, va s'emparer de Naples déjà abandonnée par son souverain : il confie les places conquises

Charles VIII s'empare de Naples.

à des gouverneurs, qui, par une conduite téméraire et violente, aliènent les peuples et indisposent tous les souverains d'Italie. Le vainqueur va se trouver réduit à repasser en France; mais il fallait s'en ouvrir le passage à travers des armées ennemies; il fallait protéger sa retraite par une victoire, et triompher pour fuir : c'est l'avantage que procura la brillante journée de Fornoue.

Alexandre VI, intimidé par Charles, qui le menaçait d'un concile où devait être déposé un pontife qui déshonorait la tiare, avait enfin accordé au roi de France l'investiture de sa conquête; mais cette investiture lui devenait inutile, ainsi que son couronnement, célébré avec tant de faste à Capoue. A peine est-il repassé en France, que Ferdinand II est rentré dans Naples; il y
1498. meurt, et sa mort est bientôt suivie de celle de Charles VIII.

Louis XII vent faire revivre ses droits, et se qualifie roi de Naples.

Louis XII, son successeur, qui avait de son chef des droits sur le duché de Milan, se porte pour héritier des droits de Charles VIII sur Naples, et s'en était déjà qualifié roi. L'inutile campagne de Charles en Italie avait coûté à la France le Roussillon et la Cerdagne, qu'il avait fallu céder à Ferdinand-le-Catholique pour acheter son inaction. Louis XII, destiné à être encore plus trompé par ce prince que ne l'avait été Charles VIII, craignant d'être traversé dans sa

conquête par les prétentions du roi d'Espagne, conclut avec lui un traité, par lequel ces deux monarques se partageaient le royaume de Naples, qu'ils devaient tous deux attaquer en même temps.

Partage le royaume de Naples avec le roi d'Espagne.

On vit donc deux rois, l'un nommé *Très-Chrétien*, l'autre *le Catholique*, unis pour dépouiller un souverain légitime, demander au pape Alexandre VI, opprobre du Saint-Siége, la permission de partager sa dépouille, et dans l'instant où ce pontife est en liaison publique avec le Turc, lui représenter ce pacte inique et révoltant comme un traité religieux qui bientôt va réunir et armer les chrétiens contre les infidèles. Quelle fut la victime de cette union perfide? c'est le vertueux Frédéric, second fils de Ferdinand Ier, qui, lors de la conjuration des barons napolitains, était déjà tellement estimé, qu'on le força de servir de garant à son père, et qui, toujours plus cher à la nation, venait de parvenir au trône par droit d'hérédité. C'est lui que l'on vit chassé de ses États par les armes de deux rois ligués, venir recevoir une pension du roi de France, et mourir bientôt après en Touraine, laissant une veuve et des enfans que Louis s'engage, par un traité solennel, à laisser manquer de tout.[1]

Frédéric, fils de Ferdinand, et prince vertueux, est enfin reconnu roi, mais obligé de céder aux forces de la France et de l'Espagne réunies.

Fatalité étrange qui choisit le vertueux Louis XII

[1] Louis fut fidèle à cet odieux article de son traité avec Ferdinand. La veuve de Frédéric ayant refusé de se remettre, avec ses enfans, au pouvoir du roi catholique, se retira à

pour être l'instrument d'une iniquité si cruelle, et dont il ne retira aucun avantage. Les Français et les Espagnols furent unis tant qu'il fallut conquérir, mais ils se brouillèrent bientôt lorsqu'ils n'eurent plus qu'à jouir de leurs conquêtes; il s'éleva, pour le partage de la dépouille de Frédéric, des discussions entre le général espagnol et le vice-roi français.

Discussions nouvelles entre les Espagnols et les Français.

Nemours, il faut l'avouer, fut l'agresseur : il remporta une victoire sur les Espagnols; mais Gonsalve, mieux secondé par sa cour, reprit bientôt l'avantage, et chassa les Français, battus de tous côtés. Louis souhaite la paix; Ferdinand consent à traiter. Mais tandis qu'il envoie en France des ambassadeurs, à la tête desquels est l'archiduc Philippe, son gendre, il ordonne à Gonsalve de poursuivre la conquête de Naples. Qu'arrive-t-il? il reçoit à la fois la nouvelle d'une victoire de son général, et la nouvelle du traité conclu par Philippe avec le roi de France. Il fait à l'archiduc l'outrage de le désavouer à la face de l'Europe. C'est alors que son gendre put répéter ces mots d'un prince contemporain sur le roi catholique : « Je voudrais, quand il fait un « serment, qu'il jurât du moins par un Dieu « auquel il crût. »

Les Français sont battus, et obligés de quitter l'Italie.

1504.

Ferrare; ils y moururent tous dans la misère, Louis XII et le roi catholique, leur parent, ne leur faisant passer aucun secours.

Louis XII, étonné de la perfidie du roi d'Espagne, s'indigne et veut armer; mais l'épuisement de la France l'oblige à sacrifier son juste ressentiment. De nouvelles circonstances amènent enfin un traité par lequel il renonce entièrement au royaume de Naples, en donnant pour épouse, à Ferdinand, Germaine de Foix, sa nièce.

Louis XII renonce à la couronne de Naples.

Ainsi ces longues et ruineuses prétentions de la maison de France sur le trône de Naples, n'eurent d'autre effet que d'assurer à cette princesse un mariage illustre et malheureux.

La cour de France vit dans ce traité la cession d'un droit litigieux sur un royaume qu'elle venait de perdre. Celle d'Espagne y vit la possession tranquille d'un royaume usurpé, dont elle jouirait désormais, sans craindre pour l'avenir les réclamations d'une maison rivale et puissante. Ferdinand réunit donc Naples à ses vastes domaines, et se hâta de faire un voyage dans ses nouveaux États. Mais ce voyage, que sa politique crut nécessaire, montrant de près aux Napolitains leur nouveau maître, diminua leur admiration, et prouva qu'un prince peut remplir l'Europe de sa renommée, sans que sa personne mérite, aux yeux de ses sujets, les respects prodigués à son nom.

Le royaume de Naples et de Sicile passe pour toujours sous la domination espagnole. 1506.

Où l'intérêt et l'action cesse, l'histoire devrait s'arrêter; mais nous devons un coup d'œil aux

Le royaume de Naples est opprimé par les vice-rois d'Espagne.

principaux événemens dont Naples ou la Sicile furent les théâtres sous les vice-rois espagnols, ou dans les révolutions qui leur donnèrent de nouveaux souverains. Devenues provinces d'Espagne, malheureuses obscurément, l'ambition fastueuse de Charles-Quint les traite comme un pays de conquête.

La tyrannie sombre et tranquille de Philippe II pesa sur elles plus encore que sur le reste de ses sujets. Sous ses successeurs, Philippe III et Philippe IV, l'Espagne, accoutumée à se croire puissante, et cherchant à prolonger sa méprise, sans cesse affamée d'hommes et d'argent, leur demanda ce que lui refusaient tant d'autres provinces épuisées. Un vice-roi osait-il, dans les temps de calamités, faire des représentations à la cour de Madrid, c'était demander son rappel. De cette oppression naquirent des tumultes populaires ou des conspirations réfléchies.

Le joug espagnol devint si odieux, qu'on vit à cette époque, Naples sans cesse déchirée par des factions, n'offrir pendant un long espace que des scènes d'horreur. Les trois frères Imperatori
1600 appellent François Ier en Italie, et s'engagent à lui en ouvrir les barrières. Campanella, moine calabrois, conçoit la folle idée d'ériger Naples en république, et porte partout l'étendard de la révolte. Alessi brave la puissance législative, et oblige le souverain à révoquer un impôt sur

les grains; en vain un insensé gouverneur de Palerme, forcé de diminuer le prix du blé, crut y suppléer en diminuant le poids du pain.

Mais l'histoire ne nous présente point de calamité aussi effrayante que celle où Mazaniello plongea ce royaume. Cet homme, de la plus basse extraction, alliant à un caractère féroce une âme téméraire et hardie, entreprit de faire abolir les impositions que le duc d'Arcos, alors vice-roi de Naples, venait de mettre sur les fruits et les légumes, nourriture ordinaire du peuple. Le 7 juillet 1647, s'étant mis à la tête d'une troupe de mécontens, tous gens de son état, et aussi déterminés que lui, le nombre des séditieux augmenta bientôt à tel point, que le duc d'Arcos fut obligé de se réfugier dans une des principales forteresses de la ville.

Sédition de Mazaniello, en 1647.

Encouragés par cette faiblesse du vice-roi, les révoltés, au nombre de plus de cinquante mille, ayant mis Mazaniello à leur tête, se portèrent à tous les excès et tous les désordres dont est capable une multitude effrénée; les prisons furent ouvertes, les maisons des principaux nobles livrées aux flammes, et toute la ville, pendant dix jours, entièrement abandonnée au pillage.

Ce souvenir funeste remplit encore d'effroi les habitans de Naples, dont les pères furent témoins de cette horrible catastrophe. Il n'y eut peut-être

jamais d'exemple plus frappant de la fureur d'un peuple révolté, mais en même temps de son inconstance et de sa légèreté. Mazaniello ne pouvant soutenir le poids de la puissance et de l'autorité sans bornes à laquelle il avait été élevé, et se croyant tout permis, se porta à des actions si extravagantes et si cruelles, qu'il devint en horreur à ce même peuple qui, la veille, venait de le regarder comme son dieu tutélaire. Il fut lui-même massacré; on porta sa tête en triomphe au bout d'une pique, et son corps fut traîné avec ignominie.

1648 A peine la tranquillité commençait-elle à renaître dans Naples, que le duc de Guise vint encore la troubler; mais sa tentative sur cette ville est l'exploit d'un aventurier magnanime, qui, cherchant à rappeler le souvenir des prétentions de ses ancêtres sur une souveraineté, court à la gloire plutôt qu'au succès dans une entreprise audacieuse, et entend, presque au moment de sa retraite, les instigateurs de son projet, heureux d'échapper au châtiment, remercier le ciel par des *Te Deum* de la fuite du prince qu'ils avaient nommé le protecteur de la liberté.

1675. La protection donnée par Louis XIV aux Messinois, qui venaient d'arborer l'étendard de la révolte, est une de ces diversions qui n'ont pour objet que d'inquiéter une puissance ennemie.

Louis XIV, vainement reconnu à Messine, abandonne les révoltés au ressentiment de la cour de Madrid, et sacrifie les Messinois au besoin de la paix, par le traité de Nimègue.

Depuis cette époque, nulle révolution à Naples ni en Sicile, jusqu'au moment où, pendant 1707.
la guerre de la succession, les armes impériales, heureuses entre les mains du prince Eugène, mettent Naples sous le pouvoir de l'empereur, 1713.
en dépit de la fidélité qu'elle venait de jurer à Philippe V. Le traité d'Utrecht donne la Sicile à Victor-Amédée, duc de Savoie, celui de tous les princes qui était le plus éloigné d'y prétendre.

L'empereur traite avec le duc de Savoie, qui reçoit la Sardaigne en échange. La Sicile, re- 1734.
conquise par les Espagnols, reprise de nouveau par l'empereur, passe enfin dans les mains de don Carlos, à qui le cardinal de Fleury fait assurer le prix de ses exploits et la couronne des Deux-Siciles, par le traité de Vienne du 15 mai 1734.

Les deux États, heureux sous la domination de don Carlos, comptent parmi ses plus grands bienfaits celui d'avoir été préservés de l'inquisition.

Ferdinand VI, roi d'Espagne, son frère, étant mort, don Carlos lui succéda sur le trône d'Espagne, et remit la couronne de Naples à son 1759.

troisième fils, Ferdinand IV, en 1759, époque d'un gouvernement enfin tranquille et heureux, sous le règne de la branche espagnole de la maison de Bourbon.

FIN DU PRÉCIS HISTORIQUE DES RÉVOLUTIONS DE NAPLES ET DE SICILE.

VOYAGE PITTORESQUE

OU DESCRIPTION

DES ROYAUMES DE NAPLES ET DE SICILE.

DESCRIPTION DES ROYAUMES

DE

NAPLES ET DE SICILE.

CHAPITRE PREMIER.

CARTES GÉOGRAPHIQUES DU ROYAUME DE NAPLES. — PLAN TOPOGRAPHIQUE ET VUES GÉNÉRALES DE CETTE VILLE, PRISES SOUS DIFFÉRENS ASPECTS.

Carte des royaumes de Naples et de Sicile, n° 1. *

Avant d'entrer dans les détails intérieurs du pays que nous avons à décrire, il est sans doute à propos d'en faire connaître l'étendue et la situation. C'est pour cette raison que nous donnerons non seulement une carte générale du royaume de Naples, dans laquelle est aussi comprise la Sicile, qui fait partie de ce royaume, mais encore des cartes particulières, très détaillées, qu'on a séparées suivant les divisions géographiques qui ont paru les plus naturelles.

* Les numéros indiqués dans les notes marginales correspondent à ceux des cartes et des planches de l'Atlas, que nous diviserons en trois parties, savoir : Naples et ses environs, la Grande-Grèce, et la Sicile.

Le N. placé au haut des planches désigne la partie consacrée à Naples.

G.G., celle consacrée à la Grande-Grèce.

S., celle consacrée à la Sicile.

On a pensé ne pouvoir mieux faire que de prendre pour modèle la grande carte dressée par Rizzi Zannoni, d'après les ordres du roi des Deux-Siciles. Cette carte est la meilleure et la plus exacte que l'on connaisse; mais comme elle est d'une très grande étendue, elle a été réduite en trois parties. La première division comprend la Terre de Labour, autrefois la Campanie, la principauté de Salerne, divisée en ultérieure et citérieure, avec une partie de la Capitanate, qui formait l'ancienne Apulia. Les deux autres divisions renfermeront, l'une la terre d'Otrante, l'autre la Calabre.

Carte de la Terre de Labour, n° 2.

Description géographique du royaume de Naples.

Tout ce pays, connu anciennement sous le nom de *Grande-Grèce*, à cause du grand nombre de colonies grecques qui vinrent s'y établir, forme une presqu'île considérable qui occupe à peu près la moitié de l'Italie. Elle est bornée au nord et au couchant par la campagne de Rome, la Sabine et la Marche d'Ancône; à l'orient, par le golfe de Venise ou mer Adriatique; au midi et à l'occident par une partie de la Méditerranée, appelée *mer de Toscane*, et autrefois *mer Tyrrhénienne*.

La plus grande longueur du royaume de Naples du midi au nord, depuis le cap Spartivento, à l'extrémité de la Calabre, jusqu'à l'embouchure du Tronto, qui sépare l'Abruzze de la Marche d'Ancône, est d'environ trois cent cinquante milles, et sa largeur, depuis le golfe de Gaëte

jusqu'à la pointe de la Capitanate ou de la Pouille au cap ou promontoire Gargano, est d'environ cent milles; ce qui forme plus de quatre cents lieues de côtes.

On divise le royaume de Naples en dix provinces; savoir : la Terre de Labour, où est située la ville même de Naples; la principauté de Salerne, l'Abruzze, le comté de Molisse, la Capitanate ou la Pouille, la Basilicate, la terre de Bari, la terre d'Otrante et les deux Calabres, ultérieure et citérieure.

La plus grande partie de tout ce royaume, un des plus fertiles et des plus beaux qu'il y ait en Europe, est aujourd'hui presque déserte et comme inconnue, la Terre de Labour et les environs de Naples étant presque les seuls cultivés et habités. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans le reste du royaume de Naples beaucoup de villes et d'habitations susceptibles, par les productions naturelles du pays, d'un très grand commerce; mais, excepté la ville de Tarente, qui fournit une assez grande quantité d'huile, de laine et de coton, tout ce pays est bien loin de son antique splendeur. Nous verrons cependant dans la description que nous avons à en faire, que toute cette extrémité de l'Italie renfermait autrefois des villes et des colonies puissantes qui ont produit de grands hommes, et chez lesquelles les sciences et les arts ont été portés fort loin.

Carte du golfe de Naples et de ses environs, n° 3.

Nous avons également donné la carte du golfe même de Naples et de ses environs, tant de la partie de Pouzzol que de celle du Vésuve, et jusque près de l'extrémité du cap ou promontoire de Minerve; ce qui comprend une grande partie de la Terre de Labour. Cette carte est dressée d'après celle qu'on trouve à la tête de l'ouvrage des peintures d'Herculanum, levée par les ordres mêmes du roi de Naples. Nous avons cependant cru devoir la rectifier dans la partie du golfe de Pouzzol et des champs Phlégréens, d'après les observations de MM. les ingénieurs du roi des Deux-Siciles.

Naples est située au quarantième degré cinquante minutes de latitude, et trente-un degrés cinquante-deux minutes de longitude, à quarante-trois lieues de Rome, et trois cent quatre-vingts de Paris environ. Son origine est si ancienne qu'elle se perd dans les temps fabuleux. Le nom de *Parthénope* qu'elle porta long-temps, était, à ce que dit la fable, celui d'une des sirènes qui cherchèrent à séduire Ulysse par le charme de leur voix. Cette sirène fit naufrage sur les bords de la mer Thyrrénienne, y fut enterrée, et son tombeau ayant été trouvé par les premiers fondateurs de la ville de Naples, ils donnèrent à leur ville le nom de *Parthénope*, sous lequel elle a été désignée depuis dans tous les poëtes latins.

D'autres traditions aussi anciennes, et qui sont

bien plus vraisemblables, disent que les habitans de Cumes, une des premières colonies grecques établies en Italie, ont fondé eux-mêmes cette ville, et lui ont donné le nom de *Néopolis*, qui ne veut dire autre chose que ville nouvelle. Quoi qu'il en soit, il commença d'en être parlé comme d'une grande ville, trois cents ans avant Jésus-Christ, et Tite Live dit que les villes de Paléopolis et de Néapolis, habitées par le même peuple, et très voisines l'une de l'autre, avaient été bâties par les Cuméens venus par mer de l'île d'Eubée, aujourd'hui Négrepont, île très puissante dans le canton, et sur le rivage de la mer où ils s'étaient établis.

L'on voit encore dans cet auteur qu'en 535 elle offrit aux Romains des secours pour les aider à chasser Annibal de l'Italie, et lui envoya, à ce que dit l'historien, quarante vases d'or d'un poids considérable, *quadraginta pateræ aureæ magni ponderis*. Il paraît au reste que les Napolitains demeurèrent toujours attachés aux Romains, et que jusqu'à ce que leur ville fût déclarée colonie romaine sous les empereurs, elle conserva la religion, la langue et les usages des Grecs. Nous verrons par la suite que les empereurs et les plus riches habitans de Rome venaient s'y établir, et jouir des délices de ce climat enchanteur.

Dans le cinquième siècle, à la décadence de l'empire, Naples subit le sort de toutes les villes

d'Italie : les Goths s'en emparèrent ; Bélisaire la reprit et la livra au pillage après un long siége : elle fut encore prise et dévastée par Totila ; elle passa de là au pouvoir des empereurs d'Orient ; ensuite les rois lombards la rendirent tributaire ; et ce ne fut qu'après une suite de démêlés et de guerres éternelles avec les princes de Bénévent, de Capoue, de Gaëte, les Grecs et les Sarrasins, qu'elle prit une forme nouvelle à l'arrivée de ces gentilshommes normands, comme nous l'avons vu dans le *Précis historique du royaume de Naples*, vers le commencement du onzième siècle.

Plan de la ville de Naples, n° 4.

Pour qu'on saisisse plus facilement la description que nous avons à donner de la ville de Naples, de sa situation, de sa forme, ainsi que des objets de curiosité qu'elle renferme, nous avons pensé qu'un plan topographique était indispensable, et nous l'avons fait graver avec soin.

Au premier aspect, et en considérant la position de Naples, bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer, on doit sentir combien la situation en est agréable ; son étendue dans sa plus grande longueur est au moins de trois mille toises ; son circuit, en faisant le tour de ses anciens murs, à partir de la porte ou du château des Carmes, (n° 55)[1], remontant au palais de Capo di Monte

[1] Ces numéros placés entre deux parenthèses sont ceux qu'on retrouve dans le plan gravé, planche quatrième de l'Atlas.

(n° 1), allant ensuite au château Saint-Elme (n° 8), et redescendant de là sur le bord de la mer, depuis l'extrémité du faubourg de Chiaïa à Capo di Mergellina, et continuant jusqu'au pont de la Madeleine, à l'autre extrémité de la ville ; ce circuit, dis-je, est au moins de trois lieues de France.

Sa construction intérieure est, comme on le voit, très irrégulière, ainsi que le sont presque toutes les villes anciennes, et construites ou augmentées à différentes époques. La plus belle de ses rues est celle que l'on nomme la rue de Tolède (n° 36) ; elle a environ cinq cent quarante toises de longueur.

Quant à ses places publiques, auxquelles on donne à Naples le nom de *Largo*, il n'y en a aucune de régulière. La plus spacieuse est celle qui est près le palais des Études, ou Muséum de Naples (n° 6). La place du marché des Carmes est célèbre dans l'histoire de cette ville, parce que c'est le lieu où on a commencé la fameuse sédition de Mazaniello. Il y a encore devant, le château Neuf (n° 23), *il largo del Castello*, qui est assez étendu, mais sans nulle décoration. C'était le lieu destiné à ces spectacles populaires appelés *Cocagnes*, spectacles barbares qu'on a eu raison de supprimer.[1]

[1] Cette espèce de fête, fort ancienne, et bien faite pour caractériser les mœurs des habitans de Naples, nous a paru mériter d'être représentée. Voir la planche n° 72 de l'Atlas.

Un des édifices principaux et des plus considérables de la ville de Naples est le palais du roi (nº 22). Sur les hauteurs, à l'extrémité de la ville (nº 1), il en a un autre, appelé *Capo di Monte*, mais qu'il n'habite point, et qui est comme abandonné.

Le château Neuf est désigné par le nº 24. Celui qu'on appelle *Castello dell' Ovo*, par le nº 30; celui-ci est bâti au bout d'une langue de terre qui avance dans la mer : c'est une espèce de petite forteresse qui ne serait pas d'une grande défense; la seule importante qu'il y ait à Naples, par sa situation comme par ses fortifications, est le château Saint-Elme (nº 8).

Au-dessous de ce château (nº 9) est la belle maison des Chartreux, dans un des sites les plus agréables de l'univers. Le Môle, ou fort de la Lanterne, bâti au milieu du port de Naples, est une des promenades et l'un des lieux les plus fréquentés de la ville.

En général, les églises, dont le nombre est considérable, sont plus curieuses par leurs richesses intérieures, et la quantité d'ornemens en tous genres qui les décorent, que par le mérite de l'architecture, très médiocre presque partout, soit dans les palais, soit dans tous les autres édifices.

Cette ville est, relativement à sa grandeur, une des plus peuplées de l'Europe; les derniers dé-

nombremens portent la totalité de ses habitans à cinq cent mille environ, sur lesquels on doit compter au moins huit ou dix mille religieux ou religieuses : on en peut juger par le nombre de maisons de moines et de couvens de toute espèce dont Naples est remplie, puisqu'on y compte dix-sept maisons de franciscains, quinze de dominicains, et vingt de camaldules, chartreux, bénédictins, etc.

Le nombre des avocats et gens de loi, appelés *paglietti*, y est aussi très considérable. On assure qu'il monte à près de trente mille.

Une autre classe d'hommes excessivement nombreuse à Naples, est celle du petit peuple, qui, par paresse et à la faveur du climat, vit presque dans l'état de sauvage : c'est ce qu'on y appelle les *Lazzaroni ;* ils y habitent les rues, les rivages de la mer; sont très peu vêtus, se nourrissent de poissons secs et de légumes, n'ont aucune propriété, et n'en veulent point avoir, couchent à l'air dans des places ou sur des terrasses, parce que la température d'un climat toujours serein le leur permet, et passent ainsi doucement leur vie sans soins ni soucis; leur langage, qui est le napolitain du bas peuple, paraît rude, mais il est quelquefois énergique; ils y joignent un accent et des gestes animés. [1]

[1] Ils y sont si multipliés, si caractéristiques, si consacrés à chaque mouvement des passions, qu'avec une parfaite con-

Les lazzaroni font en quelque façon corps, puisqu'ils se nomment un roi; mais il est presque toujours pensionné par le gouvernement. Leurs passions sont violentes; et ce corps, dans les révolutions, pouvait, autrefois surtout, être redoutable; il l'est moins aujourd'hui, par les progrès de la police, et le nombre des troupes; mais il présente une image de misère et de barbarie que les mœurs du reste de l'Europe rendent encore plus frappante.

Nous n'entrerons point ici dans de plus grands détails sur cette ville, dont nous avons voulu donner seulement une première idée, nous réservant de nous étendre davantage par la suite sur les mœurs et les usages de ses habitans.

Vue de Naples, prise du faubourg de Chiaïa, n° 5

Cette ville, bâtie en amphithéâtre, offre un des plus beaux aspects possibles. Comme elle forme un demi-cercle sur le bord de la mer, le célèbre Vernet, peintre d'après lequel on a gravé ces estampes, l'a représentée sous deux points de vue. Le premier est pris de l'extrémité du faubourg de Chiaïa, près du chemin qui conduit à Pouzzol par la grotte de Pausilippe. Le demi-cercle est terminé par le château de l'Œuf, et dans l'éloignement on aperçoit le Vésuve. Sur les hauteurs est situé le château Saint-Elme;

naissance de leurs expressions, on pourrait de la simple vue, et sans le secours de l'ouïe, suivre la conversation de deux Napolitains.

et un peu au-dessous la Chartreuse de Saint-Martin.

Vue prise du bastion *il Torrione del Carmine*, n° 6

L'autre vue, peinte par le même maître, est prise de l'autre extrémité de la ville, également sur le bord de la mer, et du pied de la tour ou bastion des Carmes, appelé *il Torrione del Carmine*. L'on aperçoit en avant dans la mer le Môle ou fort de la Lanterne; au-dessus est le palais du roi; et plus loin à l'extrémité du tableau, ce même château de l'Œuf que l'on voit du côté opposé dans l'autre vue de Naples. Cette distance d'une extrémité de la ville à l'autre peut former environ deux mille six cents toises.

Ces deux vues donnent l'idée de la plus belle partie d'une ville dont tous les voyageurs ont admiré ou décrit avec enthousiasme la situation; mais ce que les arts ne peuvent rendre, c'est le charme de son climat, la beauté d'un ciel presque toujours pur et serein; avantage principal d'un séjour que les Romains, maîtres de l'univers, et devenus sensibles à toutes les voluptés, venaient habiter de préférence.

Vue prise de *Capo di Monte*, n° 7

Pour ne laisser rien à désirer sur l'idée que nous voulons donner de la ville de Naples et de sa situation, nous avons cru devoir joindre aux vues que l'on vient de donner, ainsi qu'au plan topographique de cette ville, deux autres vues prises des lieux d'où l'on peut la découvrir en plus

grande partie, comme en étant les endroits les plus élevés.

Celle qui se trouve sous le n° 7, est l'aspect que l'on découvre du palais du roi, appelé *Capo di Monte*. Cet édifice considérable a été bâti sur les dessins de Van Vitelli, architecte romain de grande réputation en Italie, et à juste titre. On prétend que ce séjour a été abandonné à cause du peu de solidité de ses fondemens, et malgré toute la dépense qu'on a faite pour les assurer. On dit encore que les difficultés qu'on a trouvées pour y faire venir des eaux, sont cause qu'il n'est plus habité. La situation en est au reste infiniment agréable, attendu qu'il domine sur toute la ville de Naples, qu'on découvre d'un bout à l'autre.

Ce palais, malgré l'abandon dans lequel on le laisse, est un des objets de Naples les plus intéressans à voir, par la quantité de choses vraiment curieuses qui y sont conservées. Ces richesses consistent en une bibliothéque considérable, un médailler très riche, très nombreux, et surtout dans une collection de tableaux des plus grands maîtres, formée par les princes de la maison Farnèse; elle y fut apportée par don Carlos, lorsqu'il passa de Parme à Naples. [1]

[1] Indépendamment de la collection des tableaux conservés à Capo di Monte, tous les voyageurs se rappelleront avec plaisir deux objets de curiosité des plus intéressans qu'il y ait dans ce palais. L'un est un livre d'office de la Vierge, qui a appartenu à un cardinal de la maison Farnèse, et qui est orné de miniatures d'un fini et d'une perfection achevée; il a été peint en 1546 par Clovio Macedo, élève de Michel-Ange. Tous les détails d'ornemens, cariatides, arabesques, camées, y sont peints avec un goût et un esprit infini.

L'autre curiosité, très précieuse dans un autre genre, est une coupe ronde antique, formée d'une agate onyx orientale, qui a huit pouces de diamètre sur deux pouces environ de profondeur. Dans le fond de la coupe est un sujet composé de plusieurs figures en bas-relief, et en dehors on a gravé une tête de Méduse qui occupe tout le dessous du vase.

Le fort que l'on voit à la droite, sur le haut de la montagne, est le château Saint-Elme, et dans l'éloignement, à l'entrée du golfe, est l'île de Caprée, plus loin la côte de Sorrente.

La ville de Naples, bâtie sur la pente d'une montagne, est terminée, entre le couchant et le nord, par le château Saint-Elme, qui la domine et la commande entièrement. L'importance de la situation de ce château le fit fortifier dans le temps que Louis XII fit la conquête du royaume de Naples; mais ce fut Charles-Quint qui en fit une fortification et une citadelle dans les règles. Elle forme un hexagone assez régulier, de cent toises environ de diamètre, avec des fossés creusés dans le roc, des mines, des souterrains et une grande citerne.

Vue prise du château Saint-Elme, n° 8.

C'est de l'angle de cet hexagone, et du pied même du château Saint-Elme, qu'est prise

l'autre vue de Naples. On y découvre une grande partie de la ville, mais à une distance qui ne permet pas d'en distinguer les détails; ce que l'on peut voir parfaitement, c'est la forme du golfe, qui décrit un demi-cercle, et qui est terminé dans l'éloignement par le Vésuve, au pied duquel on aperçoit la ville et le château de Portici.

Nous placerons, à la suite de ces premiers aspects et des vues générales de Naples, un détail de la forme et de la construction de cette ville, fait sur les lieux par un voyageur rempli de goût, qui connaît Naples parfaitement, et en donne l'idée la plus juste et la plus vraie.

L'entrée de Naples, par la route de Rome, est plus pittoresque qu'imposante. Le grand chemin, taillé dans une montagne de tuf, a l'air d'un ravin à travers lequel on distingue une petite partie de la ville, dont les édifices vont se couvrant les uns et les autres sur un plan incliné. En avançant et dépassant la gorge, le théâtre s'élargit; on rencontre à droite un grand édifice, qui est un hôpital considérable. La rue qui suit a plutôt l'air d'une place que d'une rue, quoique l'œil ne soit attiré ni fixé par aucun objet particulier : l'ensemble en est grandiose. En suivant cette rue, laissant Capo di Monte à droite, et le quartier de la vieille ville à gauche, on arrive à une première place fort grande, appelée *largo*

di Pigni, parce qu'autrefois c'était une forêt de pins ou de sapins.

Cette place est terminée par un édifice appelé le *Palais des Études*, bâti sur les dessins de Fontana; sans être d'une architecture régulière, ce palais est cependant d'un effet agréable. Cet édifice étant destiné d'abord à être une espèce de collége, doit servir, lorsqu'il sera rétabli et agrandi, à placer les trésors qu'on a tirés des fouilles d'Herculanum et de Pompeï, et à les mettre enfin hors de la portée du Vésuve, qui pourrait venir les retrouver à Portici, et les engloutir de nouveau.

Quand on a passé le Palais des Études, en tournant à gauche, on entre bientôt sur la place dello Spirito Santo. Cette place, bâtie sur les dessins de Van Vitelli, a la forme d'un demi-cercle; la partie circulaire est décorée d'un seul ordre dorique; les colonnes, engagées, sont surmontées d'un entablement, d'une corniche et d'une balustrade ornée de figures. Au milieu de cet édifice est un piédestal portant le modèle d'une figure équestre, qui doit être celle de Charles III, roi d'Espagne. Cette place est agréable par sa forme; mais son architecture, tout à la fois lourde et maigre, en détruit l'effet.

On découvre de là la rue de Tolède, qui est une des belles rues qu'on puisse voir par son étendue, par sa largeur, son beau pavé, et une po-

pulation d'une activité plus frappante qu'ailleurs. Quoiqu'elle soit située dans la partie noble et la plus habitée de la ville, comme elle la partage presque en deux, c'est un point de réunion pour tous les états, comme l'est le Pont-Neuf à Paris. Les carrosses, les calèches, les gens à pied, à cheval, une populace criarde et gesticulatrice à l'excès, y font un brouhaha que Paris ne peut surpasser, ni peut-être égaler.

Au bout de cette rue on trouve une place irrégulière où est le palais du roi, bâti par les anciens vice-rois. Cet édifice, quoique imposant par son étendue, n'a nulle beauté; il en était cependant bien susceptible, surtout dans la façade méridionale qui donne sur la mer. La situation et l'aspect de ce palais seraient une chose unique dans le monde, si au lieu d'une darse et du coup d'œil peu agréable d'un méchant port de galères qui s'y construisent, on eût fait des jardins qui eussent descendu par des terrasses et des gradins depuis le palais jusqu'à la mer, qui forme dans cet endroit un bassin magnifique.

En avançant par Santa-Lucia jusqu'au château de l'Œuf, on va toucher à l'extrémité de la ville opposée à celle par où l'on est entré. Le château de l'Œuf, élevé sur un rocher qui forme un promontoire ou une espèce de jetée sur la mer, est bâti, dit-on, sur les ruines du palais que Lucullus avait à Naples. Ce palais, que l'on place

alternativement dans toutes les belles situations de la ville, aurait été mieux là qu'ailleurs, puisque c'en est une des plus admirables. On y voit Naples se déployant dans sa plus grande étendue, dominant également sur les deux anses qu'elle forme sur la mer. C'est le seul point d'où l'on puisse jouir à la fois de tout le développement de la ville.

On voit d'un côté cette riante côte du Pausilippe, que le poète Sannasar, qui l'habitait, disait être un morceau du ciel tombé sur la terre; le rivage de Chiaïa, où l'on a construit une promenade que sa situation rend superbe. Derrière cette promenade, qui est une terrasse presqu'au niveau de la mer, les maisons s'élèvent en amphithéâtre vers le mont Saint-Martin, sur lequel est bâti le château Saint-Elme et une riche chartreuse; et rapprochant la vue sur soi, cette première anse est terminée par Pizzofalcone, qui est une montagnolle de tuf sur laquelle des maisons entassées forment un groupe tout-à-fait pittoresque; elle vient aboutir jusqu'à la langue de terre du château de l'Œuf, qui semble en dépendre et en avoir été détaché.

La vue se reportant sur l'autre anse, découvre d'abord le palais, la darse, le Château Neuf, le môle, le port; et dans le lointain, le quartier de l'ancienne ville, le Tourrillon des Carmes, fameux dans l'histoire de Naples, le pont de la

Madeleine, et le chemin de Portici, qui mène tout naturellement les regards sur le Vésuve. Il est isolé, et s'élève au milieu d'un vaste demi-cercle que forme au loin la chaîne de l'Appennin, dont un bras semble se détacher pour venir embellir la vue de Naples, et former devant elle un large bassin de trente milles de diamètre.

C'est sur cette chaîne de montagnes de la plus belle forme, que sont bâties, tout vis-à-vis de Naples, les villes de Castellamare, de Sorrento, et nombre de villages et de maisons de campagne. L'île de Caprée, placée entre la pointe de Pausilippe d'un côté, et celle de Minerve de l'autre, paraît fermer ce bassin et y laisser deux entrées pour en faire le plus grand et le plus beau port du monde. Au reste, ce port, si superbe à l'œil, n'est rien moins que sûr : les courans, les bas-fonds, la difficulté d'y entrer et d'en sortir, le danger d'y rester, font redouter l'arrivée de Naples à tous les navigateurs.

La place du Château Neuf, appelée *il largo del Castello,* est la plus spacieuse de la ville, mais sans régularité et sans autre édifice considérable que le Château Neuf qui y donne son nom, et qui est plus ancien que le Pont-Neuf de Paris, puisqu'il fut bâti peu de temps après la Bastille, et sur le même dessin, par Charles d'Anjou. Ce château, très pittoresque de tous côtés, a de beaux et larges fossés. Il a été augmenté à plusieurs reprises; on a élevé entre deux de ses tours un arc de triomphe en l'honneur de Ferdinand d'Aragon, neveu de Jeanne II. Ce monument, du quatorzième siècle, est le seul de Naples qui ait en même temps de la magnificence et du caractère. Sans pouvoir être cité ni pour l'architecture, ni pour la sculpture, il peut être regardé comme une production bien surprenante du siècle où il a été fait, et prouve que les arts n'y étaient point du tout ignorés.

Les bas-reliefs représentent le héros faisant son entrée à Naples; les ornemens accessoires y sont bien traités. Ce riche monument a plus de cinquante pieds d'élévation, et est tout en beau marbre blanc; mais cette magnificence est en pure perte, car de petites baraques et des corps-de-garde le masquent de telle sorte, qu'on n'en jouit point, et que très peu de personnes y prennent garde, quoique ce soit le plus beau et peut-être le seul édifice de la ville qui puisse être cité; tous les autres semblent être élevés en l'honneur du mauvais goût.

Il y a devant le Giesu-Nuovo et devant le couvent de San-Domenico grande, deux flèches ou aiguilles, ou espèces d'obélisques, car on ne sait comment appeler de pareils monumens : leur extrême magnificence ne servant qu'à en relever le ridicule. Les architectes paraissent avoir pris soin de s'écarter également de la légèreté et de

l'élégance gothique, ainsi que de la noblesse de l'architecture grecque. Ce n'est qu'un amas de sculpture et d'ornemens en marbre, sans projet, sans objet, terminant à peu près en pointe, et portant une figure de vierge bien dorée. On pourrait s'étonner de ce qu'on n'a pas fait aussi dorer tous les marbres, afin de compléter l'inutilité de cette bizarre magnificence.

Les fontaines sont dans le même genre; il y en a un nombre considérable, et pas une de bonne. On cite celle de Médine, parce qu'elle est la plus grande; beaucoup de figures, beaucoup de marbres et de sculpture, sans goût, sans caractère et sans effet. Une quantité d'eau y est mesquinement distribuée dans un bassin, qui ressemble au plan d'un labyrinthe, tant il est chantourné.

Il n'y a pas à Naples une église qui ait un beau portail; on a fait dessiner celui de Saint-Philippe de Néri comme un des plus riches et des plus réguliers. L'intérieur de l'église est cité pour le plan, et la décoration, qui est d'un assez bon goût : la peinture, la sculpture et l'architecture concourent et s'accordent à y former l'ensemble d'un beau temple. On a bâti, à grands frais, sur les dessins de Van Vitelli, l'église de l'Annonziata; mais il est à regretter qu'un emplacement étroit ait contraint le génie de l'auteur, et ait donné à l'édifice des dimensions trop allongées.

Il n'y a pas, au reste, un beau palais à Naples, si ce n'est celui de Gravina, dont le soubassement en bossage porte les croisées du premier étage, et une frise avec une belle corniche surmontée d'un attique, dont l'ensemble n'est à citer que parce que c'est le seul édifice de cette ville qui soit d'un style sage et noble. L'histoire de l'architecture de Naples sera donc bien courte, puisque tout ce que l'on peut dire de plus en sa faveur, c'est qu'il n'y en a point.

Cependant de grandes rues, de grandes places bien pavées, de vastes maisons couvertes en terrasses qui offrent de grandes lignes et de grandes masses, un terrain montueux et tourmenté qui présente des jardins élevés et suspendus, couronne les édifices, amène la campagne dans la ville et la ville dans la campagne; des points de vue variés, de mer, de plaines et de montagnes; des aspects alternativement rians, abondans, terribles, et toujours animés; un beau ciel, un climat heureux, font de Naples l'ensemble d'une des plus belles et des plus délicieuses villes du monde.

CHAPITRE II.

ÉGLISES DE NAPLES. — PALAIS. — TOMBEAUX ET DIFFÉRENTES VUES PRISES DANS L'INTÉRIEUR DE CETTE VILLE.

Église de Saint-Janvier, n° 9.

La cathédrale de Saint-Janvier est une des plus belles et des plus anciennes églises de Naples : elle fut bâtie sous les premiers rois de la maison d'Anjou, vers 1280, et sur les dessins de Pisani, l'un des architectes les plus fameux de son temps; elle est enrichie de marbres, de stucs dorés et de peintures des meilleurs maîtres. On y compte jusqu'à cent dix colonnes de granit et de marbre d'Afrique très rare.

C'est dans cette église que s'opère tous les ans, aux mois de mai et de septembre, le miracle si célèbre de la liquéfaction du sang de saint Janvier, premier évêque de Naples, et regardé par le peuple comme le dieu tutélaire de cette ville; aussi apporte-t-on à cette cérémonie la plus grande pompe et le plus grand appareil.

C'est ordinairement un cardinal-archevêque de Naples qui y préside, et entre les mains de qui s'opère le miracle. Il est entouré d'un clergé très nombreux, à la tête duquel on remarque trente chanoines en habillemens violets, et la mitre en

tête, ainsi qu'ils sont représentés dans l'estampe n° 9. L'artiste a cherché à donner une idée de l'effet que produit sur les assistans le désir impatient de voir le miracle s'opérer, et s'opérer promptement.

La châsse dans laquelle est la tête du saint, est placée sur le maître-autel : c'est en y présentant le reliquaire, ou la fiole dans laquelle est renfermé le sang, que ce sang, qui paraissait solide et congelé, se liquéfie en plus ou moins de temps, un quart d'heure au plus. Le terme ordinaire passé, si le miracle tarde, l'impatience se fait voir : de moment en moment elle s'accroît; on entend des sanglots, des invocations, des apostrophes au saint; enfin des murmures et des transports qui tiennent de la fureur.

Les femmes se frappent la poitrine, s'arrachent les cheveux, et se plaignent au saint de ses rigueurs. La défiance fait porter des regards inquiets sur les témoins qu'on peut soupçonner d'une foi suspecte, et l'on a vu des étrangers devenir la victime d'une dévotion changée tout à coup en fanatisme. Un consul d'Angleterre, assistant à cette cérémonie dans un de ces momens dangereux où les faveurs du saint se faisaient trop attendre, fut averti de se retirer, et le miracle, qui s'opéra bientôt après, ne laissa pas douter au peuple qu'il avait deviné la cause du retardement.

Voici la description que notre voyageur fait de cette cérémonie, dont il fut témoin : « J'allai « à l'église cathédrale de Saint-Janvier ; c'était « le 16 décembre, jour de l'anniversaire du cé- « lèbre miracle de ce saint. Je fus d'abord attiré « par les cris du peuple à sa chapelle ; on procé- « dait au miracle : j'avoue que le tableau et l'en- « semble de cette cérémonie était plus effrayant « que curieux à voir ; les femmes surtout, s'adres- « sant au saint à haute voix, le pressaient, criaient, « s'attribuant chacune en particulier, ou le suc- « cès du miracle, ou la cause de ce qu'il ne s'opé- « rait pas ; elles étaient toujours entre une joie « immodérée ou la douleur qui ressemble au dés- « espoir et à l'emportement. J'en ai vu, dans « l'excès de leur impatience, conjurer le saint du « ton de l'invective ; les unes se jetaient à plat « ventre et fondaient en larmes ; d'autres, abî- « mées dans leurs réflexions, et faisant l'examen « de leur conscience, attribuaient à leurs péchés « l'inefficacité des prières des autres.

« Pendant ce temps, un prêtre tenait la re- « lique dans ses mains, et l'appuyait sur son esto- « mac ; un clerc était auprès de lui avec une bou- « gie, et à chaque instant il tournait et retour- « nait la fiole en montrant au peuple ce qui s'y « opérait ; chaque fois les cris redoublaient jus- « qu'à la frénésie. Il y avait près d'une demi- « heure que j'étais là ; et, quoique je me sentisse « la conscience fort nette, je craignis que, comme « étranger, et malgré le cagotisme que j'affec- « tais, on ne me jugeât pas tel : je craignais de « plus que la pantomime de tout ce qui m'entou- « rait ne me fît éclater, et surtout celle d'un ca- « pucin qui, près de la relique, gourmait tous « ceux qui étaient présens, leur reprochant leurs « sottises avec détails, et se faisant l'interprète du « saint avec une énergie qui donnait à son visage « l'expression et tous les mouvemens du masque « de Pantalon ; j'aimai donc mieux sortir de la « chapelle, et, imitant le consul d'Angleterre, « je me retirai sans bruit. »[1]

[1] Ceux qui croient au miracle de la liquéfaction en parlent avec un enthousiasme si exalté, ce qu'ils en disent est si mystique, qu'on n'entend rien à leur croyance, sur laquelle une question est un doute, et ce doute un sacrilége. Ceux qui sont plus raisonnables ne veulent point en parler, et jamais personne n'a osé écrire sur cela ; ce qui prouve que le succès de l'opération importe autant au gouvernement qu'à la populace qui le demande à grands cris. Au reste, si le sang de saint Janvier échauffe bien des têtes, on peut dire que sa liquéfaction est un moyen très efficace dans bien des circonstances pour les calmer rapidement.

Ce qu'il y a de très certain, c'est que la relique du sang de saint Janvier est toujours enfermée sous deux clefs, dont l'une est successivement confiée à un des députés des siéges de la noblesse, et l'autre entre les mains de l'archevêque de Naples. S'il y a donc de la fraude dans l'opération, et que le secret dépende des gardiens, nous avons toujours un grand miracle à admirer, c'est que, depuis huit siècles que cet ordre est établi, ce secret soit passé dans tant de mains sans s'être divulgué.

Voici la description que notre voyageur fait de cette cérémonie, dont il fut témoin : « J'allai « à l'église cathédrale de Saint-Janvier ; c'était « le 16 décembre, jour de l'anniversaire du cé« lèbre miracle de ce saint. Je fus d'abord attiré « par les cris du peuple à sa chapelle ; on procé« dait au miracle : j'avoue que le tableau et l'en« semble de cette cérémonie était plus effrayant « que curieux à voir ; les femmes surtout, s'adres« sant au saint à haute voix, le pressaient, criaient, « s'attribuant chacune en particulier, ou le suc« cès du miracle, ou la cause de ce qu'il ne s'opé« rait pas ; elles étaient toujours entre une joie « immodérée ou la douleur qui ressemble au dés« espoir et à l'emportement. J'en ai vu, dans « l'excès de leur impatience, conjurer le saint du « ton de l'invective ; les unes se jetaient à plat « ventre et fondaient en larmes ; d'autres, abî« mées dans leurs réflexions, et faisant l'examen « de leur conscience, attribuaient à leurs péchés « l'inefficacité des prières des autres.

« Pendant ce temps, un prêtre tenait la re« lique dans ses mains, et l'appuyait sur son esto« mac ; un clerc était auprès de lui avec une bou« gie, et à chaque instant il tournait et retour« nait la fiole en montrant au peuple ce qui s'y « opérait ; chaque fois les cris redoublaient jus« qu'à la frénésie. Il y avait près d'une demi« heure que j'étais là ; et, quoique je me sentisse

« la conscience fort nette, je craignis que, comme « étranger, et malgré le cagotisme que j'affec« tais, on ne me jugeât pas tel : je craignais de « plus que la pantomime de tout ce qui m'entou« rait ne me fît éclater, et surtout celle d'un ca« pucin qui, près de la relique, gourmait tous « ceux qui étaient présens, leur reprochant leurs « sottises avec détails, et se faisant l'interprète du « saint avec une énergie qui donnait à son visage « l'expression et tous les mouvemens du masque « de Pantalon ; j'aimai donc mieux sortir de la « chapelle, et, imitant le consul d'Angleterre, « je me retirai sans bruit. »[1]

[1] Ceux qui croient au miracle de la liquéfaction en parlent avec un enthousiasme si exalté, ce qu'ils en disent est si mystique, qu'on n'entend rien à leur croyance, sur laquelle une question est un doute, et ce doute un sacrilége. Ceux qui sont plus raisonnables ne veulent point en parler, et jamais personne n'a osé écrire sur cela ; ce qui prouve que le succès de l'opération importe autant au gouvernement qu'à la populace qui le demande à grands cris. Au reste, si le sang de saint Janvier échauffe bien des têtes, on peut dire que sa liquéfaction est un moyen très efficace dans bien des circonstances pour les calmer rapidement.

Ce qu'il y a de très certain, c'est que la relique du sang de saint Janvier est toujours enfermée sous deux clefs, dont l'une est successivement confiée à un des députés des siéges de la noblesse, et l'autre entre les mains de l'archevêque de Naples. S'il y a donc de la fraude dans l'opération, et que le secret dépende des gardiens, nous avons toujours un grand miracle à admirer, c'est que, depuis huit siècles que cet ordre est établi, ce secret soit passé dans tant de mains sans s'être divulgué.

Portail de l'église de Saint-Philippe de Néri, n° 10.

L'église de Saint-Philippe de Néri appartient aux pères de l'Oratoire ; elle est située sur une petite place dans la rue de la Vicaria, un des quartiers les plus peuplés de Naples.

Cette église, très ornée, a été bâtie par Denis Bartholomée, architecte célèbre ; son portail est revêtu de marbre blanc, avec des ornemens saillans mélangés d'autres marbres de différentes couleurs. Cette bigarrure n'est pas heureuse, et en général il est difficile d'assortir, dans les ornemens d'architecture et les décorations intérieures, cette variété de marbres ; leurs teintes, d'autant plus tranchantes que les marbres sont précieux, se nuisent souvent, et se refusent à cette harmonie et à ce beau simple qui fait le mérite essentiel de la belle architecture.

Pour donner plus d'intérêt à la vue de cet édifice, et joindre à la représentation des monumens celle du costume, l'artiste a représenté, dans la place sur laquelle l'église est située, la cérémonie d'un convoi. Ces sortes de pompes funèbres se font à Naples avec un grand appareil ; les morts y sont portés à visage découvert sur des espèces d'estrades ornées de tapis et couvertes de fleurs : l'estrade est précédée et entourée d'un grand nombre de confréries de pénitens, couverts de capuches et d'habillemens qui les distinguent. Ces établissemens, qui se sont détruits dans une partie de l'Europe, à cause

des inconvéniens et des scandales même qu'ils occasionnaient souvent, se soutiennent encore en Italie, et principalement à Naples, ainsi que dans la Sicile et en Espagne.

Intérieur de l'église de Saint-Philippe de Néri, n° 11.

On a voulu donner une idée de l'intérieur de cette église, l'une des plus riches et des plus magnifiquement décorées qu'il y ait à Naples : elle est de la proportion la plus élégante ; les ornemens en stucs, en dorures, y sont prodigués, et surtout dans la frise de l'entablement. L'église est divisée en trois nefs ; celle du milieu est soutenue par douze colonnes corinthiennes de granit, dont le fût est d'une seule pièce : les bases et les chapiteaux sont de marbre blanc de Carrare. Indépendamment de ce genre de richesse, il y a encore dans cette église un nombre considérable de peintures estimées, dont la plus célèbre est une grande et immense composition peinte par Luca Giordano, qui remplit en entier et occupe toute la façade intérieure de cette église.

Le dessinateur s'est conformé à l'intention que nous avons d'offrir à nos lecteurs ce qui peut rendre nos vues pittoresques plus intéressantes par les idées du costume national des lieux qu'elles représentent. Ils verront ici une fête de Madone ; la figure de la Vierge est portée en procession, avec cette pompe et cet appareil pour lesquels la nation italienne a un goût et des talens particuliers.

Les Italiens excellent en effet dans l'invention et l'exécution de ces appareils passagers qui s'emploient pour les fêtes religieuses et populaires; ils montrent une promptitude et une adresse remarquable pour les disposer, ainsi que des ressources inépuisables pour les varier et les rendre brillantes, et surtout agréables. On conçoit aisément que les fêtes de saintes et de vierges prêtent plus à ce genre de décoration qui leur est propre et qu'ils aiment; c'est aussi le culte des madones qui, dans toute l'Italie, et surtout à Naples, inspire le plus souvent les musiciens, les poëtes, les peintres et les décorateurs.

Cloître des Chartreux, n° 12.

Au pied du château de Saint-Elme, et sur la montagne qui domine toute la ville de Naples, est la superbe chartreuse de Saint-Martin, dans une des plus belles situations de l'univers. Ce riche couvent fut fondé par Charles d'Anjou, duc de Calabre, et par la reine Jeanne Ire, sa fille, qui le dota de 12,000 ducats.[1]

Il est peu de maisons religieuses qui renferment autant de richesses dans tous les genres. L'église seule peut être regardée comme une superbe galerie des plus beaux tableaux, et ornée de tout ce qu'il est possible d'imaginer en pierres précieuses, en stucs, dorures et marbres les plus rares; ils y sont répandus avec profusion, et

[1] Environ 50,000 liv. de notre monnaie.

cependant avec beaucoup de goût. C'est dans cette église que l'on voit ces fameuses peintures de l'Espagnolet, représentant les douze apôtres, qui se trouvent placées entre les archivoltes et les pilastres de la nef, tous peints avec une sublimité d'expression, une variété de caractère, et un pinceau si vigoureux, que l'on n'imagine pas que la peinture puisse aller au-delà.

Pour donner une idée de la richesse de cette maison, on a représenté l'intérieur de son cloître, orné de colonnes d'ordre dorique en marbre et de plusieurs statues. La plus délicieuse position, l'air le plus salubre, les beautés et les richesses de tout genre dont nous venons de parler, enfin l'accueil hospitalier qu'on éprouve dans cette sainte et magnifique demeure, inspirent l'envie de l'habiter, et feraient presque désirer de n'en plus sortir. Un étranger s'extasiait sur la beauté de cette habitation, s'écriant à plusieurs reprises: « Quelle charmante demeure! — *Transeunti-« bus* », répondit tristement le moine qui le conduisait.

Palais du Roi, n° 13.

Ce palais fut bâti par les ordres du comte de Lemos, vice-roi de Naples, sur les dessins du chevalier Fontana. Il donne d'un côté sur la mer, dont il est très proche, et de l'autre sur une place fort grande, mais d'une forme irrégulière et environnée de maisons sans ornemens. La façade de ce palais a près de cent toises de longueur,

avec trois grandes portes d'une hauteur égale, ornées de colonnes de granit qui supportent les balcons du premier étage.

Ces décorations consistent en trois rangs de pilastres doriques, ioniques et corinthiens, placés les uns sur les autres : le tout couronné d'une corniche garnie alternativement de pyramides et de vases, ornement d'un goût assez gothique. Dans l'intérieur du palais il y a un escalier imposant par sa grandeur.

A l'extrémité de la place on voit une espèce de petit arc de triomphe sous lequel est une fontaine, et tout auprès une grande statue de marbre antique, qu'on appelle à Naples *il Gigante;* elle fut trouvée, près de Cumes, dans les ruines d'un temple antique qu'on dit avoir été consacré à Apollon. Cette statue représente un Jupiter en forme de terme, auquel on a ajouté des ornemens de stuc et un piédestal de mauvais goût.

Palais de la reine Jeanne, n° 14.

A l'extrémité du faubourg de Chiaia, et précisément sur le bord de la mer, on voit un palais très considérable, auquel on donne communément à Naples le nom de *palais de la reine Jeanne,* quoique la forme et le dessin de l'architecture ne donne pas lieu de croire qu'il ait été construit sous cette reine : elle vivait dans le quatorzième siècle, temps où les arts étaient le plus ignorés. Au reste ce bâtiment est imposant par sa

masse et par son étendue ; mais il paraît n'avoir jamais été fini, ni même habité, et il est comme abandonné. Quelques personnes pensent qu'il fut bâti par la femme d'un gouverneur de Naples, nommée *Anna,* que l'on a confondue avec la reine Jeanne dont il porte le nom.

Mais la vérité est que cet ancien édifice, vulgairement appelé *palais de la reine Jeanne,* fut bâti par une princesse de la maison Caraffa, nommée *Ogni Anna.* Il fut élevé, vers la fin de l'autre siècle, d'après les dessins de Cosme, ainsi que celui de la Roccella, qui en est très voisin, et également situé sur le bord de la mer. Il ne fut jamais achevé, ce qui lui donne depuis longtemps l'apparence d'une ruine tout-à-fait pittoresque. Il a été question plusieurs fois de le rétablir pour en faire un casin du roi de Naples, qui, pendant une saison, en occupe tout près de là un autre bien moins royal.

Cette Ogni Anna, qui bâtit ce palais de plaisance, était la dernière héritière de tous les biens de la maison Caraffa, et par conséquent une des plus riches princesses de l'Italie; elle fut donnée en mariage à un vice-roi de Naples pour l'Espagne, et mourut avant d'achever ce palais. Sans être d'une architecture bien pure, il a de la majesté ; sa forme générale, sa situation avantageuse, lui donneront toujours un aspect de noblesse qui fera passer sur les détails;

et, en l'achevant tel qu'il est, il serait encore le plus beau palais de Naples.

Il y a, à deux milles de cette capitale, sur la route de Nola, la ruine d'un autre palais vraiment habité, dans son temps, par la reine Jeanne; il est appelé *Poggio-Reale*. Ce qui reste des bains de ce palais annonce qu'il avait été construit avec les recherches de la volupté, mais dans le goût et le style du siècle où régnait cette princesse. Comme il est plusieurs fois question, dans l'histoire, de cette reine voluptueuse, de l'usage qu'elle faisait de cette maison; comme le quartier où en sont les ruines est un peu abandonné, la situation du Pausilippe, l'état du château qui y est construit, le nom d'Ogni Anna, aura fait prendre ces deux palais l'un pour l'autre, et les a confondus; mais cette méprise doit être bientôt redressée par la simple observation de l'architecture, dont la richesse et même l'élégance, dans de certaines parties, n'ont jamais pu appartenir au quatorzième siècle.

Catacombes de Naples.

On croit assez généralement que ces vastes souterrains auxquels on donne à Rome et à Naples le nom de *catacombes*, ont été creusés par les chrétiens de la primitive Église, pour y pratiquer secrètement leur culte. Il paraît effectivement que, dans le temps des persécutions, ils ont pu s'y retirer; et l'on voit bien que plusieurs endroits de ces souterrains ont été des-

tinés, soit à la prédication, soit à célébrer la messe sur des autels grossièrement taillés dans le roc même, et qui existent encore.

Mais il est plus vraisemblable de penser que bien avant l'établissement de la religion chrétienne, le besoin des matériaux nécessaires pour construire les villes a été l'origine de ces immenses excavations, semblables à celles qui, pratiquées successivement autour et au-dessous de Paris, se trouvent aujourd'hui soutenir, sur leurs voûtes surchargées, une partie des édifices innombrables qui en sont sortis.

A Naples, un double objet a produit, de temps immémorial, ces excavations, la pierre et la pozzolane qu'on y allait chercher; cette dernière matière, ce produit des volcans qui ont brûlé ou brûlent encore dans les territoires de Naples et de Pouzzol, fut beaucoup employée par les habitans de cette partie de la Grande-Grèce et par les Romains; ils en faisaient une prodigieuse consommation dans la construction des maisons de délices élevées sur le bord de la mer, ou même dans son sein: de là ces souterrains immenses percés à plusieurs étages, et dont les issues se prolongent jusqu'à Nola et Capoue, qui est à seize milles de Naples.[1]

[1] Nous nous étendrons plus au long sur la nature et les qualités de ce ciment précieux et recherché par les Romains, en parlant des environs de Pouzzol, d'où on le tire.

Que ces excavations aient servi de retraite aux chrétiens persécutés, qu'ils s'y soient cachés, qu'ils y aient pratiqué leurs rites, qu'on y ait enterré ceux qui mouraient pendant les persécutions, ou qui en étaient les victimes, tout cela est naturel, et plus vraisemblable que de penser que les seuls chrétiens persécutés aient creusé ces sombres retraites, puisque de si grands travaux n'auraient pu se faire secrètement, et ne leur auraient pas été permis.

L'artiste qui a dessiné ces labyrinthes souterrains leur a donné le caractère qu'inspire une certaine horreur religieuse entretenue par les *Ciceroni*[1]. Il a enrichi ses dessins de quelques traits de ces récits consacrés. On voit dans une de ces estampes saint Janvier prêchant dans une espèce de tribune pittoresque creusée dans le rocher, et qu'on montre effectivement aux étrangers; dans l'autre, le saint évêque dit la messe sur un autel également rustique.

Salle où saint Janvier prêchait la religion, n° 15.

Saint Janvier disant la messe, n° 16.

Grotte de Pausilippe, n° 17.

L'entrée de la fameuse grotte de Pausilippe est dessinée telle qu'elle se présente quand on y arrive du côté de Naples : c'est le seul chemin pour aller de cette ville à Pouzzol; il a été creusé

[1] On donne, comme on sait, en Italie, ce nom de *Ciceroni* aux gens du pays qui se chargent de conduire les voyageurs, et dont l'éloquence, surtout dans les environs de Naples, consiste à les étourdir de leurs cris

au travers de la montagne du Pausilippe, dans la longueur de trois cent soixante-trois toises, et environ cinquante pieds de hauteur sur dix-huit de large. On ignore le temps où cet ouvrage a été fait; il est vraisemblable qu'il remonte à une époque très reculée, et qu'il précède même la domination des Romains. Quelques auteurs l'attribuent aux anciens habitans de Cumes, ville célèbre dans la plus haute antiquité.

Une entreprise aussi hardie et aussi difficile à exécuter, prouve que ce beau pays était dès-lors très peuplé, soit que ce passage ait été commencé par des excavations nécessaires pour se procurer des matériaux, soit qu'on ait formé le dessein de rendre plus facile une route qu'on ne pouvait faire qu'en escaladant la montagne, ou par un long circuit. Cette route souterraine a environ un mille de long, et traverse un lit de tuffa volcanique.

Dans des temps plus modernes, don Juan d'Aragon, vice-roi de Naples, et Pierre de Tolède, sous Charles-Quint, l'ont fait élargir. Deux petites ouvertures, percées vers le milieu de la voûte, y répandent une lumière si faible, qu'on est obligé d'allumer des flambeaux en plein jour pour éviter de se rencontrer dans un passage continuellement rempli de voitures et de gens à pied ou à cheval.

Au-dessus de l'entrée même, on peut apercevoir un petit monument antique, qui est devenu bien célèbre par le nom qu'on lui a donné du *tombeau de Virgile*, quoiqu'il soit bien incertain que les cendres de ce poète y aient jamais été renfermées.

Môle de Naples, n° 18.

Le Môle ou fort de la Lanterne, à Naples, est un monument moderne d'un assez mauvais goût; mais on a cru devoir donner une idée de ce lieu, parce que c'est une des promenades les plus fréquentées de la ville, et que sa situation au milieu du port la rend très animée et très agréable.

La vue du Vésuve, qu'on découvre à peu de distance, y apporte un nouvel intérêt. Il est représenté comme on le voit ordinairement, et dans les temps les plus calmes et les plus tranquilles; bien loin sans doute de ce qu'il a dû paraître dans l'éruption du 8 août 1779, puisque le feu de la montagne, par une nuit obscure, répandait assez de lumière pour pouvoir lire dans ce même endroit du Môle, qui en est éloigné d'une lieue et demie environ.

Grotte de Pausilippe, n° 19.

L'intérêt et la curiosité du chemin extraordinaire dont nous venons de parler, nous ont engagé à en donner une seconde vue, prise de l'autre extrémité, et telle qu'on l'aperçoit en y entrant du côté du Pouzzol. C'est à très peu de distance de l'entrée même de la grotte de Pausi-

Chemin qui y conduit, n° 20.

lippe qu'a été dessinée, d'après nature, la petite vue du chemin qui y conduit.

Tombeau de Virgile, n° 21.

Il n'est pas un étranger, un voyageur arrivant à Naples, dont un des premiers objets de curiosité ne soit d'aller visiter le tombeau de Virgile, et rendre par là hommage aux mânes de cet homme célèbre; quoique, comme nous l'avons déjà annoncé, il soit assez incertain que le petit monument ruiné auquel on donne ce nom ait jamais été véritablement le tombeau de ce poète.

Il paraît que le seul des écrivains anciens qui ait donné lieu à cette croyance, est Ælius Donat, grammairien célèbre, qui vivait à Rome en 354, et qui dit, dans la vie de Virgile, que ses cendres, transportées à Naples par ordre d'Auguste, furent déposées sur le chemin de Pouzzol. *Sepulta fuere in via puteolana intra lapidem secundum* (vers le deuxième mille); ce qui se rapporte assez, quant à la distance, à la situation de notre monument.[1]

On peut encore citer Stace, célèbre poète

[1] Virgile mourut à Brundusium, port de mer fameux du temps des Romains, aujourd'hui Brindes, dans la terre d'Otrante; il revenait de Grèce, où il avait accompagné Auguste. Ce poète n'avait que cinquante-deux ans quand il mourut; Auguste le pleura, et ordonna qu'on portât ses cendres à Naples, se rappelant combien, pendant sa vie, il avait aimé le séjour de cette ville.

latin, né lui-même à Naples, et qui, en nous parlant de sa patrie, nomme le tombeau de Virgile comme un des monumens de cette ville qui avaient pour lui le plus d'intérêt, et près duquel il allait échauffer son génie, comme il le dit dans ces vers :

.... Maronei sedens in margine templi,
Sumo animum ac magni tumulis accanto magistri.

Quelques auteurs, tels que Pietro Stephano et un évêque d'Ariano, assurent y avoir vu le sarcophage ou l'urne cinéraire de Virgile. Il paraît au moins que depuis long-temps ce n'est qu'une masure informe, sans doute d'une construction très ancienne, et dont le revêtissement extérieur tel qu'il a pu être, soit en marbre, ou en pierre, en a été enlevé, ainsi que celui de l'intérieur, qui est également sans nulle autre décoration que quelques niches pratiquées dans l'épaisseur des murs.

Mais, pour rendre plus fidèlement compte à nos lecteurs de l'état dans lequel est un monument aussi intéressant, au moins par le nom qu'on lui donne, nous copierons cette partie du journal de notre voyage, fait par un homme observateur, et qui joint autant de goût que d'exactitude à ses descriptions.

« Après avoir été visiter le tombeau de Sannasar, nous passâmes de là au tombeau de son

« maître, celui de Virgile, qui est son voisin de « sépulture : il se trouve placé immédiatement « au-dessus de l'entrée de la grotte de Pausilippe, « et à soixante pieds d'élévation au-dessus du sol « même du chemin. Je n'entrerai pas dans la discussion tant de fois répétée, si l'on doit croire « que c'est là qu'ont été recueillies les cendres de « ce grand poète. On peut dire sur cela que si « rien ne le prouve, rien ne doit empêcher de le « croire ; on peut même ajouter qu'il est certain « que ce monument est un tombeau ; que ce tombeau, bâti en *mattoni*, ou briques posées en « losange, annonce qu'il a été construit du temps « d'Auguste, puisque les antiquaires assurent « comme reconnu, que c'est le temps où l'on a « fait le plus d'usage de cette manière de bâtir. « Cela convient déjà à l'opinion qui veut que ce « soit le tombeau du poète.

« On doit dire, il est vrai, que dans l'intérieur du tombeau il y a plusieurs niches propres « à recevoir des urnes ; que cette forme annonce « la sépulture d'une famille, que Virgile était de « Mantoue, et que son tombeau, élevé à Naples, « n'avait besoin que d'une seule niche pour y recevoir ses cendres.

« Mais n'était-il pas possible qu'il eût des amis, « des affranchis, des esclaves attachés qui avaient « pu, comme il est vraisemblable, faire construire ce tombeau, pour que leurs cendres y

« fussent aussi déposées après leur mort, et au-
« tour de celles du grand homme qu'ils avaient
« chéri pendant leur vie ? Cette idée n'a rien
« que de très naturel.

« Au reste, comme il est sans inconvénient
« que ce soit véritablement le tombeau de Vir-
« gile ou non, il est inutile de désabuser le voya-
« geur sage et éclairé qui appréciera toujours
« ce genre de curiosité à sa juste valeur; il ne
« pourra regretter les pas qu'il aura faits pour
« y arriver; les points de vue pittoresques se-
« més à chaque moment sur sa route, les obser-
« vations qu'il fera sans doute sur les différens
« niveaux qu'a eus, à diverses époques, le che-
« min qui traverse la grotte, l'en dédommageront
« amplement. A l'égard des inscriptions, la seule
« qui existe est du seizième siècle, et la voici :

Qui cineres ? tumuli hæc vestigia : conditur olim
Ille hoc qui cecinit pascua, rura, duces.

« Elle a succédé à celle que l'on attribue à Vir-
« gile lui-même,

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

« Cette première inscription est tout aussi
« équivoque que celle qui existe. On dit qu'elle
« fut enlevée par un Anglais. Je ne sais pas de
« quel prix une telle antiquité peut être lors-

« qu'elle est déplacée; et si le plaisir d'une telle
« possession peut se faire pardonner la criminelle
« dégradation d'un monument sur lequel elle
« donnait sinon des certitudes, au moins de pré-
« cieuses probabilités.

« Nous montâmes sur la voûte du tombeau,
« et cherchâmes, sans le trouver d'abord, le
« laurier fameux. Je commençais à croire qu'il
« en était du laurier, comme de nombre de cé-
« lébrités qui croissent, se perpétuent, et se ra-
« content sur parole : cependant, à force de
« fouiller la terre en écartant les ronces et les
« feuilles d'acanthe, nous trouvâmes le tronc du
« véritable laurier, qui n'était pas encore mort,
« car il en sortait un tendre rejeton, que je mé-
« nageai, tout en coupant un morceau du vieux
« bois. Si j'étais poète, je dirais en vers pourquoi
« j'ai eu du plaisir à recueillir cette relique, mais
« je sentis que je la prenais avec une sorte de dé-
« votion. »

Tombeau de Jean de Caracciolli, n° 22.

C'est dans l'église de San Giovanni a Carbonara qu'est élevé le tombeau de Jean de Caraccioli, grand-sénéchal et favori de la reine Jeanne II, fameux par sa fortune, et la catastrophe terrible qui la termina avec sa vie. Sa destinée rappelle celle du comte d'Essex; tous deux nés avec de grands talens, furent aimés d'une reine puissante; tous deux devinrent absolus, et abusèrent ensuite de leur pouvoir, jusqu'à oublier de qui

ils le tenaient. L'un et l'autre se lassèrent de leur amante surannée, et poussèrent leurs dédains jusqu'à l'outrage; aussi tous deux furent punis de même, et devinrent la victime des ennemis qu'ils s'étaient faits par leur fierté, et l'abus de leur excessive faveur.

Jean de Caraccioli était né sans fortune, mais avec un grand nom, et surtout une belle figure, puissante recommandation à la cour de Jeanne; aussi parvint-il successivement aux plus grands honneurs. Il s'empara de l'autorité au point qu'il ne lui manquait que le titre de roi; mais Jeanne avait plus de soixante ans, et Caraccioli, sans cesser d'être ambitieux, cessa d'être amant. Sur le refus que lui fit la reine de lui donner la principauté de Salerne, dont il demandait l'investiture, il murmura, et s'emporta, dit-on, jusqu'à lui donner un soufflet. Jeanne se contenta de pleurer; mais la duchesse de Sessa, sa favorite, sa confidente, ennemie secrète du sénéchal, saisit ce moment pour le perdre. Elle obtint de la reine un ordre de le faire arrêter; et craignant sans doute un raccommodement trop nuisible à ses intérêts, elle résolut la mort du malheureux Caraccioli, qui fut assassiné le jour même qu'il venait de célébrer les noces de son fils, le 17 août 1432.

Ce fut par les soins et les ordres de Trajan de Caraccioli, son fils, que fut élevé ce tombeau,

qui, bien que dans un genre gothique, est assez magnifique pour le temps où il a été fait.

Celui du poète Sannasar a été érigé dans l'église de Santa Maria del Parto, à l'extrémité du faubourg de Chiaïa, au pied de la côte appelée *Mergellina*, et très près de l'entrée de la grotte de Pausilippe. Tombeau de Sannasar, n° 23

Ce poète, l'un des modernes les plus célèbres pour la poésie latine, était né à Naples en 1458, et mourut en 1530. Il était secrétaire de Frédéric II, qui fut dépouillé de son royaume par Louis XII, en 1501. Il avait une maison dans ce lieu, qu'il aimait infiniment, et qui fut détruite par un prince d'Orange, qui commanda depuis dans ce pays pour Charles-Quint. Sannasar la regretta beaucoup; étant ensuite devenu dévot, il en donna le terrain à des moines servites, et y fit construire une église, dans laquelle il fut enterré, et où ces religieux, par reconnaissance, lui firent élever un monument en marbre, et d'une assez belle forme.

Un grand soubassement chargé de bas-reliefs, soutient les piédestaux qui portent le tombeau, au-dessus duquel est le buste du poète couronné de laurier, et accompagné de deux génies. Aux côtés du tombeau sont deux grandes statues d'Apollon et de Minerve: les moines ont depuis fait graver à leurs pieds les noms de Judith et de David, pour empêcher, dit-on, qu'un vice-roi

de Naples ne les fit enlever, sous prétexte que ces figures profanes étaient déplacées dans une église.

Entre ces statues est un bas-relief fort bien exécuté en marbre, où sont représentées des bacchantes et des muses, Neptune et le dieu Pan, pour faire allusion aux différens genres de poésie dans lesquels Sannasar s'est distingué : dans un cartel placé au-dessous, sont ces deux vers latins, composés par le Bembo, cardinal vénitien, et un des écrivains les plus élégans du seizième siècle.

Da sacro cineri flores : hic ille Maroni
Sincerus, musa, proximus, ut tumulo. [1]

La position de ce tombeau, peu distante du monument antique auquel on a donné le nom de *Tombeau de Virgile*, a inspiré au cardinal l'idée de ces vers, où il compare, comme on le voit, ces deux poètes l'un à l'autre. Ce nom de *Sincerus* est celui que Sannasar avait pris dans ses poésies.

Tombeau du roi André, n° 24.

Parmi les différens monumens de ce genre qu'on trouve à Naples, si l'on a cru devoir s'arrêter un moment à celui d'André, fils de Charobert,

[1] Passant, jetez ici des fleurs à pleines mains,
L'immortel Sannasar repose en cet asile :
Il est, sur le Parnasse, assis près de Virgile,
Et leurs deux tombeaux sont voisins.

roi de Hongrie, et mari de la fameuse reine Jeanne de Naples. Ce n'est pas à cause de sa magnificence, car il est d'une grande simplicité; mais par rapport à l'intérêt qu'il inspire.

On se rappelle la vie orageuse de la reine Jeanne, et les troubles de son règne, dont ce prince malheureux fut la victime. Il fut, comme nous l'avons dit, assassiné à Averse près de Capoue, jeté par une fenêtre, et aurait eu une citerne pour sépulture, sans les soins d'une femme qui avait été sa nourrice, et qui lui était tendrement attachée.

Le corps de ce prince, abandonné pendant trois jours, fut recueilli par un chanoine de Saint-Janvier, qui, de nuit, le fit transporter à Naples, accompagné de cette nourrice. C'étaient les deux seuls êtres qui osassent le pleurer, et rendre à ce roi le dernier tribut d'humanité. Le chanoine lui fit élever, à ses frais, ce tombeau, que l'on voit dans l'église cathédrale de Saint-Janvier.

Notre estampe représente le moment où le chanoine fait inhumer ce malheureux prince, dans le silence de la nuit, sans autre témoin que cette bonne nourrice, qui lui donne les dernières larmes.

Nous avons encore à parler des tombeaux de deux généraux contemporains, qui jouirent d'une grande réputation.

Tombeau du maréchal de Lautrec, n° 25.

L'un est le tombeau d'Odet de Foix, comte de Lautrec, qu'on voit dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, à Naples. Il était général de l'armée que François Ier envoya en Italie pour secourir le pape Clément VII, lors du siége de Rome et de la mort du connétable de Bourbon, en 1527. Il marcha ensuite dans l'Abruzze, et vint faire le siége de Naples; la contagion s'étant mise dans son armée, il en fut attaqué, et mourut au mois d'août 1528.

Ferdinand de Cordoue, prince de Sessa, et petit-fils du grand Gonsalve, lui fit élever ce tombeau, en marbre, d'un assez bon genre, avec cette inscription simple, noble, et qu'on ne peut lire sans intérêt; elle fait autant d'honneur au général français qu'au prince espagnol dont elle peint la générosité :

ODETTO FUXIO LAUTRECO
FERDINANDUS GONSALVUS LUD. FIL. CORDUBA
MAGNI GONSALVI NEPOS,
CUM EJUS OSSA, LICET HOSTIS,
UT BELLI FORTUNA TULERAT
SINE HONORE JACERE COMPERISSET;
HUMANARUM MISERIARUM MEMOR,
IN AVITO SACELLO, GALLO DUCI
HISPANUS PRINCEPS
POSUIT 1528. [1]

[1] Ferdinand Gonsalve, fils de Louis Corduba et petit-fils du grand Gonsalve, a fait élever ce tombeau à Odet de Foix, comte de Lautrec. Touché de l'abandon dans lequel le sort de la guerre l'avait réduit, et réfléchissant sur l'instabilité des choses humaines, ce prince espagnol a voulu recueillir les cendres du général français, son ennemi, et les a fait déposer dans la chapelle même de ses ancêtres.

Tombeau du marquis de Pescaire, n° 26.

L'autre monument, bien plus simple, est celui de Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, qui eut dans le même siècle la réputation d'un des plus grands capitaines. Il était dans Bresse, lorsque cette ville fut assiégée par Gaston, et il fit, à ce que l'on dit, à ce siége, le premier usage de la poudre pour la mine.

Pescaire fut gouverneur de Naples pour la cour d'Espagne; il possédait de grands biens aux environs de cette ville, et était seigneur de l'île de Nisita. Il fut inhumé à la manière de son temps, c'est-à-dire que son corps fut mis dans un coffre couvert de velours, sur lequel sont posés les ornemens qui indiquent les dignités dont il fut revêtu. Ce coffre est placé sur une tribune de la sacristie de l'église des Dominicains, appelée *San Dominico grande,* parmi d'autres tombeaux pareils où sont aussi renfermés des gouverneurs, vice-rois, des princes et rois de Naples des maisons de Souabe et d'Aragon.

Hôpital de l'Annunziata, n° 27.

L'hôpital de l'Annunziata, dont on voit dans la planche n° 27 le dôme avec une partie des bâtimens et une fontaine publique qui en dépend, doit être regardé comme un des plus beaux éta-

blissemens de ce genre, et l'un de ceux qui présentent le plus de secours à l'humanité.

Il fut fondé en 1305 par Nicolas et Jacques Secondito, et doté ensuite fort richement par Jeanne II en 1343. Un de ses revenus principaux est le produit des fermes du soufre et de l'alun que l'on retire de la Solfaterra, qui est affermée 10 000 ducats par an. Cette maison a été fort enrichie par des legs pieux et un grand nombre de fondations dans différens temps. Les pauvres et les malades qui s'y présentent y sont traités avec des soins et une humanité rares dans tous les établissemens de ce genre, quoique l'humanité en soit originairement le but. Indépendamment des malades de toute espèce, les fous, les enfans trouvés, y sont entretenus. Il y a aussi des fonds destinés pour marier tous les ans un certain nombre de pauvres filles; et l'on y porte l'attention et la recherche au point d'entretenir des maisons de campagne où l'on envoie les convalescens, soit pour leur faire prendre les eaux, soit pour les rétablir par un meilleur air.

Cette maison, célèbre à Naples, a été rebâtie en dernier lieu sur les dessins de Van Vitelli. On lit sur la porte principale ces quatre vers latins, où l'on a cherché à exprimer sa destination :

Lac pueris, dotem innuptis, velumque pudicis,
Datque medelam ægris hæc opulenta domus.

Hinc merito sacra est illi quæ nupta pudica,
Et lactans, orbis vera medela fuit. [1]

La porte que l'on voit près des bâtimens de cet hôpital, est une des portes de la ville de Naples, que l'on appelle *Porta Nolana*, parce que c'est de ce côté-là que l'on sort de Naples pour aller à Nola, petite ville des environs.

Vue prise au-dessus de la grotte de Pausilippe, n° 28.

La vue qu'on retrouvera dans notre atlas, au-dessous de celle que nous venons de décrire, prise à l'autre extrémité de la ville de Naples, offre un site très pittoresque.

Elle a été dessinée au-dessus de l'entrée de la grotte de Pausilippe, en allant au tombeau de Virgile. Cette vue immense, ainsi resserrée, produit un effet piquant. On y domine sur une partie de la côte de Chiaïa et sur le golfe de Naples; sur les hauteurs l'on aperçoit le château Saint-Elme.

Grotte des Cordiers, n° 29.

Cette caverne, ou grotte immense, creusée dans la montagne de Pizzofalcone, est dans Naples même, et près du palais de l'ambassadeur de France. On ne peut douter qu'elle n'ait été creusée très anciennement pour en tirer du tuf propre à bâtir; mais depuis long-temps son étendue l'a mise dans le cas de pouvoir être utile,

[1] Cet asile donne le lait aux enfans, une dot ou le voile aux vierges, la santé aux malades. Qu'il soit donc cher et sacré à tous les jeunes êtres qui lui doivent des secours!

et de servir d'atelier à des fileurs et fileuses de cordes qui s'y sont établis : c'est par cette raison qu'à Naples on la nomme Grotte des Cordiers, *Grotta dei Funaioli*.

Sa hauteur perpendiculaire, dans sa plus grande élévation, est de cinquante à soixante pieds; sa profondeur, de cent soixante-quinze, sur cent vingt-cinq de large, ce qui forme une immense cavité dont l'étendue est imposante; aussi les ouvriers y paraissent dans une proportion infiniment petite. Sa voussure est tellement surbaissée, qu'on peut justement appréhender que le moindre tremblement de terre, auquel ce pays est fort sujet, ne la fasse écrouler; mais ce n'est pas le seul péril menaçant sur lequel les habitans du pays vivent dans la plus grande sécurité. On prétend qu'une ouverture qu'on aperçoit dans la voûte a été causée par le tonnerre.

Côte de Pausilippe, n° 30.

La vue dessinée d'après nature, le long de l'agréable côte de Pausilippe, est intéressante, parce qu'elle donne une idée de la forme et des constructions les plus ordinaires des maisons de Naples. Elles sont bâties en effet, comme on le voit, sans toît, couvertes seulement par des terrasses faites avec ce ciment éternel de pozzolane, dont la propriété est de se durcir dans l'eau. Nous en rendrons compte avec plus de détail en parlant des lieux d'où on le tire. Ces terrasses sont effectivement d'une grande solidité, et résistent à la chaleur comme à la pluie. Elles sont d'un grand agrément aux Napolitains, qui vont y respirer le frais; ce sont pour eux de nouveaux jardins qu'ils ornent de treillages, de vignes et de fleurs.

Le bâtiment qu'on aperçoit dans l'éloignement est le château de l'Œuf, une des forteresses de Naples, situé sur un rocher qui s'avance dans la mer.

Palais de la Roccella, n° 31.

En suivant la côte de Pausilippe, et après avoir passé le palais de la reine Jeanne, ou au moins celui qui en porte le nom, on rencontre un autre palais, également bâti sur le bord de la mer, et qui a appartenu aux princes de la Roccella; il fut, comme nous l'avons dit, l'ouvrage du même architecte; abandonné comme le premier, il tombe en ruine, et n'a d'autre intérêt que sa forme pittoresque.

Vue du Vésuve, prise de Mare Piano, n° 32.

A très peu de distance de là on passe, en suivant le bord de la mer, au golfe de Mare Piano, dont nous donnons une petite vue, qui devient intéressante par l'effet et l'aspect du Vésuve, que l'on aperçoit de là.

Côte de Pausilippe, n° 33.

Les environs de la ville de Naples, dans toute cette partie, sont si pittoresques et ont un tel agrément, que l'on pourrait à chaque pas faire un tableau. La vue que nous décrivons a été exactement dessinée d'après nature : c'est cette côte charmante qu'on appelle *Mergellina*, et qui fait

partie de celle du Pausilippe. On la parcourt avec d'autant plus d'intérêt, que c'est le chemin qui conduit au tombeau de Virgile, situé, comme nous l'avons dit, au sommet même de la montagne, et immédiatement au-dessus de cette grotte fameuse, qui la traverse d'un bout à l'autre.

On doit se rappeler que la maison du poète Sannasar est située au pied de cette côte riante : il était fort attaché à cette agréable demeure ; il la chanta souvent dans ses vers, ainsi que la vie tranquille et douce qu'il y menait, loin du tumulte de la ville, et tout entier à son goût pour les lettres.

Quai et faubourg de Chiaïa, n° 34.

Un des aspects les plus rians et les plus agréables de la ville de Naples, est l'extrémité du quai qui termine sur le bord de la mer le faubourg de Chiaïa, le long de la montagne du Pausilippe, et jusqu'à la pointe appelée *Capo di Mergellina*, à peu de distance du tombeau de Sannasar.

La quantité de maisons de plaisance, de vignes en berceaux, et de jardins toujours verts qui ornent toute l'étendue de cette côte, la rendent un des lieux les plus délicieux que l'on puisse imaginer ; aussi est-il particulièrement recherché par les habitans de Naples. Il l'est surtout pour la promenade dans les beaux jours ; le soleil, qui se trouve de bonne heure caché par les hauteurs du Pausilippe, et les vents qui s'élèvent presque tou-

jours du côté de la mer, répandent une agréable fraîcheur qu'ils viennent y chercher.

On aperçoit dans l'éloignement l'île de Procida, et ensuite celle d'Ischia (l'Inarime des anciens) célèbre par sa fertilité, ses bains, ses eaux minérales, et dont les coteaux élevés terminent si avantageusement la vue du golfe de Naples. On sait qu'il y avait encore autrefois dans cette île un volcan, que les Latins nommaient *Mons Epomeus ;* ses feux sont éteints depuis les temps les plus reculés, mais on ne peut douter qu'ils n'aient été la cause certaine et ordinaire à tous ces pays, de la richesse et de l'abondance de ses productions.

CHAPITRE III.

TABLEAUX ET PEINTURES LES PLUS REMARQUABLES DES ÉGLISES ET PALAIS DE NAPLES.

NAPLES a eu, ainsi que les autres grandes villes d'Italie, son moment brillant pour les arts : ainsi que Rome, Florence, Bologne et Venise, elle a donné le jour à plusieurs peintres célèbres. Cependant, soit que ses artistes aient été se former eux-mêmes auprès des maîtres de l'école romaine ou lombarde, soit qu'ils n'aient point formé d'élèves qui aient eu de la réputation après eux, il est certain que l'on ne compte pas l'école de Naples parmi les grandes écoles italiennes.

Les seules connues, comme on sait, en Italie, sont l'école romaine, l'école lombarde, celle de Florence et celle de Venise. On désigne par *écoles*, une classe, une suite de peintres, qui, originaires d'un même pays, y ont acquis un nom en suivant les principes d'un grand maître, et en travaillant dans sa manière. C'est ainsi que l'on dit l'*école de Raphaël*, celle des *Carrache* ou du *Titien*, parce que ces grands peintres ont eu beaucoup d'habiles élèves, qui ensuite en ont formé d'autres à leur tour.

Naples a produit quelques peintres qui ont joui avec raison d'une grande célébrité ; mais, ayant été presque tous contemporains, et n'ayant eu que peu ou point d'élèves, on peut dire que si le règne des arts a été brillant à Naples, il y a été aussi d'une bien courte durée. Ce n'est pas que l'on ne cite quelques disciples de Solimène, tels que le Corrado, Sébastien Conca, Francischello delle Mura, et le comte Ferdinando-San-Felice; mais aucun de ces artistes n'a porté son art à un certain degré; et à peine, depuis eux, peut-on compter un seul peintre napolitain.

Luca-Giordano, Solimène et Mathia-Pretti, plus connu sous le nom du *Calabrèse*, ont été les seuls grands peintres originaires du royaume de Naples; car, pour les autres artistes dont on voit quantité d'ouvrages dans cette ville, tels que le Lanfranc, l'Espagnolet et le Dominiquin, ils étaient tous de différentes écoles, et n'ont habité Naples qu'accidentellement. Mais, malgré ce petit nombre d'artistes, c'est une des villes d'Italie, et même de l'Europe, dont les palais et les églises renferment le plus de richesses en ce genre ; c'est une de celles où l'on voit le plus de ces grandes et immenses compositions qui caractérisent davantage le grand peintre.

Sans vouloir donner ici un détail très étendu des différentes écoles italiennes, peut-être nos lecteurs y trouveront-ils avec plaisir une idée de

leurs différens caractères et de leur mérite particulier, ainsi que le nom des grands maîtres qui se sont distingués dans chaque école; notre dessein étant de leur comparer ensuite les ouvrages et les talens des peintres napolitains dont nous avons à nous occuper principalement.

École de Florence.

Nous commencerons par l'école de Florence, parce que les artistes de cette ville eurent les premiers la gloire d'être les restaurateurs de ce bel art en Italie. Le sénat de Florence fit venir dans le treizième siècle des peintres de la Grèce, pour rétablir la peinture oubliée, et le Cimabué fut leur premier disciple. Ce peintre, né à Florence en 1213, ne connaissait point la peinture à l'huile; elle n'existait pas de son temps en Italie. On sait que ce fut un peintre flamand, nommé Jean de Bruges, qui, le premier, dans le quatorzième siècle, inventa cette manière de peindre, ignorée même des anciens : en peu de temps, elle se communiqua aux peintres italiens; le Cimabué ne peignit donc qu'à fresque ou en détrempe.

Léonard de Vinci, Michel-Ange, André del Sarto, et Daniel de Volterre, furent les plus célèbres peintres de l'école de Florence : ils étaient contemporains, et vivaient tous dans le beau siècle des arts, c'est-à-dire depuis la moitié du quinzième environ, jusque vers la moitié du seizième. On ne doit point oublier de dire, en parlant des peintres de cette école, et de Daniel de Vol-

terre surtout, qu'il a eu la gloire d'avoir composé un des tableaux les plus estimés de Rome, et que le Poussin mettait au nombre des trois premiers tableaux de cette ville. Ces trois chefs-d'œuvre de peinture étaient, suivant cet excellent juge, la Transfiguration, peinte par Raphaël, à l'église de San-Pietro in Montorro; la Communion de saint Jérôme, par le Dominiquin, exécutée en mosaïque à Saint-Pierre de Rome, et la Descente de Croix, de Daniel de Volterre, qui est à l'église de la Trinité-du-Mont.

Pietre de Cortone et Romanelli, son élève, également nés dans la Toscane, ont succédé à ces premiers peintres de l'école de Florence, et ont vécu dans le siècle dernier. Le Cortone sera sans contredit toujours regardé comme un des plus grands artistes de l'Italie; son génie et la facilité qu'il avait de composer, le portèrent à entreprendre les plus grands travaux, et surtout des plafonds d'une vaste étendue, tels que ceux des palais Barberini et Pamphili à Rome, qu'il a peints à fresque, et d'une couleur brillante. Le palais du grand-duc, à Florence, est encore rempli de ses ouvrages, dans lesquels on admire le feu, l'enthousiasme, et la plus belle ordonnance dans la disposition générale de ses groupes et de ses figures.

Quant à ce qui caractérise les peintres les plus célèbres de cette école, à la tête desquels il faut

mettre Michel-Ange, nous croyons qu'ils doivent être cités pour la fécondité et la hardiesse de leur imagination, un style fier et élevé, un dessin savant, quoique quelquefois trop prononcé [1]. On leur reproche en général d'avoir négligé le coloris, à l'exception cependant du Cortone, dont les ouvrages ont, comme nous venons de le dire, réuni l'harmonie et la plus belle couleur à des compositions remplies de grâce et de noblesse.

École romaine.

Un goût de dessin pur et correct est ce qui caractérise l'école romaine; ses plus habiles maîtres puisèrent dans l'étude de l'antique cette grâce et ce beau choix d'attitude, ces contours fins et savans, qui font le mérite principal de leurs ouvrages; mais, comme s'il était presque impossible aux plus grands hommes de réunir toutes les parties de l'art, le coloris a été également négligé par plusieurs peintres de cette école : défaut commun à tous ceux qui ont correctement dessiné, ainsi que nous voyons les plus grands co-

[1] Tout le monde sait que Michel-Ange fut aussi grand architecte que peintre et sculpteur; également né pour tous les arts, ce fut celui de la sculpture qu'il cultiva le plus long-temps, et sans doute avec le plus de succès. Nous avons dit, en parlant de la construction de l'église de Saint-Pierre à Rome, que Michel-Ange jouissait alors d'une si grande réputation comme architecte, que le pape Paul III le consulta sur les plans de cet édifice, et que ce fut ce célèbre artiste qui donna le dessin du dôme tel qu'il a été exécuté depuis.

loristes avoir été souvent imparfaits dans le dessin.

Le Perugin fut le premier ou plutôt le plus ancien peintre de cette école. Il était né en 1446. Sa plus grande gloire fut d'avoir été le maître de Raphaël, que nous regardons tous comme le plus grand et le plus excellent peintre qui ait jamais paru depuis la renaissance des arts. Raphaël était né à Urbino, petite ville des États du pape, en 1483. Une composition simple, et en même temps sublime, la plus grande correction dans le dessin, une grâce, une noblesse infinie dans l'attitude de ses figures et dans l'expression de ses têtes, voilà ce qui caractérise les ouvrages de ce peintre immortel. Quoique en général Raphaël soit moins bon coloriste que grand et sublime dessinateur, on connaît cependant quelques tableaux de lui, tels que celui de la Sainte Famille, dont il fit présent à François Ier, et son célèbre morceau de la Transfiguration, qui indiquent que s'il eût vécu davantage, il aurait porté cette partie de l'art aussi loin que toutes les autres; mais ce grand peintre mourut à peine âgé de trente-sept ans.

Les élèves de Raphaël les plus connus, ont été Jules-Romain, Perrin del Vaga et Polidore de Caravage. Jules-Romain fut celui qui eut le plus de réputation, et qui joignit à la pureté du dessin et au goût exquis qu'il tenait de Raphaël,

un génie fécond, une chaleur et une action qui n'existait pas même dans les tableaux de son maître. Malheureusement il le perdit de trop bonne heure, et, s'abandonnant alors à la fougue de son génie, Jules dès ce moment soigna moins que jamais le coloris de ses tableaux, dont presque toutes les chairs étaient couleur de brique. Un de ses principaux ouvrages à Rome est la grande et immense composition de la bataille de Constantin, qu'il peignit d'après les dessins de Raphaël. Jules-Romain ayant été appelé dans la suite par le duc de Mantoue, il décora son palais du T d'un grand nombre de peintures qui sont infiniment estimées, quoiqu'elles soient aujourd'hui très dégradées.

Parmi les élèves de Raphaël et de Jules-Romain, nous devons particulièrement citer le Primatice, puisque la France a été redevable surtout à cet artiste du bon goût de la peinture et des arts. Il y avait été appelé par François Ier pour décorer la galerie du château de Fontainebleau, de concert avec Nicolo dell' Abbate, son élève, et un autre peintre de Florence nommé Maître Roux. Le Primatice est mort à Paris en 1570.

Le Baroche est un des peintres les plus gracieux et les plus aimables de l'école romaine; il réussit parfaitement dans les sujets de dévotion, et sa manière de peindre, suave et harmonieuse,

tient beaucoup de celle du Corrége. Les autres principaux peintres de cette école ont été, depuis, le Feti, Andrea Sacchi, Michel-Ange *des Batailles*, surnommé ainsi à cause de son habileté à peindre ces sortes de sujets, et enfin Carle Maratte, que l'on peut regarder comme le dernier des grands peintres de l'école romaine; il excellait surtout à peindre des Vierges, et leur donnait une expression ravissante. Ce peintre est mort à Rome en 1713.

École de Bologne.

Le Corrége fut à l'école lombarde ce qu'avait été Raphaël à l'école romaine. Son nom est et sera toujours prononcé avec vénération dans toute l'Italie, où on ne l'appelle pas autrement que *il divino Corregio*. C'est bien effectivement de ce charmant peintre que l'on peut dire qu'il reçut son pinceau de la main des Grâces, puisque, élève de la nature, il ne dut qu'à lui-même et à son génie les progrès étonnans qu'il fit dans son art. Ce qu'on admire principalement dans les ouvrages de ce grand homme, c'est l'union, l'harmonie de la couleur; des airs de tête d'une grâce et d'une finesse d'expression inimitable, et enfin un moelleux et un relief dans sa manière de peindre, qui fait que tout y produit son effet sans aucun contour marqué. Le Corrége est le premier qui ait hasardé de représenter, dans des plafonds, des figures véritablement en l'air, et peu de pein-

tres ont aussi bien entendu l'art des raccourcis. Peut-être pourrait-on lui reprocher à cet égard un peu trop de hardiesse dans la manière dont il a disposé les groupes de ses figures, qui paraissent quelquefois un peu forcées dans leurs attitudes : mais les charmes infinis répandus sur tout le reste de ses ouvrages doivent faire oublier ce défaut. Le Corrége était né dans les environs de Modène, sur la fin du quinzième siècle, et y mourut en 1534. [1]

Le Parmesan est, après le Corrége, le peintre dont les ouvrages respirent le plus l'élégance et la grâce; il est surtout reconnaissable par un choix d'attitudes sveltes et légères qu'on trouve dans toutes ses compositions. Il est vrai que son goût pour un dessin élégant et agréable le porta quelquefois à être incorrect dans les formes, et à donner à ses figures une proportion trop allongée. Il mourut à Parme en 1540.

Cette école fut féconde en grands peintres; mais les maîtres qui lui donnèrent le plus de célébrité ont été les Carache, soit par le grand

[1] On ne peut penser sans douleur à la mort du Corrége. Étant un jour allé à Parme recevoir le prix d'un de ses tableaux, qui montait à 200 liv., on le paya en monnaie de cuivre. L'empressement de porter cette somme à sa pauvre famille l'empêcha de faire attention à la pesanteur du fardeau, à la chaleur de la saison, au chemin qu'il avait à faire à pied : il s'échauffa, et fut attaqué d'une pleurésie dont il mourut.

nombre de leurs savantes et admirables productions, soit par une multitude de peintres habiles qui tous avaient été leurs élèves. Louis, Augustin et Annibal Carache, étaient tous trois originaires de Bologne. Louis y fut regardé comme le chef de l'école qu'il y établit, et dans laquelle il conduisit les études d'Augustin et d'Annibal, ses cousins. Peu de peintres ont eu un génie aussi fécond que Louis Carache. Les églises et les palais de Bologne sont remplis de ses ouvrages, dans lesquels on admirera toujours un goût de dessin noble et correct, une composition simple et sage, et une expression sublime. Augustin fut moins laborieux, et composa beaucoup moins de tableaux, ayant été distrait d'ailleurs par son goût pour la gravure et pour d'autres arts : mais tout ce que l'on connait de lui en peinture est très estimé. Annibal est celui des Carache qui s'est fait le plus de réputation, surtout à Rome, où il travailla long-temps, et où il chercha à se perfectionner d'après les peintures des grands maîtres qu'il fut à portée d'y étudier. C'est dans cette ville qu'il peignit la superbe galerie du palais Farnèse, qui lui coûta huit années de travail, et qu'on regarde comme son chef-d'œuvre. Cependant on pense généralement que le désir qu'il eut d'apporter à son dessin encore plus de correction, lui fit un peu négliger la partie du coloris, dans laquelle il avait excellé jusque-là. Ces

trois célèbres artistes moururent dans les premières années du dix-septième siècle.

Leurs élèves, aussi grands hommes dans leur art que l'avaient été leurs maîtres, ne contribuèrent pas peu à étendre la réputation de cette école. Les plus célèbres qui en sortirent furent le Guide, le Dominiquin, le Lanfranc, l'Albane, le Guercino. On peut dire que c'est faire l'éloge le plus complet des maîtres que de nommer de tels disciples. Le Schedone fut aussi un de leurs élèves, mais il s'attacha ensuite plus particulièrement à suivre le Corrége.

On ne connaît point le Guide quand on n'a pas vu Bologne et ce qu'il y a dans cette ville d'ouvrages admirables de ce peintre. En France et ailleurs on n'a guère de lui que des figures de Vierges et de simples têtes; mais c'est dans les palais et les églises de Bologne, et surtout au palais Zampieri, que l'on peut vraiment apprécier le mérite de ce grand peintre. Tous les voyageurs qui auront vu son sublime morceau de saint Pierre pleurant, se le rappelleront sûrement, et conviendront que peu de tableaux leur ont fait autant d'impression. Le Guide mourut à Bologne en 1642. [1]

[1] Ce peintre a été fort différent de lui-même dans tous les ouvrages qu'on connaît de lui. On pourrait même lui attribuer trois manières de peindre : la première, et la plus excellente sans contredit, est celle du temps où il a peint ce tableau de

Parmi les autres élèves des Carache, le Dominiquin a excellé dans la partie de l'expression, et l'Albane à peindre les Grâces et les Amours. Mais c'est à Rome, et dans son sublime tableau de la Communion de saint Jérôme, qu'il faut admirer le Dominiquin; et, quant à l'Albane, on sera étonné de voir de lui, à Bologne, des tableaux d'une composition aussi noble et aussi élevée que celle des plus grands maîtres de cette école, et surtout dans une petite église qu'on appelle *Madona di Galiera*.

École vénitienne.

Nous voici arrivés à l'école de Venise, si souvent citée pour la supériorité de son coloris, mérite qui devient tous les jours moins sensible par le tort que fait à ses plus beaux tableaux l'air de la mer qui environne cette ville. C'est ce qu'on déplore surtout en voyant les chefs-d'œuvre du Titien, dont plusieurs sont devenus presque noirs.

saint Pierre dont nous venons de parler, et dont la couleur est aussi parfaite que l'expression et le dessin. Le plus grand nombre des ouvrages du Guide, même ceux qu'on admire dans plusieurs villes d'Italie, sont d'une couleur argentine, mais déjà un peu grise; et, vers la fin de sa vie, tous les tableaux de ce maître étaient d'une couleur verdâtre et livide, bien éloignée de sa première manière; mais, malgré ce défaut, la noblesse de ses compositions, le goût, et surtout une grâce inexprimable qu'il savait répandre dans ses têtes de femmes et de jeunes hommes, sont les marques distinctives qui caractérisent toutes ses productions.

Ce célèbre peintre peut être regardé comme le chef de l'école vénitienne, quoiqu'il ait été précédé par les deux Bellino (Jean et Gentil), chez lesquels, vers 1450, le Titien et le Giorgion prirent les premières leçons de leur art. Ce fut même l'un de ces Bellin qui commença à rendre public en Italie le procédé de la peinture à l'huile vers le milieu du quinzième siècle. [1]

Les noms des maîtres les plus célèbres de cette école ont été le Titien, Giorgion, Sébastien del Piombo, les Bassan, le Pordenone, le Tintoret et Paul Véronèse. Tous ont vécu dans le quinzième siècle, qui a été pour Venise, comme pour le reste de l'Italie, l'âge des arts et des talens. Moins à portée de l'étude de l'antique que les peintres de l'école romaine, le Titien, ainsi que les autres maîtres vénitiens, n'a pas porté la per-

[1] Demandé à la république de Venise par Mahomet II, ce peintre avait été envoyé à Constantinople pour faire quelques tableaux devant ce sultan, qui, tout conquérant qu'il était, aimait beaucoup les arts. Le Bellin peignait en présence du sultan la décollation de saint Jean-Baptiste; le grand-seigneur remarqua que la peau du cou, dont la tête venait d'être séparée, n'était pas exactement rendue, et, pour prouver la justesse de sa critique, il décapita un de ses esclaves en présence de l'artiste.

On assure qu'en le congédiant, Mahomet II, traitant le peintre vénitien avec autant de magnificence qu'Alexandre avait traité Apelles, lui mit une couronne d'or sur la tête, une chaîne d'or au cou, et une bourse de 3000 ducats entre les mains.

fection du dessin au même degré que les autres parties de l'art; mais ce défaut peut être racheté par la richesse, le sublime de ses compositions, et le charme du coloris. Le Titien se distingua presque également dans tous les genres; mais c'est moins à Venise encore qu'à Rome, à Florence et en France même, qu'on peut reconnaître le mérite de ce grand homme. [1]

Dans le nombre des peintres vénitiens que nous venons de nommer, le Giorgion et le Pordenone ont été ceux qui, par leurs talens, ont le plus causé de jalousie au Titien; on peut dire même que le Giorgion surtout, s'il eût vécu plus long-temps, aurait été regardé comme un des plus grands peintres qui aient existé, mais il n'a pu laisser qu'un très petit nombre d'ouvrages, qui sont fort estimés, et mourut à l'âge de trente-trois ans; le Titien, au contraire, vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, après avoir joui, pendant une aussi longue vie, d'une grande réputation, d'une fortune considérable, et, ce qui est préférable encore, d'une santé parfaite. Il mourut en 1576.

[1] Le Titien excellait aussi à peindre le portrait avec une vérité et un naturel inconnu jusqu'à lui. Les souverains, les plus grands seigneurs de son temps, voulaient être peints par ce grand maître; et Charles-Quint, qu'il peignit trois fois, disait qu'il avait reçu trois fois l'immortalité des mains du Titien.

Ce qui a particulièrement caractérisé les peintres de cette école, et surtout le Tintoret et Paul Véronèse, a été la plus séduisante couleur, jointe à l'ordonnance et à la richesse des compositions. Rien n'a égalé l'imagination vive et féconde du Tintoret. Il ne mettait pas plus de temps à peindre un grand tableau qu'un autre à l'esquisser : aussi les Italiens l'appellent-ils *un fulmine di penello*. Le nombre de ses tableaux à Venise est prodigieux, et on cite surtout ceux qu'il a faits pour la Scuola (ou confrérie) di San Roccho.

Paul Véronèse n'eut pas moins de facilité que le Tintoret, sans avoir autant de force et de fierté dans ses compositions; elles plaisent davantage par leur agrément et leur richesse. Les scènes de ses tableaux sont souvent ornées de fabriques et d'architecture qui y répandent beaucoup de noblesse. Il se plaisait à peindre des banquets et des salles de festin ornées de figures très pittoresquement costumées. On regarde le tableau des Noces de Cana, qu'il a peint dans le réfectoire des Bénédictins de San Giorgio majore, comme une des plus belles choses qu'il ait faites. Le roi de France possède un tableau de Paul Véronèse dans le même genre, dont la république fit présent à Louis XIV. Ce peintre mourut en 1588.

Depuis ce temps, Venise a encore produit plusieurs artistes qui ont mérité de la réputation, et dont l'imagination, la facilité et le coloris brillant tiennent de son ancienne école, tels que Sébastien Rizzi, le Trévisan, Celesti, Piazzetta, le cavalier Liberi, et le Tiepolo, dont les ouvrages respirent le génie, l'enthousiasme et la facilité. [1]

Ce sont ces qualités rares et séduisantes qui ont le plus caractérisé les peintres napolitains dont il nous reste à parler. Luca Giordano peut être surtout comparé aux grands maîtres de l'école vénitienne par sa prodigieuse facilité : aussi le surnomma-t-on dans son temps *Luca fa Presto*. Sa couleur, pour être moins prononcée et moins vigoureuse que celle du Tintoret, n'en était peut-être que plus harmonieuse et plus aérienne. Soit que ses ouvrages, beaucoup moins anciens que ceux des grands coloristes de l'école de Venise, aient aussi moins perdu par l'effet du temps; soit qu'il ait eu une manière de peindre particulière, il est certain que l'on retrouve dans presque tous ses tableaux une vaghezze et une chaleur de coloris qui lui était propre.

[1] Quoique le plus grand nombre des ouvrages du Tiepolo soient souvent très maniérés, on ne peut disconvenir que c'est un des peintres de l'Italie dont les productions ont le plus de charmes et d'agrémens, soit par un coloris frais et brillant, soit par le caractère neuf et piquant de ses compositions. Une des meilleures choses qu'il ait faites à Venise, est la décoration d'un grand salon, au palais Delphino di San-Pentaleone, où il a peint de grandes fresques de la plus belle couleur et de l'effet le plus agréable.

Solimène n'eut pas ce mérite si séducteur du coloris, car en général tous ses tableaux ont un ton noir et violâtre qui leur fait beaucoup de tort; mais il est admiré, à juste titre, pour la richesse de son imagination et la grande ordonnance de ses compositions. Il paraît que le peintre auquel on peut à cet égard le comparer le plus justement, est le Pietre de Cortone, dont il étudia le plus les ouvrages et la grande manière de faire, quoiqu'il ne l'ait pas antant imité par le charme de la couleur.[1]

Nous croyons donc pouvoir dire, relativement à cet effet total, à cette harmonie que l'on peut regarder comme une des perfections de l'art les plus rares parmi les peintres, et si difficile à rencontrer, qu'on lui a donné avec raison le nom de *magie*; que de ces deux peintres napolitains, Solimène paraît s'en être autant éloi-

[1] De tous les peintres napolitains, Luca Giordano est le plus séduisant. Son génie est abondant, son faire est de la plus belle facilité, son coloris, sans être bien vrai ni bien précieux pour la fraîcheur et la variété des tons, est cependant d'un effet agréable. Solimène, plus fin de dessin et plus correct en tout que Luca Giordano, lui cède cependant pour l'agrément du coup d'œil de ses tableaux, pour la facilité et les grâces du pinceau. D'ailleurs le plus grand nombre des ouvrages de ce peintre sont déparés par le mauvais ton de ses ombres, qui sont souvent d'un noir bleu désagréable; on peut lui reprocher encore de disperser souvent sa lumière par petites parties, qui détruisent l'effet total de ses tableaux.

gné que le Giordano, son émule, l'avait recherchée.

Le Calabrèse, qui est un des plus célèbres peintres napolitains, peut être encore plus exactement comparé à Michel-Ange de Caravage, auquel il ressemble absolument par le coloris et la manière de peindre, ainsi que l'Espagnolet, dont on voit beaucoup d'ouvrages à Naples. Il paraît qu'un même goût et un même génie avait animé ces trois hommes dans des écoles et des pays différens.

Un des émules et des rivaux du Caravage fut le Josepin, Joseph d'Arpino, ainsi nommé parce qu'il naquit au château d'Arpin, dans la Terre de Labour, en 1560. Quoique né dans le royaume de Naples, il y séjourna peu, et alla à Rome dès sa plus tendre jeunesse. On cite comme une particularité de la vie de cet artiste, que ce fut la vue des ouvrages des grands peintres qui travaillaient à décorer le Vatican, qui le rendit peintre lui-même. Employé à broyer et à préparer leurs couleurs, Josepin essaya en secret de tracer de lui-même quelques figures sur les pilastres; ses essais indiquèrent tant de talent naturel, que le pape Grégoire XIII le prit sous sa protection, et lui donna les moyens de se perfectionner dans son art. Les meilleurs ouvrages de ce peintre sont au Capitole, mais en général ils sont maniérés, d'un dessin peu correct, et d'un coloris

faible. Le Josepin eut cependant de la célébrité dans son temps, et dans un voyage qu'il fit en France, en 1600, Henri IV le créa chevalier de Saint-Michel ; c'est la raison pour laquelle il est aussi connu sous le nom du *cavaliere d'Arpino*. Il mourut à Rome en 1640.

Mais parmi les grands artistes, originaires du royaume de Naples, un de ceux qui eurent sans contredit le plus de réputation, et à plus juste titre, est Salvator Rosa. Si nous ne l'avons pas même compris d'abord au nombre des peintres les plus célèbres que cette ville a produits, c'est que le genre dans lequel il a particulièrement excellé était le paysage, quoique l'on connaisse de lui quelques tableaux d'histoire qui sont estimés, mais en petit nombre.

Salvator Rosa naquit, en 1615, dans le village de Renella, à deux milles de Naples : un génie particulier à ce peintre lui servit de guide, et caractérisa tous ses ouvrages. Il peignit dans différens genres, marine, batailles, animaux; réussissant également à tout ce qu'il entreprenait ; mais ce que Salvator Rosa aimait particulièrement à peindre, et le genre de tableaux le plus connu de ce maître, était un choix de rochers pittoresques et de sites sauvages qu'il ornait de figures de soldats, composés avec un goût infini. Sa couleur était fière et vigoureuse, et son paysage touché avec une grande facilité.

On connaît plusieurs estampes de ce peintre, qu'il s'amusait à graver à l'eau-forte avec beaucoup de feu et d'esprit. Il mourut à Rome en 1673.

Quant aux autres peintres de Naples qu'on peut regarder comme des maîtres du second ordre, tels que le Massimo, Simonelli, Paul Matteis, ainsi que les autres élèves de Solimène que nous avons déjà nommés, quoiqu'ils n'aient pas été dénués de talens et de facilité, la plupart de ces artistes ne peuvent être regardés que comme des peintres infiniment maniérés, et dont les ouvrages en général méritent peu d'être cités.

Les arts de la sculpture et de l'architecture n'ont pas été cultivés, à Naples, à beaucoup près autant que la peinture ; à peine cette ville offre-t-elle, ainsi que nous l'avons déjà dit, un édifice et un monument à citer. Mais, nous occupant des hommes célèbres en ce genre auxquels Naples a donné le jour, nous ne pouvons passer sous silence un des plus grands artistes que l'Italie ait produits, le Bernin : il naquit à Naples, en 1598. Architecte, peintre et sculpteur, il réunit, comme Michel-Ange, tous les arts à la fois; mais, ainsi que lui, c'est à l'architecture et à la sculpture qu'il donna la préférence : le nombre des ouvrages du Bernin, dans ce genre, est prodigieux, et on ne

peut concevoir comment un seul homme a pu les produire.

Dès l'âge de dix ans, le Bernin fit en marbre une tête qui fut admirée, et à dix-sept ans, parmi plusieurs ouvrages de lui, on citait le groupe d'Apollon et de Daphné, que l'on voit à la villa Borghèse, et dans lequel on remarque surtout la hardiesse de l'exécution. Cet habile sculpteur travaillait le marbre aussi facilement que l'argile. On pourrait même trouver qu'il a quelquefois abusé de cette extrême facilité. Le désir qu'il avait de donner du mouvement et de la vie à ses figures, l'a souvent porté à en *tourmenter* les draperies, et si elles acquéraient par là de la légèreté, elles perdaient du côté de la correction et de cette simplicité qui est l'apanage des grâces. A ce défaut près, le Bernin doit être regardé, pour le génie et l'expression, comme un des plus grands sculpteurs qui aient existé.

Il ne mérite pas moins d'être cité comme un grand architecte; et la ville de Rome est remplie de monumens qu'il y a construits ou embellis; mais les bornes de cette Notice ne nous permettent pas d'en donner ici les détails. Tout le monde connaît l'accueil extraordinaire que Louis XIV fit à cet artiste célèbre lorsqu'il l'attira en France pour le consulter sur les édifices qu'il faisait construire alors. Le Bernin, de re-

tour à Rome et comblé d'honneurs, y jouit encore quelques années d'une fortune à laquelle aucun artiste n'était parvenu (on prétend qu'elle montait à plus de deux millions); il mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, en 1680.[1]

SOLIMÈNE. Héliodore chassé du temple, n° 35.

Héliodore chassé du temple étant l'une des plus vastes, des plus étonnantes compositions de Solimène, et l'une de celles qui ont le plus contribué à sa réputation, nous avons pensé devoir en donner une idée. Quoique l'esquisse d'après laquelle notre estampe est gravée ait été faite par un artiste habile, M. Fragonard, on doit sentir combien il est difficile de rassembler dans un très petit espace une composition aussi considérable, puisqu'elle remplit toute la largeur de la nef de l'église de Giesu-Nuovo, sur la

[1] Quoique nous ayons déjà dit, et avec raison, que depuis long-temps l'architecture a été fort négligée à Naples, et qu'elle y est d'un très mauvais genre, nous ne devons pas oublier de citer quelques architectes napolitains qui ont mérité de la réputation. De ce nombre ont été les deux Massuccio, qui vivaient dans le treizième siècle, et qui ont construit, et d'un assez bon style, un grand nombre des églises et des palais de Naples.

Nous citerons encore Pirro Ligorio, issu d'une famille noble de Naples, et qui mérita, par ses talens, d'être choisi pour exécuter, de concert avec Vignole, le dôme de Saint-Pierre, à Rome: mais cet architecte ayant voulu, contre les ordres du pape, faire quelque changement au plan de Michel-Ange, sa place lui fut ôtée. Pirro Ligorio était, de plus, antiquaire très habile; il mourut à Naples, en 1580.

porte principale de laquelle elle se trouve peinte. On peut cependant assurer que rien d'essentiel n'y est omis.

L'ordonnance et l'ensemble de cette immense composition est assurément digne des plus grands maîtres ; toutes les figures sont liées et groupées avec un art infini : cependant les masses d'ombre et de lumière étant répandues presque partout également, en diminuent l'effet ; on peut dire aussi que la couleur en est faible et grise, et le dessin, dans beaucoup d'endroits, peu correct.

François Solimène était né, en 1657, à Nocera, petite ville du royaume de Naples, près de Salerne. Son père était peintre, mais d'un talent médiocre, et faisant peu de cas de son art : en conséquence, il destinait son fils à l'étude des lois ; le jeune Solimène, au contraire, entraîné par son génie et un talent qui ne tarda pas à se développer, se détermina, malgré les conseils de son père, à se livrer de plus en plus à un art pour lequel la nature lui avait donné un goût décidé. Il ne choisit pas de maître particulier, mais il consulta les ouvrages des plus grands peintres qui vivaient de son temps, et particulièrement Luca Giordano, qui était son émule, et cependant son ami.

Ces deux hommes, nés avec un génie et une fécondité presque égale, enrichirent leur patrie

d'une quantité surprenante de leurs ouvrages : non seulement Naples, mais Gênes, Florence et beaucoup d'autres villes de l'Italie en furent ornées.

Solimène fut comblé de bienfaits par tous les princes de l'Europe qui connurent et employèrent ses talens. Ayant acquis par ses travaux multipliés une fortune considérable, il put en jouir pendant une très longue vie, et en fit un usage honorable. Sa maison était ouverte à tous les hommes distingués par les dons de l'esprit et par les talens ; il aimait passionnément la musique, et, tous les soirs, les premiers musiciens de Naples venaient le délasser de ses travaux. On voit que presque toujours les grands peintres ont joint à l'amour de leur art le goût le plus vif pour la poésie et la musique : ces trois sœurs sont faites pour vivre ensemble ; elles se secourent mutuellement, et ont des rapports que les âmes sensibles ne peuvent méconnaître.

L'empereur Charles VI nomma Solimène chevalier, et honora ce peintre d'une estime particulière. Il est mort dans une maison de campagne qu'il avait près du Vésuve, en 1747, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Nous ignorons si *les Vendeurs chassés du temple* furent peints avant ou après l'étonnante composition dont nous venons de parler ; ce

LUCA GIORDANO. Les Vendeurs chassés du temple, n° 36.

qu'il y a de certain, c'est qu'il semble que Solimène et Luca Giordano aient voulu lutter ensemble de facilité et de génie dans deux entreprises immenses. Cette dernière peinture remplit également toute la façade intérieure de l'église de Saint-Philippe de Néri.[1]

Rien de plus riche et de plus ingénieux sans doute que cette composition, ainsi que le parti que Giordano avait pris pour décorer l'entrée et la façade intérieure de cette église; rien n'était en même temps plus susceptible d'effet par les grandes masses d'ombres que lui procuraient ces corps d'architecture en avant, mis en opposition avec les tons frais et lumineux qui devaient entourer sa figure principale. Cependant cette monotonie de tons roussâtres, trop universellement employés par le peintre, nuit à l'effet auquel on devait s'attendre. Peut-être aurait-on encore raison de lui reprocher que les figures répandues sur ces degrés sont trop entassées les unes sur les autres, et n'occupent point assez

[1] L'original est terminé au-dessous de l'entablement des premières colonnes, la corniche qui règne au-dessus ayant empêché le peintre de s'élever davantage. Ce qui est par delà, dans l'estampe, y a été ajouté pour donner une forme plus heureuse; l'ajustement et la décoration intérieure de la porte de l'église ont été également imaginés par l'artiste auquel nous devons ce dessin. Il a pensé que, sans nul ornement, cette partie de la composition du Giordano eût produit dans la gravure un effet désagréable.

d'espace dans le tableau; mais la critique la plus fondée est le mauvais effet qu'y produit nécessairement l'ouverture de la porte principale de l'église, et qui est tel que toute l'illusion de la peinture est détruite quand cette porte n'est pas fermée : mais, malgré ces défauts, le mouvement, l'agitation et les différens caractères d'expression dont toutes les figures sont animées, donnent à cette composition le plus grand intérêt.

Luca Giordano naquit à Naples en 1632, et avait eu pour père, ainsi que Solimène, un peintre assez médiocre. L'Espagnolet fut son premier maître; mais la réputation de Paul Véronèse l'ayant attiré à Venise, ce fut auprès de ce peintre que le Giordano acquit ce goût et cette facilité qu'il avait pour les grandes compositions, ce que l'on appelle, en termes de l'art, les *grandes machines*. Dans le nombre des entreprises considérables en ce genre faites par Luca Giordano dans différentes villes de l'Italie, on doit citer la galerie du palais Riccardi, à Florence, qui est une des plus belles et des plus agréables peintures qu'il y ait de lui, par la fraicheur et le brillant de la couleur, ainsi que par la richesse et l'heureuse disposition de ses groupes.

Charles II, roi d'Espagne, désirant embellir le château de l'Escurial, qu'il venait de faire ter-

miner, et ayant entendu parler de la réputation de ce maître célèbre, l'appela à sa cour, où il le reçut avec les plus grands honneurs. Il l'engagea à se charger des peintures de ce palais; et Luca Giordano s'y livra avec tant de zèle, que, dans l'espace de dix ans, il acheva non seulement tous les travaux de l'Escurial, mais il peignit encore, à Madrid, plusieurs plafonds dans des chapelles et dans des églises différentes. Comblé d'honneurs et de richesses, il revint à Naples, sa patrie, où il mourut en 1705, âgé de soixante-treize ans.

Tableau de l'Espagnolet, n° 37.

Dans le nombre prodigieux de peintures dont les églises ou les palais de la ville de Naples sont remplis, les maîtres célèbres qui y tiennent, sans contredit, un des premiers rangs, sont l'Espagnolet et le Schedone. Les gravures qu'on trouvera dans notre Atlas ont été exécutées d'après deux de leurs meilleurs tableaux. Celui de l'Espagnolet est dans la sacristie des Chartreux de Naples; l'œuvre de Schedone fait partie de la belle collection du palais de Capo di Monte, et appartient au roi de Naples.

Tableau du Schedone, n° 38.

Un pinceau mâle et vigoureux, un effet surprenant, sont, au premier coup d'œil, ce qui caractérise les ouvrages de Joseph de Ribera, plus connu sous le nom de l'Espagnolet, sans doute parce qu'il était d'origine espagnole, son père don Antonio Ribera étant de Valence; mais

il naquit à Gallipoli, ville de la province de Lecce, dans le royaume de Naples. Il se forma de bonne heure à l'école de Michel-Ange de Caravage.

C'est de ce maître que l'Espagnolet acquit cette manière de peindre ferme, vigoureuse, mais sévère et souvent terrible, qui caractérise la plupart des ouvrages de ces deux peintres. C'est avec regret qu'on remarque que ces deux grands artistes ont presque toujours employé leurs talens à peindre des sujets tristes et sinistres. L'Espagnolet passa à Naples la plus grande partie de sa vie; il y acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages, qui y sont en très grand nombre, et mourut en 1648.

Le Schedone naquit à Modène en 1560. Ses premiers maîtres furent les Carache; mais le peintre dont il rechercha le plus le style et la manière, fut le Corrége : aussi doit-il à ce grand maître les grâces qu'on remarque dans ses tableaux. Malheureusement ils sont très rares, ainsi que ses dessins. On assure que le Schedone avait une telle passion pour le jeu, qu'elle usa presque tout son temps, et qu'ayant perdu à Parme une grosse somme d'argent qu'il n'était pas en état de payer, il en mourut de chagrin en 1616, âgé de cinquante-six ans.

Peintures de l'Espagnolet, n°s 39 et 40.

Un des principaux ouvrages de l'Espagnolet, et un de ceux qui lui ont fait le plus de répu-

tation, est, sans contredit, la suite de douze apôtres ou prophètes, peints dans les archivoltes de la nef de l'église des Chartreux, à Naples. Il n'est pas un voyageur, pas un homme de goût, qui ne se les rappelle avec le plus grand plaisir, et comme une des choses qui l'auront le plus frappé en Italie.

Malgré la difficulté extrême qu'il y avait de renfermer des figures entières dans des formes aussi resserrées et aussi ingrates, l'artiste semble avoir su tirer de cette nécessité même, et de la contrainte où il était, une variété de caractères et d'attitudes absolument différentes dans chacun de ses sujets. On peut dire que toutes les parties de l'art y sont portées à un point de perfection qui se rencontre rarement; l'expression surtout et le coloris en sont admirables.

Nous aurions désiré placer ces douze apôtres dans notre Collection; mais la forme peu heureuse qu'auraient ces figures, ainsi isolées et séparées du reste de l'architecture, nous a engagé à n'en faire graver que deux. C'est même pour sauver le mauvais effet que devait produire sur la planche cet espace nu et vide formé par le cercle de l'archivolte, que nous l'avons rempli par deux groupes de figures de femmes et d'enfans qui font partie d'autres compositions de Solimène, placées dans une des sacristies des église de Naples qui en est la plus ornée.

Groupes par Solimène, mêmes nos 39 et 40.

Luca Giordano.

Dans le projet que nous avons de donner une idée des talens et de la manière de chacun des premiers maîtres de cette école, à la tête de laquelle est Luca Giordano, nous avons choisi parmi les ouvrages de ce maître celui qui renferme un plus grand nombre de ces perfections de l'art qui semblaient être si familières au pinceau fécond et facile de cet artiste, c'est-à-dire l'harmonie, ce ton argentin et suave, enfin ce charme de coloris qu'il a porté au suprême degré. Son tableau représentant une Madone du Rosaire portée sous un dais, et entourée de différens groupes d'anges, est de l'effet le plus heureux. Cette délicieuse peinture est à Naples, dans une petite église des Dominicains, appelée le Saint-Esprit, sur la place du Palais du Roi.

La Madone du Rosaire, n° 41.

Un autre tableau que l'on voit dans l'église des Saints-Apôtres, et qui représente une Nativité de la Vierge, renferme les mêmes beautés : caractères de têtes agréables, dispositions aimables dans les figures et dans les groupes; la Gloire qui les couronne est d'une couleur aérienne et céleste.

Nativité de la Vierge, n° 42.

Le mérite principal de ces deux compositions est surtout le coloris; la gravure ne peut en donner qu'une bien faible idée : mais nous espérons que les vrais amateurs des arts nous sauront gré d'avoir cherché à leur rappeler le

souvenir des peintures qu'ils ont sûrement admirées avec nous, et qui les auront frappés davantage.

peintures du Lanfranc, nos 43 et 44.

Le Lanfranc est un des peintres de l'Italie dont les ouvrages ont un plus grand caractère. Nous avons fait graver deux compositions de cet artiste, exécutées, à Naples, dans les pendentifs de la coupole des Saints-Apôtres; elles font partie d'un nombre considérable de peintures dont toute cette église est remplie, et qui toutes, à l'exception de la coupole, sont de la main du Lanfranc. Beaucoup de feu, de hardiesse, caractérise particulièrement ce maître : sa manière est fière et grandiose; sa couleur, de l'effet le plus séduisant; mais son dessin est quelquefois incorrect.

Ce peintre naquit à Parme en 1581. Les ouvrages du Corrége, dont cette ville est remplie, lui inspirèrent sans doute ce goût pour le grand, auquel son génie facile et hardi le portait naturellement, et dans lequel il se perfectionna ensuite à l'école des Carache. Il aimait particulièrement à peindre à fresque, et ses principaux ouvrages dans ce genre sont à Rome, dans les églises de Saint-André della Valle, de Saint-Pierre, et dans plusieurs autres.

Peu de peintres ont eu plus de réputation de leur vivant : aussi fut-il prodigieusement occupé

par les papes Paul V et Urbain VIII, sous le pontificat desquels ce peintre a vécu. Indépendamment des ouvrages considérables qu'il eut à faire à Rome, il fut appelé à Naples pour y peindre les coupoles de plusieurs églises, qui y sont presque toutes de la plus grande richesse, telles que le Giesu-Nuovo, Saint-Janvier, les Saints-Apôtres, etc. Le Lanfranc est mort à Rome, en 1647.

Tableaux du Poussin, nos 45 et 46.

Les nos 45 et 46 de notre Atlas présentent deux tableaux du Poussin, qui font partie de la nombreuse et riche collection du palais de la Torre, à Naples.

Le Père Éternel, porté sur des nuages et traversant le vague des airs, forme la partie supérieure, et la plus pittoresque en même temps, d'une composition plus étendue de ce maître, représentant une Annonciation. Le dessin en a été fait par Fragonard.

L'idée de cette Gloire, qu'il a reproduite d'après le tableau original, était faite pour lui plaire. Le Père Éternel est représenté sous les traits d'un vénérable et auguste vieillard, portant sur la terre ses regards animés par un intérêt paternel. Une multitude d'anges, sous la forme agréable de l'enfance, forment son cortége; ils le suivent en foule : le mystère qui les attire, et le sentiment qu'exprime l'Auteur et le Père du monde, excitent leur empressement et

leur joie. Rien de plus animé que cet agréable concours ; dans un seul groupe, toutes les grâces de l'âge le plus tendre contrastent avec le grand et le majestueux caractère d'une vieillesse divine.

Nous nous arrêtons plus à la composition pittoresque et poétique de ce tableau qu'aux autres parties, parce qu'en général c'est le mérite principal des ouvrages du Poussin, et celui sur lequel sa réputation est le plus solidement établie.

Dans l'autre composition, les grâces enfantines, plus en action, en multiplient aussi les beautés. La Vierge, dans ce voyage en Égypte si souvent célébré par les peintres, se repose sous un arbre qui sans doute, à son arrivée, s'est couvert de fleurs et de fruits. L'Enfant divin a désiré, et dans l'instant encore des multitudes d'anges d'un âge assorti au sien ont volé pour le satisfaire ; ils en font des corbeilles, et viennent à l'envi lui offrir leurs dons, que l'Enfant reçoit avec cette grâce divine qui lui est propre.

La variété et le mouvement dans les caractères et dans l'action des anges, forment le charme de cette composition. Rien, en général, ne prête plus aux impressions agréables attachées à l'art de la peinture, que les grâces de l'enfance exprimées par un artiste qui joint à une grande

vérité d'imitation, l'esprit et la finesse du sentiment.

Ces qualités distinguent principalement le Poussin : aussi a-t-il captivé le suffrage d'une nation que sa supériorité, acquise par une multitude de peintres célèbres et d'ouvrages immortels, rend quelquefois injuste ou trop sévère, lorsqu'elle prononce sur les ouvrages de notre école.

Le plafond peint par Solimène dans la sacristie de l'église des Dominicains, à Naples, est une composition du plus grand genre : l'ordonnance en est admirable ; l'enchaînement heureux d'un nombre infini de figures, joint à celui des effets et des lumières, offre ce que l'invention poétique et pittoresque pouvait imaginer de plus brillant relativement au sujet : l'opposition des Vices et des Prestiges foudroyés par un Ange, y fait valoir le repos et le caractère céleste qui règne dans la Gloire dont cette composition est couronnée.

SOLIMÈNE. Plafond d'une sacristie, n° 47.

L'allégorie y ajoute des beautés qui, loin de refroidir l'action, l'embellissent par les variétés qu'elle produit : plus le regard s'élève en suivant cette belle chaîne dont j'ai parlé, plus il semble en effet passer du séjour du malheur et des crimes à celui du bonheur et des vertus ; et c'est par une gradation ingénieuse qu'on y parvient ; car l'intention du saint qui plaint les criminels, est

une expression qui appartient encore aux sentimens humains et terrestres.

La Vierge offre une serénité qui convient à une nature plus parfaite ; enfin le trône aérien où siégent les personnes divines, offre cette tranquillité sublime dont la perfection ne réside qu'au séjour de l'Être impassible. Les charmes du coloris ne peuvent être rendus par la gravure ; mais la marche savante du clair-obscur les fait supposer aisément à ceux qui ont quelque idée de l'art de la peinture, et qui connaissent le pinceau brillant de l'artiste à qui l'église des Dominicains doit cet admirable ouvrage.

Tableau du Schedone, n° 48.

Dans la collection très considérable de tableaux qui sont conservés au palais de Capo di Monte, à Naples, on doit citer celui dont notre planche n° 48 reproduit le sujet : il est du Schedone, maître célèbre, et l'un des plus grands peintres de l'Italie ; quoiqu'il fût élève des Carache, il a adopté la manière du Corrége, et ses ouvrages sont recherchés et estimés presque à l'égal de ceux de ce maître. Ses tableaux sont infiniment rares, et en petit nombre ; celui dont nous parlons, quoique le sujet en soit triste et n'ait rien d'agréable, est extrêmement remarquable par la beauté de sa couleur, la perfection du dessin et l'expression des têtes, qui sont remplies d'âme et de vérité.

Une des collections les plus curieuses de Na-

ples, est celle des ducs della Torré, où l'on trouve plusieurs tableaux du Poussin, parmi lesquels nous avons choisi une Fuite en Égypte, gravée sous le n° 49. L'attrait que l'Italie présente à tous les artistes eut un pouvoir si magique sur le Poussin, qu'il y passa les deux tiers de sa vie : aussi y trouve-t-on une grande quantité de ses ouvrages. Rome, où il a séjourné le plus long-temps, en possède la majeure partie.

Le Poussin. Fuite en Égypte, n° 49.

Le Calabrèse est un des plus grands peintres italiens, et un des premiers maîtres de l'école napolitaine : son véritable nom est Mathia Preti ; il naquit à Taverna, dans la Calabre, en 1643, et mourut à Malte en 1699.

Plafonds du Calabrèse, n°s 50 et 51.

On voit à Naples, et surtout dans les églises, un grand nombre des ouvrages et des compositions de ce maître. Les deux plafonds que nous avons fait graver sont dans l'église de San-Pietro in Macello : la composition, dans l'un et l'autre, est pittoresque, originale, ingénieuse et riche. Celle qui se trouve placée sur la planche, à gauche, semble plus conforme à sa destination, c'est-à-dire à être vue de bas en haut, parce que la perspective de plafond y est mieux observée, et que la figure du bourreau, qui paraît droite du point de vue, est un de ces miracles de l'art qui méritent le plus d'attention.

Dans l'autre composition, plus ingénieuse et plus attachante, la sainte, que des anges portent au ciel après sa mort, et que d'autres anges ont déjà couronnée ou couvrent encore de fleurs, intéresse par la nature du sujet, par la disposition aimable que lui a donnée le peintre, et par le choix des figures qui l'environnent : toutes expriment un intérêt doux, mêlé de tristesse et de joie; les uns tiennent des torches funèbres, les autres annoncent le bonheur dont la sainte va jouir.

Le mélange de sentimens touchans et agréables, satisfaisans et mélancoliques, produit dans les ouvrages des beaux-arts des sensations qui occupent et attachent l'âme : ces impressions ressemblent au son des instrumens dont les cordes ont des vibrations qui se prolongent, et résonnent long-temps après qu'elles ont été touchées.

Le génie de ce peintre avait de l'originalité, de la variété, de la fécondité; sa couleur est généralement vigoureuse : les grâces lui étaient moins familières; mais le plafond dont nous venons de parler prouve qu'elles ne lui refusaient pas toujours leur inspiration.

Chapelle de Saint Janvier. La chapelle principale de Saint-Janvier, particulièrement consacrée au culte du saint le plus révéré à Naples, est embellie et surchargée d'ornemens de tous les genres; tous les arts y

ont été employés avec profusion. Sa forme est ronde, et l'architecture en est noble et d'un très beau genre; la grande corniche qui l'entoure est soutenue par quarante-deux colonnes de brocatelle de Sicile d'une grande beauté.

On a pratiqué dans de grands renfoncemens trois autels principaux, dont un vis-à-vis la porte d'entrée et deux aux côtés, accompagnés de quatre autres de moindre grandeur. Dans des niches élevées à la mi-hauteur de l'ordre, sont de grandes statues de bronze des saints patrons de la ville de Naples, qui occupent tout le tour de la chapelle; cet ornement, quoique noble et riche, est trop multiplié, et donne à cette partie l'air d'une galerie de statues.

Celle de saint Janvier est placée immédiatement au-dessus de l'autel principal; au-dessous et derrière l'autel, dans un petit tabernacle de bronze dont les portes sont d'argent, est renfermée l'ampoule du sang de saint Janvier, qui se liquéfie deux fois par an, au mois de mai et au mois de septembre. Nous avons parlé de cette cérémonie en faisant la description de l'église du saint.

Le plafond de cette chapelle, peint par le Lanfranc, est un des plus beaux ouvrages de ce maître; mais la difficulté de rendre en petit des compositions aussi considérables, nous a empêché de le faire graver. Les quatre angles sont

Peinture du Dominiquin, n° 52.

dus au pinceau du Dominiquin, l'un des maîtres les plus célèbres de l'Italie, et nous avons pensé devoir au moins en donner un, afin de réunir dans cette Collection quelques morceaux de chacun des plus grands peintres qui ont travaillé à Naples.

Le Dominiquin était déjà âgé lorsqu'il entreprit les angles de ce plafond; il était d'ailleurs si tourmenté de la jalousie des autres peintres, ses contemporains et ses rivaux, et particulièrement du Lanfranc, que, craignant, à ce que l'on dit, d'être empoisonné, il abandonna son ouvrage, et le laissa imparfait. Cependant ces compositions, quoique inférieures à ce que ce grand peintre a fait dans d'autres temps, soit à Rome ou ailleurs, ne sont pas sans mérite.

Peinture d'Annibal Carache, n° 53.

Annibal Carache se retrouve davantage dans le morceau de lui que nous avons fait graver sur la même planche, n° 53. Ce fragment de peinture, qui paraissait destiné à quelque plafond, est composé du style le plus fier et le plus noble; il respire ce grandiose qui caractérise tous les ouvrages de ce maître; il est conservé au palais de Capo di Monte, et fait partie d'une suite de grandes esquisses peintes par les Carache, et qui ont été sûrement copiées par eux d'après le Corrége.

Solimène.

L'église de Saint-Paul-Majeur, à Naples, est

ornée de plusieurs beaux ouvrages de peinture et de sculpture; Solimène surtout a le plus contribué à la décorer : telle était la facilité de ce grand peintre, ainsi que de Luca Giordano, son émule et son contemporain, que non seulement les églises, mais même les sacristies, à Naples, sont remplies de leurs ouvrages.

Ceux de Solimène offrent la grâce jointe à la plus grande manière. La sacristie de Saint-Paul, ainsi que celle de l'église des Dominicains, dont nous avons donné un superbe plafond du même maître, sont, en ce genre, une des curiosités de cette ville.

L'église de Saint-Paul a encore l'intérêt d'avoir été construite des ruines et sur les débris d'un temple antique, que l'on dit avoir été dédié à Castor et Pollux. La face principale est ornée d'un fronton soutenu de colonnes d'un ordre corinthien; mais ce portique ayant été en partie renversé et fort endommagé par un tremblement de terre, en 1688, a été depuis assez mal rétabli. On voit aussi dans le cloître des religieux, quelques restes d'un ancien théâtre, qui était, à ce que l'on prétend, un des premiers sur lesquels Néron fit l'essai de ses talens pour la musique et pour la poésie.

Les quatre compositions allégoriques de Solimène, qu'on trouvera gravées dans notre Atlas, ornent la sacristie de l'église de Saint-Paul. Il

Figures allégoriques, nos 54, 55, 56 et 57.

paraît que Solimène y a voulu réunir et grouper ensemble, sous différens emblèmes, les vertus et les attributs de la religion; mais ces différentes figures n'ont pas un caractère assez décidé pour être facilement reconnues; et en cela, le peintre a manqué son objet principal, qui est d'être intelligible.

C'est, dans ce genre, une des qualités les plus essentielles et les plus rares en même temps: aussi a-t-on raison de penser que c'est une des parties de l'art les plus difficiles à traiter. L'allégorie exige, dans l'artiste, du génie et une suite d'idées claires, avec le talent rare de faire passer dans l'esprit des autres ce qu'il pense lui-même.

La simplicité, les images les plus sensibles, sont les conditions essentielles pour réussir; mais c'est dans ces inventions que l'intérêt de la composition pittoresque nuit souvent à la composition poétique. L'allégorie enfin est une langue en peinture; et toute langue dont la propriété des termes et la construction claire ne sont pas assez méditées, ne peut transmettre qu'imparfaitement la pensée.

Il ne faut donc regarder dans ces peintures que le mérite du dessin, de la composition pittoresque et de la couleur, et laisser l'expression de côté. L'art de peindre est composé de différentes parties essentielles; ses productions peu-

vent être louées, avoir du mérite, sans les rassembler toutes; et le chef-d'œuvre qui n'existe point, et n'a peut-être jamais existé, serait la réunion de toutes ces parties à un degré éminent et égal.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE ABRÉGÉE DES ÉRUPTIONS LES PLUS MÉMORABLES DU VÉSUVE [1]. — VUES ET DESCRIPTION DU VÉSUVE ET DE SES ENVIRONS.

L'ANTIQUITÉ nous donne peu de lumières sur l'histoire du Vésuve, et, en réunissant tout ce que les anciens en ont dit, il en résulte même quelque incertitude sur le lieu qu'ils appelaient proprement *Vésuve ;* quelques savans ont soupçonné qu'ils ne désignaient pas par ce nom la montagne dont nous parlons, mais un autre volcan, situé dans les Champs Phlégréens, que les géographes modernes placent à peu près à

[1] Il eût été plus naturel de donner une description du Vésuve avant d'en faire l'histoire ; mais est-il possible de décrire un objet soumis sans cesse à des changemens nouveaux? Quel moment, quelle époque choisir pour peindre un volcan, et un volcan toujours en activité comme le Vésuve? Chacun de ces tableaux cesserait, pour ainsi dire, d'être exact à l'instant même où il serait fini ; il faudrait le suivre dans toutes ses vicissitudes, et marquer avec soin chaque accroissement, chaque diminution.

Ce plan d'ailleurs serait beaucoup trop étendu pour notre ouvrage, qui n'a d'autre but que de présenter une idée juste, mais rapide, d'un des plus étonnans spectacles de la nature ; de choisir et de rassembler quelques faits assez constatés,

l'ouest de Naples, et à une plus grande distance de cette ville que de l'ancienne Cumes.

Nous n'entrerons pas dans cette discussion, d'ailleurs assez inutile ; nous remarquerons seulement qu'il ne serait peut-être pas difficile de concilier ces différentes opinions, en prouvant que les anciens comprenaient sous la dénomination de Champs Phlégréens une étendue de terrain dont les limites étaient très vagues, mais qui s'étendait fort au-delà des bornes qui circonscrivent aujourd'hui le lieu auquel on donne ce nom : quoi qu'il en soit, il est certain que Vitruve, Strabon, Velleius Paterculus, et les deux Plines, ont voulu désigner, en parlant du Vésuve, la montagne de ce nom située près de Naples ; et c'est là sans doute une forte présomption en faveur de ceux qui pensent que cette dénomination n'a jamais varié, puisqu'il y a la

assez concluans, pour en déduire une théorie aussi claire que la nature de l'objet peut le permettre.

Nous n'avons donc cherché, dans cette histoire abrégée du Vésuve, qu'à rapprocher les observations les plus exactes des principaux auteurs qui ont parlé de ce mont redoutable : aussi ne peut-on la regarder que comme une suite de récits faits par différens voyageurs, et dans autant de styles qu'il s'y trouve de citations.

Cette bigarrure paraîtra singulière : mais nous avons pensé que ces relations étant pour la plupart des traductions d'originaux italiens, il était essentiel de n'y apporter aucun changement, dans la crainte de nous exposer à perdre en exactitude ce que nous aurions pu gagner en uniformité

plus grande apparence que les auteurs que nous venons de citer n'ont fait que suivre à cet égard ceux qui ont écrit avant eux.

On ne trouve rien dans l'histoire des premiers temps de l'Italie qui autorise à croire que le Vésuve se fût dès-lors rendu redoutable par ses incendies et ses éruptions. Les plus anciens auteurs n'en parlent que pour célébrer son étonnante fertilité; et cependant il n'y a aucun doute que ce volcan soit plus ancien qu'aucun historien connu : Vitruve et Strabon, qui vivaient tous deux sous Auguste, le premier quinze ans avant, et l'autre vingt-huit ans après J.-C., vont nous en fournir la preuve.

Vitruve dit qu'on savait par tradition que, de toute antiquité, la montagne du Vésuve vomissait des feux et des flammes qui se répandaient sur toutes les campagnes d'alentour : *Non minus etiam memoratur, antiquitus crevisse ardores et abundasse sub Vesuvio monte, et inde evomuisse circa agros flammas.*

Strabon s'explique encore d'une manière plus positive et plus circonstanciée : « Au-dessous de « ces lieux, dit-il, est le mont Vésuve, extrê« mement fertile, si vous exceptez son sommet, « qui est totalement stérile, et qui paraît de cou« leur de cendre : on y voit même des cavernes « remplies de pierres de la même couleur, et « qui semblent avoir été brûlées et calcinées par

« le feu; d'où l'on pourrait conjecturer que ces « lieux ont été autrefois enflammés, et qu'il y « avait dans cet endroit un volcan qui n'a cessé « que lorsque les matières inflammables ont été « consumées. Peut-être que c'est cela même qui « cause la fertilité des lieux voisins, comme on « dit des environs de Catane, que le terrain de « ce lieu, mêlé des cendres du mont Etna, était « devenu un excellent vignoble; car la glèbe « ainsi brûlée doit avoir une graisse et des sels « qui la rendent plus fertile. [1] »

Or, puisque Vitruve et Strabon ont aperçu des traces évidentes des ravages que le feu avait exercés sur le Vésuve, et qu'il n'est pas un auteur, quelque ancien qu'il soit, qui ait parlé des incendies de ce volcan, il en faut conclure que ceux dont Vitruve et Strabon ont aperçu les vestiges, étaient infiniment antérieurs à tous les historiens qui ont traité de l'Italie; et qu'ils sont arrivés dans des temps si reculés, que le souvenir en avait déjà été effacé de la mémoire des hommes, même dès la plus haute antiquité. Il est impossible de croire que si la tradition s'en était conservée, ou qu'un phénomène si remarquable se fût manifesté depuis que l'Italie avait commencé à avoir ses historiens, aucun n'en eût

[1] *Hisce locis incumbit mons Vesuvius amœnissimus habitatus agris, excepto cacumine, etc., etc.* Voyez Strabon, lib. V.

fait mention, et surtout Pline l'Ancien, qui aime tant à dire tout ce qu'il sait, à raconter tout ce qu'il a entendu, que souvent il s'expose à l'inconvénient de défigurer son excellent ouvrage en citant de simples bruits populaires, plutôt que d'omettre la moindre circonstance.

La première éruption dont parle l'histoire arriva sous le règne de Titus, soixante-dix-neuf ans après J.-C. On sait qu'elle détruisit Herculanum et Pompéi, et qu'elle fit périr Pline l'Ancien : elle avait été précédée d'un tremblement de terre qui avait déjà presque ruiné ces deux villes, et qui se fit même sentir à Naples.

Sénèque, qui vivait dans le temps de ce tremblement de terre, nous en a fait ainsi la description dans ses Questions naturelles.

« Pompéi, cette ville célèbre de la Campanie, « près de laquelle le rivage de Surrentum et de « Stabie d'un côté, et celui d'Herculanum de « l'autre, formaient, par leur réunion et leur « enfoncement, un golfe agréable, vient d'être « ruinée, et ses environs fort maltraités, par un « tremblement de terre arrivé en hiver, c'est-à-« dire dans une saison que nos ancêtres croyaient « exempte des périls de cette nature. Ce fut aux « nones de février, sous le consulat de Régulus « et de Virgilius, que la Campanie, qui n'avait « jamais été sans alarmes, mais au moins sans « atteinte jusqu'alors, et qui tant de fois en avait

« été quitte pour la peur, fut, en grande partie, « ravagée par ces violentes secousses du globe. « Une partie de la ville d'Herculanum a été dé-« truite, et ce qui en reste n'est pas encore bien « assuré : la colonie de Nucérie a été sinon ren-« versée, au moins endommagée. La ville de « Naples a plutôt essuyé des pertes particulières « que publiques, et a été légèrement effleurée « par ce redoutable fléau. Plusieurs maisons de « campagne élevées sur la cime des montagnes « ne ressentirent que des secousses sans effet. On « ajoute qu'un troupeau de six cents moutons « fut étouffé, que des statues ont été brisées, et « qu'après cet événement funeste on vit errer « dans les campagnes des hommes privés de « connaissance et de sens. » Ce fut environ seize ans après cette catastrophe que le Vésuve entra en activité, et après une inaction dont il est impossible de déterminer la durée.

Pline le Jeune a laissé des détails très circonstanciés et infiniment curieux de cette éruption ; nous rapporterons, pour ceux de nos lecteurs à qui cet auteur n'est pas familier, ce qu'il a écrit à ce sujet, lettre XVI de son sixième Livre, adressée à Tacite.

« Vous me priez de vous apprendre au vrai « comment mon oncle est mort, afin que vous « en puissiez instruire la postérité. Je vous en « remercie ; car je connais qu'il jouira d'une

« gloire immortelle si vous lui donnez place dans « vos écrits, quoiqu'il ait péri par une fatalité « qui a désolé de très beaux pays, et que sa « perte ait été causée par un accident mémo- « rable qui, ayant enveloppé des villes et des « peuples entiers, doit éterniser sa mémoire ; « quoiqu'il ait fait bien des ouvrages qui doi- « vent durer toujours, je compte pourtant que « l'immortalité des vôtres contribuera beaucoup « à celle qu'il doit attendre. Pour moi, j'estime « heureux ceux à qui les dieux ont accordé le « don, ou de faire des choses dignes d'être « écrites, ou d'en écrire de dignes d'être lues ; et « plus heureux encore ceux qu'ils ont favorisés « de ce double avantage. Mon oncle tiendra son « rang entre les derniers, et par vos écrits et « par les siens ; et c'est ce qui peut m'engager à « exécuter plus volontiers les ordres que je vous « aurais demandés.

« Il était à Misène, où il commandait la flotte. « Le 23ᵉ d'août, environ une heure après midi, « ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage « d'une grandeur et d'une figure extraordinaire. « Après avoir été quelque temps couché au so- « leil, selon sa coutume, et avoir bu de l'eau « froide, il s'était jeté sur un lit, où il étudiait. « Il se lève, monte en un lieu d'où il pouvait « aisément observer ce prodige. Il était difficile « de discerner de loin de quelle montagne ce

« nuage sortait ; l'événement a découvert depuis « que c'était du mont Vésuve. Sa figure appro- « chait plus de celle d'un pin que d'aucun autre « arbre ; car, après s'être élevé fort haut en ligne « directe, sa cime était aplatie, et formait comme « des espèces de branches. Je m'imagine qu'un « vent souterrain le poussait d'abord avec impé- « tuosité, et le soutenait ; mais, soit que l'im- « pression diminuât peu à peu, soit que ce nuage « fût entraîné par son propre poids, on le voyait « se dilater et se répandre ; il paraissait tantôt « blanc, tantôt noirâtre, et tantôt de diverses « couleurs, selon qu'il était plus chargé ou de « cendres ou de terres.

« Ce prodige surprit mon oncle, et il le crut « digne d'être examiné de plus près. Il com- « mande qu'on apprête sa frégate légère, et me « laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis « que j'aimais mieux étudier ; et, par hasard, il « m'avait lui-même donné quelque chose à écrire. « Il sortait de chez lui, ses tablettes à la main, « lorsque les troupes de la flotte, qui étaient à « Rétine, effrayées par la grandeur du danger « (car ce bourg est précisément sous Misène, et « on ne s'en pouvait sauver que par la mer), « vinrent le conjurer de les vouloir bien garantir « d'un si affreux péril. Il ne changea pas de des- « sein, et poursuivit avec un courage héroïque « ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par

« simple curiosité. Il fait venir les galères, monte « lui-même dessus, et part dans le dessein de « voir quel secours on pouvait donner non seu- « lement à Rétine, mais à tous les autres bourgs « de cette côte, qui sont en grand nombre à « cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au « lieu d'où tout le monde fuit et où le péril pa- « raît plus grand, mais avec une telle liberté « d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevait quelque « mouvement ou quelque figure extraordinaire « dans ce prodige, il faisait ses observations, et « les dictait.

« Déjà sur ses vaisseaux volait la cendre la « plus épaisse, et plus chaude à mesure qu'ils « approchaient ; déjà tombait autour d'eux des « pierres calcinées et des cailloux tout noirs, tout « brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu; « déjà le rivage semblait inaccessible par des « morceaux entiers de montagne dont il était « couvert, lorsqu'après s'être arrêté quelques « momens, incertain s'il retournerait, il dit à « son pilote, qui lui conseillait de gagner la « pleine mer : *La fortune favorise le courage, « tournez du côté de Pomponianus*. Pomponia- « nus était à Stabie, en un endroit séparé par « un petit golfe que forme insensiblement la « mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la « vue du péril qui était encore éloigné, mais « qui semblait s'approcher toujours, il avait re-

« tiré tous ses meubles dans ses vaisseaux, et « n'attendait pour s'éloigner qu'un vent favo- « rable. Mon oncle le trouve tout tremblant, « l'embrasse, le rassure, l'encourage, et, pour « dissiper par sa sécurité la crainte de son « ami, il se fait porter au bain. Après s'être « baigné, il se mit à table, et soupa avec « toute sa gaîté, ou (ce qui n'est pas moins « grand) avec toutes les apparences de sa gaîté « ordinaire.

« Cependant on voyait luire de plusieurs endroits « du mont Vésuve de grandes flammes et des « embrasemens dont les ténèbres augmentaient « l'horreur. Mon oncle, pour rassurer ceux qui « l'accompagnaient, leur disait que ce qu'ils « voyaient brûler c'étaient des villages que les « paysans alarmés avaient abandonnés, et qui « étaient demeurés sans secours. Ensuite il se « coucha, et dormit d'un profond sommeil; car, « comme il était puissant, on l'entendait ronfler « de l'antichambre : mais enfin la cour par où « l'on entrait dans son appartement commençait « à se remplir si fort de cendres, que, pour peu « qu'il eût resté plus long-temps, il ne lui aurait « pas été libre de sortir. On l'éveille; il sort, et « va rejoindre Pomponianus et les autres qui « avaient veillé. Ils tiennent conseil, et déli- « bèrent s'ils se renfermeront dans la maison ou « s'ils tiendront la campagne; car les maisons

« étaient tellement ébranlées par les fréquens « tremblemens de terre, que l'on aurait dit « qu'elles étaient arrachées de leurs fondemens, « et jetées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, « et puis remises à leur place. Hors de la ville, « la chute des pierres, quoique légères et dessé- « chées par le feu, était à craindre.

« Entre ces périls, on choisit la rase campagne. « Chez ceux de sa suite, une crainte surmonta « l'autre; chez lui, la raison la plus forte l'em- « porta sur la plus faible. Ils sortent donc en se « couvrant la tête d'oreillers attachés avec des « mouchoirs; ce fut toute la précaution qu'ils pri- « rent contre ce qui tombait d'en haut. Le jour « recommençait ailleurs; mais dans le lieu où « ils étaient continuait une nuit la plus sombre « et la plus affreuse de toutes les nuits, et qui « n'était un peu dissipée que par la lueur des « flammes et de l'incendie. On trouva bon de « s'approcher du rivage, et d'examiner de près « ce que la mer permettait de tenter; mais on « la trouva encore fort grosse et fort agitée d'un « vent contraire. Là, mon oncle ayant demandé « de l'eau, et bu deux fois, se coucha sur un « drap qu'il fit étendre; ensuite des flammes qui « parurent plus grandes, et une odeur de soufre « qui annonçait leur approche, mirent tout le « monde en fuite. Il se lève, appuyé sur deux « valets, et dans le moment tombe mort. Je

« m'imagine qu'une fumée trop épaisse le suf- « foqua, d'autant plus aisément qu'il avait la « poitrine faible, et souvent la respiration em- « barrassée.

« Lorsqu'on recommença à revoir la lumière « (ce qui n'arriva que trois jours après), on re- « trouva au même endroit son corps entier, « couvert de la même robe qu'il avait quand il « mourut, et plutôt dans la posture d'un homme « qui repose que d'un homme qui est mort. « Pendant ce temps, ma mère et moi nous « étions à Misène; mais cela ne regarde plus « votre histoire. Vous ne voulez être informé « que de la mort de mon oncle. Je finis donc, « et je n'ajoute plus qu'un mot : c'est que je « ne vous ai rien dit, ou que je n'aie vu, ou « que je n'aie appris dans ces momens où la vé- « rité de l'action qui vient de se passer n'a pu « encore être altérée. C'est à vous de choisir ce « qui vous paraîtra plus important. Il y a bien « de la différence entre écrire une lettre ou bien « une histoire, entre écrire pour un ami ou pour « la postérité. Adieu. »

Dans la vingtième lettre, Pline continue ainsi, pour répondre à Tacite, qui lui avait demandé des détails plus circonstanciés.

« La lettre que je vous ai écrite vous a donné « beaucoup d'envie de savoir quelles alarmes et « quels dangers j'essuyai à Misène, où j'étais

« resté; car c'est là que j'ai quitté mon histoire.

« *Quanquam animus meminisse horret luctuque refugit,*
« *Incipiam......*

« Après que mon oncle fut parti, je continuai « l'étude qui m'avait empêché de le suivre. Je « pris le bain et soupai : je me couchai et dormis « peu, et d'un sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours, un tremblement de terre « s'était fait sentir, et nous avait d'autant moins « étonnés, que les bourgades et même les villes « de la campagne y sont fort sujettes : il redoubla « pendant cette nuit avec tant de violence, qu'on « eût dit que tout était, non pas agité, mais renversé. Ma mère entra brusquement dans ma « chambre, et trouva que je me levais, dans le « dessein de l'éveiller si elle eût été endormie. « Nous nous asseyons dans la cour, qui ne sépare « le bâtiment d'avec la mer que par un fort petit « espace.

« Comme je n'avais que dix-huit ans, je ne « sais si je dois appeler fermeté ou imprudence « ce que je fis. Je demandai Tite Live, et me « mis à le lire et à l'extraire, ainsi que j'aurais pu « faire dans le plus grand calme. Un ami de mon « oncle survient; il était nouvellement arrivé « d'Espagne pour le voir. Dès qu'il nous aperçut, « ma mère et moi assis, ayant un livre à la main,

« il nous reprocha à elle sa tranquillité, et à « moi ma confiance : je n'en levai pas cependant « les yeux de dessus mon livre. Il était déjà sept « heures du matin, et il ne paraissait encore « qu'une lumière faible, comme une espèce de « crépuscule. Alors les bâtimens furent ébranlés, « avec de si fortes secousses, qu'il n'y eut plus « de sûreté à demeurer dans un lieu, à la vérité « découvert, mais fort étroit. Nous prenons le « parti de quitter la ville. Le peuple épouvanté nous suit en foule, car ce qui donne la « frayeur tient lieu de prudence; chacun ne croit « rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux « autres.

« Après avoir quitté la ville, nous nous arrêtons; et là, nouveaux prodiges, nouvelles « frayeurs : les voitures que nous avions emmenées avec nous étaient à tout moment si agitées, quoiqu'en pleine campagne, qu'on ne « pouvait, même en les appuyant avec de grosses « pierres, les arrêter en une place. La mer semblait se renverser sur elle-même, et être comme « chassée du rivage par l'ébranlement de la terre; « le rivage en effet était devenu plus spacieux, « et se trouvait rempli de différens poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une « nue noire et horrible, crevée par des feux qui « s'élançaient en serpentant, s'ouvrit et laissa « échapper de longues fusées, semblables à des

« éclairs, mais qui étaient beaucoup plus grandes; « alors l'ami dont je viens de parler revint une « seconde fois, et plus vivement, à la charge : Si « votre frère, si votre oncle est vivant, nous « dit-il, il souhaite sans doute que vous vous « sauviez ; et s'il est mort, il a souhaité que « vous lui surviviez. Qu'attendez-vous donc? « pourquoi ne vous sauvez-vous pas? Nous lui « répondîmes que nous ne pouvions songer à « notre sûreté, pendant que nous étions incer- « tains du sort de mon oncle. L'Espagnol part « sans tarder davantage, et cherche son salut « dans une fuite précipitée.

« Presque aussitôt la nue tombe à terre et cou- « vre les mers; elle dérobait à nos yeux l'île de « Caprée, qu'elle enveloppait, et nous faisait « perdre de vue le promontoire de Misène. Ma « mère me conjure, me presse, m'ordonne de me « sauver de quelque manière que ce soit : elle me « remontre que cela est facile à mon âge, et que « pour elle, chargée d'années et d'embonpoint, « elle ne le pouvait faire ; qu'elle mourrait con- « tente si elle n'était point cause de ma mort. « Je lui déclare qu'il n'y avait point de salut « pour moi qu'avec elle; je lui prends la main, « et je la force de m'accompagner : elle cède à « regret, et se reproche de me retarder.

« La cendre commençait à tomber sur nous, « quoiqu'en petite quantité. Je tourne la tête, et

« j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui « nous suivait, en se répandant sur la terre comme « un torrent. Pendant que nous voyons encore, « quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, « de peur que, en le suivant, la foule de ceux qui « marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les « ténèbres. A peine nous étions-nous écartés, « qu'elles augmentèrent de telle sorte, qu'on eût « cru être, non pas dans une des nuits noires et « sans lune, mais dans une chambre où toutes « les lumières auraient été éteintes. Vous n'eus- « siez entendu que plaintes de femmes, que gé- « missemens d'enfans, que cris d'hommes. L'un « appelait son père, l'autre son fils, l'autre sa « femme : ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. « Celui-là déplorait son malheur, celui-ci le sort « de ses proches; il s'en trouvait à qui la crainte « de la mort faisait invoquer la mort même. « Plusieurs imploraient le secours des dieux, « plusieurs croyaient qu'il n'y en avait plus, et « comptaient que cette nuit était la dernière, et « l'éternelle nuit dans laquelle le monde devait « être enseveli. On ne manquait pas même de « gens qui augmentaient la crainte raisonnable « et juste, par des terreurs imaginaires et chi- « mériques. Ils disaient qu'à Misène, ceci était « tombé, que cela brûlait; et la frayeur donnait « du poids à leurs mensonges.

« Il parut une lueur, qui nous annonçait, non

« le retour du jour, mais l'approche du feu qui « nous menaçait; il s'arrêta pourtant loin de « nous. L'obscurité et la pluie de cendres recom- « mencèrent, et plus fortes et plus épaisses. Nous « étions réduits à nous lever de temps en temps « pour secouer nos habits, et sans cela elle nous « eût accablés. Je pourrais me vanter qu'au mi- « lieu de si affreux dangers, il ne m'échappa ni « plainte, ni faiblesse; mais j'étais soutenu par « cette consolation peu généreuse, quoique na- « turelle à l'homme, de croire que tout l'univers « périssait avec moi.

« Enfin cette épaisse et noire vapeur se dissipa « peu à peu et se perdit tout-à-fait, comme une « fumée, ou comme un nuage. Bientôt après « parut le jour et le soleil même, jaunâtre pour- « tant, et tel qu'il a coutume de luire dans une « éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux « troublés encore, et nous ne trouvions rien qui « ne fût caché sous des monceaux de cendres, « comme sous la neige. On retourne à Misène: « chacun s'y établit de son mieux, et nous y « passons une nuit fort partagée entre la crainte « et l'espérance, mais où la crainte eut la meil- « leure part, car le tremblement de terre conti- « nuait. On ne voyait que gens effrayés entretenir « leur crainte et celle des autres par de sinistres « prédictions. Il ne nous vint pourtant aucune « pensée de nous retirer, jusqu'à ce que nous

« eussions eu des nouvelles de mon oncle, quoi- « que nous fussions encore dans l'attente d'un « péril si effroyable, et que nous avions vu de « si près. Vous ne lirez pas ce récit pour l'écrire, « car il ne mérite pas d'entrer dans votre his- « toire, et vous n'imputerez qu'à vous-même, « qui l'avez exigé, si vous n'y trouvez rien qui « soit digne même d'une lettre. Adieu. »

On ne peut guère lire ces deux lettres sans être frappé du courage du malheureux Pline. La passion de l'étude inspire dans bien des occasions une sorte d'intrépidité qui tient de l'héroïsme; mais c'est surtout celle des sciences naturelles qui produit le plus éminemment cet effet. On n'admire peut-être pas assez l'espèce d'audace que donne la curiosité lorsqu'elle est devenue passion. Nous pourrions en citer plus d'un exemple très moderne; mais sans nous écarter de notre sujet, il nous semble que Pline voguant tranquillement et de plein gré sous une atmosphère enflammée, s'avançant de sang-froid vers les dangers, et observant, ses tablettes à la main, le plus terrible spectacle qui puisse frapper les yeux, n'est peut-être pas moins étonnant que Charles XII, entouré des éclats d'une bombe, et dictant sans émotion une lettre à son secrétaire. A quoi tient-il donc qu'on ne dise l'intrépide Pline, comme on dit l'intrépide héros du Nord? c'est que, en général, c'est le grand nombre qui donne

et consacre les épithètes, comme les sobriquets, que tout homme est appréciateur de la valeur, et qu'il n'y en a que peu qui le soient du courage.

Nous remarquerons encore, avant de quitter Pline le Jeune, que les détails qu'il nous a transmis doivent rectifier une opinion assez vulgaire. On se persuade communément que la ville de Stabie fut ensevelie par la même éruption qui engloutit Herculanum et Pompéi ; c'est une erreur : cette ville fut saccagée et détruite long-temps auparavant par Sylla, dans la guerre sociale.

Herculanum, qui était bien plus ancienne et plus considérable, éprouva, ainsi que Pompéi, comme nous l'avons déjà dit, de grands désastres, environ quinze ans auparavant ; l'une et l'autre ne s'étaient pas encore tout-à-fait rétablies, lorsqu'elles disparurent entièrement sous les cendres et la lave du Vésuve. Tout le monde sait l'histoire de la découverte de ces deux villes, et combien les monumens qu'on y a trouvés ont contribué à étendre les lumières qu'on avait sur l'antiquité et les arts des Romains. [1]

Après la description circonstanciée que nous avons rapportée de la première éruption du Vé-

[1] Un des plus précieux objets de curiosité qu'on ait tirés des fouilles d'Herculanum, est sans doute cette immense quantité de livres anciens et de manuscrits grecs, dont le nombre, à ce qu'on prétend, passe huit cents.

En parlant des différentes curiosités trouvées à Herculanum,

suve, nous croyons devoir d'autant plus nous dispenser de nous appesantir sur les détails des éruptions suivantes, qu'en général elles ont toutes entre elles de très grandes ressemblances, et qu'aucune n'a produit de plus grands effets que la première : nous nous contenterons donc, pour éviter la monotonie des répétitions, de présenter simplement le tableau chronologique des incendies du Vésuve, en y ajoutant seulement quelques remarques en général, et nous ne nous étendrons particulièrement que sur quelques éruptions célèbres par leurs ravages ou par des phénomènes singuliers : nous le terminerons par celle arrivée en 1779, précisément dix-sept siècles après l'éruption qui détruisit Herculanum et Pompéi sous Titus.

DATES DES ÉRUPTIONS DU VÉSUVE.

79.	1049.	1682.	1737.	1771.
203.	1138.	1694.	1751.	1773.
472.	1139.	1701.	1754.	1774.
512.	1306.	1704.	1760.	1775.
685.	1500.	1712.	1766.	1776.
993.	1631.	1717.	1767.	1778.
1036.	1660.	1730.	1770.	1779.

nous rendrons un compte détaillé de la forme et de la nature de ces antiques manuscrits, ainsi que des moyens simples et ingénieux par lesquels on est parvenu à en dérouler et à en déchiffrer quelques uns

Depuis la terrible et mémorable éruption de l'an 79 dont Pline le Jeune nous a transmis les détails, il paraît que les cinq ou six premières éruptions qui ont suivi à différentes époques, et dont les historiens contemporains ont fait mention, n'ont rien eu de remarquable. Ces historiens sont Dion, Cassiodore, Procope de Césarée, etc.

La septième eut lieu en 1036. Une chronique, écrite dans ce temps par un moine du mont Cassin, en donne une description qui nous fait croire qu'elle a dû être considérable, puisqu'il y est dit que les flancs de la montagne s'entr'ouvrirent, et qu'il en sortit un torrent de matière liquide qui s'étendit jusqu'à la mer.

Le père La Torre remarque que, dans la description des éruptions précédentes, il n'est fait mention que de cendre et de poussière sortie du sommet de la montagne; au lieu que, dans celle-ci, on parle d'un torrent de feu qui se prolongea jusqu'à la mer; et il conclut de là qu'avant cette dernière éruption, le Vésuve n'avait pas vomi encore de ces fleuves de matières fondues qui acquièrent la dureté de la pierre après leur refroidissement, et qui sont aujourd'hui si abondantes dans toutes les éruptions.

Cette conclusion ne peut tout au plus avoir de justesse qu'à l'égard des éruptions connues depuis celle de 79; car il est bien constaté que

non seulement Herculanum était pavé avec de la lave dure, mais qu'il se trouve même sous le pavé qui subsistait lors de la destruction de cette ville, un autre pavé, qui doit être bien plus ancien, et qui est pareillement de lave dure semblable à celle que le volcan rejette aujourd'hui; et les carrières de cette espèce de lave, qui subsistent encore, et dont quelques unes paraissent avoir été très anciennement exploitées, semblent autoriser à croire que, dans les temps les plus reculés, les habitans des environs du Vésuve trouvaient en abondance les matériaux nécessaires pour la construction de leurs villes.

La huitième éruption connue est de 1049. Léon d'Osti et Scot attribuent à cette éruption un phénomène très remarquable. Ils prétendent que le volcan rejeta une si grande quantité de résine sulfureuse, ou de bitume, qu'elle formait un torrent; et comme le cardinal évêque Léon d'Osti est antérieur à Scot, le père La Torre remarque que c'est le premier auteur qui fasse mention d'un torrent de bitume pétrifié. J'avoue que j'aimerais encore mieux un écrivain qui indiquât la manière dont le bitume se pétrifie, et il est présumable que le bitume pétrifié dont parle d'Osti n'était que de la lave durcie. Il faut convenir que, dans le onzième siècle, on devenait plus aisément évêque, cardinal, et même saint, que physicien habile.

Les éruptions de 1138, 1139 et 1306 n'ont rien eu de digne d'être remarqué.

Dans la douzième, qui arriva en 1500, Ambroise Léon de Nole, médecin et philosophe, assure, dans son *Histoire du Vésuve*, que cette éruption se termina par une pluie de cendre rougeâtre. En supposant que la matière colorante de cette cendre ait été susceptible de se dissoudre dans l'eau, il ne fallait plus que la réunion d'une pluie naturelle avec celle-ci pour multiplier la merveille de ces pluies de sang dont parlent tant d'auteurs anciens et modernes.

La treizième éruption du Vésuve arriva en 1631, et fut une des plus formidables dont on ait conservé la mémoire. Le 16 décembre, au milieu de la nuit, on sentit dans les environs de la montagne de violentes secousses, qui durèrent presque sans interruption jusque vers le matin: alors on vit une fumée noire et épaisse s'élever insensiblement dans les airs du sommet du Vésuve; elle prit, ainsi que dans l'incendie de 79, la forme d'un pin, et répandit, par ce présage funeste, une terreur universelle qui fut bientôt justifiée. Ces noirs tourbillons que vomissait le volcan en fureur s'amoncelèrent insensiblement sur la cime, et ressemblaient à des montagnes entassées; une nuit obscure enveloppa tout le golfe de Naples; une pluie de cendre et de

poussière couvrit au loin les environs; le tonnerre retentit du fond de cette masse immense de vapeurs épaisses, et l'obscurité ne fut dissipée par intervalles que par la clarté que répandirent les éclairs, et les rochers ardens que lançait l'abîme.

Ces convulsions du volcan cessèrent enfin après une explosion épouvantable, pendant laquelle la montagne s'ouvrit du côté de Saint-Jean-Teducio. De ses flancs déchirés se précipita un torrent de lave, qui se partagea en sept branches, et qui porta partout l'effroi et la dévastation; les jardins délicieux de Pietra Bianca, de Portici, Granatelli, si célèbre par ses grenadiers, le village de Résina, furent détruits, et la lave, roulant ses flots enflammés jusque vers la mer, entraîna bientôt avec elle une partie de la Torre del Greco et de celle de l'Annunciata.

Ces torrens de feu brûlaient encore lorsqu'ils furent remplacés par des torrens d'eau bouillante qui coulaient du haut de la montagne, où ils s'étaient formés par les pluies abondantes qui avaient commencé dès le 17; ils continuèrent leurs ravages jusque vers la moitié de janvier 1632, et ils furent accompagnés de tremblemens de terre infiniment plus violens que ceux qu'on avait éprouvés au commencement de l'éruption. Naples se ressentit de ce fléau, et un grand nombre de ses édifices furent considérablement endommagés.

On remarqua, dès le commencement de cet incendie, une agitation extraordinaire dans la mer; il n'en fallut pas davantage pour faire croire qu'elle s'était frayé une communication souterraine, par laquelle le volcan avait pompé toutes les eaux qu'il versa ensuite dans les campagnes. Il est rare qu'une idée absurde ne rencontre pas des défenseurs qui la soutiennent par des preuves ridicules : aussi se trouva-t-il à Naples beaucoup de gens qui prétendaient avoir vu flotter dans les laves d'eaux bouillantes qui découlaient du Vésuve, de l'algue et des poissons de mer cuits. [1]

La quatorzième éruption, qui arriva en 1660, mérite quelque attention, parce que l'émission de la matière fondue qu'elle répandit abondamment dans la campagne, se fit sans aucun bruit; et ce cas très rare n'a eu lieu probablement que parce que la matière élevée dans l'intérieur de la montagne rencontra pour s'épancher trois anciennes

[1] Il n'y aurait sans doute aucune absurdité à croire que la mer communique avec les abîmes du Vésuve par un suintement insensible : nous verrons même par la suite combien l'eau peut influer sur les phénomènes volcaniques ; mais il est absurde de croire que la mer communique directement avec le volcan. Si cela était, elle remplirait bientôt les cavités souterraines qui paraissent proprement le réceptacle des matières inflammables, et empêcherait par conséquent l'inflammation : il faut excepter cependant le cas où la communication des eaux ne serait pas continue.

ouvertures qui s'étaient faites dans l'éruption précédente. La lave ne trouvant point de résistance, fut versée paisiblement par ces trois bouches. On peut inférer de là que le fracas et les mouvemens de la terre qui accompagnent communément les éruptions, ne sont quelquefois occasionnés que par les obstacles qui s'opposent à l'épanchement de la matière fondue; je dis quelquefois, parce qu'il est très probable que ces phénomènes effrayans sont causés encore plus souvent par des substances beaucoup plus expansives que la lave, et qui, se trouvant engouffrées dans les abîmes du volcan, secouent les parois de leur prison, jusqu'à ce qu'enfin elles se soient procuré une issue.

En 1682, il y eut un incendie au Vésuve assez considérable. Il arriva le 12 août, fut accompagné de tremblemens de terre, et se prolongea, avec des intervalles assez longs, jusqu'à l'année 1689. On remarqua particulièrement que la fumée qui s'élevait du volcan avait pris la forme d'un pin, comme dans l'éruption de 79, rapportée par Pline; qu'elle était très épaisse, et qu'il en sortait fréquemment des éclairs qui paraissaient cependant avoir un caractère un peu différent de celui qu'on observe pendant les orages. [1]

[1] Le tonnerre qu'on entend dans les grandes éruptions du Vésuve n'a point ordinairement d'écho ni de prolongation :

Depuis cette époque jusqu'en 1737, il y eut six autres éruptions, savoir : en 1694, 1701, 1704, 1712, 1717 et 1730 ; mais, comme il ne paraît pas qu'elles aient été remarquables par quelque phénomène particulier, nous allons passer à celle de l'année 1737.

Le vingt-deuxième incendie commença vers la fin d'avril 1737 ; il mérite une attention particulière, non seulement à cause des effets extraordinaires qu'il produisit, mais encore parce qu'il n'en est aucun qui ait été plus exactement et plus judicieusement observé et décrit que ne fut celui-ci, par don Francesco Serrao, premier médecin du roi de Naples. [1]

Cet incendie commença de manière à déconcerter un grand nombre d'observateurs. C'était une opinion généralement admise, que, lorsque

son coup est presque momentané, comme celui d'un canon qu'on entendrait tirer sur mer, à quelque distance. Les foudres sont plus faibles que les foudres communes ; on les voit serpenter au milieu d'une fumée très épaisse, et tracer rapidement un sillon de feu en décrivant par divers angles quatre ou cinq portions de ligne droite.

[1] Nous suivrons, autant que les bornes de cet Essai peuvent nous le permettre, l'ouvrage de cet habile observateur, publié sous le titre d'*Histoire du Vésuve*. Nos lecteurs, que nous invitons à recourir à l'original, y trouveront une exposition simple et claire des phénomènes naturels ; ils y reconnaîtront un esprit éclairé et sage, également en garde contre les préjugés du vulgaire et les préoccupations savantes.

le volcan jetait pendant long-temps de la fumée, on en devait peu craindre les éruptions ; cependant le Vésuve fumait depuis 1730, et l'éruption dont nous parlons se fit sept ans après, vers la fin d'avril, dans le moment même où la montagne vomissait des tourbillons de fumée.

Le 14 et le 15 mai, les flammes et la fumée augmentèrent considérablement, et, dans la nuit du 16, le volcan commença à lancer des pierres ardentes ; l'embrasement se soutint dans le même état pendant plusieurs jours, et paraissait tirer son activité d'une quantité prodigieuse de soufre, dont le sommet de la montagne était couvert.

Le 19 et le 20, la violence de l'incendie s'était augmentée au point qu'on voyait en plein jour la flamme s'élever au-dessus du cratère, malgré l'éclat et la lumière du soleil. Vers le soir, la fureur du volcan parut redoubler ; ses feux, devenus plus rapides, s'étendaient au loin, et une explosion épouvantable, qui se fit entendre vers deux heures après midi du jour suivant, acheva d'inspirer la terreur aux peuples d'alentour.

Sur le soir, on aperçut distinctement une crevasse dans la montagne, entre le midi et le couchant : bientôt le volcan vomit des flammes par cette nouvelle bouche ; mais telle était l'activité du feu et la quantité de matières embrasées qui bouillonnaient dans le gouffre, que,

malgré l'issue que la crevasse donnait aux flammes, on ne vit pas de diminution dans la gerbe enflammée qui sortait du cratère.

A huit heures du soir, la matière parut enveloppée d'une vapeur sombre, qui était sillonnée sans cesse par des éclairs d'un rouge ardent : dans le même moment, on vit déboucher la lave par la crevasse ; elle coulait avec rapidité vers le bourg de Résina, alors menacé d'une ruine certaine.

Vers les neuf heures, le torrent parut se ralentir dans sa course, le rouge ardent des matières en fusion commençait à perdre de son éclat, et l'espoir d'un calme prochain remplaçait déjà la terreur. « Cependant les pierres, les « flammes et les tourbillons de fumée que la « cime du volcan vomissait ne diminuaient pas, « le retentissement ne cessait point, et l'air mu- « gissait toujours avec la même fureur.

« Les choses persistèrent dans cet état jusqu'à « onze heures vingt-deux minutes du soir ; pour « lors, la nouvelle crevasse redevint féconde tout à « coup. On en vit sortir plus de fumée et plus de « flammes qu'auparavant ; elle enfanta une pro- « digieuse quantité de foudres ; elle jeta même « des pierres : ce qu'elle n'avait point fait dans « sa première éruption.

« En même temps le torrent qui partait de « cette crevasse reprit son cours avec plus de

« rapidité. Toute la montagne paraissait en feu, « tant à cause des flammes, que par un effet de « la réverbération qu'elles produisaient sur les « tourbillons de la fumée qui les environnait.

« Dans cette situation, on entendit la mon- « tagne éclater avec autant de fracas que si elle « se fût abîmée sur elle-même, et pendant quel- « que temps elle tonna de la sorte sans disconti- « nuer. Les secousses de la terre étaient aussi « épouvantables que fréquentes : tous ceux qui « jusqu'alors s'étaient obstinés à rester dans leurs « maisons en furent arrachés par la frayeur ; « chacun fuyait avec horreur des lieux que le « feu et la terre semblaient également prêts à « dévorer. »

Les matières épanchées remplirent sur le premier plan du Vésuve un espace de cinq cents pas de long et de trois cents de large, et le feu, propagé par les roches ardentes qui volaient de toutes parts, se communiqua à une forêt de genêts qui couvrait une partie de la montagne, et la réduisit en cendres.

Le 21, la lave accumulée se fraya plusieurs routes. Les torrens enflammés portèrent la désolation dans différens cantons cultivés, et réduisirent en cendres les plantations d'arbres qui se trouvèrent sur leur route.

Le torrent qui avait d'abord coulé du sommet vers l'orient, s'avançait sur un front de

quatre-vingts palmes (environ cinquante-trois pieds) : il changea insensiblement de direction, et se jeta enfin sur la tour du Grec. Le torrent occidental prit la sienne vers un pont du chemin Royal, situé entre la chapelle du Purgatoire et le couvent des Capucins. Resserré dans cet endroit par les arches du pont, il combla une vallée, et s'élevant sans cesse par l'abondance des matières, forcées de refluer sur elles-mêmes, il pénétra en partie dans la chapelle du Purgatoire, où il consuma tout ce qui était combustible.

Dans le même temps, il forma d'un autre côté une nouvelle branche, se jeta sur l'église des Carmes, mit le feu à une petite porte, et se répandit dans l'église, où cependant il s'arrêta promptement; le reste du torrent surmonta tous les obstacles, et, grossissant toujours, il s'éleva presque jusqu'à la hauteur des cellules des religieux, inonda une partie du réfectoire et de la sacristie, et s'avançant vers les bords de la mer, il s'y arrêta.

Le 24, on entendit une explosion dont le bruit dura très long-temps : les foudres volcaniques sillonnèrent de nouveau l'atmosphère autour de la montagne; mais on s'aperçut que le feu qui s'élevait de sa cime perdait enfin de son activité.

Le 27, la violence du feu parut diminuée

encore; et l'incendie alla toujours en décroissant jusqu'au 29, qu'il parut absolument éteint.

Cependant le volcan continua à répandre une fumée abondante et épaisse. Elle devint très blanche le 5 et le 6 juin, après une pluie considérable, et répandit en même temps dans les environs de la tour du Grec une odeur suffocante de soufre, qui jusque-là ne s'était pas encore fait sentir. Cette vapeur infecta un espace de six cents pas environ, et endommagea les feuilles et les fruits naissans des arbres d'alentour.

Une seconde pluie, qui tomba quelques jours après, fit fumer de nouveau le torrent de laves encore ardentes : elle ne produisit point, comme la première fois, cette vapeur sulfureuse; mais il s'exhala du torrent une odeur infecte qui occasionnait de violentes douleurs de tête : elle subsista long-temps dans les environs de la tour du Grec.

Les matières fondues qui formaient les torrens de laves parurent embrasées jusqu'au 25 mai. Peu à peu leur surface devint sombre et noire; mais plus d'un mois après elles conservaient encore assez de chaleur à un pied de profondeur pour mettre le feu à un bâton qu'on y enfonçait.

Telle est en abrégé la description que don Serrao fait de ce terrible incendie; il ajoute

qu'ayant mesuré et calculé la quantité de matières vomies par le volcan pendant vingt-deux jours que dura cette éruption, il l'évalue à trois cent dix-neuf millions six cent cinquante-huit mille cent soixante et un pieds cubes, ce qui faisait près d'une lieue et demie en surface carrée, ou bien un cube de six cent quatre-vingt-trois pieds, c'est-à-dire une montagne dont toutes les dimensions seraient égales à peu près à la hauteur de la plate-forme du clocher de Strasbourg.

Le volcan se reposa pendant quatorze ans; mais le 22 octobre 1751 fut l'époque de la vingt-troisième éruption. On entendit à quatre heures du matin une forte explosion qui fut suivie d'un tremblement de terre, et le 25 la montagne s'ouvrit un peu au-dessus de l'Atrio del Cavallo, avec un fracas épouvantable. La lave s'épancha par cette ouverture, et son cours fut si rapide que, le premier jour, elle fit quatre milles en huit heures, ce qui fait à peu près trente-trois pieds par minute.

La lave s'étendit sur le plan de l'Atrio del Cavallo; occupant un large espace, et prenant le chemin d'un vallon profond et escarpé, elle s'y jeta comme un torrent, semblable à du cristal fondu assez épais; continuant ensuite sa route, et gagnant tantôt de la surface, tantôt de la profondeur, selon la capacité des lits dans lesquels

elle coulait, la lave arriva enfin au vallon de Buon Incontro, dont la largeur était de cinquante palmes et la profondeur de quatre-vingts, qu'elle combla en entier.

Le père La Torre fait, dans son ouvrage sur le Vésuve, un détail fort étendu de cette éruption; mais, comme il ne renferme rien de plus remarquable que l'éruption de 1637, dont nous venons de rendre compte, nous allons passer à celles qui ont suivi, et qui nous présentent des phénomènes plus dignes d'attention.[1]

Le 2 décembre 1754 est la date de la vingt-quatrième éruption, et on peut dire qu'elle a duré jusqu'en 1760, puisque pendant tout cet intervalle le Vésuve a vomi presque continuellement des laves. On peut remarquer, comme une singularité, que les premières laves qui se firent jour débouchèrent par deux ouvertures

[1] Parmi plusieurs observations curieuses qui se trouvent dans cette description du père La Torre, il en fait une que nous rapporterons, parce qu'elle donne une idée de ce qui produit ces émanations subtiles et dangereuses souvent occasionnées par le voisinage des volcans et des feux souterrains, et en même temps de la différence qu'il y a entre elles.

« Quoique le torrent de lave dont j'ai parlé se fût arrêté le « 9 novembre 1751, il conserva néanmoins pendant long-temps « une grande chaleur; j'allai le visiter dans toute son étendue « le 22 et le 23 mai 1752, et je trouvai que, quoiqu'on marchât « dessus sans éprouver de chaleur sensible, il y avait pourtant « quelques ouvertures en plusieurs endroits dans toute sa lon-

qui n'occasionnèrent aucune secousse ni le moindre bruit dans la montagne; l'une, du côté d'Ottajano; l'autre, du côté de Bosco di Tre Case. On s'aperçut en même temps qu'il s'était formé avant l'éruption, sur le plan intérieur du volcan, un monticule qui s'éleva successivement jusqu'au-dessus du rebord du cratère. Il formait une cheminée par laquelle dégorgeait sans cesse une espèce d'écume enflammée, noire et légère, lancée quelquefois avec tant de violence qu'il lui fallait huit secondes pour retomber de la hauteur où elle avait été portée, quoique quelques morceaux de ces scories parussent avoir douze pieds de diamètre; d'où il résulte qu'en supposant qu'elles suivissent la loi connue de l'accélération des corps graves dans leur chute, elles avaient été élevées à neuf cent soixante-six pieds de hauteur.

« gueur, d'où il sortait une chaleur violente et insupportable;
« elle était accompagnée d'une vapeur lancée avec force, mais
« invisible, qui ôtait dans l'instant la respiration. Cette vapeur
« n'avait qu'une très légère odeur de soufre; mais elle en
« avait une très forte de sel ammoniac, de nitre, de vitriol
« mêlés ensemble, qui saisissait le gosier et les narines. Ces
« ouvertures suffocantes se nomment, dans le langage vulgaire,
« *mofettes*, pour les distinguer de celles qu'on nomme *fumettes*
« qui sont d'autres crevasses d'où il sort une fumée humide,
« mêlée avec le soufre, le sel ammoniac ou le vitriol, mais
« qui n'est pas lancée avec tant de force, et conséquemment
« ne produit pas un sentiment aussi vif de suffocation. »

Pendant que le sommet du volcan produisait cet étonnant feu d'artifice, la lave s'échappait avec tant de rapidité de ses flancs entr'ouverts, que les yeux la suivaient à peine.¹

Le 30 décembre, ce monticule intérieur dont nous venons de parler, et qui se formait sur la sommité du Vésuve, parut considérablement exhaussé, non seulement par la quantité prodigieuse de pierres et de scories élancées du volcan, et dont la plus grande partie était retombée sur la montagne, mais encore parce que les matières qui bouillonnaient dans les abîmes du mont soulevaient perpétuellement la croûte qui formait ce plan intérieur. Cette élévation continua à faire des progrès et à augmenter en hauteur et en volume; de façon qu'en 1760 elle était entièrement contiguë au Vésuve, et en formait comme la continuation et le sommet. La matière qui s'élevait alors au-dessus de ses rebords coulait librement le long des flancs de la montagne, et le père La Torre, qui l'avait observée avec attention, la compare à une espèce

¹ Le père La Torre rapporte qu'il présenta, à différentes reprises, devant le front de la lave une boussole, dont l'aiguille ne fut cependant aucunement attirée. Mais nous pensons qu'on aurait tort de tirer une conclusion de cette épreuve, attendu qu'il n'y a rien de plus commun que de voir les scories martiales, et même les mines de fer, ne communiquer aucun mouvement à l'aiguille aimantée.

d'écume métallique et minérale, expression qui ne signifie sans doute autre chose qu'une scorie métallique.

Nous n'aurions plus rien à dire sur cette éruption, si ses ravages s'étaient bornés aux laves, aux cendres et aux pierres dont elle couvrit une grande partie des belles campagnes qui entourent le Vésuve; mais elle produisit un effet plus funeste encore, en répandant dans l'atmosphère une vapeur si meurtrière que la plupart de ceux qui avaient le malheur de la respirer périssaient en peu de jours.[1]

Depuis cette époque jusqu'au 8 mars 1766,

[1] Don Jean de Vincinzio, médecin de Nole, qui a écrit l'histoire de la maladie épidémique qu'occasionna cette vapeur, la regarde comme une péripneumonie accompagnée de délire; elle désola principalement Nole, Saint-Paolo, Saint-Erasmo, Serno et Saviano, et ne parut attaquer que les adultes, après l'âge de dix-huit ans, surtout ceux que leurs travaux forçaient de passer des journées entières dans les champs. La plupart périssaient dès le quatrième ou le cinquième jour, malgré les secours les plus efficaces de la médecine. Aussitôt après la mort, les cadavres se couvraient de taches pourprées, et à l'ouverture on trouvait le poumon et le ventricule droit du cœur prodigieusement gonflés par la quantité de sang qui s'y était portée, au point qu'il remplissait les vésicules pulmonaires.

Nous ne rapportons ces détails que pour remarquer que cette disposition des viscères est à peu près la même dans les personnes étouffées par la vapeur du charbon, par les exhalaisons des substances fortement aromatiques, et en général dans tous ceux dont la mort a été occasionnée par

qui fut la date de la vingt-cinquième éruption, le Vésuve a été tranquille, jetant toujours de la fumée, et surtout dans les mauvais temps; car cette observation est constante, et a été souvent faite par le chevalier Hamilton. Comme ce judicieux naturaliste a été témoin de l'éruption de l'année 1766, ainsi que de celle de l'année suivante, et qu'il en a rendu lui-même un compte exact dans ses Lettres à la Société Royale de Londres, adressées au comte de Morton, nous ne pouvons mieux faire que de rappeler à nos lecteurs quelques unes de ses observations.

Le Vésuve était si calme dans les premières visites qu'Hamilton lui a rendues, qu'il avait pu

une surabondance de phlogistique introduit par la respiration dans l'économie animale; d'où l'on pourrait conclure que cette vapeur malfaisante était plutôt composée d'air inflammable, ou de phlogistique développé, que d'émanation sulfureuse: on sait que la vapeur qui s'exhale du soufre en combustion est un acide qui produit un effet absolument opposé à celui que nous venons d'observer, puisqu'au lieu de causer du gonflement dans les poumons, il en occasionne au contraire l'affaissement.

Lorsqu'on réfléchit sur le fait que nous rapportons, et sur tant d'autres du même genre, on ne saurait s'empêcher de douter que la conservation des êtres sensibles soit la vue principale d'après laquelle la nature a combiné toutes ses opérations. Il semble plutôt que son but essentiel est d'entretenir le mouvement des élémens matériels, et d'en abandonner ensuite les résultats à leur influence mutuelle. Cette idée est peu consolante; mais elle a sans doute le mérite d'attacher plus particulièrement à l'espoir d'un avenir.

voir assez profondément jusque dans la bouche du volcan, dont les côtés étaient incrustés de sels et de minéraux de diverses couleurs, blancs, verts, jaune foncé et jaune pâle. « Quelques « jours avant l'éruption, je vis ce que Pline le « Jeune dit aussi avoir vu avant l'éruption du « Vésuve si fatale à son oncle, la fumée noire « prendre la forme d'un pin. Près de deux mois « avant l'éruption, cette fumée, qui paraissait « noire au grand jour, ressemblait à de la flamme « pendant la nuit. »

Le 28 mars, la lave commença à paraître, et l'éruption continua le 29 et le 30, sans être cependant toujours d'une même force. « Le 31, « je passai la nuit sur la montagne : la lave n'était « pas aussi considérable que la première soirée; « mais les pierres embrasées étaient parfaitement « transparentes. Quelques unes, que j'ai jugées « du poids d'environ deux mille livres, furent « jetées au moins à deux cents pieds de hauteur « perpendiculaire, et retombèrent dans la bou- « che, ou du moins très près de la bouche d'un « petit monticule qui s'était formé, par la quan- « tité des cendres et des pierres, dans l'intérieur « de la grande bouche du volcan; ce qui en ren- « dait l'approche bien moins hasardeuse qu'elle « ne l'avait été quelques jours auparavant lorsque « la bouche avait près d'un demi-mille de cir- « cuit, et que les pierres pouvaient s'élancer

« dans toutes les directions. M. Hervey, frère « du comte de Bristol, fut blessé dangereuse- « ment au bras quelques jours avant l'éruption, « pour s'être trop approché de la bouche du vol- « can; deux Anglais de sa compagnie le furent « aussi, mais légèrement. On ne saurait pré- « senter à l'imagination un tableau du superbe « spectacle que nous offraient ces girandoles de « pierres embrasées, qui surpassaient de beau- « coup les feux d'artifice les plus surprenans. »

L'éruption dura jusqu'au 12 avril. Notre observateur fut, ce jour-là, voir de près le torrent de laves : l'ébranlement des terres voisines était alors semblable, dit-il, à celui de la charpente d'un moulin à eau. « La chaleur de la lave était « trop forte pour me permettre de m'approcher « plus qu'à dix pieds du fleuve, et elle était « d'une consistance telle (quoiqu'elle parût li- « quide comme de l'eau), qu'elle pouvait pres- « que résister à l'impression d'un long bâton qui « servait à mon expérience. De grosses pierres « jetées de toute ma force ne s'y enfonçaient « point; mais, après y avoir fait une légère « impression, elles nageaient sur la surface, et « disparaissaient bientôt à ma vue; car, malgré « sa ténacité, la lave coulait avec une rapidité « étonnante, et telle, que je suis persuadé que, « pendant le premier mille, la vitesse de ce cou- « rant égalait celle de la rivière de Saverne,

« près de Bristol. Le fleuve, à sa source, avait « à peu près dix pieds de largeur; mais bientôt « cette largeur augmenta, et le courant se divisa « en trois branches; de sorte que ces rivières « de feu, communiquant leur chaleur aux cen- « dres des laves précédentes, entre une branche « et l'autre, produisaient toutes ensemble, pen- « dant la nuit, l'image d'une surface enflammée « de quatre milles de longueur et de près de deux « milles de largeur en quelques endroits. »

Ce ne fut que le 10 décembre 1766 que cette éruption cessa totalement, après avoir duré neuf mois. Il paraît, par la description que fait Hamilton du cratère du Vésuve, qu'il y avait alors au milieu d'une petite plaine ressemblant à la Solfaterra un monticule de la hauteur de cent quatre-vingt-cinq pieds, qui servait de cheminée principale au volcan, et qu'en y jetant de grosses pierres on pouvait, par les obstacles qu'elles rencontraient en tombant, compter cent ricochets jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées au fond. Ce monticule changeant de forme, et prenant un accroissement sensible, ne laisse aucun doute sur la forme même de la montagne du Vésuve, ainsi que de tous les autres volcans.

L'éruption de 1767 s'annonça, le 19 octobre, par tous les symptômes ordinaires. Comme elle a été une des plus violentes de ce siècle, nous

emprunterons encore à Hamilton des fragmens de la description qu'il en a faite. « Du sommet « du monticule sortait une fumée noire, et si « épaisse qu'elle paraissait ne sortir qu'avec dif- « ficulté : on voyait les nuages s'élever les uns « sur les autres en mouvement spiral et rapide, « et à tout moment de grosses pierres lancées à « une hauteur très considérable au milieu de « ces nuages; peu à peu la fumée prit la forme « exacte d'un grand arbre de pin. Cette colonne « de fumée noire, après s'être élevée à une hau- « teur extraordinaire, suivit la direction du vent, « et fut portée jusqu'à Caprée, qui est à environ « vingt-huit milles du Vésuve.

« Comme je m'imaginais qu'il n'y avait point « de risque à approcher de la montagne depuis « l'émission de la lave, j'allai sur-le-champ pour « l'examiner, accompagné d'un seul paysan. Je « passai l'Ermitage, et marchai fort avant dans « ce vallon, qui est entre les montagnes de la « Somma et du Vésuve, qu'on appelle l'*Atrio « di Cavallo*. Je faisais mes remarques sur la « lave, qui, de l'endroit où elle s'était fait une « ouverture, était déjà parvenue jusqu'au val- « lon, lorsque tout à coup, vers midi, j'entendis « un bruit violent dans l'intérieur de la mon- « tagne, et à un quart de mille de l'endroit où « nous étions, la montagne s'ouvrit avec beau- « coup de bruit; et de sa nouvelle bouche sortit

« une fontaine de feu liquide, qui s'éleva à plusieurs pieds de hauteur, et roula ensuite directement vers nous comme un torrent. La terre tremblait, et en même temps nous fûmes couverts d'une grêle de pierres ponces. Dans un instant, des nuages de fumée noire et de cendres causèrent une obscurité presque totale; les explosions du haut de la montagne étaient beaucoup plus fortes que le tonnerre le plus violent que j'aie jamais entendu, et l'odeur du soufre était très forte.

« Mon guide alarmé s'enfuit, et moi, je l'avoue, je n'étais pas fort à mon aise. Je le suivis de près, et nous courûmes environ trois milles sans nous arrêter, parce que, comme la terre tremblait sous nos pieds, je craignais que l'ouverture d'une bouche nouvelle ne mît un obstacle invincible à notre retraite. Je craignais aussi que les explosions violentes ne détachassent quelques rochers de la montagne de Somma, sous laquelle il nous fallait absolument passer. Outre cela, les pierres ponces qui tombaient sur nous comme la grêle étaient de grandeur à nous causer des sensations très désagréables.

« Après avoir respiré un peu, et le tremblement de terre continuant toujours, je jugeai qu'il était prudent de quitter la montagne, et de me retirer chez moi, où je trouvai tout le

monde fort alarmé, à cause des explosions violentes du volcan, qui faisaient trembler la maison jusqu'en ses fondemens, et en ébranlaient les portes, les fenêtres. Le bruit et l'odeur du soufre augmentant encore, nous quittâmes notre maison de campagne pour nous rendre à Naples. Je jugeai à propos, en passant par Portici, d'informer la cour de ce que je venais de voir, et je conseillai à Sa Majesté Sicilienne de quitter le voisinage de cette montagne menaçante : cependant la cour ne sortit de Portici que vers minuit, lorsque la lave en était déjà fort près. Pendant que j'allais à Naples, c'est-à-dire en un peu moins de deux heures après mon départ de la montagne, je remarquai que la lave avait déjà couvert trois milles du même chemin par lequel nous nous étions retirés. Il est étonnant qu'elle ait pu couler si vite; car j'ai vu depuis que la rivière de lave, dans l'Atrio di Cavallo, était de soixante à soixante et dix pieds de profondeur, et, dans quelques parties, d'une largeur d'environ deux milles.

« Quand le roi quitta Portici, le bruit était déjà augmenté considérablement, et la percussion de l'air, par les explosions, était tellement violente, que non seulement des portes et des fenêtres dans le palais du roi en furent totalement enfoncées, mais encore une porte

« que l'on avait bien fermée à clef. La même
« nuit, plusieurs portes et fenêtres, à Naples,
« s'ouvrirent aussi. Outre ces explosions, qui
« étaient très fréquentes, il y avait un bruit
« sourd, souterrain et violent, qui dura cette
« nuit à peu près cinq heures. J'imaginai que ce
« bruit singulier pouvait avoir été causé par la
« lave, qui avait rencontré quelque dépôt d'eau
« de pluie dans les entrailles de la montagne, et
« que le combat entre le feu et l'eau produi-
« sait ces sifflemens et ces bruits extraordi-
« naires.

« On ne saurait donner une idée de la confu-
« sion de cette nuit à Naples. La retraite préci-
« pitée du roi augmenta encore l'alarme. Toutes
« les églises furent ouvertes et remplies de monde;
« on ne voyait que processions dans les rues. Le
« mardi 20, il fut impossible de juger de l'état
« du Vésuve, à cause des cendres et de la fumée
« qui le couvraient entièrement, et qui s'éten-
« dirent jusqu'à Naples. Le soleil avait la même
« apparence que quand on le voit à travers un
« brouillard épais à Londres, ou au travers d'un
« morceau de verre noirci de fumée. Ces cendres
« tombèrent, à Naples, toute la journée.

« Le mercredi 21 fut plus tranquille que les
« journées précédentes; mais les laves coulaient
« toujours avec vivacité. Portici fut alors dans
« un danger véritable; car la lave n'en était éloi-

« gnée que d'un mille et demi : mais heureuse-
« ment elle changea de direction, et, vers la
« nuit, elle se ralentit.

« Le jeudi 22, vers les dix heures du matin, le
« même bruit horrible recommença, mais avec
« beaucoup plus de violence encore que dans les
« journées précédentes. Les gens les plus âgés
« ont dit qu'ils n'avaient jamais entendu de bruit
« pareil, et il était réellement effrayant. Nous
« nous attendions à chaque moment à quelque
« événement sinistre. Les cendres pleuvaient à
« Naples en si grande abondance, que les gens
« à pied dans les rues furent obligés de se ser-
« vir de parapluies ou de déployer leurs cha-
« peaux, car ces cendres faisaient beaucoup de
« mal aux yeux : les toits des maisons et les bal-
« cons furent couverts de ces cendres de l'épais-
« seur de plusieurs lignes; des vaisseaux en mer,
« à vingt lieues de Naples, en furent aussi cou-
« verts, au grand étonnement des matelots. »

Le vendredi 23, les laves continuèrent de couler; mais, le 24, elles cessèrent entièrement : ainsi cette éruption fut fort courte, mais d'une violence prodigieuse, puisqu'Hamilton observe que la lave se porta jusqu'à six milles de distance, près d'une petite chapelle appelée *San Vito*; qu'elle avait deux milles de largeur, et presque partout soixante et dix pieds d'épaisseur. La lave tomba dans un chemin creux, appelé

Fossa grande, qui avait été formé par des torrens d'eau de pluie; et, quoique ce chemin n'ait pas moins de deux cents pieds de profondeur et cent pieds de largeur, la lave l'avait cependant comblé dans un endroit. « Je n'aurais jamais cru, « ajoute cet observateur, qu'une si grande quan- « tité de matières ait pu se répandre en si peu de « temps, si je n'en avais été témoin, et examiné « moi-même le cours entier de la lave. »

Le jour suivant, il n'y eut d'autre phénomène qu'une grande quantité d'éclairs qui s'échappaient d'une colonne noire de fumée élevée au-dessus de la montagne, et qui étaient accompagnés de tonnerre. Il y eut aussi une autre espèce de météore, qui ressemblait à ce qu'on appelle des étoiles tombantes, et l'on remarqua que les cendres qui se répandirent dans la dernière journée de l'éruption étaient presque aussi blanches que la neige.

Depuis cette grande éruption de 1767, qui fut la vingt-sixième, jusqu'en 1778, le Vésuve a presque toujours été en activité, et a eu des éruptions plus ou moins fortes presque tous les ans : mais, comme elles n'ont présenté aucun phénomène remarquable qui les ait caractérisées, nous n'en ferons point de descriptions particulières, et nous passerons tout de suite à celle de 1779; nous pensons que des détails pittoresques, et écrits avec chaleur, paraîtront

intéressans. Nous allons laisser parler notre voyageur.

« Depuis mon arrivée à Naples, au commen- « cement de 1778, j'avais trouvé le Vésuve « calme et tranquille. Sans flammes ni fumée, « ce n'était plus qu'une montagne très ordinaire. « Son sommet, d'après les calculs faits jusqu'ici, « est élevé de trois mille six cent quatre-vingt- « quatorze pieds au-dessus du niveau de la mer. « Mais la largeur de sa base et l'épaisseur des « différentes couches de laves qui s'y sont amon- « celés, font disparaître à l'œil la moitié de « son élévation. Le Vésuve était resté dans mon « esprit comme l'impression de ces fantômes « dont on berce les enfans; de ces objets mon- « strueux et inouïs dont on parle toujours et « qu'on ne voit jamais; peut-être encore l'habi- « tude qu'acquièrent à la longue les voyageurs, « de voir rapetisser les objets en s'en approchant, « avait-elle causé mon indifférence. [1]

[1] La hauteur du Vésuve a été mesurée par plusieurs observateurs, mais leurs résultats diffèrent considérablement entre eux. Jusqu'ici, et selon l'opinion commune à Naples, on a estimé que le Vésuve, à partir du niveau de la mer, a dix-huit cents pieds de hauteur. Le père La Torre même ne lui en donne que dix-sept cent soixante-dix-sept : l'abbé Nollet, au contraire, lui en a trouvé trois mille cinq cent cinquante-huit, et les opérations de de Saussure portent son élévation à trois mille six cent cinquante-huit pieds.

Nous ne chercherons pas à concilier toutes ces mesures; il

« Ma curiosité n'étant donc pas excitée, elle « me laissait sans impatience, lorsqu'un soir « qu'il avait plu par un vent de Sirocco, c'est-« à-dire après un déluge de pluie, on vint tout « d'un coup nous avertir que le Vésuve jetait du « feu. Nous courûmes au Môle, et je vis effec-« tivement de la fumée, avec quelques bouffées « d'étincelles. La pluie continuelle et l'orage « augmentèrent dans la nuit, avec des coups de « tonnerre assez forts pour me faire espérer « quelque événement. Je les attendais, mais « inutilement, et je m'endormis sans sentir de « secousses; j'appris cependant qu'il y avait eu « pendant la nuit un léger tremblement de terre, « et qu'on avait entendu bruire la montagne : « nous attendîmes avec impatience que la pluie « nous permît d'approcher, et que les nuages en « laissassent le sommet à découvert.

suffira de dire qu'elles ont toutes été calculées sur l'abaissement du mercure dans le baromètre, et que cet instrument, qui était encore très imparfait du temps de l'abbé Nollet, n'a pu donner par conséquent que des rapports très fautifs. Il a fallu l'habileté de Fontana et de de Saussure pour l'amener au degré d'exactitude propre à apporter des résultats certains. En effet, la mesure déterminée par ce dernier est à peu près la même que celle qu'a donnée un nivellement fait avec beaucoup de soin; nous nous rapportons, de préférence, à cette dernière opération, qui donne au Vésuve trois mille six cent quatre-vingt-quatorze pieds de hauteur, parce qu'elle a été répétée plusieurs fois, et sans qu'il se soit trouvé de différence sensible, ce qui en assure l'exactitude.

« Le surlendemain au matin, on vint m'é-« veiller, et me dire que Bartholomeo, le géné-« ral des cicérones du Vésuve, était averti, et « nous attendait. Nous nous rendîmes à Portici, « pleins d'ardeur, de curiosité, et d'espoir de la « satisfaire. Nous nous assurâmes d'une quantité « de mulets et d'ânes dont on se sert pour mon-« ter jusqu'à la moitié de la montagne, et de « conducteurs qui vous précèdent et vous traî-« nent le reste de la route, en vous faisant em-« poigner une courroie dont ils se ceignent le « corps. Nous traversâmes Portici, et ensuite Ré-« sina, village bâti sur la lave qui couvrit Her-« culanum lors de l'éruption dans laquelle Pline « a péri.

« Les environs de Résina sont plantés d'arbres « fruitiers et de vignes très abondantes, qui pro-« duisent cet excellent vin connu sous le nom de « *Lacryma Christi*. Il croît au milieu des fleuves « de feu dont le Vésuve est couvert, et sur un « sol que les élémens en fureur semblent dis-« puter souvent à la culture. On distingue toutes « les laves des différens siècles, et on y recon-« naît surtout celles des éruptions les plus ré-« centes. Elles ne laissent voir à leur superficie « que des scories ferrugineuses de la couleur et « de la forme du mâchefer : au bout d'un siècle, « cette calcination commence à n'être pas si « aigre; elle se couvre d'abord de mousse, qui

« se corrompt, se régénère et se charge de poussière. Bientôt on y voit le genêt, la lavande, et mille autres végétaux, jusqu'à ce qu'une nouvelle lave vienne soulever ou recouvrir cette matière que le temps a rendue à la fertilité.

« Après avoir cheminé une heure sur nos mules, nous en descendîmes pour monter à pied le reste de la montagne, qui devient alors très rapide, et qui est dénuée de toute espèce de productions. Ce n'est plus que cendres, scories, mâchefer, mêlés de parties de soufre et d'alun. Alors la montagne de la Somma, qui, vue de Naples, paraît aussi haute que le Vésuve, commence à s'abaisser à l'œil : elle semble faire une circonvallation autour de la forme pyramidale du Vésuve.

« Rien ne peut offrir un aspect plus sévère et plus terrible que la vallée qui est entre le Vésuve et la Somma. On ne peut s'en faire une idée avant de l'avoir vue, et en la voyant on sent l'impossibilité de la peindre aux autres ; tout y est au-dessus de ce que la mémoire peut en conserver. C'est le chemin des enfers, l'atelier de Vulcain ; c'est tout ce que l'imagination des hommes pourrait enfanter de plus gigantesquement affreux.

« A la moitié de la montagne, c'est-à-dire de la partie la plus escarpée, il y a une espèce

« de corniche ou de repos, qui paraît la ceindre dans son pourtour. On y découvre, en s'y arrêtant, la vue du plus beau pays qu'il soit possible de voir : à l'orient, le cap de Sorrento, l'île de Caprée, celles d'Ischia, de Nisita, de Procida ; en face, le cap de Misène, Pouzzol, la côte de Pausilippe, le beau bassin du golfe de Naples, la ville qui l'entoure et se développe en amphithéâtre, Portici, Castel-Greco, et enfin les Camaldules, qui semblent terminer le paysage par un parterre de fleurs, et mettre un jardin sur le premier plan du tableau.

« Dans le moment où j'étais le plus occupé à jouir de ce riant et sublime spectacle, l'impétueux Scirocco vint changer rapidement la scène ; il précipita sur la montagne des nuages qui tirèrent le rideau sur toute la nature. Nous ne vîmes bientôt que ce que nous touchions. L'espérance que cette brume serait dissipée par le vent qui l'avait apportée, nous fit continuer notre escalade. Le vent augmentait au point de nous renverser, et devenait si froid que la vapeur humide restait en frimas sur nos habits.

« La pluie qui survint ne chassa point le brouillard. Nous arrivâmes au cratère sans nous en apercevoir autrement que par la fatigue. Dès que nous commençâmes à y descendre nous nous trouvâmes comme dans une étuve :

« nous passions sur de la lave encore chaude, « qu'on nous dit être celle de la nuit précédente. « Il fallait enjamber sur des crevasses, d'où sor- « taient des mofettes ou camouflets soufrés, dont « la chaleur était insupportable et la vapeur « étouffante. La fumée de ces bouches se mêlant « au brouillard, le rendait encore plus épais, et « ajoutait à l'effroi que causait l'aspect de ce lieu.

« Nous trouvions à chaque moment des sco- « ries isolées, que notre lazaron Bartholomeo « nous disait avoir été jetées de la veille. Nous « entendions à chaque instant tout près de nous « le bruit de l'explosion, sans en voir l'effet. « Nous continuâmes à descendre et à marcher « sur une croûte friable, qui ressemblait à du « métal fondu, refoidi, et qui s'enfonçait sous « nos pieds, non sans nous causer, comme on « peut croire, quelque crainte : elle était aug- « mentée par celle de nos conducteurs, qui lais- « saient voir la peur de s'égarer, et n'osaient se « séparer de quarante pas sans s'appeler conti- « nuellement.

« Deux ou trois explosions consécutives, « bruyantes, comme celle d'une mine qui se « ferait entendre dans l'intérieur de la terre, « nous firent apercevoir que nous étions à la por- « tée des explosions, sans pouvoir juger ni du « vent, ni de la direction des scories, que nous « ne pouvions distinguer ; nous pensâmes donc

« à la retraite : c'est alors que je sentis le déses- « poir de me trouver égaré par un temps affreux, « dans l'impossibilité de m'orienter, ni par le « soleil, ni par aucun autre moyen. Je ne trou- « vais pas de raison déterminante pour distin- « guer ou le côté du danger, ou celui qui pou- « vait nous en tirer. Je m'aperçus cependant, à « la marche que nous fîmes pour remonter à « la crête de la montagne, que nous étions « descendus à peu près soixante pieds dans le « cratère.

« Dès que nous fûmes sortis de cette étuve, « nous fûmes repris par le vent et l'orage, qui « étaient encore augmentés. Ce n'était plus de la « pluie, mais une masse d'eau tombant sur nos « têtes, qui nous ôta en partie le plaisir que l'on a « à descendre si facilement une pente qui a tant « coûté à gravir. On fait en un quart d'heure, « et sans aucune peine, le chemin qui en a coûté « six. Les cendres s'éboulent sous vos pieds, le « moindre mouvement vous fait cheminer rapi- « dement et de la manière la plus douce. Il est, « au reste, très utile de se précautionner de « guêtres, pour prévenir l'inconvénient des sco- « ries roulantes que vous mettez en mouvement, « et qui peuvent vous atteindre les jambes dans « leur chute.

« L'état déplorable dans lequel nous étions « nous fit trouver excessivement long le chemin

« que nous avions fait le matin avec tant d'in-
« térêt et de curiosité. L'orage changea encore
« de nature : c'était de la grêle, ensuite un ton-
« nerre violent ; il y eut même une secousse de
« tremblement de terre, mais dont nous ne nous
« aperçûmes pas, à la vérité, à cause du mou-
« vement de nos mules ; il fut très bien observé
« à Portici, surtout par ceux qui étaient dans
« l'inaction. Nous y trouvâmes le carrosse qui
« nous avait amenés, et qui nous reconduisit à
« Naples, après avoir éprouvé, dans un aussi
« petit espace de temps, toutes les différentes
« intempéries de l'air, et cependant avec plus de
« désir que jamais d'aller observer une seconde
« fois cet effrayant phénomène.

« Quelques jours après, le temps était devenu
« tout-à-fait beau, et nous retournâmes au Vé-
« suve. Les approches du cratère ne me parurent
« plus aussi terribles, et ne m'inspirèrent plus
« le même effroi. Je parcourus avec sécurité les
« mêmes passages que j'avais regardés comme
« des endroits dangereux, par le temps nébu-
« leux et l'orage qui m'y avaient accompagné.
« On a raison de dire que c'est de l'obscurité
« que naissent les fantômes, et des fantômes, la
« peur et la crédulité.

« Plus on s'approche du sommet dans les
« éruptions, et plus le terrain s'échauffe. Nous
« ne pouvions découvrir la surface de la cendre,

« de l'épaisseur d'un demi-pouce, que le sol ne
« devint d'une chaleur insupportable, non seu-
« lement à la main, mais encore à nos pieds ; et
« dès que nous creusions de six pouces, il en
« sortait une fumée très apparente. On ne pou-
« vait frapper la terre, ni jeter une pierre un
« peu considérable, sans causer un ébranlement
« sensible à quarante pieds à la ronde ; le bruit
« en était pareil à celui que l'on ferait en frap-
« pant sur une voûte. Nous ne fûmes plus éton-
« nés de ces effets, lorsqu'à quelque cent pas de
« là nous nous trouvâmes sur le bord, ou, pour
« mieux dire, sur une demi-voussure d'un gouf-
« fre d'un mille de tour et de cent pieds de pro-
« fondeur. Voilà ce que je trouvai au lieu du
« monticule dont j'avais si souvent entendu par-
« ler, et que l'on me dit avoir été rejeté du
« centre du Vésuve en douze éruptions.

« Il était midi quand j'arrivai ; il n'y avait
« dans l'air que la vapeur qui s'exhalait de toute
« la partie du cratère, et deux colonnes de fumée
« qui partaient de deux bouches enflammées,
« dont l'une pouvait bien avoir environ treize
« pieds de diamètre. Il en sortait perp tuelle-
« ment une flamme légère qui s'élevait à quel-
« ques pieds ; et, par chaque deux minutes, une
« colonne de matières enflammées en était lan-
« cée à cent vingt pieds de hauteur, et retom-
« bait presque perpendiculairement avec un bruit

« effroyable. Le moment d'après, elles redeve-
« naient noires, et formaient en s'amoncelant
« un monticule autour de cette bouche; ce qui
« explique les variations continuelles de la forme
« du cratère du Vésuve, amassant ainsi dans son
« centre cette prodigieuse quantité de cendres,
« de tuf et de scories qu'il lance ou reprend alter-
« nativement.

« Lorsque ces matières amoncelées compri-
« ment le feu à un certain degré, la montagne
« s'ébranle; la matière élaborée et pénétrée de
« toutes parts par un feu violent, cherche une
« issue, et tout à coup, par une nouvelle explo-
« sion, elle produit ces immenses laves qui for-
« ment des fleuves de feu de deux lieues de
« cours, couvrant de cendres et de pierres ponces
« une circonférence de six lieues de diamètre.

« La seconde de ces bouches était moins au
« centre que l'autre; elle avait aussi ses explo-
« sions périodiques, avec un bruit qui parais-
« sait plus souterrain, et qui imitait celui du
« canon. De temps en temps on voyait partir
« des bouffées de fumée sans bruit, comme des
« camouflets; elles s'élevaient du fond de ce pré-
« cipice, dont l'escarpement était revêtu de mil-
« liers de mofettes. Il s'en exhalait des vapeurs
« soufrées et vitrioliques qui produisaient toutes
« les couleurs du prisme. Les rayons du soleil
« traversant ces différentes émanations, et éclai-

« rant ce chaos, formaient un tableau que l'on
« ne saurait imaginer et que l'on ne peut décrire.
« Si le talent du peintre et l'art du machiniste
« pouvaient l'offrir aux yeux des spectateurs du
« Grand-Opéra, il y produirait une telle sensa-
« tion, que la majeure partie du public, saisie
« d'effroi, quitterait précipitamment la salle.
« Un colonel qui nous avait accompagnés, et
« qui s'était trouvé plusieurs fois devant le feu
« des batteries, ne put rester là sans émotion;
« il s'éloignait involontairement, et finit par
« quitter la partie, malgré nos reproches. Soit
« curiosité, soit amour de sensations aussi nou-
« velles et aussi étranges, je ne pouvais m'arra-
« cher à cet imposant spectacle; ce mouvement
« perpétuel semblait m'annoncer à chaque mo-
« ment de nouveaux effets. Je n'osais détourner
« l'œil de ce gouffre, dans la crainte de perdre
« un phénomène que je croyais toujours être au
« moment de paraître.

« Je voyais très bien le fond, ou au moins ce
« que je croyais pouvoir l'être; j'aurais voulu
« m'en rapprocher; j'en concevais la possibilité,
« elle serait réelle, sans la rencontre des mofettes
« qui pourraient suffoquer, et sans l'inconvénient
« encore plus grand que je rencontrai, et qu'on
« éprouve souvent sur le cratère: j'enfonçai tout
« à coup une jambe dans une fente de la lave
« couverte de cendres soufrées et brûlantes; cet

« accident me fit sentir le danger qu'il y avait « de se précipiter dans le gouffre en s'avançant « sur les bords, qui peuvent à chaque moment « s'ébouler dans l'intérieur de l'abîme par quel- « que mouvement de la montagne. Je quittai « donc encore une fois le sommet du volcan, « mais en regardant en arrière, comme quand « on abandonne un beau pays dont on a manqué « la conquête. »

Dans le mois de mai 1779, il y eut une petite éruption; mais elle précéda immédiatement celle à laquelle nous allons nous arrêter, et qui a été regardée comme une des plus extraordinaires par la quantité de phénomènes nouveaux qui s'y sont fait remarquer. Cette éruption, qui commença le 29 juillet, est la trente-troisième depuis la première dont l'histoire ait fait mention [1], et qui fut, comme nous l'avons vu, la plus terrible de toutes.

Le père La Torre ayant fait imprimer à Naples une relation exacte de la singulière éruption qui nous occupe, nous allons en donner ici un extrait, auquel nous ajouterons une description de l'état dans lequel se trouva le volcan après l'incendie; on y reconnaîtra encore l'observateur ardent et intrépide que nous avons déjà cité. Voici d'abord ce que dit le père La Torre :

[1] Celle de l'année 79.

« L'énorme quantité de pierres enflammées « qui depuis quatre ans avaient été lancées hors « du Vésuve par ses éruptions réitérées, avait « formé dans le cratère un monticule nouveau, de « cent cinquante pieds de hauteur, qui en avait « fort diminué l'ouverture. Une partie de ce « monticule étant tombée dans l'intérieur de « l'abîme, laissait la possibilité, en se couchant « avec précaution sur les bords du gouffre, d'en « apercevoir le fond, qui ressemblait à une im- « mense fournaise.

« Les murailles intérieures de cet abîme, dit le « père La Torre, lui avaient paru former comme « d'énormes piliers perpendiculaires, fortement « cuits par un feu violent et criblés de trous : « *La voragine nel suo interiore contorno, era for-* « *mata come di grossissimi perpendicolari pilas-* « *tri, biscottati dal fuoco*. Tel paraissait l'aspect « intérieur du volcan lorsqu'il rentra en activité.

« Ce fut le 29 juillet qu'il commença à sortir « de la cime des matières enflammées, qui, des- « cendant dans les vallons inférieurs, en firent « paraître toute la sommité couverte de feu pen- « dant la nuit suivante. Le 1er août, on remarqua « sur le penchant de la montagne, du côté de « Naples, deux autres bouches d'où il sortit un « torrent de laves, qui, s'avançant du côté de « Résina, forma deux branches de feu qui s'arrê- « tèrent dès le 5.

« On commençait à croire que l'éruption du « Vésuve n'irait pas plus loin cette année, lors- « qu'il s'ouvrit un théâtre de phénomènes bien « intéressans à observer. Une nouvelle bouche « s'étant ouverte du côté d'Ottaïano dans la par- « tie du Vésuve opposée à Naples, il en sortit « une fumée si opaque et si noire, qu'à la distance « de dix palmes on ne pouvait distinguer les « objets. Il est remarquable que cette fumée « répandait une odeur infecte; cependant les « flammes qui partaient du côté de la Somma « s'arrêtèrent, et furent remplacées par des cen- « dres qui tombèrent vers le levant de Naples. « Le vendredi 6, tout fut assez tranquille, et le « Vésuve ne jeta que quelques pierres du côté de « Portici. Le samedi au soir, les flammes, beau- « coup de fumée et des pierres enflammées furent « lancées vers Ottaiano, et mirent le feu à un « bois, ainsi qu'à plusieurs habitations.

« Le matin du 8 août, qui était un dimanche, la « cime de la montagne paraissait assez calme, et « jetait peu de fumée; cependant, en l'observant « attentivement, il me parut que la sommité « avait changé de figure, et que ce monticule « intérieur qu'on apercevait auparavant de loin « dans le cratère avait disparu. Je jugeai donc « qu'il était tombé en entier dans le gouffre, « parce que ce cratère me paraissait sensiblement « abaissé, de façon qu'actuellement la cime de

« la montagne parait s'être divisée en deux « parties.

« Je me confirmai dans cette chute du monti- « cule, non seulement par la connaissance que « j'avais de la forme du Vésuve, et pour l'avoir « visité deux fois dans l'année précédente; mais « m'étant servi d'une lunette d'approche, je vis « sensiblement la brèche formée dans le cratère. « Il faut observer que quelques jours avant le 8 « août, il y avait eu par deux fois des pluies « extrêmement abondantes dans les environs de « Naples. Le même soir du 8, vers les neuf « heures, on put voir quelle était la force du feu « allumé dans le sein du volcan : tout à coup il « s'en élança un amas de pierres enflammées, qui « formaient dans leur projection une masse de « feu dont la base était le cratère même du Vé- « suve, et qui, s'élevant peu à peu, formaient « un cylindre enflammé d'une hauteur prodi- « gieuse. La multitude et la hauteur des pierres « qui étaient lancées continuellement, et qui se « choquaient les unes les autres, faisaient que « cette colonne de feu variait dans sa hauteur et « n'était pas toujours la même.

Le Vésuve pendant l'éruption de 1779, n° 58.

« Ce spectacle dura trois quarts d'heure de « suite. Dans le même temps il sortit de la cime « de la montagne une épaisse et noire fumée, « qui, par le calme de l'atmosphère, s'élevait « directement, et était portée à une hauteur que

« l'on peut dire incommensurable, et dont on « ne peut se former une idée; une heure après « la scène changea, un vent du couchant étant « survenu transporta ces nuages énormes de « fumée, et la colonne de pierres enflammées « cessa.

« Ces pierres avaient été lancées en si grande « quantité, que la totalité du Vésuve jusqu'au « vallon paraissait tout en feu. Ce spectacle était « nouveau, et n'avait point existé dans les autres « éruptions dont j'ai été témoin, ainsi que cette « colonne formidable qui a caractérisé cette « éruption, ayant toujours vu ces roches embra- « sées seulement mêlées avec beaucoup de fu- « mée et lancées par intervalle, mais sans former « ainsi un corps et une gerbe de feu d'une hau- « teur aussi considérable. » [1]

« Pendant tout le temps que dura ce spectacle « effrayant, il s'était répandu dans tous les en- « virons une odeur de soufre d'une puanteur

[1] Nous avons essayé de donner une idée (*voir la planche 58 de notre Atlas*) de ce phénomène extraordinaire, mais on sent combien il est difficile de représenter un des effets les plus gigantesques et les plus effrayans de la nature. Il en est auxquels l'art ne peut atteindre, et celui-ci est du nombre. Nous pouvons affirmer cependant que notre gravure est ce qu'on peut voir de plus exact; car le dessin en a été fait sur les lieux dans le moment même de l'éruption.

Les auteurs des diverses relations que nous avons lues et comparées assurent que cette formidable gerbe de feu avait

« insupportable. On entendait jusqu'à Naples « comme de fréquentes décharges d'artillerie; « et du milieu de cette fumée épaisse on voyait « sortir une quantité continuelle d'éclairs. Ce « qui fut encore particulier à cette éruption, « c'est que, lorsque le vent d'occident eut dis- « sipé la fumée, on vit autour de la montagne « une grande quantité d'étoiles ou de météores « enflammés qui formaient de longues traînées « de feu, et qui n'étaient point instantanés « comme dans les éruptions ordinaires.

« Tous ces différens phénomènes, du 8 août « au soir, durèrent trois quarts d'heure environ; « cependant la quantité de pierres, de cendre « et de sable qui furent jetés du Vésuve dans cet « intervalle était si considérable, que toute la « partie de la Somma, ainsi que d'Ottaïano, en « était couverte à la hauteur d'une palme. Le « côté de Naples et de Portici en fut exempt, à « cause des vents d'occident qui s'élevèrent heu- « reusement. Cette pluie de cendres a été portée

duré trois quarts d'heure sans interruption, toujours de la même force et à peu près de la même élévation, et qu'autant qu'il avait été possible de juger de cette élévation par la hauteur du Vésuve, dont la masse entière paraissait enflammée, on avait estimé que la gerbe s'était élevée à deux mille pas, ou environ trois fois la hauteur de la montagne. Ainsi, d'après l'élévation connue du Vésuve, qui est de trois mille six cent quatre-vingt-quatorze pieds depuis le niveau de la mer, cette gerbe devait avoir de dix à onze mille pieds d'élévation.

« jusqu'à la distance de soixante-huit milles, et « j'ai vu de cette cendre qui avait été transportée « jusque dans la Pouille, et qui en fut renvoyée « à un particulier de Naples.

« La matinée du 9, ainsi que le 10 et le 11, le « Vésuve se fit encore entendre; il jeta beaucoup « de fumée, et il y eut quelques tremblemens « de terre; mais il parut se calmer le même jour « du 11, vers les huit heures du soir. Cependant « son activité n'était pas entièrement épuisée, « car il continua à fumer considérablement pen- « dant le reste du mois d'août et jusqu'à la fin de « septembre. Dans le mois suivant on ressentit « plusieurs tremblemens de terre, et on entendit « fréquemment des explosions violentes dans l'in- « térieur de la montagne; elles étaient souvent « accompagnées de tonnerre et d'éclairs, quoi- « que le ciel fût très serein; phénomène singu- « lier, que nous avons eu occasion de remarquer « plusieurs fois. »

Le père La Torre finit sa relation par une conjecture, plus ingénieuse peut-être que juste, sur la cause de la propagation des tremblemens de terre. Il remarque d'abord que le centre de la commotion est nécessairement placé dans celui du Vésuve; il considère ensuite l'immense quantité de torrens de laves que le volcan a versés depuis si long-temps autour de lui, comme autant de bras avec lesquels il enchaîne un espace de

cinq à six milles, qui, se trouvant ainsi liés à la montagne, sont forcés de suivre tous les mouvemens que lui communique la réaction des matières qui bouillonnent dans son sein.

Nous allons ajouter aux descriptions du père La Torre, celles que notre voyageur nous a envoyées sur l'état de ce volcan immédiatement après sa dernière éruption : nous croyons que nos lecteurs lui sauront gré de cette curiosité vraiment audacieuse qui le caractérise, qualité peu commune parmi les observateurs, et cependant très heureuse, puisque ce ne peut être qu'à elle que l'histoire naturelle doit une partie de ses plus importantes découvertes.

« L'abondance de la fumée suffocante qui « régnait encore sur le Vésuve, plusieurs jours « après la grande éruption du 8 août, m'avait « empêché d'y aborder, M. Hamilton lui-même « n'avait osé s'y exposer. J'espérai d'être plus « heureux, et je partis accompagné du cicérone « Bartholomeo, le seul courageux et le seul in- « telligent de tous les cicérones du Vésuve : je fis « le même chemin que j'avais fait au mois de mai « dernier, mais je le trouvai absolument changé : « le vallon de l'Atrio était sensiblement élevé, « et au lieu des torrens de laves dures et com- « pactes sur lesquels j'avais passé, le sol était « composé de toutes les matières rejetées dans la « dernière éruption, qui consistaient en pierres

« énormes, et bien plus grandes que je n'avais osé « le dire dans la description que j'ai envoyée « dans le temps à Paris, et qu'on a insérée dans « la Gazette.

« La première de ces pierres que j'ai rencon- « trée, et qui était un morceau de l'ourlet du « cratère, a dix-huit pieds de long sur autant « d'épaisseur, et dix à douze de largeur, for- « mant un carré long; ce premier morceau était « à plus d'un mille de la bouche. On peut ima- « giner avec quelle force et à quelle hauteur il « a fallu qu'une telle masse ait été jetée pour « arriver aussi loin. Ce bloc étant composé de « scories, de cendres mêlées de pierres de laves, « n'a pas cependant le compacte et le poids « d'un autre que je trouvai à deux cents pas « de là; celui-ci a la forme d'une bombe de « douze pieds de diamètre, dont la matière est « une lave dure, grise, compacte et presque vi- « trifiée; j'en arrachai plusieurs parties grosses « comme le pouce, qui étaient absolument sem- « blables au verre de bouteille, faisant feu au « briquet; sa superficie était couverte d'un sel « marin blanc qui le faisait paraître comme un « bloc de marbre. [1]

« On peut assurer que ces grosses masses, bien

[1] En supposant seulement à cette bombe la densité d'une brique bien cuite, supposition qui doit être certainement au-dessous de la vérité, il s'ensuit qu'elle devait peser cent vingt

« qu'elles fussent rouges quand elles ont été lan- « cées, n'étaient point en fusion, mais arrachées « des flancs de la montagne, et envoyées avec les « autres matières qui la composent par lits; on « en trouve la preuve à côté, dans de plus pe- « tites pierres aussi arrondies, d'une nature plus « friable, et dans la tranche desquelles on trouve « de l'ancienne scorie couverte d'un nouvel en- « duit. Dans les convulsions du volcan, ces « morceaux se détachaient sans doute des flancs, « tombaient dans le brasier où était la lave en « fusion, et après y avoir été trempés, étaient « renvoyés et lancés au dehors du cratère à des « distances prodigieuses.

« Le reste des matières sont des scories de la « nature de celles qui roulent sur des laves ordi- « naires, mais plus calcinées et par conséquent « plus légères : c'est cette espèce d'écume, cette « cendre noire qui est jetée journellement, ce « composé friable, roulant et déchirant, qui « rend la route et les approches du Vésuve si « difficiles à aborder après une éruption.

« Nous nous enfonçâmes cependant très avant « dans la vallée; alors nous trouvâmes la mon- « tagne comme fendue en deux, et offrant, à « son sommet, deux cimes séparées et très dis-

trois mille quatre-vingt-dix-neuf livres. Qu'on juge maintenant la puissance qui lance une telle masse à deux mille et même trois mille pieds de hauteur.

« tinctes; cet effet était produit par le déchirement d'une partie de l'ourlet du cratère, qui s'est ouvert de côté dans toute sa profondeur actuelle. Nous montâmes par le ravin qu'ont formé toutes les laves en s'écoulant dans la vallée, et en faisant la même route que celle que j'avais faite au mois de mai dernier. Je trouvai l'effet de ce que j'avais prévu alors, en voyant à travers des fentes ces grands réservoirs en fusion; toute cette partie n'étant plus qu'une croûte mince, elle a été brisée par les secousses de la dernière éruption, s'est affaissée tout à coup, et a ouvert le passage aux laves qui ont coulé dans la vallée.

« Nous continuâmes donc de monter comme à la tranchée, et après deux heures de la marche la plus pénible, nous entrâmes par la brèche, de plain pied, au fond du cratère, qui, dans ce moment, avait au moins cent cinquante pieds de profondeur. On peut dire en ce moment, car, malgré l'apparente solidité du sol par la dureté des matières qui le composent, rien n'est plus inconstant que la forme et le niveau du fond d'un cratère qui, sans compter les grandes convulsions, telles que les éruptions, s'élève, s'abaisse, et de la forme d'entonnoir passe en fort peu de temps à celle d'un cône. Je l'avais vu l'année d'avant comme un gouffre; je l'avais vu au mois de mai

« comme une surface plane, et dans ce moment, il a plus l'air d'un antre que de toute autre chose.

« Nous avions le vent au dos, qui chassait la fumée en avant, et nous livrait passage. Rien de plus brillant et de plus extraordinaire que le tableau qu'offrait cet intérieur du Vésuve: l'escarpement presque perpendiculaire de rochers terminés en pointes de différentes formes, le déchirement de ce sol qui laissait voir les tranches de tout ce qui le composait, des mofettes qui le tapissaient de sels et de soufre diversement colorés, soit de l'incarnat le plus vif ou du plus beau rouge orangé, du blanc, du jaune, du vert, et de toutes les nuances qui participent de ces couleurs; une vapeur brillante et transparente qui leur servait comme de vernis; des torrens de fumée alternativement noire et blanche qui sortaient à gros flocons de plusieurs trous; tout cet ensemble, par ses formes, ses couleurs et ses accidens particuliers, formait un tableau aussi beau qu'extraordinaire, qui n'a point encore été peint et ne le sera peut-être jamais; car quelque favorable et peut-être unique que soit la possibilité d'arriver au fond d'un cratère aussi profond, il serait bien difficile de déterminer un peintre à aller s'établir avec son chevalet à cette ouverture, où il serait à chaque instant

« exposé à être au moins assailli et suffoqué par « la fumée au moindre tourbillon ou change- « ment de vent, mettant même à part toute « espèce de mouvement du volcan.

« Ce fut un de ces tourbillons de fumée qui « tira le rideau sur cette belle décoration, et « nous chassa bien vite en nous poursuivant. « Nous nous sauvâmes en toussant et éternuant, « l'acide de la vapeur picotant tout à la fois « notre poitrine et notre cerveau. Nous nous « penchâmes sur l'une des pointes de rocher pour « pouvoir respirer et prendre un chemin plus « commode que celui que nous avions tenu, et « nous n'y gagnâmes rien; car, depuis la der- « nière éruption, toute la troisième région de la « montagne est également en combustion, et « presque impraticable, soit à cause des dernières « pierres jetées, soit par les grands mouvemens « qu'elle a éprouvés et qui ont fendu et ouvert « cette partie, d'où il sort de la fumée de toutes « parts, ce qui lui donne absolument l'air du « sommet d'un encensoir.

« Ces mofettes perpétuelles, ces crevasses dan- « gereuses, l'acidité et la suffocation de ces va- « peurs, rendirent très embarrassante pour nous « cette descente si agréable auparavant, lorsqu'il « n'y avait qu'un sable doux, égal, sur lequel « on glissait comme sur un fluide; au lieu de « cela, des pierres roulantes manquaient sous

« nos pieds, leur chute en entraînait d'autres, et « leur mouvement étant accéléré en raison de la « rapidité de la pente, augmentait encore le « danger où nous nous trouvions d'être écrasés « par celles qui nous menaçaient de vingt pieds « au-dessus de nos têtes. Il faut ajouter à cet « inconvénient, qu'il nous fallait à tout mo- « ment franchir des fentes sur le bord des- « quelles on ne pouvait ni s'arrêter, ni s'ap- « puyer à cause de la chaleur et de leur fragilité; « enfin, au bout d'une heure d'une marche aussi « pénible que dangereuse, nous arrivâmes, avec « quelques écorchures, à la seconde corniche où « finissent à peu près les effets de la dernière « éruption.

« On peut assurer que cette éruption a sensi- « blement élevé le sommet du Vésuve; cepen- « dant cette élévation peut éprouver bien des « variations, et même revenir bientôt, non seu- « lement à son ancien niveau, mais au-dessous.

« A bien observer les volcans, ils n'ont des « autres montagnes que la hauteur et les mêmes « formes : le Vésuve, depuis sa base jusqu'à son « sommet, n'est qu'un immense amas de cendres « et de scories, semblables à ce qu'on appelle « ordinairement *mâchefer*, soutenues par des « couches de laves, qui, en coulant et se conge- « lant du haut jusqu'en bas, servent de côtes à « la montagne et y forment des cavités. Ces

« matières premières reprises, fondues et refon-« dues, fournissent un nouvel aliment au brasier « dont elles sont sorties, et reparaissent sous des « formes différentes. »

Vue du Vésuve et du golfe de Naples, n° 59.

Notre Atlas renferme plusieurs vues du Vésuve : la première est prise en sortant de la ville de Naples, à peu de distance du pont de la Madeleine, et près de l'endroit appelé Dogana di Terra. Il peut y avoir environ dix milles de distance de là au Vésuve, en suivant le tour du golfe et le chemin de Naples à Portici, et six milles en ligne droite; ce qui fait environ deux lieues et demie, près de trois lieues de France. On aperçoit dans l'éloignement la ville et le château de Portici, situés au pied même du Vésuve, et plus loin la côte de Sorrente.

Le volcan est représenté dans ce calme et cet état de tranquillité où il reste quelquefois pendant des années entières, calme que l'on doit cependant regarder comme bien trompeur.

L'ensemble de la montagne a vingt-quatre milles de contour dans sa base, et trois mille six cent quatre-vingt-quatorze pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer, d'après les dernières opérations et des mesures qui, comme nous l'avons dit, ont été plusieurs fois vérifiées et faites avec le plus grand soin.

Le Vésuve est environné de deux autres mon-

tagnes groupées autour de lui : l'une est appelée Monte di Somma, et l'autre Ottaïano; mais celle d'Ottaïano ne peut s'apercevoir ici et sous cet aspect du Vésuve, étant cachée par la Somma. Il y a tout lieu de penser que Somma, Ottaïano et le volcan ne formaient anciennement qu'une seule et même montagne; peut-être même serait-il assez vraisemblable qu'à des époques très éloignées, elle était beaucoup plus élevée que ne l'est aujourd'hui le Vésuve, et qu'une très grande éruption, comme celle qui ensevelit Herculanum, l'aura mise dans l'état où nous la voyons, en enlevant tout l'espace qui se trouve entre Monte di Somma et le Vésuve proprement dit.

Nous serions d'autant plus porté à le croire, que la description et la peinture que Strabon nous en a laissée, et que nous avons déjà rapportée au commencement de cet essai, semble très conforme à cette opinion. Cet historien vivait sous Auguste, et par conséquent plusieurs années avant la grande éruption qui arriva sous Titus. Il nous dit précisément que le Vésuve, qui d'ailleurs était célèbre par la grande fertilité des campagnes dont il était entouré, se terminait alors par une grande plaine couverte de cendre, et la seule partie de la montagne qui fût absolument inculte et stérile.

Vesuvius mons, agris cinctus optimis, dempto

vertice, qui magna sui parte planus, totus sterilis est, aspectu cinereus, etc.

On ne peut disconvenir que rien ne ressemble moins que cette description, à l'état et à la figure actuelle du Vésuve, qui, malgré ses fréquentes variations dans sa sommité, a toujours eu une forme plus ou moins conique et pyramidale. D'ailleurs Strabon ne parle en nulle façon de ces trois montagnes très distinctes, ainsi que de cet immense vallon qui les sépare.

Cet intervalle, cet espace vide qui existe entre ces montagnes, et auquel on a donné le nom d'Atrio di Cavallo, forme presque partout une aire large de trois cent soixante-dix toises sur une longueur d'environ trois milles. On n'aura pas de peine à croire que tout ce vallon est le lieu le plus sauvage et le plus effrayant que l'on puisse imaginer, étant depuis des siècles le réceptacle des laves accumulées les unes sur les autres, ainsi que de toutes les matières volcanisées qui sont sorties de cette partie du Vésuve pendant un grand nombre d'années.[1]

Le Vésuve en éruption (an 1771), n° 60.

Nous avons voulu donner une idée du Vésuve dans le moment d'une éruption, autant au moins

[1] On pourrait peut-être encore ajouter à l'appui de cette idée que le nom d'Atrio qu'a porté ce vallon dans les traditions les plus anciennes, et qui veut dire *fourneau, foyer*, semble indiquer que cet espace a dû être le centre et le foyer même du volcan.

qu'il est possible au burin de représenter un des phénomènes les plus terribles de la nature, et pour rendre l'effet plus piquant, l'artiste a choisi la nuit, et un clair de lune.

C'est de dessus le Vésuve même, ou plutôt de la partie de la montagne appelée la Somma, qu'a été prise la vue de cette éruption. Le peintre, témoin de celle qui arriva en 1771, l'a reproduite avec une scrupuleuse fidélité, et ce fut une des plus considérables par l'étendue de la lave, qui se porta près du bourg de l'Annonziata, et à peu de distance de la mer.

L'espace qui se trouve entre les spectateurs, que l'on voit sur le premier plan de la gravure et la sommité de la montagne, est ce vallon, cet Atrio di Cavallo dont nous venons de parler, et dans lequel on voit couler la lave. On découvre dans l'éloignement les îles de Caprée, d'Ischia et de Procida, mais faiblement, et autant que la lumière de la lune peut le permettre.

Il paraît que la plus forte explosion s'était formée par une des faces latérales de la montagne, et que ce fut par là que les laves se firent jour et trouvèrent une issue favorable pour s'échapper, circonstance qui a pu permettre alors de venir aussi près du volcan; car dès que les laves emprisonnées dans les abîmes de la montagne

ont pu renverser leurs barrières, les ébranlemens, les commotions violentes, diminuent peu à peu, et les fureurs du volcan se calment à mesure qu'il rejette l'amas immense des matières bouillantes qui fomentent dans son sein.

Le Vésuve, dans son état de tranquillité, n'offre, comme on l'a vu dans la planche n° 59, qu'une montagne élevée, couverte et même entièrement formée par des laves, des scories, des cendres et des matières plus ou moins calcinées, dont les couleurs sombres et violâtres produisent à l'œil un effet triste et sauvage; du sommet de cette masse pyramidale s'élève alors une simple fumée lente et inactive.

Mais pendant ce calme apparent, la nature, qui n'est jamais oisive, rassemble lentement dans son sein de nouveaux matériaux, c'est à des profondeurs inconnues, dans des abîmes immenses, que des mers de feu préparent les substances qui servent d'aliment aux volcans. Dès que ces matières sont rendues fortement expansibles par un feu qui les pénètre de toutes parts, elles ne peuvent plus être contenues dans les gouffres où elles sont engorgées.

Les premiers signaux de l'éruption sont toujours des secousses et des tremblemens souterrains, des masses de fumée se succèdent et s'élèvent dans les airs; et, ainsi que nous l'avons remarqué, c'est surtout quand elle s'élève en cône

allongé et prend la forme d'un pin, que l'on doit s'attendre aux grands phénomènes et aux plus fortes éruptions.

On entend alors des bruits épouvantables; la terre tremble, se déchire avec fracas; les voûtes du cratère s'abîment; des nuages de cendres enveloppent la terre de ténèbres; des rochers ardens, des globes de feu sont élancés vers le ciel; les éclairs se font voir au travers de ces noirs tourbillons de fumée qui sortent du volcan; une odeur de soufre infecte l'air, et des sifflemens extraordinaires portent l'alarme dans tout ce qui respire.

La mer battue, agitée dans tous les sens, forcée de se replier sur elle-même, abandonne alors le rivage, et ses eaux s'introduisant dans ces gouffres de feu leur donnent encore plus de fureur et d'activité; on doit croire même que ce sont elles qui déterminent l'éruption, et souvent elles l'annoncent par des torrens effroyables d'eau bouillante.

Dans cette commotion universelle de tous les élémens, on a vu le volcan former et soulever subitement des montagnes nouvelles, ou en faire disparaître d'autres. Une multitude de bouches embrasées vomissent des flammes de différentes couleurs, des torrens de feu coulent de toutes parts; enfin on croit voir la montagne elle-même s'écrouler, disparaître dans ses propres abîmes,

et la nature entière toucher au moment de sa destruction.

Vue du Vésuve, prise du mont Sant-Angelo, n° 61.

Le mont Sant-Angelo est une dépendance du Vésuve, et doit son origine à une éruption volcanique dont l'époque n'est pas connue. Il a été formé, suivant toutes les apparences, de la même manière que Monte Nuovo, dans les environs de Pouzzol, et que les monts Sant-Elmo, Gauro ou Barbaro, et les monticules qui sont dans le voisinage.[1]

Ce lieu, autrefois le foyer d'un volcan en fureur, est couvert de la plus agréable verdure. On croit voir une île enchantée sortir subitement du sein des laves : ce contraste a, par son opposition avec tout ce qui l'environne, de quoi surprendre, et peut en même temps conduire à des recherches intéressantes. Des moines d'une règle austère ont su se choisir un hospice dans cette espèce de paradis terrestre, situé d'autant plus convenablement pour des cénobites, qu'ils ont sans cesse devant les yeux les vues de l'enfer, dont on peut dire que le Vésuve en éruption est une image vraiment effrayante.

On s'exposerait à tirer des conjectures trompeuses sur l'antiquité du mont des Camaldules, si on le considérait relativement aux progrès de

[1] Nous rendrons compte de l'événement effrayant qui a donné naissance à cette montagne, dans la description que nous avons à faire des Champs Phlégréens.

la végétation, qui y est portée au plus haut degré de vigueur; et, en effet, il n'est pas douteux qu'il n'ait fallu une immense suite de siècles pour convertir en terre des matières fondues et vitrifiées qui sont d'une grande dureté. Mais les acides sulfureux et marins qui s'élèvent en si grande abondance du sein des volcans, et qui ont la propriété d'altérer et de convertir en terre les laves et les basaltes, peuvent occasionner quelquefois une décomposition très rapide dans des matières volcanisées; et de stériles qu'elles étaient, elles deviennent alors un sol productif le plus propre au développement des végétaux.

Les vapeurs mofettiques, peut-être même les émanations électriques si abondantes dans le voisinage des volcans, accélèrent encore l'accroissement des plantes en donnant de l'âme et de la force à la végétation. Les observations du chanoine Recupero, sur les couches alternatives de laves et de terre végétale qu'il a découvertes dans les environs de Catane en Sicile, méritent donc d'être vérifiées avec des yeux exercés à connaître les produits volcaniques. Il est essentiel, avant de prononcer, de s'assurer si ces couches portent des caractères incontestables d'une ancienne végétation, ou si elles ne sont simplement que des lits de laves couverts en terre par le pouvoir des fumées acides sulfureuses.

Nous avons pensé devoir joindre, aux des-

criptions et vues du Vésuve, celles des lieux et des habitations qui l'environnent. Quoique depuis environ deux siècles ce volcan formidable soit presque toujours en activité, et que ses fureurs aient bien souvent porté l'effroi et la désolation jusqu'à de très grandes distances, tout le pays qui l'entoure est d'une si prodigieuse fertilité, qu'il se trouve des bourgs et des villages assez considérables jusqu'au pied même de la montagne.

Bourg de Torre del Græco, n° 62.

Village de Torre dell' Annonziata, n° 63.

Les plus connus, et ceux dans lesquels les voyageurs ne manquent pas de s'arrêter en descendant du Vésuve, sont ceux de Torre del Græco et de Torre dell' Annonziata. Ils sont situés le long de la grande route de Naples à Salerne, qui les traverse d'un bout à l'autre. C'est à peu de distance de Torre del Græco, sur le chemin qui conduit à Portici, qu'on rencontre, en passant, cette inscription latine qu'un vice-roi de Naples, Emmanuel Fonseca, fit placer après la fameuse éruption de 1631, une des plus considérables dont on ait conservé la mémoire.

L'inscription fut posée à l'endroit même où la lave s'était arrêtée. Le style animé, le choc des mots et le choix des expressions que l'auteur de cette inscription a employés dans la peinture qu'il y fait d'une des plus terribles éruptions de ce volcan, donnent une idée de l'épouvante répandue dans tout ce pays.

Posteri, posteri, vestra res agitur; dies facem præfert diei; nudius perendino, advortite, vicies ab satu solis, ni fabulatur historia, arsu Vesevus, immani semper clade hesitantium : ne post hac incertos occupet, moneo. [1]

Uterum gerit mons hic, bitumine, alumine, ferro, auro, argento, nitro, aquarum fontibus gravem, serius, ocius, ignescet, pelagoque influente pariet : sed ante parturiat, concutitur, concutitque solum. Fumigat, coruscat, flammigerat, quatit aerem, horrendum immugit, boat, tonat, arcet finibus accolas. [2]

Emigra dum licet, jam jam enititur, erumpit, mixtum igne lacum evomit, præcipiti ruit ille lapsu, seramque fugam prævertit, si corripit, actum est, periisti. [3]

[1] Races futures, c'est de vous qu'il s'agit; un jour est l'avant-coureur d'un autre, et le passé prédit l'avenir : prenez-y garde, vingt fois depuis la naissance du soleil, si l'histoire n'est pas une fable, le Vésuve s'est enflammé pour le malheur de quiconque a différé de s'enfuir.

[2] Cette montagne, grosse de fer, d'or, d'argent, d'alun, de nitre et de bitume, reçoit encore la mer dans ses flancs : tôt ou tard, à l'aide de ses eaux, elle doit enfanter; mais auparavant elle s'ébranle et fait trembler la terre, elle élève dans les airs des tourbillons effroyables de fumée, lance des feux et des éclairs, mugit horriblement, tonne et chasse au loin tout ce qui l'approche.

[3] Fuis, tandis qu'il en est temps encore; la voilà qui éclate, des lacs de feu et d'eaux bouillantes vont s'échapper, ils devancent la fuite; s'ils t'atteignent, c'en est fait, tu n'es plus.

An. Sal. 1631, *Kal. Jan.* Philippo IV, Rege. *Emmanuele* Fonseca *et zunica*, *comite montis regii*, pro Rege (*repetita superiorum temporum calamitate, subsidiisque cumulatis humanius, quo munificentius*). [1]

Formidatus servavit; spretus oppressit incautos et avidos quibus lares et supplex vita potior. Tum si sapis, audi clamantem lapidem, sperne sarcinulas; mora nulla fuge.... [2]

Les laves du Vésuve sont venues effectivement plus d'une fois auprès de ce bourg y répandre l'effroi; mais cet effroi se dissipe : chaque habitant tient à sa demeure, et se flatte que cette menace est la dernière, tant l'habitude a de force, tant l'incertitude des malheurs auxquels nous sommes exposés et que l'on croit éloignés, nous soutient et nous encourage.

On ne peut s'empêcher, lorsque l'on est dans ces lieux, de réfléchir sur les éruptions dont on voit partout les traces, et sur celles qui menacent continuellement ceux qui s'obstinent à les braver. On tremble pour ce dépôt précieux de

[1] L'an de J.-C. 1631, calendes de janvier, sous le règne de Philippe IV, et sous le gouvernement d'Emmanuel Fonseca, vice-roi, qui a soulagé et réparé avec autant d'humanité que de munificence des désastres passés.

[2] Le Vésuve épargne qui le craint, il dévore qui le méprise, surtout l'homme imprudent qui préfère les biens à la vie. Si tu es sage, écoute cette pierre qui te crie : Renonce à tout et prends la fuite.

Portici, qui, sauvé des ruines de l'ancienne Grèce, et devenu si intéressant aujourd'hui, peut être abîmé une seconde fois; enfin l'on peut se croire dans une ville déjà bombardée, dans laquelle les assiégés restent encore exposés à de nouvelles attaques, et s'attendent à se voir d'un moment à l'autre la proie d'un nouvel incendie.

Grand'rue du bourg de l'Annonziata, n° 64.

La seconde vue de Torre dell' Annonziata représente l'intérieur de ce bourg, la rue ou grand chemin qui le traverse; elle donne aussi une idée du costume de ses habitans. Les figures, les accessoires de cette estampe, transportent les spectateurs dans le pays qu'elle reproduit. L'artiste a choisi un jour de fête. On voit ces habitans vêtus comme ils le sont en effet. On reconnait leur goût pour la musique et la danse : on y voit ces lazzaroni, espèce de peuple, qui, semblables aux philosophes cyniques, ne possèdent rien, ne désirent rien, que le plus indispensable nécessaire.

Leur vêtement est d'un gros drap brun, avec une sorte de capuchon. Ils sont généralement robustes, nerveux, bien muselés, le cou court et gros; supportant la misère sans paraître s'en apercevoir, ils sont paresseux, malpropres, et parlent un langage rude dont ils chargent l'accent; sans désirs, presque sans besoins, ne travaillant pas, ils finissent par être incapables de travailler.

La sérénité, la gaîté expansive qui règne dans ces lieux forme un contraste bien frappant avec l'état de désolation et d'épouvante dans lequel ce peuple s'est si souvent trouvé.

A la représentation des palais, des églises, des monumens, des sites, on peut joindre celle des lieux bâtis ou habités par des hommes célèbres, puisque les voyageurs, à qui on les fait connaître, ne manquent guère de les visiter avec intérêt. C'est un tribut qu'on paie avec d'autant plus de plaisir à leur mémoire, qu'on se représente avec plus d'intérêt et d'une manière plus sensible l'homme de génie dont les vertus, les talens méritent nos hommages, en considérant ce qui lui a appartenu, et semble lui appartenir encore.

Avec quel charme on se promène parmi les ruines des maisons de campagne de Cicéron! quel souvenir intéressant nous conduit à Ferney, ou dans l'île charmante d'Ermenonville, où nous croyons voir encore errer une ombre célèbre!

Maison de Solimene, n° 65.

Les ruines dont nous offrons la représentation fidèle, sont celles d'une maison qu'occupait Solimène, artiste qui semble malheureusement avoir fermé le temple de la peinture à Naples. Cette maison, où il est mort dans un âge très avancé, située à très peu de distance du Vésuve, et dans une partie de la montagne appelée *Ottaïano*. Le site en est agréable et pittoresque en même temps. Un bois de pins qui l'environne

y répand la fraîcheur, délice d'un pays chaud, où les ombrages cependant semblent trop négligés.

Eglise de Resina, n° 66.

Le petit village de Résina n'est intéressant que par sa situation au pied du Vésuve même, et parce qu'il a été bâti à cent vingt pieds au-dessus du sol de l'ancien Herculanum. Sa position est agréable, et le terrain y est d'autant plus productif, qu'il est plus exposé aux éruptions et à ces pluies de cendres volcaniques qui, si elles portent la terreur avec elles, répandent au moins la fertilité partout où elles tombent.

Il n'en est pas de même de l'aspect de ces courans de laves dont la plus grande partie du Vésuve, et surtout toute la sommité de la montagne, est couverte; on ne saurait imaginer de tableau plus triste, plus effrayant, et qui porte davantage l'empreinte et l'image de la destruction. Partout où ces laves se sont accumulées, le terrain y est également inculte, et ce n'est sans doute qu'après des laps de temps considérables que ces matières fondues et vitrifiées peuvent être susceptibles de quelque végétation. Il n'y a que le peu d'espace qui peut se rencontrer entre les laves qui, bien que couvert de cailloux, de cendre, de ponce et de soufre même que les éruptions y jettent, puisse être cultivé. Toutes ces matières mêlées ensemble fournissent des sels excellens et une nourriture propre à la plus abondante production.

C'est dans ces seuls endroits, et dans tous les environs du Vésuve qui sont exposés à ces pluies de cendres volcanisées, que croît surtout cet excellent vin appelé *Lacryma Christi*, dont nous avons souvent parlé dans nos différentes descriptions du Vésuve. Il serait encore d'une bien meilleure qualité, si les gens du pays qui en cultivent les plants étaient plus instruits et plus intelligens dans la manière de faire les vins et de les préparer : rien dans la nature n'est plus grossier et plus misérable que ces malheureux habitans du Vésuve, dont une des ressources les plus assurées est l'argent qu'ils reçoivent des étrangers qui presque journellement se rendent à Résina pour monter sur le volcan.

Les habitans de ce village viennent s'offrir à eux pour les diriger dans leur route et les mettre à contribution : sous prétexte de leur épargner toute fatigue, ils leur proposent de les porter, ou même de les traîner; mais il paraît, d'après le récit et l'expérience de tous les voyageurs, que le meilleur moyen de voir et de parcourir le Vésuve n'est point de se servir de ces gens-là, dont la brutalité, les cris incommodes et l'insatiable avidité augmentent encore la fatigue excessive à laquelle on doit s'attendre; il vaut beaucoup mieux prendre un seul guide instruit, dont on répond à Naples, monter à cheval la montagne jusqu'à l'endroit appelé *Atrio di Cavallo*,

soit du côté de la Somma ou de Torre dell' Annonziata, et gagner ensuite à pied le sommet du Vésuve par le midi ou par le nord; étant moins escarpé de ces deux côtés, le chemin en est aussi moins fatigant.

Le Vésuve vu du côté de Portici, n° 67.

Nous avons cru devoir donner encore une petite vue du Vésuve dessinée près de Portici sur le bord de la mer, pour qu'on puisse avoir une juste idée de la partie conique de la montagne, qui, de ce point de vue, est parfaitement à découvert.

Vue des laves du Vésuve, n° 68.

L'aspect des laves du Vésuve se prolongeant comme autant de rochers sur le bord de la mer non loin du château de Portici, et à la distance de trois milles environ du cratère du Vésuve, est sûrement un spectacle bien imposant; mais il le devient encore davantage, par la connaissance qu'on a de leur prodigieuse épaisseur. Il est prouvé, par les excavations et les fouilles faites au-dessus d'Herculanum, que cette malheureuse ville se trouve ensevelie sous six rangs de laves qui se sont amoncelées successivement les unes au-dessus des autres jusqu'à la profondeur de quatre-vingts, et même de cent vingt pieds dans les endroits qui sont le plus près de la mer. Il a été facile de s'en assurer par les couches de terre végétale qui se trouvent placées entre chaque rang de lave.

Si l'on réfléchit encore que le pavé des rues

d'Herculanum, ainsi que de Pompeï, était également de lave, et que, sous les fondemens même de ces deux villes, on a trouvé des couches de laves et de matières volcaniques, on ne peut douter alors qu'il n'y ait eu des éruptions du Vésuve bien antérieures à celle de 79, qui est la première dont l'histoire fasse mention.

Ces deux villes, étant situées à des distances inégales du Vésuve, ont été couvertes aussi de matières différentes. On a observé que dans les grandes éruptions, ce qui paraît en être un des principaux agens est une grande quantité d'eau, qui, mêlée avec les cendres et d'autres matières volcanisées, est d'abord rejetée du sein du volcan; c'est ce qui est arrivé dans la grande éruption de 1631, d'après le témoignage de plusieurs auteurs contemporains, et ce qu'on avait déjà vu en 1538, lors de la formation subite de la montagne nouvelle près de Pouzzol. Il est donc plus que vraisemblable qu'Herculanum fut d'abord couvert de cette espèce de lave boueuse, ou limon liquide, qui a acquis par le temps une grande consistance, mais qui dans l'origine a été assez fluide pour se glisser et remplir exactement les espaces vides de tous les édifices.

Pompéi, bien plus éloigné du Vésuve, ne fut, au contraire, recouvert que de cendres et de pierres ponces, lesquelles n'excédèrent pas la hauteur de ses édifices de plus de douze à quinze

pieds. Ceux qui subsistent encore étaient tous peu élevés; et ceux qui devaient l'être davantage, comme le théâtre, ont été sans doute renversés, à la même époque, par des tremblemens de terre.

Ces cendres, fort légères, ont été jetées par quelques éruptions à des distances inimaginables. Dion assure que dans cette même éruption de 79 elles furent portées jusqu'en Afrique, et différentes relations modernes attestent que ces cendres volcanisées, dans de certains courans d'air qui s'en emparent, se sont étendues jusqu'à plus de deux cents milles de distance du Vésuve.

Quant aux laves proprement dites, et pareilles à celles que l'on voit représentées dans la gravure n° 68, elles sont composées d'une substance volcanique noire, quelquefois d'un gris verdâtre. On peut les regarder comme étant la matière la plus homogène, la plus fondue, et en même temps la plus compacte que rejettent les volcans, tantôt par leurs bouches enflammées, comme autant de rivières de feux, tantôt par des déchiremens et des ouvertures qui se forment sur les flancs de la montagne.

Les plus considérables qui soient sorties du Vésuve ne passent guère six ou sept milles de longueur; celles de l'Etna sont bien plus étendues; il y en a quelques unes qui ont jusqu'à quinze ou vingt milles de longueur, six ou sept

de largeur, et cinquante pieds et plus d'épaisseur. Les opérations de la nature sont les mêmes dans ces volcans; mais elles se montrent à l'Etna sur une échelle proportionnée à la grandeur, à l'immensité de son volume et de sa hauteur.

Hamilton, que nous avons consulté dans toutes ces descriptions, estime que l'élévation perpendiculaire de l'Etna au-dessus du niveau de la mer est de plus de deux milles d'Italie, sur une base de plus de cent quatre-vingts milles de circuit; au lieu que le Vésuve n'a, comme nous l'avons dit, et d'après les opérations plusieurs fois renouvelées, que trois mille six cent quatre-vingt-quatorze pieds de hauteur perpendiculaire sur vingt-quatre milles de circonférence.

CHAPITRE V.

DES USAGES, DU CARACTÈRE ET DES COSTUMES DES NAPOLITAINS. — IDÉE SUCCINCTE DU GOUVERNEMENT, DU COMMERCE ET DES PRODUCTIONS NATURELLES DU ROYAUME DE NAPLES.

DE LA NOBLESSE NAPOLITAINE. — DU CLERGÉ ET DE LA BOURGEOISIE DE NAPLES. — QUELQUES USAGES DE CES DIFFÉRENTES CLASSES DE CITOYENS.

Nous avons vu, dans le Précis de l'histoire de Naples, qu'une des principales causes des troubles qui ont existé dans ce royaume pendant six siècles, a été le pouvoir exorbitant de la noblesse, pouvoir qui produisit à Naples, comme presque dans toute l'Europe, tous les désordres de l'aristocratie féodale. C'est un des heureux effets de la monarchie absolue d'avoir anéanti la puissance des grands, source de tant de troubles et de divisions. La noblesse n'est donc plus à Naples que ce qu'elle doit être dans un État purement monarchique, une classe d'hommes considérables par leur naissance, leurs distinctions, leurs richesses, mais presque toujours

asservis par leur ambition, par leurs espérances et le désir d'obtenir des grâces et des honneurs.

Le gouvernement de Naples, quoique soumis à une seule autorité, a cependant encore conservé une sorte d'administration municipale, mais qui n'est plus que la représentation et l'image de ce qu'elle devait être autrefois. Il y a bien encore à Naples plusieurs grands officiers de la couronne; les titres subsistent, mais ils sont sans fonctions et sans autorité. Ce qui paraît tenir le plus à cette ancienne forme républicaine, est la conservation d'un corps de magistrats auxquels on a donné des priviléges, et qui ont une inspection assez étendue sur différentes parties du gouvernement de la ville.

Depuis long-temps la noblesse napolitaine est partagée en cinq siéges ou seggi : dénomination qui vient de cinq portiques situés dans les différens quartiers de Naples, dans lesquels elle s'assemble. Les noms de ces portiques, qui sont de grands salons ouverts et isolés, plus ou moins bien décorés, sont Nido, Capuana, Montagna, Porto, et Porta nuova. Chacun de ces siéges a une devise et une bannière qui le distingue; ils sont composés d'un certain nombre de familles nobles, parmi lesquelles on élit un syndic ou élu, qui a soin de faire convoquer les assemblées, de faire observer les statuts, etc. Outre cela, il y a

encore un élu du peuple qui est nommé par le roi et qui se joint dans les assemblées aux élus de la noblesse.

C'est cette assemblée d'élus qu'on appelle à Naples la *città*, ou le corps de la magistrature municipale; elle est chargée de la police et du gouvernement économique de la ville; ses fonctions sont de veiller à son approvisionnement, de prévenir les incendies, le désordre, etc. Le roi ou ses ministres envoient à cette assemblée le résultat des délibérations du conseil d'État, chaque syndic ou élu en fait part aux différens siéges de la noblesse, qui, comme autant de parlemens, enregistrent la volonté du roi ou arrêtent des remontrances. Rarement les volontés du roi trouvent de l'opposition dans ces assemblées, parce que les impôts, peu multipliés dans ce royaume, y sont presque toujours les mêmes; et comme ils se perçoivent sur les objets de consommation, le peuple les paie sans s'en apercevoir.

Les revenus du roi de Naples ne passent pas quarante millions de francs; avec plus d'ordre dans les finances, ils pourraient être portés à cinquante, ou même au-delà, malgré l'état de langueur où sont et le commerce et l'agriculture dans ce pays.

L'état des troupes de sa majesté sicilienne est de vingt-six régimens d'infanterie, et de neuf de

cavalerie ou de dragons, ce qui serait, en y comprenant les troupes de la maison du roi, et les deux corps de génie et d'artillerie, un fond de trente-cinq à trente-six mille hommes. Mais tous ces corps n'étant pas complets, le nombre effectif des troupes est à peine de vingt-huit à vingt-neuf mille hommes, dont plus d'un tiers est à Naples ou dans ses environs.

Il s'en faut de beaucoup que les forces maritimes de Naples soient ce qu'elles pourraient être : elles ne consistent qu'en deux vaisseaux de guerre, deux frégates, et six chebecks, espèce de petits bâtimens légers qui vont à la rame et à la voile. Ils ont été construits pour donner la chasse aux corsaires et barbaresques qui depuis long-temps désolaient les côtes du royaume dans toute la partie méridionale, et en enlevaient les habitans.

Malgré le peu d'activité du commerce et de l'industrie qui existe en général dans le royaume de Naples, le luxe ne laisse pas que d'être considérable dans la capitale, et surtout parmi la noblesse; mais toute cette magnificence n'est qu'extérieure, comme dans presque toutes les villes d'Italie. On y rencontre de grands et vastes palais richement meublés, mais dont les trois quarts ne sont pas habités. On y possède la vaisselle la plus magnifique, mais qui ne sert presque jamais; et à l'exception de quelques maisons qui sont montées suivant les usages de France,

tout ce qui semblerait indiquer la plus grande aisance, n'est fait que pour un jour ou deux de l'année. On peut même dire que cette aisance intérieure, dans les plus grandes maisons, existe moins à Naples que dans le reste de l'Italie. Les grands avec des revenus immenses, et l'état de maison le plus brillant, manquent souvent du nécessaire; ils se font précéder par quatre coureurs, ils sont servis par quarante domestiques, il y a cinquante chevaux dans leurs écuries, et il est arrivé plus d'une fois que leur maître d'hôtel était embarrassé pour leur faire servir à dîner. Ceci ne peut paraître incroyable qu'à ceux qui n'ont pas été témoins du désordre qui règne dans les grandes maisons napolitaines.

On y mange rarement avec une société choisie, mais de temps en temps il y a chez les principaux nobles des *ricevimenti* de trois ou quatre cents personnes, auxquelles tout ce qu'on propose de plus solide est un biscuit; rien de plus brillant que ces ricevimenti, des pages brodés, des laquais richement galonnés, des maîtres d'hôtel qu'on serait tenté de prendre pour les maîtres de la maison, des buffets inépuisables en glaces, en sucreries et en *rinfreschi* de toute espèce; mais tout cela est comme un feu d'artifice, et dès le lendemain ce grand faste est évanoui.[1]

[1] Ce même goût pour la représentation, ce manque absolu d'ordre et d'économie qui ruine les grands, est également ré-

Les plus nombreuses de ces assemblées sont surtout chez les jeunes femmes qui viennent d'accoucher. L'usage établi à Naples, et que la douceur du climat favorise sans doute, est de recevoir dans ces occasions toute la ville, tous les étrangers connus. Au reste, la société est agréable à Naples, et surtout parmi les gens de la cour; les étrangers y sont accueillis avec toute sorte d'agrément, et on peut dire qu'elle y est, surtout dans cet ordre-là, au ton de toutes les grandes capitales : il n'y a d'autres différences que celles qu'y peut apporter en général une éducation beaucoup plus négligée, un goût infiniment plus vif pour le plaisir, et plus de préjugés que partout ailleurs.

Quant aux modes, aux manières de s'habiller parmi la noblesse, elles ressemblent entièrement à celles de France, ainsi que dans presque tout le reste de l'Europe. L'espèce de faste qui y est le plus en usage est le nombre d'attelages magnifiques qu'on y entretient, c'est le goût dominant et la principale dépense des nobles napolitains, dépense à laquelle ils sont sans doute portés

pandu dans les dernières classes du peuple. On pourra se former une idée de son extrême misère, si l'on pense qu'il est beaucoup plus paresseux et beaucoup moins industrieux qu'en aucune autre ville d'Italie. On peut compter dans cette partie du peuple de Naples vingt mille personnes qui se lèvent tous les jours sans savoir comment elles se nourriront pendant la journée.

par la beauté et l'excellence des chevaux de leur pays.

Un des plus grands plaisirs de la ville est de former des courses ou promenades sur les quais et le long des bords de la mer; la quantité de voitures attelées de huit et dix chevaux qui s'y rassemblent forme un coup d'œil très amusant; outre les grands équipages de la noblesse, il s'y joint une multitude de petites voitures appelées *calesse*, qui, bien que publiques et louées à très bon marché par le peuple, sont élégamment décorées et bien attelées. L'ensemble de tout ce mouvement forme un spectacle très animé qu'embellit encore la vue de ce superbe golfe de Naples et du rivage de la mer, presque toujours couverte d'une multitude de barques et de pêcheurs.

Il y a surtout certains jours de l'année où le concours prodigieux du peuple rend ces sortes de promenades plus magnifiques que dans d'autres temps. Rien n'égale le spectacle de la ville de Naples le jour destiné à la fête de Pie di Grotta. C'est une église située près de la grotte de Pausilippe, où on conserve une image, prétendue miraculeuse, de la Vierge, à laquelle le peuple a la plus grande dévotion. Le 8 septembre, le roi s'y rend en grand cortége avec sa cour et beaucoup de troupes sous les armes. Tout le rivage de la mer, le long du faubourg de Chiaïa,

est couvert de peuple. On ne peut voir effectivement un lieu plus favorable au développement de la multitude immense que forme à cette fête la nation napolitaine, la plus bruyante, la plus avide de spectacles et la plus superstitieuse de toutes les nations de l'Europe.[1]

C'est surtout aux théâtres que se forment les rendez-vous les plus ordinaires de la bonne compagnie. La longueur des spectacles, la grandeur et la commodité des loges font que l'on y peut recevoir beaucoup de monde, et c'est effectivement le lieu où, surtout l'hiver, toute la société se rassemble.

Il y a trois théâtres à Naples : le plus vaste et le plus magnifique est celui de Saint-Charles, il communique au palais du roi, qui peut y venir

[1] On ne peut douter que le gouvernement de Naples n'ait ses raisons pour approuver toutes les superstitions du peuple, elles importent plus qu'on ne pense à la tranquillité publique. Saint Janvier, que les lazzaroni appellent leur protecteur et leur appui, l'est plutôt du trône et de ses ministres que des particuliers. Dans les grandes calamités, telles que les éruptions du Vésuve, les disettes, etc., les Napolitains ont recours à saint Janvier, et c'est de lui qu'ils attendent un remède à des maux si pressans. Avec moins de superstition, ce peuple s'adresserait au gouvernement, et ne s'adresserait qu'à lui seul; de là des révolutions, des soulèvemens, qui, eu égard à la population de Naples et au caractère hardi de ses habitans, ne pourraient manquer de devenir funestes au ministère, et compromettraient sûrement l'autorité du prince, si elles ne mettaient même sa vie en danger

à couvert de ses appartemens. Sa forme est ovale et d'une construction noble et élégante; on y compte sept rangs de loges, qui peuvent contenir dix à douze personnes très à l'aise. Il y en a trente aux six derniers et vingt-neuf seulement au premier, la loge du roi occupant la place de deux. Le parterre contient quinze rangs de siéges, où l'on est assis très commodément. Il est certain que dans les jours qu'on appelle à Naples *jours de gala*, il n'est point de spectacle plus magnifique ni plus brillant; on pourrait même ajouter qu'il l'est trop. La quantité prodigieuse de lumières dont toutes les loges sont éclairées, et qui se répètent encore dans des glaces qui en garnissent le fond, nuit beaucoup à la scène, le théâtre paraît être presque dans l'obscurité[1] par comparaison au reste de la salle.

Les deux autres, beaucoup moins vastes et

[1] Les loges de ce théâtre sont assez grandes et assez profondes pour y recevoir aisément beaucoup de monde à la fois. L'usage est d'y faire servir des glaces et des rafraîchissemens : il en résulte que le spectacle est souvent ce qui occupe le moins; et tout ce qu'on peut dire à la louange de ce théâtre, c'est que tout le monde y est à son aise, acteurs, spectateurs et même compositeurs; car, à la réserve de quelques airs, d'un duo, d'un quatuor et d'un quintette, qui forment le fond d'un opéra, tout le reste n'est point écouté, et semble n'avoir été fait que pour employer le temps. On veut à Naples qu'un opéra dure cinq heures; pendant tout ce temps, le bruit qu'on fait dans les loges, l'indifférence et la monotonie des acteurs, qu'on n'écoute point, et qui le voient, ont fait ima-

moins ornés, sont le théâtre Neuf, près de la rue de Tolède, et la salle appelée *de i Fiorentini* : c'est là qu'on représente ces opéra bouffons, dont la musique est, avec raison, si goûtée en Italie, et souvent même préférable à celle des grands opéra. On y joue souvent aussi des comédies, mais d'un genre bas, trivial, et qui sembleraient ne devoir être destinées qu'à l'amusement du peuple. [1]

Ce que l'on appelle à Naples *la civiltà*, est cette classe de citoyens qui forment l'état mitoyen, la bourgeoisie de la ville. Elle a à peu près, avec moins de faste pourtant, les mêmes usages que la noblesse; aussi en partage-t-elle quelquefois le luxe et les ridicules : mais en général ses mœurs sont douces et honnêtes. Les gens de la cour, à Naples, ressemblent, comme nous l'avons dit, aux courtisans de tous les pays; de l'élévation

giner, pour ranimer l'attention du spectateur et l'empêcher de mourir d'ennui, de couper et d'interrompre l'opéra et ces beaux poëmes de Métastase par des ballets qui, le plus souvent, ne tiennent en rien au sujet, et en détruisent absolument l'intérêt.

[1] Quelque agréable que soit la musique de ces opéra bouffons, elle fait pardonner difficilement ces sortes de pièces, presque toujours sans situation, sans vraisemblance et du ridicule le plus outré. Quant au rôle si goûté par les Napolitains dans leurs comédies, celui du Pulcinello, il ne peut être mieux comparé qu'à notre Gilles des boulevards, s'il n'est encore plus bas; c'est cependant le seul spectacle de Naples où l'on puisse dire que les spectateurs soient très attentifs

extérieure; de la noblesse dans les manières, quelques vertus et beaucoup de vices. Au-dessus des principes, ils ne connaissent que leur intérêt et n'obéissent qu'à leurs passions.

Les lois, les principes et la morale semblent n'être faits que pour les hommes du rang mitoyen. Les grands les méprisent par orgueil, et l'impunité les y encourage. La populace ne les connaît pas; elle pèche par ignorance et on la punit sans l'instruire : les uns restent au-dessus, les autres au-dessous. L'état mitoyen est donc le seul où l'on trouve quelques vertus. [1]

Cette classe de citoyens à Naples est composée de différens états, banquiers, avocats, gens de loi et commerçans; il y en a, parmi ces derniers surtout, qui sont très estimés, qui possèdent de grandes richesses. C'est dans la bourgeoisie qu'on

[1] Rien ne ressemble plus à un bon bourgeois de Paris qu'un bourgeois de Naples : doux, franc, ouvert, obligeant, confiant à l'excès; il s'intéresse facilement jusqu'à l'attendrissement, et souvent même il est dupe de sa bonhomie. Il ne conserve qu'un amour-propre, celui de croire que Naples est le centre de tout, que tout y est arrivé à la perfection, qu'on n'est véritablement opulent qu'à Naples, et que, hors de cette capitale, on est obligé à un travail excessif pour obtenir le simple nécessaire : que toutes les autres nations n'y abordent que parce qu'on meurt de faim ailleurs. Cette espèce d'orgueil, qui fait le bonheur des Napolitains, leur ôte toute espèce de curiosité, s'oppose à leurs progrès dans tous les genres, et leur inspire une si grande défiance de l'étranger qu'ils le connaissent aussi peu qu'ils en sont peu connus

choisit l'élu du peuple, c'est toujours un des hommes les plus considérés de la ville. Une grande partie de cette classe de citoyens est occupée à l'étude des lois; on les distingue sous le nom de *Paglietti*, et leur nombre s'élève à plus de huit mille. Il faut que le goût des procès soit bien répandu dans ce pays pour y entretenir un nombre si prodigieux de procureurs et d'avocats.

Le lieu où se rend la justice se nomme *il Palazzo della Vicaria*, c'est où se rassemblent les différens tribunaux. Le premier degré est ce qu'on appelle la *Vicaria civile*; elle se divise en deux chambres ou rotes, dont les appels se portent à un tribunal supérieur, nommé *Camera Reale di Santa Chiara*, et de là au conseil souverain du roi. Parmi le nombre des gens de loi, il y en a de célèbres par l'éloquence et les talens; on assure que quelques uns se font un revenu considérable. [1]

Le clergé ne fait point corps dans le royaume de Naples avec les assemblées de la nation; distribué entre les deux classes dominantes, la noblesse et le peuple, il n'a aucune influence, au

[1] Parmi les gens de loi, appelés à Naples *i paglietti*, on en distingue une classe subalterne, que l'on nomme *i scriventi*. Ces derniers sont les provocateurs de presque tous les désordres qui existent dans la ville, car ils ne s'occupent qu'à fomenter la discorde dans le peuple, et à l'exciter à des brigandages de toute espèce, pour en profiter.

moins apparente, dans l'ordre politique. La multiplicité des évêques et le peu d'opulence du plus grand nombre, sont cause qu'ils n'ont point dans ce royaume la considération et la puissance qu'ils peuvent avoir dans d'autres États. L'archevêché de Naples est cependant aujourd'hui d'un assez gros revenu, et peut valoir quatorze mille ducats de rente, ce qui fait près de cent mille francs de notre monnaie.

Les richesses du clergé de ce royaume, si on les considère partiellement, paraissent peu considérables; mais dans leur totalité, elles sont immenses. Il y a dans le royaume de Naples seul, sans y comprendre la Sicile, cent vingt-trois évêchés, parmi lesquels plusieurs rapportent quinze et vingt mille ducats de revenu; au reste, les meilleurs bénéfices, à la nomination du roi de Naples, sont dans la Sicile. Le seul archevêché de Palerme vaut annuellement environ quarante mille ducats.

Le clergé régulier est plus puissant à Naples que le clergé séculier. Ces deux corps réunis absorbent toutes les richesses de l'État. Pour ne parler que de la capitale, le couvent des religieuses de Sainte-Claire a seul soixante-quinze mille ducats de revenu. Les religieuses franciscaines du couvent appelé *Dona Regina* en ont quarante mille.

De tous les religieux de Naples, les Chartreux

sont, sans contredit, les plus riches; leur revenu passe quatre-vingt mille ducats. Aussi le gouvernement a jugé à propos de mettre sur leurs maisons une taxe qui s'étend sur toutes celles du même ordre. La Chartreuse de Saint-Martin paie vingt-deux mille ducats pour sa part. Celle de Saint-Bruno dans la Calabre, plus riche encore que la première, contribue pour à peu près autant, et les autres maisons à proportion. Les Chartreux de Naples sont de plus obligés de distribuer tous les jours un pain à tous les pauvres qui se présentent à leur porte, ce qui monte ordinairement à quatre cents pains par jour et quelquefois plus.

Ces aumônes considérables sont d'un grand secours pour les pauvres, dans une ville où la dernière classe du peuple surtout est si nombreuse; les maisons, les rues, les bords de la mer, sont peuplés et couverts d'une multitude d'enfans qu'on nourrit, qu'on habille presque pour rien, et qui rendraient la population de Naples comme celle de Pékin, si la petite-vérole ou d'autres épidémies ne les emportaient de temps en temps par milliers.

DES ENVIRONS DE NAPLES. — DE SES PRODUCTIONS NATURELLES. — DE SON COMMERCE. — DE L'INDUSTRIE DE SES HABITANS.

Ce n'est pas sans raison que les poètes et les historiens de l'antiquité ont vanté la fertilité des campagnes de Naples; depuis Capoue jusqu'à Salerne, toute cette partie de la Terre de Labour, qui peut former un espace de trente lieues environ, est un jardin continuel; les grands chemins par où l'on arrive à Naples du côté de Capoue sont bordés de hauts peupliers entrelacés de vignes : l'usage du pays est de planter au pied de ces arbres trois ou quatre ceps qui les réunissent, et dont les branches vont de l'un à l'autre comme autant de guirlandes.

Ces berceaux naturels rendent les chemins et tout ce beau pays d'une fraîcheur, d'une richesse et d'un agrément infini : aussi c'est cette partie du royaume de Naples qu'on a appelée de tous les temps *Campania felice*; c'est celle que Virgile peignait par ces vers dans ses *Géorgiques* :

Illa tibi lætis intexet vitibus ulmos,
Illa ferax oleæ est, illam experiere colendo,
Et facilem pecori et patientem vomeris unci.
Talem dives arat Capua, et vicina Vesevo
Ora jugo, et vacuis Clanius non æquus Acerris. [1]

[1] Ces terres sont également propres à tous les genres de productions; on y peut joindre la vigne aux ormeaux, y planter des oliviers, y semer du grain ou en faire d'excellens pâtu-

On ne peut disconvenir que cette partie des environs de Naples ne soit cultivée avec grand soin : aussi fournit-elle une prodigieuse quantité de grains; c'est même la branche la plus considérable du commerce de ce pays, du moins de ce qui en est connu sous le nom de *Campanie*; car toute la partie méridionale du royaume, qui serait presque également fertile, est aux trois quarts inculte. On doit en attribuer la cause à la dépopulation extrême, et en même temps au peu de besoin que les habitans qui y restent ont de tirer plus de parti de leurs terres. Peu chargés d'impôts, et heureux de l'oubli dans lequel on les laisse, ils jouissent paisiblement dans l'indifférence et l'oisiveté. Depuis que le gouvernement de Naples s'occupe du soin de protéger ses côtes avec des chebeks toujours armés, on peut espérer que le pays se repeuplera peu à peu, et sera par conséquent plus cultivé.

L'exportation des huiles est, après les grains, une des principales richesses du royaume; les environs de Bary et la terre d'Otrante sont couverts d'oliviers. Les huiles se portent à Gallipoli,

rages : telles sont les riches campagnes qui entourent la valle de Capoue, tel est le territoire du mont Vésuve, et tels sont les bords du Clanius, fleuve dont les inondations ont fait souvent des ravages dans la ville d'Acerra.*

* Acerra, petite ville de la Terre de Labour, à cinq ou six milles de Naples.

et se distribuent de là, par mer, dans une grande partie de l'Europe : ce sont les huiles qui sont le plus employées dans les manufactures de draps et de savon, etc.

La culture des mûriers, très abondans dans le royaume de Naples, serait encore une ressource et un objet de commerce, si les Napolitains savaient donner à leurs soies les mêmes façons et les mêmes préparations qu'on leur donne dans la Lombardie ou dans le reste de l'Italie; mais le peu d'habileté de leurs manufacturiers fait que leurs étoffes ne sont pas recherchées des étrangers, et que la consommation extérieure n'en est pas, à beaucoup près, aussi abondante qu'elle pourrait l'être.

Il en est de même des vins, auxquels la chaleur et la fertilité du sol donnent la plus excellente qualité; ils sont même très abondans, soit dans les environs de Naples, soit dans les provinces éloignées, et sont regardés comme les meilleurs de l'Italie. On se rappelle le cas que les anciens faisaient des vins de Cécubes, de Falerne, etc. Celui qu'on recueille sur le Vésuve, le *Lacryma Christi*, est fort célèbre, ainsi que ceux qu'on appelle *Pie di Monte*, qui sont recueillis vers les sources du Vulturne, près des monts d'Altiffers dans l'Abruzze. Ceux de Corigliano, dans la Calabre, sont les plus parfaits de tous; mais les habitans, peu instruits dans la manière de faire

les vins, ne leur donnent point la perfection dont ils seraient susceptibles. Presque tous ces vins sont liquoreux, très chauds, et se ressentent de la nature sulfureuse du terrain qui les produit : ils acquièrent beaucoup en vieillissant; mais on ne leur en donne guère le temps, et l'usage est de les consommer dans le pays l'année même qu'on les a recueillis.

Indépendamment des productions de la terre, le royaume de Naples pourrait fournir des ressources infinies à ses habitans, dans l'abondance, la beauté et l'espèce de ses différens bestiaux; les buffles et les mulets deviennent de la plus grande taille, et s'y multiplient très facilement. Il en est de même des chevaux, qui y sont, sans contredit, une des plus belles races qu'il y ait en Europe.

Les chevaux napolitains sont pleins de feu, de fierté, légers à la course, et propres à tout. L'on conserve les plus élevés pour les destiner au trait et en former de superbes attelages; mais on en est si jaloux à Naples, que, loin de les multiplier et d'en élever pour les vendre à l'étranger, il est défendu, sous peine des galères et de la confiscation des chevaux, d'en faire sortir un seul du royaume. Malgré ces défenses, il en sort, mais en petit nombre, et ce ne sont jamais les plus beaux.

Le seul commerce un peu étendu qui existe à

Naples est un commerce d'industrie; et, à cet égard, il semble que toute l'activité, toute la richesse du pays soit concentrée et réunie dans Naples même. Il y a dans cette ville plusieurs manufactures d'étoffes en soie de toute espèce; on y fabrique aussi des savons fort estimés, et beaucoup d'essences; des espèces de dragées appelées *diavolini*, composées avec l'huile essentielle de cannelle; elles sont en grande réputation; des fleurs artificielles, des mouchoirs de soie, etc.

Ces espèces de pâtes qu'on nomme *macaroni* sont pour Naples un objet de commerce assez considérable. On en prépare de plusieurs sortes, qui portent toutes des noms différens. Les macaroni et les lazagnette sont les plus communes; mais on en fait encore d'autres, comme les vermicelli, les fidelini, les stelette, etc., qui sont beaucoup plus fines. Ces macaroni se travaillent dans le bourg de Torre dell' Annonziata, près du Vésuve. C'est avec une espèce de blé appelé *scragella*, qui vient de la Sicile et du Levant, qu'on prépare toutes ces pâtes, dont on fait surtout une grande consommation dans le pays même et dans le reste de l'Italie

On tire aussi de Naples une grande quantité de raisins secs, qu'on y fait préparer de façon à pouvoir les conserver long-temps; ceux qui viennent de la Calabre et des îles de Lipari sont les plus estimés.

Le goût de la musique, si cultivée et en si grande réputation à Naples, y a donné naissance à un genre d'industrie qui a formé une nouvelle branche de commerce très étendue : ce sont les fabriques de cordes de violon; quoique Rome et plusieurs autres villes d'Italie en fournissent aussi, celles de Naples sont les plus estimées. C'est avec des boyaux de jeunes agneaux de sept à huit mois qu'on fait les meilleures cordes. La préparation consiste en des lessives multipliées faites avec des eaux alcalines; elles exigent beaucoup de soins et d'attention, et c'est de ces préparations que dépendent l'excellence et la qualité plus ou moins sonore des cordes.

Enfin, un autre commerce encore particulier à ce pays consiste en marbres de toute espèce, dont quelques uns, tirés de la Sicile, sont très précieux. Il y a à Naples des ouvriers qui ont une industrie singulière pour travailler ces marbres et en former des tables de rapport dont les étrangers sont fort curieux. On en fait aussi avec les laves du Vésuve; elles ont souvent l'effet le plus piquant, par la vivacité des couleurs et les accidens qui s'y rencontrent; il y en a même d'assez belles pour le disputer aux jaspes, aux agates et aux pierres les plus rares. On fait encore des meubles de pièces rapportées de différente espèce, ou des vases et des boites qui sont fort recherchés, et qui méritent de l'être.

Quant au reste du royaume de Naples, c'est-à-dire toute la partie méridionale et ce qui forme l'extrémité de l'Italie, connue autrefois plus particulièrement sous le nom de *Grande-Grèce*, elle est toujours ce qu'elle était alors, un des pays les plus fertiles de la terre : les deux Calabres surtout, citérieure et ultérieure, abonderaient en productions de toute espèce, s'il y avait des hommes et des bras pour les cultiver.

Indépendamment du blé qui y croît en abondance, on y recueille les vins les plus exquis, les plus beaux fruits de l'Europe, du riz, du lin, du chanvre, du coton, de la soie, du safran et du miel : mais toutes ces productions se consomment dans le pays; les seules qu'on en exporte, et dont on fait un assez grand commerce, sont la manne et la réglisse, qui se travaillent particulièrement à Corigliano, dans le centre de la Calabre, et près de ces plaines délicieuses où était situé l'antique Sybaris.

Nous avons déjà dit que la terre d'Otrante était couverte d'oliviers, ainsi que les environs de Bari et de Gallipoli surtout, dont le commerce et l'exportation des huiles ne laissent pas que d'être considérables. Et, quant à la province de la Pouille, l'ancienne Apulia, quoique ce pays n'ait pas l'agrément du reste de l'Italie, et que l'immensité de ses plaines, où l'on ne rencontre pas un seul arbre, le rende mortellement en-

nuyeux au voyageur, il est encore de la plus grande fertilité en blé et en bestiaux.

Un des plus forts produits de la Pouille vient du droit que doivent y payer toutes les bêtes à laine du royaume, le gouvernement ayant rendu une loi par laquelle, en certaines saisons, toutes les autres plaines du royaume leur sont interdites. Les gens du pays sont alors obligés de traverser ces plaines immenses, et de conduire leurs bestiaux jusqu'à Foggia, où est une douane, dont le produit est un des principaux revenus du roi de Naples.

DU CARACTÈRE, DES MOEURS DES NAPOLITAINS, ET EN PARTICULIER DE LA PARTIE DU PEUPLE DE NAPLES APPELÉE LAZZARONI.

Plus on aura voyagé et plus on trouvera que les hommes se ressemblent dans tous les pays : ils n'ont et ne peuvent avoir de différence entre eux que quelques nuances qu'ils tiennent du climat qu'ils habitent et des lois qui les gouvernent. Les mêmes passions agissant de même sur les hommes de l'univers entier, elles ramènent presque partout les mêmes résultats. Le philosophe qui a étudié l'homme hors de son cabinet, lorsqu'il se sera instruit des lois russes ou napolitaines, qu'il saura comment elles sont maintenues ou transgressées dans l'un et l'autre pays, connaîtra, à peu de chose près, le Russe et le Napolitain.

Quoique le climat n'influe pas directement sur la nature de l'homme, il influe tellement sur le caractère, qu'elle en est modifiée par contre-coup. Les habitans du Nord sont engourdis par le froid; il n'y a que de violentes passions qui les réveillent et leur donnent un peu d'énergie : aussi sont-ils très dangereux dès qu'ils sont en mouvement. Ceux des pays tempérés reçoivent au contraire plus facilement les diverses impressions, et d'une manière plus douce : plus suscep-

tibles, plus faciles à émouvoir, ils sont toujours en activité; mais leurs passions, plus promptes, plus légères, et d'une moindre durée, sont par cela même moins violentes et entraînent moins d'inconvéniens.

Si les habitans du Midi diffèrent à cet égard des peuples du Nord, si la chaleur de leur climat et l'ardeur du soleil font fermenter leur sang, le relâchement des nerfs que produit la perpétuelle dilatation leur cause une nonchalance dont on les fait sortir difficilement. Tout ce qui dépend de la pensée, sans la nécessité d'agir, est très vif en eux; toutes les passions y sont extrêmement violentes; mais si elles n'arrivent à un degré éminent d'effervescence, elles restent nulles et avortent dans le sein qui les a conçues.

On peut dire que la paresse est le trait vraiment caractéristique de la nation napolitaine; mais qu'elle se manifeste d'une manière plus sensible parmi le bas peuple, où l'on trouve toujours les vices et les vertus prononcées avec plus de force et d'énergie, et enfin qu'elle détermine le but où tendent tous ses désirs et toutes ses pensées.

Le soin le plus cher de la populace de Naples, ce qui décide les mouvemens qu'elle se donne, c'est l'espoir de parvenir au bonheur suprême de se livrer à son goût dominant pour la paresse. Tous les moyens lui paraissent bons, s'ils lui of-

frent l'aspect de ce souverain bien. Friponne sans être intéressée, elle ne cherche à vous escroquer qu'afin de pouvoir être plus long-temps dispensée de travailler; ce qui fait que, sans avarice ni gourmandise, tout son entretien ne roule que sur le manger et sur l'argent. En écoutant la conversation des lazzaroni, sans même entendre leur langage, on remarquera que les mots *magnare*, *buscare* et *denari* sont le refrain ordinaire de tous leurs discours. [1]

Il est bien difficile de définir la jalousie du peuple et de l'accorder avec la manière dissolue de vivre, qui lui est presque générale. Les maris soupçonnent leurs femmes d'infidélité, sans trop chercher à vérifier leur soupçon; ils voient leurs femmes parées du produit de leur libertinage, sans s'en offenser: mais comme si la jalousie était une maladie innée, dont ils cherchent en vain à se guérir, il leur en prend quelquefois des accès dont les effets sont aussi violens que funestes. On peut remarquer que cette passion sombre, dont les effets sont prémédités chez les autres nations, est toujours excitée chez le Napolitain par l'offense du moment, et si terrible que soit sa vengeance, elle ne passe guère le premier mouvement. [2]

[1] *Buscare* a une signification mixte entre *gagner* et *dérober*, c'est-à-dire faire un profit avec adresse, trouver le moyen de gagner, peut-être même aux dépens d'un autre.

[2] Les coups de couteau, qui sont malheureusement trop communs parmi le peuple de Naples, n'y causent pas la

Naturellement légers, les Napolitains passent rapidement d'une affection à une autre; mais l'amour du plaisir leur étant plus naturel, c'est la passion à laquelle ils s'abandonnent jusqu'à l'excès. Ils aiment plus qu'ils ne sont attachés; ils caressent plus qu'ils n'aiment; leurs expressions sont tendres et vives, mais l'abus qu'ils en font les refroidit.

Leur patois est tellement varié, qu'il y en a un particulier pour chaque quartier de Naples; celui de Sainte-Lucie, ou celui de Pausilippe ont chacun le leur; les expressions de l'un sont absolument étrangères à l'autre, et suffisent pour en distinguer les habitans. Ces langages ont leurs

même horreur, et ne portent pas avec eux ce degré d'infamie qu'ils inspirent ailleurs pour celui qui s'abandonne à sa passion jusqu'à se servir de ce lâche instrument; ce n'est pour les Napolitains que la dernière expression de la colère; c'est pour eux une arme comme une autre : chacun a un couteau dans sa poche. Les dimensions courtes de cette arme meurtrière, ses mouvemens rapides, laissent tout l'avantage à celui qui s'avise le premier de s'en servir.

Il y a à Naples un hôpital dont une des salles est appelée la *salle des coups de couteau*, à cause de la quantité de blessés en ce genre qu'on y apporte pour les panser; mais les coups de cette arme, faciles à diriger, difficiles à parer, et toujours très dangereux, laissent rarement dans le cas du secours les malheureux qui en ont été frappés. Le gouvernement devrait défendre et punir sévèrement ces assassinats au lieu de s'occuper à faire panser les blessés, ce qui habitue les Napolitains à regarder les accidens qui en sont les suites comme une maladie de plus à laquelle ils sont sujets.

tournures particulières et originales. Comme tous les patois, ils ont une énergie que n'ont pas les manières de parler pures et correctes, qui perdent souvent en expression ce qu'elles gagnent du côté de l'élégance et de la précision.

Quant aux costumes des Napolitains, ils sont aussi variés que le langage : dans chaque quartier, dans chaque village ou ville des environs de Naples, les femmes ont toutes, dans la manière de se vêtir, quelque particularité qui les distingue; mais il faut peindre des costumes, et non les décrire. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que ces costumes sont pour la plupart avantageux et pittoresques, le plus souvent chargés de divers ajustemens en or, comme réseaux, broderies, et une quantité de chaînes ou espèces de chapelets d'or, dont elles ornent les étoffes avec lesquelles elles s'habillent, et qui sont ordinairement des velours ou des damas de couleur très vive.

La magnificence n'est pas si extrême ni si variée chez les hommes; leurs habits de fête sont toujours composés de la friperie des galas de la cour : aussi voit-on souvent le dimanche un homme du peuple en habit fond d'or, avec une veste ou une culotte de drap bleu, des bas de soie, le filet ou le petit bonnet de coton blanc à la tête. Cette singularité fait voir le goût des Napolitains pour le luxe; il va chez eux jusqu'à la passion; il

y a des femmes qui se privent d'alimens pour parvenir à acheter des boucles d'oreilles d'or, qu'elles sont obligées de mettre en gage pour vivre peu de jours après en avoir fait l'acquisition ; elles ne les en retirent que pour paraître un jour de fête de Madone, ou autres solennités dans lesquelles on prendrait le peuple de Naples pour celui du Pérou, tel au moins qu'on nous le dépeint. Le lendemain vous désabuse, et le négligé est loin de répondre à l'habit du gala.

Les Napolitaines ont souvent un vêtement appelé *lo panno*, beaucoup plus simple et non moins pittoresque ; il est sans plis et sans couture : ce sont des pièces d'étoffe ployées en carré, posées par-devant et par-derrière, et liées avec une ceinture autour de leur corps. La coiffure est de même une pièce de mousseline claire, empesée, qui se plisse et s'ajuste aussitôt sur les cheveux tressés en rond et arrêtés par une épingle d'argent qui les traverse.

Ce costume, qui semble le plus négligé, est très joli, ne gêne aucun mouvement, et n'offense la peau et les formes d'aucune partie du corps. Sa simplicité le rend plus susceptible de propreté ; c'est celui qui pare le plus, parce qu'il se fatigue moins, dure davantage et paraît neuf jusqu'à la fin. Sa magnificence est dans la finesse du drap, la beauté de sa couleur, et dans des franges qui terminent toutes les lisières et les

ceintures, ce qui l'orne beaucoup ; mais ce costume ne pourrait être adopté dans tout autre climat moins chaud que celui de Naples.

L'habillement des lazzaroni, de ces hommes qui composent la dernière classe du peuple, consiste en une grande culotte et une chemise d'une grosse toile ; ils ajoutent à cela, pour l'hiver, une capuche de grosse laine brune, pluchée en dedans, qui les couvre depuis le dessus de la tête jusqu'à la ceinture. Ces gens, sur lesquels on fait tant de contes et qu'on rend si redoutables, ne sont autre chose que nos porte-faix, mais en plus grand nombre, et plus grossiers peut-être encore, vivant de peu, et ne voulant rien faire dès qu'ils ont gagné de quoi vivre pendant trois jours : aussi n'est-ce pas par avidité, mais par paresse, qu'ils demandent beaucoup pour un petit service ; et aussi poltrons qu'insolens, ils sont prêts à tomber aux genoux de celui qu'ils viennent de menacer.

La populace napolitaine est excessivement bruyante, mais légère et indolente par caractère ; elle n'est ni vindicative, ni susceptible de suivre un long projet de vengeance. On a tout gagné avec elle en échappant à son premier mouvement. Peu de chose la calme, et peu de chose la satisfait. Plus tranquille et plus douce qu'aucun autre peuple, elle ne se mêle jamais de gouvernement, et ne questionne point sur les ordres

qu'on lui donne. Accordez au Napolitain un très frugale, mais très facile nécessaire, et il ne murmurera point, et ne portera jamais sa curiosité au-delà de ce qu'on lui confie.

On fait monter à quarante mille le nombre de ces lazzaroni à Naples. Mazaniello leur a donné une grande célébrité, et cette sédition fameuse a dû, pendant un temps, les faire croire redoutables; mais quand on observe que cette révolution n'a duré que huit jours, qu'elle était la suite d'un mécontentement général, et sous un vice-roi étranger, on ne trouvera dans ces lazzaroni qu'une populace ameutée qu'un gouvernement faible et despote devait rendre la plus forte, ce qui arrivera dans toute autre grande ville lorsqu'on ne prendra aucune précaution contre elle.

DES COSTUMES DU PEUPLE DE NAPLES. — DE SES FÊTES DE MADONES AU TEMPS DE NOËL.

Après nous être occupé des mœurs et des usages des différentes classes des habitans de Naples, et particulièrement de cette partie du peuple qu'on appelle les *lazzaroni*, nous allons chercher à donner dans nos gravures une idée de ses costumes les plus connus. C'est surtout le long du faubourg de Chiaïa, ou du côté de Pausilippe, près du rivage de la mer, que sont ses rendez-vous les plus ordinaires; c'est là que, se livrant à son goût pour l'oisiveté, sans soins, sans inquiétude pour l'avenir, le Napolitain est plus heureux en raison de ce qu'il a moins à faire.

Deux petites compositions, nos 69 et 70, le représentent dans ses deux occupations favorites: l'une est la danse au son du calascione, sorte de guitare en usage parmi le peuple, accompagné d'un tambour de basque et de crotales, instrumens qui lui viennent des anciens; l'autre est la prière à la Madone. C'est de toutes les pratiques de dévotion celle qui est le plus en usage en Italie, et particulièrement à Naples. Ce sont d'ordinaire des habitans de la Calabre qui vont ainsi de ville en ville, et qui, vers le temps de Noël, abondent à Naples, où ils arrivent comme

Danse de la Tarentèle, no 69.

Concert devant une Madone, no 70.

en pélerinage. On les rencontre jouant de la zampogna, et de divers instrumens assez mal assortis, devant chaque image de la Madone, qui se trouve bientôt entourée de lazzaroni, de leurs femmes, de leurs enfans, faisant cercle et formant l'auditoire.

C'est particulièrement dans ce temps de Noël que la grande dévotion du peuple de Naples pour ses madones paraît dans toute sa magnificence : c'est, après saint Janvier, son culte de prédilection; mais comme cette extrême dévotion n'est qu'extérieure, c'est par de grands éclats, beaucoup de bruit, et surtout en mangeant, que les Napolitains comptent lui rendre le plus d'honneur.[1]

Un autre usage est de tirer des feux d'artifice toute cette nuit devant chaque madone; il n'y a pas de rue, quelque petite qu'elle soit, qui n'ait ses quatre ou cinq madones, et il n'en est

[1] Si Naples a presque toujours l'air de l'abondance, on peut dire que, la veille de Noël, elle a vraiment l'air de la profusion : toutes les rues sont remplies d'amas énormes en forme de pyramides de cochons, d'oies, de dindons, etc.; spectacle qui enivre de plaisir le glouton Napolitain; car il ne fait pas, ainsi que d'autres peuples, consister son souverain bonheur autant à bien boire qu'à bien manger. Le Napolitain le plus pauvre consommera lui seul ce jour-là ce qu'il faudrait pour nourrir quatre personnes : aussi arrive-t-il que de cette quantité prodigieuse de vivres qui sembleraient devoir suffire pour la ville de Naples pendant un mois, il ne reste plus rien le lendemain.

pas une devant laquelle on ne tire trois ou quatre cents fusées. Ajoutez à l'hommage que chaque particulier veut rendre à la Vierge par chacune de ses fenêtres, la grosseur des pétards, qui fait la distinction des hommages et de celui qui les rend, l'émulation que produit une telle prétention, et on aura une idée de ce religieux et nocturne vacarme.

L'intérieur des maisons de la ville, particulièrement dans la bourgeoisie, sans être aussi bruyant, répond à ce tapage, à ce mouvement extérieur : chaque famille est occupée à former en l'honneur de la Madone une sorte de spectacle et de décoration, dont les frais et les apprêts sont au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer : c'est ce qu'on appelle à Naples *i Presepi*, expression qui revient à ce que nous appelons *Crèche*, ou tableau de la naissance du Sauveur, l'adoration des bergers, l'arrivée des mages, etc. Tout cela est représenté en petit, avec des figures faites et costumées de manière à imiter parfaitement la nature. Cette espèce de spectacle, livré ailleurs aux enfans et aux gens du peuple, devient à Naples, par sa perfection, digne de l'attention de l'artiste et de l'homme de goût.

Comme toutes les maisons sont couvertes de terrasses, c'est souvent sur ces espèces d'esplanades que se dressent ces théâtres et ces sortes de représentations; de la mousse, du carton, des

morceaux de liége et des branches d'arbre, sont à peu près ce qui forme le fond du spectacle; mais les ornemens, les accessoires, y sont distribués, groupés avec un goût, une magie vraiment extraordinaire. Architecture ruinée, habitation rustique, rivières, ponts, cascades, montagnes, animaux, sont rassemblés avec un art infini, et l'ensemble produit une illusion singulière. Le ciel naturel se marie et s'accorde avec le ton et la couleur des lointains qui forment le fond du tableau, au point qu'une montagne qui est à vingt ou trente pieds paraît être à une lieue de distance et dans sa juste proportion.[1]

La fameuse sédition dont Mazaniello fut l'auteur et le chef, sédition dont on a gardé long-temps le souvenir à Naples, nous a paru devoir être insérée dans cet ouvrage; elle ne pouvait être mieux placée que dans ce chapitre, où nous avons cherché à peindre le caractère du peuple

[1] Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que ce ne sont pas des ouvriers ou des artistes qui composent ces espèces de petites merveilles, mais de riches particuliers qui s'en occupent eux-mêmes, et y emploient beaucoup de temps et d'argent. Ainsi on peut dire, avec raison, que si une partie du peuple de Naples passe sa vie à ne rien faire, l'autre s'occupe à faire des riens. On assure qu'il y a de ces presepi qui sont revenus à 30,000 ducats, environ 60 ou 80,000 francs, par l'achat des figures, les frais de leurs habillemens et le travail des fabriques, qui sont toutes exécutées en liége avec une vérité parfaite.

napolitain. Ce qui se passa alors à Naples, et la scène terrible que nous avons reproduite en gravure, offrent un des exemples les plus effrayans des excès auxquels peut se porter une populace effrénée.[1]

La tyrannie, les exactions des vice-rois et des ministres que la cour d'Espagne envoyait pour gouverner le peuple de Naples, en avaient depuis long-temps soulevé les esprits, et y avaient causé le plus grand mécontentement. Un dernier impôt, mis sur les fruits et les légumes, détermina l'éclat, et révolta surtout le bas peuple, dont la subsistance devenait encore plus difficile.

La sédition commença par un jeune pêcheur de vingt-quatre ans, né à Amalfi, dans les environs de Naples; il se nommait Thomas Aniello, dont on a fait depuis, par corruption, *Mazaniello*. Cet homme, né avec un caractère hardi et une sorte d'éloquence grossière qui n'est pas rare à Naples dans les gens de cet état, réduit à la misère, et la tête encore échauffée par le mécontentement général, résolut de périr ou de faire supprimer les gabelles et les impositions de toute espèce sur les denrées.

Il commença par s'associer avec un certain

[1] Le détail que nous donnons de cette sédition est extrait d'un journal italien, imprimé à Parme en 1717, dans lequel est rapporté, jour par jour, tout ce qui se passa alors à Naples depuis le 7 jusqu'au 16 juillet 1647.

Perrone, chef de bandits, et alors réfugié, pour crimes, dans une église qui lui servait d'asile. Avec le secours d'un tel camarade, le dimanche 7 juillet 1647, ils se mirent l'un et l'autre à courir dans tous les marchés et les boutiques des fruitiers et des petits marchands, en criant : *Point de gabelles ; vive le roi d'Espagne, et meure le mauvais gouvernement!*

Au bout de quelques heures, Mazaniello fut suivi d'un nombre considérable de gens de la même espèce, qu'il engagea à refuser de payer les droits; et le tumulte fut porté à un tel point, que l'élu du peuple, qui était venu pour y mettre ordre, pensa être mis en pièces. Le lendemain, Mazaniello conduisit les plus déterminés à l'endroit où étaient les bureaux de la Ferme, auxquels on mit le feu; de là il alla forcer les prisons; et le nombre des séditieux augmentant toujours, au point de former une armée formidable, il alla assiéger dans son palais le duc d'Arcos, qui était alors vice-roi de Naples, et l'obligea de se réfugier au Château-Neuf, une des forteresses principales de la ville.

Le duc d'Arcos sentit bien qu'il était impossible pour le moment de résister à une populace ainsi soulevée, et envoya promettre à Mazaniello la suppression de tous les impôts : mais le peuple ne voulant point se contenter de ses promesses, exigea qu'on lui remît l'original des priviléges

accordés par Charles-Quint; priviléges dans lesquels ce prince avait promis à la ville de Naples de ne jamais mettre d'impositions nouvelles sans le consentement de la cour de Rome.

Le mardi 9, de grand matin, Mazaniello, à la tête de plus de cinquante mille hommes armés, courut mettre le feu aux palais les plus considérables de la noblesse, sans permettre à qui que ce fût d'en rien enlever : tout était brûlé jusqu'aux meubles les plus précieux.

Cependant le cardinal Filamarino, alors archevêque de Naples, se chargea d'obtenir du vice-roi ce privilége de Charles-Quint; et sans doute que sa confirmation publique eût mis fin à cette affreuse sédition; mais un événement malheureux, qui se passa le lendemain mercredi, ranima plus que jamais la fureur de ce peuple révolté.

Le duc de Matalone et son frère Joseph, prince de Caraffa, entreprirent de faire assassiner Mazaniello, persuadés que s'ils venaient à bout de ce projet, les séditieux n'ayant plus de chef, seraient bientôt réduits; et, en conséquence, ils gagnèrent, à force d'argent, ce même Perrone, ami de Mazaniello, et l'engagèrent à le trahir.

Ce chef de bandits avait été chargé par Mazaniello de faire entrer à Naples cinq cents hommes armés qu'il devait commander pour le service du peuple, et pour être plus particulièrement à ses ordres. Perrone les ayant conduits

jusque dans la place du marché, en fit entrer une partie dans l'église des Carmes, où Mazaniello était alors environné d'un peuple prodigieux; et au moment où il fit la revue de sa troupe, à un certain signal de Perrone, sept des bandits tirèrent en même temps sur Mazaniello; mais le hasard fit qu'aucun des coups ne porta.

Cette trahison excita dans le peuple un trouble et une confusion horrible : on en vint aux mains, on tomba sur les bandits, et on en tua un grand nombre dans l'église même. Leurs corps furent transportés sur la place du marché, et tout autour du tribunal grossier où Mazaniello rendait ses arrêts sanguinaires. On mit les têtes de ces malheureux, rangées en haie, et élevées au bout d'une pique.

Mazaniello haranguant le peuple, n° 71

Une partie des bandits dut son salut à une prompte fuite; mais Perrone, leur chef, et quelques autres, furent arrêtés. L'on sut d'eux que c'était à l'instigation du duc de Matalone et de son frère Caraffa, que le complot avait été formé. Ils avouèrent de plus que, lorsque Mazaniello aurait été tué, le projet était de faire sauter l'église des Carmes, sous laquelle on avait déjà placé vingt-huit barils de poudre; et que, pour récompense de ce complot infernal, Perrone avait reçu du duc un billet de la valeur de quinze cents écus pour lui et ses camarades. Malgré

l'aveu fait par ce misérable, Mazaniello ordonna qu'on lui coupât la tête, ainsi qu'à ses complices, et on les plaça également sur des piques dans la place du marché.

Ce fut surtout contre le duc de Matalone que la fureur du peuple fut portée à son comble; et sur ce que le bruit se répandit qu'il s'était retiré dans le couvent des Capucins, une troupe de gens armés y courut pour le mettre en pièces. Mais, déjà instruit par quelque espion, il avait eu le temps de se sauver en habit de religieux, et de se retirer dans ses terres du côté de Bénévent. Son frère Caraffa ne fut pas si heureux : au moment où il se sauvait du monastère de Sainte-Marie-la-Neuve, qu'il avait d'abord choisi pour refuge, il fut trahi par une femme, qui le livra à la populace. Un boucher lui coupa la tête et l'emporta en triomphe; elle fut placée avec celles des autres victimes de la fureur de Mazaniello. On traîna son corps en le mutilant à coups de pierres, et il fut attaché à un poteau, avec une inscription qui portait : *Joseph Caraffa, rebelle et traître à sa patrie.*

Le jeudi matin, 11 juillet, Mazaniello se trouva à la tête d'une armée formidable, composée de plus de cent cinquante mille hommes, tous en armes et prêts à lui obéir au moindre signal. Un des premiers ordres qu'il donna, fut la défense répandue dans toute la ville de sortir avec

un manteau, ni aucun habillement sous lequel on pût cacher des armes, ce qui fut ponctuellement exécuté : il ordonna ensuite que tous les cavaliers et les nobles ne pussent conserver d'armes chez eux, et qu'on les remît au peuple.

Pendant qu'on était ainsi occupé à exécuter les différentes volontés de Mazaniello, le cardinal archevêque de Naples, ainsi que le duc d'Arcos, conféraient ensemble pour aviser aux moyens d'apaiser la fureur des révoltés : enfin le cardinal fut chargé de faire devant le peuple la lecture de la capitulation offerte par le vice-roi, ainsi que des priviléges accordés à la ville de Naples par Charles-Quint ; ce qui se passa avec la plus grande solennité dans l'église des Carmes. Après quoi le cardinal engagea Mazaniello à venir trouver avec lui le duc d'Arcos.

Mazaniello quitta ses habits de marinier, il s'habilla de drap d'argent, et l'épée à la main, à la tête d'une cavalcade superbe, il accompagna le cardinal jusqu'à la place du château ; là, après avoir harangué le peuple, et lui avoir conseillé de ne point quitter les armes jusqu'à ce qu'il eût reçu la confirmation de ses priviléges par le roi d'Espagne, il promit de revenir dans une heure, après avoir traité pour les intérêts communs avec le duc d'Arcos.

Le cardinal présenta Mazaniello au vice-roi, qui le reçut avec une grande distinction ; et sur

sa protestation qu'il n'avait eu d'autre but dans la conduite qu'il avait tenue que de soutenir les intérêts même du roi et du peuple, le duc d'Arcos l'embrassa, en l'assurant qu'il n'était point coupable, qu'il n'avait point offensé sa majesté, et que ce serait avec le plus grand plaisir qu'il le consulterait pour pacifier et rétablir l'ordre dans Naples : il s'enferma ensuite avec lui et le cardinal, pour raisonner sur ce qu'il y aurait à faire ; mais bientôt on entendit un tumulte considérable sur la place du château : c'était le peuple qui, commençant à être inquiet du sort de Mazaniello, le redemandait à grands cris.

Alors le duc d'Arcos crut nécessaire de paraître sur le balcon avec le cardinal et Mazaniello, dont la présence calma sur-le-champ l'inquiétude et les cris des séditieux rassemblés au nombre de quinze ou vingt mille ; et, pour prouver au vice-roi jusqu'à quel point allait son autorité, il ordonna, sous peine de la vie, que tout le monde se retirât : ce qui fut si ponctuellement exécuté, qu'en un instant il ne resta pas une seule personne sur la place du château.

Jusque-là cet homme extraordinaire avait pu étonner par la force et la hardiesse de son caractère ; mais, de ce moment, son autorité sans bornes lui tourna la tête : il devint fier, cruel, arrogant et féroce. Le vendredi 12, il fit mettre le feu au palais du duc de Matalone ; et ayant

appris qu'on avait enfermé dans des monastères et chez des religieuses les meubles qui étaient les plus précieux, il ordonna, sous peine de la vie, qu'on les reportât à la place du marché, pour y être brûlés, menaçant de faire aussi mettre le feu à ces maisons religieuses, si on refusait de lui obéir.

Le samedi 13 juillet fut le jour désigné pour la publication solennelle des articles de la capitulation, en présence du vice-roi, du conseil d'État et de tous les ministres, dans la grande église des Carmes; ce qui eut lieu avec le plus grand appareil. Mazaniello y jouait le premier rôle, corrigeant à sa volonté tous les articles, ajoutant ou diminuant sans que personne osât le contredire : il exigea même du vice-roi et de tous les ministres, le serment solennel de maintenir à perpétuité l'exécution de cette capitulation, et l'engagement d'en obtenir la confirmation de sa majesté catholique.

On chanta en grande musique un *Te Deum*, pendant lequel Mazaniello, enivré de sa gloire et de ses succès, envoya faire au vice-roi différens messages, tous plus bizarres et plus extravagans les uns que les autres; le duc d'Arcos se garda bien de lui rien refuser, disant toujours *oui* à tout ce qu'il lui demandait. Mazaniello harangua ensuite toute l'assemblée, et finit par dire qu'il voulait retourner à son premier état

de simple pêcheur, puisque ce n'était pas son intérêt particulier, mais celui du roi, du peuple et de sa patrie, qui l'avait porté à tout ce qu'il avait fait; qu'il n'ambitionnait aucune récompense : il déchira l'habillement superbe dont il était revêtu, et voulut se jeter aux pieds du vice-roi et de ses ministres; mais le duc d'Arcos s'y étant opposé, on se sépara. Ces ménagemens, ces respects du vice-roi et de toute sa cour, mirent le comble à l'ivresse de Mazaniello, qui bientôt dégénéra en folie.

Le lendemain dimanche, 14, il fit toutes sortes d'extravagances, courant à cheval par la ville, frappant lui-même, ou ordonnant à tort et à travers les exécutions les plus rigoureuses pour les sujets les plus légers, ou donnant, sans nul discernement, les postes les plus importans aux gens de la plus basse espèce.

Cette conduite le rendit bientôt odieux à ce même peuple, dont il avait été l'idole pendant plusieurs jours. Le soir du dimanche, par une excessive chaleur, on l'engagea à venir faire une promenade sur le bord de la mer, du côté de Pausilippe, où il but une quantité considérable de vin. On assure que le vice-roi avait donné des ordres pour qu'on ajoutât à ces rafraîchissemens quelque drogue pour achever de lui tourner la cervelle; en effet, le jour suivant, 15, il donna des marques si évidentes de folie, que le peuple

le regarda comme un fléau dont il désirait être delivré.

Ses plus fidèles amis, et ceux dans lesquels il avait le plus de confiance, le fuyaient comme une bête féroce : il ne fut pas difficile alors au vice-roi de trouver des gens pour le faire assassiner. Le mardi 16 juillet, jour de la fête de la Vierge des Carmes, dans cette même église, théâtre de la gloire et d'un règne de bien peu de durée, Mazaniello voulut encore haranguer le peuple, mais avec si peu de sens que personne ne l'écouta. Comme il paraissait extrêmement fatigué, on l'engagea à aller se reposer dans la maison des Carmes, qui donnait sur le bord de la mer : mais il n'y fut pas plus tôt entré, que quatre hommes armés d'arquebuses le suivirent ; et tirant en même temps sur lui, le tuèrent sur-le-champ. Il ne dit que ces mots : *Ah traditori, ingrati !* et il expira.

Un boucher que l'on fit venir lui coupa la tête, et elle fut portée en triomphe au milieu de ce même peuple, qui, se voyant alors sans chef, n'eut pas même le courage de plaindre celui qu'il avait regardé quelques jours auparavant comme son libérateur et son dieu tutélaire.

On trouve, dans les Mémoires secrets de Bussy Rabutin, un récit fort étendu de cette sédition, qui fit beaucoup de bruit dans toute l'Europe. Les détails et les événemens princi-

paux sont, à quelques anecdotes près, absolument pareils à ce qui est écrit dans le journal dont nous venons de donner un extrait. On y trouve entre autres celle-ci, qui nous a paru au moins d'un genre neuf, et faite pour égayer un peu cette horrible tragédie.

« Le premier acte d'hostilité fut bien digne « d'une populace ameutée. Quelques semaines « avant la fête, cette milice fit une revue dans le « marché, et parcourut en ordre presque toute « la ville. En passant devant le palais du vice-« roi, ils virent aux fenêtres et aux balcons quan-« tité de personnes de qualité qui s'y étaient « mises pour les voir défiler. Mazaniello fit un « signal, et dans l'instant tous ces jeunes gens « délièrent, de concert, les cordons de leurs ca-« leçons, et levant leurs chemises, montrèrent « tous leur derrière aux spectateurs, en accom-« pagnant cette action indécente de cris et de « huées qui forcèrent tout le monde à se re-« tirer. »

Les détails de la mort de Mazaniello et de la fin de son règne sont absolument les mêmes que ceux qui sont rapportés dans le journal ; mais on trouve de plus, dans Bussy Rabutin, le récit de ce qui se passa à Naples immédiatement après. « Le bruit de sa mort se répand spontanément « dans toute la ville, et personne ne donne signe « de douleur ni de pitié. Un des assassins coupe

« la tête de Mazaniello, la prend par les che-
« veux, passe au milieu de la foule, la porte
« toute sanglante au vice-roi, et de là va la jeter
« dans un des fossés de la ville. Des gens pren-
« nent le corps, le traînent par les rues, lui
« font mille outrages, et le peuple voit tout cela
« avec l'indifférence et l'insensibilité qui le ca-
« ractérise. Le lendemain, il reprend ses pre-
« miers sentimens pour Mazaniello ; il déplore
« son sort, le plaint, le regrette, déteste ses
« assassins, se reproche de ne l'avoir point ven-
« gé, et ce ne sont plus dans Naples que pleurs
« et gémissemens. On recherche la tête et le
« corps de Mazaniello; on les rejoint ensemble,
« on les place sur un brancard, après avoir cou-
« vert le corps du manteau royal, on met sur sa
« tête une couronne de lauriers, à la main droite
« le bâton de commandement, à la gauche une
« épée nue. Dans cet équipage, on le porte so-
« lennellement dans tous les quartiers de la ville;
« il était suivi de quatre-vingt mille âmes. Le
« vice-roi envoya huit pages avec chacun un
« flambeau de cire blanche à la main, pour ac-
« compagner le convoi, et il ordonna à tous les
« gens de guerre de baisser leurs armes et de le
« saluer à la militaire. Il fut inhumé le soir même
« avec toutes les cérémonies usitées pour les per-
« sonnes de la première qualité. Les cris, les
« pleurs, et le chant des prêtres faisaient un mé-

« lange dont il n'y avait eu jusque-là aucun
« exemple.

« Telle fut la pompe funèbre du célèbre Maza-
« niello, roi pendant huit jours, insensé pendant
« quatre, massacré comme un tyran, révéré
« comme le libérateur de sa patrie, et presque
« comme un saint. »

Portrait de Mazaniello, n° 73.

Nous croyons, après avoir donné les détails de la fameuse révolte de Naples à la tête de laquelle était le lazzaron Mazaniello, devoir offrir à nos lecteurs le portrait de cet homme un instant si célèbre. Nous l'avons heureusement trouvé dans l'œuvre de Stephano della Bella, graveur fameux qui vivait précisément dans le même temps que Mazaniello, et qui s'était fait sans doute un plaisir de transmettre à la postérité les traits de ce personnage extraordinaire. La copie que nous en avons fait faire est parfaitement semblable à l'original; ce mérite est le seul qu'on puisse désirer dans un portrait.

Pillage de la Cocagne, n° 72.

Le tableau des fêtes du carnaval forme, avec l'horrible scène que nous venons de tracer, un contraste bien frappant et bien subit; mais nous dirons, pour faire excuser ce singulier rapprochement, qu'il donne une juste idée de l'inconstance et de la légèreté du peuple que nous avons à peindre, caractère cependant assez général chez toutes les nations, et surtout parmi cette classe d'hommes.

La fête populaire de la Cocagne a été long-temps célèbre à Naples. Ce spectacle vraiment barbare, quoique très goûté de la portion du peuple napolitain qu'on appelle *lazzaroni*, causait souvent de grands désordres et de nombreux accidens : aussi le gouvernement a-t-il cru devoir l'abolir, et le remplacer par d'autres fêtes, également destinées à l'amusement du peuple, mais instituées par la bienfaisance et l'humanité.

Le carnaval, dans presque toutes les villes d'Italie, est un temps de fêtes et de divertissemens ; il l'est particulièrement à Naples. Très anciennement, l'usage était de promener par la ville un char rempli de vivres de toute espèce, qu'à un certain signal on abandonnait au pillage du peuple. Depuis, on avait choisi pour cette cérémonie une des plus grandes places de Naples, appelée *il Largo del Castello*, parce qu'elle est située devant une forteresse nommée *Castello Nuovo*.

On donnait toujours, à l'édifice principal de la Cocagne, la forme de quelque temple, avec une décoration régulière d'architecture ; quelquefois même cette espèce d'amphithéâtre était orné de décorations allégoriques, et représentait le temple d'Armide, d'Astrée, ou quelque autre ; mais son principal ornement, celui auquel le peuple portait plus d'attention, était une immense quantité

de poules, de volailles mortes ou en vie, et de toutes espèces de comestibles, accrochés le long des colonnes, et jusqu'au faîte de l'architecture.

Au signal d'un coup de canon, tiré de dessus un bastion de la forteresse, les lazzaroni avaient le droit de s'élancer de toutes parts sur l'amphithéâtre de la Cocagne, et dans cinq minutes au plus tout était enlevé. Quoiqu'on eût soin de garnir la place de troupes, pour prévenir, autant que possible, le tumulte et le désordre, cette avidité, cette fureur du peuple occasionnaient toujours quelques malheurs.

Nous croyons devoir joindre ici une description de cette fête sagement abolie : la voici telle qu'elle nous a été envoyée de Naples même, dans le journal de nos dessinateurs, qui en furent les témoins en 1778.

« Le carnaval nous ramena à Naples, où ce « temps est absolument consacré au plaisir et à « la franche gaîté. Une cour jeune, peu politi- « que, une société sans rigidité dans les prin- « cipes, un peuple insouciant, que le besoin « n'attriste pas, qui n'a de la misère que la mal- « propreté et l'abandon, tout cela concourt à « former une nation joyeuse ; aussi n'ai-je vu « jamais un carnaval plus bruyant et plus gai. « On peut dire, à la louange du peuple napo- « litain, que quoiqu'il n'y ait pas de police dans « la ville, que la population y soit innombrable,

« le vin à bon marché, qu'on ait la permission « de se masquer le jour comme la nuit, et de « faire dans les rues le bruit qu'on veut, il ne « s'y passe rien d'inquiétant ni de funeste pour « la sûreté publique : les attroupemens y sont « bruyans, mais point orageux.

« Nous fûmes donc témoins de la Cocagne, « spectacle plaisant et vraiment national. Il s'en « fait autant qu'il y a de dimanches dans le car- « naval, et chaque fois on change de décoration; « elle consiste ordinairement en un édifice formé « avec des planches peintes, des perches et des « toiles, dont l'ensemble représente un temple, « ou quelquefois une montagne avec des collines. « Toutes ces planches sont couvertes de merlu- « ches, de pains, de quartiers de bœuf, de mou- « ton, de veau, et d'oies qu'on y attache vi- « vantes, et souvent quatre jours d'avance.

« Les lazzaroni de chaque quartier s'attroupent, « s'associent pour piller ces provisions, au signal « d'un coup de canon, que l'on tire du Château- « Neuf, sur la place duquel se fait la Cocagne. « Alors l'œil a peine à suivre la rapidité du flot « qui s'élance, l'édifice est couvert dans un ins- « tant jusqu'au sommet, et la fumée du canon « n'est pas dissipée que tout est enlevé jusqu'au « moindre morceau ; le plus ingambe en em- « porte le plus, il est reporté en triomphe par « ses camarades : je dis reporté, parce qu'ils

« remplissent leurs chemises au point de ne pou- « voir plus se remuer.

« Quoique tout ce qu'on livre au pillage soit « commun et détestable, ils mettent à s'en em- « parer une ardeur, un acharnement qui tient « autant à l'amour-propre qu'à la glouton- « nerie; ils se disputent cette dépouille jus- « qu'à ne pouvoir attendre le signal. La pre- « mière fois de cette année, le coup de canon « ne partit qu'après le départ des pillards; « le second dimanche, ils renversèrent les « troupes, et pillèrent deux heures avant le « moment annoncé; et à la troisième Cocagne, « ils la prirent et l'enlevèrent la veille; mais « cette émulation ne réussit pas. Les plus dé- « terminés, ceux qui s'étaient le plus signa- « lés, furent arrêtés : on en punit publique- « ment plusieurs sur la place; et, à la qua- « trième Cocagne, tout se passa en règle et sans « tumulte.

« Le goût des mascarades et des divertisse- « mens de ce genre est fort en usage à Naples, « dans le temps du carnaval, et plus qu'en au- « cune ville d'Italie. On forme, avec magnifi- « cence, des marches ou des cavalcades, dont « les plus grands seigneurs font la dépense, et « sont souvent les principaux acteurs. Le roi « lui-même fit, cette année, partager ses plai- « sirs au public; il exécuta une somptueuse

« mascarade, qui avait pour sujet l'entrée du « grand-seigneur à la Mecque.

« Le nombre des hommes, des chevaux, des « équipages de suite, l'exactitude des costumes, « le goût et la richesse des habillemens, don- « naient à cette marche une somptuosité tout- « à-fait asiatique. Une grande quantité de mu- « siciens à pied ouvraient la marche; ensuite ve- « naient les janissaires, commandés par leur « aga; ils étaient suivis des spahis, superbement « montés, et dont les chevaux étaient richement « enharnachés : le roi marchait à leur tête, ac- « compagné des muftis, derviches, de l'iman, « des bostangis, etc., tous magnifiquement cos- « tumés. Les présens, portés par des esclaves, « venaient ensuite, ainsi qu'un chameau chargé « et couvert d'un tapis d'une grande beauté; il « devait y avoir aussi un éléphant, mais son « caractère de gravité ne voulut pas se prêter à « cette plaisanterie.

« Le grand-seigneur parut après, accompagné « de quatre ambassadeurs, celui de Perse, de « Siam, de la Chine, et de l'Inde. L'ambassa- « deur de France, le marquis de Clermont- « d'Amboise, remplissait de fort bonne grâce le « rôle du représentant de la Chine. De nouveaux « janissaires venaient ensuite, et précédaient un « char sur lequel étaient toutes les sultanes euro- « péennes, africaines, asiatiques : la reine figu-

« rait parmi les femmes du sérail. Sur le même « char était le chef des eunuques, et des icoglans « brûlant des parfums : derrière le char, une se- « conde troupe de spahis; et la marche était fer- « mée par une grande quantité de chevaux, « d'équipages, chargés et recouverts de tapis.

« Nous vîmes cette marche dans la rue de « Tolède; elle en occupait presque toute la lon- « gueur, et nous fûmes étonnés de l'obéissance « et de la douceur de la populace napolitaine. « La rue était pleine d'un bout à l'autre, ce qui « pouvait bien former près de deux cent mille « personnes rassemblées, qui toutes voulaient « voir, et voir à la fois. Cependant quatre hom- « mes de la garde suffisaient pour séparer la « foule de ce peuple, qui a passé long-temps « pour être si redoutable, mais qui ne l'est que « pour le bruit; dont la passion favorite est une « excessive gourmandise, et pour qui la douce « oisiveté est le bonheur suprême. »

Une scène de la Cocagne. n° 74.

Pour qu'on ait une idée plus juste des scènes bizarres auxquelles la fête de la Cocagne donnait lieu, nous joignons, à la gravure qui représente cette singulière cérémonie, un groupe dessiné par Chastelet, où plusieurs lazzaroni, aussi hardis que vigoureux, sont représentés s'élevant les uns au-dessus des autres, afin d'atteindre jusqu'aux provisions suspendues au faîte de l'édifice, au risque de se culbuter et de s'estropier en tom-

bant, et où l'on voit aussi plusieurs d'entre eux qui, à force de remplir leurs chemises de poules, d'oies, de dindons, et de tout ce qu'elles peuvent contenir, deviennent si pesans, et sont tellement embarrassés, qu'il leur est impossible de se remuer. Lorsqu'ils étaient dans cet état, leurs camarades les portaient en triomphe, en enviant leur sort et leur adresse.

CHAPITRE VI.

DÉCOUVERTE D'HERCULANUM. — DÉTAIL SOMMAIRE DE SES DIFFÉRENTES ANTIQUITÉS.

Une des éruptions les plus terribles du Vésuve a été, comme nous en avons déjà rendu compte dans l'histoire de ce volcan, celle qui détruisit l'ancienne ville d'Herculanum. Nous avons vu que ce désastre arriva la première année de l'empire de Titus et la soixante-dix-neuvième année de l'ère chrétienne. Herculanum ensevelie sous terre, le fut pendant plus de seize siècles, et c'est au hasard seul qu'on a été redevable de la découverte de cette ville.

La situation précise d'Herculanum était ignorée; les révolutions successives de tous les environs du volcan, ses fréquentes éruptions, ses laves accumulées les unes sur les autres, avaient recouvert l'ancien sol de cette ville malheureuse, à une telle élévation, qu'il n'est point étonnant que dans des siècles barbares, et où l'on s'occupait si peu de recherches pareilles, on en eût même presque entièrement perdu le souvenir. On savait bien qu'Herculanum, ainsi que Pompéi, avaient existé près du Vésuve, mais on igno-

rait à quel endroit précisément; il était d'autant plus difficile de le savoir, que des habitations nouvelles, une ville entière et un des palais du roi de Naples se trouvaient bâtis au-dessus de son ancien sol.

L'époque de la fondation d'Herculanum est inconnue; il paraît, d'après le récit de Denys d'Halicarnasse, que cette ville était de l'antiquité la plus reculée; que les Osques, les Cuméens et les plus anciens peuples l'habitèrent successivement : ce qu'il y a de certain, c'est que les Romains s'établirent dans cette partie de l'Italie environ 293 ans avant Jésus-Christ, et occupèrent particulièrement Herculanum, qu'elle fut même mise au nombre des colonies romaines, ainsi qu'il a été prouvé par une inscription qu'elle avait consacrée à L. Munatius Concessanus, son préteur, inscription qui a été trouvée dans les environs d'Herculanum. Mais sans nous arrêter à discuter le terme de sa durée ou les circonstances de sa ruine, essayons de tracer l'histoire de sa découverte, et, pour ainsi dire, de sa résurrection.

Un prince d'Elbeuf de Lorraine étant allé à Naples en 1706, à la tête de l'armée impériale qu'on avait envoyée contre Philippe V, épousa, en 1713, une fille du prince de Salsa. Ce mariage l'ayant engagé à se fixer à Naples, il voulut avoir une maison de campagne près de cette ville, et

se détermina à en faire bâtir une, en 1720, à Portici, sur le bord de la mer. Il voulut l'orner de marbres anciens, et acheta quelques morceaux rares que lui apporta un cultivateur qui les avait trouvés en creusant un puits dans les environs. Le prince fit alors l'acquisition du terrain du paysan, et y fit travailler lui-même. Ses fouilles lui procurèrent d'abord de nouveaux marbres en abondance, des débris de colonnes, et quelques statues de sculpture grecque. Les travailleurs rencontrèrent plusieurs colonnes d'albâtre fleuri, et de nouvelles statues dont le prince d'Elbeuf fit présent au prince Eugène de Savoie. A cette découverte succéda celle d'une grande quantité de marbre d'Afrique très précieux. Ces richesses, exagérées encore par la renommée, ouvrirent les yeux au gouvernement napolitain, qui, devenu jaloux, fit suspendre et cesser les excavations.

Le roi de Naples se détermina, peu de temps après, à faire poursuivre avec vigueur les fouilles Fouilles d'Herculanum, n° 75.[1]

[1] Cette planche de notre Atlas, destinée à représenter les fouilles d'Herculanum, est une composition de Robert. Tous les voyageurs qui ont été voir, sur les lieux mêmes, les excavations et les travaux pratiqués dans cette ancienne ville, savent qu'étant recouverte de laves et de matières volcaniques à une hauteur très considérable, la ville de Portici se trouvant encore construite au-dessus de son ancien sol, il a été impossible d'y parvenir autrement que par des galeries souterraines, recomblées à mesure qu'elles étaient ouvertes. Voy-

entamées par le prince d'Elbeuf, et le succès surpassa de beaucoup son attente. La terre ayant été creusée par ses ordres jusqu'à quatre-vingts pieds de profondeur, on découvrit enfin le sol d'une ville entière abîmée et ensevelie sous Portici et Resina, villages distans de six milles de Naples, entre le mont Vésuve et le bord de la mer. On n'eut plus alors aucun doute que ce ne fût l'ancienne ville d'Herculanum. Les excavations ayant été poussées plus avant, on en retira tant d'antiquités de toute espèce, que dans l'espace de six ou sept ans elles ont formé au roi des Deux-Siciles un muséum unique, et dont chaque objet est d'un grand prix.

Parmi les ruines et les débris de cette malheureuse ville, on reconnut plusieurs édifices d'une vaste étendue; de ce nombre sont un temple où était une statue de Jupiter, et un théâtre presque dans son entier. Ce monument, entre autres, nous a paru mériter une singulière attention, aussi lui avons-nous consacré un chapitre parti-

lant donner une idée des fouilles faites dans l'intérieur des terres, Robert, en suivant l'essor de son imagination, s'est pourtant conformé à la vérité en plaçant sur les devans de sa composition une partie des différentes curiosités qu'on a retirées de cette ancienne et malheureuse ville, soit en vases, soit en peintures antiques, parmi lesquelles on distingue le Centaure Chiron enseignant au jeune Achille à jouer de la lyre, et une composition allégorique à la naissance de Téléphe, fils d'Hercule, qui fut allaité et nourri par une biche.

culier. Il est certain que sa magnificence et sa richesse peuvent donner une grande idée du goût des habitans d'Herculanum pour leurs spectacles. Ce peuple était célèbre par sa passion pour ce genre d'amusement; et même quelques auteurs contemporains ont poussé l'exagération jusqu'à écrire que les habitans d'Herculanum, menacés d'une ruine prochaine, préférèrent le plaisir du spectacle à leur propre salut, et s'y laissèrent surprendre par la flamme et une grêle de pierres enflammées. Mais Dion nous apprend que l'embrasement du Vésuve fut précédé de tremblemens de terre qui durèrent plusieurs jours. D'ailleurs, si ce malheur fût arrivé, on aurait sans doute trouvé beaucoup de squelettes dans les fouilles que l'on a faites à ce théâtre.

Entre plusieurs objets de curiosité de ce genre était un squelette d'homme presque tout entier, qu'on a découvert à Herculanum, sous l'escalier d'une maison, tenant encore dans une main une bourse pleine de petite monnaie; on tenta de le transporter, mais à peine l'eut-on touché légèrement, qu'il se convertit en poussière.

La découverte du théâtre fut suivie de celle des temples qui en étaient peu éloignés; on trouva d'abord les ruines de deux de ces temples, de différentes grandeurs; l'un avait cent cinquante pieds de longueur sur soixante de large, et l'autre soixante pieds sur quarante-cinq. Ce dernier n'était peut-

être qu'une espèce de chapelle, nommée par les Latins *Ædicula*. Cependant l'intérieur avait des colonnes entre lesquelles étaient alternativement des peintures à fresque, et de grandes tables de marbre enchâssées d'espace en espace dans toute la longueur des murs. Sur ces tables on lisait les noms des magistrats qui avaient présidé à la dédicace du temple, ainsi que les noms de ceux qui avaient contribué à le bâtir ou à le réparer.

Vis-à-vis de ces deux temples on a trouvé un troisième édifice que plusieurs savans conjecturent être le *forum civil* d'Herculanum, ou un de ces temples que les anciens nommaient *Périptères*. Le terre-plain ou la surface de cet édifice formait un parallélogramme long de deux cent vingt-huit pieds et large de cent trente-deux : il était environné de colonnes qui soutenaient les voûtes du portique en dehors; dans l'intérieur de l'édifice il y avait d'autres portiques également soutenus de colonnes : elles étaient au nombre de quarante-deux; les statues de bronze placées entre les pilastres ont presque toutes été trouvées fondues, détruites, brisées ou mutilées. Le dedans de ce monument était pavé de marbre, et ses murs peints à fresque : une partie de cette peinture a été taillée avec la muraille, et transportée dans le cabinet du roi des Deux-Siciles.

Toutes les rues d'Herculanum étaient tirées au cordeau, et avaient de chaque côté des parapets pour la commodité des gens de pied : elles étaient, comme le sont celles de Naples, pavées de pierres et de laves. Cette découverte ne peut laisser aucun doute qu'il n'y ait eu, avant la destruction de ces malheureuses villes, des éruptions du Vésuve à des époques encore plus reculées, puisque dès ce temps les villes des environs étaient pavées de laves.

L'intérieur de plusieurs maisons d'Herculanum était peint à fresque, et contenait une grande quantité de tableaux représentant ou des sujets de la fable ou de l'histoire. Le roi des Deux-Siciles les a fait transporter presque tous dans son palais de Portici. Un grand nombre de ces peintures sont accompagnées d'ornemens de fleurs, d'oiseaux posés sur des cordelettes, suspendus par le bec ou par les pieds, de poissons ou d'autres animaux. Au reste, ces tableaux transportés chez le roi des Deux-Siciles forment près de sept cents morceaux de différente grandeur. Il est vrai que la plupart n'ont que dix ou douze pouces de hauteur sur une largeur proportionnée; un grand nombre représentent de jolies figures de femmes isolées, peintes sur des fonds noirs ou très bruns, de petits amours, des arabesques, différens animaux, des vases, des coquillages, etc.

Parmi les grands tableaux, il y en a deux qui méritent d'être décrits, et qui furent trouvés dans deux niches, au fond du temple d'Hercule; dans le premier est peint un Thésée, semblable à un athlète, tenant la massue élevée et appuyée sur le bras gauche, ayant sur l'épaule un manteau de couleur rouge, avec un anneau au doigt. Le Minotaure, avec la tête d'un taureau et le corps d'un homme, est étendu à ses pieds. La tête du monstre paraît tout entière : le corps est représenté en ligne presque droite et très bien raccourcie. Trois jeunes Grecs sont autour du héros; l'un lui embrasse le genou, le second lui baise la main droite, le troisième lui serre le bras gauche avec affection. Une fille, qu'on croit être Ariane, porte la main sur sa massue, et on voit dans un coin du tableau une septième figure, qu'on croit être Minerve ou Diane.

Le tableau qui décorait l'autre niche est aussi composé de plusieurs figures de grandeur naturelle : la plus apparente est une Flore. Elle est assise dans une attitude fort noble, et parée d'une couronne de fleurs. A sa gauche est une corbeille remplie de fruits, et derrière elle un faune joue de la flûte à sept tuyaux. En face de cette femme est un Hercule, caractérisé par sa peau de lion et la massue sur laquelle il est appuyé. Une divinité ailée et couronnée de laurier, tient d'une main des épis de blé, et de l'autre montre à

Hercule un enfant, que l'on peut croire être le sujet principal du tableau : cet enfant serait alors Télèphe, fils d'Hercule; il est allaité par une biche qui lui lèche la cuisse en levant une jambe de derrière pour le laisser téter avec plus de facilité. Aux deux côtés d'Hercule, on voit un lion et un aigle qui sont médiocrement peints, ainsi que la figure de la biche, qui est beaucoup trop petite. L'enfant est mal dessiné. Au reste, la composition de ce morceau est assez bien liée, et la figure de la Flore est surtout d'une bonne manière, très bien drapée et d'un grand caractère. Ces deux tableaux ont six à sept pieds de hauteur sur cinq de large.

On a découvert encore plusieurs autres peintures antiques assez considérables par la grandeur, dont les sujets sont très difficiles à déterminer. L'un représente Hercule encore enfant, qui étouffe entre ses mains les deux serpens que, suivant la fable, Junon avait envoyés contre lui.

Parmi les peintures les plus célèbres de Zeuxis, dont Pline fait mention, il cite avec éloge ce même sujet traité par ce grand peintre. « Jupiter, « dit-il, paraît dans toute sa gloire assis sur son « trône, les dieux sont présens, et l'on voit « Hercule, encore enfant, qui étrangle et étouffe « un serpent en présence d'Amphitryon, et d'Alc« mène, sa mère. » Ceux qui connaissent la

peinture même d'Herculanum, gravée dans la collection du roi de Naples, ne reconnaîtront point à cette magnifique description le tableau de Zeuxis; c'est bien sûrement le même sujet, mais très mal exécuté. [1]

Oreste, reconnu par sa sœur Iphigénie, est, à ce que l'on croit, le sujet d'un de ces tableaux. Un autre représente le centaure Chiron apprenant à Achille à jouer de la lyre. Ce sont enfin divers morceaux de la fable ou de l'histoire, ou des sujets qui ont rapport au culte religieux, et entre autres deux représentations de sacrifices égyptiens et de prêtres en habits blancs et sacerdotaux.

Deux de ces morceaux, singulièrement curieux, et qui représentent sans doute des cérémonies religieuses du culte d'Isis et d'Osiris, nous ont paru devoir entrer dans le petit nombre de ces peintures antiques dont nous avons fait choix pour notre ouvrage. Il faut cependant convenir que plusieurs de ces peintures, surtout les morceaux d'une certaine étendue, sont en général fort médiocres pour le dessin ou la com-

[1] *Magnificus est Jupiter ejus in throno, adstantibus diis, et Hercules infans draconem strangulans Alcmena matre coram pavente et Amphitryone.* Il serait difficile de dire si la peinture antique d'Herculanum a été faite d'après le tableau de Zeuxis; en tout cas, on pourrait assurer que c'en est une bien mauvaise copie.

position, et surtout pour le coloris. Soit que ce défaut vienne des couleurs mêmes, ou que le temps, et ce qui est encore plus vraisemblable, les cendres dont elles ont été couvertes les ait altérées, les chairs y sont presque toujours d'un rouge de brique outré et désagréable, et les gradations du coloris rarement observées.

Ce qu'il y a de vraiment estimable du côté de l'art dans cette nombreuse collection, est une suite de petits tableaux, soit paysages, fruits, animaux, arabesques ou sujets de fantaisie, dont la plupart sont traités, sur des fonds bruns ou noirs, avec infiniment de goût et d'esprit; c'est aussi ceux dont nous avons cherché de préférence à donner une idée à nos lecteurs.

Tous ces morceaux de peinture étant à fresque, seul genre connu des anciens, il a fallu avoir recours à de grandes précautions pour pouvoir les retirer du fond des excavations d'Herculanum, sans les rompre ni les endommager; on a suivi la méthode décrite par Varron, et qui fut employée, suivant cet auteur, pour enlever des peintures fort estimées qui décoraient le temple de Cérès du grand cirque à Rome.

Après avoir ouvert à petits coups de marteau la muraille autour du tableau qu'on veut transporter, on fait en sorte, autant qu'il est possible, que les quatre côtés soient en ligne droite; après quoi on appuie dessus quatre morceaux de bois

contenus et resserrés avec de longues clefs de fer. Cette opération faite, on scie la muraille parderrière, et on enlève ensuite le tableau, en prenant la précaution de le garnir avec une table d'une espèce d'ardoise ou d'une pierre mince et noire appelée *lavagna*, unie avec un fort mastic au corps même de la muraille sur laquelle est la peinture à fresque. On a d'autant plus de facilité à enlever ainsi ces peintures, que l'enduit sur lequel on peignait était épais et solide, au point que tous les tableaux de grandeur médiocre ont été détachés sans souffrir aucune altération. On n'a eu qu'à les soutenir avec des bandes de fer battu et à les doubler de cette lavagna.

Peintures antiques d'Herculanum.

On distingue particulièrement, dans le Muséum de Portici, les morceaux de peintures antiques d'Herculanum, représentant des centaures mâles ou femelles, peints sur des fonds noirs. Ces figures isolées paraissent absolument en l'air, et, par cette invraisemblance, peuvent être regardées comme du genre de l'arabesque. Leur bizarrerie n'exclut ni l'agrément ni la grâce; et ces jolies compositions sont d'ailleurs peintes avec toute la finesse et le goût de nos artistes modernes.

Soit que ces êtres fabuleux représentent des peuples imaginaires, que l'on croyait autrefois avoir habité la Thessalie, soit qu'ils désignent par une sorte d'emblème les premiers hommes

qui ont su dompter des chevaux, il paraît que ce mélange de deux natures avait offert quelque attrait aux plus fameux artistes de l'antiquité. Lucien dit que Zeuxis s'était plu à les faire entrer dans plusieurs de ses compositions; et il décrit avec éloge un tableau dans lequel ce peintre célèbre avait représenté une centauresse allaitant ses petits; il ajoute que les jeunes centaures, en tétant leur mère, regardent avec plaisir et sans paraître effrayés un jeune lionceau que le père centaure leur présente, pour les accoutumer sans doute à la vue de cet animal.

Centauresse allaitant un de ses petits, n° 76.

Ce précieux tableau de Zeuxis n'ayant malheureusement pas été conservé, nous y suppléerons en quelque sorte par un bas-relief antique qui représente une centauresse allaitant aussi un de ses enfans, et dont Winckelmann parle dans ses *Monumenti inediti*.[1]

Ce savant antiquaire, après avoir décrit plusieurs pierres gravées ou camées antiques, re-

[1] *Si sovverrà della pittura di Seuse descritta con vivi colori da Luciano, e rappresentante due Centauri bambini di diverso sesso, che poppando guardavano con un piacere fanciullesco un picciol leoncino mostrato loro per impaurirgli dal Centauro lor padre. Nella villa Borghese vedesi in un bassorilievo un altra Centauressa che allatta parimente il suo bambino, e tanto questa quanto quella son simili al frammento d'un cammeo insigne esistente nel museo Strozzi a Roma.* (WINCKELMANN, *Monumenti inediti*, vol. II, part. prima, p. 107.)

présentant des centaures, placés dans les palais Strozzi et Borghèse à Rome, prouve que la représentation de ces êtres chimériques a été souvent adoptée, et même par les Egyptiens; il cite dans cet ouvrage plusieurs monumens du même genre chez cet ancien peuple, et particulièrement un centaure égyptien sculpté en bas-relief sur une pierre de basalte très curieuse que l'on voit à Bologne, dans le muséum qu'y fonda le pape Benoît XIV.

Les Centaures, nos 77 et 78.

Au reste, si les compositions que nous offrons ne sont pas de Zeuxis, on peut dire qu'elles seraient dignes de lui par leur grâce et leur élégance. L'une représente l'éducation d'un jeune homme par une centauresse, et l'autre, plus allégorique, exprime avec énergie l'empire et la domination de l'amour; emblèmes que nous voyons reproduits sous différentes formes par les anciens, et en peinture comme en sculpture.

Dans un camée antique, c'est un amour jouant tranquillement de la lyre sur le dos d'un lion, qu'il charme par la douceur de ses accords. Sur plusieurs pierres gravées antiques, nous voyons ce même amour conduisant avec un fil un lion énorme, ce qui présente toujours le même emblème.

On distingue encore parmi les statues du palais Borghèse, le groupe d'un centaure ayant les mains attachées derrière le dos, avec un petit

amour couronné de laurier qui est assis sur sa croupe, et l'asservit en le prenant par les cheveux. Ici c'est une bacchante qui, par ses coups redoublés et la fureur dont elle paraît animée, caractérise et désigne son empire sur un centaure qu'elle a dompté.

La Marchande d'amours, n° 79.

Peu de morceaux de peinture, soit antique, soit moderne, ont eu un suffrage aussi universel que la charmante composition connue sous le nom de *la Marchande d'amours* d'Herculanum. Vien, lorsqu'il était directeur de l'Académie de France à Rome, s'est plu à en faire une copie qu'il a ornée et embellie d'accessoires remplis de goût, mais qui ne sont point dans l'original antique, absolument tel que nous le donnons dans notre collection.

Voici l'explication que l'on trouve du sujet de cette peinture antique dans les Monumens d'Herculanum, imprimés à Naples : *Potrebbe dirsi che abbia forse voluto il dipintore rappresentarci tre Amorini, de' quali uno riposa in seno di Venere, accompagnata dalla Persuasione; e l' altro desidera scappar dalle mani dell' Indigenza o dalla Parca, mentre il terzo sta ristretto, nel carcere, e giace nel bujo.* Pit. ant. d'Herc., tom. III, pag. 57. [1]

[1] On pourrait dire que le peintre a voulu représenter trois petits Amours, l'un se reposant sur le sein de Vénus, accom-

Rien n'indique pourtant que ce soit Vénus que le peintre ait voulu représenter, ni que la figure allégorique soit la Persuasion, et moins encore l'Indigence. D'ailleurs, le lieu de la scène n'est autre chose que l'intérieur d'un appartement de femme, et ne ressemble point au séjour de la déesse des Amours; tout y est extrêmement simple; et cette simplicité en fait le charme.

Deux jeunes personnes d'une figure aimable, modeste, y sont représentées au moment de faire une emplette bien intéressante, à en juger par l'air d'attention qui règne entre elles : l'empressement des petits amours et de la femme qui les montre, comme le ferait une marchande d'oiseaux, indique assez que le marché est prêt à se conclure : c'est sans doute une acquisition très nécessaire, mais le choix est délicat; et c'est ce que le peintre a cherché à représenter dans l'air de doute et d'embarras qu'il a donné à ces deux charmantes personnes.

L'explication suivante du même sujet, donnée par un homme de beaucoup de goût, nous semble plus naturelle.

« L'emblème de cette peinture antique, quelle « que soit sa véritable signification, est digne « d'Anacréon.

pagnée de la Persuasion ; l'autre désirant s'échapper des mains de l'Indigence ou d'une Parque, pendant que le troisième reste couché et renfermé dans la prison

« Elle présente, d'une part, trois jeunes femmes d'âge un peu différent; toutes trois belles, « ou jolies. Les amours de trois âges et de trois « expressions diverses. L'imagination, aidée par « ce détail, pourrait voir dans cette charmante « composition les Grâces choisissant chacune « l'Amour qui convient à son caractère. Voici « comme le peintre aurait pu imaginer cette « scène agréable.

« Vénus, en s'éloignant de ses compagnes, « aurait laissé dans un lieu retiré cette jolie vo- « lière. Celle de ses trois suivantes dont le ca- « ractère est plus sérieux aurait choisi l'Amour « le plus raisonnable; la Grâce naïve aurait ré- « servé pour elle l'Amour enfantin, et présen- « terait à sa sœur, plus vive et plus animée, un « Amour qui semble impatient de faire usage « de ses ailes. »

Cette explication n'est pas, à la vérité, fondée sur de profondes recherches de l'antiquité; mais elle ne contrarie pas les idées de la nature : et si l'austère érudition ne l'adopte pas, l'imagination française pourrait ne la pas rejeter.

Dans un autre morceau de peinture antique, qui porte le n° 80, est une jolie femme couchée sur un monstre marin, auquel elle verse à boire; ce ne peut être qu'une bacchante. L'animal, qui a la tête d'un tigre, et le vase que tient cette jeune femme, paraissent désigner que Bacchus

La Bacchante et le Monstre marin, n° 80.

a inspiré cette allégorie dont le sens nous est inconnu. [1]

Ces représentations de figures ainsi isolées, et se détachant sur un fond plus ou moins coloré, étaient apparemment fort en usage et fort goûtées chez les anciens, car on en voit beaucoup dans les peintures d'Herculanum. Celle-ci est peinte sur un fond rouge, et la draperie de la bacchante est d'un vert mêlé de jaune.

Le Repas antique, n° 81.

L'un des morceaux principaux des peintures d'Herculanum est celui qu'on trouvera sous le n° 81 ; il est d'autant plus curieux, que représentant un repas, une scène domestique, il peut nous donner une idée des mœurs et des usages des anciens dans leur particulier et l'intérieur de leurs maisons. Il a été trouvé parfaitement conservé dans les fouilles et les excavations de Resina, petit village bâti à cent vingt pieds au-dessus du sol d'Herculanum. L'original est environ de deux pieds en carré.

L'usage des anciens de prendre leurs repas sur des lits est ici bien établi : ils en avaient de deux espèces, ou qui portaient au moins des noms différens. Ceux sur lesquels ils prenaient leurs repas, se nommaient *tricliniares*, au lieu

[1] Ne pourrait-on pas penser aussi que cette charmante figure, qui est représentée avec un caractère de douceur et de tranquillité, serait l'emblème de l'Espérance, portée dans le vague de l'air par une Chimère, et se plaisant à la nourrir ?

que les lits destinés au sommeil s'appelaient *cubiculares*.

On remarquera sans doute et la manière de boire et l'espèce de vase dont l'homme se sert ; vase donné et indiqué par la nature dans la corne du bœuf ou d'un autre animal. On ne saurait douter que ce n'ait été effectivement la forme des premiers vases dont les hommes ont fait usage ; souvent même ils l'ont adoptée dans ceux dont ils se servaient pour ornemens, et on en connaît beaucoup parmi les vases étrusques ou les vases campaniens qui ont été sans contredit une des premières productions de l'art. On s'en servait aussi quelquefois dans les sacrifices, et depuis cette forme a été encore employée pour des vases d'une très grande proportion, tels que ceux qui sont exécutés en marbre et que l'on voit placés à l'entrée de la villa Borghèse à Rome. [1]

Il paraît que les anciens faisaient faire ces vases de différentes matières : ils en avaient en or, en argent, et l'on a conservé les fragmens

[1] La nature a fourni aux hommes presque tous les principaux ustensiles dont ils ont eu besoin dans les temps où ils vivaient dans la plus grande simplicité. Les coquillages, quelques enveloppes de fruits, ont été, ainsi que ces cornes d'animaux, leurs premiers vases ; les feuilles de certains arbres les ont couverts ; les arêtes des poissons leur ont servi à coudre et à rassembler des peaux pour se vêtir. Ce n'est pas tout : lorsqu'ils sont devenus plus industrieux, et qu'ils ont voulu joindre l'agréable à l'utile, la nature leur a

d'un vase de verre, dans le muséum de Portici. Quant à la manière de boire, en laissant couler de loin la liqueur dans la bouche, sans que le vase touche aux lèvres, quelques auteurs anciens, tels qu'Athénée, Aristophane, etc., en font mention. C'était même une prouesse de boire ainsi du même trait en se servant de grands verres faits exprès, et auxquels les Grecs avaient donné un nom particulier.

On doit faire encore attention à cet usage plus familier chez les anciens que parmi nous, qui consistait à répandre et à semer des fleurs sur les tables et dans les lieux destinés aux repas. On voit dans Plutarque qu'on portait la recherche en ce genre jusqu'à embaumer et arroser d'eaux odoriférantes le pavé des salles où l'on mangeait.

Quant au costume, à l'habillement des figures, il ne pouvait être sans doute plus léger, ni dans un plus grand désordre. Un pareil négligé est assez naturel dans un pays fort chaud, et il existe encore parmi le peuple. Les hommes et les femmes portent aussi, surtout à Naples, leurs

encore fourni les formes les plus élégantes dans les fleurs, les fruits, les coquillages, les plumes des animaux, les ailes des papillons ; elle leur a offert, pour varier les combinaisons, les compartimens, les assortimens des couleurs, tout ce que nous imitons et admirons encore dans nos parterres, dans nos écrins, dans ces variétés des agates, des pierres précieuses. Ainsi l'homme n'a véritablement que le mérite de l'imitation, et la nature libérale a pourvu à nos plaisirs comme à nos besoins

cheveux assez ordinairement renfermés dans des filets, comme la femme qui figure dans la scène du repas, et dont la coiffure est une espèce de réseau ou filet tissu d'or.

Il resterait à savoir ce que contenait cette cassette apportée par une esclave, et à quel usage elle pouvait être destinée. Serait-ce ou quelque baume précieux ou quelque parfum rare, dont les anciens avaient coutume de se servir à la fin de leurs repas? Les savans éditeurs de l'ouvrage sur les peintures d'Herculanum, qui nous servent de guides dans nos descriptions, pensent que ce petit coffre pouvait avoir quelque rapport au soin et à la recherche particulière que les femmes surtout apportaient à leur chaussure ; celle dont nous parlons étant représentée les pieds nus, et quittant le lit après le repas, ce serait alors cette partie de son ajustement qui y serait renfermée, et que lui apporte une jeune esclave.

Prêtresse de Bacchus, n° 82.

Nous avons réuni sur la même planche deux autres morceaux de peinture antique, dont l'un représente une bacchante ou prêtresse de Bacchus, et l'autre une nymphe cueillant une fleur.

Nymphe cueillant une fleur, n° 83

Ces deux jolies figures, dont les originaux ont environ dix pouces de hauteur, ont l'intérêt de la simplicité et du naturel, qualités précieuses qui caractérisent le plus souvent les ouvrages des anciens, et qui ont un droit inaltérable à nos suffrages dans les productions des arts.

Arabesques d'Herculanum.

L'une de ces peintures représente une cigale conduisant un char que traîne un perroquet.

Lorsqu'on examine les productions des arts d'un peuple ancien et célèbre, on désire connaître le sujet qu'elles représentent, la destination des ouvrages, le temps où ils ont été exécutés, le nom de leur auteur; et cette curiosité est fort naturelle sans doute : elle s'accroît par les difficultés qu'on trouve à la satisfaire; si le sujet est obscur, on est porté à lui supposer une importance que le plus souvent il n'a pas méritée.

Les peintures allégoriques, destinées par leur nature à devenir de plus en plus inintelligibles, exercent vivement la curiosité, et plus particulièrement encore si on soupçonne qu'elles soient satiriques.

Les arabesques peuvent aisément passer pour des allégories. Ce genre de peinture, destiné à l'ornement et à la décoration, permet des assemblages d'objets extraordinaires; et l'on est toujours tenté de penser qu'ils n'ont point été réunis sans projet et sans quelque intention secrète. Les arabesques ne sont cependant, en effet, que des rêves; et le bon goût exige seulement qu'ils soient agréables, et qu'ils ne représentent pas des songes de malades.

Nous hasardons cette légère observation sur ces différens genres, parce que nous avons cru devoir en orner notre collection, et que l'objet

dont nous allons parler, a été regardé comme une satire allégorique sur Néron et sur Sénèque.

La Cigale et le Perroquet n° 84.

On a cru voir dans la cigale conductrice cet empereur, ou plutôt ce tyran, dont un des principaux talens était de chanter sur les théâtres publics, et qui mettait plus d'importance à être bon cocher qu'à bien conduire un empire. Dans le perroquet soumis au joug, on se rappelle un philosophe fort en paroles, mais auquel on reproche des actions faibles et condamnables, au moins d'après les apparences.[1]

Cette peinture a seize pouces de long sur six environ de hauteur. Elle fut trouvée dans les excavations d'Herculanum, au-dessous du village de Resina, en 1745; elle est tirée du premier volume des *Peintures d'Herculanum*.

L'Amour conduisant un char traîné par des cygnes, n° 85.

Le morceau qui suit représente un petit Amour qui conduit des cygnes attelés à un char; les deux autres, qui sont au bas de la même planche, et qui tiennent de l'arabesque, peuvent être regardés comme des espèces d'*ex-voto*, ou d'emblèmes en honneur de quelques divinités, puisqu'on y voit les attributs qui leur étaient particuliers. Ainsi, on peut croire que, dans le premier, c'est Vénus désignée par les cygnes et l'Amour con-

[1] Quelques auteurs ont écrit qu'après le meurtre d'Agrippine, commis par les ordres de Néron, Sénèque fut le premier qui chercha à en pallier l'horreur.

duisant le char de sa mère; les autres peuvent avoir pour objet Apollon et Isis; l'un indique par la lyre, le carquois et les flèches, et l'autre par le sistre, qui était un instrument affecté au culte de cette déesse.

Le Sacrifice, n° 86.

Nous pensons qu'il en est de même du morceau placé au milieu de la planche, c'est sûrement un sacrifice offert à Minerve ou à Pallas; la composition et l'exécution en sont agréables.

TABLEAUX DE SALLE A MANGER.

Dans l'immense quantité de peintures antiques de tous genres, et sur toutes sortes de sujets, trouvées à Herculanum, on a cherché à réunir plusieurs morceaux d'une même espèce, et qui, renfermant des fruits, des œufs ou des animaux, semblent avoir été composés pour orner une salle à manger.

Vases et corbeilles de fruits, n° 87.

Plusieurs vases de verre d'une grande étendue doivent convaincre que les anciens en savaient au moins autant que nous dans l'art de la verrerie. A côté d'un de ces vases, on en voit deux autres qui paraissent être de terre : on nommait ces vases *ollæ*; et les raisins qu'on y tenait ainsi renfermés, s'appelaient *uvæ ollares*. On devait sans doute à la précaution de les renfermer avec autant de soin, le moyen de les conserver.

Un morceau d'une composition et d'une nature particulière, mérite surtout notre attention : c'est celui qui réunit tous les attributs de Bacchus; il fut trouvé en 1754. Ce morceau, de

quatre pieds environ, était attaché par des crampons de fer à la muraille de la chambre dans laquelle il était renfermé; particularité qui semblerait prouver quel cas on en faisait, puisqu'il n'a pas été peint sur le lieu même, ainsi que la plus grande partie des peintures antiques d'Herculanum.

Parmi les différens objets représentés dans ce tableau, on doit remarquer dans la corbeille qui est sur le dernier gradin, un vase de la forme d'une corne de bœuf : nous avons déjà vu dans une de ces peintures antiques, l'usage de ces sortes de vases plus particulièrement représentés. Il y a tout lieu de croire, comme nous l'avons dit, que c'est l'origine des premiers vases dont les hommes se sont servis pour boire; et ils ont été désignés par les Arabes et les Indiens parmi les attributs particuliers à Bacchus.

Eschyle dictant une de ses pièces, n° 88.

Nous allons nous occuper de deux morceaux de peinture antique des plus curieux du muséum de Portici. Quelques personnes pensent que celui reproduit dans notre gravure, n° 88, pourrait être le poète Eschyle récitant ou dictant une de ses pièces, les têtes connues de Sophocle et d'Euripide ne ressemblant point à la figure principale, on a lieu de penser que ce devait être Eschyle, qui était sûrement en réputation à Herculanum, puisque dans les fouilles de cette ville, on a découvert un billet de théâtre, et pour l'une

de ses pièces, sur lequel était écrit le nom d'Eschyle : ces billets, chez les anciens, étaient en ivoire, et s'appelaient *tesseræ*.

Sur la table qui est devant la femme écrivant sous la dictée du poète, on voit un grand masque, pareil à ceux dont on a déjà parlé, et qui sont représentés souvent et avec différens caractères dans plusieurs de ces fragmens antiques.

Concert antique, n° 89. L'autre morceau représente une réunion de différens joueurs d'instrumens, parmi lesquels on peut remarquer, comme une singularité, l'espèce de bandeau ou de muselière[1] attaché sur les joues du musicien jouant de la double flûte. Ce bandeau était sans doute nécessaire pour soutenir et renforcer les muscles en action, afin de pouvoir jouer long-temps de cet instrument, qui devait être très fatigant.

Le joueur de flûte est accompagné par une femme qui touche d'une sorte de lyre ou de harpe. Il y a apparence que, suivant l'usage des anciens, la musique se joignait au chant, ou à la déclamation de cette femme assise, qui, tenant à la main un rouleau ou volume, récite sans doute des vers ou quelque hymne, et que les hommes qui sont derrière, et comme elle couronnés de laurier, formaient un chœur de musique dans certains passages.

[1] Elle se nommait *capistrum*.

Ces deux morceaux, de même grandeur, et à peu près de seize pouces en carré, ont été trouvés en 1761.

Les Danseurs de corde, n° 90. Rien n'est plus propre à prouver combien les hommes se sont ressemblés dans tous les temps, non seulement par leurs passions, mais même par leurs goûts, que les peintures antiques réunies dans les gravures, n° 90 de notre Atlas. Ces danseurs de corde, appelés par les Grecs *schœnobates*, *acrobates*, et par les Latins *funambuli*, étaient aussi recherchés, et peut-être plus goûtés que de nos jours. Ces funambuli plaisaient si fort aux Romains, avides de tous les genres de plaisirs, qu'ils les préféraient à leurs meilleurs spectacles. Térence lui-même l'éprouva, et se plaint de ce que, pendant la représentation d'une de ses pièces, un nouveau funambule ayant paru, attira tellement l'attention des spectateurs, qu'ils ne pensèrent plus à autre chose. *Ita populus, studio spectaculi cupidus, in funambulo animum occupaverat.*

Parmi ces schœnobates ou funambules, les uns dansaient sur la corde lâche, les autres couraient sur une corde tendue horizontalement, il y en avait qui tournaient autour d'une corde comme une roue d'un essieu. Plusieurs auteurs anciens se sont plu à parler et à rendre compte de leurs jeux et de leurs tours d'adresse les plus difficiles et les plus extraordinaires. On cite comme un trait

d'humanité de Marc-Aurèle d'avoir ordonné qu'on mît des matelas sous les funambules, parce que cet empereur s'étant trouvé un jour à leur spectacle, un de ces malheureux pensa périr en se laissant tomber. Depuis on tendit un filet sous les cordes, pour empêcher que ceux qui éprouveraient le même accident se fissent aucun mal.

Enfin les hommes funambules ne suffisant plus pour amuser le peuple, on dressa les bêtes à cet exercice; et Pline assure que de son temps on avait accoutumé et dressé des éléphans même à marcher et à se tenir en équilibre sur des cordes, en portant des hommes et des litières; Néron en fit paraître dans les jeux qu'il institua en l'honneur d'Agrippine.

Allusion satirique au poëme de l'*Enéide*, n° 91.

Ces peintures singulières sont gravées dans le troisième volume d'Herculanum. Le morceau placé dans le milieu de ces arabesques, et peint dans le même genre, mérite encore une attention particulière, puisqu'on ne peut douter que ce n'ait été une allusion satirique au poëme de *l'Énéide*, où le héros chanté par Virgile est représenté avec tout le ridicule imaginable, portant son père dans ses bras avec la petite cassette de ses dieux pénates, et le petit Ascagne, qu'il conduit par la main.

Scènes comiques, n°s 92 et 93.

Deux peintures antiques, trouvées dans le quatrième volume des *Antiquités d'Herculanum*, et que nous reproduisons, sont infiniment curieuses, et peut-être uniques dans leur genre. Il est vraisemblable que le peintre a voulu représenter deux scènes comiques : il serait difficile d'en déterminer le sujet; mais qui sait si ces manuscrits d'Herculanum ne renfermaient pas les comédies qui avaient servi de modèle au peintre?

Pline parle d'un certain Callade, qui excellait dans les représentations de scènes comiques, et d'un Antiphile, qui était célèbre pour les tragiques. Quant à l'action des différens personnages, l'une de ces figures, qui paraît représenter un rôle de valet, un dave, est aisée à reconnaître à son habit court, qui était chez les anciens l'habillement des esclaves.

Le geste qu'il fait de sa main droite, est un geste de dérision qui s'est perpétué jusqu'à nous : l'embarras de la jeune personne qu'il veut désigner, et que l'on voit sourire en se couvrant le bas du visage, peut servir à l'expliquer. Quant au masque horriblement chargé que porte l'esclave, tout le monde sait que l'usage des anciens était d'employer et de donner à leurs acteurs des masques qui, de près, paraissaient hideux; mais dont la difformité disparaissait, au moins en partie, par l'éloignement où se trouvaient les spectateurs dans des théâtres d'une prodigieuse étendue : d'ailleurs la conformation de ces

masques avait pour but d'augmenter et de fortifier infiniment la voix de l'acteur, et celui de ce dave désigne clairement, par sa forme, cette destination.

Il n'est pas aussi aisé de déterminer le sujet de l'autre morceau de peinture antique, n'y voyant point une action décidée : c'est, à ce qu'il paraît, une espèce de concert grotesque, dans lequel l'un des acteurs, représenté comme l'étaient les *tibicen* ou joueurs de flûte publics, tire des sons de deux flûtes à la fois ; usage pratiqué parmi les anciens, et connu par quantité de bas-reliefs, de vases campaniens, plus connus sous le nom de vases étrusques et de pierres gravées antiques.

Arabesques égyptiens, nos 94 et 95.

Un genre de peinture qui paraît avoir été plus particulièrement adopté par les anciens habitans d'Herculanum, est celui des arabesques : c'est aussi un de ceux dans lesquels on doit convenir que leurs artistes ont excellé. Nous avons pensé devoir réunir sur deux planches une partie des morceaux de ce genre, qui tiennent le plus du caractère égyptien.

Soit que le plus grand nombre de ces jolies peintures ait été, comme il y a grande apparence, fait à Herculanum même, ou qu'elles y aient été apportées d'Égypte, on doit être porté à croire que les habitans d'Herculanum employaient de préférence dans leur ville les artistes des Égyptiens, chez lesquels les arts étaient,

comme l'on sait, beaucoup plus anciennement cultivés que chez les Romains. Le nombre de peintures antiques, soit arabesques ou autres, dans le genre des Égyptiens, qui ont été retrouvées à Herculanum est effectivement très considérable.

Ici, tout indique et rappelle le goût de ces anciens peuples : ce sont leurs dieux même, ou les animaux et les productions de ce pays. Dans l'une, c'est le dieu Apis sous la forme d'un taureau ; dans une autre, c'est un Osiris caractérisé par la tête de cet animal ; ou c'est l'ibis, autre emblème de la Divinité chez les Égyptiens.

Quant aux paysages représentés sur ces deux gravures, on ne peut douter que ce ne soit des vues des rivages du Nil, avec les animaux qui y étaient les plus connus, tels que le crocodile et l'hippopotame, et qu'on ne retrouve que sur ses bords.

Parmi les autres arabesques réunis sur la planche n° 95, on remarquera un satyre jouant ou luttant contre un bouc ou un bélier. Cette idée grotesque ne peut avoir rapport qu'au dieu Pan, auquel les anciens attribuaient le soin et la garde des bestiaux. Cette manière de combattre à coups de tête parmi ces animaux, est prise dans la nature, et c'est ce que les Latins appelaient *arietare*, du mot *aries*, bélier.

Danseuses d'Herculanum, nos 96 et 97.

De charmantes peintures antiques, représentant des danseuses qui semblent élevées et soutenues dans les airs, furent trouvées, en 1749, dans les excavations faites près du bourg de Torre dell' Annonziata, et à peu de distance du lieu où l'on croit qu'était située l'ancienne ville de Pompéi.

On les conserve dans le Muséum de Portici, et elles font partie d'une suite de douze tableaux du même genre, représentant des figures de femmes dans des attitudes différentes, toutes isolées et peintes sur des fonds noirs, que nous avons remplacés par des nuages, pensant qu'ils convenaient mieux à ces figures, qui semblent se soutenir dans les airs.

Leur caractère fantastique pourrait faire penser que les anciens les avaient représentées sur un fond absolument obscur, afin de rappeler l'idée de certaines illusions qui nous offrent dans le sommeil des êtres que l'imagination et différentes impressions reçues pendant le jour, produisent au sein du repos.

Ces douze tableaux, de la grandeur de douze pieds et demi de haut sur huit et demi de large, étaient peints sur les murs d'une même chambre dont l'usage est incertain.

Quelques personnes pensent que ce devait être une salle à manger (*triclinium*), croyant reconnaître que l'attitude et l'action de quelques unes

de ces figures convenaient à une salle de festin; d'autres ont pensé que ce pouvait être une chambre à coucher (*cubiculum*); et, d'après ce que nous venons de dire, cette conjecture paraîtrait la plus vraisemblable; car il serait possible que ces Romains, si sensuels et si occupés de leurs plaisirs, eussent cherché, par le choix et par le caractère des sujets, à entretenir et à rappeler les impressions voluptueuses qui pouvaient rendre leur sommeil plus agréable.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que dans nos temps modernes, où nous apprécions quelquefois trop peu les ouvrages des anciens, ceux-ci feraient honneur à nos artistes par la touche, l'esprit, la finesse et la correction même du dessin. Presque toutes ces figures anciennes sont couvertes de draperies si fines, si légères, qu'elles laissent apercevoir les beautés des formes et les finesses des contours, sorte de mérite très précieux à l'art, et que les anciens paraissaient avoir également recherché dans leur sculpture et dans leur peinture.

On pourrait ajouter que si ces charmantes figures sont en effet produites par les songes, ou faites pour les imiter, leur habillement devait bien en offrir la légèreté. Au reste, les vêtemens de ce genre, imaginés par la volupté même, se nommaient *tarentinidiæ*, parce qu'on les fabriquait à Tarente, ville de la grande Grèce, avec

une sorte de soie très fine, produite par un coquillage qui s'y trouvait en abondance, la *pinna marina*.

Frises ou Bas-reliefs peints à Herculanum n° 98.

Plusieurs objets intéressans se trouvent représentés sur la planche n° 98; une sorte d'analogie et de rapport nous a déterminés à les réunir.

Ces longs bas-reliefs, peints sur des fonds noirs, entraient dans la décoration d'un appartement d'Herculanum, et se sont trouvés placés parmi d'autres peintures du genre arabesque, pour orner et former les frises d'une corniche. Celui que l'on voit gravé dans le haut de la planche fait partie de plusieurs morceaux du même genre, et c'est le plus intéressant; il peut avoir, dans la peinture originale, quatre pieds de long environ sur sept à huit pouces de haut. C'est la représentation et les apprêts de quelque sacrifice. Les deux autres morceaux qui sont au bas de la planche, étaient également des frises arabesques, employées aux mêmes usages, et de la même grandeur à peu près.

Les Romains avaient, comme on le sait, adopté tous les cultes des différentes nations; et l'on ne peut douter, par la quantité de monumens qui nous restent, que particulièrement le culte des Égyptiens n'ait eu une grande vogue à Herculanum. Il est indiqué ici, par ces représentations des figures d'Isis et d'Osiris, avec ces dieux animaux, adorés par ces anciens peuples.

Il serait plus difficile de déterminer à quelle espèce de culte devaient appartenir les deux grandes figures de prêtre ou prêtresse placées au-dessous du premier bas-relief, leur costume et leur habillement offrant des indications du culte des Hébreux autant que des Égyptiens, ou bien des Étrusques. Les vases, ainsi que ce goupillon, porté par le prêtre, prouvent bien clairement que la cérémonie des aspersions était en usage dans les cultes les plus anciens.

Quant au jeune enfant portant avec grâce un chevreau sur ses épaules, il fait partie d'une suite de morceaux de même genre, qui étaient peints autour d'une chambre, dans laquelle on a trouvé également les danseurs de corde qu'on a vus au n° 90 de notre Atlas. Ils étaient espacés alternativement, et séparés par des bandes de festons et d'arabesques, pareils à ceux qui se trouvent sur la même planche. Rien, en général, n'était peint avec plus d'esprit, de finesse et de légèreté, que ces arabesques; c'était, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, un genre fort goûté par les anciens, et dans lequel on peut dire qu'excellaient les peintres d'alors.

Cérémonies et sacrifices égyptiens, n°s 99 et 100.

Dans le nombre considérable de peintures antiques d'Herculanum, ces deux morceaux doivent être distingués comme des plus précieux et du plus grand intérêt. Les originaux en ont été trouvés parfaitement entiers, et sans la moindre alté-

ration; ils ont de hauteur deux pieds et demi sur vingt-huit pouces environ de large.

Après la découverte que l'on a faite du temple d'Isis à Pompéi, dont nous donnerons la description, ainsi que de beaucoup d'autres monumens égyptiens trouvés à Herculanum, rien n'est sans doute plus heureux que d'avoir pu y découvrir ces curieuses peintures, qui peuvent nous donner une idée des cérémonies mêmes, et des fonctions religieuses du culte égyptien.

On ne peut déterminer à quelle occasion ces peintures ont été faites, et quel pouvait en être l'objet. Plutarque, Paterculus et d'autres auteurs ayant parlé d'une grande maladie que Pompée eut à Naples, et pour laquelle les Napolitains et toutes les villes d'Italie firent des vœux et des prières solennelles, on pourrait penser que ce fut un vœu fait par le collége isiaque d'Herculanum, pour le rétablissement de la santé de ce grand homme. Cependant on sent que cette idée d'*ex-voto*, indiquée dans l'ouvrage même d'Herculanum, n'y est sans doute présentée que comme une simple conjecture; ces peintures antiques n'offrant rien qui puisse en indiquer précisément le sujet.

Quoi qu'il en soit, dans l'une et l'autre, il est aisé de voir que ce sont des sacrifices et des prières adressées suivant le culte d'Isis et d'Osiris; mais il est bien difficile, pour ne pas dire impossible,

d'en donner des explications un peu satisfaisantes. Ce culte, qui était mystérieux pour les anciens, doit l'être encore bien davantage pour nous. Tout ce que les gens les plus instruits pensent à ce sujet, c'est qu'Isis et Osiris n'étaient et ne formaient qu'un : c'était la divinité présentée sous deux formes et deux sexes différens.

Ce vase que, dans le tableau n° 100, un prêtre semble présenter avec vénération aux assistans, s'appelait *hydria*, et était regardé comme l'emblème et le symbole d'Isis. Que contenait ce vase ou cette espèce d'urne? Son nom seul d'hydria nous indique que ce vase ne devait renfermer que de l'eau pure; d'ailleurs l'eau a toujours été regardée par les plus anciens peuples comme l'image et l'emblème de la pureté. Quant à la peinture n° 99, où l'on voit un chœur d'instrumens, et une figure de danseur sur une espèce de théâtre, on sait que la danse et la musique entraient également dans le culte religieux des anciens peuples.

Au reste, les détails de ces cérémonies, la forme des autels, ainsi que les habillemens des prêtres; ces ibis si révérés par les Égyptiens, et qu'ils regardaient comme un autre emblème de leur divinité, tout est, dans ces peintures antiques, de la plus grande curiosité, et doit les faire regarder comme des monumens précieux.

Notre intention étant de donner une idée de

ce que cette immense et précieuse collection renferme de plus intéressant, nous nous sommes bornés à ne présenter que les seuls morceaux vraiment dignes d'attention, soit par rapport à l'art, soit par des singularités qui pussent faire connaître les usages ou les coutumes des anciens.

Silène, n° 101.

Nous avons réuni, dans la même planche, plusieurs de ces peintures vraiment agréables, et nous avons cru devoir séparer du morceau principal, qui représente le vieux Silène jouant avec un petit Bacchus enfant, des accessoires qui, dans la composition originale, sont très mauvais, et faisaient le plus grand tort à ce groupe d'ailleurs si intéressant. Les personnes qui pourraient les regretter, voudront bien consulter la planche 12 du tome second de ces peintures antiques, et nous croyons qu'elles seront de notre avis.

Une Bacchanale, n° 102.

Le bas-relief qui est gravé au-dessous, est absolument pareil à l'original et en son entier; le sujet en est analogue au culte de Bacchus : c'est un chœur de chants et de danses, soutenu des instrumens en usage chez les anciens dans leurs cérémonies religieuses, et particulièrement dans le culte de ce dieu.

La Victoire, n° 103.

Quant aux deux charmantes figures qui sont gravées au-dessus, nul doute que l'une des deux ne soit une victoire. Ses ailes, la couronne de

chêne qu'elle tient à une main, et son bouclier, la caractérisent parfaitement. Le joli morceau qui est à côté est un des plus piquans en ce genre, réunissant dans le tour et le mouvement de la figure toutes les grâces et la gentillesse de nos plus jolies danseuses modernes. La draperie légère dont elle est entièrement couverte est, dans la peinture originale, d'un fond jaune, transparent, sur un fond noir. Les anciens auraient-ils voulu imiter par là l'effet des camées, alors fort en usage et déjà recherchés par eux, dans lesquels, comme on le sait, les figures se détachent en clair sur un fond obscur. C'était, à ce qu'il paraît, un des sujets qui étaient le plus goûtés à Herculanum, et dans lequel en même temps ces anciens artistes réussissaient le mieux.

Une Danseuse, n° 104.

Le Faune et la Bacchante, n° 105.

On ne peut disconvenir que cette bacchante embrassée par un faune ne soit un morceau des plus agréables de cette collection, et qu'il ne renferme même le plus de mérite du côté de l'art, soit pour le dessin, beaucoup plus correct que dans le plus grand nombre de ces peintures antiques, soit même pour la composition. L'original a un pied quatre pouces de hauteur sur un pied de large environ.

Bacchantes, nos 106 et 107.

Les deux petites bacchantes qui sont au-dessus, ont également le mérite de la grâce et de l'élégance, qui forment, comme nous l'avons dit,

le caractère particulier de ce genre de peintures antiques.

Oreste et Pilade, nº 108.

Mais le morceau qui nous a paru sans contredit mériter le plus d'attention, est cette composition peinte en bas-relief, que l'on voit au bas de la même planche, et qui représente la scène de la tragédie d'Euripide dans laquelle Oreste et Pilade sont conduits, par les ordres de Thoas, pour être sacrifiés par la prêtresse Iphigénie.

Tous les détails dans lesquels le peintre est entré démontrent qu'il a eu en vue de se conformer entièrement à la description du poète; les deux victimes sont couronnées de fleurs : elles sont amenées les mains liées et attachées derrière le dos; elles sont conduites par un soldat qui a reçu les ordres du tyran. La statue de Diane est représentée sur une table, auprès de la prêtresse, qui est accompagnée de ses suivantes, occupées à préparer ce qui est nécessaire pour le sacrifice. Ce singulier morceau, qui a le mérite de représenter un sujet si connu, et si célèbre sur les théâtres des anciens comme des modernes, a seize pouces de longueur sur six de hauteur.

Architecture arabesque d'Herculanum, nº 109.

Nous avons pensé devoir joindre au choix que nous avons fait des différens genres de peinture antique, une planche d'architecture arabesque. L'ingénieux artiste auquel nous en devons le

dessin reproduit dans notre Atlas, a réuni deux de ces peintures représentant des compositions d'architecture, dont on retrouvera les originaux dans le quatrième volume d'Herculanum. Il n'a fait, comme on le verra en les comparant, que les lier ensemble en terminant un peu plus la composition et les accessoires. Il paraît que ce genre d'architecture grotesque et fantastique avait été fort adopté des anciens dans la décoration de leurs maisons, comme il l'a été depuis et l'est encore aujourd'hui par les Chinois. On ne peut disconvenir qu'il ne renferme des détails agréables, et nous croyons, au reste, que si, dans l'imitation que nous en donnons, il s'y rencontre quelque différence avec les originaux, elle ne sert qu'à les faire valoir davantage et à leur prêter encore de nouvelles grâces.

Sphinx antiques, nº 110.

Il nous reste à parler des sphinx, que les anciens Égyptiens plaçaient à l'entrée de leurs temples pour annoncer les mystères de leur religion, mystères dont on imagine que cet animal fabuleux était le symbole. Nous croyons superflu d'entreprendre ici une description de ces sphinx, que les anciens ont représentés sous différentes formes, ce qui les a fait distinguer parmi les antiquaires, en sphinx grecs et en sphinx égyptiens, les premiers ayant des ailes et les autres sans ailes et souvent avec des têtes humaines sur des corps d'animaux.

On trouvera des détails et des recherches assez intéressantes à ce sujet, si l'on veut consulter l'ouvrage des peintures d'Herculanum, d'où nous avons extrait ce fragment.

CHAPITRE VII.

STATUES. — MANUSCRITS GRECS, ET FRAGMENS ANTIQUES D'HERCULANUM.

Indépendamment de la précieuse collection de peintures antiques dont nous venons de nous occuper, on a rassemblé dans le cabinet du roi de Naples, à Portici, une quantité considérable de statues de toute grandeur, également retirées des fouilles d'Herculanum ; la plupart de ces statues sont de bronze : nous avons pensé devoir en donner aussi une légère idée dans cet ouvrage, en réunissant sur deux ou trois planches le dessin de celles qui nous ont paru mériter le plus d'attention.

Les édifices publics, et surtout les temples de cette ancienne ville, étaient encore remplis, lorsqu'ils ont été découverts, de tous les instrumens et ustensiles employés pour le service des autels et pour les sacrifices. Aussi en a-t-on retiré de toute espèce en marbre, en bronze, et même en verre. Les uns étaient destinés pour les libations, les autres pour l'eau lustrale, ou pour recevoir le vin dont on arrosait les victimes. Le nombre de ces vases, coupes, trépieds et patères

étant encore fort grand, et leur forme d'un goût et d'une curiosité infinie, nous avons aussi recueilli, sur quelques planches différentes, un choix de ceux qui nous ont paru les plus dignes d'attention, et dont les formes simples et agréables en même temps peuvent être regardées comme autant de modèles à imiter.

Le seul regret que nous pouvons avoir, et que nous partageons bien avec tous les amateurs des lettres et de l'antiquité, est de ne pouvoir leur donner ici aucune nouvelle de cette inappréciable collection de manuscrits grecs que l'on a tirés des fouilles d'Herculanum. Quoiqu'on ait, dans le commencement de ces recherches, trouvé des moyens adroits et ingénieux pour les déchiffrer, le peu de personnes qui y sont occupées, et l'indifférence qu'elles y apportent, nous font craindre que de long-temps on ne puisse jouir d'une découverte si précieuse.[1]

[1] Les machines pour dérouler les manuscrits sont toujours montées et prêtes à travailler. Toutes les fois qu'un étranger de distinction arrive au Muséum, on en déchiffre quelques mots pour lui faire voir l'opération; mais c'est tout: on peut, d'après cela, calculer les progrès de cette découverte.

Qu'on se représente un rouleau de bois calciné et converti en charbon de deux ou trois pouces de diamètre sur dix à douze pouces de longueur; en déroulant, en séparant les couches de ce charbon, on craint qu'il ne se réduise en poussière: aussi faut-il une patience dont peu d'hommes sont capables pour l'entreprendre. C'est ce qu'a fait cependant, avec succès, un religieux napolitain (*il padre Antonio Piaggi*); il a imaginé une espèce de châssis ou métier pareil à peu près à ceux dont les perruquiers se servent pour tresser les cheveux. Le rouleau est suspendu en l'air par des fils de soie qui répondent à de petites vis, par le moyen desquelles on peut faire tourner le volume, sans y toucher autrement qu'avec des stylets ou des pinces très fines. Ces stylets servent à séparer chaque petit morceau de cette écorce brûlée, après avoir pris la précaution d'attacher par-derrière, avec de la gomme, sur chaque lettre, une pellicule très mince, semblable à celle que nous appelons *papier de batteur d'or*, suffisante pour fortifier l'écriture, et pouvoir ensuite l'enlever. On retourne avec les vis et les fils de soie le manuscrit sans y toucher, et petit à petit on vient ainsi à bout d'en séparer la totalité, que l'on dépose avec précaution sur des châssis couverts de coton. C'est par ce moyen que, dans les commencemens de cette découverte, on a déroulé et déchiffré trois ou quatre de ces manuscrits grecs, dont l'un était un traité sur la musique

On sait que les anciens, ne connaissant point l'imprimerie, n'écrivaient que sur des écorces d'arbres, et particulièrement sur les membranes ou pellicules de la plante nommée *papyrus*. Cette plante venait d'Égypte. On en tirait aussi de la Sicile, où elle existe encore. Quelques auteurs pensent que le papier des anciens était fait avec cette espèce de tissu naturel, cette pellicule qui se trouve renfermée entre l'écorce et le bois de différens arbres, comme l'érable, le plane, le hêtre, et surtout le tilleul. Quoi qu'il en soit, et sans entrer dans cette discussion, les manuscrits d'Herculanum étaient formés de l'une ou

de l'autre de ces matières, et composaient de longs rouleaux, que les anciens appelaient *volumina*. C'est une quantité considérable de ces volumina, au nombre de près de huit cents, que l'on a réunis dans le Muséum du roi de Naples; on peut dire que ce n'est pas la curiosité la moins intéressante de toutes celles que l'on a retirées de cette ancienne ville, et c'est malheureusement la plus négligée.

Outre le nombre infini des vases et des instrumens destinés au culte religieux, qui ont été trouvés dans les temples et dans les édifices d'Herculanum, les maisons particulières ont fourni encore, dans les fouilles qui y ont été faites, une quantité de meubles domestiques, comme tables, lampes, candelabres, dont les détails et les formes ne présentent pas moins de curiosité. Nous n'avons pu en faire connaître qu'une petite partie à nos lecteurs, par la difficulté qu'on apporte à les laisser dessiner sur les lieux; cependant nous avons été assez heureux pour en conserver quelques souvenirs, qu'on trouvera gravés dans notre Atlas.

Ce Muséum renferme encore une infinité d'objets de tout genre, et tous intéressans; mais leur curiosité tenant plutôt à leur conservation qu'à ce qu'ils sont en eux-mêmes, on ne les a point fait graver; le détail en est même si étendu, qu'il est difficile de parler de tous. Il suffit de

dire que sept ou huit chambres, entourées de grandes armoires, en sont remplies. C'est, dans l'une, des fruits, des provisions dont les formes sont assez conservées pour qu'on puisse les reconnaître encore facilement. Des féves, des noix, des figues, des raisins desséchés, des pains entiers, un surtout qui a huit pouces de diamètre sur quatre de hauteur, où l'on voit ces mots écrits et incrustés dans le pain : *Segilo, e Granii E cicere.*

On a réuni dans le même lieu des filets à prendre des oiseaux ou à pêcher, des pelotons de fil, des sandales de corde, des morceaux de galon d'or, etc. Il est certain que pour que des choses aussi combustibles aient pu se conserver, il était nécessaire qu'elles se trouvassent renfermées dans des coffres ou des boites dans lesquels les cendres brûlantes n'avaient pu pénétrer.

Dans une autre armoire, on conserve tous les ustensiles qui servaient aux bains. Les frottoirs, racloirs, appelés *strigili*; de petites fioles destinées à mettre de l'huile ou des parfums; plusieurs bouilloires ou fontaines de bronze propres à faire bouillir de l'eau. On en trouvera deux gravées dans notre collection.

Des instrumens de musique, tels que des flûtes faites d'os, qui ont heureusement pu résister à la chaleur; des sistres en bronze de différentes grandeurs: des billets de théâtre en ivoire, ap-

pelés *tesseræ*, où on lit le nom de la pièce et celui de l'auteur, ainsi que le numéro de la place qu'on devait occuper au théâtre. Sur quelques uns de ces *tesseræ* était écrit le nom du poète Eschyle.

On y trouve des dés à jouer, absolument semblables aux nôtres; et ce qu'il y a de très curieux, c'est qu'on en distingue plusieurs qui avaient sans doute servi à des fripons, car on voit le côté qui s'ouvrait et où l'on coulait du plomb pour fixer le dé sur tel ou tel nombre. Un étui de chirurgien rempli de ses instrumens de toutes sortes de formes, en cuivre et en argent.

Une des armoires renferme, entre autres curiosités, de petites tablettes couvertes de cire, dont les anciens se servaient pour écrire avec un stylet pointu d'un côté et plat de l'autre, pour effacer ce qu'on avait écrit. C'était sans doute des espèces de souvenirs ou de tablettes de poche en usage alors. Cette découverte intéressante rappelle que, dans deux des peintures d'Herculanum, on a trouvé un portrait d'une jeune femme tenant une de ces tablettes à une main, et de l'autre le stylet, prête à s'en servir et comme songeant à ce qu'elle va écrire. On conserve aussi une plume de bois de cèdre, taillée comme les nôtres, qui a dû sûrement servir à écrire avec de l'encre : elle est un peu noircie ; mais elle n'est point brûlée.

Dans la même armoire, on a réuni tout ce qui pouvait servir à l'ajustement et à la parure des femmes. Des bagues; des colliers; des boucles d'oreilles; un bracelet d'or, formé de deux demi-cercles qui s'attachaient avec des cordonnets d'or; des dés à coudre; des aiguilles de tête en argent, dont l'extrémité est ornée de très jolies figures. On en trouvera deux gravées dans notre Atlas; elles prouvent que les femmes d'alors apportaient bien autant de goût et de recherche à leur parure que celles d'aujourd'hui.

Le nombre des ustensiles de cuisine était si grand, qu'on en a pu meubler une cuisine entière dans le Muséum même. On y trouve à peu près la forme de tous les instrumens dont nous nous servons journellement ; nos marmites, nos grils, etc., et surtout beaucoup de petits ustensiles d'un métal pareil à notre fer-blanc, destinés à faire de la pâtisserie : il y en a de toutes les formes, en étoiles, losanges, etc. ; mais les couteaux, les pincettes, et tout ce qui était en fer, a été considérablement altéré par la rouille. Il paraît que les vases qui servaient à la cuisine étaient d'un métal composé, et non de cuivre pur ; plusieurs étaient incrustés d'argent.

Ce qui compose une des plus curieuses et des plus intéressantes parties du Muséum, est une nombreuse collection de lampes antiques. Comme

cette espèce de meuble domestique était de bronze ou de terre cuite, c'est ce qu'on a trouvé de plus entier dans les fouilles d'Herculanum. L'imagination des anciens s'épuisait pour en varier les formes et en composer souvent de très bizarres. On en pourra juger par quelques unes de celles que nous avons fait dessiner et graver.

Un grand nombre de ces lampes, par leur forme ainsi que par les figures obscènes dont elles étaient ornées, paraissent avoir été consacrées au culte de Vénus. On ne peut douter que ce culte ne fût très en honneur dans toutes les villes de la Campanie, et spécialement à Herculanum. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur une suite de phallum, en bronze ou en argent, que le roi de Naples a fait graver à la fin du sixième volume du Recueil de ces antiquités d'Herculanum, et on verra jusqu'à quel point les habitans de cette ancienne ville avaient porté la dépravation de l'esprit et des mœurs.

Statues équestres des consuls Nonius Balbus, père et fils, nos 111 et 112.

Les voyageurs qui vont admirer à Portici cette collection intéressante, entièrement formée des débris d'une ville qui, depuis dix-huit siècles, avait disparu, y trouvent, pour premier objet de leur curiosité, deux statues équestres; elles représentent les consuls Nonius Balbus, père et fils, et sont enfermées dans de grands châssis de vitraux placés sur le vestibule de l'escalier du palais.

Ces statues sont de marbre; leur proportion est environ double de la nature ordinaire. C'est une des premières découvertes qu'on ait faites dans les fouilles d'Herculanum. On les a trouvées, non dans le théâtre, comme on l'a écrit, mais dans le portique d'un édifice qui était en face du forum et près du théâtre. Le caractère de ces statues est simple et vrai. Cette perfection, ce mérite si rare et si précieux dans les ouvrages des anciens, quoiqu'il n'en exclue pas quelques défauts, doit les faire pardonner, et avec raison.

On doit juger, au reste, en comparant ces deux statues avec les peintures d'Herculanum, que l'art du statuaire y avait été porté à un degré de perfection bien supérieur à celui du peintre. Tout ce qu'on y a trouvé de fragmens de peinture, et surtout dans les morceaux d'une certaine étendue, était, comme nous l'avons dit, en général très faible, d'un dessin presque toujours incorrect, et sans nulle idée de couleur et d'harmonie; au lieu qu'il est impossible de disconvenir que, à quelques incorrections près, ces deux morceaux de sculpture, ainsi que plusieurs autres beaucoup plus parfaits encore, qui ont été également découverts à Herculanum, ne renferment des beautés réelles, et ne portent surtout le caractère et l'empreinte même de la nature.

On remarquera sans doute comme une singularité, l'exacte ressemblance de l'attitude et du mouvement de ces deux statues; les chevaux et les figures, à l'exception des têtes, sont copiés l'un sur l'autre; et certainement cette uniformité ferait de nos jours taxer l'artiste de peu d'invention et de génie. On observera que les chevaux avancent à la fois les deux jambes du même côté, et paraissent ainsi marcher le pas d'amble, ce qui n'est pas une allure ordinaire; peut-être, comme elle est douce et commode, était-elle plus en usage autrefois, et avait-elle paru au sculpteur convenir à des figures qui n'ont pas une action marquée.

La figure du jeune Balbus s'est trouvée parfaitement entière; mais la tête et un bras manquaient à la statue du père, que l'on a restaurée. Nous joignons ici la description que notre voyageur a faite de ces statues.

« Les premiers objets qui attirent la vue en « arrivant au palais du roi, à Portici, ce sont les « deux statues équestres des Nonius Balbus, père « et fils; nous eûmes d'abord à regretter de les « voir enduites récemment d'une couleur ter- « reuse, dont on a cru devoir accorder les ré- « parations qu'on avait été obligé de faire à ces « figures, qui avaient souffert sans doute de la « lave dont elles étaient couvertes.

« La figure du fils me parut de la plus grande

« beauté, pour le trait, la légèreté, l'élégance « de la pose, et l'expression de la tête, qui est nue, « ainsi que les bras, les cuisses et les jambes. Tout « l'ajustement consiste en une cuirasse, sous la- « quelle est une chemisette, des brodequins, un « manteau qui ne couvre que l'épaule gauche et « le bras qui tient la bride. L'autre bras est élevé « jusqu'à la hauteur de la tête sans que cela donne « aucune gêne à l'attitude de la figure, qui a « toute la naïveté de la nature; elle est à cru « sur le cheval, mais assise, et sans cette fermeté « qui n'est souvent qu'affectation, et que l'on « prend pour de la noblesse; les jambes pendent « bien d'aplomb, les genoux sont très fins, ainsi « que les attachemens des pieds.

« Le cheval n'est pas, à beaucoup près, aussi « parfait, quoiqu'il y ait bien des choses à ad- « mirer; son mouvement lui donne un ensemble « qui plaît, mais il perd au détail; l'encolure est « forcée; les yeux mal enchâssés, quoique ex- « pressifs; les jambes si minces, en le regardant « par la croupe, qu'elles en sont maniérées; « trois posent à terre, une seule est levée. Une « singularité encore, c'est que c'est du même « côté gauche que la jambe de devant est levée « et que la jambe de derrière est avancée. On « peut dire aussi que l'attachement du pied de « devant est démesuré pour la longueur; le mou- « vement du chanfrein et les naseaux sont si

« vrais, qu'on croit les voir frémir par l'effet de « la respiration.

« En tout, j'ai trouvé que ces chevaux tenaient « beaucoup de la manière du cheval de Marc-« Aurèle, quoique plus naturels et moins outrés « sans doute ; et j'ose dire que nous l'emportons « de beaucoup sur ce qui nous reste des ouvrages « des anciens en ce genre : je n'entends parler « que de la partie équestre. La figure de Balbus « père est parfaitement semblable pour la gran-« deur, la pose, le mouvement, tant du cheval « que du cavalier; la tête seule les distingue, et « la tête n'est pas antique ; mais elle a été très « bien adaptée. »

Une anecdote fort curieuse, relativement à ces Balbus et à leur origine, est celle dont nous avons trouvé le récit dans l'ouvrage de Dancarville, sur les vases étrusques, et que nos lecteurs retrouveront sûrement ici avec plaisir.

« Lorsque j'étais à Cadix, le savant géomètre « don Georges Juan, qui était alors commandant « des gardes de marine de sa majesté catholique, « me dit que des soldats de la garnison retour-« nant de la terre-ferme, par l'isthme qui y con-« duit, trouvèrent que la mer s'étant éloignée « de ses bords à peu près d'une lieue de France, « avait laissé à découvert un temple antique en « forme de rotonde, parfaitement bien conservé, « dont il me fit voir la situation du haut de l'Ob-

« servatoire, où nous étions alors. Cet édifice « était à la hauteur d'une tour éloignée de quel-« ques milles de Cadix et bâtie sur le rivage de « la mer, en tirant vers le détroit. Les soldats « qui l'observèrent les premiers, ayant eu la « hardiesse d'y entrer, ils y trouvèrent quelques « autels, avec plusieurs statues encore entières, « à l'une desquelles ils enlevèrent un très grand « morceau de draperie, jetée en bronze et déco-« rée d'une broderie exécutée en émaux de di-« verses couleurs. J'ai vu ce morceau dans le ca-« binet de M. le marquis Tyrri, gentilhomme « irlandais, établi et négociant à Cadix; il m'a « paru peser cinquante à soixante livres. La « crainte du péril auquel ils étaient exposés, « força bientôt les soldats à se retirer, et certes « ils le firent à propos, car peu d'heures après « leur départ, la mer se repliant sur elle-même, « vint de nouveau inonder le terrain qu'elle avait « quitté, et recouvrir ce monument curieux.

« On croit dans le pays que ce temple était « consacré à l'ancien Hercule, dont la tour voi-« sine porte encore le nom. On prétend aussi, « avec beaucoup de vraisemblance, que le plan « où il est situé doit être très voisin de celui de « l'ancienne Gadir ou Cadix, bâtie par les Ty-« riens, dans une petite île qui a disparu, et « dont la longueur n'était que de cent stades. Le « consul Balbus, dont on a retrouvé la statue

« équestre, ainsi que celle de son fils, dans les « ruines d'Herculanum, qu'il protégea et qu'il « embellit, était le protecteur de Cadix, où il « naquit, et qu'il agrandit, au rapport de Strabon, Liv. III. Ainsi, par un événement re- « marquable, de ces deux anciennes villes qui « eurent un bienfaiteur commun, qui toutes « deux reconnaissaient en quelque façon Hercule « pour leur fondateur et leur patron, l'une a été « couverte et détruite par les eaux de la mer, « comme l'autre l'a été par les feux du Vésuve ; « toutes deux, oubliées pendant tant de siècles, « se sont retrouvées de nos jours, et j'ai vu, étant « à Naples, Herculanum toucher au moment « d'être ensevelie une autre fois par les laves, « comme l'ancienne Cadix l'a été par les vagues « peu de momens après sa découverte. Ceci ar- « riva, si ma mémoire ne me trompe pas, en- « viron dix ans avant le fatal tremblement de « terre dans lequel on vit se réunir contre Lis- « bonne les deux élémens qui détruisirent Her- « culanum et Cadix. » (DANCARVILLE, troisième vol., page 28.)

BRONZES ET STATUES ANTIQUES D'HERCULANUM.

La plus grande partie, et presque la totalité des statues antiques qui ont été retirées des fouilles d'Herculanum, sont de bronze ; les figures équestres des Balbus sont presque les seuls morceaux considérables en marbre qu'on y ait trouvés. On doit faire à ce sujet une observation :

c'est que, quoique Pline et plusieurs auteurs anciens aient fait mention d'un très grand nombre de statues de bronze, et même de plusieurs chefs-d'œuvre des principaux sculpteurs grecs, cependant, soit à Rome ou ailleurs, on n'en a retrouvé qu'une très petite quantité, en comparaison d'un nombre immense de statues de pierre ou de marbre.

On peut croire que cette différence a dû provenir des incendies et des ravages causés par le feu dans la destruction et le renversement des principales villes de l'antiquité; ne pourrait-on pas plutôt en attribuer la raison à la possibilité qu'il y avait de fondre le métal pour en former des monnaies; et si cela est, comme on a tout lieu de le penser, de combien de chefs-d'œuvre et de monumens précieux cette avidité barbare ne nous a-t-elle pas privés ?

L'événement malheureux qui a détruit ces anciennes villes d'Herculanum et de Pompéi, en enfouissant et recouvrant de terre et de cendres tous les trésors qui pouvaient y être renfermés, a au moins mis à l'abri de la barbarie des hommes un grand nombre des productions des arts dans ce genre, parmi lesquelles il s'en trouve plusieurs d'une grande beauté.

Cette collection de bronzes d'Herculanum est très nombreuse dans le volume que le roi de Naples en a fait graver ; elle monte à plus de

cent cinquante de toute grandeur; mais nous pensons que, quoique nous n'en ayons extrait qu'un petit nombre, ayant fait le choix de ceux qui paraissent mériter le plus d'attention, on pourra s'en former une idée suffisante.

Mercure, n° 113. La statue de Mercure, gravée au bas de la planche n° 113, est particulièrement citée, et avec raison, comme une des plus parfaites de cette collection, et en même temps comme une des plus belles statues de l'antiquité; elle fut trouvée dans les excavations de Portici, en 1758; sa proportion est de grandeur naturelle. Quant au nom de l'artiste auquel on pourrait l'attribuer, rien ne saurait l'indiquer. Pline parle de plusieurs statues de Mercure en bronze, de Policlète, de Lisippe et de Pisicrate; ainsi on peut penser que c'est l'ouvrage de l'un de ces célèbres sculpteurs grecs.

Junon, n° 114. La figure noble et agréable en même temps qui est gravée à côté, faisait partie des bas-reliefs sculptés en bronze sur le char ou quadrige qui fut trouvé en 1739, dans les excavations du théâtre d'Herculanum; elle peut avoir trente pouces environ de hauteur. La couronne qu'elle porte sur la tête peut la faire prendre pour une Junon. Au reste, on doit remarquer la légèreté de la draperie, qui est d'un excellent travail.

Silène, n° 115. Une autre statue des plus remarquables de cette collection, est celle d'un Silène, ou faune

ivre, étendu sur une peau de lion et appuyé sur une outre. Cette statue est aussi en bronze, et au-dessus de grandeur naturelle. La correction du dessin y est parfaite, ainsi que l'expression de l'ivresse et de cette joie bachique qui est surtout indiquée par le geste des doigts de la main droite, encore en usage parmi nous pour exprimer la folie et la gaîté.

Des deux jolies figures qui sont gravées à côté, l'une est une Victoire, bien caractérisée par l'armure qu'elle porte en triomphe. Les savans éditeurs des notes jointes aux collections d'Herculanum, que nous avons pris pour guides dans toutes ces descriptions, pensent que cette petite statue est sûrement étrusque, à cause de l'espèce de ceinture, de collier et de bracelets qui se rencontrent dans beaucoup de statues de ce genre; elle est en bronze, et a huit pouces de hauteur. Le mouvement et la grâce qui la caractérisent sont fort rares à rencontrer dans les monumens de cette première antiquité. La Victoire, n° 116.

L'autre petite statue est sûrement une Vénus. Vénus, n° 117. La figure du dauphin, qu'on voit à côté, et qui se trouve pareillement à la Vénus de Médicis, n'en peut laisser douter. Le statuaire l'a représentée au moment où elle s'attache à une jambe l'un de ces ornemens appelés par les Latins *armille*, et par les Grecs, *periscelide*, que les femmes dans l'antiquité, et surtout en Égypte,

avaient coutume de mettre à leurs bras et à leurs jambes. Cette petite figure n'a dans l'original que six pouces de haut, compris le piédestal.

Diane, n° 118. Nous avons aussi remarqué cette autre statue, qui sans doute représente une Diane dans l'action de courir et de lancer un javelot. A côté, Mercure, n° 119. celle d'un Mercure, désigné par la bourse qu'il tient à une main, parce que les anciens le regardaient comme le dieu du commerce; et enfin La Fortune, n° 120. une statue de la Fortune, indiquée par la corne d'abondance. Ces trois figures ont chacune environ un pied de hauteur.

Faune endormi, n° 121. Dans le choix des statues de cette collection intéressante, on distinguera celle d'un faune endormi. Le bronze original, de grandeur naturelle, est, à bien des égards, d'une grande beauté. Le calme et l'abandon du sommeil y est parfaitement rendu, et c'est sûrement une des meilleures statues antiques qui aient été trouvées à Herculanum. Outre les petites cornes saillantes avec lesquelles le statuaire a voulu désigner la nature du faune, on doit remarquer ces deux espèces de glandes qui pendent au-dessous du menton, et qu'on observe également aux boucs et aux animaux de cette espèce.

Quant aux deux figures gravées aux côtés du faune, on peut penser que c'était la représentation des filles nobles athéniennes, dont l'emploi était de porter dans les fêtes de Cérès, de Minerve

ou de Bacchus, des corbeilles, ou différentes choses appartenantes aux sacrifices et aux offrandes. Elles étaient appelées par cette raison *canefores*, à cause de *canistra* ou *canistrum*, qui Canefores, n° 122. veut dire une corbeille. Suivant Aristophane et Théocrite, elles devaient être vierges pour pouvoir servir dans les fêtes de Diane, et même ne pas passer l'âge de dix ans; mais pour les autres divinités, il paraît qu'on prenait indifféremment des femmes de tout âge.

On peut remarquer, dans l'une des deux statues, l'espèce de manteau ou vêtement supérieur qui s'attachait, comme on voit, avec une boucle ou bouton sur les épaules; il se nommait chez les anciens *peplon*, et était affecté à l'habillement des femmes; comme ce qu'on appelait *chlamyde*, était une sorte de vêtement plus ample et destiné aux hommes. Ces deux statues ont plus de six pieds de haut, et font partie de cinq de la même espèce, et toutes dans l'attitude de porter des corbeilles ou des patères.

Le groupe qui est au-dessous mérite une at- Amazone, n° 123. tention particulière, puisqu'il semble donner une sorte de réalité à ces guerrières fameuses, connues dans l'antiquité sous le nom d'*Amazones*. Parmi toutes les fables dont on embellit leur histoire, on peut bien au moins regarder comme telle la prétendue coutume de se brûler ou de se couper le sein droit, pour pouvoir être plus ha-

biles à se servir des armes et à lancer un javelot, puisque le contraire est indiqué dans ce petit bronze antique. Sa hauteur est de seize pouces.

L'attitude neuve et singulière de la statue que l'on voit auprès, cette expression d'attention parfaitement rendue, et surtout l'excellence de cette jolie figure, nous ont déterminé à la réunir dans le choix que nous avons fait de ces antiquités. Indépendamment du mérite de l'art, ce bronze est à d'autres égards infiniment curieux, surtout si l'on veut s'attacher à rechercher ce que peuvent signifier les deux petites cornes qu'on y aperçoit sur le front.

Peut-être pourrait-il paraître aujourd'hui fort extraordinaire qu'on les regardât autrefois comme une marque de puissance, de noblesse et de dignité; il est cependant certain que chez les Grecs et les Romains, elles étaient prises comme un signe de souveraineté. Nous voyons encore plusieurs des bustes et des médailles d'Alexandre, où il est représenté avec des cornes de bélier, parce qu'il prétendait descendre de Jupiter Ammon.

Séleucus Nicanor, n° 124.

Quelques personnes sont assez portées à penser que cette figure serait celle de Séleucus Nicanor, l'un des descendans d'Alexandre. On rapporte que dans un sacrifice, il arrêta seul, et reporta un taureau sauvage qui s'était échappé, et que ce fut une raison de plus pour le décorer dans ses statues

de ce singulier ornement qui caractérisait la force et la vigueur.

Une grappe de raisin que tient à la main une statue d'enfant, semble devoir indiquer le génie de Bacchus; cependant l'animal qu'il tient sous un bras, et qui ressemble beaucoup à un lièvre, fera plutôt croire que le sculpteur aura voulu représenter un Amour, les anciens ayant regardé cet animal lascif comme particulièrement consacré à Vénus.

L'Amour, n° 125.

Une Danseuse, n° 126.

Un des bronzes les plus rares et les plus curieux du Muséum de Portici, est sans doute cette petite statue d'une Danseuse; quelques antiquaires ont cru qu'elle pouvait représenter la déesse de la Fortune, à cause de cette boule sur laquelle elle pose l'extrémité des pieds. On voit effectivement dans plusieurs monumens antiques, cette déesse avoir pour attribut distinctif une roue ou une boule, pour caractériser son inconstance; mais il est plus naturel de croire que c'est la représentation d'une danseuse ou voltigeuse, se tenant en équilibre sur une boule. On connait le goût des anciens pour ces tours d'adresse, et plusieurs fragmens des peintures d'Herculanum, dont nous avons donné quelque idée dans ces suites, suffisent pour le prouver.

Un Danseur, n° 127.

Ne pourrait-on pas penser la même chose de l'autre statue qui lui sert de pendant, et que nous croyons ne pouvoir représenter autre chose

qu'un danseur élevé sur la pointe des pieds, et comme dans l'action de former quelque pas de danse? On croit que ces deux singulières figures sont étrusques; ce qui semble indiqué par quelques petits ornemens, tels que l'espèce de collier que la danseuse porte autour du cou, et qui se retrouvent particulièrement dans les monumens de cette nation, quoique les grâces et la gentillesse de cette jolie statue soient peut-être supérieures à ce que les Étrusques ont pu produire dans un temps qu'on doit regarder comme l'enfance des arts.

Cet antique précieux a seize pouces de hauteur, et son pendant neuf pouces et demi.

Trépieds, candélabres, lampes, vases de bronze et autres meubles antiques, nos 128 et 129.

Après avoir cherché à donner une idée du degré où l'art de la sculpture était arrivé chez les anciens, par le choix que nous avons fait dans le nombre considérable de bronzes ou de marbres qui ont été trouvés à Herculanum, nous y joindrons un choix également fait parmi différens meubles et ustensiles qu'on y a découverts. Cette collection est d'autant plus intéressante, qu'indépendamment de leur forme, en général très heureuse, et souvent d'une exécution parfaite, nous pouvons encore retirer quelque instruction des différens usages auxquels ils pouvaient être employés, soit dans les cérémonies de la religion, soit pour les besoins et les usages familiers de la vie.

Parmi les objets de curiosité qu'on trouve à examiner dans une des premières salles du Muséum de Portici, on distingue deux tables de marbre circulaires, et soutenues par des têtes de lions dont le corps finit en griffes. Les têtes ne portent point immédiatement; c'est un support, contre lequel elles sont appuyées, qui soutient la table. Il part de ce support une branche qui se réunit avec les deux autres par une partie ronde, sur laquelle il y a une rosette. Ces branches, qui servent à lier ensemble le pied de la table, ne sont point horizontales, mais elles montent vers le cercle qui les réunit.

Chacune de ces tables porte un trépied d'un goût très élégant, tant pour la beauté et la singularité de leur composition, que pour le travail et l'exécution, qui en sont parfaits. L'un est porté par trois termes de satyre, ou Priape: nous en donnerons plus tard la représentation. Celui qu'on voit dans la planche n° 128 est composé de trois sphinx, portés sur autant de cornes d'abondance qui finissent en griffes. Ces figures de sphinx peuvent nous faire croire que ce trépied avait dû être consacré à Apollon. Il est exécuté en bronze, et tous les ornemens sont du travail le plus fini et le plus recherché. Sa hauteur totale, y compris la base, est de trente-quatre pouces et demi.

Aux deux côtés de la table sont deux siéges

antiques, dont l'un, connu sous le nom de *chaise curule*, a été trouvé dans le théâtre d'Herculanum ; il est en bronze, et pouvait avoir été destiné à asseoir les consuls, ou quelque autre personnage distingué, dans les représentations publiques. L'autre siége n'existe point en réalité ; mais l'idée en a été prise dans un des morceaux des peintures d'Herculanum.

Quant aux lampes antiques et candélabres, ainsi qu'à tous les vases, coupes et tasses de différens genres, on doit convenir qu'en général les formes en sont excellentes, et on peut assurer que les beautés de détail y sont portées à un degré éminent.

On remarquera sans doute deux aiguilles de tête, qui avaient sûrement servi à des femmes pour attacher leurs cheveux ; usage qui subsiste encore à Naples et dans toute l'Italie. Celles-ci sont d'argent, et ont environ huit pouces de long. On voit sur la tête de l'une, Vénus ajustant ses cheveux, et un Amour qui lui présente un miroir ; et sur l'autre, l'Amour et Psyché, qui se tiennent embrassés.

Instrumens de musique, autels, trépieds et lampes antiques, n° 130.

Le plus considérable et le plus intéressant de ces divers monumens, est un trépied, que toutes les apparences indiquent avoir été consacré au culte de Priape. Ce précieux et singulier morceau est conservé dans la même pièce du Muséum où est le trépied d'Apollon dont nous venons de

parler. Il est placé sur une table circulaire pareille, et mérite pour le moins autant d'attention. Les têtes et les figures des satyres sont d'une finesse et d'une exécution parfaites, ainsi que tous les ornemens, qui y sont traités avec un goût infini. On a cru devoir gazer et couvrir dans la gravure ce qui formait l'attribut le plus décisif de ce dieu. La hauteur totale du trépied est de deux pieds neuf pouces.

On voit sur la même planche, au-dessous du trépied, une lampe antique d'une forme particulière. C'était sans doute une sorte d'*ex-voto* ; et on le conjecture d'après la forme du croissant, qui est le symbole de Diane, l'aigle de Jupiter, et les deux petites têtes qui sont aux deux extrémités du croissant, et qu'on peut penser être celles de Minerve et de Junon.

Les deux vases qui sont aux deux côtés sont de terre cuite, et paraissent avoir été des espèces de théières, ou du moins destinés à quelque usage semblable. L'autel qui est représenté entre les cymbales et le tambour de basque, a pu être consacré au dieu Pan ou à Bacchus.

On a réuni encore dans la planche n° 130 les différens instrumens de musique en usage dans ces temps reculés. La lyre qu'on y voit représentée de deux espèces différentes, était l'instrument dont les anciens faisaient le plus de cas, et qui a été porté par eux à la plus grande perfec-

tion. La fable en attribue l'origine à Mercure, qui se servit d'abord d'une écaille de tortue, sur laquelle il attacha des cordes, d'où lui vient le nom de *testudo*. Le nombre des cordes varia beaucoup. Celles des premiers musiciens grecs, tels que Therpandre et Olympe, n'en avaient que trois. Timothée de Milet les porta jusqu'à douze. On jouait de la lyre de deux façons, ou avec les doigts seuls, ou avec une espèce de crochet qu'on appelait *plectrum*, et avec lequel on en devait sans doute tirer plus de son; mais il paraît que les plus célèbres joueurs de lyre, tels qu'Aspendius, ne se servaient que des doigts d'une seule main. On peut croire que cet instrument, porté à sa perfection, devait être de la plus belle et de la plus touchante harmonie. Les anciens en faisaient surtout usage pour accompagner le chant et les vers des poètes qui célébraient les louanges des dieux ou des héros : de là est venu le nom des poésies lyriques.

Le sistre était un autre instrument de musique, particulièrement employé dans les cérémonies religieuses des Égyptiens. Il était de métal, et à peu près de la forme d'une de nos raquettes. Ses branches, percées de trous à égale distance, recevaient trois ou quatre baguettes mobiles qui passaient au travers : ces baguettes étant de bronze, et de longueur ou grosseur différente, devaient produire, par l'agitation

du sistre et le choc du métal, des sons variés entre eux, mais plus propres à étourdir qu'à flatter l'oreille. L'instrument avait dans sa partie inférieure une poignée par laquelle on le tenait à la main, et tout son jeu consistait dans le tintement, ou le son qu'il rendait par la répercussion des baguettes à chaque secousse qu'on lui donnait.[1]

Les cymbales ou crotales qu'on voit groupées avec une flûte, également connue dans l'antiquité, étaient surtout en usage dans les fêtes de Cybèle. On les frappait l'une contre l'autre en cadence, et on en tirait un son très aigu : elles étaient de cuivre, et avaient la forme d'une tasse ou d'une cloche, sur laquelle était un anneau pour pouvoir les tenir et les frapper. Ce furent les corybantes, prêtres de Cybèle, qui en firent le plus d'usage dans les cérémonies de leur déesse. Les poètes les représentent dansant au son des cymbales, qu'ils frappaient violemment, et avec une sorte de fureur dont ils étaient agités, et qu'ils cherchaient à communiquer aux spectateurs.

Quant à l'espèce d'instrument triangulaire qu'on voit dans le haut de la planche et du côté

[1] C'est ainsi qu'Apulée décrit le sistre dans ses *Métamorphoses* : *Æreum crepitaculum, cujus per angustam laminam in modum baltei recurvatam trajectæ mediæ pauculæ virgulæ, crispante brachio tergeminos ictus, reddunt acutum sonum.*

opposé au sistre, il se trouve dans beaucoup de peintures antiques; on croit que c'est l'instrument qui a pu servir de premier modèle et d'origine à la harpe. Le tambour de basque est absolument pareil à ceux dont on se sert aujourd'hui.

Il faut observer que de tous ces instrumens des anciens, il n'y a que le sistre et les cymbales que l'on ait trouvés entiers dans les fouilles d'Herculanum, et qui aient pu y être conservés en nature, parce qu'ils étaient de métal; il y a aussi des flûtes en os et en ivoire. Mais pour tous les autres instrumens, comme les différentes lyres, les harpes, les tambours de basque, on n'en a conservé le souvenir que d'après des peintures antiques où nous les avons déjà vus représentés tels qu'ils sont ici.

Lampes antiques, vases et meubles d'Herculanum. n° 131

La planche n° 131 est intéressante autant par le choix, par l'agrément des différens fragmens d'antiquité qu'elle renferme, que par la manière charmante dont ils sont rendus; elle représente différens meubles des habitans d'Herculanum, d'une composition et d'une forme assez singulière.

Les quatre petits vases, dont les originaux sont en bronze, réunissent à la grâce, à une forme élégante, l'exécution la plus parfaite et la plus terminée. Une grande partie de leurs ornemens sont en argent incrusté dans le cuivre avec une adresse et une perfection infinie.

Les deux petits meubles que l'on voit au bas, étaient sans doute destinés ou à brûler des parfums, ou à faire chauffer de l'eau comme dans des espèces de fontaines domestiques. A l'une de ces fontaines on mettait, suivant les apparences, le feu dans cette espèce de cylindre, et le plateau était destiné à contenir l'eau qu'on retirait par un robinet placé à l'un des coins. Dans l'autre fontaine, au contraire, qui représente un carré flanqué de quatre tours avec des créneaux, il y a apparence que le feu se mettait dans le milieu, et l'eau ou différentes liqueurs dans les quatre tours des angles.

La forme et l'idée des deux lampes antiques est bizarre, et cependant agréable. L'espèce de petit encensoir que tient l'enfant, servait sans doute à brûler aussi des parfums. Il est plus difficile de déterminer le sujet du médaillon ou bas-relief qui se trouve au milieu de la planche où sont réunis les objets que nous venons de décrire; ce médaillon, exécuté en argent, est de la plus agréable composition. On pourrait croire qu'il représente la mort de Cléopâtre; mais comme on n'aperçoit point l'aspic dont elle se servit pour se donner la mort, cette idée pourrait être douteuse.

Trépieds, patères, vases et lampe antiques, n° 132.

Les différens meubles réunis sur cette planche, comme trépieds, vases, patères, ont été sans doute presque tous employés à différens

usages dans les sacrifices, soit pour brûler des parfums, porter l'eau lustrale ou en arroser les victimes. Ils sont tous en bronze, et quelques uns sont décorés de petits ornemens incrustés en argent avec un goût exquis.

Le plus considérable de ces vases, et dont le travail est en même temps très élégant, paraît être de l'espèce de ceux que les anciens nommaient *præfericulum*. Sa hauteur est de deux pieds environ; son anse, cintrée et mobile, s'ajuste parfaitement quand elle est abattue avec le bord du vase, dont la partie supérieure est ornée d'un rinceau ou ornement de l'exécution la plus parfaite.

Parmi ces autres vases sacrés ou coupes destinés aux sacrifices, ceux qui servaient particulièrement aux libations, se nommaient *pateræ*. On en a trouvé un très grand nombre; la plupart sont d'un métal blanc, composé, et d'un travail recherché avec tout le soin possible. Le manche de ces sortes de vases est rond pour l'ordinaire, cannelé dans sa longueur, et terminé par une tête de bélier ou quelque autre ornement. Ils étaient aussi employés dans les bains, et servaient sans doute à verser l'eau sur le corps.

La principale considération que méritent en général ces vases et différens ustensiles ou meubles d'Herculanum, consiste dans l'élégance de

leurs formes et de leurs contours. C'est ce qu'on a dû remarquer dans le petit nombre que nous avons réunis, et qui suffiraient pour prouver que tous nos artistes modernes ne sauraient mieux faire que d'imiter en ce genre, comme en beaucoup d'autres, les ouvrages des anciens.

La lampe antique, formée avec des coquilles de limaçons, qu'on voit soutenue par des chaînons, est d'une idée assez ingénieuse, et doit paraître plus naturelle que beaucoup d'autres. Les anciens ont cherché à varier et à retourner de mille manières différentes cette espèce de meuble domestique, et, dans le nombre, il s'en rencontre souvent de vraiment grotesques.

Quant aux deux trépieds qui sont gravés au bas de la planche n° 132, ils sont de la construction la plus légère, et l'on ne peut disconvenir que l'idée et la forme n'en soient aussi simples qu'agréables. Ils sont également en bronze, et ont environ deux pieds et demi à trois pieds de hauteur.

Lampes, bronzes et fragmens antiques, nos 133 et 134.

Un des premiers objets de curiosité gravés sur la planche n° 133 de notre Atlas, est une divinité égyptienne; elle est représentée sous la forme d'une femme, tenant sur ses genoux un enfant appelé *Orus* chez cet ancien peuple. Ces sortes de petites idoles égyptiennes sont très communes dans l'antiquité; et on en a trouvé plusieurs à

Herculanum, où le culte égyptien était, ainsi que nous l'avons dit, fort en usage.

Les deux bronzes que l'on voit aux deux côtés, sont encore des lampes domestiques, dont l'une surtout, à l'examiner avec quelque attention, ne paraîtra pas sans doute la moins bizarre et la moins extraordinaire. Mais le fragment d'antiquité que l'on peut regarder comme le plus curieux, est cette main armée de cercles; on a cru la devoir faire dessiner sous trois aspects différens pour la mieux expliquer.

L'original en bronze est d'une proportion au-dessus de nature, et avait appartenu sans doute à quelque statue de gladiateur armé pour le combat; c'était ce que les Romains appelaient le *ceste*, dont leurs gladiateurs se servaient pour augmenter la force des coups que ces malheureux se donnaient en combattant les uns contre les autres. Il paraît que c'était plusieurs courroies de cuir liées fortement ensemble, et qui, étant ainsi réunies et attachées autour de la main et d'une partie du bras, devaient en rendre l'action plus forte et les coups plus assurés. Quelle recherche de barbarie! [1]

Combat de Gladiateurs, bas-relief antique, n° 137.

[1] Une représentation d'un combat de gladiateurs nous paraît devoir prendre naturellement sa place à la suite de la description que nous donnons du ceste. L'original de la gravure, qu'on trouvera dans notre Atlas sous le n° 137, est un bas-relief de marbre qu'on voit à Girgenti en Sicile, l'ancienne

On se rappelle la description que Virgile fait de ces cestes antiques, Liv. V de l'*Enéide*, lorsqu'il parle du combat et du défi que fait à Darès le vieux Entelle, en lui proposant de s'armer de cestes pareils à ceux dont il s'était servi pour combattre dans sa jeunesse.

. . . . Sic deinde locutus,
In medium geminos immani pondere cestus
Projecit, quibus acer Eryx in prælia suetus
Ferre manum, duroque intendere brachia tergo.
Obstupuere animi: tantorum ingentia septem
Terga boum, plumbo insuto ferroque rigebant.
Ante omnes stupet ipse Dares, longeque recusat.
Magnanimusque Anchisiades, et pondus, et ipsa
Huc, illuc, vinclorum immensa volumina versat. [1]

Les autres bronzes antiques réunis sur la même planche, sont des représentations de ces dieux

Agrigente, ville célèbre en monumens antiques dont nous aurons incessamment à nous occuper. Ce même bas-relief se trouve dans l'ancien ouvrage de Guillaume de Choul, imprimé en 1581, seconde partie, où cet auteur traite des antiques *exercitations* grecques et romaines.

[1] En achevant ces mots, il jette au milieu de l'assemblée deux gantelets d'un poids énorme, dont le vaillant Éryx avait coutume d'armer ses mains, et qu'il attachait le long de ses bras pour les combats du ceste. Les spectateurs sont saisis d'étonnement à la vue de ces gantelets, formés de sept cuirs des plus épais qu'on avait encore garnis de plomb et de fer. Mais aucun n'est plus étonné que Darès; plein d'effroi, il refuse de s'exposer contre de telles armes, tandis qu'Énée les prend dans ses mains pour en examiner le poids et la force des courroies qui les attachent.

lares, espèce de divinités domestiques, qui étaient extrêmement multipliées chez les anciens, et auxquelles ils donnaient souvent les formes les plus extravagantes et les plus ridicules.

On en peut juger encore par l'espèce singulière de faune ou silène couronné de vigne qu'on voit sur la planche suivante, n° 134; il est représenté à cheval sur une outre, et comme la conduisant par les deux oreilles. Cette bizarre figure faisait partie d'une fontaine de bronze autour de laquelle dix petites statues de faunes, dans le même genre, étaient arrangées en cercle, et jetaient de l'eau dans le bassin. Au milieu de ce bassin était placé ce vieux Silène versant également de l'eau par l'ouverture de l'outre. Pétrone, en parlant du souper de Trimalcion, et d'autres anciens auteurs, font mention de semblables fontaines, formées par des satyres ou des faunes, dont on se servait dans les repas.

Les deux petits bronzes gravés au haut de la même planche, et qui représentent des chevaux courant de toute vitesse, méritent aussi notre attention. L'attitude des figures, ces chevaux sans selle ni bride pour les conduire, sembleraient indiquer que l'artiste a eu en vue de célébrer l'adresse particulière, et alors renommée dans quelques cavaliers qui excellaient à conduire ainsi leurs chevaux, soit avec la voix, soit même par la position seule du corps. On voit sur les bas-

reliefs de la colonne Trajane la cavalerie numide représentée ainsi; et plusieurs auteurs, en décrivant les courses des chevaux dans les cirques, font mention de l'habileté des cavaliers, qui, de la voix seule, conduisaient parfaitement leurs chevaux.

On sait que, dans ces fameuses courses de chars et de chevaux qui faisaient partie des jeux publics dans les cirques des Romains, les chevaux destinés et dressés à de certaines courses se nommaient *desultorii*, et leurs cavaliers, *desultores*, noms qui indiquaient l'adresse et l'agilité avec laquelle ils s'élançaient en courant d'un cheval sur l'autre. Nous parlerons de toutes ces courses, avec quelque détail, dans le chapitre suivant.

Quant au joli bas-relief gravé sur le milieu de la planche, et qui représente deux petits Amours dansant et jouant de la double flûte, l'original du médaillon est en argent; mais on ignore à quel usage il pouvait être destiné. La gaîté et l'esprit qui règnent dans ces deux petites figures, nous ont seuls engagé à lui donner place ici.

Phalles ou Phallum trouvés à Herculanum, n° 135.

Une des curiosités les plus rares, les plus extraordinaires du Muséum de Portici, est une suite nombreuse de ces phallum (φαλλὸς), ou Priapes, trouvés dans les fouilles d'Herculanum. Le roi de Naples les ayant fait graver à la suite des bronzes antiques dont nous venons de faire un choix, nous avons cru devoir nous y arrêter

un instant, et donner à nos lecteurs une idée de ces singuliers monumens de l'antiquité. Nous avons appris qu'on en avait fait graver à Naples, sur une planche séparée, quelques uns des plus étranges et des plus curieux. Mais des descriptions et des détails un peu étendus à cet égard, étant peu convenables sous le rapport de nos mœurs et des idées reçues parmi nous, nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de les connaître, à cette partie de la collection même d'Herculanum, tom. VI, pages 363 et suivantes, où on a traité cette matière avec toute l'érudition et les recherches possibles. Nous nous contenterons d'en extraire seulement ici quelques notions générales.

Un des usages, une des opinions de l'antiquité qui peuvent nous paraître plus étranges, est sans doute l'espèce de culte et de vénération que l'on portait à ces représentations, regardées parmi nous comme obscènes. La mythologie des anciens faisait, comme on sait, descendre Priape de Bacchus et de Vénus. Quant à l'origine de son culte, il paraît que les Égyptiens, chez lesquels il fut premièrement établi, le portèrent en Grèce, et des Grecs il passa chez les Romains. On ne peut douter au reste, d'après tous les auteurs anciens les plus célèbres, comme Hérodote, Plutarque et Diodore, que cet emblême de la génération n'ait été un objet de la plus grande

vénération parmi les hommes, et que son culte ne soit de la plus haute antiquité.

C'était particulièrement aux fêtes de Bacchus que ce culte était consacré; Athénée parle d'une fameuse pompe bachique sous Ptolémée Philadelphe, dans laquelle on avait porté en triomphe un phallum en or de cent vingt coudées de long : il était couronné à l'extrémité par une étoile également d'or de six coudées de tour; c'était sans doute une allusion à l'étoile de Vénus. Ce détail, bien fait pour nous étonner, est rapporté par Athénée, Liv. VIII, page 201, et se trouve dans le sixième volume d'Herculanum, à la note 9, page 281.

Il paraît encore constant qu'on regardait dans l'antiquité Mercure comme le dieu de la luxure : c'est par cette raison sans doute que cette grotesque figure que l'on voit dans le principal de ces phallum, a des ailes sur la tête comme on nous peint ordinairement Mercure. Il en est de même de la tête de bélier qu'on y peut remarquer, et qui ajoutait encore à l'illusion, cet animal étant, comme on sait, un des plus lascifs. L'ouverture qu'on voit pratiquée sur la tête du bélier ne laisse aucun doute que ce singulier monument n'ait dû servir et avoir été employé à Herculanum comme une lampe domestique; il faut convenir que de pareils meubles paraîtraient, avec raison, fort étranges aujourd'hui.

Quant à cette quantité de clochettes qu'on voit suspendues à toutes les extrémités de ces phallum, nous savons, d'après les anciens auteurs, qu'elles étaient employées dans toute l'antiquité comme une espèce d'amulette et de préservatif contre les maléfices, le malin vouloir, et ce qu'on appelait les mauvais génies. C'était une des superstitions les plus accréditées chez les anciens. Cette qualité était particulièrement attribuée à ces représentations du dieu Priape. Il paraît qu'elles étaient si généralement adoptées, que non seulement les hommes, les enfans, mais les femmes même, les portaient à leur cou, suspendues avec des chaînes d'or, comme une espèce de parure et d'ornement.

Pline et d'autres auteurs parlent de l'usage universellement établi de placer ces figures de phallum, ces Priapes, à l'entrée des maisons, des jardins, aux coins des cheminées, et dans l'intérieur des appartemens; on les portait aussi en procession dans les campagnes, pour attirer et demander sans doute aux dieux la fécondité de la terre.

Parmi ces monumens antiques, un des plus singuliers et des plus curieux, est une petite statue que l'on voit en forme de terme, couverte d'une espèce de robe de toile avec un bonnet et une barbe de Pantalon, tenant d'une main un vase renversé, que quelques personnes, et le

comte de Caylus entre autres, ont pensé pouvoir être une clochette. L'original est en bronze, d'une exécution très spirituelle, et sa grandeur est de sept pouces; nous donnerons ici la description qui en est faite dans l'ouvrage même de la Collection des bronzes d'Herculanum, p. 376.

« Curioso è questo bronzo, che ci presenta un « Vecchio con longa barba; con un alto berret- « tone in testa, con veste talare, e manicata, e « stretta alla cintura; la quale resta sollevata al « dinanzi dalla parte virile di non ordinaria « grandezza; è sollevata anche di fianco dalla « sinistra mano, che resta coverta dalla stessa « veste, mentre che colla destra tiene un vaso, « o altra cosa che sia; terminando poi la sta- « tuetta, come in un Ermo quadrato, co' due « piedi calzati, e congiunti insieme.

« Si volle, che fosse piut tosto un vaso, come « veramente pare che la forma dimostri: e si « disse, che, siccome è frequente il verdersi in « mano degli altri dei le *patere* in atto di essere « da essi versate sulle are, così protrebbe sospet- « tarsi che si mettesse in mano a Priapo un tal « vaso in atto di rovesciarlo su quella parte, per- « chè era ricevuto tra gli dei, e su qu'ella eserci- « tava il suo potere, forse con dei liquori atti a « sostenerne l'efficacia. »

Quant à ces espèces de nains, ces figures difformes et hideuses que l'on voit en grand nombre

dans cette singulière collection, nous trouvons dans Quintilien, Suétone et d'autres auteurs, que les plus recherchés, les plus voluptueux des anciens, se plaisaient à avoir avec eux ces espèces de monstres, ces erreurs de la nature, et en faisaient un cas particulier. Pline dit même que ce goût bizarre pour les nains était surtout fort à la mode chez les Sybarites, d'où il passa aux Grecs et aux Romains. Serait-ce l'origine de cet usage si long-temps en vogue en Europe chez les rois et les princes, qui presque de nos jours avaient encore à leurs cours des nains et des bouffons, pour lesquels ils avaient une affection particulière?

Transport des antiquités d'Herculanum au Muséum de Naples, nº 136.

Les dangers continuels et toujours menaçans auxquels est exposée cette précieuse collection d'antiquités, conservée dans le château de Portici, ont déterminé le roi de Naples à la faire transporter à Naples même; il lui a destiné un palais considérable, qu'on appelle *il Palazzo dei Studi*, le Palais des Études. C'est d'après cette détermination, si approuvée de tous les amateurs de l'antiquité, que l'artiste chargé de dessiner l'élévation perspective de ce palais, a imaginé d'orner cette vue d'une espèce de cérémonie ou fête, dans laquelle il a réuni les principaux morceaux d'Herculanum, comme trépieds, statues équestres, autels, etc.

Cette agréable composition est rendue avec

autant d'esprit que de goût. Nos lecteurs y retrouveront sans doute avec plaisir les différens morceaux qu'ils viennent de voir plus en détail dans la suite de ce chapitre, tels que les deux trépieds d'Apollon et de Priape, la figure équestre du consul Balbus, un des chevaux de bronze de ce quadrige qui ornait le théâtre d'Herculanum, et dont nous parlerons dans le chapitre suivant, en faisant la description de ce précieux monument. Parmi les autres statues, vases et autels qui composent cette marche, on pourra en distinguer encore un grand nombre dont nous venons de donner la description, comme celle de ce faune ivre, et d'autres morceaux que l'éloignement fait disparaître.

Nous terminerons ce que nous avons cru devoir recueillir dans cet ouvrage, soit des peintures ou des statues d'Herculanum, par quelques observations de notre voyageur sur ces antiquités. Sa manière de voir, qui annonce un goût délicat et un tact très juste, ne pourra qu'être agréable à nos lecteurs, et ajouter encore à l'idée que nous avons désiré leur donner de cette précieuse collection.

« Après avoir parcouru avec attention, et à « plusieurs reprises, le Muséum de Portici, nous « entrâmes dans une salle basse du château, où « on remontait des statues antiques comme on « radoube des vaisseaux à Brest. Pourvu qu'on

« trouve la moindre partie d'un torse, on le « baptise *Jupiter*, *Mercure*, *Apollon*, et on y « ajoute tout ce qui manque à ces dieux, avec « les attributs qui les caractérisent. Je remar- « quai, entre autres, une chose assez singulière, « c'est que les cuisses d'une de ces figures tirées « d'Herculanum me parurent si disproportion- « nées avec les autres parties du corps, que je « voulus rechercher d'où pouvait provenir cette « défectuosité. Je trouvai effectivement en tou- « chant le bronze, le travail et la matière altérée, « et comme si elle avait commencé à entrer en « fusion. Je remarquai qu'à l'endroit où se ter- « minait ce vice de proportion, il y avait de pe- « tits bourrelets, comme si les genoux se fussent « gonflés en se chargeant de la fusion des ma- « tières supérieures. La forme des muscles n'avait « point été détruite, mais ils paraissaient dessé- « chés, et formaient à l'œil l'effet que produirait « une maladie sur la nature.

« A examiner rapidement toutes ces figures, « leur défectuosité dans l'ensemble, les défauts « d'emmanchement, leur taille souvent courte « et disproportionnée, et, d'un autre côté, la « beauté des poses, la noblesse et la fierté des « détails, on s'exposerait à bien mal juger de « l'école romaine du temps où ces villes ont été « détruites. Mais, en ôtant l'enduit dont j'ai « parlé, et rendant à l'antiquité ce qui lui appar-

« tient légitimement, en observant qu'il n'y a « pas une figure, pas un bas-relief, où il n'y ait « quarante réparations modernes qui sont autant « de balourdises et d'inconséquences, l'énigme « de ce qu'on voit à Portici sera expliqué : « l'homme de goût ne sera plus embarrassé, et « verra, sinon des figures de l'Apollon, de la « Vénus, au moins le ciseau et le style des su- « blimes écoles qui les ont produites.

« Je crois aussi qu'il faudrait avoir une égale « précaution pour porter un jugement sur la col- « lection de tableaux et de peintures que l'on a « également tirés de Pompéi et d'Herculanum, « et qui ne peut donner qu'une idée très impar- « faite du style des écoles de ce temps. Avant « de prononcer sur ces peintures, il faut se dire « d'avance que toutes ont été faites sur des mu- « railles, la plupart à l'air; et depuis deux mille « ans qu'elles ont été couvertes de la lave, ou « tout au moins d'une cendre brûlante, sou- « frée, nitreuse et saline, qui devait les détruire « presque en entier; que Pompéi et Hercula- « num n'étaient que des villes du troisième « ordre, et que les grandes maisons qu'on y « a trouvées n'étaient que des maisons de cam- « pagne, alors on pourra apprécier tout ce « qu'offre cette nombreuse et unique collection « où l'on a tout rassemblé, parce que tout en est « intéressant.

« En classant ces tableaux, on en pourrait « mettre quelques uns avec les fragmens d'in- « scriptions qu'on a trouvés sur des murs, in- « scriptions qui reviennent aux sentences qu'on « voit souvent contre les murs de nos cabarets, « et qui peuvent être de la même main : ensuite « viendraient ceux d'histoire, qui, quoique pleins « d'incorrections, décèlent l'étude du grand, « ainsi que les figures isolées, qui, sans être d'un « beau fini, sont de la plus grande élégance et « d'un goût exquis.

« Nous aurons après cela les tableaux d'ara- « besques, qui sont parfaits pour le style, la cou- « leur, la touche et le trait. Il ne faut pas inférer « de là que ce fût uniquement dans ce dernier « genre que les anciens excellaient ; mais penser « qu'il ne nous reste point, ou infiniment peu « de leurs tableaux de chevalet, que nous n'avons « d'eux que des fragmens de muraille, et que « le genre de l'arabesque ne se peignant que sur « les murs pour leur servir de décoration, c'est « le seul genre que nous ayons pu trouver porté « à sa perfection.

« Si dans deux mille ans il était possible qu'on « déterrât une de nos villes de province, qui « aurait été enfouie comme Herculanum et Pom- « péi, et qu'on voulût juger de l'école française « sur ce qu'on trouverait de peint contre les mu- « railles, il serait difficile de soupçonner, d'après

« cela, nos Le Sueur, nos Lebrun et nos Pous- « sin. D'après les tableaux les plus médiocres de « la collection de Portici, on peut assurer que « les mauvais peintres de ce temps-là avaient de « grands modèles, et que les mauvaises figures « en marbre et en bronze qu'on a trouvées à côté « des plus parfaites, peuvent servir d'échelle pour « asseoir ce jugement.

« Il serait aussi très injuste de prononcer « qu'ils n'avaient pas l'idée de la perspective. « Leurs tableaux de paysage sont, à la vérité, « au-dessous du médiocre, et pèchent à tout « moment contre les règles de l'optique ; mais « s'il est naturel de pécher contre ce qu'on sait « mal, il est impossible de peindre même mal « ce dont on n'a pas d'idée. Nous voyons d'ail- « leurs que tout ce qu'on a trouvé d'architec- « ture peinte dans ces tableaux d'Herculanum, « est d'une architecture gigantesque et folle. « Nous ne pouvons douter cependant, d'après « un grand nombre de monumens qu'on y a « trouvés encore sur pied, qu'ils n'en eussent « une autre, et de meilleur style. On ne peut « nier aussi que leurs arabesques ne soient deve- « nus nos modèles en un genre qui n'est connu « chez nous, d'une manière supportable, que « depuis la découverte de ces deux villes.

« Dans ces mêmes tableaux, on trouve encore « des vases d'un goût exquis, et des rinceaux

« qui auraient pu servir de modèle à Raphaël, « s'il les eût connus, lorsqu'il a peint la superbe « galerie du Vatican. Il y a aussi de mauvaises « petites marines, mais qui, malgré leur médio- « crité, deviennent infiniment curieuses, parce « que non seulement elles nous donnent une « idée certaine de la forme des galères ou tri- « rèmes des anciens, mais encore parce qu'elles « peuvent nous laisser imaginer quelle en était « la distribution intérieure, relativement sur- « tout à la place que devaient y occuper les « rameurs.

« La nuit nous arracha d'auprès de ces anti- « quités, qu'on ne peut toutes décrire, et sur « lesquelles d'ailleurs les gravures que le roi de « Naples en a fait faire, laisseront les moyens et « le temps de raisonner. »[1]

Fragment de peinture antique d'Herculanum, n° 138.

Nous donnerons après cette description un morceau de ces peintures antiques d'Herculanum. L'original se trouve, à quelques petites différences près, dans le cinquième volume de ce Recueil, planche 69. Cette jolie composition est sans doute encore de ce genre d'arabesques si goûté et si perfectionné dans cet ancien temps.

[1] Nous devons à M. Denon ces observations intéressantes. C'est ce voyageur aimable que nous avons cité plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage, cet observateur intrépide que nous avons suivi avec tant de curiosité et d'intérêt au milieu des feux du Vésuve.

L'espèce de baldaquin qui s'élève au milieu de ces figures singulièrement costumées, ces vases qui sont à leurs pieds, tout y semble indiquer ce goût fantastique et idéal si adopté depuis par les Chinois.

Quant aux deux personnages qu'on voit assis et comme en sentinelle aux deux côtés de ce pavillon, il est assez difficile de déterminer l'idée du peintre. Il paraît que ce sont des figures de femmes; et alors, à leur caractère martial et à leurs armes asiatiques, on pourrait penser que l'artiste a eu en vue de représenter de ces amazones si célèbres, si vantées chez les anciens : il n'y aurait que leur habillement moucheté, et de couleur violette dans la peinture originale, ainsi que cette espèce de bonnet phrygien de l'une de ces femmes, qui pourraient contrarier cette idée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

AVIS

A MM. LES SOUSCRIPTEURS.

La Notice sur Richard de Saint-Non, et l'analyse du Voyage pittoresque de Naples et de Sicile, qui doivent être placées en tête de ce premier volume, ne seront, ainsi que la Table des matières, qui devrait le terminer, imprimées et livrées aux Souscripteurs qu'avec la douzième et dernière Livraison.

La planche n° 135, qui fait partie de la troisième Livraison de notre Atlas, ne sera également délivrée qu'avec la dernière Livraison des gravures.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

Nos des planches.		Folios du texte.
	Dédicace à Monsieur le Vicomte de Martignac.	j
	Notice sur J.-C. Richard de Saint-Non......	v
	Analyse du Voyage pittoresque de Naples et de Sicile................................	xxiij
	Voyage de Marseille à Naples..............	1
	Introduction...........................	3
	Peinture du royaume de Naples, par Jacques Delille..............................	37
	Précis historique des révolutions de Naples et de Sicile, par Chamfort....................	39

CHAPITRE PREMIER.

	Gélon, tyran de Syracuse, avant J.-C. 480.....	43
	Gélon dépose son autorité entre les mains du peuple................................	44
	Denys, tyran de Syracuse..................	45
	Les Syracusains appellent Timoléon à leur secours..................................	47
	Timoléon se fixe en Sicile..................	48
	Mort de Timoléon.........................	49
	Agathocle est élu tyran de Syracuse, avant J.-C. 319.................................	*ibid.*
	Agathocle est chassé de Sicile et meurt en Italie, avant J.-C. 278.........................	50

Nos des planch.		Folios du texte
	Hieron gouverne la Sicile et en fait le bonheur..	51
	Archimède	52
	Siége de Syracuse par Marcellus	*ibid.*
	Naples, simple province romaine	53
	Naples est gouvernée par les ducs	55

CHAPITRE II.

	Arrivée des Normands en Italie, au retour d'une croisade	56
	Les Normands fondent la ville d'Averse auprès de Naples	*ibid.*
	Les Normands vont faire la guerre aux Sarrasins en Sicile	57
	Ils s'emparent de la Pouille, et fondent le royaume de Naples	*ibid.*
	Les enfans de Tancrède de Hauteville se partagent leurs conquêtes	58
	Le pape et l'empereur se liguent contre eux	*ibid.*
	Le pape est fait prisonnier	59
	Les Normands obtiennent du pape l'investiture de la Sicile	60
	Naples est réunie à la Sicile, 1139	*ibid.*
	Guillaume-le-Bon, roi de Sicile, appelle la maison de Souabe pour lui succéder	61
	Cause de la guerre et des malheurs de la Sicile, 1195	*ibid.*
	Henri, fils de Tancrède, meurt à Messine, détesté de ses peuples	62
	Le pape est élu régent du royaume des Deux-Siciles	63
	Origine des prétentions de la cour de Rome	*ibid.*
	Frédéric excommunié et déposé, 1198	*ibid*

Nos des planch.		Folios du texte.
	Frédéric meurt en 1250	64
	Mainfroy est nommé gouverneur du royaume	*ibid.*
	Portrait de Mainfroy	65
	Conrad, héritier de Frédéric, chasse Mainfroy de ses États	*ibid.*
	Conrad meurt, et laisse Conradin en bas âge héritier de son royaume	66
	Mainfroy accepte la régence	67
	La reine fait répandre la nouvelle de la mort de Conradin	*ibid.*
	Mainfroy est couronné en 1258	68
	Le pape Clément IV l'excommunie	*ibid.*
	Le pape met le royaume de Naples en interdit, et offre la couronne à tous les souverains de l'Europe.	69
	Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis, l'accepte.	*ibid.*
	Il reçoit l'investiture du pape en 1265	*ibid.*
	Mainfroy est vaincu, et tué en combattant en 1266.	70
	Charles d'Anjou, maître de la Sicile	*ibid.*
	Conradin paraît en Italie	71
	Il offre le combat à Charles d'Anjou; il est vaincu et fait prisonnier	72
	Supplice de Conradin, 1270	73
	Le comte d'Anjou règne en Sicile, et s'y fait détester	*ibid.*
	Vêpres siciliennes, le 29 mars 1282	74
	Guillaume Porcelet est excepté seul du massacre, et reconduit en France	76
	Charles veut former le siége de Syracuse	*ibid.*
	Il est repoussé par l'amiral Loria	*ibid.*
	Pierre d'Aragon, oncle et héritier de Conradin, est élu roi de Sicile	77
	Charles d'Anjou meurt accablé des malheurs qu'il s'est attirés par ses cruautés, 1285	78

CHAPITRE III.

La Sicile et le royaume de Naples sont séparés... 79
Robert, comte d'Artois, régent du royaume de Naples.... *ibid.*
Robert, duc de Calabre, roi de Naples........ 84
Jeanne Ire, fille de Robert.................. 85
Elle épouse André II, fils de Charobert, roi de Hongrie.... *ibid.*
André est assassiné à Averse, 1345.......... 86
Jeanne épouse Louis, prince de Tarente....... 87
Le roi de Hongrie descend en Italie.......... *ibid.*
Il venge la mort de son malheureux frère, et fait jeter Durazzo par une fenêtre, 1347........ 88
Jeanne rentre dans ses États............... *ibid.*
Jeanne vend Avignon au pape.............. 89
La Sicile livrée à de nouvelles factions........ *ibid.*
Mort de la reine Jeanne Ire, 1382............ 93
Anarchie, magistrature créée sous le nom des *huit seigneurs du bon gouvernement*.............. 94
Jeanne II monte sur le trône de Naples........ *ibid.*
Caraccioli, grand-sénéchal du royaume de Naples, et amant de la reine, est assassiné.......... 99
La reine meurt en 1442.................... *ibid.*

CHAPITRE IV.

Les deux royaumes de Sicile et de Naples sont réunis.... 100
Alphonse d'Aragon est reconnu roi par le pape Eugène.... *ibid.*
Nicolas V, pape vertueux.................. 101
Mort d'Alphonse, en 1458................. 102

Calixte III, nouveau pontife, renouvelle les troubles en appelant encore la maison d'Anjou au trône de Naples.... 102
Scanderberg vient au secours de Ferdinand, roi de Naples.... 103
Nouvelle guerre civile.................... *ibid.*
Le comte de Sarno et Petruccio sont décapités, 1487.... 104
Charles VIII, héritier des droits de la maison d'Anjou au trône de Naples, entre en Italie à la tête d'une armée.... 105
Il s'empare de Naples..................... *ibid.*
Louis XII veut faire revivre ses droits, et se qualifie roi de Naples.... 106
Il partage le royaume de Naples avec le roi d'Espagne.... 107
Frédéric, fils de Ferdinand, et prince vertueux, est enfin reconnu roi, mais obligé de céder aux forces de la France et de l'Espagne réunies. *ibid.*
Discussions nouvelles entre les Espagnols et les Français.... 108
Les Français sont battus et obligés de quitter l'Italie.... *ibid.*
Louis XII renonce à la couronne de Naples.... 109
Le royaume de Naples et de Sicile passe sous la domination espagnole, 1506.... *ibid.*
Le royaume de Naples est opprimé par les vice-rois d'Espagne.... *ibid.*
Sédition de Mazaniello, en 1647.......... 111

N^os des planch. — Folios du texte.

VOYAGE PITTORESQUE,

OU DESCRIPTION DES ROYAUMES DE NAPLES ET DE SICILE............. 115

CHAPITRE PREMIER.

CARTES GÉOGRAPHIQUES DU ROYAUME DE NAPLES. — PLAN TOPOGRAPHIQUE ET VUES GÉNÉRALES DE CETTE VILLE, PRISES SOUS DIFFÉRENS ASPECTS. 117

1 Carte des royaumes de Naples et de Sicile...... *ibid.*
2 Carte de la terre de Labour.............. 118
Description géographique du royaume de Naples.................................. *ibid.*
3 Carte du golfe de Naples et de ses environs..... 120
4 Plan de la ville de Naples.................. 122
5 Vue de Naples, prise du faubourg de Chiaia..... 126
6 Vue prise du bastion *il Torrione del Carmine*... 127
7 Vue prise de *Capo di Monte*................ *ibid.*
8 Vue prise du château Saint-Elme............. 129

CHAPITRE II.

ÉGLISES DE NAPLES. — PALAIS. — TOMBEAUX ET DIFFÉRENTES VUES PRISES DANS L'INTÉRIEUR DE CETTE VILLE.............................. 138

9 Église de Saint-Janvier.................... *ibid.*
10 Portail de l'église de Saint-Philippe de Néri..... 142
11 Intérieur de cette église..................... 143
12 Cloître des Chartreux....................... 144
13 Palais du roi............................... 145
14 Palais de la reine Jeanne.................... 146
Catacombes de Naples...................... 148
15 Salle où saint Janvier prêchait la religion...... 150

N^os des planch. — Folios du texte.

16 Saint Janvier disant la messe................ 150
17 Grotte de Pausilippe....................... *ibid.*
18 Môle de Naples........................... 152
19 Autre vue de la grotte de Pausilippe.......... *ibid.*
20 Chemin qui y conduit...................... 153
21 Tombeau de Virgile........................ *ibid.*
22 Tombeau de Jean de Caraccioli............... 157
23 Tombeau de Sannasar...................... 159
24 Tombeau du roi André...................... 160
25 Tombeau du maréchal de Lautrec............ 162
26 Tombeau du marquis de Pescaire............ 163
27 Hôpital de l'Annunziata.................... *ibid.*
28 Vue prise au-dessus de la grotte de Pausilippe.. 165
29 Grotte des Cordiers........................ *ibid.*
30 Côte de Pausilippe......................... 166
31 Palais de la Roccella....................... 167
32 Vue du Vésuse prise de Mare Piano.......... *ibid.*
33 Côte de Pausilippe......................... *ibid.*
34 Quai et faubourg de Chiaia.................. 168

CHAPITRE III.

TABLEAUX ET PEINTURES LES PLUS REMARQUABLES DES ÉGLISES ET PALAIS DE NAPLES....... 170

École de Florence......................... 172
École romaine............................ 174
École de Bologne.......................... 177
École vénitienne.......................... 181
35 SOLIMÈNE. — Héliodore chassé du temple...... 191
36 LUCA GIORDANO. — Les vendeurs chassés du temple............................... 193
37 Tableau de l'ESPAGNOLET.................. 196
38 Tableau du SCHEDONE..................... *ibid.*

Nos des planch.		Folios du texte
39, 40	Peintures de l'Espagnolet	197
39, 40	Groupes peints par Solimène	198
	Luca Giordano	199
41	La Madone du Rosaire	ibid.
42	Nativité de la Vierge	ibid.
43, 44	Peintures du Lanfranc	200
45, 46	Tableaux du Poussin	201
47	Solimène. — Plafond d'une sacristie	203
48	Tableau du Schedone	204
49	Le Poussin. — La fuite en Égypte	205
50, 51	Plafonds du Calabrèse	ibid.
	Chapelle de saint Janvier	206
52	Peinture du Dominiquin	208
53	Peinture d'Annibal Carrache	ibid.
	Solimène	ibid.
54, 55, 56, 57	Figures allégoriques	209

CHAPITRE IV.

	Histoire abrégée des éruptions les plus mémorables du Vésuve. — Vues et description du Vésuve et de ses environs	212
	Dates des éruptions du Vésuve de l'an 79 à 1779	231
58	Le Vésuve pendant l'éruption de 1779	273
59	Vue du Vésuve et du golfe de Naples	284
60	Le Vésuve en éruption en 1771	286

Nos des planch.		Folios du texte.
61	Vue du Vésuve prise du mont Sant-Angelo	290
62	Bourg de *Torre del Greco*	292
63	Village de *Torre dell' Annonziata*	ibid.
64	Grand'rue du bourg *dell' Annonziata*	295
65	Maison de Solimène	296
66	Église de Résina	297
67	Le Vésuve du côté de Portici	299
68	Vue des laves du Vésuve	ibid.

CHAPITRE V.

	Des usages, du caractère et des costumes des Napolitains. — Idée succincte du gouvernement, du commerce et des productions naturelles du royaume de Naples	303
	De la noblesse napolitaine. — Du clergé et de la bourgeoisie de Naples. — Quelques usages de ces différentes classes de citoyens	ibid.
	Des environs de Naples. — De ses productions naturelles. — De son commerce. — De l'industrie de ses habitans	317
	Du caractère, des mœurs des Napolitains, et en particulier de la partie du peuple de Naples appelée *Lazzaroni*	325
	Des costumes du peuple de Naples. — De ses fêtes de Madones au temps de Noël	333
69	Danse de la Tarentèle	ibid.
70	Concert devant une Madone	ibid.
71	Mazaniello haranguant le peuple	340
72	Pillage de la Cocagne	349
73	Portrait de Mazaniello	ibid.
74	Une scène de la Cocagne	355

Nos des planch. — Folios du texte.

CHAPITRE VI.

DÉCOUVERTE D'HERCULANUM. — DÉTAIL SOMMAIRE DE SES DIFFÉRENTES ANTIQUITÉS 357

75 Fouilles d'Herculanum 359
PEINTURES ANTIQUES D'HERCULANUM 368
76 Centauresse allaitant un de ses petits 369
77, 78 Les Centaures 370
79 La marchande d'Amours 371
80 La Bacchante et le monstre marin 373
81 Le repas antique 374
82 Prêtresse de Bacchus 377
83 Nymphe cueillant une fleur .... ibid.
ARABESQUES D'HERCULANUM 378
84 La Cigale et le Perroquet 379
85 L'Amour conduisant un char traîné par des cygnes. ibid.
86 Le Sacrifice 380
TABLEAUX DE SALLE A MANGER .... ibid.
87 Vases et corbeilles de fruits .... ibid.
88 Eschyle dictant une de ses pièces 381
89 Concert antique 382
90 Les danseurs de corde 383
91 Allusion satirique au poëme de l'*Enéide* 384
92, 93 Scènes comiques .... ibid.
94, 95 Arabesques égyptiens 386
96, 97 Danseuses d'Herculanum 388
98 Frises ou bas-reliefs peints à Herculanum 390
99, 100 Cérémonies et sacrifices égyptiens 391

Nos des planch. — Folios du texte.

101 Silène 394
102 Une Bacchanale .... *ibid.*
103 La Victoire .... *ibid.*
104 Une Danseuse 395
105 Le Faune et la Bacchante .... *ibid.*
106, 107 Bacchantes .... *ibid.*
108 Oreste et Pylade 396
109 Architecture arabesque d'Herculanum .... *ibid.*
110 Sphinx antiques 397

CHAPITRE VII.

STATUES. — MANUSCRITS GRECS ET FRAGMENS ANTIQUES D'HERCULANUM 399

111, 112 Statues équestres des consuls Nonius Balbus père et fils 406
BRONZES. — STATUES ANTIQUES D'HERCULANUM .. 412
113 Mercure 414
114 Junon .... *ibid.*
115 Silène .... *ibid.*
116 La Victoire 415
117 Vénus .... *ibid.*
118 Diane 416
119 Mercure .... *ibid.*
120 La Fortune .... *ibid.*
121 Faune endormi .... *ibid.*
122 Canefores 417
123 Amazone .... *ibid.*
124 Seleucus Nicanor 418
125 L'Amour 419
126 Une Danseuse .... *ibid.*
127 Un Danseur .... *ibid.*

Nos des planch.		Folios du texte.
128, 129	Trépieds, candélabres, lampes, vases de bronze et autres meubles antiques	420
130	Instrumens de musique, autels, trépieds et lampes antiques	422
131	Lampes antiques, vases et meubles d'Herculanum	426
132	Trépieds, patères, vases et lampes antiques	427
133, 134	Lampes, bronzes et fragmens antiques	429
135	Phalles ou Phallum trouvés à Herculanum	433
136	Transport des antiquités d'Herculanum au Muséum de Naples	438
137	Combat de gladiateurs, bas-relief antique	430
138	Fragment de peinture antique d'Herculanum	444

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

945N16 Sa2
1
Saint-Non.
Voyage à Naples et en Sicile.

COLUMBIA UNIVERSITY
0032191006

VOLUME 2

945N16 Sa2
2

COLUMBIA COLLEGE LIBRARY.

SIGILLVM COLLEGII COLVMBIAE NOVI EBORACI

MADISON AVENUE

NEW YORK.

Carlo Selimella.

VOYAGE PITTORESQUE

À

NAPLES ET EN SICILE.

TOME II.

Cette Description des Royaumes de Naples et de Sicile

COMPREND :

NAPLES ET SES ENVIRONS, TOUTE LA PARTIE MÉRIDIONALE DE L'ITALIE, CONNUE AUTREFOIS SOUS LE NOM DE GRANDE-GRÈCE, ET LA SICILE.

L'Atlas est divisé en trois parties,

SAVOIR :

NAPLES ET SES ENVIRONS,	Planches nos 1 à 285.
GRANDE-GRÈCE.........	Planches nos 286 à 400.
SICILE...............	Planches nos 401 à 558.

DE L'IMPRIMERIE DE CHAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

VOYAGE PITTORESQUE
À
NAPLES ET EN SICILE,

Par J.-C. Richard de Saint-Non;

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE, AUGMENTÉE, MISE DANS UN MEILLEUR ORDRE,

ET DÉDIÉE

A Monsieur le Vicomte de Martignac,

Par P.-J. Charrin.

TOME II.

PARIS.
DUFOUR ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DU PAON, N° 1.
CHAILLOU-POTRELLE, MARCHAND D'ESTAMPES,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 140.
1829.

DESCRIPTION DES ROYAUMES

DE

NAPLES ET DE SICILE.

CHAPITRE VIII.

THÉATRE D'HERCULANUM. — ÉLÉVATION ET PLAN GÉOMÉTRAL DE CE THÉATRE, AVEC QUELQUES DÉTAILS SUR LES DIFFÉRENS SPECTACLES DES ANCIENS ROMAINS.

Du Théatre d'Herculanum.

Nous venons de voir, par la quantité de monumens qui ont été retirés d'Herculanum, soit en sculpture ou en peinture antique, à quel degré de perfection ces deux arts avaient été portés chez les anciens. La découverte qu'on a faite du théâtre de cette ville n'est pas sans doute un objet de curiosité moins intéressant, puisque nous lui devons non seulement une connaissance plus étendue et plus parfaite de la forme des théâtres des anciens, mais encore de l'usage qu'ils faisaient de ces mêmes arts pour les décorer, ainsi que du genre et de l'espèce d'ornemens dont ils étaient enrichis.

Quoique la position de ce monument précieux

122638

et l'encombrement des laves et des cendres sous lesquelles il est enseveli aient empêché de le parcourir en son entier, on a été assez heureux pour obtenir des architectes et des dessinateurs du roi de Naples la communication des plans de ce théâtre, ainsi que ceux de la coupe, des élévations et des détails de tous ses ornemens. Ces détails sont le résultat des recherches faites dans le temps des excavations. Les dessins de toutes les parties heureusement conservées ont permis de former, d'élever des rétablissemens qui offrent le plus grand intérêt; et nous en sommes redevable à l'artiste, aussi ingénieux qu'éclairé, qui a dessiné le plan que nous présentons ici.

Coupe et élévations du théâtre, n° 139.

Plan du théâtre, n° 140.

D'après ce que nous venons de dire, et la connaissance que nos lecteurs doivent avoir de l'état dans lequel on a trouvé la malheureuse ville d'Herculanum, il est certain qu'il fallait être très instruit de la forme des théâtres des anciens pour se reconnaître dans celui-ci. Comme il ne reçoit de lumière extérieure que par l'ouverture même et le puits qui occasionna la première découverte, on est obligé de voir tout aux flambeaux; une grande partie de l'intérieur de l'hémicycle, c'est-à-dire de la partie circulaire de l'amphithéâtre, est encore enterrée sous la lave, attendu qu'on a été obligé de conserver des supports à ces laves et aux terres qui sont au-dessus. On a dégagé, autant qu'il a été possible, le corridor et une

partie de la décoration extérieure pour en avoir une idée; on a vu qu'elle était composée d'arcades, entre lesquelles étaient des pilastres recouverts de stuc et cannelés: mais cette partie extérieure a été depuis comblée en entier. Les chapiteaux des pilastres étaient corinthiens, et de l'espèce de ceux du temple d'Isis, à Pompéi, dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

Le théâtre intérieur est un peu plus conservé; le *proscenium* est entier. On voit aussi une partie de la scène et la base d'une des colonnes qui la décoraient, et qui étaient d'albâtre fleuri. Les autres colonnes ont été détruites et calcinées presque entièrement; on en voit cependant encore la place. Mais une remarque intéressante, et à laquelle le pavé presque entier de la scène a donné lieu, c'est qu'on a pu y distinguer, de chaque côté de l'avant-scène, des ouvertures régulières, des trous très apparens et à des distances égales, qui, suivant les observations de quelques personnes très instruites, et du marquis Galiani, entre autres, devaient servir à recevoir les pivots des décorations.

Les statues qui remplissaient les niches de l'avant-scène, et qui, ainsi que celles qui portaient sur les colonnes, étaient de bronze, ont été transportées dans le Muséum du roi de Naples. Elles représentent des muses, et l'on voit encore dans la lave l'empreinte d'une de ces

statues. Il y en avait beaucoup d'autres de marbre ; mais on n'en a trouvé que les fragmens, qui remplissaient l'orchestre et couvraient les gradins. Ces fragmens de statues, joints à une quantité considérable de colonnes brisées, indiquent de quelle richesse était ce monument. Les tremblemens de terre que le pays a éprouvés lors de la terrible éruption dont nous avons parlé, y ont causé plus de désordre que les cendres et les laves mêmes qui ensevelissaient les édifices, mais les laissaient dans leur entier.

L'intérieur du théâtre était revêtu des marbres les plus précieux; les pavés en étaient aussi composés. Celui de l'orchestre, qui a été heureusement conservé presque en entier, est du plus beau jaune antique : toutes les salles et les pièces appartenantes au théâtre étaient peintes et couvertes d'arabesques, dont on voit une partie au Muséum. La négligence qu'on a apportée à toutes ces fouilles dans les commencemens de cette découverte, a fait qu'on ne s'est pas bien assuré des objets qui étaient sur les piédestaux à la hauteur des gradins les plus élevés. Était-ce des chars ou des chevaux isolés, comme l'indiquait le dessin qui en a été communiqué? Rien n'est moins certain, puisque Vinckelmann lui-même dit qu'il y avait sur cela différentes opinions; et on ne sait si le cheval de bronze qu'on conserve dans le Muséum de Portici a fait partie d'un

quadrige ou d'un char à deux chevaux. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a trouvé dans les fouilles du théâtre une grande quantité de fragmens de chevaux de bronze, dont une partie a servi à former celui qu'on voit dans la cour du Muséum, et tout ce qui n'a pas été employé, et qui était beaucoup plus considérable encore, a été fondu.

Le théâtre d'Herculanum offre quelques particularités qui ne se trouvent pas dans ceux des théâtres des anciens dont il nous reste quelques vestiges. Telle est la manière dont sont placés les escaliers, entre deux murs parallèles qui circulent en suivant la forme de l'amphithéâtre, au lieu que, dans les autres théâtres antiques, ils suivent la direction de la circonférence au centre. On doit remarquer aussi ces deux *podium* ou balcons qui sont aux deux côtés de l'avant-scène, au-dessus des entrées de l'orchestre, et qui répondent parfaitement aux balcons de nos théâtres actuels.

Le diamètre du cercle de l'amphithéâtre d'Herculanum, pris de dessus les gradins les plus élevés, était de deux cent trente-quatre pieds; d'où il résulte, en comptant seize personnes assises par toise carrée, qu'il devait contenir environ dix mille spectateurs. Ainsi on pourrait, d'après ce résultat et l'étendue de ce théâtre, se faire une idée assez juste de la grandeur et de

la population d'une ville qui pouvait fournir dix mille spectateurs réunis à ses spectacles.[1]

Quoique la décoration intérieure de ce monument ne soit pas dans toute la pureté de la bonne architecture, elle peut cependant donner une idée avantageuse de la manière dont les anciens décoraient leurs théâtres. L'avant-scène, enrichi d'un ordre corinthien, de niches et de bas-reliefs, offre dans son ensemble du goût et de la magnificence. On doit remarquer, parmi les ornemens caractéristiques de cette décoration, ces masques scéniques qui se trouvaient dans la frise de l'entablement. Quant à l'amphithéâtre, la partie supérieure était, comme on le voit, terminée par un mur orné de niches et de statues de marbre; ce qui était d'un excellent genre de décoration, simple et noble en même temps.

On arrivait à l'amphithéâtre inférieur par sept portes; elles répondaient à un corridor qui l'environnait, et d'où l'on descendait par des escaliers qu'on voit représentés entre des gradins. Ils étaient formés par de petites marches saillantes

[1] Vinckelmann, dans sa Lettre sur Herculanum au comte de Bruhl, en a porté le nombre jusqu'à trente mille; mais on peut assurer que cet antiquaire, si exact dans plusieurs de ses observations, s'est fort trompé dans celle-ci, puisqu'il faut même, pour y trouver ce nombre de dix mille, supposer, indépendamment des gradins, la partie de l'amphithéâtre appelée *præcinctio*, où il n'y avait point de siéges, et le bas de l'orchestre en entier, remplis de spectateurs.

qui, coupant le gradin en deux, le rendaient plus facile à descendre. Ces portes ou entrées s'appelaient *vomitoria*.

Les détails particuliers au théâtre d'Herculanum, dont nous venons de rendre compte, nous ayant engagé à le comparer avec les autres théâtres des anciens, nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré de leur faire part de quelques observations à ce sujet. Nous avons cru même devoir les étendre jusqu'aux autres espèces de spectacles et de fêtes publiques des Romains auxquels ces recherches nous ont conduit, et qui peut-être ne seront point déplacées ici. Mais ayant observé que les cirques ont précédé, chez les Romains, tous les autres monumens en ce genre, nous nous en occuperons d'abord avant de nous étendre davantage sur les théâtres et les amphithéâtres des anciens, auxquels nous reviendrons ensuite.

Des Cirques romains.

Sans vouloir entrer dans de grands détails sur une matière aussi étendue que celle des jeux publics des anciens, nous rassemblerons seulement quelques notices sur les différens usages de ces cirques et la forme qu'ils devaient avoir. Nous croyons que ces détails seront d'autant plus curieux que nous pouvons y joindre un plan du cirque de Caracalla, levé avec la plus grande exactitude; c'est le seul de ces anciens monumens dont il existe des ruines un peu reconnais-

la population d'une ville qui pouvait fournir dix mille spectateurs réunis à ses spectacles.[1]

Quoique la décoration intérieure de ce monument ne soit pas dans toute la pureté de la bonne architecture, elle peut cependant donner une idée avantageuse de la manière dont les anciens décoraient leurs théâtres. L'avant-scène, enrichi d'un ordre corinthien, de niches et de bas-reliefs, offre dans son ensemble du goût et de la magnificence. On doit remarquer, parmi les ornemens caractéristiques de cette décoration, ces masques scéniques qui se trouvaient dans la frise de l'entablement. Quant à l'amphithéâtre, la partie supérieure était, comme on le voit, terminée par un mur orné de niches et de statues de marbre; ce qui était d'un excellent genre de décoration, simple et noble en même temps.

On arrivait à l'amphithéâtre inférieur par sept portes; elles répondaient à un corridor qui l'environnait, et d'où l'on descendait par des escaliers qu'on voit représentés entre des gradins. Ils étaient formés par de petites marches saillantes

[1] Vinckelmann, dans sa Lettre sur Herculanum au comte de Bruhl, en a porté le nombre jusqu'à trente mille; mais on peut assurer que cet antiquaire, si exact dans plusieurs de ses observations, s'est fort trompé dans celle-ci, puisqu'il faut même, pour y trouver ce nombre de dix mille, supposer, indépendamment des gradins, la partie de l'amphithéâtre appelée *præcinctio*, où il n'y avait point de siéges, et le bas de l'orchestre en entier, remplis de spectateurs.

qui, coupant le gradin en deux, le rendaient plus facile à descendre. Ces portes ou entrées s'appelaient *vomitoria*.

Les détails particuliers au théâtre d'Herculanum, dont nous venons de rendre compte, nous ayant engagé à le comparer avec les autres théâtres des anciens, nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré de leur faire part de quelques observations à ce sujet. Nous avons cru même devoir les étendre jusqu'aux autres espèces de spectacles et de fêtes publiques des Romains auxquels ces recherches nous ont conduit, et qui peut-être ne seront point déplacées ici. Mais ayant observé que les cirques ont précédé, chez les Romains, tous les autres monumens en ce genre, nous nous en occuperons d'abord avant de nous étendre davantage sur les théâtres et les amphithéâtres des anciens, auxquels nous reviendrons ensuite.

Des Cirques romains.

Sans vouloir entrer dans de grands détails sur une matière aussi étendue que celle des jeux publics des anciens, nous rassemblerons seulement quelques notices sur les différens usages de ces cirques et la forme qu'ils devaient avoir. Nous croyons que ces détails seront d'autant plus curieux que nous pouvons y joindre un plan du cirque de Caracalla, levé avec la plus grande exactitude; c'est le seul de ces anciens monumens dont il existe des ruines un peu reconnais-

sables, non seulement à Rome, mais même dans le monde entier.

On sait jusqu'à quel excès le peuple romain portait le goût de tous les genres de spectacles. Dès l'origine de la république, et même sous les premiers rois, long-temps avant la connaissance des lettres et des théâtres, qui passa de Grèce en Italie, les Romains ne connaissaient que les courses des chars ou des combats de gladiateurs, genre de spectacle fait pour caractériser un peuple conquérant et barbare. Ces fêtes militaires se donnaient sur les bords du Tibre, en rase campagne, et sans grand appareil. [1]

Ce fut Tarquin l'Ancien qui éleva le premier cirque qu'on vit dans Rome. Ce prince, Grec

[1] Nous ne pouvons douter que ces spectacles n'aient existé dès le temps même de Romulus, puisqu'il est certain que ce fut à la suite d'un cirque que se passa cet événement, célèbre dans l'histoire romaine, de l'enlèvement des Sabines. Ces fêtes s'appelaient alors *Consuales*, du nom du dieu Consus, auquel Romulus les avait consacrées. On connaît une médaille, frappée sous Néron, avec cette inscription, *Sabinæ*, sur laquelle cet événement est représenté. Dans le fond de la médaille, on voit indiquées les trois bornes du cirque, pour rappeler que ce fait arriva pendant l'une de ces fêtes instituées par Romulus pour attirer à Rome les nations voisines. *

On trouvera cette médaille dans la suite de celles que nous avons réunies.

* *Circense spectaculum primus Romulus, raptis virginibus Sabinis, Consualium nomine, celebravit* (VALER. MAX., Lib. II, cap. I.)

d'origine, avait apporté de l'Étrurie, sa patrie, le goût des monumens et de l'architecture régulière : il choisit pour cet établissement la vallée Murcia, entre le mont Palatin et le mont Aventin. Ce cirque fut nommé *Maximus*, lorsque, dans la suite, on en eut élevé de moins considérables. Cet édifice, quoique immense, ne suffisant plus à l'excessive population de Rome, sous Jules César, il fut augmenté et embelli par ses soins.

Auguste, qui avait renouvelé la ville, ne négligea pas ce monument; non seulement il l'agrandit, mais, suivant son goût pour la magnificence, la brique et les enduits firent place au marbre dont il le fit revêtir; et Denys d'Halicarnasse, qui nous en a laissé une description, et qui sans doute y avait vu la célébration des jeux pendant le long séjour qu'il fit à Rome, assure qu'il contenait alors cent cinquante mille spectateurs.

Dans le temps où écrivait Pline, ce cirque, qui avait été augmenté successivement par Tibère, par Caligula et par Néron, au point de contenir deux cent soixante mille personnes, fut encore agrandi par Trajan, la capitale de l'empire étant peut-être alors au plus haut degré de population où elle ait jamais été. Il ne reste aujourd'hui de ce vaste édifice que quelques ruines à fleur de terre, et presque méconnaissables :

cependant, d'après les mesures le plus anciennement prises, il devait avoir environ deux mille pieds de long sur huit cents de large. Le goût de ces cirques et des jeux qui s'y célébraient était porté au point qu'il y eut jusqu'à quinze cirques élevés à Rome dans différens temps. La place Navone formait autrefois le cirque élevé par Alexandre Sévère; on l'appelait *Circus Agonalis*: et le cirque de Néron est aujourd'hui remplacé par l'église de Saint-Pierre. Il y eut jusqu'à de simples particuliers, tels que Salluste, qui en firent élever à leurs frais.

On sait que, chez les Romains, les jeux et les spectacles étaient mêlés aux actes les plus solennels de la religion; ceux du cirque surtout en faisaient une partie essentielle. Ces monumens étaient consacrés aux dieux : on y voyait partout leurs statues, et des autels qui leur étaient consacrés. L'épine du cirque, la *spina*, était un massif de construction qui en traversait presque toute la longueur; elle était couverte d'obélisques dédiés au soleil ou à la lune. Les statues de la Fortune et de la Victoire y étaient élevées sur des colonnes; et des trépieds ou des autels remplissaient les espaces qui étaient entre les obélisques et les colonnes.

C'était autour de cette suite de monumens, et de l'épine du cirque, que se faisaient les courses de chars, de chevaux et de coureurs à pied; car

toutes ces courses étaient proprement ce qui constituait les jeux circéens. On devait faire plusieurs fois le tour du cirque, et l'adresse de ceux qui conduisaient les chars consistait à savoir raser le plus près possible les bornes (*metæ*) qui étaient placées à l'extrémité de l'épine.

La célébration des jeux était toujours précédée de sacrifices aux dieux. Une pompe magnifique annonçait la cérémonie; elle entrait dans le cirque par une porte latérale, en faisait lentement le tour, et en sortait par une porte opposée.

Cette pompe devait former, pour le peuple romain, une partie bien intéressante de ses spectacles. C'était une magnifique marche ou procession composée des chars qui devaient courir, rangés par ordre, suivant le nombre de leurs coursiers. Ils étaient précédés d'une troupe de jeunes patriciens à cheval, et suivis des *desultores*[1] et de ceux qui devaient disputer le prix de la course à pied. Ensuite venaient les prêtres, les sénateurs et les magistrats qui présidaient aux jeux, et, après eux, les athlètes, les danseurs et des troupes de saltimbanques, déguisés en faunes et en satyres. Toute cette marche était entremêlée de chœurs de musiciens qui, lorsque la pompe était sor-

[1] On nommait *desultores* des gens qui montaient et couraient sur deux ou trois chevaux à la fois, voltigeant de l'un sur l'autre avec beaucoup d'adresse et de légèreté.

tie, allaient se placer sur les terrasses qui couvraient les loges (*carceres*), pour engager et animer la célébration par le son de leurs instrumens.

Quelquefois on y faisait passer en revue les dépouilles des nations vaincues, exposées sur des chars, dans un ordre et un appareil magnifique, et ce n'était pas ce qui intéressait le moins les Romains. « Gardez-vous, dit Ovide dans son *Art* « *d'Aimer*, d'aller parler d'amour à une jeune « fille pendant que, curieuse, attentive, elle « parcourt d'un œil avide les dépouilles de l'en- « nemi, étalées dans le cirque aux yeux du « peuple. [1] » Mais ce qui, dans ces pompes, attirait le plus l'attention et le respect des Romains, c'étaient les simulacres des dieux, qui y paraissaient sur de superbes chars, traînés ordinairement par des chevaux ou des mules, et souvent par des cerfs ou des biches, des chameaux, des éléphans, et même par des animaux féroces, tels que des tigres, des panthères ou des lions. A l'aspect des divinités, les spectateurs applaudissaient ou adressaient leurs prières à celles qu'ils voulaient se rendre propices.

Ovide nous a transmis, dans une de ses élégies, des détails intéressans sur ces cirques, et

[1] *Sed regum expositas circus habebit opes,*
Differ opus, etc.
(*De Arte Amandi*, Lib. I.)

qu'on y retrouve avec d'autant plus de plaisir qu'ils nous retracent tout ce qui se passait alors. Le poète se suppose être au cirque avec sa maîtresse; on le voit empressé autour d'elle : il est occupé de toutes sortes de soins pour qu'elle soit placée commodément, sans être pressée par ceux qui l'environnent. Il commence par envier le sort du conducteur de chars, auquel il feint de croire qu'elle prend intérêt, et lui dit que s'il était à sa place, animé par le désir de lui plaire, il surpasserait tous ses concurrens; mais que si, dans sa course, il rencontrait ses yeux attachés sur lui, oubliant toute sa gloire, et ne pensant plus qu'à elle, les rênes des chevaux tomberaient de ses mains :

Si mihi currenti fueris conspecta, morabor :
Deque meis manibus lora remissa fluent.

« Mais voici la pompe qui paraît, dit le poète, « soyons tous attentifs. » Il fait ensuite l'énumération des dieux qui passaient devant eux, portés en triomphe; il ne manque pas de s'adresser surtout à Vénus, en la priant d'être favorable à ses amours :

Nos tibi, blanda Venus, puerisque potentibus arcu
Plaudimus. Inceptis adnue, Diva, meis.
Daque novæ mentem dominæ, patiatur amari.
Adnuit, et motu signa secunda dedit;
Quod Dea promisit, promittas ipsa rogamus.

Ces prières sont interrompues par les soins qu'il prend de celle qu'il aime :

Sed pendent tibi crura ; potes si fortasse juvabit,
Cancellis primis inseruisse pedes.

La course commence enfin ; le quadrige du préteur paraît ; ensuite il aperçoit le mortel heureux pour qui sont les vœux de la belle :

Cui studeas video : vincet cuicumque favebis :
Quid cupias, ipsi scire videntur equi

« Que faites-vous, jeune insensé? dit le poète; « vous décrivez un trop grand cercle. Où cou- « rez-vous? de grâce, retirez donc les rênes à « gauche : »

Quid facis, infelix? perdis bona vota puellæ
Tende, precor, valida lora sinistra manu.

Mais la course est interrompue; les sénateurs donnent avec leurs toges l'ordre de la recommencer : elle réussit mieux cette fois, et, comme on doit s'y attendre, le protégé de la belle est couronné. Ovide envie son sort; mais il s'en console en croyant apercevoir, dans les yeux et un sourire de sa maîtresse, qu'il sera au moins aussi heureux que lui :

Ille tenet palmam, palma petenda mihi est;
Risit et argutis quiddam promisit ocellis. [1]

Les courses n'étaient composées ordinaire-

[1] *Ovidii Amorum*, Lib. III, eleg. II.

ment que de quatre chars à la fois; mais celles qui terminaient la journée étaient les plus nombreuses : on y voyait autant de chars qu'il y avait de loges pour les contenir. Tous les monumens antiques représentent ces chars si petits, qu'un homme devait avoir besoin d'une grande habitude pour pouvoir s'y tenir. Ils étaient attelés de deux et le plus souvent de quatre chevaux; on nommait les premiers *biges*, et les seconds *quadriges*. L'indocilité des coursiers, ou le peu d'adresse des conducteurs, jointe à la légèreté des chars, rendaient les chutes fréquentes et dangereuses. Aussi les bas-reliefs où on a représenté les jeux du cirque montrent-ils toujours quelques uns des chars brisés et leurs conducteurs renversés. [1]

Les Romains faisaient un cas singulier des chevaux employés à ces courses, et ceux qui remportaient les prix étaient inscrits dans des fastes destinés à cet usage, ou même dans des inscriptions en marbre, sur lesquelles on lisait,

[1] Il paraît, d'après les bas-reliefs et autres monumens antiques, que la forme des chars destinés aux courses était la même chez les Grecs que chez les Romains. C'était une espèce de coquille placée sur deux roues, mais montée de façon qu'elle était beaucoup plus haute par-devant que par-derrière; elles étaient souvent ornées de peintures et de sculptures. Avant de partir pour la course, tous les chars s'assemblaient à la barrière; on tirait au sort les places, et, le signal donné, tous partaient. A Rome, dans un jour, on donnait le

avec le nombre des prix qu'ils avaient obtenus, leur couleur, leur nom; ceux des cochers (*aurigarii*), ainsi que des maîtres à qui ils appartenaient. Panvini et Bullenger rapportent plusieurs de ces inscriptions. On verra dans les gravures de notre Atlas, planche 141, le dessin d'un tombeau dont l'inscription porte que ce fut la femme d'un de ces cochers qui le fit élever à son mari.

Dans l'origine, c'étaient des esclaves ou des étrangers qui conduisaient les chars; mais bientôt des personnes de condition libre, des empereurs même, ne rougirent pas de se donner ainsi en spectacle. Chaque conducteur ou cocher était distingué par une couleur particulière. Ces couleurs étaient au nombre de quatre, la blanche, la rouge, la verte et la bleue; dans la suite, Domitien en ajouta deux autres, l'orange et le pourpre; et, par cette augmentation, les courses, qui n'étaient composées que de quatre chars, furent portées à six. Les spectateurs se passion-

spectacle de cent quadriges, et, dans certaines fêtes solennelles, on en faisait partir de la barrière vingt-cinq à la fois. L'instant du départ s'appelait *emissio*. Ce nom s'est encore conservé dans le spectacle des courses du carnaval, à Rome : bien faible souvenir des fêtes de ce genre chez les anciens. Le moment du départ des chevaux dans la place du peuple s'appelle la *mossa*. Ce ne sont plus des courses de chars, mais seulement des chevaux abandonnés à eux-mêmes, qui courent en liberté.

naient souvent pour l'un ou l'autre de ces *aurigarii*, et se divisaient en factions différentes, distinguées par les couleurs des cochers auxquels ils s'intéressaient. Cette passion et cet enthousiasme allaient si loin, qu'on a vu quelquefois ces factions en venir aux mains avec fureur. L'histoire du bas-empire en fournit un exemple sous le règne de Justinien, où il périt, disent les historiens, quarante mille personnes.

Indépendamment des courses des chars, qui étaient sans doute les plus magnifiques et les plus goûtées des Romains, ils eurent aussi des courses à cheval, qui, plus anciennement, étaient en usage chez les Grecs. Pindare, dans une de ses odes, célébra Hiéron, roi de Syracuse, pour avoir remporté le prix dans une course à cheval. Nous avons déjà parlé de ces chevaux de course et de ceux qui les montaient, qu'on appelait *desultores*. Les Scythes et les Numides étaient les peuples les plus habiles dans ce genre d'exercice.

Quant aux courses à pied, les Grecs les adoptèrent aussi dans les jeux olympiques. Ils appelaient leurs coureurs *hoplitodromes*. L'étendue, la longueur, les prix des courses, étaient déterminés par des lois particulières. Nous voyons même dans les historiens qu'on éleva des statues aux plus habiles coureurs, tels que Ladas, Polimnestor, de la ville de Milet, dont la légè-

reté était si grande qu'il attrapait des lièvres à la course.

Chez les Romains, c'était ordinairement ceux qui avaient couru à cheval qui se disputaient le prix de ce genre de courses à pied. Il y en eut surtout beaucoup du temps de Domitien. Suétone rapporte que cet empereur, un de ceux qui portèrent le luxe et la magnificence des fêtes des Romains à un plus haut degré, imagina le premier de faire courir de jeunes filles dans le cirque, et qu'il présida lui-même au prix de la course d'une jeune vierge, vêtue de pourpre, et représentant Atalante.

Nous avons pensé que les plans mêmes et les détails du cirque de Caracalla, dont nous sommes redevable à M. Paris, ajouteraient sans doute un nouvel intérêt à ce que les historiens nous ont pu faire connaître de ces anciens monumens.

Plan géométral du Cirque de Caracalla, n° 141.

N° 1. Entrée principale du cirque.

N° 2. *Carceres*, espèces de loges ou de remises qui servaient, comme nous allons l'expliquer, à renfermer les chevaux et les chars. On verra, dans la planche n° 142, cette partie du cirque plus en grand.[1]

[1] *Carceres*, en latin, ne veut dire autre chose que *prisons*. Les Romains donnaient ce nom à ces espèces de compartimens, cases, ou séparations formées à la tête du cirque, parce que effectivement les chevaux et leurs conducteurs y étaient renfermés comme dans autant de prisons : il est certain qu'ils ne pouvaient en sortir qu'au moment où, à un même signal, les barrières ou les grilles qui fermaient ces *carceres* s'ouvraient ou se levaient toutes en même temps pour laisser partir les chars. (*Voyez* le fragment gravé planche n° 143.)

N° 3. Tours à plusieurs étages, avec un escalier pour y monter et communiquer par des terrasses qui couvraient les *carceres*.

N° 4. Tour semblable à la précédente, mais sans escalier.

N° 5. Grandes entrées latérales qui servaient à faire entrer la pompe par un côté du cirque, et à l'en faire sortir par le côté opposé lorsqu'elle l'avait parcouru en entier.

N° 6. Autre grande porte qui servait à faire sortir du cirque les chars qui avaient couru, afin de ne pas troubler la disposition de la course suivante. Il fallait qu'elles se succédassent rapidement, puisqu'il y en avait quelquefois vingt-quatre de suite.

N° 7. *Meniana* ou loge de l'empereur. Quoiqu'elle soit ruinée, au point de n'en pouvoir tirer le plan supérieur, on peut croire qu'elle était richement décorée, par tout ce qui a été trouvé dans la fouille qu'on y a fait faire. Ce qu'on voit très distinctement, c'est que sa façade devait être composée d'un avant-corps peut-être en colonnes, et de deux arrière-corps, ouverts chacun par une arcade. La situation de cette loge était

d'ailleurs la plus favorable, ayant une vue directe sur le départ et l'arrivée des chars, ainsi que sur l'espace où se faisaient particulièrement les chasses et les combats.

N° 8. Autre *menia a* ou loge, à laquelle on montait extérieurement, mais dont on ignore la destination; peut-être était-ce ce qu'on appelait *podium*, place la plus distinguée du cirque après le *meniana*. Les magistrats y étaient assis sur des chaises curules, et c'est de ces places qu'ils donnaient le signal des courses avec leurs robes.

Tout autour du cirque étaient les siéges ou gradins pour les spectateurs.

N° 9. *Spina* ou épine. Cette partie divisait la carrière en deux dans sa longueur : c'était un massif de maçonnerie élevé de cinq ou six pieds au-dessus du sol du cirque. Au milieu de cette *spina* était ordinairement placé l'obélisque. Celui qui était dans ce cirque de Caracalla a été depuis élevé dans la place Navone, sur le rocher fait par le Bernin; on voit encore sur la place le lieu et le fossé d'où il a été tiré. C'était le long de cette épine qu'étaient placées les différentes statues des dieux, les autels ou les trépieds, ainsi que nous l'avons dit, et qu'on en voit le détail dans la planche n° 142, qui représente l'élévation du cirque.

N° 10. Construction qui terminait l'épine et qui en était séparée; elle portait les bornes

(*metæ*), et le grand art des cochers (*aurigarii*) était de s'en approcher le plus qu'il leur était possible, parce qu'alors ils épargnaient du chemin. Mais il fallait prendre garde de ne pas les toucher en courant; car les chars étaient si frêles et si légers que le moindre choc les brisait ou les renversait. Le piédestal hémicirculaire qui portait ces bornes contenait un petit temple, consacré au dieu *Consus*, divinité tutélaire de ces jeux, et à qui, dans l'origine, Romulus les avait consacrés : aussi furent-ils appelés pendant long-temps *Ludi co.suales*.

Il reste à examiner quelle était la raison pour laquelle le demi-cercle formé par les carcères, ne paraît pas terminer régulièrement le plan du cirque. Tous ceux qui ont élevé jusqu'ici le plan de ces monumens antiques ont pensé qu'ils formaient un parallélogramme régulier. C'est ainsi qu'ils sont représentés dans les ouvrages de Panvinius et de Bullinger. Mais on peut assurer que le plan du cirque de Caracalla tel qu'il est formé ici, a été exactement levé sur les lieux; et en examinant les ruines actuelles de ces carcères, on voit qu'elles ont été construites ainsi, pour que, dans le moment du départ des chars, tous les points d'où chaque char partait se trouvassent à égale distance du point A, afin de pouvoir entrer en même temps dans la carrière, ce qui n'aurait pu être si la ligne du départ eût été con-

struite d'équerre et régulièrement; on sent qu'autrement les loges qui se seraient trouvées en face de l'entrée de la carrière auraient eu un avantage réel sur celles de leurs concurrens, qui se seraient trouvées plus éloignées.

Il y a encore une observation à faire : au départ, les chars se présentaient tous en même temps; mais à mesure qu'ils avançaient dans la carrière, les plus agiles devançaient leurs concurrens; plus ils approchaient du but, moins il y en avait qui courussent sur le même front; de là on voit qu'il était très important que l'entrée de la carrière fût très large, mais que ce besoin diminuait à mesure que les chars y avançaient. Or on avait pourvu à cela en faisant plier un peu le côté du cirque dans cet endroit indiqué par la lettre B, et en faisant biaiser l'épine. Comme ce plan a été levé avec beaucoup de soin, on peut, en l'examinant avec attention, se convaincre de la justesse de cette observation. Cette carrière ayant trente-trois pieds six pouces de plus à son entrée qu'à son issue, quoique la largeur du cirque ne soit que de dix-huit pieds plus grande à cette embouchure qu'à l'autre extrémité de l'épine. Sur une étendue aussi considérable que celle de ces cirques, ces irrégularités n'étaient pas sensibles, et bien des personnes les voient encore aujourd'hui sans en être frappées.

Cette opinion, ce sentiment de M. Paris sur la disposition des courses des chars et sur la forme des cirques, se trouve absolument semblable à ce que Fabretti en pensait, et sur les mesures qu'il avait prises lui-même dans les ruines du même cirque de Caracalla, ainsi que nous allons le voir dans le passage que nous avons cru devoir en extraire. Cet auteur semble porté à croire que ce cirque était celui de Galien; mais, d'après la découverte d'une ancienne brique qui portait l'empreinte et les noms de M. Aurélius Antoninus, que Caracalla affectait de porter sur ses médailles, et qui a été trouvée sur l'escalier qui conduisait à sa loge, il ne paraît plus possible d'en douter. Nous parlerons tout à l'heure de l'empreinte de cette brique, que nous avons fait graver sur la même planche, comme devenant ici fort intéressante.[1]

[1] *Vidimus circos latiorem habuisse partem dextram quam sinistram, nec spinam exacte in medium protensam circa carceres : quæ omnia Panvinus, qui plures circorum ichnographias produxit, incuriose transmisit, quamvis plurimum ad exactam hujus rei cognitionem conferant : cum enim initium currendi ex ea parte fieret, opus erat ampliori spatio dum adhuc quadrigæ aliive*

[1] Nous avons remarqué que les cirques étaient plus larges d'un côté que de l'autre, et que par conséquent l'épine ne séparait pas en deux parties égales l'espace qui était devant les carcères. Il paraît que Panvini, qui a donné plusieurs plans des cirques et fait des recherches intéressantes sur les jeux publics des anciens, s'est cependant trompé à cet égard. Il est cer-

N° 11. Près du cirque on découvre les ruines d'un temple élevé dans une cour environnée de grands portiques. Il n'existe plus du corps du temple que son soubassement, composé d'une première pièce carrée sur laquelle était le porche du temple. Elle était suivie d'une seconde pièce, qui est circulaire, couverte par une voûte annulaire sur un fort noyau. Toute cette partie, bien conservée et très solidement bâtie, annonce que cet édifice était considérable, et décoré richement, à en juger par les fragmens de marbre dont il est environné. Quant au portique, il n'en existe plus que les socles et les bases des pilastres. On présume que ce temple servait aux sacrifices

currus uniti erant. Nam in progressu, aliis alios relinquentibus, lævum latus, angustius licet, sufficiebat. Ita annis superioribus observavi, circum, Galieni forsan, ad Viam Appiam, qui vulgo Caracallæ dicitur, ad dextram centum et quadraginta ad sinistram centum et duo minus pedes in latum patere, ut hæc ejusdem portio ostendit. (Raphaelis FABRETTI, *De Col. Traj.*, c. VI, p. 147.)

tain que la course commençant par un des côtés qui était la droite du cirque, il fallait pour le début des chars, et lorsqu'ils couraient de front, un plus grand espace que lorsque, dans la course, les plus agiles laissaient par-derrière ceux qui l'étaient moins, et que la gauche du cirque, quoique plus étroite, devait suffire au reste des coureurs. C'est ce que j'ai observé moi-même au cirque qui est près de la Voie Appienne, que je crois cirque de Galien, quoiqu'il soit plus connu sous le nom de Caracalla. Il a cent quarante pieds de large à l'entrée à droite, et n'en a que cent deux à gauche, ce qu'il est aisé de vérifier sur les lieux.

qui précédaient les jeux, et que la pompe, après s'être formée dans son enceinte, en sortait pour entrer dans le cirque.

N° 12. Tombeau de la famille Servilia.

N° 13. Petites pièces peintes en compartimens de marbre; elles occupent la partie la plus basse de ce terrain, étant de niveau avec le sol du cirque.

N° 14. Sur un sol plus élevé est une suite de petites chambres pratiquées dans le massif d'une terrasse supérieure. On ne peut trop deviner à quoi servaient ces pièces, qui ne sont pas éclairées et qui sont toutes également petites. Elles sont cependant décorées de très jolies arabesques et précieusement exécutées.

Toutes ces constructions, telles qu'elles sont indiquées sur ce plan, faisaient partie d'anciennes fabriques vulgairement appelées les écuries du cirque. Il paraît que ces ruines annonçaient un édifice considérable et richement décoré, car le terrain, dans toute cette partie, n'est composé que de fragmens de marbres précieux, de restes d'enduits couverts de peintures et de dés de pierre et d'émaux qui ont servi à former les mosaïques des pavés. Il est incontestable que tous ces édifices faisaient partie du cirque; peut-être était-ce une maison de plaisance de l'empereur.

Nous avons cru devoir réunir à ce plan du cirque la représentation de différens détails qui

y ont rapport, tels, par exemple, que la forme des chars antiques dont on se servait pour les courses, avec le joug qui portait sur les chevaux. L'artiste qui a dessiné ce char a pris pour modèle ceux qui sont représentés dans différentes peintures antiques, et nommément celle qu'on a trouvée aux Thermes de Titus, à Rome, et dans quelques fragmens des peintures d'Herculanum.

On a joint sur la même gravure la copie de deux médailles antiques prises dans le nombre de celles que rapporte Onuphre Panvini, et qui deviennent intéressantes ici, en ce qu'elles attestent la forme de ces chars attelés par des animaux étrangers, comme des lions ou des éléphans, dont on se servait pour porter en cérémonie les représentations des dieux; c'est ce qui formait et composait la pompe.

On trouve encore dans Panvini le dessin d'un cippe ou tombeau, conservé au Capitole tel qu'il est gravé ici. L'inscription indique que c'est la femme d'un cocher qui le fit élever à son mari. Comme cette inscription ne porte que les lettres initiales de quelques mots, nous avons cru devoir la rétablir dans son entier :

DIIS. MANIBUS.
CLAUDIA HELICE FECIT LUCIO AVILIO DYONISIO
CONDUCTORI GREGIS RUSSATÆ
CONJUGI DIGNISSIMO

Au-dessus de l'inscription est représenté le cocher lui-même; il est debout, donnant à manger à ses chevaux : leurs noms, leurs généalogies et le nombre de leurs victoires sont inscrits à côté de chaque cheval. On voit par ce monument, ainsi que par plusieurs autres dans le même genre, que les chevaux partageaient, et à juste titre, avec ceux qui les conduisaient, les honneurs de la course. Ici, c'est un Aquilon, fils d'un autre cheval du même nom, qui a remporté cent trente fois le premier prix, quatre-vingt-huit fois le second, et trente-sept fois le troisième. Son camarade Arpinus, petit-fils du célèbre Aquilon, comptait presque autant de triomphes. On connaît une pierre antique gravée, sur laquelle on voit la figure d'un cheval; au-devant de lui est une colonne couronnée de trois palmes, et le nom de Noricus est gravé à côté, pour signifier que le cheval était sans doute de Noricum, ancienne province de la Germanie.

Conductor Gregis Russatæ veut dire que ce cocher était de la faction rouge : c'était la seconde des factions. La première de toutes, celle à laquelle Néron donnait la préférence, et où il se faisait gloire d'être inscrit, était la verte, *prasina*, de couleur d'émeraude. La troisième était la blanche, *albata*, et la quatrième se nommait *veneta*, de couleur d'azur. *Aurata* et *purpurata* furent les deux factions ajoutées par Domitien

De l'autre côté, et sur la même planche, on a fait graver l'empreinte de cette grande brique trouvée dans le méniana de l'empereur. Il en existe plusieurs autres pareilles dans les ruines de ce cirque, et nous croyons par conséquent qu'elle prouve, d'une manière incontestable, que ce monument est du règne de Caracalla.

Enfin, pour déterminer plus particulièrement la forme des différens chars dont les anciens ont pu se servir, nous avons pensé qu'il serait agréable de réunir à ces différens détails la gravure d'un charmant bas-relief antique qui existe au Collége Romain, et qui représente, à ce qu'on croit, l'enlèvement d'Hélène par Pâris. C'est au moins le sentiment de Winckelmann, qui rapporte ce bas-relief dans ses *Monumenti inediti*.[1]

Quant au char, dont la forme est, à peu de chose près, la même que celle des chars des cirques, excepté qu'il est plus grand et plus élevé, il n'y a à y remarquer que le timon, qui est dans celui-ci très apparent, ce qui peut faire croire que ce n'est que par l'oubli ou la maladresse

[1] *Elena, vestita più da matrona che da femmina leggiera e lasciva, come la descrive Omero, fa un atto con la mano come di volersi coprire il viso, o di esserselo scoperto. Il suo contegno quieto mostra altresì il suo consenso al ratto e la fuga spontanea dal marito, secondo il poeta Stesicoro. Paride, vestito alla frigia, la conduce, siccome usavan gli sposi, portando la sposa sopra un carro dalla casa paterna alla propria* (Winckelm., *Monum. ined.*, parte sec., pl. 117, p. 159.)

des sculpteurs et des peintres des anciens, que plusieurs de ces chars sont représentés sans avoir de timons, ce qui ne devait ni ne pouvait être.

Nous n'en pouvons d'ailleurs douter, d'après plusieurs autres monumens où la forme de ces chars des anciens paraît avoir infiniment varié, ainsi qu'on le verra dans un fragment de peinture antique, que nous donnerons avec les étrusques. C'est un joli morceau qui représente une Victoire sur un quadrige; il fait partie des peintures d'un superbe vase de la collection du Vatican. Le timon du char s'élève d'une manière très apparente entre les quatre chevaux.

N° 1. Élévation de la partie du cirque que les Romains nommaient *carceres*. Nous venons d'en expliquer la destination. Élévation, coupe et plan du Cirque de Caracalla, n° 142.

On a pu observer, par ce qui a été découvert dans les fouilles qu'on a fait faire en ce lieu, et des parties de constructions qu'on a trouvées encore existantes, que cette face de l'édifice était décorée de refends, et les voûtes ornées de caissons peints en arabesques. Indépendamment de ce que ces recherches ont pu fournir des détails certains sur la manière dont ces monumens antiques étaient construits et décorés, on a cru devoir rétablir en entier cette partie intéressante du cirque, d'après des bas-reliefs antiques existans, ou des médailles où on la voit représentée telle qu'elle est ici.

Chacune des portes ou remises était ornée de thermes ; il paraît que ces portes étaient fermées de barrières à claire-voie. Les quadriges et trophées qui décorent la partie supérieure y sont aussi représentés comme on les voit dans la planche n° 142 de notre Atlas.

N° 2. Élévation du pourtour intérieur du cirque, avec la représentation des gradins dans la partie hémicirculaire qui le termine à l'opposite des carcères, et la grande porte d'entrée, qui en occupe le milieu.

N° 3. Coupe de la totalité du cirque, prise dans sa longueur avec la représentation de l'épine, ornée de l'obélisque, des statues des dieux et des différens autels qu'on y plaçait à l'instant des courses. A chaque extrémité de l'épine étaient placées, comme nous avons dit, les bornes ou *metæ*, autour desquelles les chars devaient passer. Il existe encore le piédestal d'une de ces bornes, mais très dégradé, et le reste de l'épine, qui était dans la totalité très peu élevée pour ne point gêner la vue des chars, est presque entièrement enterré.

N° 4. Représentation plus en grand de la forme des siéges des spectateurs.

N° 5. Coupe relative à la précédente, dans laquelle on doit remarquer la construction singulière et bien imaginée des gradins pour asseoir les spectateurs. Les amphores ou vases de terre

cuite qui la forment, sont placés de manière qu'il y en a toujours un qui remplit le vide formé par les quatre qui sont au-dessous. Les interstices sont remplis par un mortier de pouzzolane, qui a été coulé très liquide ; de façon que le tout forme un corps très solide et très léger en même temps.

N° 6. Un de ces amphores ou vases, dessiné en plus grand. On a observé que la pâte en est très mince ; tous ceux qu'on employait dans la construction de ces gradins n'ayant que trois à quatre lignes d'épaisseur.

N° 7. Entablement ionique en marbre blanc, et fragment de corniche corinthienne d'une belle exécution, tels qu'ils ont été trouvés dans les fouilles faites au cirque de Caracalla.

Un fragment antique et des plus curieux, que nous reproduisons dans notre Atlas, sous le n° 143, démontrera non seulement la forme exacte de ces espèces de divisions ou remises appelées *carceres*, dans lesquelles on renfermait les chars avant la course, mais aussi la manière dont devaient s'ouvrir les barrières qui les fermaient. Fragment antique. n° 143.

Ce fragment est de marbre; il porte environ deux palmes de long, c'est-à-dire seize pouces et demi, sur un pied de hauteur. Malgré son extrême vétusté et sa dégradation, il est encore possible d'apercevoir de quelle manière on pla-

çait, de chaque côté des barrières, des hommes qui, à un certain signal, ouvraient sans doute en même temps, et chacun de leur côté, la porte dont ils étaient chargés, afin qu'il n'y eût aucun retard dans le départ des chars. Nous y voyons aussi que, quant à la décoration extérieure de ces espèces de niches, elles étaient séparées par des thermes formant consoles, et soutenant une corniche saillante qui régnait au-dessus des arcs des carcères. Nous croyons que ce point intéressant d'antiquité, relativement à cette espèce de monument des anciens, se trouve expliqué par là d'une manière pleinement satisfaisante.

Médailles antiques, n° 144.

Les trois médailles que nous joignons au fragment antique, sous le n° 144, ne sont pas moins curieuses, et nous ont paru convenir parfaitement ici. La principale, celle qui est la plus apparente, est une médaille de l'empereur Valentinien III, ou plutôt un médaillon en bronze de la plus grande rareté. On voit dans cette représentation d'un cirque, une grande partie des différens combats qui avaient lieu dans ces spectacles si goûtés des anciens. Ce monument du cinquième siècle, c'est-à-dire du temps même de la barbarie et de la décadence des arts, ne présente aucune correction dans les détails, mais n'en est pas moins infiniment curieux.

Des deux autres médailles, l'une est du temps d'Adrien, et l'autre de Caracalla. La première

indique par son inscription qu'elle fut frappée à l'occasion des jeux du cirque, donnés au peuple romain, par la libéralité de l'empereur, le jour qu'on célébrait la fondation de Rome. Ces jeux étaient sans doute alors de la plus grande magnificence. Le type de la médaille représente une femme assise par terre; elle a la main droite appuyée sur une roue, pour faire allusion aux courses des chars, et de la gauche elle embrasse trois obélisques ou bornes d'un cirque. L'inscription ANN. DCCCLXXXIIII. NAT. VRBIS. P. CIR. CON. doit s'expliquer ainsi : L'an huit cent quatre-vingt-quatre de la fondation de Rome, les jeux du cirque furent accordés au peuple.

On voit dans la troisième médaille la représentation du cirque de Caracalla, qui manquait à la description que nous avons faite de ce monument.

Bas-reliefs antiques, représentant les courses des chars dans les cirques, n° 145.

Nous avons réuni sur une même planche deux fragmens antiques qui ont un rapport d'autant plus grand avec les monumens dont nous nous occupons ici, qu'ils nous présentent sans doute les courses des chars et des chevaux telles qu'elles devaient être chez les anciens, ainsi que plusieurs détails intéressans sur les accessoires et les différens ornemens de ces cirques.

Ces deux bas-reliefs, rapportés dans l'ouvrage de Panvinius, quoique fort éloignés du bon temps des arts chez les anciens, et d'une exécu-

tion très incorrecte, nous ont paru cependant de la plus grande curiosité. Ils sont tous deux de marbre blanc; l'un est conservé à Foligno; l'autre est dans les jardins du palais Colonne, à Rome. Ils rendent parfaitement l'un et l'autre le mouvement et la confusion inévitable de ces sortes de spectacles. Ce qui y est surtout curieux à observer, c'est la forme des chars, la manière dont les chevaux y étaient attelés, l'habillement des cochers, etc. On peut croire que ces espèces de courroies tournant autour du corps, qu'on voit à quelques uns des cochers, et qui répondaient aux guides des chevaux, devaient leur donner plus de force pour les retenir et les conduire comme ils le voulaient.

On aperçoit aussi distinctement la forme de cette épine qui traversait, comme nous l'avons dit, le cirque dans sa longueur, ainsi que les autels, trépieds, et différentes statues des dieux qui présidaient aux courses.

Ces dauphins et ces œufs posés sur ces petites colonnes étaient sans doute des espèces d'*ex-voto* et d'emblêmes à Neptune et à Castor et Pollux, qui présidaient aux combats des athlètes et aux courses des chars. Pline dit que le dauphin était le plus prompt des animaux à la course. Ils étaient placés, comme on voit, de chaque côté de l'obélisque, et leur nombre indiquait la quantité de circuits que les chars devaient faire autour de

l'épine. Pindare dit que, chez les Grecs, il fallait que les chars fissent douze fois le tour du cirque; mais, chez les Romains, il n'en fallait que sept, et à chaque tour que faisaient les chars, il y a lieu de penser que les ministres du cirque enlevaient de dessus les colonnes un œuf et un dauphin.

Un de ces bas-reliefs indique encore quelle était la forme et la position des bornes à l'extrémité de l'épine, ainsi que la construction de ces carcères dont nous avons parlé, et dont nous avons donné le plan et l'élévation dans les planches précédentes.

Obélisques des cirques, n° 146.

Un des ornemens les plus remarquables des cirques des Romains, furent ces fameux obélisques que les Égyptiens, dans les temps de leur gloire et de leur puissance, avaient élevés chez eux à grands frais, et dont les empereurs romains, après avoir soumis l'Égypte à leur domination, ne manquèrent pas de s'emparer pour en orner les principaux édifices de Rome.

Ce fut Auguste qui, le premier, y fit conduire deux des plus considérables de ces obélisques; il les avait trouvés à Héliopolis, la capitale de l'Égypte. Ils étaient d'une seule pièce, du marbre le plus dur, et avaient chacun cent vingt coudées, ce qui forme plus de soixante-treize pieds de hauteur. Il en fit élever un dans le grand cirque; l'autre fut placé au Champ-de-Mars.

Sixte V a fait transporter celui du grand cirque à l'une des principales entrées de Rome, devant la porte appelée *Porta del Popolo;* mais celui qui était dans le Champ-de-Mars, ayant été renversé par les Barbares, est malheureusement resté presque enseveli dans l'intérieur de Rome, et est encore couvert de terre et de masures.

Néron en a fait venir un autre d'Égypte pour orner le cirque qu'il avait fait construire, et qui était dans le même emplacement où est aujourd'hui l'église de Saint-Pierre. Ce fut l'architecte Fontana, qui, par les ordres de Sixte V, le fit enlever de l'endroit où il était pour le replacer à peu de distance au milieu de la place de Saint-Pierre, embellie encore depuis par le Bernin, avec un superbe péristyle de colonnes.

Le troisième obélisque qu'on voit gravé sur notre planche n° 146, est le plus élevé des trois; il a cent pieds de hauteur, et il est d'une seule pièce. Ramesses, roi d'Égypte, l'avait, dit-on, consacré au soleil, et avait employé vingt mille de ses sujets à le tailler dans les carrières de la Haute-Égypte, près de Thèbes et des cataractes du Nil.

Il parait qu'Auguste n'osa pas entreprendre de le faire transporter à Rome, effrayé sans doute des difficultés qu'il y avait à conduire une masse d'un poids si prodigieux. Constantin, plus hardi, tenta l'entreprise, et réussit en le faisant descendre le long du Nil jusqu'à Alexandrie. Il avait formé le projet de l'envoyer à Constantinople; mais sa mort empêcha l'exécution de son dessein. Ce fut l'empereur Constance, son fils, qui, ayant fait faire un bâtiment assez vaste et assez fort pour pouvoir l'embarquer, le fit transporter par mer jusqu'à l'embouchure du Tibre, et ensuite jusqu'à trois milles de Rome, d'où, par de nouvelles machines, il fut élevé dans le grand cirque, près de celui qu'Auguste y avait déjà fait placer trois siècles auparavant. [1]

[1] Aucun des historiens ne nous a transmis le détail des machines dont les anciens ont dû se servir pour transporter sur leurs vaisseaux ces masses énormes, non plus que la manière dont ces vaisseaux ou radeaux étaient construits. Pline est le seul qui ait parlé du moyen simple et ingénieux qu'employa l'architecte Satyra, sous Ptolémée Philadelphe, pour conduire à Alexandrie l'obélisque de Nectabis, roi d'Égypte, qui avait cent vingt pieds de long, et il est probable que ce même moyen fut mis en usage pour le transport des autres obélisques de Thèbes et d'Hiélopolis. Voici comme il le décrit. Satyra fit creuser un canal navigable, qui s'étendait depuis la carrière où l'on taillait l'obélisque jusqu'au Nil. Ayant fait construire ensuite deux grands vaisseaux plats, on les chargea de pierres et de sable, beaucoup plus que leur capacité ne le permettait, et jusqu'à ce qu'ils se trouvassent à fleur d'eau, afin de pouvoir, étant ainsi affaissés par leur charge, les faire facilement passer sous l'obélisque, dont les deux extrémités portaient sur les rives. Ces bateaux ainsi placés, et déchargés ensuite de tout leur poids, devaient, par la force de l'eau, se relever nécessairement, et soulever avec eux l'obélisque, dont on devenait maitre, et que l'on conduisait par eau où l'on voulait.

Le même Sixte V, un des papes qui ont sans doute le plus contribué à l'établissement de la Rome moderne, a fait relever cet obélisque, qui était depuis long-temps renversé et brisé en plusieurs parties. Il l'a fait placer, en 1588, devant l'église de Saint-Jean-de-Latran, deux mille quatre cent vingt ans depuis que le roi d'Égypte Ramesses l'avait fait tirer des carrières de son pays.

Ces obélisques, excepté celui de Néron, qui est tout uni, sont couverts, d'un bout à l'autre, de figures ou de caractères hiéroglyphiques dont la signification nous est entièrement inconnue, bien que l'historien grec Marcellin, qui vivait du temps de Trajan, ait prétendu les avoir interprétés; c'était, suivant cet auteur, l'histoire de la vie et des conquêtes des premiers rois d'Égypte. Quant à nous, et malgré les prétentions de plus d'un antiquaire, nous avouons qu'ils nous ont toujours paru inexplicables.

La seule idée raisonnable qu'on puisse avoir à ce sujet, c'est qu'un très grand nombre de ces hiéroglyphes représentant des instrumens de labourage, des socles, des charrues, des traîneaux, des bœufs et divers signes du zodiaque, etc., on peut croire que l'assemblage de tous ces caractères était ou l'histoire d'une longue suite d'années plus ou moins fertiles, ou bien encore des leçons toujours présentes aux peuples sur

l'agriculture, que l'on doit regarder comme le plus ancien des arts et le plus utile à l'homme. [1]

A la représentation de ces obélisques on a cru devoir réunir quelques médailles romaines, qui nous ont paru d'autant plus intéressantes que c'est, sans contredit, l'espèce de monumens de l'authenticité desquels il est le moins possible de douter, et qu'ils ont d'ailleurs un rapport direct avec les objets dont nous nous occupons ici.

La première de ces médailles représente le plus grand, le plus ancien des cirques de Rome, et le plus célèbre en même temps par sa magnificence. Cette médaille fut frappée sous Auguste, parce que ce fut sous le règne de ce prince que

[1] « Nous n'avons point la clef de l'écriture symbolique des » Égyptiens, ni de celle des premiers temps, ni de celle des » temps postérieurs. Cette écriture, qui changea mille fois, » variait le sens des choses à l'infini par la seule position du » symbole, l'addition ou la suppression d'une pièce de la » figure symbolique.

« Quand l'écriture épistolique prit le dessus par sa commo- » dité, la symbolique fut entièrement négligée. La difficulté » de l'entendre, qui était très grande lorsqu'on n'avait point » d'autre écriture, augmenta bien autrement quand on ne prit » pas soin de l'étudier, et cette difficulté même acheva d'en ren- » dre l'étude extrêmement rare. Enfin les figures symboliques » et hiéroglyphiques qu'on trouvait sur les tables sacrées, sur les » grands vases, sur les obélisques, sur les tombeaux, de- » vinrent des énigmes inexplicables. Les prêtres mêmes et les » savans d'Égypte ne savaient plus les lire; et comment nous » imaginerions-nous aujourd'hui en être capables! ce serait le » comble du ridicule. » (*Encyclop.*, art. TABLE ISIAQUE.)

ce monument, appelé par excellence *Circus Maximus*, fut décoré avec une richesse et une somptuosité jusqu'alors inconnues aux Romains eux-mêmes.

La seconde, frappée sous Alexandre Sévère, est la représentation du cirque qu'il fit construire à Rome, et qui s'appelait *Circus Agonalis*; il était situé où est aujourd'hui la place Navone, à Rome.

Les deux médailles suivantes, toutes deux avec la tête de Néron, ont chacune leur intérêt particulier : celle qui porte l'inscription *Sabinæ* sert à prouver que le trait d'histoire de l'enlèvement des Sabines eut lieu dans un cirque, et à la suite d'une de ces fêtes du temps même de Romulus; l'autre médaille, dans laquelle on aperçoit l'épine d'un cirque, avec les courses de chars, peut faire penser qu'ayant été frappée sous Néron, elle fut particulièrement destinée à quelque victoire remportée dans le cirque par cet empereur. Nous savons, d'après tous les historiens, que la passion favorite de Néron était de se montrer en public, et d'exceller ou à chanter sur les théâtres, ou à conduire un char dans la carrière.

La cinquième de ces médailles représente un char traîné par des mules, avec l'inscription MEMORIÆ AGRIPPINÆ. Elle fut frappée après la mort de cette impératrice par l'ordre de Néron. Suétone raconte que ce prince insensé et barbare, après avoir fait périr sa mère, ordonna pour elle les obsèques les plus magnifiques; il renferma ensuite avec une piété simulée ses cendres dans une urne, et les porta en grand appareil à Rome, à la tête des chevaliers de tous les ordres de l'empire. Pour comble de folie, il voulut que sa mère fût mise au rang des dieux, et, suivant l'usage, fit porter dans les pompes du cirque la représentation d'Agrippine sur un des chars (*carpentum*) qui étaient destinés à porter les images des divinités.

Dans la sixième médaille, Néron est lui-même représenté sur un char de triomphe attelé de quatre chevaux, avec des palmes sur leurs têtes, pour marquer la victoire qu'ils viennent de remporter. Suétone dit encore que c'est ainsi que, en revenant de Grèce, cet empereur fit son entrée à Naples, et de là à Rome, couvert d'un manteau (*chlamyde*) semé d'étoiles d'or. Quant à l'inscription EVTIMIVS qu'on voit au bas de la médaille, il y a sur ce nom différens sentimens; mais on s'accorde assez à croire que c'était celui d'un des plus habiles cochers des cirques, qui, au rapport de Pline, avait remporté plusieurs fois le prix des courses aux jeux olympiques, et que Néron se faisait une gloire de le porter.

La septième médaille a été frappée sous Domi-

tien; l'inscription grecque qu'on y voit ne désigne que le nom du graveur Flavius Sabinus. Le sujet de la médaille est une de ces naumachies fameuses qui eurent lieu sous quelques empereurs romains. Suétone, Tacite, et d'autres historiens, nous ont laissé des détails curieux de ces naumachies, espèces d'amphithéâtres circulaires au milieu desquels on faisait arriver les eaux, soit du Tibre ou d'autres rivières, pour y pouvoir représenter le spectacle d'une bataille navale. Les plus célèbres de ces spectacles furent donnés sous les empereurs Claude et Domitien. Nous en parlerons plus au long à la fin de ce chapitre, dans la description que nous avons à y joindre de cette espèce de monumens des anciens.

Celui qui est représenté dans la médaille suivante est l'amphithéâtre de Vespasien. Cette médaille, frappée sous Titus, donne sans doute une idée bien faible, bien incorrecte de ce qu'était ce superbe colisée des Romains, puisqu'il y est vu sous la forme d'une tour, et comme étant circulaire, au lieu qu'il était sûrement d'une forme elliptique; mais comme il n'existe point de médailles antiques sur lesquelles ce monument soit autrement représenté, nous avons pensé devoir joindre celle-ci à toutes celles que nous venons de donner relatives aux cirques, et qui, sans être plus correctes, en attestent au moins l'existence et à peu près la forme.

Il en est de même de la médaille sur laquelle on a représenté des hommes aux prises avec des lions ou d'autres bêtes sauvages. S'il était possible de douter que ces combats féroces et sanguinaires, attestés d'ailleurs par tous les historiens, aient jamais eu lieu chez les Romains, et qu'ils aient même formé un de leurs spectacles les plus goûtés, cette médaille et plusieurs autres qui existent dans le même genre serviraient à le prouver.

A la suite de la description des obélisques qui décoraient les cirques des Romains, et de plusieurs médailles qui ont été frappées sous différens empereurs, pour célébrer ou leurs exploits, ou le goût qu'ils avaient pour ces espèces de fêtes barbares, nous avons pensé devoir faire graver sur une plus grande proportion la médaille qui fut frappée sous Caracalla et Septime Sévère, pour perpétuer le souvenir d'une fête assez singulière en ce genre, et qui eut lieu sous ces deux empereurs. On conduisait dans le milieu de l'amphithéâtre un grand bâtiment en forme de navire, dans lequel on rassemblait toutes sortes d'animaux étrangers, et en très grand nombre. On lit dans Dion que ce nombre allait jusqu'à quatre cents. A un signal donné, le vaisseau s'ouvrait en deux, tous les animaux cherchaient à s'enfuir, et se trouvant renfermés dans l'arène de l'amphithéâtre, d'où ils ne pouvaient s'échap-

Médaille d'or de Septime Sévère, n° 147.

per, excités par les cris des spectateurs, ils se battaient avec acharnement; spectacles cruels et barbares, mais qui étaient le suprême plaisir des Romains.

La légende de la médaille, sur laquelle on lit LÆTITIA TEMPORUM, en est bien une preuve. On appelait cette espèce de barque ou vaisseau *navis lusoria*, et l'on prétend que ce fut d'après cette invention singulière que Néron conçut l'idée de faire construire un vaisseau dans le même genre pour y faire périr sa mère dans le golfe de Pouzzol.

ANTIQUITÉS DIVERSES QUI ONT RAPPORT AUX CIRQUES.

Peinture antique, n° 148.

La jolie et curieuse peinture antique qu'on verra n° 148 de notre Atlas, et qui représente une femme assise, et donnant à manger sur ses genoux à quatre mules dont elle tient les brides qu'elle laisse flotter négligemment sur leur cou, a été trouvée, en 1774, parmi les ruines du cirque de Caracalla, au-dessous de la loge de l'empereur. Cette peinture ne saurait indiquer autre chose, sinon que les anciens se servaient et employaient sûrement des mules dans leurs courses; elle fait voir en même temps le soin et le cas particulier qu'ils faisaient de ces animaux si utiles à leurs plaisirs.

Borne du cirque de Flore, n° 149.

La borne du cirque qui est gravée au-dessus, existe dans les jardins de Villa Albani, à Rome. Il y en a une semblable à Villa Casali. Ces monumens sont les seuls de ce genre qu'on connaisse. Ils sont en marbre blanc, de la hauteur de dix pieds, et auront, suivant toute apparence, appartenu à un cirque de peu d'étendue. La partie inférieure en est ornée de charmantes figures dansantes, et sculptées en bas-relief; cet ornement semblerait indiquer que ces bornes étaient placées dans le cirque de Flore. On voit encore sur le fût de celle dont nous parlons, un faisceau de baguettes ou fouets attachés avec une écharpe, et plusieurs couronnes.

Lampes antiques, nos 150 et 151.

Quant aux deux lampes qui sont aux deux côtés, elles sont tirées d'une collection antique, gravée par Santo Bartoli; l'une, n° 150, représente indubitablement un de ces *desultores* ou cavaliers conduisant deux chevaux, et souvent plus à la fois, et voltigeant de l'un sur l'autre avec une adresse et une légèreté extraordinaire, ainsi que nous en parlent plusieurs auteurs anciens, tels qu'Isidore et Tite Live.[1]

Sur l'autre, n° 151, est un quadrige victorieux, dont le conducteur triomphant, et tenant une palme à la main, a l'air de jouir des applaudissemens et des acclamations du peuple qui lui accorde le prix de la course.

Pierres antiques, nos 152 et 153.

Les deux jolies pierres antiques qui sont au-dessous, font partie de la collection gravée par

[1] *Erant desultores qui duos equos, absque ephippiis* (sans étriers) *agitantes, ex altero, in alterum, subinde mira pernicitate desiliebant*

le même auteur, d'après le muséum de la maison Odelscalchi ou Bracciano, à Rome. L'une, n° 153, représente un char attelé de deux chevaux, que les anciens nommaient *biges*, et l'autre, n° 152, un quadrige. Ces deux précieuses compositions sont gravées sur des cornalines, et nous ont paru intéressantes, autant par leur rapport avec l'objet dont nous nous occupons, que par le goût, la grâce et l'esprit avec lesquels elles sont traitées.

Pline, et Virgile avant lui, nous disent que ce fut un roi d'Athènes (Erichthonius) qui, le premier, avait osé réunir et faire atteler quatre chevaux de front aux chars des courses. Depuis, cet usage prévalut chez les Grecs comme chez les Romains, et il n'y eut plus dans les cirques que des quadriges : on les augmenta même par la suite ; ils furent portés jusqu'à six ; on en voyait un pareil sur l'arc de Septime Sévère. Néron en attela souvent sept, et Suétone nous apprend que cet empereur voulant surpasser tout ce qui avait été fait jusqu'à lui, remporta la victoire en courant avec un char attelé de dix chevaux de front.

Course d'un char attelé de vingt chevaux, n° 154.[1]

Le monument antique le plus singulier et le plus curieux en ce genre, est une pierre gravée qu'on trouve rapportée par le comte de Caylus,

[1] Ce numéro a été joint à la planche n° 147.

dans le premier volume de ses *Recueils d'Antiquités*. Elle représente un vainqueur des jeux olympiques sur un char attelé de vingt chevaux de front. La pierre ne portant aucun signe qui puisse en déterminer l'époque, il est impossible de dire si c'est la représentation d'un fait réellement arrivé, ou plutôt si ce n'est que le seul caprice de l'artiste. Peut-être a-t-on voulu célébrer quelque prince imitateur des folies de Néron, et qui prétendit encore renchérir sur lui. Ce qu'il y a de certain, c'est que, d'après ce que le comte de Caylus nous assure, son antiquité n'est pas douteuse. Ce monument, exécuté sur un *cabochon* de cornaline blanche, a été trouvé dans la Cyrénaïque, pays où, selon Pline, on travaillait beaucoup en ce genre de gravure[1]. Cette pierre, sans être d'un travail très terminé, est gravée et touchée avec beaucoup d'esprit.

Des Théâtres des Romains.

Jusqu'ici nous avons vu les Romains n'être occupés que de jeux et d'exercices qui, tenant à

[1] La Cyrénaïque était une contrée d'Afrique, que son gouvernement sage et ses villes florissantes rendirent célèbre dans l'antiquité. On la nomma aussi *Pentapole*, à cause de ses cinq principales villes, qui étaient Cyrène, Apollonie, Ptolémaïs, Arsinoé et Bérénice. Cyrène fut la patrie d'Aristippe, disciple de Socrate. Il vivait du temps de Denys de Syracuse, 400 ans avant J.-C.

Après la défaite d'Antoine à Actium, la Cyrénaïque suivit le sort de l'Égypte. Aux Romains succédèrent les Arabes, et à ceux-ci les Turcs.

la force et à l'adresse du corps, devaient être les premiers connus et imaginés chez un peuple naissant et naturellement belliqueux. Aussi voyons-nous que tous leurs spectacles favoris étaient une image de la guerre. Les Romains n'avaient encore aucune idée des talens de l'esprit, et ce ne dut être qu'après une longue suite d'années qu'ils furent cultivés chez eux.

Les Grecs avaient été dans ce genre, comme dans tous les autres, les maîtres des Romains. Ce fut chez les Grecs que les Muses fixèrent d'abord leur sejour; ce fut à eux, comme dit Horace, qu'elles firent présent de l'esprit et du talent de la parole [1]. Inventeurs des jeux gymniques, destinés aux exercices du corps, ils le furent également des jeux scéniques, c'est-à-dire des représentations théâtrales. Eschyle, un de leurs plus grands poètes, fut le premier qui imagina de construire un théâtre permanent et solide, et de l'orner de décorations relatives aux pièces qu'on devait représenter.

Pour entendre et concevoir plus facilement les détails dans lesquels nous croyons devoir entrer à ce sujet, nous prions nos lecteurs de vouloir bien mettre sous leurs yeux les planches qui représentent le plan et l'élévation du théâtre

[1] *Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo Musa loqui, etc.*

d'Herculanum, ce théâtre étant, à quelques différences près, semblable à tous ceux qui ont pu exister dans l'antiquité, chez les Grecs comme chez les Romains.

Les théâtres des anciens se divisaient en trois principales parties, qui formaient pour ainsi dire trois différens départemens; savoir : la scène ou *proscenium*, qui était destinée au jeu des acteurs; les gradins, où étaient placés les spectateurs, et l'orchestre, qui était la partie renfermée entre la scène, d'un côté, et les spectateurs, de l'autre. Chez les Grecs, cet espace servait aux jeux des mimes et des danseurs; mais, chez les Romains, il fut destiné pour des places distinguées, et c'est où l'on plaçait les sénateurs et les vestales. L'enceinte totale de tous les théâtres des anciens avait à l'extérieur, ainsi qu'on le voit sur le plan géométral de celui d'Herculanum, la forme d'un grand demi-cercle, d'une part, et, de l'autre, ils étaient terminés par une élévation en ligne droite, et plus ou moins décorée de colonnes et d'architecture.

Les grands théâtres avaient en dehors trois rangs de portiques, élevés les uns sur les autres, qui formaient le corps de l'édifice, ainsi que nous voyons dans le théâtre de Marcellus, à Rome. Quant à l'intérieur, ces degrés, sur lesquels le peuple était assis, prenaient depuis l'orchestre, et leur circonférence allait toujours en

augmentant à mesure qu'ils s'élevaient et s'éloignaient du centre; ils étaient divisés par des paliers (*præcinctio*) qui communiquaient aux différens étages de gradins, et en même temps par des escaliers qui séparaient la hauteur de chaque gradin en deux, pour pouvoir monter et descendre plus facilement : ces escaliers conduisaient aux portes d'entrée (*vomitoria*) par où le peuple entrait, sortait et circulait dans tout le théâtre.

La grandeur de l'orchestre variait suivant la grandeur des théâtres; il fut, ainsi que nous venons de le dire, occupé différemment chez les Grecs et chez les Romains. Ces deux peuples, et surtout les Grecs, avaient mis beaucoup d'ordre dans les différentes places affectées à chacun des citoyens. Les magistrats, les vieillards, avaient des places distinguées; les femmes voyaient le spectacle du troisième portique. Il y avait, en outre, des places qui appartenaient en propre à de certaines personnes; elles étaient héréditaires dans les familles, et ne s'accordaient qu'à ceux qui avaient rendu de grands services à l'État : c'était sans doute celles qui approchaient le plus de l'orchestre, et qui formaient des deux côtés une espèce de balcon qu'on appelait *podium*, ainsi qu'on peut le voir sur le plan du théâtre d'Herculanum.

Il nous reste à parler de la troisième partie du

théâtre, qui était le lieu destiné pour le jeu des acteurs. Il était, comme on voit, décoré par une grande face de bâtiment, s'étendant d'un côté du théâtre à l'autre; c'est devant cette façade d'architecture que se plaçaient les décorations et la toile sur laquelle était peint le sujet de la pièce. Cette toile servait, par ce moyen, à un usage tout contraire à celle de nos théâtres, en ce que, descendant derrière les acteurs, elle formait le fond de la décoration, les acteurs étant en avant; au lieu que, parmi nous, la toile n'a aucun rapport à la pièce, et ne sert qu'à fermer le théâtre et le cacher aux yeux des spectateurs.

C'est devant cette élévation, cette façade décorée de colonnes, de statues et de bas-reliefs, qu'était le *proscenium* ou *pulpitum*, en français, l'*avant-scène*. C'était l'espace où les acteurs venaient jouer la pièce; tantôt il représentait une place publique ou un simple carrefour, ou un endroit champêtre, mais toujours un lieu découvert; car toutes les pièces des anciens se passaient en dehors, et non dans l'intérieur des maisons, comme la plupart des nôtres.

Il y avait encore, ainsi qu'on peut le voir sur le même plan du théâtre d'Herculanum, des espaces ménagés derrière ou à côté de la scène, qui lui servaient de dégagement; c'était sans doute où s'habillaient les acteurs, où l'on serrait

les décorations : on pouvait encore y placer une partie des machines.

Les anciens ayant dans leurs ouvrages de théâtre trois espèces de pièces différentes, des comiques, des tragiques, des satiriques, avaient aussi des décorations qui leur étaient propres. Les décorations destinées au genre tragique étaient toujours ornées de superbes édifices, avec des colonnes et des statues ; les comiques représentaient des bâtimens particuliers, des intérieurs de villes ; et les satiriques, des paysages, des rochers et des sites agrestes. On ne sait trop sur quoi ces décorations étaient peintes, mais il est certain que la perspective y était observée ; car Vitruve remarque que les règles en furent inventées et mises en pratique dès le temps d'Eschyle, par un peintre nommé Agatharcus, qui en laissa même un traité, d'où les philosophes Démocrite et Anaxagore tirèrent tout ce qu'ils ont écrit sur ce sujet.

Quant aux machines de théâtre (car les anciens en avaient sûrement de différens genres), comme il est à croire que leurs divinités, qui étaient en très grand nombre, jouaient des rôles principaux dans leurs pièces, il fallait bien les faire descendre du haut du ciel, ou arriver du fond des enfers : en conséquence, ils avaient, comme nous, des moyens dont les ressorts étaient inconnus à la multitude. Pollux, qui vivait sous

l'empereur Commode, et qui nous a laissé des descriptions du théâtre des anciens, nous dit précisément qu'ils se servaient de poids et de contre-poids dont l'effet était absolument pareil à ceux qui sont en usage parmi nous.

De toutes ces diverses inventions de mécanisme, il n'y en avait point dont l'usage fût plus ordinaire que celles qui faisaient descendre du ciel, dans les dénoûmens, quelque divinité arrivant quelquefois au secours du poète. Ces dernières machines, semblables à celles de nos vols dans nos théâtres modernes, étaient sujettes aux mêmes accidens. Nous lisons dans Suétone qu'un acteur qui jouait le rôle d'Icare, et dont le char eut malheureusement le même sort, alla tomber près de l'endroit où était placé Néron, et couvrit de sang tous ceux qui étaient autour de lui.

Quant aux changemens des décorations latérales, et de celles qui répondent à ce que nous appelons les *coulisses*, le grammairien Servius, qui vivait sous Constantin, nous apprend qu'ils se faisaient par des feuilles tournantes, qui variaient la face de la scène, ou par des châssis qui se tiraient de part et d'autre. Les détails faits par cet historien s'accordent, au reste, avec ce qu'on a trouvé au théâtre même d'Herculanum, où des trous pratiqués aux deux côtés de l'avant-scène paraissent avoir été destinés à recevoir des châssis tournant sur un pivot ; genre de déco-

ration qu'on pouvait changer promptement et suivant le besoin.

Les représentations des spectacles des anciens se faisaient toutes en plein jour; et comme il n'y avait que les portiques et le bâtiment même de la scène qui fussent couverts, on était obligé d'étendre sur le reste du théâtre des toiles soutenues par des mâts et des cordages, pour défendre les spectateurs de l'ardeur du soleil[1]. Mais comme une grande quantité de monde réunie dans un même lieu devait nécessairement produire une très grande chaleur, on avait soin de la tempérer par une espèce de pluie avec laquelle on arrosait les toiles et les bannes qui couvraient tout le théâtre.

On avait imaginé de faire monter, par une infinité de tuyaux et de conduits, une grande quantité d'eau jusqu'à la partie supérieure de l'édifice, et souvent jusque dans les statues qui en décoraient la sommité; l'eau une fois arrivée à cette hauteur, il était aisé de la répandre en pluie légère sur tout le théâtre, et on avait porté la recherche jusqu'à donner à cette pluie une odeur agréable, en y joignant quelque liqueur

[1] Nous verrons à la fin de ce chapitre, et en parlant des amphithéâtres, quel était le moyen dont les anciens se servaient pour élever au-dessus de ces vastes monumens les bannes ou toiles nécessaires pour mettre les spectateurs à l'abri des intempéries de l'air.

odoriférante. Ce n'est pas tout, ces voiles, qui n'étaient tendues d'abord que pour garantir les spectateurs d'un trop grand jour, devinrent dans la suite un nouvel objet de luxe. Lentulus Sphinter, sénateur romain, et d'une des plus illustres familles patriciennes, en fit faire de lin d'une finesse extraordinaire. Néron non seulement les fit teindre en pourpre, mais il y ajouta des étoiles d'or, dont ces voiles étaient parsemées, et au milieu desquelles il était représenté monté sur un char, conduisant, comme Apollon, les chevaux du soleil.

Ce luxe et cette magnificence excessive des Romains étaient une suite naturelle de leur puissance et de leur richesse; elle était telle, que souvent un simple particulier élevait à ses frais un de ces théâtres somptueux, y donnait des fêtes au peuple, et distribuait des présens magnifiques à ceux qui s'y rendaient. Émilius Scaurus, de la noble famille des Émiles, fut un des Romains qui se firent, en ce genre, le plus de réputation. Il fit élever à Rome, pendant son édilité, un théâtre de charpente pour servir à l'usage des spectacles pendant le cours d'un seul mois. Ce théâtre paraît tenir plus de la féerie que de la vérité; cependant on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici la description que Pline nous en a laissée.

« Je ne sais, dit cet historien, si l'édilité de Scaurus ne contribua pas plus que toute autre

« chose à corrompre les mœurs, et si les proscriptions de Sylla ont fait autant de mal à la « république que les richesses immenses de son « beau-fils. Ce dernier, étant édile, fit bâtir un « théâtre auquel on ne peut comparer aucun des « ouvrages qui aient jamais été faits, non seulement pour une durée de quelques jours, mais « pour les siècles à venir. Cette scène, composée « de trois ordres, était soutenue par trois cent « soixante colonnes, ce qui devait paraître extraordinaire dans une ville où l'on avait fait un « crime à un citoyen des plus recommandables « d'avoir placé dans sa maison six colonnes du « mont Hymette.

« Le premier ordre était de marbre; celui du « milieu était de verre (espèce de luxe qu'on n'a « pas renouvelé depuis); et l'ordre le plus élevé « était de bois doré. Les colonnes du premier « ordre avaient trente-huit pieds de haut, et les « statues de bronze, distribuées dans les intervalles des colonnes, étaient au nombre de trois « mille. Ce théâtre pouvait contenir quatre-vingt « mille personnes, tandis que celui de Pompée, « qui n'en contient que quarante mille, suffit à « un peuple beaucoup plus nombreux, par les « diverses augmentations que la ville de Rome a « reçues depuis Scaurus.

« Si l'on veut avoir une juste idée des tapisseries superbes, des tableaux précieux, en un

« mot, des décorations en tout genre dont ce « théâtre fut orné, il suffira de remarquer que « Scaurus, après la célébration de ses jeux, ayant « fait porter à sa maison de Tusculum ce qu'il « avait de trop pour l'employer à différens usages, « ses esclaves y mirent le feu par méchanceté, « et l'on estima le dommage de cet incendie cent « millions de sesterces. » (Environ douze millions de notre monnaie.)

Le même historien nous a encore laissé la description d'un théâtre construit par un autre citoyen romain, C. Scribonius Curion[1] : elle paraîtra difficile à croire; mais nous l'avons

[1] C'est ainsi que Velléius Paterculus a peint le caractère de ce Romain : *Vir nobilis, eloquens, audax, suæ alienæque, et pudicitiæ prodigus; homo ingeniosissime nequam, et facundus malo publico.* Ce Scribonius Curion s'était fait connaître de bonne heure par ses intrigues autant que par ses débauches. Il s'était lié dans sa jeunesse avec Antoine, et l'avait entraîné dans des dépenses si folles et si excessives, qu'il l'endetta de 250 talens, ce qui revient à plus d'un million de notre monnaie. Curion s'attacha dans la suite au parti de César, et lui rendit les plus grands services; les historiens disent même que, dans une émeute populaire, il lui sauva la vie. Aussi César, plein de reconnaissance, le combla de bienfaits, et, après lui avoir fait obtenir plusieurs grands emplois, il lui donna le gouvernement de la Sicile. Ce fut sans doute pour obtenir de nouvelles créatures au parti de César, que Curion, qui vivait dans le temps où ces fameuses factions d'Antoine, de Pompée et de César partageaient la république, imagina de faire construire le théâtre extraordinaire dont nous allons donner la description.

trouvée si curieuse, que nous ne pouvons nous dispenser de l'insérer ici. Ce citoyen romain, né avec un caractère tel que nous le dépeint l'historien Paterculus, était d'une famille patricienne. Son père avait été consul, et avait obtenu les honneurs du triomphe : à sa mort, son fils, sur un prétexte pareil à celui d'Emilius Scaurus, c'est-à-dire pour célébrer les funérailles de son père, imagina de donner au peuple des fêtes d'une espèce toute nouvelle ; et c'est pour cela qu'il eut recours à la construction d'un théâtre si extraordinaire, qu'on conçoit à peine comment il a pu être exécuté.

Chez un peuple corrompu par la fortune, ou tous ceux qui prétendaient aux premiers emplois de la république n'avaient d'autre émulation que de se surpasser mutuellement par les spectacles qu'ils donnaient ; séduire, étonner les Romains par la nouveauté et l'attrait des amusemens qu'on leur offrait, c'était acheter le droit de les gouverner. Curion ne pouvant donc égaler la magnificence du théâtre de Scaurus, qui l'avait précédé, voulut au moins se distinguer par quelque chose de singulier, et dont il n'y avait eu aucun exemple jusque-là.

« Curion, dit le même historien, fit construire « deux très grands théâtres de bois, assez près l'un « de l'autre ; ils étaient si également suspendus « chacun sur son pivot, qu'on pouvait les faire « tourner comme sur un axe. On représentait le « matin des pièces sur la scène de chacun de ces « théâtres : alors ils étaient adossés pour empê- « cher que le bruit de l'un ne fût entendu de « l'autre ; et l'après-midi, quelques planches « étant retirées, on faisait subitement tourner « les théâtres, et leurs quatre extrémités réunies « formaient un amphithéâtre où se donnaient « des combats de gladiateurs. Curion faisant ainsi « mouvoir tout à la fois et la scène, et les ma- « gistrats, et le peuple romain, que doit-on ici « admirer le plus, l'inventeur ou la chose inven- « tée ? celui qui fut assez hardi pour former le « projet, ou celui qui fut assez téméraire pour « l'exécuter ?

« Ce qu'il y a de plus étonnant, continue « Pline, c'est l'extravagance du peuple romain, « puisqu'elle a été assez grande pour l'engager à « s'asseoir sur une machine si mobile et si peu « solide. Ce peuple, vainqueur et maître de toute « la terre ; ce peuple qui, à l'exemple des dieux « dont il est l'image, dispose des royaumes et « donne des lois au reste de l'univers, le voilà « suspendu dans une machine, applaudissant au « danger dont il est menacé. »[1]

[1] *Theatra duo juxta fecit amplissima e ligno, cardinum singulorum versatili suspensa libramento, in quibus utrisque antemeridiano ludorum spectaculo edito inter sese aversis, ne invicem obstreperent scenæ, repente circumactis ut contra*

Il paraît que ces énormes machines, et les spectacles que Curion projetait d'y donner au peuple romain, furent dérangés après quelques représentations; car Pline ajoute que les pivots des deux théâtres se trouvant fatigués, on prit le parti de laisser l'édifice mobile réuni : il conserva en conséquence, le dernier jour, la forme d'un amphithéâtre, dans lequel furent donnés des combats d'athlètes et de gladiateurs.

Jusqu'ici, nous n'avons vu chez les anciens que des théâtres faits en bois et en charpente, qui ne devaient exister que pendant la durée des jeux auxquels ils étaient destinés : il ne nous reste de toutes ces magnifiques extravagances des Romains que des descriptions faites par leurs historiens, auxquelles il est encore assez difficile d'ajouter beaucoup de confiance. Les seuls monumens de ce genre, dont l'existence ne saurait être douteuse, furent les théâtres de Pompée et de Marcellus, bâtis en pierre : on conserve d'ailleurs au Capitole un plan antique de l'ancienne Rome, qui nous indique la situation de ces théâtres; le premier était au Champ-de-Flore, et l'autre près du portique d'Octavie.

starent, postremo jam die, discendentibus aliquibus tabulis, et cornibus inter se coeuntibus, faciebat amphitheatrum, et gladiatorum spectacula edebat, ipsum magistratum et populum romanum circumferens. Quid enim miretur quisque in hoc primum? Inventorem, an inventum? artificem an auctorem? ausum aliquem hoc excogitare, an suscipere? parere an jubere? super omnia erit populi furor sedere ausi tam infida instabilique sede. En hic est ille, terrarum victor et totius domitor orbis, qui gentes et regna diribet, jura externis mittit, deorum quædam immortalium generi humano portio, in machina pendens et ad periculum suum plaudens?

Pompée, revenant de Grèce, apporta le plan du théâtre de Mytilène, et en fit construire un semblable à Rome. Il pouvait contenir quarante mille personnes, et était orné de tableaux, de statues en bronze et en marbre, transportés d'Athènes, de Corinthe et de Syracuse. Il y avait ajouté un aquéduc pour porter l'eau dans tous les rangs du théâtre, tant pour rafraîchir le lieu que pour d'autres usages. Une particularité remarquable, c'est que Pompée, pour prévenir les caprices du peuple et des magistrats, et pour assurer à son théâtre une plus longue durée, fit bâtir dans l'enceinte un temple magnifique, qu'il dédia à Vénus la Victorieuse; de sorte qu'ayant mis ingénieusement son édifice sous la protection d'une grande déesse, il le fit respecter aussi long-temps que subsista la religion des Romains: mais le temple et le théâtre sont tombés avec elle, et on n'en trouve plus que quelques débris, entourés de constructions modernes, et défigurés par elles.

Avant Pompée, il paraît que le peuple assistait toujours debout au théâtre, et sans y être assis. Pompée fit construire dans celui-ci des gradins et des siéges commodes, ce qui fut regardé

comme un nouveau genre de mollesse inconnu jusqu'alors, et dont les gens graves et austères lui surent mauvais gré, ainsi qu'on peut en juger par ce que Tacite en dit dans ses *Annales* : « Jus- « que-là, dit l'historien, on ne s'asseyait aux « théâtres que sur des siéges faits à la hâte, et « pour le seul moment du spectacle. Si désor- « mais le peuple romain s'y trouve si fort à son « aise, il est à craindre qu'il ne passe les jours « entiers au théâtre. »[1]

Le second théâtre qui fut construit en pierre, et dont il existe encore à Rome une grande partie de l'enceinte extérieure, était celui de Marcellus. Ce monument était le plus petit des théâtres qu'on voyait à Rome; il ne contenait que vingt-deux mille personnes. Le diamètre intérieur du demi-cercle était de cent quatre-vingt-quatorze pieds, et le diamètre extérieur de quatre cent dix-sept.

Le nom de Marcellus donne encore de l'intérêt aux restes de ce monument. Tout le monde sait que ce jeune prince était l'idole des Romains, et l'on se rappelle les éloges que Virgile

[1] *Quippe erant qui Cn. quoque Pompeium incusatum a senioribus ferrent, quod mansuram theatri sedem posuisset. nam antea subitariis gradibus, et scena in tempus structa ludos edi solitos: vel si vetustiora repetas stantem populum spectavisse; ni sedeat theatro dies totos ignavia continuaret.* (Tacite, Liv. XIV de ses *Annales*.)

et Horace en firent de leur temps. Auguste lui consacra un théâtre pour immortaliser sa mémoire; mais, à peine le temps en a-t-il respecté une partie, il se détruira entièrement, et les vers de ces poètes célèbres subsisteront toujours.[1]

Des Masques scéniques.

L'étendue et les proportions immenses des théâtres des anciens les ont successivement engagés à avoir recours à différens moyens pour pouvoir jouir à une grande distance de la représentation de leurs pièces. Nous venons de voir, par le détail de ces monumens antiques, que presque tous ces théâtres, même ceux des villes du second et du troisième ordre pour la grandeur, tels que celui d'Herculanum, dont nous avons à parler ici, étaient assez vastes pour contenir dix mille spectateurs, et que ceux des grandes villes pouvaient en contenir jusqu'à quarante mille. Une aussi grande étendue éloignant nécessairement le lieu de la scène, il était indispensable de trouver des moyens pour fortifier et étendre la voix des acteurs.

Un de ceux qui paraissent avoir été le plus con-

[1] *Ostendent terris hunc tantum fata, neque ultra*
Esse sinent. Nimium vobis Romana propago
Visa potens, superi, propria hæc si dona fuissent.
Quantos ille virûm magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus! vel quæ, Tiberine, videbis
Funera, cùm tumulum præterlabere recentem!
(Virg., *Æneid.*, Lib. VI.)

stamment employés, a été l'usage des masques scéniques. Une infinité de bas-reliefs antiques, et de pierres gravées qui nous les représentent, ne nous permettent point d'en douter. Ces masques de théâtre étaient une espèce de grand casque qui couvrait toute la tête de l'acteur, et qui, outre les traits du visage, représentait encore la barbe, les cheveux, les oreilles, et jusqu'aux ornemens que les femmes pouvaient employer dans leurs coiffures.

On appelait ces masques *persona ;* c'est ainsi que Phèdre, Horace, et d'autres auteurs, les ont nommés dans leurs ouvrages. La matière dont on les formait ne fut pas toujours la même : il paraît que les premiers furent faits d'écorces d'arbre, on en fit aussi de cuir doublé de toile; mais comme leurs formes pouvaient se corrompre facilement, on vint à les faire tous d'un bois léger, et on imagina, de plus, de les composer de façon à pouvoir rendre la voix de l'acteur beaucoup plus forte, soit en les doublant de lames d'airain ou de quelque autre corps sonore, ou en adaptant dans l'intérieur de l'ouverture de la bouche une espèce de cornet qui devait faire l'effet du porte-voix. C'est la raison pour laquelle une grande partie de ces masques ont une bouche d'une grandeur et d'une étendue qui les rendaient hideux de près, mais dont la difformité diminuait sans doute étant vue de loin,

et ne laissant apercevoir qu'une expression très caractérisée.

Aulu-Gelle, qui écrivait sous l'empereur Adrien, nous rend aussi compte de l'effet de ces masques pour augmenter la voix : « Toute la tête et le « visage de l'acteur étant renfermés sous la cou- « verture du masque, de manière que la voix « ne peut s'échapper que par une issue qui est « encore resserrée, il s'ensuit que la voix, ainsi « contrainte, doit rendre des sons plus forts et « plus distincts. Voilà pourquoi, dit cet auteur, « les Latins ont donné le nom de *persona* à ces « masques, parce qu'ils font retentir et résonner « la voix de ceux qui les portent. »[1]

Il était naturel de former différentes espèces

[1] *Namque caput et os cooperimento personæ tectum undique, unaque tantum vocis emittendæ via, pervium, quia non vaga neque diffusa est, in unum tantum modo exitum, collectam coactamque vocem, et magis claros sonorosque sonitus facit. Quoniam igitur indumentum illud oris clarescere et resonare vocem facit, ob eam causam persona dicta est.* (*Aul. Noc. Att.*, Lib. V, cap. VII.)

[2] On avait encore imaginé de se servir d'une pierre nommée *calcophonos*, dont les lames fort minces, disposées dans l'intérieur du masque, rendaient un son approchant du métal; il paraît qu'on la préférait parce qu'elle n'altérait point la clarté de la voix, au lieu que peut-être le bruissement de l'airain y mettait de la confusion. Aussi Pline dit que l'on conseillait aux comédiens de s'en servir de préférence. *Calcophonos nigra est sed illisa, æris tinnitum reddit, tragedis ut suadent gestanda.* (Plin., Lib. XXXVII, c. X.)

de masques, suivant les emplois qu'on en voulait faire ; en conséquence, on les distinguait en masques comiques, tragiques et satiriques. Ces derniers surtout étaient horriblement chargés, et sans doute beaucoup plus grands que les autres, parce que, ayant à représenter des faunes, des satyres ou des cyclopes, que l'imagination des poètes peignait comme des hommes extraordinaires, les acteurs qui se chargeaient de ces rôles devaient paraître des hommes fort au-dessus de la nature ; en conséquence, ils ne manquaient pas d'augmenter leur taille en proportion de la grandeur de leurs masques.

La tragédie encore en avait un besoin indispensable pour donner aux héros et aux demi-dieux cet air de grandeur et de dignité qu'on avait dû leur supposer pendant leur vie. C'était une opinion établie, et il suffisait que le peuple le crût pour qu'on ne pût les représenter autrement sans choquer les vraisemblances. Il en était de même des rôles qui exigeaient tels ou tels caractères : la force et la fierté, par exemple, devaient être peintes sur le masque d'Hercule. Celui d'Oreste devait être furieux ; un autre dans la tristesse ou le désespoir, selon que les différens rôles le demandaient.

Il paraît qu'il n'y avait que les masques destinés aux rôles de femmes, ainsi que ceux que portaient les danseurs, qui, loin d'être difformes,

étaient, au contraire, agréables et très réguliers. On leur donnait, selon Lucien, le nom de masques *muets* ou *orchestriques*.

Un des avantages que les anciens tiraient de ces masques scéniques, dans leurs représentations théâtrales, était de pouvoir faire exécuter par des hommes certains rôles de femmes ; ils devenaient surtout nécessaires lorsque le sujet ou la déclamation de ces rôles exigeait, pour se faire entendre dans de si vastes théâtres, une grande force de poumons et de voix, et lorsqu'il s'agissait, par exemple, de représenter Electre, Phèdre ou Clytemnestre.

Nous voyons dans différens auteurs anciens, et dans Cassiodore, entre autres, que les voix des acteurs, et dans la tragédie surtout, étaient fortifiées et augmentées par l'effet de ces masques, au point qu'on avait peine à croire qu'elles pussent sortir de la poitrine d'un homme : *Talem sonum videtur efficere, ut pene ab homine non credatur.*

Mais une idée à laquelle on a de la peine à se rendre, et qui est pourtant certaine, c'est que, dans les représentations de quelques pièces, la déclamation théâtrale était partagée entre deux acteurs, dont l'un prononçait, tandis que l'autre faisait des gestes. Cet usage, qui nous paraîtrait sans doute le plus étrange et le plus ridicule aujourd'hui, pouvait être beaucoup moins cho-

quant sur des théâtres de la grandeur de ceux des Romains, qui n'étaient point entourés de lumières artificielles, comme les nôtres, le jour qui éclairait la scène antique n'y pouvant pas jeter autant de clarté que nos illuminations théâtrales en répandent sur nos théâtres modernes. D'ailleurs il serait difficile de douter de ce fait, qui est rapporté par plusieurs auteurs contemporains, tels que Tite Live, Lucien, Aulu-Gelle, etc.

L'abbé du Bos, dans ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, nous traduit ainsi ce qu'en a dit Tite Live :

« Livius Andronicus, poète célèbre, et qui « vivait à Rome, environ cinq cent quatorze « ans après sa fondation, et environ soixante « après qu'on y eut ouvert des théâtres, jouait « lui-même dans une de ses pièces. C'était alors « la coutume que les poètes dramatiques mon- « tassent eux-mêmes sur le théâtre pour réciter un « rôle dans leurs ouvrages. Le peuple, qui se don- « nait la liberté qu'il prend encore en France et en « Italie de faire répéter les endroits qui lui plaisent; « le peuple, dis-je, à force de crier *bis*, fit réci- « ter si long-temps le pauvre Andronicus, qu'il « s'enroua. Hors d'état de déclamer davantage, « il fit trouver bon au peuple qu'un esclave, « placé devant le joueur d'instrument, récitât « les vers, et, tandis que cet esclave récitait,

« Andronicus faisait les mêmes gestes qu'il avait « faits en récitant lui-même. On remarqua que « son action était alors beaucoup plus animée, « parce qu'il employait toutes ses forces à faire « les gestes, quand c'était un autre qui était « chargé du soin et de la peine de prononcer : « de là, continue Tite Live, naquit l'usage de « partager la déclamation entre deux acteurs, « et de réciter, pour ainsi dire, à la cadence du « geste des comédiens. »

Nous savons encore que, chez les Grecs, où la comédie, plus libre que chez les Romains, caractérisait les citoyens vivans, les acteurs portaient des masques qui représentaient les traits de ceux qu'ils voulaient mettre en scène. C'est ainsi qu'Aristophane, dans sa comédie des *Nuées*, donna à un de ses acteurs un masque qui ressemblait si parfaitement à Socrate, qu'on croyait le voir lui-même. Les Romains corrigèrent cet abus, et il paraît que, dans les comédies de Térence, les masques de ses acteurs exprimaient l'âge, l'état, les mœurs et les passions du rôle, sans jamais offrir aux spectateurs des traits connus.

Au reste, il est certain que, pour concevoir et se faire à des usages qui nous paraissent aujourd'hui si extraordinaires et si étranges, il faut, comme nous l'avons dit, se rappeler la grandeur et l'étendue prodigieuse des théâtres des anciens,

et la nécessité où l'on était non seulement de se faire entendre de fort loin, mais de pouvoir faire distinguer sur la scène ceux des acteurs dont les rôles exigeaient une expression plus ou moins caractérisée.[1]

Des Acteurs, des Pantomimes et des Représentations théâtrales des anciens.

Rien ne serait plus curieux, et en même temps n'est plus difficile, que de pouvoir expliquer comment les pièces dramatiques des anciens étaient rendues et exécutées sur leurs théâtres. C'était cependant un art sujet à des règles très connues alors, et sur lesquelles plusieurs auteurs anciens ont écrit des volumes. Il ne nous en est malheureusement rien parvenu, et tout ce que nous en pouvons dire ne peut être regardé que comme autant de conjectures plus ou moins approchant de la vérité.

Ce dont on ne saurait douter, c'est que la langue des Grecs, ainsi que celle des Latins, étant l'une et l'autre susceptibles d'une mesure et d'une cadence déterminée, ce fut d'après cette

[1] « Les Grecs, dit Vitruve, avaient imaginé de placer dans leurs théâtres des vases d'airain dont l'effet devait être de porter la voix des acteurs à une plus grande distance; ils donnaient, par cette raison, le nom d'*echea* à ces vases. » Les Romains, par le conseil de Vitruve, les adoptèrent dans quelques uns de leurs théâtres, mais ils ne réussirent pas sans doute à les placer avec la même intelligence, car Pline se plaint du mauvais effet qu'ils produisaient, et il paraît effectivement que ces vases, en multipliant les échos, devaient être plus nuisibles qu'utiles.

mesure que les anciens formèrent leur déclamation théâtrale. Elle était assujettie à de certaines règles, et ces règles s'étendaient sur les gestes même de l'acteur. Quintilien dit qu'il y avait chez les Romains des maîtres de déclamation (*artifices pronuntiandi*), comme parmi nous il est des maîtres de chant et de danse. En quoi consistaient ces règles? était-ce une espèce de récitatif, de prosodie notée, et comment l'était-elle? c'est ce qu'il est bien difficile de résoudre.

Ce que nous savons encore très certainement, c'est que cette déclamation théâtrale était toujours soutenue d'un accompagnement de flûtes, dont la forme et le son variaient suivant les différens caractères des pièces. Ces *tibicen*, cette espèce de basse qui soutenait la voix de l'acteur, devenaient même, en quelque façon, partie essentielle de la déclamation des vers; le *mètre*, dit Cicéron, la mesure du vers, ne devenant sensible dans certaines pièces que lorsqu'il était accompagné du joueur de flûte.[1]

Tout cela est fort obscur aujourd'hui, et paraît comme autant d'énigmes dont on ne peut se rendre compte qu'en pensant que l'art du geste, appelé par les anciens *art hypocritique*, était assujetti au rhythme, c'est-à-dire à la mesure du vers, et que ces deux arts avaient une analogie,

[1] Les orateurs se faisaient accompagner d'un *tibicen* sur la tribune aux harangues.

des règles et des lois communes. Mais de plus longs détails sur des matières aussi abstraites et aussi distantes de nos usages et de nos idées, nous éloigneraient trop du but que nous nous sommes proposé, et nous ne nous occuperons ici que de ce qui était caractéristique au théâtre des anciens, et de la perfection où ils en avaient porté différentes parties.

Ce qui devait y produire sans doute le plus grand effet, était le fréquent usage qu'ils faisaient de chœurs très nombreux, et l'emploi auquel ils les destinaient. Indépendamment de la pompe et de la magnificence dont ils étaient sur des théâtres aussi vastes, ces chœurs, composés de différens âges, de vieillards, d'enfans, se mêlant et partageant l'action des acteurs principaux, ne pouvaient qu'en augmenter infiniment l'intérêt. Mais, pour s'en faire une idée, il faut nécessairement perdre de vue les chœurs de nos spectacles modernes, encore dans l'enfance à cet égard, et penser que ceux des anciens étant composés d'acteurs très exercés, et tous également occupés de l'action à laquelle ils avaient à concourir, il devait en résulter un ensemble, un effet total que nous ne pouvons qu'imaginer. Les historiens nous racontent à ce sujet des faits bien extraordinaires, causés par l'effet prodigieux de ces chœurs des anciens. On peut citer dans le nombre celui d'une tragédie d'Eschyle (*les Euménides*), qui fit accoucher d'effroi plusieurs femmes dans le théâtre d'Athènes.

Si les anciens apportaient autant de soins pour composer des chœurs aussi parfaits, on doit croire que les acteurs qui étaient chargés des premiers rôles, étaient encore bien supérieurs. Ésopus, suivant Quintilien, fut regardé comme un des plus grands acteurs tragiques des Romains, et Roscius excella à jouer dans le comique. Ce dernier était l'ami de Cicéron, et était aussi considéré par ses talens que par sa probité. Il avait perfectionné cet art du geste, que les Latins appellent *saltatio*, à un tel point, que Cicéron proposait souvent des défis à Roscius à qui rendrait le mieux une même pensée, et avec plus d'éloquence, l'un avec le geste, et l'orateur avec l'art de la parole. [1]

Pour se faire une idée du degré où les anciens avaient porté ce genre d'expression théâtrale, il faut se rappeler ce que nous avons dit de la déclamation de leurs pièces, souvent partagée entre deux acteurs. On conçoit qu'alors l'acteur récitant le vers devait être caché, soit sur le devant du théâtre, soit dans les coulisses, et que le seul qui paraissait aux yeux des spectateurs était celui

[1] *Et satis constat contendere eum cum histrione solitum, utrum ille sæpius eamdem sententiam variis gestibus efficeret, an ipse per eloquentiæ copiam sermone diverso pronuntiaret.* (Macrob., *Saturn.*, Lib. II, cap. X.)

qui était chargé du geste. L'accord essentiel entre ces deux hommes, et si difficile à concevoir aujourd'hui, devait être sans doute la suite et le fruit d'une étude infinie. Aussi retrouve-t-on dans Quintilien, ce judicieux critique, et le plus excellent maître d'éloquence de son siècle, une foule de principes et de conseils relatifs à cette étude particulière. Nous ne pouvons douter que les acteurs anciens n'excellassent dans cette partie de la déclamation par les passages qu'on trouve dans les auteurs contemporains, tels que Sénèque et Cicéron. Ce dernier surtout nous dit qu'un geste faux, et hors de mesure, n'était pas moins désapprouvé par le spectateur, qu'aurait pu l'être une faute dans la prononciation du vers.[1]

Un goût aussi recherché chez les anciens Romains pour tous les genres de spectacles, peut seul rendre croyables les sommes immenses qu'ils y dépensaient; elles étaient portées à une telle profusion, que Tite Live nous dit que des royaumes opulens auraient eu beaucoup de peine à les soutenir. Les principaux acteurs étaient payés à un prix excessif. Macrobe nous apprend qu'Ésopus, cet acteur tragique dont nous avons parlé, avait laissé à son fils une succession de cinq millions, qu'il ne devait qu'à ses talens pour

[1] *Histrio si paululum se movet extra numerum, aut si versus pronuntiatus est, syllaba una brevior aut longior, exsibilatur aut exploditur.*

le théâtre; et on lit dans Pline que Roscius avait 50,000 sesterces de gage par an, ce qui revient à 100,000 francs de notre monnaie. Jules César donna 20,000 écus au poète Laberius, pour l'engager à jouer lui-même dans une de ses pièces. Enfin, le sage Marc-Aurèle voulut mettre un frein à ces profusions, en ordonnant que les acteurs qui jouaient dans les spectacles que certains magistrats étaient tenus de donner au peuple, ne pourraient exiger plus de cinq pièces d'or par représentation, et que celui qui en faisait les frais ne pourrait leur donner plus du double.

Mais, de tous les spectacles des Romains, aucun ne fut plus goûté chez eux que celui des pantomimes; il fut même particulier à ce peuple, pour qui les chefs-d'œuvre des tragédies grecques étaient étrangers. Moins sensibles que les Grecs aux plaisirs de l'esprit et de l'âme, les Romains n'eurent jamais la délicatesse des mœurs attiques. Il leur fallait des spectacles, mais des spectacles faits pour les yeux. Ce nom de *pantomime*, qui veut dire *imitateur de tout*, indique que ces acteurs avaient l'art de rendre toutes sortes de sujets avec le geste seul. Lucien dit que quelquefois on chantait le sujet et la pièce exécutée par le pantomime, et que d'autres fois il représentait sans qu'on prononçât les vers exprimés par son jeu muet. Tous les membres du pantomime, dit l'abbé du Bos, sont autant

de langues à l'aide desquelles il parle sans ouvrir la bouche.

Les plus célèbres comédiens de ce genre, chez les Romains, furent Bathylle et Pylade. Ils vivaient tous les deux sous Auguste; Pylade était celui qui réussissait le mieux dans le tragique, et Bathylle excella dans le comique.

C'était avec la flûte appelée *tibia dactilica* que les Romains faisaient accompagner le jeu des pantomimes; il y a tout lieu de croire que c'est parce que cet instrument imitait mieux sans doute la voix humaine; et cette flûte *dactilica* était elle-même soutenue, à ce que dit Cassiodore, par d'autres instrumens qui lui servaient de basse continue.

Ce qui peut paraître plus étonnant dans la perfection dont étaient ces anciens pantomimes, c'est que, par les masques qu'ils portaient constamment, ces acteurs devaient être privés de l'expression et du caractère même du visage, qui semble devoir être la ressource principale de ce genre; d'un autre côté, on peut dire aussi que le masque étant plus chargé d'expressions, pouvait produire plus d'effet à une grande distance. Ils étaient d'ailleurs moins difformes que ceux des autres acteurs, n'ayant plus besoin de ces bouches démesurées pour étendre et fortifier la voix. Le trait suivant, cité par Macrobe, ne peut laisser douter que ces pantomimes ne jouassent

avec des masques. Un jour que Pylade, dit cet auteur, représentait le rôle d'Hercule furieux, il se fâcha contre les spectateurs, de ce qu'ils trouvaient à redire à son geste trop outré; Pylade, ôtant son masque de dessus sa tête, leur cria: « Fous que vous êtes, oubliez-vous que je repré- « sente un plus grand fou que vous? »

Le même auteur voulant donner une idée de l'excellence du jeu de ce célèbre pantomime, raconte qu'un de ses élèves, appelé Hylas, représentait un monologue dont le sujet principal était Agamemnon; et, pour indiquer que c'était un grand général, un homme supérieur, Hylas faisait des gestes dont l'intention était de représenter un homme d'une très grande taille. Pylade, qui était présent, lui cria du fond du théâtre: « Mon ami, tu nous représentes bien un homme « grand; mais tu n'en fais pas un grand homme. » Le peuple voulut que Pylade montât sur le théâtre pour rendre dans l'instant le même rôle, ce qui fut exécuté. Et quand l'acteur fut au même endroit de la pièce, il représenta, par son geste et son attitude, la contenance d'un homme plongé dans une profonde méditation, pour exprimer le caractère propre au grand homme.[1]

La passion des Romains pour ce genre de spectacle devint si violente, qu'elle dégénéra en

[1] Macrob., *Saturn.*, Lib. II, cap. VII.

une espèce de fureur : il s'élevait des partis et des factions pour soutenir la supériorité de tel ou tel pantomime. Les historiens nous disent qu'Auguste prit part aux jalousies réciproques de ces acteurs. On cite même à ce sujet une réponse excellente que lui fit Pylade dans un moment où l'empereur l'exhortait à s'accorder avec Bathylle, son concurrent : « Ce qui peut « arriver, dit-il, de plus heureux à l'empereur, « c'est que le peuple romain s'occupe beaucoup « de nos querelles et de ce qui se passe entre Ba- « thylle et Pylade. »

Sous Dioclétien et Constantin, le nombre des acteurs de toute espèce était prodigieux, et on voit par un passage d'Ammien Marcellin, qui vivait alors, que, de son temps, on comptait à Rome trois mille danseurs ou pantomimes, et autant d'acteurs de chœurs ou de personnes attachées au théâtre. Ce qui prouve combien on les croyait nécessaires, c'est que le même auteur nous dit que la ville étant alors menacée de la famine, on prit la précaution d'en faire sortir tous les étrangers, tous ceux qui professaient les arts libéraux ; mais qu'on laissa tranquilles les gens de théâtre.[1]

[1] *Postremo ad id indignitatis est ventum, ut cum peregrini ob formidatam non ita dudum alimentorum inopiam pellerentur ab urbe præcipites, sectatoribus disciplinarum liberalium impendio paucis sine respiratione ulla extrusis, tenerentur minarum asseclæ veri, quique id simularunt ad tempus : et tria millium saltatricum ne interpellata quidem, cum choris totidemque remanerent magistri.* (Ammi. Marcell., *Histor.*, Lib. XIV.)

Fragmens antiques, bronzes et pierres gravées représentant différens caractères de masques sceniques

Les détails qui ont rapport aux représentations théâtrales des anciens, à leurs acteurs, à leurs masques scéniques, etc., nous ont paru d'une telle curiosité, que nous avons cru devoir réunir quelques antiquités intéressantes en ce genre, et en joindre ici les descriptions. Plusieurs de ces morceaux sont encore tirés des peintures d'Herculanum, et nous deviennent par conséquent d'autant plus précieux ; les autres sont extraits de l'ouvrage du père Contucci, que nous avons déjà cité sous le nom de *Ficoroni*, et dans lequel on trouve sur cette matière des détails infiniment curieux.[1]

La passion que les anciens avaient pour leurs spectacles et tout ce qui intéressait les théâtres, est sans doute ce qui a donné lieu à la quantité de pierres gravées de toute espèce, sur lesquelles on retrouve un grand nombre de ces masques sceniques, représentés sous les formes les plus bizarres. Nous voyons aussi sur beaucoup de ces pierres antiques, les portraits de leurs acteurs

[1] Cet ouvrage, intitulé *delle Maschere sceniche degli antichi Romani*, et imprimé à Rome en 1736, sous le nom de *Francesco Ficoroni*, a été véritablement composé par le jésuite Contucci, homme très versé dans l'antiquité.

ou danseurs que les artistes les plus habiles se plaisaient à graver dans les attitudes et avec les masques mêmes sous lesquels ils s'étaient fait le plus de réputation. De ce nombre sont vraisemblablement ces deux figures originales bizarres, nos 155 et 156, dont l'une est prise de dessus un camée précieux, et l'autre d'après une pâte antique, nommée *obsidiane*.[1]

Figure d'un acteur, n° 155.

Figure d'un danseur, n° 156.

Fragment d'une peinture antique trouvé à Herculanum, n° 157.

Le fragment de peinture qu'on voit dans le milieu de la même planche, est rapporté dans le quatrième volume d'Herculanum. Il y a lieu de penser, par la forme et le genre du masque, que cette peinture représente un poète, ou plutôt un acteur tragique qui réfléchit sur le caractère et la nature du rôle dont il est chargé, et qu'il cherche à rendre. Quant à la peinture même, exactement rendue telle qu'elle est dans l'original, on voit qu'elle devait faire partie

[1] *Lapis obsidianus*, sorte de pierre noire et luisante, ainsi appelée parce qu'elle fut trouvée par un certain Obsidius Rufus. Pline parle de cette pierre obsidiane dont les anciens faisaient beaucoup d'usage, soit pour différens ouvrages de gravure, soit encore en s'en servant comme de miroirs, sans doute parce qu'elle était susceptible, par sa dureté, de prendre le plus grand poli, et que, étant très noire, elle réfléchissait parfaitement les objets. Voici la description qu'il nous en donne : *In genere vitri et obsidiana numerantur, ad similitudinem lapidis quem in Æthiopia invenit Obsidius, nigerrimi coloris, aliquando et translucidi, crassiore visu, atque in speculis parietum pro imagine umbras reddente : gemmas multi ex eo faciunt.* (Plin., 36.)

d'un morceau plus étendu, mais dont on n'a pu sauver et conserver que ce fragment.

Parmi les différens masques de caractère qui environnent ce fragment, ceux qui sont horriblement chargés, et que rapporte également Ficoroni, sont probablement du nombre de ces masques hideux, auxquels les anciens donnaient les noms de *larves*, *lamiæ* ou *lemures*, et dont le but était de répandre l'effroi parmi les spectateurs. Il paraît que le nombre de ces masques était très multiplié, car on en trouve de toutes les formes, et des plus bizarres.

Ceux qu'on voit au-dessous ont des caractères tout différens, nobles et agréables en même temps. On remarquera leur coiffure extraordinaire, et, entre autres, les plumes dont l'une de ces têtes est ornée, espèce de parure qu'on peut regarder comme une singularité fort rare dans l'antiquité. Ficoroni dit que ce masque a été trouvé près de Preneste, lieu célèbre dans les environs de Rome par son temple, si connu, de la Fortune. On peut conjecturer, ajoute cet auteur, que c'était une des actrices de Preneste même, ville ancienne, dans laquelle on sait, d'après des inscriptions antiques et les ruines d'un vaste théâtre, qu'il y avait des acteurs et des actrices renommés. Un bandeau d'or, enrichi de pierreries, désigne encore que le masque

pouvait être celui d'une reine ou de quelque princesse sur la scène.[1]

Masque de Socrate, n° 158.

Quant à celui où l'on remarque deux faces opposées l'une à l'autre, il y a lieu de penser qu'on faisait usage de ces espèces de masques doubles dans les occasions où l'acteur avait à représenter successivement, et sur-le-champ, deux rôles différens; et comme on voit à celui-ci, d'un côté, les traits bien connus de Socrate, et, de l'autre, ceux d'une femme qui paraît être de mauvaise humeur, et prête à quereller, on a pensé qu'il était assez vraisemblable que ce fût la figure du masque avec lequel on a représenté Socrate lui-même sur les théâtres d'Athènes, et celui de sa femme Xantippe, sorte d'*Honesta*, qui, comme on sait, par ses cris et son humeur, exerça souvent la patience du philosophe.

Mais ce qui paraîtra peut-être plus singu-

[1] *Essendosi ritrovato fra le rovine dell' antica Preneste, si può congetturare, che quelle maschere siano di attrici Prenestine, tanto più che di detta gran città vi furono comici urbegni, come da marmi scritti, e delle memorie sceniche, che vi si vedono, ed insieme le rovine di un vasto teatro è provato. L' una contiene la particolarità di quattro penne di piuma, che ricuoprendogli il di sopra della testa, gli ornano la fronte. Quale acconcio di piume, per quanto so, non si osserva in altri monumenti dell' antichità. Oltre a ciò, ed a' corti capelli ritorti ne' lati del volto, è ornata d' un circolo d' oro gemmato, che le s' aggira sotto la fronte. Che perciò si può credere aver fatto da personaggio di regina, o di principessa nella scena.* (Fig., p. 81.)

Grotesque antique, n° 159.

lier, c'est de retrouver ici un polichinelle absolument semblable aux nôtres pour les traits essentiels, la bosse devant et derrière, à l'exception de quelques petites différences d'ajustement, qui ne sont qu'une affaire de mode; car en Italie, où le polichinelle joue encore un bien plus grand rôle que sur nos théâtres, il est habillé autrement que le nôtre, mais il lui ressemble pour le masque, ainsi que par le caractère, qui est de représenter un paysan balourd, mais non sans esprit, et dont les reparties naïves, autant que la figure grotesque, sont toujours très goûtées du peuple.

Cette figure bizarre, rapportée par Ficoroni, est prise d'après un bronze antique qui a été trouvé à Rome en 1727; l'original est conservé dans le muséum du marquis Capponi, qui l'a fait graver avec la plus sévère exactitude, ainsi que l'histoire de ce grand personnage, dont on ne peut disconvenir que les titres et la généalogie ne soient de la première antiquité.[1]

Il est prouvé, par les recherches qu'on en a faites, que les premiers polichinelles ont paru sur

[1] *Vetus histrio personatus in Esquiliis repertus an. 1727, ad magnitudinem æri archetypi expressus, cui oculi et in utroque oris angulo sannæ seu globuli argentæi sunt. Gibbus in pectore et in dorso, inque pedibus socci. Hujus generis moriones et ludiones, verbis gestuque ad risum movendum compositi, locum habuerunt in jocularibus fabulis Atellanis, ab Atella Oscorum oppido, inter Capuam et Neapolim, ubi primum agi*

le théâtre d'Atella, ville des Osques, entre Capoue et Naples, qui existait avant la fondation de Rome. Nous verrons, en parcourant les environs de Naples, que c'est à ce temps où l'on fait remonter l'origine de la comédie et de ces pièces libres et satiriques, si goûtées à Athènes, et qu'on appela *Atellanes*, du nom de cette ville. On trouve à ce sujet, parmi les antiquités rapportées par M. de Caylus, un petit buste dont le caractère tient si fort à celui dont nous nous occupons ici, que nous avons cru devoir le faire servir de pendant.

Petit buste antique, n° 160.

MONUMENS ANTIQUES QUI ONT RAPPORT AUX REPRÉSENTATIONS THÉATRALES DES ANCIENS.

Bas-relief antique, n° 161.

Le morceau qu'on remarquera au haut de la planche où nous avons rassemblé plusieurs monumens antiques relatifs aux représentations théâtrales, nous a paru de la plus grande curiosité, puisque nous y retrouvons la représentation même d'une scène antique, telles qu'elles ont dû avoir lieu sur les théâtres des anciens. L'original est un bas-relief en marbre, conservé dans le palais Farnèse, à Rome. Ficoroni, qui le rapporte dans son ouvrage, et qui en donne l'explication,

cœperunt denominatæ. Unde homines absurdo habitu oris et reliqui corporis cachinnos a natura excitantes, etiamnum prodeunt; huic nostro persimiles et vulgo pullicinellæ *dicuntur, a* pulliceno *fortasse : qua voce* Lampridius *in Severo Alexandro,* pullum gallinaceum *appellat.* Pullicinellæ *autem speciatim excellunt adunco, prominentique naso, rostrum* pullorum, *et* pipionum *imitante.*

pense que le sujet est une de ces scènes, telles qu'on en voit plusieurs dans les comédies de Térence : une querelle entre un maître et son valet.

Effectivement, ce monument curieux se rapporte parfaitement avec ce que nous lisons dans la première scène de l'acte V de l'*Andrienne* de Térence, où on voit un chef de famille, Simo, père de Pamphilus, qui, furieux d'être toujours trompé par son valet Davus, ordonne à Dromo, un autre valet, de le lier et de le corriger, pendant que Chrèmes, autre personnage de la comédie, tâche de le retenir et veut l'empêcher de se mettre si fort en colère.

Ce qui paraîtra sans doute le plus extraordinaire, et qui devient pour nous d'une curiosité infinie, c'est cet accompagnement de flûtes qui devait produire un singulier effet au milieu de tout ce tapage de la colère du vieillard et des cris du valet. Nous avons vu que cet accompagnement de flûtes était toujours d'usage sur les théâtres des anciens, et que c'était lui qui réglait la déclamation des acteurs.

Musiciens. Fragment de peinture antique d'Herculanum, n° 162.

La collection des peintures d'Herculanum nous fournit encore, dans le même genre, plusieurs morceaux intéressans. Nous avons d'abord le fragment de deux demi-figures, n° 162, qui représentent, suivant toutes les apparences, les traits de deux musiciens, d'une joueuse de lyre,

et l'autre d'un chanteur. Le demi-masque que le chanteur porte sur sa tête, et qui ressemble beaucoup aux nôtres, prouve que les anciens ne se servaient de leurs grands masques que pour les rôles où ils avaient besoin d'augmenter la voix des acteurs; ce qui n'aurait pu faire qu'un mauvais effet pour leurs chanteurs et leurs musiciens.

Muse de la tragédie, n° 163. Muse de la comédie, n° 164.

Nous avons cru devoir reproduire encore deux autres peintures antiques, dont l'une représente la muse de la Tragédie, et l'autre celle de la Comédie. Ces deux figures font partie d'une suite très curieuse de ces peintures, où toutes les muses sont caractérisées par leurs attributs particuliers; elles ont été également trouvées dans les fouilles d'Herculanum, toutes réunies dans un même lieu et sur autant de tableaux séparés, d'un pied de hauteur environ; le nom de chacune de ces muses est, comme on le voit sur le piédestal de celles-ci, écrit en caractères grecs; à l'une, on lit : *Melpomene Tragedia*, et à l'autre, *Thalia Comedia*.

Quant aux attributs qui les caractérisent, la différence des masques est sans doute ce qui mérite le plus d'attention. Celui de la Comédie paraît bien plus chargé, les traits en sont entièrement grotesques, au lieu que celui de la Tragédie a plus de noblesse, quoique encore défiguré par cette éminence ou coiffure élevée sur le de-

vant de la tête; il paraît que le masque tragique est aussi souvent caractérisé par une longue chevelure, ainsi que nous en voyons dans plusieurs de ces peintures antiques.

Un attribut qui paraît plus particulier à la Comédie, c'est le bâton recourbé que cette muse tient à la main, et qu'on retrouve sur un grand nombre de pierres gravées et d'autres monumens. Cette espèce de houlette était nommée chez les anciens, *pedum*; et on a pensé que la comédie ayant tiré son origine de la campagne, avait conservé pour attribut la forme d'un des instrumens qui semblent appartenir aux pasteurs, et désigner les gens occupés du soin des troupeaux.

La tragédie, au contraire, ayant à représenter et à peindre les actions des héros, est appuyée sur une massue, comme étant une des armes qui rappellent le plus les temps héroïques; cette arme caractérise non seulement Hercule, mais tous les grands guerriers de l'antiquité.

Ces deux figures isolées sont peintes l'une et l'autre sur des fonds clairs, la Tragédie est habillée d'une longue robe, d'un bleu foncé, ayant au-dessus une petite tunique d'un rouge clair. Quant à la Comédie, son habillement est vert et terminé par une frange rouge; mais ce qui peut paraître plus extraordinaire, et dont il est assez difficile de rendre compte, c'est cette espèce de

marque carrée ou petite pièce cousue sur sa robe, et qui, dans la peinture antique, est d'un rouge couleur de pourpre. Nous n'avons même trouvé à ce sujet rien de satisfaisant dans les explications qu'on a cherché à en donner dans l'ouvrage d'Herculanum, où l'on compare cette singularité à une marque distinctive, espèce d'écharpe appelée *clavus* chez les Romains, qui était portée par les sénateurs et les chevaliers; mais cette idée n'a absolument aucun rapport, à ce qu'il nous paraît, à la muse de la Comédie.

Cornalines antiques, n° 165 et 166.

Il nous reste à parler de deux jolies pierres gravées; ce sont des cornalines antiques, rapportées par Ficoroni, qui représentent des figures de femmes occupées des masques qu'elles doivent porter sur la scène. Ces deux petits monumens, et plusieurs autres du même genre, ne peuvent nous laisser douter que les femmes n'aient eu part aux représentations théâtrales des anciens.

Figure grotesque gravée sur une agate noire, n° 167.

L'espèce de figure originale qu'on voit dans le milieu, et qui paraît assez ressembler à notre pantalon vénitien, était sans doute quelque danseur ou quelque acteur bouffon dont on a voulu faire le portrait dans son temps : il est gravé avec esprit sur une agate noire. Ficoroni, dans lequel nous l'avons trouvé, cite à ce sujet un certain Caïus Jocundus, acteur célèbre qui, par la perfection de son chant et de sa danse, fit les

délices des empereurs Galba, Othon, Vitellius. Il mérita même qu'on élevât en son honneur un monument, avec une inscription sur laquelle, après avoir fait l'éloge de ses prouesses et de ses succès, on prie les dieux mânes de le récompenser dans l'autre monde, de tout le plaisir qu'il a fait aux hommes dans celui-ci :

PRO IOCIS QVIB. CVNCTOS
OBLECTABAT.
SI QVID OBLECTAMENTI APVD
VOS EST.
MANES INSONTES REFICITE
ANIMVLAM.

Bas-relief antique. Masques scéniques des théâtres anciens, n° 168.

Le bas-relief antique dont nous donnons ici la description, est rapporté par Winckelmann, quatrième partie de ses *Monumens inédits*, et l'original est à Rome dans le muséum du marquis Rondinini.

Les différentes espèces de masques scéniques qui y sont rassemblés, font croire à Winckelmann que le sujet de cette composition antique doit avoir eu rapport également à la tragédie et à la comédie, et que des deux figures qu'on y remarque, celle qui est debout, celle qui semble réciter un rôle, doit être la Tragédie, ou plutôt une figure allégorique à ce genre de poésie.

Il est conduit à ce sentiment par l'opinion où il paraît être que, chez les anciens, les femmes

ne montaient jamais sur le théâtre, et il cite à ce sujet quelques autorités qui sembleraient venir à l'appui de son sentiment. Indépendamment de ce que la grandeur et l'étendue des théâtres d'alors, paraissent avoir dû exiger des voix et une déclamation plus fortes que ne pouvaient être celles d'une femme.

Cependant, d'après d'autres auteurs, et particulièrement Francesco Ficoroni, qui a fait des recherches infinies sur tout ce qui regarde les masques scéniques et les représentations théâtrales des anciens, on ne peut douter qu'ils n'aient eu souvent des femmes sur leurs théâtres. Juvénal en cite quelques unes de célèbres. D'ailleurs Ficoroni nous rapporte un grand nombre de monumens antiques, tels que pierres gravées et autres, où l'on voit des figures de femmes tenant des masques, et paraissant étudier les rôles qu'elles devaient jouer.[1]

Quant au fond du bas-relief qui nous occupe, il est assez vraisemblable que les guirlandes, l'es-

[1] Dans les *Peintures antiques d'Herculanum*, tome IV, planche 39, on voit une femme tenant un masque de comédie sur ses genoux, et l'on trouve, dans les remarques qui sont faites sur cette peinture, plusieurs passages qui prouvent qu'elles étaient souvent chargées des rôles de MIMES, chez les Grecs comme chez les Romains, et Pline, entre autres, parle d'une certaine LUCCEIA, qui parut et déclama sur la scène jusqu'à l'âge de cent ans.

pèce de porte ouverte, et les vases placés de distance en distance, sont la représentation de la scène même, et forment une décoration. Nous croyons qu'on doit surtout faire attention à une table carrée sur laquelle sont placés les masques, ainsi qu'à une espèce d'étendard ou d'enseigne qui s'élève au-dessus de la table, et sur lequel Winckelmann pense qu'on affichait le nom de l'auteur et le titre de la pièce qu'on devait représenter; c'est ce qui était appelé en grec Καταϐλεματα.

Pierre antique gravée, nº 169.

Une pierre antique très curieuse, où l'on voit un acteur assis et qui paraît répéter un rôle devant un masque gigantesque, nous a paru devoir prendre place dans notre collection; nous l'avons fait graver, et nous la joignons au bas-relief que nous venons de décrire. Cette pierre est aussi précieuse par son antiquité que par la pureté du dessin, la vérité de la pose, et l'expression du personnage qui y est représenté.

DES AMPHITHÉATRES.

Dans l'intention où nous sommes de réunir ici un détail rapide des différens spectacles des anciens, il nous reste à dire un mot de leurs amphithéâtres; nous ne joignons à ces descriptions, ni les plans ni les vues de ces fameux monumens de l'antiquité, parce que dans le nombre de nos gravures se trouveront la vue et l'élévation de l'amphithéâtre de Capoue; son plan, absolument semblable à ceux de Rome, et parti-

culièrement au Colisée, à quelque différence près pour l'étendue, étant suffisant pour en donner une idée. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien y recourir; ils le trouveront au chapitre XI, dans lequel nous parlons des environs de Naples.

En comparant la forme de ces vastes monumens à celles des théâtres dont nous venons de donner la description, il semble qu'ils présentent au premier aspect l'assemblage de deux théâtres réunis, dont les gradins se trouvent disposés dans la forme d'une ellipse, car presque tous les amphithéâtres des anciens ont été construits sur ce plan, et un très petit nombre décrivaient un cercle régulier.

Dans toute la durée de la république, ces monumens n'étaient, ainsi que les théâtres des Romains, construits qu'en bois; ce ne fut que sous Auguste qu'on vit en pierres le premier édifice de ce genre. Un simple citoyen, un sénateur, Statilius Taurus, fit bâtir le premier amphithéâtre dans le Champ-de-Mars. Trajan en fit ensuite élever un autre; mais le plus considérable fut celui de Vespasien, qu'on appelle aujourd'hui le Colisée, autrefois *Colossæo*. Dans la courte description que nous avons faite de quelques uns des monumens de Rome, au passage de nos voyageurs dans cette ville, nous avons donné quelques détails et les dimensions princi-

pales de ce monument. Ainsi, pour éviter des répétitions inutiles, nous renvoyons nos lecteurs aux pages 26 et suivantes de notre premier volume..

Mais un détail dans lequel nous n'avons pu entrer alors, et dont il est intéressant de s'occuper un moment, c'est celui qui traite des moyens que les anciens prenaient pour se préserver des intempéries de l'air. Leurs différens spectacles n'avaient, comme nous l'avons dit, jamais lieu qu'en plein jour; le climat surtout étant très chaud dans ce pays, on devait d'autant plus désirer se mettre à l'abri du soleil, et il n'y avait pour cela d'autre expédient à prendre que de se couvrir en entier avec de grandes bannes.

Cette précaution avait également lieu pour les amphithéâtres; mais la difficulté devenait encore plus grande, relativement à l'étendue que ces tentes devaient avoir pour couvrir un espace tel que l'était, entre autres, cet amphithéâtre de Vespasien, à Rome, où plus de cinquante mille personnes pouvaient être assises à la fois. Le chevalier Fontana, dans l'ouvrage qu'il a composé sur ce monument, nous a parfaitement expliqué la manière dont il imagine qu'on devait s'y prendre pour étendre et élever en même temps cette immense banne. Il la suppose formée de seize pièces triangulaires, qu'on

réunissait, et qu'on attachait ensemble avec des cordes, sur lesquelles elles étaient d'abord tendues et disposées dans le plan intérieur de l'arène; et ensuite toutes ces pièces étant réunies en cercle, et n'en faisant plus qu'une seule, on parvenait, par le moyen d'une infinité de poulies et de cordages qui venaient répondre à de grands mâts solidement établis sur la sommité des murs extérieurs de l'amphithéâtre, à élever en même temps et à étendre la totalité de ces toiles avec assez de solidité pour résister à l'effet des vents et des orages.[1]

Le plan intérieur de ces édifices, qui s'appelait *arena*, était destiné aux jeux et aux spectacles, qui, pour l'ordinaire, étaient des combats de gladiateurs ou de bêtes féroces. Tantôt on en faisait combattre de différentes espèces, et tantôt on mettait des hommes aux prises avec elles. Le plus souvent c'était des criminels condamnés au dernier supplice; si le criminel était assez heureux, avait assez de force et de courage pour triompher de l'animal féroce, il était renvoyé absous; et cette adresse, cette force, qui ne devaient le rendre que plus redoutable à la société, lui méritaient l'impunité de ses crimes passés et le droit d'en commettre de nouveaux.

[1] Il faut consulter, sur ces détails intéressans, l'ouvrage même de Dominique Fontana, ainsi que la *Verona illustrata* du marquis Maffei.

La magnificence de ces spectacles barbares était de faire paraître dans un même jour un très grand nombre de ces animaux, et plus il y avait de sang répandu, plus la journée était brillante.[1]

Un spectacle plus révoltant encore, et non moins goûté des Romains, était le combat des gladiateurs. Il l'était même au point que, par une loi précise, il était défendu à tout citoyen qui briguait la magistrature, de donner au peuple aucun spectacle de ce genre, dans la crainte qu'il ne gagnât et ne s'assurât trop par ce moyen sa bienveillance et ses suffrages au préjudice des autres concurrens.

Nos lecteurs n'exigeront pas que nous nous étendions ici sur un genre de spectacle sanguinaire et cruel dont les détails font horreur à l'humanité; d'ailleurs ils se retrouvent dans plusieurs ouvrages connus. Ne serait-il pas à désirer, au contraire, qu'on pût effacer à jamais de la mémoire des hommes, le souvenir du plaisir féroce que ces Romains, si grands, si élevés à tant

[1] Un genre de luxe que Caligula imagina pour décorer l'arène des amphithéâtres, était d'y faire semer, au lieu de sable, de la chrysocolle, qui est une poudre de cuivre coloré du plus beau vert. Cette espèce de malachite friable est connue pas les naturalistes sous le nom de *chrysocolla*, ou *flos cupri viridis*. On la trouve dans des mines de cuivre en décomposition. Elle est abondante dans la Sibérie et à la Chine; mais elle est rare en Europe. Néron enchérit encore sur Caligula, en faisant mêler à la chrysocolle du cinabre broyé.

d'égards, prenaient à ces scènes effroyables? n'est-on pas révolté à cette seule idée, que les ordres les plus distingués de l'empire, magistrats, prêtres et vestales, accouraient pour voir des hommes s'entr'égorger. On trouve dans le poète latin Aurélius Prudens, qui vivait sous Théodose-le-Grand, une peinture éloquente de l'horreur qu'avait produit sur lui la vue de ces vierges timides, qui, par un signe du doigt, décidaient des restes de la vie d'un malheureux gladiateur :

. . . . Pectusque jacentis
Virgo modesta jubet converso pollice rumpi
Ne lateat pars ulla animæ vitalibus imis,
Altius impresso dum palpitat ense secutor.

Des Naumachies.

De tous ces spectacles barbares, de ces fêtes militaires si fort goûtées des Romains, il n'y en eut point qui exigeassent autant d'appareil et de dépenses que leurs fameuses naumachies, et dont l'issue fût en même temps plus funeste.

Ces naumachies étaient, comme on sait, des espèces de joûtes ou de combats donnés dans de vastes amphithéâtres remplis d'eau, entre des galères qu'on supposait montées par des nations différentes. Les plus célèbres de ces spectacles furent donnés sous les empereurs Claude et Domitien. D'après le récit que les historiens nous ont laissé de ces fêtes affreuses, on voit qu'il y

en eut telles où plusieurs milliers d'hommes durent périr.

Il paraît que les naumachies n'étaient point en usage à Rome dans les temps de la république, et qu'elles ne commencèrent à avoir lieu que sous les empereurs; les premières furent données sous César, et le peuple romain, auquel elles plurent extrêmement, s'y porta avec fureur. Nous voyons dans un des anciens historiens qui nous ont laissé le plus de détails à ce sujet, qu'il y eut une de ces fêtes sous cet empereur, où l'affluence fut si nombreuse qu'il y périt une infinité de personnes, parmi lesquelles se trouvèrent deux sénateurs. [1]

Les premières naumachies furent données dans le grand cirque; sa position entre le mont Aventin et le mont Cœlius, étant très voisine du Tibre, le mettait plus à portée de recevoir les eaux de ce fleuve, qu'on y faisait entrer par une saignée faite exprès. Mais, par la suite, le grand cirque ne suffisant pas aux fêtes qu'on voulait y donner continuellement, et de tous les genres, les empereurs furent obligés de choisir des lieux particulièrement destinés aux naumachies.

[1] *Ad quæ omnia spectacula tantum undique confluxit hominum ut plerique advenæ aut inter vicos aut inter vias tabernaculis positis manerent, ac sæpe præ turba elisi, exanimatique sunt quam plurimi et in his duo senatores.* Tranquill. *in Cæs.*, cap. XXI X.)

Vue et Plan d'une Naumachie construite sous l'empereur Domitien, n° 170.

Domitien fut un des empereurs qui y apportèrent le plus de magnificence; il fit construire exprès un superbe amphithéâtre dans le Campo Mars, sur les bords du Tibre. La médaille qui fut frappée alors ne saurait en laisser douter, et, quoique fort imparfaite, ainsi que presque toutes les médailles romaines, elle nous en indique au moins la forme; et c'est d'après cet indice incontestable que nous avons pu faire rétablir ce monument tel qu'on le voit dans notre planche gravée. Ce que nous pouvons, entre autres, y observer de plus curieux, c'est la forme que les anciens donnaient à leurs navires ou galères, qu'ils distinguaient sous le nom de *birêmes*, *trirêmes* ou *quadrirêmes*, suivant le nombre ou les rangs des rameurs.

Fragment de peinture antique trouvé à Herculanum, n° 171.

Indépendamment de la médaille même de Domitien, sur laquelle on en distingue assez visiblement les formes, on aurait pu prendre pour modèles quelques peintures antiques d'Herculanum, où l'on voit plusieurs de ces bâtimens des anciens exactement représentés. On en peut juger par le fragment intéressant, que nous publions sous le n° 171, et dont l'original est gravé dans le premier volume de ces peintures antiques. [1]

[1] Quoique la forme de ces différentes galères ou navires des anciens paraisse avoir été la même, à quelques différences près pour leurs ornemens ou accessoires extérieurs, on a cru devoir s'en tenir, dans l'emploi que nous en avons fait, à ce que nous offrent à cet égard les bas-reliefs de la colonne trajane, le monument antique où l'on retrouve, en ce genre, les détails les plus curieux et les plus satisfaisans.

Les vaisseaux représentés dans la peinture d'Herculanum ont une forme épaisse, matérielle, et paraissent moins propres au combat que les galères de la colonne trajane, qui sont beaucoup plus légères. Nous nous conformons, en les prenant pour modèles, à ce qui nous a été indiqué dans une gravure très connue d'une naumachie antique, que nous croyons faite par Pirro Ligorio; mais nous avons cru devoir la rectifier sur d'autres points très essentiels, et particulièrement sur la forme même de l'amphithéâtre, en tâchant de nous rapprocher davantage de ce qui se trouve indiqué sur les médailles antiques.

L'historien Dion nous a laissé quelques détails des fêtes que Domitien donna aux Romains dans ce nouvel amphithéâtre; elles durèrent plusieurs jours de suite, et il y eut, entre autres, une de ces naumachies qui fut aussi funeste aux spectateurs qu'aux acteurs mêmes. Pendant que les galères étaient aux prises, et durant tout le combat, il survint une pluie et un orage affreux. L'empereur, dit l'historien, ne voulut permettre à personne de sortir du spectacle pour se mettre à l'abri, quoiqu'il changeât souvent lui-même de manteau, de sorte que beaucoup de Romains y gagnèrent des maladies, et en périrent. Pour consoler le peuple, Domitien lui donna ensuite pendant la nuit un grand souper. [1]

[1] *Tum enim novo quodam loco, bello navali facto, in quo non solum omnes qui pugnaverunt mortui sunt, sed etiam multi*

Mais la plus célèbre ou plutôt la plus barbare de ces fêtes effroyables fut donnée par l'empereur Claude. Celle-là n'eut point lieu dans Rome, mais dans le royaume de Naples et sur le lac Fucin, près des sources du fleuve Liris, autrement le Garigliano, qui se jette dans la mer, près de Gaëte. On avait choisi ce lieu de préférence, parce que la situation et la forme presque circulaire du lac, entouré de montagnes, présentait comme un amphithéâtre naturel où l'on pouvait placer un nombre prodigieux de spectateurs.

Ce lac, situé dans le pays des Marses, qui faisait une partie du Latium, était à soixante-deux milles et à l'orient de Rome. Il était et est encore d'une grande étendue, ayant trente milles de circuit; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le lac Celano, dans l'Abruzze ultérieure. On le nommait encore autrefois *Lacus Emissarius*, nom qui lui venait des travaux et des conduits qu'on avait faits dans l'intérieur des montagnes dont il était entouré pour recevoir et porter les eaux surabondantes de ce lac dans le fleuve du Liris, qui en était le plus voisin. On trouve dans

ex spectatoribus, propterea quod maximo imbre et vehementi tempestate repente commota, neminem permisit abire ex spectaculo, et quanquam ipse penulam mutaret, tamen cæteros nil mutare passus est: qua ex re non pauci in graves morbos inciderunt, et mortui sunt. Quare ut consolaretur populum eidem nocturnum epulum dedit. (Dio *in Domit.*)

Fabretti, édition de Rome, 1683, une vue et une description intéressante de ce lac et des travaux qui furent faits par les Romains pour percer les montagnes jusqu'à Rome.

Les galères étaient divisées en deux factions, dont l'une représentait les Siciliens et l'autre les Rhodiens. Chacune de ces factions était composée de douze galères, montées par des criminels qui, au rapport des historiens, étaient condamnés à périr, et l'on avait placé au milieu du lac, sur une machine faite exprès, un triton qui devait sonner la charge et le signal du combat avec une trompe ou cornet d'argent.[1]

Dès que les combattans aperçurent l'empereur, ils se mirent à crier : *Ave, imperator; morituri te salutant;* « Nous te saluons, empereur; « reçois l'hommage de ceux qui vont mourir. » Claude leur répondit : *Avete vos;* « Portez-vous « bien. » Ces malheureux, prenant cette réponse pour une marque de bonté, crurent que leur grâce leur était accordée, et ne voulurent point combattre. L'empereur entra dans un tel accès de colère, qu'il les menaça de les faire périr tous par le fer ou par le feu s'ils n'exécutaient ses ordres à l'instant même. Les malheureux en vin-

[1] *Hoc spectaculo, classis Sicula et Rhodia concurrerunt duodenarum triremium, singulæ; exciente buccina tritone argenteo, qui e medio lacu per machinam emerserat.* (Tranq. *in Claud.*, cap XXI.)

rent aux mains, et se battirent avec une fureur dont jusque-là on n'avait pas eu d'exemple.

Enfin, on peut dire que le récit de ces spectacles des Romains, sous presque tous leurs empereurs, est le tableau le plus déplorable de la folie et de la démence des hommes, portées à leur comble. Ne nous occupons donc que du souvenir de leur grandeur réelle, et de ce qui, dans leurs anciens monumens, nous paraîtra digne de notre curiosité.

CHAPITRE IX.

MONUMENS ET ANTIQUITÉS DE LA VILLE DE POMPÉI, ENSEVELIE SOUS LES CENDRES DU VÉSUVE, A LA MÊME ÉPOQUE ET PAR LA MÊME ÉRUPTION QU'HERCULANUM, EN L'ANNÉE 79.

Nous avons pensé devoir réunir et rassembler dans un seul chapitre tous les détails et les plans de la ville de Pompéi, cette partie des environs de Naples et du Vésuve formant un objet de curiosité à part. ANTIQUITÉS DE POMPÉI.

Notre collection pourra donner une idée de ce qu'on a découvert de cette malheureuse ville, détruite, ainsi qu'Herculanum, et à la même époque, par les fureurs du Vésuve. Sa situation, un peu plus éloignée du volcan, la mit à l'abri des laves; mais elle fut couverte d'une énorme quantité de cendres, dans lesquelles elle est restée ensevelie. C'est en creusant dans ces cendres qu'on a pu mettre au jour une grande partie de ses maisons, de ses temples et de ses différens édifices.

Avant d'entrer dans l'intérieur de Pompéi, Porte de Pompéi n° 172.[1]

[1] Cette petite vue, aussi intéressante par son objet que par la manière dont elle est traitée, nous a été envoyée de Naples, et nous nous sommes fait un plaisir de la joindre à notre Atlas.

arrêtons-nous un moment pour en observer l'entrée et la porte principale; on peut dire que sa forme et sa petitesse sembleraient n'avoir jamais annoncé une ville bien importante. Il paraît, par quelques fragmens de colonnes dont on a retrouvé, dans les environs, des parties assez entières et des chapiteaux d'une très jolie forme d'ordre ionique[1], qu'elle a pu être autrefois décorée de quelque architecture. Les arcades ou portiques qui sont aux deux côtés donnent, comme on le voit, entrée à des trottoirs qui régnaient le long de la rue principale, dont nous donnons dans cette première gravure la vue et le développement.

Vue de l'entrée et de la rue principale de Pompéi, n° 173.

Ces trottoirs sont encore en usage dans plusieurs villes d'Italie et ailleurs; mais ils sont ici singulièrement étroits, car leur largeur n'est que de trois pieds : il est vrai qu'ils sont proportionnés à la rue même, qui n'a que dix à douze pieds de large sur environ cinquante à soixante toises de long. On aperçoit encore distinctement sur le pavé antique la trace assez profondément marquée des voitures et des chariots; on peut même voir, par les sillons des roues, qu'elles étaient distantes l'une de l'autre de quatre pieds.

Assez près de la porte se trouve un piédes-

[1] On en trouvera la description et les détails dans la planche n° 200 de notre Atlas.

tal carré. Il supportait, suivant toutes les apparences, une colonne d'une grande proportion, et cette colonne pouvait être un monument funéraire. Plusieurs autres monumens de ce genre, et des inscriptions trouvées aux environs du piédestal, appuient cette conjecture, qui d'ailleurs est suffisamment autorisée par l'usage connu chez les anciens de placer ainsi les sépultures. Les chemins des environs de Rome en offrent encore beaucoup aux regards des voyageurs.

Dans le même endroit, et plus près encore de la porte, on a trouvé deux grands bancs demi-circulaires, de vingt pieds de long, dont un est parfaitement conservé et semblable à celui que présente notre planche n°. 189 et 190. On y lit cette inscription :

MAMMIAE P. F. SACERDOTI PVBLICAE,
LOCVS SEPVLTVRAE,
DATVS DECRETO DECVRIONVM.

Il paraît que la famille de cette prêtresse Mammia jouissait à Pompéi d'une considération distinguée, puisque sa sépulture avait été l'objet d'un décret des décurions. La planche n° 185 de notre Atlas représente la vue de son tombeau, qui était voisin des deux bancs demi-circulaires dont nous venons de parler.

On aperçoit, et l'on reconnait encore, en avançant dans la rue, malgré les endommage-

mens qu'ont essuyés ces constructions, soit par le temps, soit par l'effet de l'éruption, les formes des différentes boutiques; celle d'un marchand de liqueurs se fait distinguer par un appui, qu'on peut regarder comme une espèce de comptoir : c'était sans doute l'endroit où étaient placés les vases, au-dessous desquels se trouvait une sorte de rigole et de conduit en marbre, dont on ignore l'usage.

C'est dans cette même rue, et à peu de distance de la porte principale de la ville, qu'il y avait et qu'on voit encore une enseigne bien extraordinaire, ou qui nous paraîtrait telle aujourd'hui. Cette enseigne, qui existe en son entier, est un *phallum*, ou priape, sculpté dans la brique d'un pilier qui faisait partie de la maison, sur la rue et à la hauteur de huit ou dix pieds. Était-ce l'indication d'un lieu consacré à Vénus, un *venerium?* On se croit autorisé à le penser, d'après une inscription très remarquable qui a été trouvée à Pompéi, et que nous avons cru à propos d'insérer ici.

IN PRAEDIS JVLIAE SP. F. FELICIS
LOCANTVR
BALNEVM VENERIVM ET NONGENTVM TABERNAE
PERGVLAE
COENACVLA. EX IDIBVS AVG. PRIMIS. IN. IDVS. AVG. SEXTAS
ANNOS CONTINVOS QVINQVE.
S. Q. D. L. E. N. C.
A. SVETTIVM. VERVM. AED.

Dans les biens de Campagne de JULIA FELIX, *Fille de* SPURIUS, *sont à louer un Bain, un Venerium, et quatre-vingt-dix Berceaux ou Cabinets de Treillage, avec plusieurs Salles, pour l'espace de cinq ans, depuis le 1er jusqu'au 6 des Ides d'Août.*

Les lettres initiales de la septième ligne se peuvent lire ainsi : *Si Quis Dominum Loci Ejus Non Cognoverit, Adeat Suettium Verum Aedilem.* Si l'on ne connaît point la maîtresse de ce lieu, on s'adressera à Suettius Verus, édile.

C'est le sentiment de Winckelmann, qui rapporte cette inscription. *Pergulæ* étaient, dans la signification la plus usitée, ce que nous nommerions des berceaux de verdure; ces berceaux ont encore lieu en Italie; on se sert, pour les former, de grands roseaux qu'on lie et qu'on attache ensemble. *Cœnacula* ne peut s'entendre que de petits berceaux, de cabinets de treillage et de verdure, où l'on donnait à boire et à manger.[1]

Quelques personnes ont encore imaginé que ce *phallum* pourrait indiquer un quartier, un lieu consacré au culte du dieu dont ce signe

[1] Nous nous rappelons à ce sujet que, dans une des peintures antiques d'Herculanum, on retrouve plusieurs de ces berceaux de treillage, *pergulæ*, tels sans doute que pouvaient être ceux dont il s'agit dans cette inscription de Pompéi, et qui représentent effectivement des cabinets de verdure, semblables, ou à peu près, à ceux de nos guinguettes.

est le symbole [1]. Ce sentiment est fondé sur des usages dont nos mœurs sont si éloignées, qu'on a peine à s'en faire une idée. Ne pourrait-on pas penser aussi que la maison, la boutique, dont il est question, renfermait un magasin, et, pour ainsi dire, une manufacture de ces représentations, que nous regardons aujourd'hui comme obscènes, et que les femmes mêmes portaient à leur cou, suspendues avec des anneaux en or ou

[1] Voici quel est à ce sujet le sentiment d'Hamilton : « The « priapus, cut in stone, and « placed in a niche on the « outside wall of this house, « is called here the sign of « the *brothel*, which they « suppose to have been kept « in the house. But it has more « probably been placed there « in honour of the deity so « called, in the same manner « as we see frequently now, « against the houses of this « country, *à Saint-Francis*, « *Saint-Antony*, etc. It is evi- « dent from the very public « situation, that such a repre- « sentation did not in those « days convey any indecent « idea. »

Cette figure de priape, sculptée sur une pierre, et placée comme dans une niche sur la muraille extérieure de cette maison, est regardée ici assez communément comme l'adresse d'un mauvais lieu qu'on peut supposer avoir existé dans la maison. Mais il paraît plus vraisemblable que cette singulière enseigne aura été placée en l'honneur du dieu des jardins : de même que nous voyons et qu'il est d'usage d'écrire sur quelques maisons de ce pays-ci, *à l'Image de Saint-François*, ou *à Saint-Antoine*, etc. Il est évident, d'après l'endroit même où celle-ci est placée, à l'entrée d'une ville et dans un lieu aussi public, qu'une pareille représentation ne peut jamais avoir, dans ces temps-là, porté avec elle aucune idée d'indécence.

en argent; la naïve croyance de ces temps, si éloignés de nos mœurs et de nos idées, y attachait alors au contraire une sorte de caractère imposant et religieux.

Ruines du temple d'Isis, n° 174.

Ce temple est le monument le plus curieux des ruines de Pompéi. Nous le représentons tel qu'il a été découvert. Les colonnes de l'enceinte sont restées, comme on le voit, dans leur entier. La moitié de celles du périsytle a été renversée, ainsi que les chapiteaux et le fronton qu'elles supportaient. Le temple était presque entièrement construit en brique, mais revêtu d'une sorte de stuc durable, dont les anciens faisaient un grand usage. Le style de l'architecture est plus agréable que sévère : les ordres sont d'une petite proportion; ce qui donne toujours aux compositions de cet art un caractère beaucoup moins imposant; car la différence de l'impression plus ou moins grande que l'architecture fait sur nous, dépend entièrement de sa grandeur et de son élévation.

Le culte d'Isis, apporté d'Égypte, fut adopté chez les Romains comme une nouveauté étrangère. Vraisemblablement il commença à s'établir par des associations, dans lesquelles on le pratiquait mystérieusement [1]. On y recevait des

[1] L'époque où le culte d'Isis fut apporté d'Égypte en Grèce et en Italie est fort incertaine; il est dit dans Diodore qu'il fut

néophytes, ou initiés, et ces cérémonies secrètes peuvent, à certains égards, se comparer à nos ordres de francs-maçons, dans lesquels, à l'ombre d'une tolérance assez générale, on s'instruit dans des conventions et des usages qui empruntent du secret dont on les couvre une sorte de considération religieuse.

Les cérémonies et les initiations nocturnes des adorateurs d'Isis devinrent suspectes : elles furent défendues, du temps des empereurs, pendant plusieurs siècles; mais les défenses ne détruisent pas les cultes; au contraire, elles y attachent les persécutés. Aussi le culte d'Isis paraît-il avoir existé sous Titus, dont les principes étaient de les permettre tous, et qui, par-là, leur était peut-être plus contraire qu'il ne leur paraissait favorable.

On a trouvé à Pompéi le temple dont nous parlons garni des ustensiles nécessaires aux cérémonies; on y a même découvert les squelettes des prêtres qui avaient été surpris dans leurs fonctions par la pluie de cendre qui les avait submergés. On a pu voir encore leurs habits, les cendres et les charbons sur les autels, les candélabres, une quantité de lampes, des sistres, des vases pour l'eau lustrale, des patères pour faire

introduit en Grèce sous Alexandre-le-Grand, et Apulée nous apprend que ce fut vers le temps de Sylla qu'un collége isiaque s'établit à Rome.

des libations, des bassins pour recevoir les entrailles des victimes, des *lectisternium*, ou lits sur lesquels on plaçait la divine Isis lorsqu'on lui faisait des offrandes; les ornemens du purificatoire sculptés en stuc, et partout les attributs de la déesse. Nous ne parlons point des ibis, de l'hippopotame, du lotus, dont plusieurs ustensiles empruntaient la forme. Tous ces objets deviennent d'autant plus intéressans qu'ils se sont trouvés à leur place dans le lieu même où l'on en faisait usage, et que ce lieu, découvert tel qu'il s'offre encore à nos yeux, en atteste et l'emploi et la réalité.

Sur les murs du temple étaient peints des emblèmes relatifs au culte, avec la représentation des prêtres dans leur habillement consacré. Il était de lin, de couleur blanche; la tête des célébrans était rasée; leurs pieds couverts d'un tissu fin et souple qui en laissait apercevoir toutes les formes.

On admettait sans doute d'autres divinités dans le temple de la déesse étrangère, car on y a trouvé des statues de Bacchus, Vénus et Priape. La plupart de ces statues, en bois, avaient la tête et les mains en marbre; et le dieu des jardins était plus enrichi que les autres de cette matière durable, dont on formait particulièrement ce qui le caractérise.

Sur deux autels, qui se trouvent à côté des

marches par lesquelles on montait au sanctuaire, se sont trouvées des tables isiaques : elles sont déposées au Muséum de Portici, ainsi que tous les objets portatifs dont nous avons parlé. Il serait à souhaiter qu'on les conservât toujours à part, pour ne les point confondre avec d'autres monumens antiques, et pour que les voyageurs et les curieux, après avoir visité le temple, rejoignissent dans leurs idées les meubles et les différens ornemens qui le décoraient.

Temple d'Isis rétabli, et vu sur la partie latérale, n° 175.

Après avoir offert à nos lecteurs les ruines du temple d'Isis, nous leur présentons ce même temple reproduit dans son entier. Ce qui en existe doit garantir que cette reproduction n'est pas idéale, puisqu'elle est élevée sur le même plan et dans les mêmes formes d'une architecture que l'artiste n'a fait que restaurer, et rétablir telle qu'elle a dû être. Il a fait plus, il a pris la liberté de ressusciter les prêtres d'Isis, pour leur faire exécuter la représentation d'une cérémonie relative au culte de la divinité. C'est une de ces illusions agréables pour lesquelles la magie des arts, jointe aux connaissances et aux recherches, rappelle à nos yeux mêmes ce dont ils seraient privés sans ce secours.

Des débris existans ont d'ailleurs établi l'exacte représentation de cette scène, et les peintures, les ustensiles, les accessoires, monumens antiques retrouvés sur les lieux mêmes, ont reproduit à l'imagination de l'artiste la cérémonie religieuse dont les ouvrages des anciens ont fourni et garanti les détails.

La seule erreur dans laquelle on pourrait tomber, et à laquelle cet artiste n'a pu se refuser de contribuer, est que le lieu de la scène est représenté plus vaste qu'il n'est réellement, ainsi que les proportions de l'architecture plus grandes qu'elles ne sont; effet qui résulte du parti qu'il a pris de diminuer celles des figures. Nous nous contenterons de l'aveu de cette petite infidélité, qui n'est pas d'une conséquence assez essentielle pour qu'on ne nous la pardonne, d'autant plus que nous allons donner dans une des planches suivantes les mesures exactes de ce temple pour les personnes qui préfèrent la scrupuleuse vérité à une erreur agréable.

L'enceinte extérieure a quinze toises de longueur sur dix de largeur. La galerie qui règne au pourtour, en dedans, a six pieds six pouces du devant des colonnes au mur. Les colonnes doriques de l'enceinte du temple, ou de la galerie, ont neuf pieds six pouces de hauteur, compris le chapiteau, sur vingt et un pouces de diamètre; et celles du sanctuaire, d'ordre corinthien, ont dix pieds cinq pouces de haut, compris la base et le chapiteau, sur un pied cinq pouces de diamètre.

Il semblera sans doute, en voyant ce nouveau

Autre vue du temple d'Isis, rétabli tel qu'il devait être en l'an 79, n° 176.

rétablissement du temple d'Isis, que l'artiste auquel nous devons la plus grande partie de ces vues s'était, pour ainsi dire, initié aux mystères et au culte de cette divinité égyptienne. Son imagination heureuse et facile a non seulement rétabli le temple en son entier, mais elle s'est plue à le représenter dans une de ses plus pompeuses cérémonies, et d'après ce que la connaissance des différens monumens a pu lui rappeler de fonctions religieuses des anciens dans le culte de leurs divinités.

Moins hardi que lui, nous n'entreprendrons point d'expliquer à nos lecteurs en quoi pouvaient consister les mystères d'Isis. C'était le plus étendu, le plus célèbre des cultes religieux de toute l'antiquité, le culte par excellence; mais tout ce que nous en savons, c'est que la plus extrême pureté, la plus grande régularité étaient exigées de ceux qui prétendaient à y être admis. C'est l'idée que nous en donne Plutarque, qui en a fait un traité particulier, intitulé *De Iside et Osiride*, ainsi que plusieurs auteurs anciens, et surtout Apulée, qui nous raconte, dans ses *Métamorphoses*, qu'il y fut initié lui-même plusieurs fois.

Ce qui peut résulter de plus certain des détails qu'il nous fait de ce culte égyptien, et de la vénération dans laquelle il était non seulement en Égypte, mais à Rome et dans toute l'Italie, c'est

que c'était la divinité même, l'Être suprême auquel il était adressé; et que tous les noms d'Isis, d'Osiris, Apis, Sérapis, etc., n'en étaient que des symboles et des emblêmes différens. Rien n'est fait sans doute pour en donner une idée plus grande, plus élevée, que la belle inscription rapportée par Plutarque, et qui était sur le temple de Says, en Égypte :

JE SVIS CE QVI EST, CE QVI A ÉTÉ, CE QVI SERA, ET NVL MORTEL N'A LEVÉ MON VOILE.[1]

Une autre inscription trouvée à Capoue, et rapportée par Grutter, nous confirme dans la même idée, en donnant à Isis l'attribut même de l'immensité, de l'universalité :

TE TIBI VNA QVAE
ES OMNIA DEA ISIS.
GRUTTER, p. LXXXII.

Il paraît, au reste, qu'il y avait différens degrés de perfection dans ce culte même, dont le dernier était la connaissance des mystères isiaques, auxquels on n'initiait que ceux qui en étaient jugés dignes. Le culte ordinaire se rendait dans les temples pareils à celui de Pompéi, et dont les restes sont d'autant plus précieux au-

[1] Ἐγώ εἰμι πᾶν τὸ γεγονὸς καὶ ὂν καὶ ἐσόμενον, καὶ τὸ ἐμὸν πέπλον οὐδεὶς πω θνητὸς ἀπεκάλυψεν.

jourd'hui, qu'il est le seul qui ait pu être conservé de toute l'antiquité.

Ce temple formait un carré long, de l'espèce qu'on estimait la plus ancienne, et qu'on nommait *hypèthre*, parce qu'il était découvert, *sub æthere*. Tout autour de ce carré, il y avait une galerie couverte, soutenue de colonnes, pour mettre à l'abri dans les mauvais temps; et, dans le milieu, un petit temple plus élevé, auquel on montait par des degrés, et qui devait être le sanctuaire. Dans la partie la plus reculée, et derrière ce sanctuaire, était, à ce qu'on imagine, le lieu destiné à l'assemblée des initiés; et à côté est une autre pièce, dans laquelle les trois statues de Vénus, de Bacchus et de Priape, qui y ont été trouvées réunies dans une même niche, renfermaient les symboles de toute cette doctrine isiaque.

Plutarque entre dans le détail des épreuves rigoureuses qu'il fallait subir pour être jugé digne d'être admis à ces mystères. Tout, jusqu'aux habillemens des prêtres d'Isis, devait indiquer et caractériser la plus grande pureté. Ils évitaient de se vêtir d'aucune étoffe de laine, qui, étant produite par des animaux, était regardée comme impure. Ils ne s'habillaient que de lin, et devaient toujours avoir la tête exactement rasée.

C'est ce que l'artiste a cherché à représenter dans le costume et l'habillement qu'il a donné à

tous les prêtres et aux ministres de la divinité. A l'entrée du sanctuaire, un prêtre debout, et le sistre à la main, annonce que les mystères vont commencer. Le dieu Apis, orné de guirlandes, est témoin de la cérémonie; des prêtres couronnés de fleurs sortent du purificatoire, et portent l'eau lustrale à l'autel des sacrifices; d'autres sont occupés de l'arrangement des vases, patères, etc.

De l'autre côté, les sacrificateurs amènent les victimes; des femmes et des vierges, qu'on appelait *canéphores*, offrent des corbeilles de fleurs et de fruits; d'autres tiennent des ibis, des colombes, et des espèces de thyrses ornés des fleurs du lotus; enfin, on voit sur les devans du tableau un buffet chargé d'offrandes, avec la divinité sur un *lectisternium*. Il parait que cette composition joint à un effet agréable tous les points de vérité dont elle était susceptible.

Les descriptions et les vues, ou élévations des monumens, donnent l'idée de l'effet qu'ils produisent aux regards dans l'état où ils se trouvent; mais les vrais amateurs de l'architecture, plus exigeans que ne le sont la plupart des curieux,

Plan géométral du temple d'Isis, n° 177.

Plan géométral et coupe du tombeau de Mammia, n° 178.[1]

[1] Ce plan étant gravé sur le même cuivre que le plan géométral du temple d'Isis, et ne pouvant les séparer, nous renvoyons nos lecteurs à la description du tombeau de la grande-prêtresse Mammia, qui fait partie de ce chapitre, et où se trouve l'explication de cette planche, n° 178.

ceux enfin qui veulent s'instruire exactement, désirent des plans géométraux; et c'est d'après ces plans bien observés qu'ils se font une idée juste des représentations perspectives qu'on leur offre.

La lettre (H) désigne l'entrée, ou la principale porte du temple; elle donnait sur la rue de Pompéi, garnie encore d'un pavé antique.

La lettre (G) indique une niche placée en face du sanctuaire : la figure d'Harpocrate peinte y annonce le silence qu'exigeaient les mystères.

Un banc de bois, qu'on a rétabli dans la forme qu'il avait, occupait la face marquée (LL).

(A) désigne une espèce de citerne, qui était vraisemblablement un purificatoire. On y peut descendre par un escalier, qui y existe encore. Quant à l'eau qui s'y trouve actuellement, elle y a été amenée, à ce qu'on nous a assuré, par une source qu'on a détournée exprès pour le service des ouvriers qui travaillaient à découvrir ce temple; il n'est point étonnant que celle qui pouvait y exister autrefois ait été desséchée et perdue.

Aux deux côtés de la porte sont deux petits autels dressés devant deux figures modelées en bas-relief. Ces figures représentent la déesse, comme on peut le voir dans l'élévation latérale, où ce petit monument est représenté en face. Il a sept pieds de hauteur au-dessus de la corniche qui le couronne.

Le principal autel est marqué par la lettre (C). Là, se faisaient les sacrifices : on y brûlait les victimes, ou du moins les portions consacrées; et on y a trouvé des cendres, et des fragmens d'os à moitié consumés. Cet autel a trois pieds six pouces de hauteur.[1]

Vis-à-vis, où se trouve sur notre plan la lettre (B), est une espèce de puits carré. L'eau de ce puits passait vraisemblablement par la citerne dont nous avons parlé, et de là était portée, par un aquéduc couvert, hors des murs de la ville.

(DD) indique la place de deux petits autels, contre lesquels se sont trouvées appuyées les tables

[1] Quelques personnes ont pensé que c'était sans fondement que, dans l'un des rétablissemens de ce temple, l'artiste représentait des victimes et les apprêts d'un sacrifice, prétendant qu'il est écrit dans les auteurs anciens que les premiers Égyptiens n'offraient à leur divinité que les fruits de la terre, sans jamais répandre de sang dans leurs temples. Si cependant, comme il est de fait, on a trouvé sur ce principal autel des cendres et des fragmens d'ossemens d'animaux à demi brûlés, il n'est pas possible alors de douter qu'il n'y en ait eu de sacrifiés dans ce temple de Pompéi. Ne pourrait-on pas penser que ce culte d'Isis transporté d'Égypte en Italie, peut y avoir dégénéré, ou qu'il aura emprunté, comme c'est vraisemblable, une partie du culte et des cérémonies en usage chez les Romains.

La description d'Hamilton est conforme d'ailleurs à ce que nous avons dit de cet autel.

On the great one, next the sacred well, the burnt bones of the victims were found, some of which still remain there.

isiaques conservées à Portici; et (CC), deux autres autels destinés sans doute à des offrandes.

(E) désigne un escalier secret par où peut-être les prêtres se rendaient sous les trépieds sacrés avant qu'on eût introduit ceux qui venaient consulter les oracles.

La porte principale, indiquée par la lettre (S), s'ouvrait à deux vantaux, dont l'un brisé se pliait encore sur deux charnières de bronze. Ces charnières sont au Muséum royal; et l'on voit ici la place des gonds, et les trous où se fixaient les brisures. C'est au-dessus de cette porte que se lisait l'inscription suivante :

N. POPIDIVS. N. F. CELSINVS
AEDEM ISIDIS TERRAE MOTV CONLAPSAM
A FONDAMENTO P. SVA RESTITVIT.
HVNC DECVRIONES OB LIBERALITATEM
CVM ESSET ANNORVM SEXS. ORDINI SVO
GRATIS ADLEGERVNT.

C'est-à-dire *Nonnius Popidius, fils de Nonnius Celsinus, ayant restitué à ses frais ce temple d'Isis, renversé par un tremblement de terre, les Décurions l'ont associé*, gratis, *à leur ordre, quoiqu'il eût soixante ans.*

Cette inscription intéressante ne laisse pas douter que tout ce pays de feu n'eût déjà éprouvé les effets de l'action des volcans. Nous avons dit ailleurs qu'Herculanum et Pompéi, ainsi que

toutes les villes des environs du Vésuve, étaient pavées de morceaux de laves dès la plus haute antiquité.

Quant aux accidens qu'énonce l'inscription, peut-être furent-ils les effets du grand tremblement de terre dont nous avons parlé d'après Séneque et Strabon. Il est dit qu'il renversa ou ébranla la plupart des édifices d'Herculanum et de Pompéi, et que les habitans, effrayés, abandonnèrent ces villes pour échapper à la mort qui les menaçait de toutes parts.

On peut remarquer encore dans cette inscription qu'il en coûtait de l'argent pour être élevé à l'ordre des Décurions, et qu'on n'y était point reçu lorsqu'on avait atteint un certain âge, sans quelque motif particulier. [1]

(P) indique une petite niche adossée au mur du sanctuaire. Cette niche était ornée d'une figure de l'Amour. A la lettre (R), on voit la place de différens autels. Le piédestal (M) portait une petite statue d'Isis, qu'on trouve à Portici. Elle est dans le style égyptien quant à la forme générale, mais d'un travail très agréable. La déesse tient à la main une sorte d'instrument qui a la figure d'un T, ou d'un marteau, et qu'on

[1] Il est bien à regretter que l'on ait détaché et enlevé une inscription aussi intéressante, et surtout dans l'endroit où elle était placée, pour la transporter dans le Muséum de Portici, où elle reste confondue avec beaucoup d'autres.

pourrait, par conjecture, croire une représentation de la clef des écluses du Nil.

Dans un portique peu éloigné de la lettre (N) était une statue de Vénus; et à l'extrémité de la même galerie, à la lettre (O), on a trouvé une gaîne de marbre portant une tête de bronze, qui pouvait bien être celle de ce Popidius, restaurateur du temple.

En suivant cette galerie à main gauche, on parvient à une chambre, marquée dans le plan par la lettre (X), dont on ignore l'usage. Celle qui l'avoisine, à la lettre (Q), était vraisemblablement la demeure du gardien du temple. On communiquait de cette chambre à une autre (L), dans laquelle il y avait un petit degré, et un puisard qui recevait les eaux de la cuisine et celles d'une petite chambre de bains dont la baignoire est fort petite.

La lettre (T) annonce une grande pièce ouverte par plusieurs portiques. Le pavé est de mosaïque, et porte cette inscription, formée par la mosaïque même :

N. Popidi Celsini
N. Popidi Ampliati
Corelia Celsa.

Il y a tout lieu de croire que cette inscription ne pouvait indiquer autre chose, sinon que cette Corélia Celsa avait orné à ses frais le temple de

ce pavé en mosaïque. Quant aux deux noms de N. Popidi Celsini et N. Popidi Ampliati, il est assez difficile d'en indiquer la signification. Quelques personnes ont pensé que cette Corélia Celsa pouvait être une dévote, ou initiée au culte d'Isis; que l'un des deux noms qui précèdent le sien était celui du ministre ou prêtre d'Isis qui l'avait initiée, et l'autre celui du prêtre qui lui avait servi de parrain. Mais d'autres croient que cette interprétation n'est guère admissible, et qu'il paraît que cette inscription ne saurait être que l'indication d'un vœu ou d'une décoration faite aux frais de Corélia Celsa par les soins de Nonnius Popidius Celsinus, et de Nonnius Popidius Ampliatus.

Il y a lieu de croire, au reste, que cette grande pièce était destinée aux prêtres et à ceux qui étaient initiés et admis aux mystères d'Isis. On y a trouvé le squelette d'un de ces prêtres, assis près d'une table de marbre; il avait été sans doute surpris par le funeste effet de l'éruption, pendant qu'il mangeait un poisson, dont les arêtes étaient encore près de lui lors de l'excavation, ainsi que les ustensiles propres à faire réchauffer ou cuire les mets simples dont son repas était composé.[1]

[1] Il est dit dans Plutarque que les prêtres d'Isis étaient astreints à une vie très austère, et ne mangeaient que du poisson. On trouve encore dans Apulée, Liv. XI de ses *Méta-*

Près de cette chambre, une autre moins grande était ornée de trois figures posées dans une niche, que nous désignons par les lettres (CC). Ces trois statues étaient celles de Priape, de Bacchus et de Vénus. Plus loin, une petite pièce servait de magasin pour les ustensiles propres aux sacrifices. On y en a trouvé plusieurs, avec une grande quantité de lampes en terre cuite.

Fragmens du temple d'Isis, n° 179.

Quelques détails, soit d'architecture, soit de différens fragmens d'antiquité trouvés dans le temple d'Isis, et rassemblés sur la même planche, acheveront de donner une parfaite connaissance de ce monument.

La lettre (A) désigne la figure d'Isis, en marbre blanc, dont nous avons déjà parlé. (B) est un des petits autels placés dans le temple, à côté de l'escalier du sanctuaire, et sur lequel étaient les tables isiaques. (C), le grand autel des sacrifices, où l'on brûlait les victimes.

(DM), deux *lectisternium*. On sait que ces espèces de siéges, soit qu'ils fussent de bronze ou d'autres métaux, servaient à placer les statues des divinités, lorsqu'on les croyait irritées. Alors on leur préparait de grands repas, auxquels on don-

morphoses, intitulées l'*Ane d'Or*, des détails sur le culte et les mystères d'Isis et d'Osiris, auxquels il dit qu'il fut initié lui-même plusieurs fois, et en dernier lieu à Rome. Ces détails sont curieux, et donnent une idée de l'opinion et de la grande vénération qu'on avait dans l'antiquité pour le culte d'Isis.

nait le nom d'*epulum* : les ministres qui étaient chargés de présider à ces festins se nommaient *epulones* ; et leurs fonctions étaient regardées comme d'autant plus importantes, qu'on n'y avait recours que dans de grandes occasions, ou lorsqu'on était menacé de quelques dangers imminens.

Le chapiteau gravé au milieu de la planche, et cette partie de colonne désignée par la lettre (I), est une de celles qui forment l'enceinte du temple tout autour du sanctuaire. (F) est un des masques ou mascarons en terre cuite, dont, suivant toute apparence, était bordée la couverture de la galerie du temple, et qui servaient en même temps d'ornement et de gouttière à l'écoulement des eaux de pluie. [1]

(E) est une espèce de réchaud en tôle, et doublé en briques, qu'on appelait *acerra*, ou *thuribulum*, dont l'emploi était de servir à brûler les parfums. (K) était un vase de terre cuite, qui s'est trouvé dans un endroit du temple, mais dont on ignore l'usage : et au-dessus, à la lettre (H), on a représenté un sistre en bronze, tel qu'il a été trouvé dans le temple : il avait environ

[1] C'est par inadvertance que le dessinateur a représenté ce mascaron ayant la bouche fermée ; car, par le grand nombre de ces mascarons qu'on a trouvés à Pompéi, et tous ayant la bouche ouverte, on ne peut douter qu'ils n'aient dû servir à l'écoulement des eaux.

un pied de haut. On sait que cet instrument bruyant était particulièrement consacré au culte d'Isis.

De l'autre côté, à la lettre (G), est une espèce de candélabre en bronze, haut de quatre à cinq pieds, dans la forme de la plante et de la fleur du lotus. A la lettre (R), on a représenté le développement, en grand, du petit monument destiné, comme nous l'avons dit, à servir de purificatoire pour les prêtres d'Isis; et de l'autre côté, à la lettre (P), l'espèce de four ou cheminée de la chambre du gardien, ou sacristain du temple.

Maison de campagne de Pompei.

Parmi le nombre des objets de curiosité qu'on a découverts dans cette ancienne ville, un de ceux qui attachent et intéressent le plus est une petite maison, à laquelle on a donné le nom de maison de campagne, parce qu'elle se trouve située hors des murs de la ville.

A un mille de Torre dell' Annonziata, on quitte le chemin de Salerne, et l'on prend à droite pour aller gagner les ruines de Pompéi, qui est située à environ deux ou trois milles du Vésuve. Le premier objet qu'on rencontre est cette petite maison; mais on ne l'aperçoit que quand on y est entré. Il en est de même du reste de Pompéi, enfouie derrière les monceaux de cendre qu'on en a tirés; c'est pour cela qu'on ne peut se faire d'abord une idée de ce qui compo-

sait cette ville, dont tous les édifices étaient d'ailleurs peu élevés.

Il est aisé de voir, en comparant le plan géométral de ce petit monument, planche n° 182 de notre Atlas, avec les deux vues n°s 180 et 181 (ce qui est très nécessaire pour pouvoir s'en rendre compte), que cette maison était construite sur un plan incliné, ou, pour mieux dire, sur deux plans, dont l'un était plus élevé que l'autre.

Vue de la partie inférieure ou rez-de-chaussée, n° 180.

La première vue est celle de l'état actuel de toute la partie inférieure, ou du rez-de-chaussée de la cour, prise de l'entrée même de la maison et du point (A) sur le plan géométral. On voit, sur le devant, ce qui existe encore des pilastres carrés, dont était formée la galerie couverte qui régnait tout autour de cette cour, ainsi que des six colonnes qui soutenaient certainement une espèce de portique, dont on a rendu l'effet, tel qu'il devait être, dans le rétablissement de cette maison, planche n° 184.

Ces pilastres carrés étaient revêtus d'un stuc jaunâtre, et les socles peints en noir, avec des arabesques dans la partie intérieure, ainsi qu'on peut le voir par ceux qui se trouvent sur le premier plan de l'estampe.

Vue de la petite cour supérieure, n° 181.

La partie, ou cour supérieure de cette maison, qui fait le sujet de la seconde vue, était, comme on le voit, décorée de plusieurs colonnes qui formaient un péristyle fort riche, mais d'une

très petite proportion. En général, toute cette maison est si extraordinairement resserrée dans ses détails et dans tout ce qui la compose, qu'on a de la peine à concevoir comment ces Romains, qui étaient si grands, si magnifiques dans leurs monumens publics, pouvaient être si minutieux dans leurs habitations particulières.

Hamilton, en parlant de cette maison de Pompéi, décrit ainsi la manière dont étaient construites la plupart de celles qui composaient cette ancienne ville : « Un péristyle couvert et sup« porté par des colonnes règne autour de la cour, « selon l'usage de ces temps. Toutes les chambres « sont en général très petites, et on a même « trouvé que, dans une de ces chambres où « était un lit de fer, la muraille a été entaillée « pour pouvoir le placer. Cette petite pièce a à « peine six pieds en carré, et cependant elle était « élégamment peinte, et le pavé même était orné « de mosaïque.

« Le poids des matières sorties du Vésuve dans « cette terrible éruption, a endommagé toutes « les parties supérieures des maisons; mais les « plans inférieurs se sont parfaitement conservés, « et paraissent aussi entiers qu'au moment où ils « ont été bâtis.

« La plus grande partie des maisons de Pom« péi consiste en une cour carrée, avec une fon« taine dans le milieu, et plusieurs petites cham-

« bres autour qui communiquent avec la cour. « Par la construction et la distribution de ces « maisons, on voit que les habitans de Pompéi « aimaient à vivre fort retirés; car ils avaient « peu de fenêtres donnant sur la rue, excepté « lorsque, par la nature de la construction de « leurs maisons, ils ne pouvaient l'éviter; et « dans ce cas, les fenêtres étaient assez élevées « pour que l'intérieur fût à l'abri des regards.

« Toutes les maisons se ressemblent autant par « la distribution du plan que par la manière d'en « orner les appartemens. Les chambres sont en « général très petites, de dix à douze pieds car« rés, et environ quatorze ou dix-huit pieds de « haut, ayant peu de communication de l'une « à l'autre, presque toutes sans fenêtres, ex« cepté les appartemens situés sur le jardin et « qu'on peut penser avoir été destinés pour les « femmes.

« Leur cour était presque toujours entourée « de portiques même dans les plus petites mai« sons. Ces galeries couvertes étaient sans doute « destinées à apporter de l'ombre et de la fraî« cheur. On n'employait point le bois de char« pente pour les appartemens, excepté pour les « fenêtres et les portes. Les planchers étaient « faits en ouvrage de mosaïque, et le goût géné« ral était de peindre les plafonds et les murailles « avec de petites figures ou médaillons en bas-

« relief. Leur mérite consistait dans la vivacité « des couleurs, ainsi que dans le choix et la dé- « licatesse des ornemens, dans lesquels on voit « que ces anciens ont montré beaucoup de goût « et d'habileté. Quant à l'élévation des maisons, « elles n'avaient que deux ou trois étages au « plus. »

PLAN GÉOMÉTRAL DE LA MAISON DE CAMPAGNE DE POMPÉI.

Les différens plans et développemens d'architecture présentés sur cette planche, feront connaître encore plus la forme et la distribution de cette curieuse et jolie habitation. Elle était, comme nous venons de le dire, construite sur deux étages. Ce qui est gravé en noir sur le plan n° 182, indique le rez-de-chaussée, c'est-à-dire la grande cour inférieure, avec la galerie qui régnait tout autour; et ce qui est ombré par de simples hachures est le plan de la maison supérieure et de la cour, dont on vient de voir l'élévation dans le numéro précédent. La coupe du premier et du second étage est gravée planche n° 183.

Rez-de-chaussée et premier étage, n° 182.

Coupe du premier étage et de la cour supérieure, et développement de la chambre des bains, n° 183.

La principale entrée de cette maison était sûrement au point (A). Elle donnait sur un chemin de traverse, où l'on distingue encore les ornières des voitures. C'est à cette porte qu'on a trouvé deux squelettes, dont l'un tenait une clef à une main, et, dans l'autre, un sac où était de l'argent, des médailles et des camées. Le second devait avoir porté un coffre rempli d'effets

précieux, comme vases d'argent, de bronze, etc., qu'on a trouvés tout près de lui. On peut penser que c'était le maître de cette maison, qui, avec son esclave, voulant fuir et emporter ce qu'ils avaient de plus précieux, arrivèrent trop tard à la porte, qu'ils trouvèrent fermée par les cendres, et furent ensevelis tous les deux.

(B) était le promenoir ou galerie qui régnait autour de la cour (G); cette cour a quatre-vingt-quatorze pieds en carré. Les deux petites pièces (CD) servaient, l'une à renfermer du blé, l'autre était l'aire où il était battu.

A l'entrée de la cour était un portique ouvert (E), soutenu par six colonnes. Ce portique était bordé, aux deux côtés, d'arbres dont on a trouvé encore les troncs et les branchages. Il y avait au-devant un bassin dans la forme indiquée sur le plan; les conduits de plomb qui servaient à y amener les eaux existaient encore en place.

Au bout de la galerie (H) était une petite pièce voûtée en pierre, qui devait, suivant les apparences, servir de cave ou de cellier, parce qu'elle renfermait beaucoup de vases, dans lesquels il devait y avoir eu du vin qui y était congelé, et comme pétrifié par le temps. (I) est un couloir étroit et obscur qui donnait entrée à une longue cave (K) voûtée en pierre, revêtue en stuc, et parfaitement conservée; elle était

remplie de cendre jusqu'à six pouces de la clef de la voûte.

C'est au bas de l'escalier qui y conduit que l'on a trouvé vingt-sept squelettes de femmes, qui vraisemblablement, dans le trouble et l'effroi, s'étaient cachées dans cet endroit reculé. Elles s'étaient toutes réfugiées, les unes auprès des autres, dans un des coins à côté de la porte, et on a retrouvé avec leurs os, l'empreinte et la forme de leurs corps moulés et conservés dans les cendres, avec les détails de leurs habillemens. On fait voir même encore, au Muséum de Portici, l'empreinte de la gorge de l'une d'elles, avec leurs anneaux, leurs bracelets, les chaînes qu'elles portaient au cou, et leurs boucles d'oreilles.

Hamilton remarque à ce sujet que les cendres qui ont couvert tous les édifices de Pompéi, étant mêlées de beaucoup d'eau, ont dû former une espèce de vase ou limon qui a fait précisément l'effet d'un moule. C'est dans cette vase que se voit l'empreinte de la gorge de cette malheureuse femme, sur laquelle il est encore possible de distinguer les traits d'une draperie fine et légère dont elle était couverte. Elle n'y était ensevelie qu'à la profondeur de cinq pieds. Mais il est extraordinaire que cette empreinte curieuse ait pu se conserver aussi entière depuis l'année 79, la matière dans laquelle elle est formée étant

très tendre, et cédant même à la plus légère impression.

La pièce (L) était privée de lumière, et on en ignore l'usage, ainsi que des cinq petites pièces suivantes (N). Celles marquées (P) étaient peintes avec soin, mais toujours sans croisées : elles ne pouvaient être que fort obscures, à cause de la galerie couverte qui, étant construite en avant, devait encore diminuer le jour.

(R), prolongement de la galerie, où l'on voit encore les caissons carrés dont elle était plafonnée. (S), l'escalier descendant dans la cave (T). Près de là, un autre escalier (U) pour monter au premier étage, et un plus grand (V), qui rendait au jardin supérieur (H).

(A) devait être une grande pièce du second étage de cette maison, qui communiquait sur les terrasses de la galerie de la cour inférieure d'un côté, et de l'autre sur d'autres plates-formes (BC); mais toute cette partie, qu'on voit ponctuée sur le plan, est éboulée, et se distingue difficilement.

Toutes les pièces marquées (ED) n'avaient entre elles de communication que par ces terrasses, et par la cour intérieure (B), dans le milieu de laquelle il y avait un autre bassin (DD) rempli d'eau et entouré de colonnes. Cette cour est celle dont on vient de voir l'élévation dans la planche précédente.

Il n'y avait dans toute cette maison de place indiquée pour recevoir un lit que celle marquée (H), où l'on a trouvé une véritable alcove, une garderobe et trois fenêtres donnant sur le jardin, dont on a reconnu encore les compartimens, et dans lequel on distinguait aussi, lors de l'excavation, des restes d'arbustes qui ont paru ressembler à des rosiers. Cette partie de la maison était la plus soignée : les peintures y sont charmantes, et surtout celles des pièces (F G R), qui composent l'appartement principal.

(L) était la salle à manger ; (M), l'office, où l'on a trouvé les ustensiles qui y étaient convenables. (N) devait être un garde-meubles, parce qu'on y a trouvé des étoffes et des habits. (O), une pièce dont rien n'indiquait l'usage. (P), petite cour ornée de colonnes à pans inégaux, avec une petite pièce d'eau ; enfin (AA), porte d'entrée, avec des marches qui descendaient sur le parapet de la voie publique (HH).

Mais la partie la plus curieuse de cette jolie maison, par la recherche, par l'intelligence avec laquelle elle avait été composée, et qui pourrait encore servir de modèle à nos sybarites modernes, c'est la pièce destinée aux bains, ou étuves, qui est indiquée par la lettre (V).

(T) était le fourneau où l'on faisait chauffer les eaux ; (R) était le réservoir, et (Z) la chambre où l'on se déshabillait pour entrer dans l'étuve ;

c'est ce qu'on peut présumer, d'après les différentes choses qui y ont été trouvées.

On a pensé devoir donner sur la même planche, dans la partie à droite, la coupe et le développement, en grand, de cette chambre de bains, qui servait d'étuve en même temps, par l'art et les moyens qu'on avait pris pour en échauffer l'air au degré qu'on voulait.

N° 1 en est le plan géométral. L'eau entrait par un tuyau (B), et arrivait par l'intérieur du mur aux chaudières (G), pour être portée à la baignoire (F). (D) était un fourneau à faire la cuisine ; (E), un four ; (G) indique le double fond par où circulait la chaleur, la forme de la brique, et comme elle était posée. (I), la porte, au-dessus de laquelle il y avait une ouverture pour laisser échapper la vapeur lorsqu'elle devenait trop forte ; (K), une petite ouverture dans le mur, où se mettait une lampe qui éclairait les deux pièces à la fois, et recevait l'air de la pièce (Z). Une glace du côté de l'étuve empêchait l'air humide d'éteindre la lampe. (M) indique une cuvette qui recevait de l'eau froide arrivant du réservoir par le conduit (N). Une petite croisée vitrée (H) éclairait l'étuve ; la coupe de cette niche, n° 3, en fait voir la forme et la décoration.

Une autre coupe, n° 2, de la partie latérale, doit achever de faire connaître cette pièce, ainsi

que le fourneau où l'eau chauffait et se distribuait de la manière la plus ingénieuse. Elle arrivait dans la chaudière (1), et ne se déchargeait, par une pompe, dans la seconde (2), qu'à mesure que l'on tirait l'eau de celle-ci. Ces deux chaudières, qui recevaient l'action du feu d'une manière bien différente, modifiaient les degrés de la chaleur; l'eau tiède, qui rentrait par degré dans l'eau bouillante, la remplaçait sans la refroidir; et le canal (7 et 8) fournissait à la baignoire l'eau tiède et l'eau chaude tout à la fois.

Lorsque dans le fourneau (3) le bois était consumé, on en poussait le charbon sous l'âtre de la chambre, dont le plancher est soutenu par de petits piliers de terre cuite, creux et percés, comme il est représenté au n° 4. De larges briques posent sur ces piles; et sur ces briques il y a une aire de quelques pouces d'épaisseur, et une mosaïque qui modérait sur le plancher l'action d'une chaleur trop immédiate; (5), le gros mur; (6), l'élévation en briques du double fond, pour laisser circuler l'air chaud, ainsi qu'il est indiqué à la lettre (G). Enfin (11), une ouverture pour laisser échapper l'air.

Nous avons cru devoir donner encore l'élévation d'un petit monument antique qu'on trouve sur la voie publique, à laquelle répond la petite maison que nous venons de décrire, et à très peu de distance de l'entrée. Ce monument est le tom-

beau qu'on voit à côté de la petite niche des bains, n° 3. Il ne porte pour toute décoration particulière que des faisceaux de licteurs, qui étaient une marque d'honneur accordée sans doute au maître du tombeau.

L'inscription gravée sur la même planche, du côté opposé à ce tombeau, signifie que Marcus Diomède, Augustalis, Felix, et affranchi d'Arria, avait fait élever ce monument funèbre pour lui et les siens. La qualité de maître de bourg qu'on lit parmi ses titres, indique que cet affranchi devait avoir fait une grande fortune: ce qui est encore prouvé par une autre petite inscription placée sur le soubassement du tombeau, qui dit que Diomède, affranchi d'Arria, lui a donné, sans doute par reconnaissance, une place dans ce tombeau pour elle et les siens. Il a seize pieds sur tout sens.

Rétablissement de la maison de campagne de Pompéi, n° 184.

Si on veut se donner la peine de comparer cette jolie composition avec les deux planches précédentes, c'est-à-dire la vue de ce qui existe actuellement des ruines de cette maison, et le plan géométral qui y est joint, on verra que l'artiste n'a fait que suivre exactement ce qui lui a été indiqué sur les lieux, en rétablissant les choses dans l'état où elles devaient être.

C'est la grande cour, ou le rez-de-chaussée de cette maison, prise sur la partie latérale. Les pi-

lastres carrés qui existent autour de la cour formaient la galerie couverte, telle qu'elle est représentée; et quant au péristyle rétabli, les six colonnes qui le soutiennent, existant encore en grande partie, ne laissent pas douter qu'elles n'aient dû être employées à cette destination et présenter le même effet. On a trouvé jusqu'aux troncs et aux racines des arbres dont il était ombragé, ainsi que la pièce d'eau qui est au pied, et dans laquelle on découvrait jusqu'aux conduits de plomb qui avaient servi à y amener les eaux. Pour animer la composition et y donner de l'intérêt, l'artiste a imaginé d'y représenter un repas, ou une espèce de fête domestique, dont l'ensemble et les détails sont infiniment agréables et dessinés d'après le costume antique.

Vue du tombeau de MAMMIA, grande-prêtresse à Pompéi, n° 185.

Nous avons donné le plan du tombeau de la grande-prêtresse Mammia, avec celui du temple d'Isis. On pourra, en comparant ces deux planches, se rendre compte plus exactement de la forme de ce monument antique.

Il y a tout lieu de croire, par les fragmens et les débris de colonnes renversées, que ce tombeau était beaucoup plus élevé. La partie supérieure au-dessus de cette base carrée, était de forme circulaire et ornée de colonnes et de statues de marbre. On voit sur la planche n° 178, la coupe très exacte de ce qui reste de cet édifice, avec le profil de la base d'une des colonnes.

(A) était la porte d'entrée de la première enceinte; (B), la terrasse qui régnait au pourtour; (C), les marches par où l'on montait au *stilobat*, ou socle, sur lequel portaient des colonnes engagées qui existent encore; (E) est la porte de l'intérieur du tombeau; (F), pilier massif qui portait la voûte supérieure; (G), niche principale où était l'urne qui renfermait sans doute les cendres de Mammia; (I), d'autres niches pour mettre apparemment d'autres urnes.

Dans l'enceinte même de ce tombeau, on a trouvé deux fosses ouvertes (AB); elles donnaient entrée à plusieurs caveaux voûtés, qui n'ont pu être destinés qu'à former différentes sépultures. On ne doit pas penser que l'usage de brûler les corps fût général chez les Romains; il est certain qu'ils ont suivi dans différens temps la coutume de les ensevelir, comme on fait parmi nous.

Vue prise dans l'enceinte du tombeau de Mammia, n° 186.

Quant aux masques qu'on a trouvés rangés et attachés sur un petit mur, en face du tombeau de Mammia, et tout près de ces fosses ouvertes (voir le n° 186 de notre Atlas), leur grandeur colossale ne peut faire présumer qu'ils aient été employés à la même destination que tous ceux qui ont été trouvés dans les diverses ruines de Pompei. Ils ne pouvaient non plus appartenir au

tombeau de Mammia, qui était d'une proportion trop petite pour qu'ils aient pu en dépendre. Leurs expressions différentes rappellent l'idée des masques scéniques, et c'est d'après cette idée que quelques personnes ont pensé que ce lieu pouvait avoir été particulièrement affecté à la sépulture des comédiens de Pompéi; ce qui n'est cependant qu'une conjecture, et donnée ici comme idée assez communément reçue dans le pays.

Vue des ruines d'un temple grec, à Pompéi, n° 187.[1]

Plan et élévation de ce temple, n° 189.

A très peu de distance des murs de Pompéi, et sur un terrain plus élevé, on trouve les restes d'un ancien temple, qui a été bâti dans le style grec, et dans les proportions de ceux de Pestum. On voit encore très à découvert l'aire, ou emplacement du temple, qui était un carré long,

[1] Cette vue est prise de dessus les degrés encore existans du temple, près duquel est un de ces grands bancs circulaires placés à une des extrémités de la ville. On aperçoit de ce lieu, qui est très voisin de la mer, la petite ville de Castellamare, près de l'endroit où était l'ancienne Stabie et la côte de Sorrente.

Vue des maisons ou boutiques qui régnaient le long de la grande rue de Pompéi, n° 188.

Sur la même planche, et sous le n° 188, nous plaçons une vue assez curieuse. Elle représente un des côtés des maisons de la rue principale de Pompéi, avec la forme et l'entrée des boutiques telles qu'on les voit encore. C'est devant une de ces maisons, ou du moins sur l'un des piliers de la porte, que se trouve incrustée dans la brique l'étrange enseigne où l'on voit un phallus, et dont nous avons parlé dans la description des antiquités de Pompéi. (*Voyez* page 106 de ce volume.)

exhaussé sur des degrés qui régnaient au pourtour, avec une colonnade formant une galerie et un péristyle. Le peu qui reste de cet édifice pourrait faire croire qu'il avait été détruit par un tremblement de terre avant l'éruption de l'année 79; ce qui est fort vraisemblable, puisque le temple d'Isis avait lui-même été en grande partie renversé, ainsi qu'il est porté par l'inscription de Popidius qu'on y a trouvée, et dont nous avons rendu compte.

Vue perspective et rétablissement de ce temple, n° 190.

Cinq gradins en forme de marches, de douze pouces d'élévation sur quatorze de giron, régnaient autour de cet ancien monument, et subsistent encore, à l'exception de la partie du fond où elles ont été détruites. L'entrée du temple regardait la mer; et l'on montait au péristyle par neuf marches de six pouces de haut, qui formaient un corps avancé.

Par la distance qu'il y a entre les deux fûts de colonnes qui sont restés en place, l'architecte a trouvé qu'il y en avait huit de face sur onze de profondeur. Celles du péristyle, jusqu'à la partie du temple qui était fermée, avaient trois entre-colonnemens; ce qu'on distingue encore par leurs fondations et la rupture de la mosaïque qui en donne exactement la forme.

Ce pavé de mosaïque, étant conservé dans des endroits et rompu dans d'autres, fait voir que l'intérieur du temple était divisé en deux parties.

Dans la plus reculée, qui était sans doute le sanctuaire, il reste encore un autel rond et isolé, et en dehors une longue pierre carrée, sur laquelle on déposait les offrandes.

On ne peut douter que ce monument ne fût d'une beaucoup plus grande antiquité que tous les autres édifices de Pompéi; sa construction était plus élevée, plus imposante; et même, d'après les dimensions, et ce qui est resté des colonnes qui l'entouraient, on voit qu'il devait être d'une proportion noble, majestueuse, et rentrait beaucoup dans le style, la forme des anciens temples grecs, nommés *periptères*.

La plate-forme sur laquelle ce temple était construit, avait quatre-vingt-onze pieds de long sur soixante-trois pieds dix pouces de large. Les colonnes d'ordre dorique ont de grosseur trois pieds six pouces de diamètre : la hauteur en est inconnue, puisqu'il n'en existe point d'entière; mais on peut croire qu'elles pouvaient avoir au moins six fois leur diamètre. [1]

Sur la même planche, on a indiqué la forme exacte de son chapiteau, tel qu'il a été trouvé

[1] Les proportions de l'ordre dorique, relativement à la hauteur de la colonne, ont varié, même chez les Grecs. A Pestum, les colonnes n'ont environ que cinq fois le diamètre de hauteur : mais depuis, les Romains l'ont portée jusqu'à huit diamètres; ce qui est regardé comme la meilleure proportion et qui a été toujours suivi.

sur la place, et qui rentre absolument dans le genre de ceux de Pestum. On a dessiné au-dessus la forme et le profil de la cimaise, qui terminait sans doute le dessus de la corniche. Elle est en briques ou en terre cuite, et c'était par les mascarons que les eaux devaient s'écouler.

En dehors du temple, et à la position marquée sur le plan, il y avait un autre banc circulaire appelé *sedile*, de la même forme et de la même dimension que les deux qui ont été trouvés à la porte de la ville. Il serait intéressant de connaître l'utilité de ces sédiles, d'un usage certainement public. Quelques personnes ont prétendu que c'était où se prononçaient les sentences de police; mais il est plus naturel de croire qu'ils étaient uniquement destinés pour asseoir et reposer les voyageurs et les étrangers.

Vue générale du camp ou quartier des soldats, à Pompéi, nº 191.

A peu de distance, et entre le temple grec qu'on vient de décrire et le petit temple d'Isis dont nous avons parlé, il y avait un édifice plus étendu, destiné certainement à servir de demeure aux soldats, et de place d'armes pour les exercices militaires des troupes romaines. Aussi lui a-t-on donné le nom de camp, ou quartier des soldats. Cet édifice, fort peu élevé, d'une construction d'ailleurs assez légère, a moins souffert des tremblemens de terre qui ont renversé Pompéi. L'expérience prouve que c'est en raison de la masse et de l'élévation de ces anciens monumens, qu'ils

ont été plus ou moins détruits; aussi verra-t-on que, dans la Sicile, les temples les plus gigantesques, et qui annonçaient par leur masse une plus grande solidité, ont été plus entièrement renversés.

La majeure partie des édifices qu'on a découverts à Pompéi, étant d'une très petite proportion et peu élevés, ont été beaucoup mieux conservés. Dans le monument qui nous occupe, on a trouvé tous les murs presque entiers, et la plupart des colonnes encore sur pied.

Le camp des soldats avait, ainsi qu'on peut le voir par le plan géométral, planche 192, la forme d'un carré long entouré de colonnes et d'une galerie couverte. Cette galerie communiquait à de petites chambres qui existaient tout autour, et qui étaient sans doute le logement des soldats. La longueur de la cour, ou place d'armes, a vingt-trois toises un pied dix pouces, sur dix-sept toises un pied cinq pouces de largeur; mesure prise au devant des colonnes et dans l'intérieur de la cour.

Les colonnes d'ordre dorique, et sans base, ont onze pieds de hauteur, sur dix-neuf pouces de diamètre; et la galerie, entre les colonnes et le mur, a treize pieds sept pouces de largeur : elle servait de promenoir tout à l'entour, et de péristyle à chaque case qui, à ce qu'on croit, contenait le logement de quatre soldats; opinion

fondée sur ce qu'on a trouvé quatre armures dans chaque chambre.

Ces chambres étaient de grandeur inégale, mais toutes petites, revêtues en stuc, peintes en arabesques et pavées en mosaïque. Elles étaient fermées d'une porte à deux battans, qui s'ouvrait en poussant en dedans, à ce qu'on voit par le seuil; car il n'existe plus de linteaux antiques, ni de planchers.

Il y avait deux étages à ces logemens, et les cases du second étage se communiquaient par une petite galerie suspendue. On aperçoit même encore la marque des solives qui la formaient. Ces chambres ne recevaient de jour que par la porte, ou par une ouverture faite au-dessus; c'était la manière assez ordinaire dont les Romains éclairaient leurs maisons, les fenêtres paraissant très rares dans leurs constructions. Ce n'est pas cependant qu'ils manquassent de vitres, car on en a trouvé dans la maison de campagne dont nous avons parlé.

Cette vue a été prise par l'artiste, un peu à vol d'oiseau, de la partie élevée où passe le chemin qui conduit au temple d'Isis et au corps-de-garde. Voyez les lettres (A et C) du plan général des ruines de Pompéi, planche n° 193. Cet aspect, dessiné, comme on le voit, de la partie latérale du monument, donne une juste idée de la forme et de l'effet de ces excavations, dont les

détails sont plus intéressans que l'ensemble n'est agréable. Elle rend compte du site exactement, ainsi que de l'état de ces fouilles, et de la quantité de terre dont ces anciens édifices sont encore couverts en partie.

Les montagnes qu'on aperçoit dans le fond, sont celles de la branche de l'Apennin qui se termine à la pointe du cap Minerve.

Plan géométral du camp des soldats, à Pompéi, n° 192.

La planche n°s 192 et 193 réunit deux objets bien intéressans : l'un est la place du quartier des soldats, avec une partie du théâtre de Pompéi qui y communiquait. Et sur une plus petite échelle, dans la planche à droite, se trouvent réunis le quartier des soldats, le temple d'Isis, avec une grande partie des édifices de cette ancienne ville, afin qu'on puisse mieux se rendre compte de leur ensemble et de leur position relativement les uns aux autres.

Plan général des ruines de Pompei où se trouvent l'Amphithéâtre, le Camp des soldats, le temple d'Isis et l'ancien temple grec, n° 193.

En reprenant le premier de ces plans, et en partant de l'entrée par le côté qui touche au grand chemin, on compte treize cases, ou loges. Celle du milieu, marquée (A), était ouverte, et ne servait que de décoration. On y a trouvé deux trophées d'armes, qui sont conservés au Muséum de Portici. Leur grandeur, et l'embarras que devaient occasionner les casques qui entrent dans ces trophées, ont fait penser d'abord qu'ils n'étaient là que pour ornement; mais comme on y a encore trouvé des restes de l'étoffe et du drap

dont ils étaient doublés, on ne peut douter qu'on n'en ait fait usage.

Parmi les différentes armures antiques qui ont été trouvées dans ce quartier des soldats de Pompéi, Hamilton parle d'un casque sur lequel on voit gravée la prise de Troie, parfaitement représentée. Ces casques ressemblent assez à ceux qu'on portait dans nos anciennes armures, ayant des espèces de visières ou de grillages pour voir au travers. On a trouvé encore dans le même endroit une trompette de cuivre fort curieuse par la manière dont elle était construite. Il y avait six flûtes d'ivoire qui étaient jointes à la partie inférieure, et qui communiquaient à la même embouchure; ces flûtes n'étaient point percées de trous pour y mettre les doigts; mais, étant de différentes grosseurs, leurs différens sons, réunis avec celui de la trompette, devaient former un instrument militaire d'un grand éclat, quoique peut-être un peu monotone. On y voit encore une chaîne de bronze qui y est attachée, et qui devait servir sans doute pour la porter sur les épaules.

(BB) étaient de petites cases à peu près égales, fermant toutes de la même manière, par une porte à deux battans roulant sur deux gonds, comme il sera indiqué dans une autre planche de détails d'architecture, n° 200, lettre (C). Ces portes étaient encadrées dans des chambranles en

bois; ces cases, peintes, et pavées en mosaïque, revêtues en stuc, étaient aussi jolies que petites, aussi propres qu'incommodes, et ne recevaient de jour, comme on l'a dit plus haut, que par le dessus de la porte. Une galerie couverte, qui régnait autour de ces logemens, devait encore en arrêter la lumière. Mais, en observant toutes les constructions de Pompéi, il semble que les Romains habitaient de préférence les terrasses et les galeries, et ne se retiraient dans les chambres fermées que pour manger et dormir.

On ignore encore absolument la forme de leurs lits. On n'en a trouvé de vestiges dans aucune de ces chambres; ce qui pourrait faire croire que ces soldats ne s'y rassemblaient que pour les exercices, ou jeux gymnastiques. D'ailleurs tout ce qu'on y a trouvé d'armures semblait plutôt fait pour l'appareil d'un spectacle que pour la guerre; et cette grande arène carrée, longue, entourée d'une galerie, paraissait très propre à cet usage.

(CC) indiquent des pièces plus grandes. On croit que c'était le logement du commandant; et ce qui le fait penser, c'est qu'on a trouvé à peu de distance les squelettes de plusieurs esclaves, et d'un cheval chargé d'effets précieux, d'habits et d'étoffes qu'on enlevait sans doute, et qu'on cherchait à sauver. A deux chambres plus loin (D) était un péristyle décoré de colonnes,

avec un chapiteau très agréable, qu'on trouvera avec un fragment de corniche dans la même planche de fragmens d'architecture, n° 200, lettre (A).

Ce péristyle était sans doute une entrée latérale de l'édifice. Tout près de là est encore une seconde porte, par laquelle, en montant quatre marches, on arrive dans une autre enceinte qui était également entourée d'une galerie dont la couverture était soutenue par une colonnade, du même ordre ionique que la loge, ou péristyle, qui est à côté. A droite est l'entrée (E) d'un petit théâtre, qui devait avoir été couvert. On ne voit que l'extrémité des gradins qui y conduisaient, le reste étant encore comblé.

On a pensé que ce petit théâtre couvert devait être ce que les anciens appelaient *odeum*. Ces sortes de théâtres étaient destinés pour des exercices de chant et de déclamation, qui exigeaient par conséquent qu'ils fussent plus renfermés et moins étendus.

Sur un mur mitoyen de cet *odeum* et du grand théâtre qui terminait cet édifice, on a trouvé cette inscription :

C. QVINCTIVS. C. F. VAL

M. PORCIVS. M. F.

DVO VIR. DEC. DECR.

THEATRVM TECTVM.

FAC. LOCAV. IDEMQ. PROBAV.

Ce qui veut dire *Caius Quinctius, fils de Caius Valerius, et Marcus Porcius, fils de Marcus, tous deux Duumvirs, ont, en vertu du Décret des Décurions, donné le Prix du Théâtre couvert, et l'ont approuvé* (ou reçu l'ouvrage).

A l'autre extrémité, et à l'angle à gauche de l'entrée des soldats, sont cinq cases qu'on voit à découvert. On a trouvé dans celle marquée (O) un moulin à bras, dont on verra la figure et la coupe, n° 199, lettre (D).

A côté de cette pièce, il y en a une autre qu'on pense avoir servi de prison : on y mettait les soldats aux fers. Il paraît, par la forme de ces fers, que les prisonniers étaient seulement attachés par les pieds, qu'on tenait engagés dans une pièce de bois épaisse, recouverte de fer et arrêtée par de fortes chevilles. Mais ce qui devient une très forte preuve de ce sentiment, c'est qu'on y a trouvé plusieurs squelettes rangés à côté les uns des autres. Ces malheureux, oubliés dans l'épouvante et l'effroi universel, n'avaient pu se sauver comme les autres habitans.

Une remarque qu'Hamilton a faite à ce sujet, c'est qu'à toutes les têtes de ces soldats, ainsi que des autres squelettes trouvés à Pompéi, les dents sont d'une conservation singulière; ce qui semblerait provenir, à ce qu'il croit, de ce que les anciens ne connaissaient point

le sucre, et n'en faisaient par conséquent point d'usage.[1]

On ne peut douter, par les restes de tout cet édifice, qu'il n'ait fait partie, et servi de péristyle au théâtre de Pompéi, dont la totalité, quoique encore couvert dans la plus grande partie, en laisse cependant assez apercevoir pour qu'on ait pu en indiquer la forme et la situation sur ce plan.

Le *proscenium*, ou l'avant-scène, ainsi qu'on peut le voir par l'ouverture et l'excavation qu'on a faite à la lettre (Q), existe en grande partie, et paraît fort semblable, pour la forme, à celui d'Herculanum. (LL) était le corridor qui tournait tout autour, et où répondaient les vomitoires par où les spectateurs se rendaient au spectacle.

Pour assurer et indiquer ainsi la forme et l'étendue de ces monumens, il fallait, dans l'artiste qui en a dressé les plans, un coup d'œil bien exercé et bien intelligent pour les avoir saisis avec autant d'adresse, malgré toutes les difficultés, et la vigilance des gardes dont il était sans cesse entouré. Au reste, ces aperçus et ces vues, quoique rendus avec toute l'exactitude possible,

[1] *It is certain, that in these sculls, and in many others, that have been found at Pompei, the teed are remarkably sound; perhaps among the ancients, who did not make use of sugar, they might not be so subject to decay as ours.*

nous laissent encore à désirer de connaître dans toute leur étendue ces précieux restes de l'antiquité.

Vues prises dans l'intérieur de la fouille du camp des soldats, nos 194, 195 et 196.

Des vues plus détaillées, et prises de plus près dans l'intérieur même de ces fouilles, donneront encore mieux la forme et l'effet de cette colonnade, ou péristyle, qui était d'un ordre dorique, et sans base.

La première vue, gravée n° 194, est prise de l'entrée même du quartier des soldats, à la lettre (A) sur le plan géométral, n° 192, ou un peu plus loin, vers la lettre (B), à droite, afin de pouvoir découvrir le développement, et la suite entière de la colonnade, vue en perspective.

La seconde vue, qui est au-dessous, n° 195, a été prise de l'intérieur de la même galerie, à droite, un peu au-dessus de la lettre (C). On y voit, à droite, une partie du péristyle (D), qui était décoré d'un ordre ionique, dont il reste encore une colonne entière également sans base, ainsi que l'ordre dorique qui est vis-à-vis; et, dans le fond, on aperçoit les marches par où on allait, en détournant à droite, à l'*odeum*, ou petit théâtre couvert, ainsi qu'il est marqué sur le même plan, à la lettre (E).

La troisième vue de ce monument, planche n° 196, est prise du même point (C), et laisse apercevoir toute la colonnade du côté de l'entrée (A). Cette ouverture qu'on voit dans le

massif, a été faite pour s'assurer s'il n'y avait point de statues, ou d'autres monumens, au milieu de la colonnade : on n'y a rien trouvé.

Vue d'une petite maison bâtie sur les murs de Pompéi, n° 197.

La vue gravée au-dessous représente les ruines d'une petite maison, qui est bâtie à trois étages sur les murs mêmes de Pompéi. Il paraît, par les plans différens de chacun des édifices qui composaient cette ville, qu'elle avait été, en général, construite sur un terrain fort inégal.

Caveau découvert à Pompéi, n° 198.[1]

On pourrait penser aussi qu'elle avait pu être bâtie sur un ancien cratère de volcan, ou que son site avait quelque communication intérieure avec le Vésuve, puisque, dans un caveau qu'on a découvert sur une terrasse de cette petite maison, il existe encore une mofette assez suffocante pour qu'on n'y entre qu'avec précaution. C'est dans ce même lieu qu'on a trouvé un squelette étendu à côté d'une grande jatte, près d'un fourneau qui devait chauffer deux chambres de bains, et une troisième en forme de rotonde, qui ne recevait de jour que par le plancher.

La vue de ce lieu, également intéressant pour les naturalistes et les antiquaires, est attachante par son effet autant que par le sujet qu'elle représente; elle a été dessinée, d'après nature,

Temple de Vénus, n° 202.

[1] On a réuni sur la même planche une vue du TEMPLE DE VÉNUS, qui porte le n° 202, et dont on trouvera la description dans ce volume, chap. X, à la suite de celles des BAINS DE NÉRON et du TEMPLE DE MERCURE.

par un de nos artistes dont les moindres ouvrages portent toujours avec eux de l'intérêt et un grand caractère.

Près d'un grand vase, qui peut avoir trois pieds et demi de diamètre, et d'une cuve taillée, à ce qu'on pense, en forme de bain, était couché sur un monceau de cendre ce squelette, qu'on a reconnu pour être celui d'une femme. Tout fait présumer que cette infortunée a été l'une des victimes de l'éruption de 79, puisqu'elle a été conservée dans ce même lieu depuis ce temps. Elle a été trouvée dans la place où elle était alors, et dans l'attitude d'une personne tombée à la renverse, sans doute par quelque suffocation subite.

C'est, à ce que nous dit Hamilton, à sa sollicitation et par ses conseils, qu'on s'est déterminé à laisser ce squelette respectable dans le même endroit et dans la même position où il a été découvert. Conservé dans ce lieu, il y fait une impression infiniment attachante; transporté ailleurs, il n'est plus d'aucun intérêt. Il est bien malheureux qu'on n'ait pu faire la même réflexion avant de déplacer tant de richesses en inscriptions, en peintures, statues, colonnes, qui, dans le Muséum de Portici, ont toujours une valeur plus ou moins grande, mais qui, restées dans leurs mêmes places, devenaient d'un prix et d'une curiosité inestimable.

Cette vapeur méphitique existe encore dans ce lieu, et quelquefois même au point de n'y pouvoir entrer sans danger [1]. Cependant, dans de certains temps, elle y est moins sensible; et on peut remarquer à ce sujet, comme pour la Grotte du Chien, dont nous parlerons dans le chapitre suivant, que ces sortes d'émanations méphitiques éprouvent des variations qui dépendent ou de l'état de l'atmosphère, plus ou moins humide, ou de l'état même des volcans qui les avoisinent, et avec lesquels elles ont une communication.

Plan et élévation d'un angle de la colonnade du quartier des soldats, à Pompeï, n° 199.

L'intérêt qu'inspirent ces monumens antiques nous a engagé d'entrer dans tous les détails qui peuvent les concerner, afin de laisser le moins qu'il sera possible à désirer dans la description que nous en donnons à nos lecteurs.

Divers fragmens, et détails d'architecture de ce monument, n° 200.

Les deux planches indiquées en marge, nos 199 et 200, renferment des détails sur la construction de l'édifice dont on vient de voir des vues prises de différens côtés, et rendent compte de la forme première des colonnes qui le composaient, ainsi que des changemens qui y ont été faits dans le temps même.

[1] On nous a assuré qu'un malheureux cordelier qui y était descendu pour un besoin, sans en connaître le danger, en fit une expérience funeste. La vapeur était légère lorsque nous y entrâmes, et ne s'élevait qu'à un pied et demi de terre. J'éprouvai en me baissant qu'elle était âcre et suffocante.

La lettre (A), au bas de la planche à gauche, indique d'abord un conduit en pierre de taille qui était fait pour recevoir les eaux du toit de la galerie, et qui les conduisait à chaque angle du carré, dans une citerne, d'où on la tirait au besoin par de petites ouvertures, ou espèces de puits dans l'entre-deux des colonnes. Voyez la lettre (B) sur ce même plan, ainsi que l'élévation qui est au-dessus.

Dans cette élévation, on rend compte très exactement de la forme et des variétés de ces colonnes, ainsi que de la manière dont était construit l'entablement qu'elles supportaient. Il était fait en partie en bois, et le reste en briques, ainsi que l'indique la gravure. Cet entablement était terminé, dans toute sa longueur, par des fleurons, ou mascarons (F), tels qu'on en rencontre un très grand nombre dans les ruines de Pompeï, et c'est aussi ce qui a donné à l'artiste l'idée de terminer, par des ornemens de cette espèce, tous ces monumens antiques dans les rétablissemens qu'il en a faits.

A chaque angle il y avait une gouttière en forme de tête de lion (E).

Une singularité remarquable, c'est que cette galerie de colonnes, bâtie d'abord en pierres d'un ordre dorique antique, sans base, d'un style pur et d'un travail fini, avec des cannelures profondes d'une arête très vive, avait été recouverte

d'un stuc, qui avait non seulement amolli les formes, mais les avait même changées, comme on peut le voir aux lettres (EFD) dans la planche à droite, où ce changement est indiqué par des points sur la forme première. Ce changement, ainsi que l'enduit, peint alternativement en rouge, en jaune et en vert, enfin la cannelure amortie jusqu'à plus de la moitié de la hauteur de la colonne, annoncent un bien mauvais goût dans l'édile, ou proconsul, qui en était l'auteur, ou la barbarie des Romains, toutes les fois qu'ils s'écartaient des formes grecques. [1]

Au-dessus, à la lettre (A), est le développement du joli chapiteau, d'ordre ionique, qui décorait la loge, ou péristyle dont nous avons parlé à la planche n° 192, lettre (D), et qui était près du logement du commandant. C'est, comme nous l'avons dit, le même chapiteau dont était décorée la principale porte de Pompeï. (C et B) sont des profils de la corniche de ce péristyle.

On retrouve encore sur une de ces planches,

[1] On voit encore sur plusieurs de ces colonnes des noms de soldats écrits par eux avec la pointe d'un couteau ou avec leur épée, soit en grec, soit en latin. Et, dans quelques autres endroits, on aperçoit encore sur les murailles des traits de dessins grossièrement faits, mais où on peut distinguer qu'on a voulu représenter ou des lutteurs combattant, ou des soldats armés, et portant les mêmes armures et les mêmes casques qui ont été trouvés dans ce lieu.

à gauche, à la lettre (D), les figures et la forme du petit moulin à bras dont nous avons parlé, et qui a été trouvé dans la chambre lettre (O) du plan géométral, n° 192. Il est aussi simple que commode, et paraît entrer dans la forme et le genre de nos moulins à café. Il était fait d'une pierre rocailleuse, qui n'avait que le poids nécessaire pour fixer le grain, avant de le broyer et de le moudre. Un reste de soudure en plomb, incrusté dans le noyau du centre, pourrait faire croire qu'une pièce de bois, ou une barre de fer, ainsi qu'il est indiqué par la ligne ponctuée, fixait la base contre les deux planchers. Deux autres barres incrustées et chevillées dans la partie latérale, en rendaient la rotation et le mouvement très faciles. La hauteur de ce moulin portatif est de trois pieds sept pouces six lignes, et la largeur de vingt et un pouces.

Rétablissement du quartier des soldats, élevé conformément au plan géométral, n° 201.

Nous avons cru devoir terminer les descriptions très détaillées de ce monument par la représentation de ce qu'il pouvait être avant sa destruction, et de l'usage auquel il y a tout lieu de croire qu'il était employé.

On ne peut douter, ainsi que nous l'avons déjà dit, et qu'il est aisé de s'en assurer par l'inspection du plan géométral de cet édifice, qu'il ne fût destiné au logement et aux exercices militaires des troupes romaines; mais il devait en même temps servir de péristyle et d'entrée au grand

théâtre qui le terminait : aussi l'artiste a-t-il cherché à donner une idée de ce que pouvait être la ville de Pompéi dans ses plus beaux jours. En conséquence, il a choisi le moment où le préteur, principal personnage de Pompéi, traverse la place d'armes dans le plus grand appareil pour aller au théâtre, où tout le peuple est déjà rassemblé : il est entouré de licteurs; les troupes sont sous les armes, et lui rendent sur son passage les honneurs ordinaires.

Ce dessin est du plus grand intérêt, parce que tout y est exactement rendu. On y voit premièrement la grande cour, ou place d'armes du camp des soldats, entourée de la colonnade d'ordre dorique et de la galerie qui donnait entrée à toutes les cases ou logemens; ensuite la cour des deux théâtres, separée de la première par le péristyle de colonnes en face; enfin le derrière de l'avant-scène, ou proscenium du théâtre avec ses trois ouvertures, et l'amphithéâtre rempli de ses spectateurs.

D'un côté est également rétablie l'élévation de l'*odeum*, ou théâtre couvert, dont nous avons parlé; et, de l'autre, le temple grec, qui était, comme nous l'avons dit, sur une partie de la ville plus élevée; en face, et dans l'éloignement, le petit temple d'Isis, attenant au théâtre et derrière ce monument; enfin le Vésuve, si menaçant et si terrible. Ainsi, on peut dire que cette

gravure est un aspect général de toute cette partie de la ville de Pompéi.

Nous rappellerons cependant ce que nous avons dit à l'occasion du rétablissement du temple d'Isis, que la proportion des figures est également plus petite ici qu'elle ne devrait être; ce qui fait paraître le monument plus élevé et plus vaste qu'il n'est en effet.

La cour, ou place d'armes, a réellement vingt-trois toises de longueur, sur dix-sept de large; et les colonnes, dix pieds de hauteur. Par la grandeur des figures, elles pourraient être estimées à dix-huit environ. Cette licence, dont nous faisons l'aveu, tourne, dans les représentations que nous en donnons, au profit des amateurs et à la louange de l'artiste, qui, sans détruire les points principaux de vérité de ces monumens, les offre avec plus de majesté, d'intelligence et de goût.

CHAPITRE X.

DESCRIPTION DES CHAMPS PHLÉGRÉENS, PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUCCINCTE SUR L'ORIGINE ET LES CAUSES DES VOLCANS. — VUES DES MONUMENS ANTIQUES DE POUZZOL, BAYES, CUMES, BAULI ET MISÈNE.

Essai sur les causes et l'origine des volcans.

La description que nous avons faite du Vésuve dans notre premier volume, s'étant trouvée nécessairement un peu étendue, nous avons pensé devoir faire précéder celle que nous avons à faire des Champs Phlégréens, de quelques réflexions sur les causes et l'origine des volcans, dans lesquelles nous chercherons à présenter en peu de mots quelques unes des idées et des notions les plus admises par les physiciens sur ces grands phénomènes de la nature.

On sait que les Champs Phlégréens ne sont effectivement qu'un assemblage de volcans réunis, qui, de tous les temps et aux époques les plus reculées, ont fait éprouver à toute cette partie des environs de Naples autant et plus de révolutions que le Vésuve. Le pays lui-même, et tout son territoire, n'est, pour ainsi dire, qu'un amas,

qu'un composé de substances et de matières qui ont anciennement subi l'action des feux souterrains. Parmi les anciens cratères dont tout ce canton est hérissé, le volcan de la Solfaterra, qui est peut-être un des moins considérables, n'avait, du temps de Strabon, d'autre nom que celui de *Forum Vulcani*, parce qu'il est à croire que, du vivant de cet historien, ou long-temps avant lui, la Solfatérra avait été un des volcans les plus redoutables que l'on connût.[1]

Diodore de Sicile, en parlant de la plaine de Cumes et des volcans qui l'environnent, nous la dépeint ainsi : *Phlegreus quoque campus is locus appellatur a colle nimirum, qui Æthnæ instar siculæ, magnam vim ignis eructabat.* Cependant quelques auteurs ont pensé, et non sans vraisemblance, que la montagne indiquée par cet historien n'est autre que le Vésuve, et qu'on devait croire que le nom de Champs Phlégréens s'étendait à une grande partie de la Campanie, dans laquelle ce volcan aura toujours joué le premier rôle.

Mais cette opinion, fort indifférente en elle-même, n'est pas ce qui doit nous arrêter en ce moment. Ce dont nous allons nous occuper, c'est de savoir à quoi nous devons attribuer non

[1] Forum Vulcani *campus circumquaque inclusus superciliis ignitis, quæ passim tanquam a caminis incendium magno cum fremitu expirant.* (STRAB.)

seulement la cause et l'origine des volcans eux-mêmes, mais de ce qui en détermine les phénomènes et les effets les plus redoutables.

On n'attendra pas sans doute de nous que nous osions prononcer sur une question aussi difficile à résoudre, et sur laquelle, depuis qu'il y a des volcans et des physiciens, les sentimens et les avis ont été si partagés ; tout ce que nous pouvons faire, c'est de rendre compte de quelques unes des opinions connues, et de laisser choisir celle qui paraîtra la plus vraisemblable.

Rien n'est comparable à la fureur des volcans, puisqu'ils attaquent en même temps l'air, la terre et la mer, et portent partout l'effroi, la désolation et la mort. Voici d'abord le tableau que Buffon, ce peintre éloquent de la nature, fait de ces terribles soupiraux de notre globe dans sa *Théorie de la Terre* : « Les montagnes ar-
« dentes, dit-il, qu'on appelle volcans, renfer-
« ment dans leur sein le soufre, le bitume et les
« matières qui servent d'aliment à un feu sou-
« terrain, dont l'effet, plus violent que celui de
« la poudre ou du tonnerre, a de tout temps ef-
« frayé, étonné les hommes et désolé la terre.

« Un volcan est un canon d'un volume im-
« mense, dont l'ouverture a souvent plus d'une
« demi-lieue ; cette large bouche à feu vomit
« des torrens de fumée et de flammes, des fleuves
« de bitume, de soufre et de métal fondu, des

« nues de cendres et de pierres, et quelquefois « elle lance à plusieurs lieues de distance des « masses de rochers énormes, et que toutes les « forces humaines réunies ne pourraient pas « mettre en mouvement ; l'embrasement est si « terrible, et la quantité des matières ardentes, « fondues, calcinées, vitrifiées que la montagne « rejette est si abondante, qu'elles enterrent les « villes, les forêts, couvrent les campagnes de « cent et de deux cents pieds d'épaisseur, et for« ment quelquefois des collines et des montagnes « qui ne sont que des monceaux de ces matières « entassées.

« L'action de ce feu est si grande, la force de « l'explosion est si violente, qu'elle produit par « sa réaction des secousses assez fortes pour ébran« ler et faire trembler la terre, agiter la mer, « renverser les montagnes, détruire les villes et « les édifices les plus solides, à des distances même « très considérables.

« Ces effets, quoique naturels, ont été regar« dés long-temps comme des prodiges, et quoi« qu'on voie en petit des effets assez semblables à « ceux des volcans, LE GRAND, de quelque nature « qu'il soit, a si fort le droit de nous étonner, « que je ne suis pas surpris que quelques auteurs « aient pris ces montagnes pour les soupiraux « d'un *feu central*, et le peuple pour les bouches « de l'enfer. L'étonnement produit la crainte,

« et la crainte la superstition ; les habitans de « l'île d'Islande croient que les mugissemens de « leur volcan sont les cris des damnés, et que « ses éruptions sont les effets de la fureur et du « désespoir de ces malheureux.

« Tout cela n'est cependant que du bruit, du « feu et de la fumée ; il se trouve dans une mon« tagne des veines de soufre, de bitume et d'au« tres matières inflammables ; il s'y trouve en « même temps des minéraux, des pyrites, qui « peuvent fermenter, et qui fermentent en effet « toutes les fois qu'elles sont exposées à l'air ou « à l'humidité ; il s'en trouve ensemble une très « grande quantité : le feu s'y met, et cause une « explosion proportionnée à la quantité des ma« tières inflammables, et dont les effets sont aussi « plus ou moins grands dans la même propor« tion ; voilà ce que c'est qu'un volcan pour un « physicien. Il lui est facile d'imiter l'action de « ces feux souterrains, en mêlant ensemble une « certaine quantité de soufre et de limaille de fer « qu'on enterre à une certaine profondeur, et de « faire ainsi un petit volcan dont les effets sont « les mêmes, proportion gardée, que ceux des « grands ; car il s'enflamme par la seule fermenta« tion, il rejette les pierres et la terre dont il est « couvert, et il produit de la fumée, de la flamme « et des explosions. »

Voilà en peu de mots, et dans ce tableau tracé

par Buffon, le résultat des principes de physique le plus universellement adoptés sur l'objet dont nous avons à nous occuper; mais nous serait-il permis de les étendre et de les développer un peu plus?

Dans un temps où la physique et toutes les connaissances humaines étaient encore dans l'enfance, il était sans doute difficile que les recherches qu'on faisait alors ne portassent sur des conjectures chimériques et dénuées de toute vraisemblance. Le feu fut effectivement regardé long-temps comme étant le seul et le principal agent de tant de phénomènes effrayans.

La terre paraissant ébranlée jusque dans son centre même, on supposa que notre globe renfermait dans son sein un amas immense de feu, toujours en action : c'est là ce que le plus grand nombre des physiciens désignaient alors par *feu central*. Ce sentiment fut regardé comme le plus propre à rendre raison des effets incroyables des volcans. Il n'est pas douteux que le feu n'ait la plus grande part à ces phénomènes; mais est-il nécessaire pour en trouver la cause de recourir à des hypothèses idéales et chimériques, et de supposer un amas de feu dans le centre de la terre, où jamais l'œil humain ne pourra pénétrer? Pour peu qu'on ait observé la nature et la structure de notre globe, on s'apercevra que, sans descendre à des profondeurs impénétrables

aux hommes, on rencontre en plusieurs endroits des amas de matières combustibles et assez agissantes pour produire tous les effets que nous avons indiqués.

On sera convaincu de cette vérité, si on veut surtout faire attention aux couches immenses de charbon de terre, aux amas de bitume, de tourbes, de soufre, d'alun, de pyrites, etc., qui se trouvent enfouis dans l'intérieur de notre globe. Toutes ces matières sont propres à exciter des embrasemens, et à leur servir d'aliment lorsqu'ils ont été une fois excités. En effet, l'expérience nous apprend que les substances bitumineuses qui se rencontrent dans les mines d'alun et de charbon de terre, après avoir été entassées et exposées pendant quelque temps au soleil et à la pluie, prennent feu d'elles-mêmes, et répandent une véritable flamme. Ces phénomènes sont les mêmes que ceux que la chimie nous présente dans les inflammations des huiles par les acides et dans les pyrophores [1]. D'ailleurs nous savons que les souterrains des mines sont souvent remplis de vapeurs qui prennent très aisément feu, et qui

[1] On donne le nom de *pyrophores* à plusieurs substances qui, par un procédé chimique, sont douées de la faculté de s'incendier spontanément à l'air, et de devenir un charbon embrasé. Le chimiste Homberg dut au hasard l'invention du pyrophore, et, depuis lui, plusieurs chimistes en ont produit avec différentes préparations. Le foie de soufre, uni avec le

produisent alors des effets aussi violens que ceux du tonnerre.

Quelques unes de ces vapeurs, pour s'enflammer d'elles-mêmes, n'ont besoin que d'en rencontrer d'autres, ou même de se mêler avec l'air pur qu'elles mettent en expansion; et de cette manière elles peuvent produire une espèce de tonnerre souterrain. Ces vapeurs sont produites surtout par les pyrites qui se décomposent; on sait que ces substances minérales se trouvent en très grande abondance dans toutes les parties de la terre. On en distingue de différentes sortes, suivant la quantité et l'espèce de métal qu'elles renferment; il y a des pyrites cuivreuses, martiales, sulfureuses, etc. Cette dernière classe surtout est abondamment répandue dans les entrailles de la terre, et on la regarde, avec raison, comme une des causes premières des feux souterrains, ainsi que l'origine des eaux chaudes ou thermales. Ces pyrites sulfureuses se décomposent par le contact de l'air, s'enflamment, et il est aisé de concevoir qu'étant en prodigieuse abondance dans l'intérieur de certaines montagnes, elles y produisent, par leur inflammation et la résistance qu'elles éprouvent, des détonations et des explosions dont il résulte des tremblemens de terre ou d'autres effets pareils.

charbon et de la limaille de fer, ou bien de l'alun et du soufre préparés, et unis en de certaines doses, forment les pyrophores les plus connus; mais la chimie en produit de différentes espèces.

De quelque façon que les embrasemens se produisent dans le sein de la terre, ils ont un besoin indispensable de l'air; le feu ne peut point s'exciter sans le contact de l'air, ce principe si actif et si universellement répandu dans toute la nature. Or, on ne peut nier que la terre ne renferme une quantité d'air très considérable; ce fluide y pénètre par les fentes dont elle est traversée, il est contenu dans les grottes et les cavités dont elle est remplie; les ouvriers des mines, en frappant et en perçant les roches avec leurs outils, l'entendent quelquefois sortir avec un violent sifflement, et il éteint souvent les lampes qui les éclairent.

On ne peut donc douter que la terre ne contienne une quantité d'air assez grande pour que les matières susceptibles de s'enflammer puissent prendre feu; ce même air qui est entré peu à peu, étant mis en expansion, et les écroulemens des terres empêchant qu'il trouve des issues, alors, aidé de l'action du feu qu'il a allumé, il fait effort en tous sens pour s'ouvrir un passage, et ses efforts sont proportionnés à la quantité des matières embrasées, au volume d'air qui a été dilaté et à la résistance que lui opposent les roches qui l'environnent. Personne n'ignore les effets prodigieux que l'air peut produire lorsqu'il

est dans cet état; il est aisé de concevoir que ces mêmes effets doivent s'opérer nécessairement dans l'intérieur de la terre.

A l'égard de l'eau, toutes les observations prouvent que la terre en contient une quantité considérable; plus on s'enfonce dans les souterrains des mines, plus on en rencontre, et souvent on est forcé, par cette raison, d'abandonner des travaux qui promettaient les plus grands avantages. Les ouvriers des mines, en perçant des rochers, en sont quelquefois noyés.

Il est donc certain que l'eau contenue dans les profondeurs du globe peut encore contribuer de plusieurs manières aux tremblemens de terre, et déterminer peut-être avec plus de violence qu'aucune autre cause les effets les plus terribles des volcans. Nous savons que l'action du feu réduit l'eau en vapeurs, et, pour peu qu'on ait de connaissances en physique, on saura que rien n'approche de la force irrésistible de ces vapeurs mises en expansion, lorsqu'elles n'ont point d'issue. Plusieurs expériences en fournissent des preuves convaincantes; on peut donc concevoir que l'eau, réduite en vapeurs par la chaleur dans les cavités de la terre, fait effort pour sortir lorsqu'elle ne trouve aucun passage pour s'échapper; elle soulève les rochers qui l'environnent, et par là produit des ébranlemens violens, et qui se font sentir à des distances incroyables.

Ces effets seront encore bien plus terribles lorsque l'eau viendra à tomber tout d'un coup dans un amas de matières embrasées; c'est même alors, suivant les apparences, ce qui détermine et produit le moment de l'éruption. Pour se convaincre de cette vérité, on n'a qu'à faire attention à ce qui arrive lorsqu'on laisse imprudemment tomber une goutte d'eau sur un métal qui est entré parfaitement en fusion; on verra qu'elle est capable de tout renverser et de mettre la vie des ouvriers dans le plus grand danger. Mais la quantité d'eau et d'air qui se dilate dans ces expériences, est infiniment petite en comparaison du volume immense d'eau et de vapeurs qui se trouve dans le bassin embrasé des volcans. Si l'eau ou quelque autre corps froid vient à condenser l'air et les vapeurs raréfiées, il se forme un vide, et le poids de l'atmosphère fait monter la matière enflammée, tandis que l'air que ces matières renferment se dilate et facilite leur élévation.

Tant que l'air et les vapeurs trouvent du jour, ils ne causent aucun dégât; de là vient que les éruptions qui se font au sommet du volcan où le passage est déjà formé, ne sont pas dangereuses; mais quand les vapeurs et l'air raréfiés ne peuvent arriver à leur conduit ordinaire, ils se font jour avec fracas; c'est alors ce qui produit les grands phénomènes, les tremblemens de terre,

et ce mugissement sourd et profond, ou le tonnerre souterrain qu'on entend, quand il se prépare un incendie.

D'après tous les faits dont nous venons de parler, nous voyons que ces ravages causés par les volcans sont dus, en premier lieu, à des embrasemens formés parmi les amas des matières combustibles qui existent dans les entrailles de la terre; secondement, que ces incendies souterrains sont ensuite excités par l'air qui y est renfermé en grande abondance; qu'en troisième lieu, la force en est encore redoublée par la présence et l'arrivée subite de l'eau, soit qu'elle soit produite par des amas de pluies qui se seront fait jour dans l'intérieur des montagnes, ou qu'elle y vienne de la mer.

Nous voyons effectivement que presque tous les volcans sont situés dans des îles ou sur le bord de la mer, nous savons même qu'un grand nombre existent au milieu de ces eaux, et s'y sont formés de différens côtés et à différentes époques; mais, pour l'ordinaire, l'action de ces espèces de volcans, quoique prodigieuse d'abord, n'est que momentanée, parce qu'il est vraisemblable que les eaux de la mer s'y introduisent en si grande quantité, qu'elles en doivent plus tôt causer l'extinction. Cependant il en existe encore un ou deux près de la Sicile, surtout le volcan de Stromboli, qui est toujours d'une grande activité,

et depuis bien des siècles; mais ceux des îles qui l'avoisinent sont éteints.

Une réflexion certaine, et qui est une suite naturelle de tout ce que nous venons d'examiner, c'est qu'on doit regarder ces volcans si formidables et dont le voisinage cause souvent tant de désastres, comme le moyen le plus sûr que l'auteur de la nature ait pu former pour nous préserver de malheurs beaucoup plus terribles encore. On peut dire, avec raison, que si le Vésuve n'existait pas, si à de certaines périodes il ne vomissait des fleuves de lave et de bitume bien redoutables, il est vrai, pour les lieux mêmes qu'ils menacent et qu'ils détruisent à jamais, le royaume de Naples et l'Italie entière n'existeraient peut-être plus depuis long-temps.

On ne saurait disconvenir que, parmi tous les fléaux et les malheurs auxquels notre globe est exposé, les tremblemens de terre ne soient infiniment plus à craindre que l'éruption et les fureurs d'un volcan, parce que, quelque terribles qu'ils soient, ils ne regardent qu'un seul canton, un seul pays, au lieu que l'effet des grands tremblemens de terre se répand infiniment plus au loin. On peut même les regarder comme la cause certaine des grands changemens et des grandes révolutions arrivées sur le globe.

Nous avons vu de quels effets prodigieux sont capables l'air, l'eau et le feu réunis ensemble,

ces agens si puissans de la nature, toujours existans, toujours en action dans les entrailles de la terre, l'air surtout quand il ne trouve aucune issue, et qu'il est contraint de briser tous les obstacles qui s'opposent à lui et à la nécessité de se mettre en équilibre avec l'air de l'atmosphère. L'art humain ne saurait parer à ces foudres menaçantes; il ne peut éventer des mines si profondément creusées dans la terre, et d'une si grande étendue. Le seul remède que la philosophie a observé, mais qu'elle ne saurait fournir, c'est l'éruption d'un volcan, ou d'une bouche toujours ouverte, qui, exhalant par des canaux l'air qui sort par détonation avec les matières bitumineuses, empêche qu'il n'exerce toute sa force élastique contre la surface de la terre de la même manière que la poudre à canon agit dans une mine creusée sous un bastion.

Quelques physiciens ont attribué entièrement à l'électricité l'origine des volcans, et la regardent comme étant seule la cause et la base de tous leurs phénomènes. Il est certain que le feu des volcans a une grande analogie avec le feu électrique; que, dans presque toutes les éruptions un peu considérables, on a vu sur le sommet du Vésuve, et même au-dessus des torrens de lave, des éclairs serpentant, qui sont ordinairement accompagnés d'une explosion, comme celle du tonnerre. Mais s'il y a des rapports entre les

effets de l'électricité et ceux des volcans, ne pourrait-on pas présumer, au contraire, que les uns sont plutôt une suite des autres, et qu'on ne doit regarder l'électricité que comme le résultat des effets produits par l'embrasement de ces amas immenses de pyrites sulfureuses contenues dans le sein de la terre. [1]

[1] Nous croyons ne pouvoir mieux faire que d'insérer ici l'extrait d'une lettre écrite sur les volcans par le docteur Demeste, dans laquelle il nous paraît expliquer parfaitement non seulement ce qui, dans les grandes éruptions, tient sans doute beaucoup aux effets électriques, mais où il rend en même temps et décrit, d'une manière claire et précise, les opérations de la nature dans une de ses plus imposantes révolutions : « Je suis persuadé, dit le docteur, que l'électricité « concourt à produire quelques effets volcaniques, tels que « les éclairs et les terribles coups de tonnerre qui accompa- « gnent les éruptions des volcans ; mais je suis très éloigné de « croire que le fluide électrique soit le principal agent que la « nature emploie pour produire des volcans. Je les considère, « au contraire, comme un des résultats des effets produits « par l'embrasement des masses pyritoso-bitumineuses, si « abondantes, si communes et si multipliées dans les entrailles « de la terre. On rencontre des lits prodigieux de ces sub- « stances à des profondeurs plus ou moins considérables, « comme on peut s'en convaincre en examinant les matériaux « que l'on rejette dans l'exploitation des mines de charbon de « terre, qui souvent sont très profondes.

« Lors donc qu'une masse pyriteuse, entremêlée de matières « bitumineuses, entre en fermentation par le concours de l'air « et de l'eau qui se sont introduits dans ces cavités souter- « raines, il se produit une chaleur assez considérable pour « volatiliser la partie la plus ténue des molécules d'huile bitu-

Jusqu'ici, nous n'avons parlé que des effets mêmes des volcans, de ce qui peut être la cause de leurs phénomènes, et les rendre plus ou moins formidables : mais cette cause physique, cette origine des éruptions dans les volcans existant depuis des siècles, n'est autre chose que celle-là

« mineuse. Cette volatilisation produit de l'air inflammable « ou de l'air phlogistiqué, c'est-à-dire du phosphore fluide et « volatil, plus ou moins inflammable, insensiblement la masse « des pyrites s'échauffe de plus en plus, et acquiert enfin « assez de chaleur pour enflammer cette vapeur phosphorique, « dite *air inflammable* : ce qui occasionne une explosion plus « ou moins considérable.

« Ces masses pyriteuses ne sont pas plus tôt enflammées, que « la chaleur et le feu font des progrès rapides, pour peu qu'ils « soient aidés du concours de l'air. Les phénomènes que je « viens de décrire continuent, et se répètent par intervalles; « ce qui produit ce bruit sourd et ces explosions périodiques « qui se font entendre dans le voisinage de tous les volcans.

« Une fois que la décomposition des bancs pyriteux est par- « venue au point que nous venons de supposer, si de nou- « velle eau s'introduit dans ces antres souterrains, il doit s'y « engendrer une très grande quantité d'air; car cette eau se « combinant avec les molécules ignées, se réduit en vapeurs, « lesquelles ne sont autre chose qu'un air très raréfié, qui, « circulant dans ces souterrains, y produit des vents plus ou « moins impétueux, et les mugissemens qu'on entend lors- « qu'on approche des volcans. Les sifflemens qui s'y font en- « tendre paraissent aussi dériver de la même cause, c'est-à- « dire du contact subit d'une masse d'eau avec des matières « embrasées.

« Si ces mêmes causes et ces mêmes effets continuent, « s'ils augmentent et se concentrent, la chaleur qui en résulte « acquiert de nouvelles forces; elle agit sur les matières qui

même qui les a produites, et peut les faire naître à nos yeux. C'est ainsi qu'à diverses époques, et dans différens pays, elle a donné naissance à tous les volcans qui existent, soit sur la terre, soit au milieu des mers. En 1534, près de Pouz-

« sont à sa portée, les brûle, les calcine, et quelquefois les « vitrifie. L'air inflammable, ou le phosphore fluide et volatil « qui se développe dans ces circonstances, s'unissant à l'im- « mense quantité d'air atmosphérique produite par l'eau ré- « duite en vapeurs, s'enflamme, et cause non seulement des « mugissemens sourds et violens dans l'intérieur du volcan, « mais encore agissant sur toutes les matières qui l'environ- « nent, de même que l'air qui résulte de la déflagration de la « poudre à canon, il chasse au loin tout ce qui ne lui oppose « pas une résistance invincible, et sort enfin par le cratère de « ces antres volcaniques, sous la forme d'une vapeur plus ou « moins dense ou aqueuse, souvent accompagnée de flammes, « de masses brûlantes que la percussion violente de cette « grande quantité d'air subitement produite entraîne hors du « volcan, élève dans les airs, et porte souvent à des distances « très considérables.

« Enfin, lorsque ces causes, toujours agissantes, quoique « assoupies en apparence, ont lentement accumulé les maté- « riaux d'une nouvelle éruption, elles se réveillent tout-à- « coup, et produisent ces explosions terribles, et ces éruptions « inconcevables et variées dont les environs de Naples éprou- « vent si fréquemment les funestes effets.

« Les frottemens qui existent alors entre les différentes ma- « tières qui sont en activité dans ces antres souterrains, don- « nent naissance à des effets électriques; quelques unes de ces « matières se surchargent de fluide électrique, tandis que d'au- « tres en sont privées. Viennent-elles à se toucher, il en résulte « des étincelles fulminantes, des éclairs, et même du ton- « nerre. »

zol, le volcan de Monte Nuovo, dont nous allons prochainement nous occuper, en a été un exemple frappant.

Du temps de Sénèque, l'île Thera, aujourd'hui l'île de Santorin, dans l'Archipel, qui a douze lieues de circuit, s'est élevée du fond de la mer par la violence d'un volcan. Plusieurs îles, dans cette partie de l'Archipel, doivent indubitablement leur naissance à la même cause, en différens temps; et le 23 mai 1707, à peu de distance de Santorin, et entre deux îles qu'on appelle la *Grande* et la *Petite Cameni*, parut le commencement d'une nouvelle île qui sortait du fond des abimes. Pendant deux mois, les eaux de la mer, dans tous les environs, paraissaient bouillantes, et les poissons allaient mourir sur les rivages voisins. Enfin, ce temps expiré, après des torrens de fumée et de flamme qu'on voyait sortir du milieu de la mer, il s'éleva tout à coup une pluie de pierres embrasées, et on vit paraître une longue suite de rochers noirs et calcinés, qui forment aujourd'hui une nouvelle île, de la longueur d'une demi-lieue environ.

Pline fait une énumération d'îles qui étaient connues de son temps pour s'être élevées ainsi au-dessus des eaux. Toutes les îles de Lipari, auprès de la Sicile, sont autant de volcans; nous savons, de plus, que les anciens n'en comptaient que sept, et nous en connaissons onze.

Nous ne pouvons douter qu'il n'en ait été de même de la manière dont se sont formées toutes les montagnes *ignivomes* qu'on connaît dans les différentes parties du monde, soit que leurs feux aient été depuis long-temps éteints, comme la plus grande partie des volcans des Champs Phlégréens, soit qu'ils aient encore l'activité de ceux du mont Vésuve, l'Etna, le mont Hécla en Islande, etc. Mais l'antiquité de ces événemens, plus ou moins reculée, en a entièrement effacé le souvenir de la mémoire des hommes.

Nous avons vu, en parlant du Vésuve, et de la quantité de couches de laves et de terres végétales qu'on avait distinguée en creusant dans ses environs, quelle devait être l'ancienneté de ce volcan, puisque le sol même d'Herculanum était un terrain volcanique, et que cette ancienne ville, ainsi que Pompéi, était elle-même pavée de laves, comme l'est aujourd'hui la ville de Naples.

Nous verrons dans peu, en parlant de l'Etna, que son antiquité est peut-être bien plus reculée encore, puisque, par le nombre des couches de laves qu'on aperçoit dans quelques endroits autour de cet antique et formidable volcan, on a calculé que la plus basse de ses laves devait avoir quatorze mille années.

A l'inspection seule de la carte des Champs Phlégréens, il est aisé de voir que toute cette partie des

Carte du golfe de Pouzzol et des Champs Phlégréens, n° 203.

environs de Naples n'est qu'un produit des feux souterrains, un amas ou un assemblage de volcans les uns à côté des autres. Ce pays, un des plus curieux à parcourir, et un des plus extraordinaires qu'il y ait peut-être dans l'univers, a été célèbre dans tous les temps et aux époques les plus éloignées, par ses phénomènes effrayans et ses fréquentes révolutions. Aussi les plus anciens peuples ne l'ont-ils appelé et ne le connaissent-ils que sous le nom de *Champs de Feu* (*Campi Phlegrei*). Nous croyons que la carte que nous en présentons à nos lecteurs, et de la fidélité de laquelle nous pouvons répondre, est faite pour leur en donner une idée et une connaissance aussi exacte qu'il était possible de le désirer.

Il semble que les eaux, le feu, les hommes, l'art et la nature qui se sont disputé l'empire de ce recoin de la terre, l'aient alternativement occupé, dévasté, embelli, bouleversé, pour ne changer en lui que son genre de beauté, et ajouter à l'intérêt de sa curiosité. Occupé successivement par les peuples les plus industrieux et les plus puissans de l'univers, les Grecs et les Romains; bouleversé par les tremblemens de terre, enfoui sous les cendres des volcans, portant enfin l'empreinte de tant de formes différentes, il est devenu et sera toujours l'école des arts, le laboratoire des physiciens, et le médailler de l'histoire.

Ce qu'on a découvert de monumens, tant à Pouzzol que dans ses environs, et les ruines nombreuses qui y subsistent, quoique délabrées, suffisent pour indiquer qu'on y trouverait indubitablement encore ce que l'art a jamais créé de plus parfait, si le gouvernement de Naples, par des raisons ou par une indifférence qu'on ne peut concevoir, non seulement ne négligeait d'y ordonner des fouilles, mais même n'empêchait les amateurs de l'antiquité d'en entreprendre.

Malgré toutes les révolutions effrayantes auxquelles ce pays a été exposé de tous les temps, et ce que l'opinion, ou les superstitions les plus anciennes, et par conséquent les plus respectées, ont pu y ajouter d'imposant, nous ne pouvons douter que les Romains, maîtres du monde, ne l'aient cependant choisi de préférence pour le lieu de leurs délices, et que la beauté et la douceur de son climat ne l'aient emporté sur les craintes qu'on devait avoir de l'habiter.

Les poètes [1], les orateurs le célébraient à l'envi;

[1] *Littus beatæ Veneris aureum*
Bayas, superbæ blanda dona naturæ
Ut mille laudem, Flacce, versibus Bayas;
Laudabo digne non satis tamen, Bayas.
(Martial., Lib. XI, 81.)

Nullus in orbe locus Baïis prælucet amœnis.
(Hor., Lib. I, p. 1.)

Hic ver assiduum, atque alienis mensibus æstas.
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbos
(Virg., Georg. II.)

les plus grands personnages de la république et de l'empire romain y avaient fait construire les plus belles habitations; plusieurs, tels que Lucullus, en avaient jusqu'à trois, situées de différens côtés. Cicéron lui-même se laissa séduire par les charmes de ce climat enchanteur, et nous apprenons, dans ses *Lettres à Atticus*, qu'il y possédait deux maisons de campagne, l'une sur le bord de la mer, entre Pouzzol et le lac Lucrin, et l'autre du côté de Cumes. Il allait souvent de l'une à l'autre, et les appelait ses États de Cumes et de Pouzzol, *Puteolana et Cumana regna*.

Le grave Sénèque, en parlant des maisons célèbres que César, Pompée, Marius avaient fait construire entre le lac Averne et les bains de Néron, dit qu'elles y existaient avant que Bayes fût devenu un séjour de débauches qu'il ne pouvait habiter.[1]

Qu'il est loin actuellement ce pays de ressembler à ce qu'il était alors! quoiqu'aux portes de Naples, il est aujourd'hui, à l'exception de Pouzzol, presque entièrement inhabité. L'abandon dans lequel on le laisse en a même rendu l'air

[1] *Postero die quam attigeram reliqui, locum ob hoc devitandum, cum habeat quasdam naturales dotes quia sibi illum celebrandum luxuria desumpsit. Diversorium vitiorum esse cœperunt: illic sibi plurimum luxuria permittit, illic tanquam aliqua licentia debeatur loco, magis solvitur.*

comme empesté, et le séjour de Bayes, autrefois tant vanté et si recherché, est aujourd'hui si malsain, que, dans les chaleurs de l'été, on est obligé de changer souvent la petite garnison d'un faible château qu'on y entretient à peine, et que des étrangers n'oseraient y coucher dans cette saison.

La carte que nous présentons à nos lecteurs, leur fera connaître parfaitement cet intéressant pays. Nous le parcourrons d'abord rapidement avec eux pour en avoir une première idée, puisque nous y devons revenir ensuite avec plus de détail, en examinant ses différentes vues, ainsi que les monumens antiques qui y subsistent encore.

Nous y entrons d'abord par une longue et immense voûte, anciennement taillée dans la montagne de Pausilippe, dont nous avons donné les vues et la description; elle se trouve indiquée sur notre carte au n° 13. Suivant ensuite toute la côte, et gagnant l'extrémité du cap de Pausilippe, nous rencontrerons un grand nombre de débris et de constructions antiques, parmi lesquelles était, à ce qu'on croit, une maison superbe bâtie par Lucullus. C'est, comme nous l'avons dit, ce qu'on appelle, mais à tort, les *Écoles de Virgile*, dont on trouvera la vue au n° 205.

De là, en passant par le golfe de Mare Piano,

gravé n° 204, nous irons voir des carrières pittoresques et effrayantes de laves, d'où l'on retire ce ciment précieux de terre volcanique, auquel on donne le nom de *pozzolane*. Elles sont gravées au n° 206. Nous laisserons à gauche la petite île de Nisita, dont la forme annonce visiblement un ancien volcan. On ne peut douter que ce ne soit la moitié d'un cratère, qui forme aujourd'hui un petit port, appelé *Porto Pavone*, et que l'autre moitié n'ait été emportée par quelque tremblement de terre, ou par la violence des flots.

Nous suivrons sur la mer toute la côte, et nous irons gagner la petite ville de Pouzzol, pour y retrouver ses principaux monumens, tels que le temple de Sérapis, dont nous allons donner le plan et des vues, son amphithéâtre, les restes du temple de Neptune, le piédestal d'une statue élevée à Tibère, qu'on voit dans la place publique de cette ville; de là nous monterons à la Solfaterra, et, passant par les sources d'eaux minérales de Pisciarelle, nous irons visiter le lac Agnano, et la Grotte du Chien.

Franchissant ensuite de volcans en volcans, nous passerons de l'Astruni à Monte Barbaro ou Monte Gauro, célèbre par ses vins excellens, souvent comparés aux vins de Falerne; nous nous arrêterons un instant sur le cratère de Monte Nuovo, et nous verrons de là les bords, jadis si révérés, du lac Averne; les ruines de l'antique ville de Cumes,

ainsi que cette Grotte de la Sibylle, décrite et rendue si redoutable dans la peinture que nous en a fait le plus éloquent des poètes de l'antiquité.

Continuant notre tournée le long du golfe, nous passerons par Bayes, et visiterons quelques débris de monumens informes, mais qui imposent encore par les noms seuls de leurs anciens maîtres. De Bayes, nous nous arrêterons un instant à Bauli, lieu que les attentats de Néron sur les jours de sa mère ont rendu célèbre, et après avoir traversé la délicieuse plaine des Champs-Élysées, nous finirons par nous arrêter sur le sommet du cap, ou promontoire de Misène, si connu autrefois par son port célèbre, ainsi que par les palais que les empereurs romains y avaient fait construire; on en voit encore des débris et des ruines, mais on les distingue à peine; il est difficile de s'en former une idée.

On sait que ce promontoire, qui s'appelait très anciennement le *cap Aérien*, a pris le nom de *Misène*, d'un des compagnons d'Énée, qui lui avait fait élever, selon Virgile, un tombeau dans ce lieu.

At pius Æneas, ingenti mole sepulchrum
Imponit, suaque arma viro, remumque, tubamque:
Monte sub aerio, qui nunc MISENUS *ab illo*
Dicitur, æternumque tenet per sæcula nomen
(*Æneid.*, VI.)

Golfe et village de Mare Piano, n° 204.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur cette intéressante partie des environs de Naples, et l'avoir, pour ainsi dire, parcourue à vol d'oiseau, afin d'en donner une première idée, nous allons visiter avec soin les lieux et les monumens qui mériteront le plus de curiosité et d'attention.

Lorsqu'on sort de Naples par le côté du couchant, et qu'on a doublé le cap et la montagne du Pausilippe, en suivant toujours la côte, on rencontre une anse, ou espèce de petit golfe, qui porte le nom de *Mare Piano*. C'est au fond de ce golfe qu'est situé un petit village du même nom, dont l'aspect est pittoresque, et qui devient d'autant plus intéressant à voir de près, qu'on y rencontre plusieurs vestiges d'antiquité; malheureusement ils sont tous dans un tel état de destruction, que nous n'avons pas cru devoir les reproduire dans notre Atlas.

Le seul débris qu'on peut distinguer, est un tronçon de colonne antique, en marbre cannelé, avec une base corinthienne; il se trouve devant une masse informe de briques, ou *mattoni;* car c'est ainsi qu'on appelle dans le pays ces restes de constructions anciennes, toutes faites en briques, et posées en losange les unes sur les autres. Celles-ci sont les débris d'un temple de la Fortune. On a placé une inscription sur les ruines de ce temple, comme on en grave une sur une

ancienne tombe pour avertir le voyageur qu'il foule aux pieds un héros.

On trouve aussi au haut du village, devant la porte de Villa Mazza, près de l'église, une autre inscription qui instruit les curieux que c'était dans cet endroit que Vedius Pollion, ami d'Auguste, avait sa maison de campagne. Cet homme, qu'une gourmandise effroyable rendait féroce, nourrissait, à ce que les historiens du temps racontent, des murènes, espèces d'anguilles du pays fort recherchées, et les engraissait du sang et de la chair des esclaves, qu'il faisait jeter vivans dans les piscines pour les moindres fautes. Ces piscines, ou viviers de Pollion, existent dans leur entier, et ont cinquante pieds de long sur dix-huit de large et vingt-quatre de profondeur. Elles sont bâties en mattoni, revêtues de pozzolane; ce qui prouve bien l'excellence de cet enduit, puisque l'eau se conserve encore dans trois de ces piscines, comme du temps de Pollion.

Rien n'étant de nature à nous arrêter davantage sur ces hauteurs de Mare Piano, il faut redescendre sur le bord de la mer.

En suivant le golfe de ce nom, on rencontre dans une seconde anse d'autres ruines considérables qu'on appelle dans le pays, les *Écoles de Virgile*, dénomination donnée, ainsi que beaucoup d'autres, par le peuple de Naples, sans nulle autre raison que la plus ignorante et la plus

Écoles de Virgile, n° 205.

déraisonnable superstition pour un nom depuis long-temps célèbre dans ce pays. Il est bien plus naturel de suivre l'opinion de ceux qui pensent que ce sont les débris de l'habitation célèbre qu'avait Lucullus près de Naples.

Soit que quelques tremblemens de terre aient renversé la plus grande partie de ces édifices, ou que les eaux de la mer s'en soient emparées, il est aisé de voir que ces ruines occupaient un espace de quatre à cinq cents toises. On aperçoit encore des conduits qui devaient servir à amener les eaux de la montagne, et qu'on distingue se prolongeant bien avant dans la mer, à travers de gros murs qui indiquent encore le plan de ces anciennes constructions.

Le site présente, d'une part, l'aspect du golfe de Naples, le Vésuve en face; d'un autre côté, les îles de Procida et d'Ischia; enfin, le cap de Misène, et la délicieuse côte de Bayes. On peut penser qu'une vue aussi riche et ornée de tant d'objets intéressans, avait pu engager Lucullus, le plus voluptueux et le plus opulent des Romains, à choisir ce lieu pour en faire sa maison de plaisance.

Vue d'une des principales carrières de Pozzolane, n° 206.

L'abondance des volcans, ou éteints ou en activité, dont est remplie cette partie du royaume de Naples que nous parcourons actuellement, y a rendu très commune cette production volcanique connue sous le nom de *pozzolane*; et nous

avons pensé qu'il était indispensable de représenter à nos lecteurs la vue d'un des principaux ateliers et d'une des carrières de cette espèce de pierre si utile, et dont on a fait dans tous les temps un si grand usage. Nous avons également fait graver la vue du chemin qui conduit à ces carrières, et qui offre un site agréable et pittoresque.

Vue d'un chemin qui conduit aux carrières de Pozzolane, n° 207.

Celle-ci, une des plus abondantes qu'il y ait aux environs de Naples, est placée sur le bord de la mer; elle a été produite par une lave d'une étendue considérable, que quelques personnes croient être sortie du volcan de la Solfaterra dans des temps inconnus. Voici la description que nous en donne notre voyageur.

« En sortant de Naples par la grotte de Pausilippe, et détournant à gauche, on arrive au « bord de la mer, qu'on côtoie ensuite pour se « rendre à Pouzzol par un chemin taillé dans « la lave de la Solfaterra; je n'avais pas encore « vu de lave de cette épaisseur; elle a dans des « parties plus de quatre-vingts pieds de hauteur « sur un quart de mille d'étendue. S'il faut juger « de l'éruption par cette masse, le Vésuve n'en « a jamais eu de pareille; peut-être aussi la partie où j'ai fait cette remarque était-elle un « vallon où s'est amassée et amoncelée la matière « avant de couler jusqu'à la mer.

« Une autre observation que je fis, c'est que

« dans la tranche de cette montagne, qui est per-
« pendiculaire depuis le sommet jusqu'au niveau
« de la mer, je ne trouvai que la marque d'une
« seule éruption, c'est-à-dire dans le fond ou à la
« base, plusieurs lits de cendres, de ponces, de
« terres volcanisées, et un amas de toutes les
« matières jetées avant l'écoulement de la lave;
« ensuite cette énorme lave, dont je viens de
« parler, recouverte de nouveau d'une cendre
« rouge, semblable au ciment pilé et calciné,
« qui est la pozzolane par excellence, si connue,
« et qui a donné le nom à toutes les terres vol-
« canisées dont on se sert si avantageusement
« pour construire dans l'eau et à l'air.

« C'est dans cet endroit que le roi de Naples
« emploie une partie de ses galériens à tirer la
« lave et la pozzolane, qu'on charge tout près de
« là sur des bâtimens, pour les conduire à leur
« destination. Une vue faite d'après nature, ren-
« dra compte de ce lieu, aussi intéressant pour
« l'histoire naturelle que pittoresque pour le
« site. »

Tout ce pays, autrefois appelé *Campi Phlegrei*, ou Champs de Feu, ne pouvait être mieux nommé, puisqu'il est en totalité, et dans l'espace de plus de trois lieues, un assemblage de cratères de volcans, tous éteints, à l'exception de la Solfaterra; encore ses feux sont-ils assoupis depuis des temps inconnus. Il n'est pas étonnant que cette

production de matières volcanisées, soit aussi abondante dans les environs de Pouzzol; et c'est, comme nous l'avons dit, la raison pour laquelle on lui a donné le nom de *pozzolane*.

Ce ciment, aux yeux du naturaliste, n'est autre chose qu'un mélange de scories volcaniques, plus ou moins friables, poreuses, ou calcinées, et passant à un état terreux par l'intermède des fumées acides sulfureuses : *Est genus pulveris*, écrivait Vitruve du temps d'Auguste, *quod efficit naturaliter res admirandas*. La qualité supérieure de ce ciment était tellement reconnue par les Romains, que Sénèque ne craignit pas de dire : *Puteolanus pulvis, si aquam attigit, saxum fit*.

Si le môle de Pouzzol, connu improprement sous le nom de *Pont de Caligula*, offre encore d'immenses restes, qui ont bravé la fureur des flots pendant une si longue suite de siècles, si la plupart des aquéducs, des réservoirs et superbes conserves d'eau qui décoraient les temples, les thermes et les palais dont était jonchée la Terre de Labour, ont pu résister à l'action des eaux et du temps, et se présentent encore aux regards du voyageur étonné dans un état de conservation parfaite, on ne peut douter que ce ne soit au ciment inaltérable qu'on y employait que ces monumens doivent leur solidité.[1]

[1] Les environs de Pouzzol ne sont pas le seul endroit d'où

Temple de Jupiter Serapis, à Pouzzol, n° 208.

L'intérêt, la curiosité que présente ce précieux monument, nous ont engagé à en donner plusieurs vues, prises sous différens aspects, ainsi qu'un plan géométral, et même un rétablissement. Les deux premières vues étant prises et dessinées sur les lieux, donnent une idée du délabrement de ce temple.

La vue n° 208 est l'entrée même de son enceinte ; c'est ainsi qu'il se présente en y arrivant. Ce paysage, orné et guirlandé par la nature, pourra plaire quelques momens, tant il est pittoresque et agréable ; mais quand on a fait quelques pas, et qu'on n'aperçoit plus que des restes informes d'un des plus beaux monumens qui aient existé, et, pour ainsi dire, que les bases des co-

l'on puisse retirer ce ciment précieux. Comme on ne peut douter que ce ne soit un produit volcanique, on en doit retrouver dans tous les lieux où il y a eu des volcans. Nous en avons plusieurs qui ont existé à des époques inconnues dans différentes parties de la France, et nommément en Auvergne, dans le Vélay et dans le Vivarais. Faujas de Saint-Fond a fait, en ce genre, une découverte très heureuse, puisqu'il a trouvé une montagne entière qui peut fournir une des mines les plus abondantes qu'on puisse désirer de cette terre volcanisée : il y en a même de plusieurs espèces, de grise, de rougeâtre, et tout-à-fait semblable à celle des environs de Pouzzol. Cette montagne, appelée *Chenavary*, est située dans le Vivarais, à peu de distance du Rhône. Plusieurs essais de cette terre volcanique, jointe avec de la chaux vive et du sable, ont eu le plus grand succès dans le pays même, étant employée pour former des terrasses à l'air, et différens ouvrages en ce genre.

lonnes, car les colonnes en ont été enlevées pour en orner un palais moderne, il est bien difficile de ne pas se livrer à des regrets, qui seront ressentis par tous les amateurs des arts et de l'antiquité.

Ruines du temple de Sérapis, n° 209.

La vue n° 209 est prise de l'intérieur même du temple : on n'aperçoit plus que la base, ou le stylobate, qui supportait ce petit temple circulaire, dans le milieu duquel devait être l'autel. Il était entouré d'une colonnade qui formait tout autour un carré régulier, ainsi qu'on va le voir au n° 7 du plan géométral.

Ces trois grandes colonnes, encore sur pied, sont les seules que leur grandeur et leurs proportions très élevées aient obligé de laisser en place, par la difficulté et l'embarras qu'on aurait éprouvé pour les transporter. On verra, par le plan, qu'il y en avait quatre sur la même ligne ; une d'elles a été renversée dans la destruction de ce monument. Pour donner une idée plus exacte à nos lecteurs, nous transcrirons ici une description extraite du journal de nos dessinateurs.

« En arrivant à Pouzzol, nous allâmes d'abord « au temple qu'on dit être celui de Sérapis, que « les uns donnent aux Romains, les autres aux « Grecs, et qui est digne de ces derniers par sa « beauté, et des premiers par sa magnificence. « S'il fait l'admiration des architectes, il n'est « pas un objet de moindre observation pour les

« naturalistes. Ce temple ne fut découvert que « sous le règne de Charles III, qui en fit faire « la fouille, et qui malheureusement n'a pas « pensé qu'en faisant enlever la plus grande partie « des marbres et des colonnes, il dénaturait le « plus beau monument qui nous ait été conservé « de l'antiquité.

« Trois colonnes d'une grande proportion, « encore sur pied, et qui saillaient hors de terre, « furent le premier indice d'un des monumens « les plus curieux et les plus riches qu'on ait « connus. Tout, jusqu'aux pavés du temple, était « revêtu du plus beau marbre. On y trouva des « colonnes d'environ cinquante pieds d'éléva- « tion, d'un seul morceau de marbre cipolin, « des corniches et des entablemens dont les orne- « mens et la sculpture sont recherchés avec un « soin et un goût qui devraient nous servir de « modèle pour colorer notre architecture.

« Des chambres, ou espèces de cellules, qui « devaient servir, suivant les apparences, à l'ha- « bitation des ministres du temple, formaient « une cour carrée; chacune de ces chambres « était revêtue de marbre. Dans un des angles, « il y en avait une plus grande, qui servait appa- « remment de purificatoire. Des bancs de mar- « bre, qui règnent au pourtour, sont percés « d'espace en espace dans la forme de nos bas- « sins de propreté, avec une seconde ouverture

« dans la partie du devant et sous chacun des « siéges. Sous la totalité de ces bancs ou siéges, « on voit un canal d'eau courante qui devait ser- « vir pour les ablutions.

« Au milieu de la cour, qui est carrée, et en- « tourée de colonnes du même marbre cipolin, « s'élevait une partie circulaire, ou rotonde à « jour, formée par seize colonnes de marbre afri « cain, devant chacune desquelles il y avait une « statue, dont les piédestaux sont encore en « place. Au milieu du pavé de cette rotonde, on « aperçoit un trou sur lequel il y a une rosette « de marbre percée à jour, par où vraisembla- « blement devait tomber le sang des victimes; « et vis-à-vis la première entrée, un péristyle « devant une grande ouverture qui m'a semblé « devoir être la véritable porte du sanctuaire.

« Une partie des chambres du pourtour est « encore pleine des cendres d'une éruption qui « a couvert ce temple. Le plan indique, par une « couleur plus chargée de noir, les parties de « ces chambres qui sont découvertes, le reste « n'étant point encore excavé.

« A l'examen des trois grandes colonnes qui « sont encore en place, on est bien étonné des « révolutions qu'a éprouvées le sol de ce temple, « et des variétés de son niveau. A juger de son « antiquité par l'histoire de l'art, on doit le don- « ner au deuxième siècle de l'ère vulgaire, au

« temps d'Adrien ou d'Antonin. Cet édifice, « bâti au-dessus du niveau de la mer, porte des « marques incontestables du long séjour qu'il a « fait ensuite sous les eaux, ses colonnes étant « forées de plusieurs trous, à la hauteur de dix « pieds au-dessus de leur base, par le coquillage « connu sous le nom de *datte marine*, ou *pho-* « *lade*, qui ne vit que dans l'eau de la mer, et se « loge toujours dans les pierres.

« Le travail de ce coquillage, poussé jusqu'à « la profondeur de quatre pouces dans la marbre « le plus dur, m'aurait paru inconcevable si je « ne l'y avais vu, si je ne l'en avais tiré, si je « n'avais retrouvé sa forme exactement incrus- « tée, sans pouvoir imaginer l'espèce d'instru- « ment animal assez incisif pour mordre sur une « matière aussi dure, ou quelle est la liqueur « assez dissolvante pour la décomposer au point « de lui en faciliter l'incision. Cette opération « peut donner une idée du temps qu'il a fallu à « cet insecte marin pour pénétrer à quatre pouces « de profondeur, et, par la même raison, du « séjour des eaux sur ce temple.

« On est tout aussi embarrassé de fixer l'épo- « que, et de trouver le cratère auquel on pour- « rait attribuer l'éruption qui l'a couvert des « cendres sous lesquelles il existait, et existe en- « core en partie, sans que l'histoire ait jamais « fait mention de ce volcan ni de cette éruption ;

« enfin on est encore plus dans le cas de s'éton- « ner, en réfléchissant que ce temple se trouve « maintenant à quinze pieds au-dessus du niveau « de la mer, tandis qu'elle couvre encore de sept « à huit pieds les ruines d'autres édifices bâtis « sous Auguste, sans qu'on puisse distinguer par « aucune rupture que ce lieu se soit particuliè- « rement affaissé et relevé. Dans quelle confusion « d'idées de tels phénomènes laissent l'esprit ! « quelles preuves de mouvemens et de balance- « mens dans cette portion de continent ! et quelle « preuve encore de la nuit de l'ignorance, et de « la barbarie dans laquelle ce pays a été aban- « donné pendant tant de siècles, puisqu'il man- « que d'annales sur de si grands événemens, qui « appartiennent également à l'historien, au na- « turaliste et à tout écrivain ! »

Plan géométral du temple de Sérapis, n° 210.

Rien n'est plus fait pour donner une idée juste de la magnificence de ce monument antique, que le plan géométral que nous avons cru devoir faire graver. On peut, par ce moyen, se rendre compte de la forme même de cet édifice, quoique, d'après l'examen des différentes proportions des colonnes qui se trouvent sur un même alignement, et telles que les bases qui sont encore en place ont pu l'indiquer, on puisse difficilement en concevoir l'élévation et l'arrangement.

Nous joindrons à ce plan, qui en a été levé

par un de nos meilleurs architectes, la description qu'il en a faite lui-même : « Le monument le « plus intéressant de Pouzzol est le temple de « Sérapis. Cet édifice devait être de la plus grande « magnificence, à en juger par les matières qui « y étaient employées, et par la beauté de la « sculpture qui en reste.

« Au milieu d'une cour carrée environnée « d'une colonnade, derrière laquelle étaient les « chambres des prêtres, s'élevait un temple cir« culaire porté sur un cercle de colonnes de deux « pieds six pouces de diamètre. Il était soutenu par « un *stylobate*, dans lequel étaient compris les de« grés pour monter au temple. Devant chaque « colonne était un piédestal destiné sans doute à « porter une statue, et, entre chaque piédestal, « un vase cylindrique de marbre où l'on mettait « les entrailles des victimes. Au milieu de ce « temple se voit dans le pavé une rose ouverte « par où s'écoulaient et les eaux de pluie et le « sang des victimes qu'on y brûlait; comme on « voit encore dans le pavé, entre le temple et la « colonnade, les anneaux de bronze où on les « attachait.

« Je pense que ce petit temple, ou rotonde, « entouré de colonnes, était destiné pour y pla« cer l'autel; mais que cette colonnade n'était « point terminée par une voûte. Il est, en effet, « difficile d'en imaginer une de ce diamètre por-

« tée par un seul rang de colonnes, surtout « dans la manière de construire des anciens. Ce « qu'il y a de vrai, c'est qu'il n'existe en pied que « le *stylobate* circulaire, avec ses piédestaux et les « vases qui l'environnaient. On n'y voit plus que « les bases des colonnes; une d'elles est restée « renversée à côté de la place qu'elle occupait.

« Il n'est pas moins difficile de concevoir « l'ordre et l'élévation de la colonnade qui en« vironnait la cour carrée. On voit encore en « place trois colonnes des quatre grandes qui de« vaient former l'entrée du sanctuaire. Ces co« lonnes ont quatre pieds six pouces de diamètre. « On ne sait comment elles pouvaient s'ajuster « avec deux autres qui suivent sur le même ali« gnement, dont le diamètre n'est que de deux « pieds six pouces, et ensuite avec deux autres « plus petites encore, n'ayant qu'un pied quatre « pouces de grosseur.

« Comme de toutes ces différentes colonnes il « ne reste en place que les trois grandes dont j'ai « parlé, on ne peut être bien certain de leur ar« rangement, et surtout de la manière dont elles « devaient être terminées et s'accorder ensemble. « On voit parmi les ruines de ce temple des par« ties d'entablement du plus beau travail; les « moulures sont ornées de feuilles de vigne, et « le milieu est occupé par un cep environné de « feuillage. »

On pourrait croire que le Bramante, qui vivait dans le quinzième siècle, a connu le plan et la forme de ce petit temple intérieur, puisque la petite rotonde qu'on voit de lui à San Pietro in Montorio, ainsi que la cour qui devait l'environner, et qui est rapportée par Serlio, ressemble beaucoup au temple de Sérapis. Cela ne serait pas impossible, si on considère les révolutions que ce temple et le sol sur lequel il est placé ont éprouvées. Combien ne voit-on pas de monumens connus dans les siècles précédens, qui ont reparu dans le nôtre comme de nouvelles découvertes; on en peut juger par les salles des Thermes de Titus, qu'on a découvertes et gravées assez récemment, et qui étaient sûrement connues du temps de Raphaël.

A l'entrée du temple, on rencontre plusieurs autels antiques sur lesquels on lit cette inscription : DVSARIS SACRVM. On ne peut douter que ces autels ne fussent consacrés à la divinité même de ce temple, que, par d'autres inscriptions trouvées sur les lieux, on sait avoir été dédié à Jupiter Sérapis. Un antiquaire célèbre consulté sur ce *Dusaris Sacrum*, pense que *Dusaris* est et ne veut dire autre chose que Sérapis, composé de deux mots celtes, dont l'un veut dire *double* et l'autre *seigneur*. C'est alors au *double Seigneur* que ces autels étaient consacrés, au Dieu Père, à Jupiter, à la première, à la plus grande des divinités

Rétablissement du temple dédié à Jupiter Sérapis, n° 211.

Quoique le rétablissement de cet édifice antique puisse nous donner une idée de la richesse dont il devait être, et qu'il semble rendre compte de sa forme et de ses détails, cependant, en examinant à la rigueur les proportions différentes des colonnes, suivant le plan qu'on vient de voir, et surtout leur situation exacte, on ne peut disconvenir qu'on serait fort embarrassé de faire cadrer l'un avec l'autre. Ce que nous pouvons dire pour la justification de l'artiste auquel nous devons cette composition, c'est qu'elle était achevée avant que le plan de ce temple ne nous ait été envoyé, et que ne l'ayant pas eu sous les yeux, cette différence de proportions dans les bases de quelques colonnes a pu lui échapper.

Il est certain que sans être architecte, on sent que le diamètre d'une colonne en prescrit la hauteur; et que rencontrant, comme on le voit par le plan, sur un même alignement, des colonnes dont la différence à cet égard est si grande, que l'une était, pour ainsi dire, la moitié de l'autre, il est impossible que cet architrave, orné de bas-reliefs qu'elles supportent dans ce rétablissement, ait pu exister.

Quel en était donc l'emploi? comment étaient-elles terminées, et quel effet devait produire cette ligne de colonnes formant un carré régulier autour de ce petit temple circulaire? c'est ce qui

pourrait occuper long-temps le génie et l'imagination des architectes. Il n'en est pas moins certain que ce monument était par sa forme, comme par la richesse des marbres dont il était orné, un des plus précieux restes de l'antiquité.

Un autre monument antique dont on trouve des fragmens assez considérables et très voisin du temple de Sérapis, est celui auquel on donne le nom de *Neptune;* mais ses ruines sont si informes, qu'il est difficile de décider si c'était un temple ou des thermes. Sa forme longue et ses niches pourraient faire pencher pour cette dernière opinion. Tout à côté sont les ruines d'une rotonde, dont la forme extérieure est un carré. Le côté de l'entrée étant couvert, il est bien difficile de se faire une idée du genre de beauté de ce temple. Cette face circulaire qu'on distingue encore du côté de la porte, peut faire croire que l'entrée en était décorée avec des colonnes formant un péristyle circulaire; ce qui devait faire un grand effet, attendu la situation élevée de son sol.

D'après ce canton, qui n'est que débris de l'ancienne Pouzzol, depuis la mer, où sont les Écoles de Cicéron, jusqu'à ce temple, où se trouvent réunis celui de Sérapis, les Thermes ou temple de Neptune dont on vient de parler, l'amphithéâtre, et tant d'édifices dont on ne voit plus que de vastes souterrains, on peut se repré-

senter l'ancienne Pouzzol comme ayant été une des superbes villes du monde.

A peu de distance, on rencontre deux conserves d'eau très vastes, qui étaient sans doute à l'usage de l'amphithéâtre et des thermes. Elles n'ont rien d'admirable que la perfection de leur mastic, qui s'est conservé malgré les temps, l'humidité, et la ruine de tout ce qui les couvrait : elles existent encore presque dans leur entier.

En rentrant dans le centre de la ville, on voit à l'extérieur de la partie orientale de la cathédrale, les vestiges d'un temple élevé à Auguste, comme l'apprend l'inscription qui y reste. Ce temple, absolument ruiné, n'existe plus que dans une partie de mur latéral, où on voit encore quelques colonnes engagées, d'ordre corinthien, avec leurs chapiteaux, et une partie de l'entablement; le tout en marbre de Paros, et d'un travail pur et précieux. L'état de ces restes indiquerait que le temple pourrait avoir eu la forme et la grandeur de la Maison carrée de Nîmes, c'est-à-dire un carré long élevé sur des gradins, un péristyle en colonnes isolées, couronnées d'un fronton et des colonnes engagées au pourtour. Ceux qui connaissent la Maison carrée de Nîmes, peuvent se figurer de quelle beauté et de quelle richesse devait être un pareil édifice exécuté en marbre blanc, placé sur une émi-

nence, et dans une des plus belles situations de la nature.

En suivant la grande rue qui traverse le faubourg, et tirant au nord, on suit l'ancienne voie, dont on trouve la trace du pavé, et on arrive à l'ancienne porte de Pouzzol, dont il ne reste plus que deux gros massifs à hauteur d'appui, mais usés, arrondis et sans forme. Dès qu'on a passé cette ruine, on trouve, à gauche, un tombeau dont la forme extérieure actuelle est celle d'une grosse colonne tronquée, sur un piédestal qui est creux; l'intérieur forme une chambre dont les murs sont percés de niches à recevoir des urnes: un petit escalier communiquait à une autre chambre supérieure ronde, et pratiquée dans l'intérieur de la colonne, garnie de mêmes niches qui font absolument l'effet du colombier. Aussi donnait-on anciennement à ces monumens, destinés aux sépultures, le nom de *columbaria*.

Ensuite, de droite et de gauche, la route est garnie de sépultures plus ou moins conservées, carrées, rondes, et à plusieurs étages. Dans quelques unes, on aperçoit une grande niche couronnée d'un fronton, qui sans doute était destinée à recevoir les cendres du chef de la famille, et tout à l'entour quantité de petites niches ordinaires: il y en a où on trouve encore l'urne destinée à renfermer les cendres, qui n'était

autre chose qu'un simple pot de terre rond, de dix pouces de hauteur sur huit de largeur. Ces urnes sont scellées dans la niche, et la remplissent jusqu'aux deux tiers. Dans quelques unes de ces chambres, on compte jusqu'à cent de ces niches. Une petite porte, ou un petit escalier, servait à y conduire. Tous ces tombeaux réunis devaient décorer toute cette route avec magnificence, et leurs ruines conservent encore un aspect imposant et très pittoresque.

En redescendant sur le bord de la mer, on passe devant les restes d'une des maisons de campagne de Cicéron, qui n'est plus qu'un amas de débris informes. On croit que c'est dans cette maison que fut brûlé le corps d'Adrien.

L'aspect que présente la petite place de la ville Place de Pouzzol, n° 212.
de Pouzzol, telle qu'elle est aujourd'hui, est sans doute loin de répondre à l'idée que toutes les descriptions des anciens auteurs ont pu nous laisser d'une ville qu'ils ont autrefois tant vantée: nous aurions cru même inutile de la faire graver, si un monument antique qui y existe encore, et dont nous donnerons les détails dans la planche n° 214, ne nous la rendait intéressante. C'est, ainsi qu'on le voit par l'inscription qui y est placée, le piédestal d'une statue élevée à Tibère. On ignore ce qu'est devenu ce morceau de sculpture, qui aura été brisé, emporté, ou plutôt renversé par quelque tremblement de terre; les bâti-

mens modernes dont ce piédestal est entouré ont toujours empêché qu'on fit aucune fouille dans les environs pour s'en assurer.

Pouzzol n'est à présent qu'une petite ville, qui peut contenir au plus dix mille âmes; elle est située sur le bord de la mer, entre Naples et Bayes, à deux lieues et demie de Naples, d'un côté, et environ à une lieue de Bayes, au fond d'un golfe qui peut avoir quatre milles ou une lieue et un quart de largeur. Sa situation, la beauté et l'excellence de son port, formé par la nature, avaient engagé les habitans de Cumes, long-temps avant l'arrivée des Romains dans cette partie de l'Italie, à y bâtir une petite ville, et à y former un port de mer, peu considérable alors. Ils l'appelèrent *Dicearchia* [1], nom sur lequel les antiquaires se sont épuisés en conjectures et en recherches vaines. Le nom de Pouzzol, en latin *Puteoli*, que les Romains lui donnèrent, semble trouver une origine plus naturelle dans le nombre des sources ou de puits d'eaux minérales dont ce canton se trouvait rempli; ce qui fut sans doute un de ses principaux

[1] Δικαιάρχεια veut dire *puissance juste*. Il n'en fallait pas davantage pour dire que c'était la sagesse de son gouvernement qui lui avait donné ce nom : d'autres ont pensé que *Dicéarque* avait pu être le nom du chef des Grecs qui l'avait fondée, ce qui serait peut-être plus raisonnable. C'est aussi le sentiment de Camillo Pellegrini.

attraits pour les Romains, dans un temps où l'usage fréquent des bains était regardé comme un des plus agréables et un des plus utiles à la santé.

Les habitans de cette ancienne colonie grecque conservèrent long-temps leurs lois, leurs magistrats, ainsi que leur forme républicaine. Sous la domination des Romains, et du temps d'Antonin, Pouzzol nommait encore ses archontes; mais peu à peu cette petite république perdit ses prérogatives et sa liberté. Les Romains y envoyèrent une colonie : attirés par les charmes et l'agrément de sa situation, par la douceur de son climat, ils y élevèrent des palais, des temples; et, du temps de Cicéron, Pouzzol était augmentée au point que cet orateur la comparait, en petit, à Rome même.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois du goût que les Romains avaient pris, dans ce temps-là, pour former des habitations et des maisons de plaisance le long de cette côte. Les restes de construction qu'on trouve semés de distance en distance, et les détails que nous en ont faits les historiens, prouvent que, depuis Misène, Bauli, Bayes et Pouzzol, toute la rive du golfe ne formait, pour ainsi dire, qu'une seule et superbe ville, dans une étendue de six ou sept mille pas; ce qui revient à un circuit de près de trois lieues de France.

Quant à la ville de Pouzzol même, elle fut honorée, sous Néron, du titre de *Colonia Neroniana* [1]. Son port fut augmenté et fortifié par des constructions et des jetées faites en saillie dans la mer; ce qui ajouta beaucoup à sa sûreté pour contenir des vaisseaux de toute grandeur qui y étaient alors parfaitement abrités. Un port aussi commode et aussi sûr contribua sans doute beaucoup à rendre Pouzzol une des villes les plus riches et les plus florissantes de l'Italie. On voit même encore des restes de ces piles ou constructions qui, malgré les efforts continuels des vagues depuis tant de siècles, subsistent dans la mer, et se prolongent à une assez grande distance.

Tout le monde connait la bizarre et singulière folie de l'empereur Caligula, qui, suivant ce que nous rapporte Suétone, entreprit de faire construire un immense pont de bateaux pour traverser en triomphe ce golfe dans toute son étendue, depuis Bayes jusqu'à Pouzzol. Ces bateaux étaient liés et attachés les uns aux autres, assez solidement pour y former une voie publique pavée, comme l'était la Voie Appienne, dans la largeur de trois mille six cents pas. Cet historien nous raconte que l'empereur Caligula s'y

[1] *Vetus oppidum Puteoli Jus Coloniæ adeptum, nunc cognomentum a Nerone adipiscuntur. Ut longe ante Colonia fuerit sed nunc dicta sit Colonia Neroniana.* (Tacite.)

rendit alors avec toute sa cour, et s'y fit voir deux jours de suite avec tout l'appareil d'un triomphateur, traversant ainsi un jour le golfe à cheval, et le lendemain dans un char magnifique, ayant la couronne civique sur la tête, entouré de ses gardes prétoriennes et d'un cortége infini. [1]

Ce fut sans doute le souvenir de cette étrange folie qui a fait donner encore, mais très faussement, le nom de *Pont de Caligula* à ces restes de constructions antiques dont nous venons de parler, qui s'avancent effectivement dans la mer au pied de Pouzzol. Les piles de cet ancien môle furent même rétablies par l'empereur Antonin Pie, ainsi que le prouve l'inscription suivante qu'on a trouvée au fond de la mer, et qu'on a élevée à la porte de la ville :

IMP. CÆSARI. DIVI. ADRIANI. FIL.
DIVI. TRAIANI. PARTHICI. NEPOS.
DIVI. NERVÆ. PRONEPOS. T. ÆLIVS.
ADRIANVS. ANTONINVS. AVG. PIVS.
PONT. MAX. TRIB. POP. II. COS. II. DESI
GNAT. III. P. P. OPVS. PILARVM. VI.
MARIS. CONLAPSVM. A DIVO. PATRE.
SVO. PROMISSVM. RESTITVIT.

[1] On assure que ce fut une prédiction d'un certain Trasyle, astrologue célèbre de ce temps, qui détermina ce prince à entreprendre cet ouvrage prodigieux. L'astrologue avait, dit-on, prédit qu'il n'arriverait pas plus à Caligula de régner que

Pouzzol est encore entourée de débris de temples et de monumens antiques qui attestent son ancienne splendeur, tels que son amphithéâtre, le temple de Jupiter Sérapis dont nous venons de voir la description, les restes d'un temple de Neptune, près duquel on croit qu'il devait y avoir un autre temple dédié à l'Honneur, mais dont malheureusement on n'a pu retrouver aucun vestige.

Une autre inscription antique, trouvée près du temple de Sérapis, indique qu'il y avait près de là un temple dédié à l'Honneur. Cette inscription, dont l'objet est de présenter le devis et le marché arrêté pour les travaux publics à faire à Pouzzol, et d'en déterminer la forme et l'espèce, dit qu'on se réglera sur ceux qui ont été faits dans le même lieu au temple de l'Honneur. VT EI AD ÆDEM HONORIS FACTI SVNT. Cette inscription, ou plutôt ce réglement de police infiniment curieux, commence par ces mots : LEX PARIETI FACIVNDO IN AREA QVÆ EST ANTE ÆDEM SERAPI TRANS VIAM, etc. Elle a été transportée de Naples à Rome, et s'y voit au palais Farnèse. Cappaccio nous rapporte

de traverser le golfe de Bayes à cheval. Son avénement au trône avait déjà donné un démenti à Trasyle; il voulut apparemment lui en donner deux, par une entreprise qui ne montra que sa démence et son ostentation.

cette inscription dans son *Histoire de la Campanie*.

La jolie vue gravée sur la même planche, devient intéressante par son site; elle est prise dans le jardin des Camaldules, situé dans les environs de Pouzzol, et sur la partie la plus élevée de tout ce canton. Les cicérones du pays ne manquent pas d'y conduire les voyageurs, pour leur donner une idée de toute la partie des Champs Phlégréens qu'on y découvre presque à vol d'oiseau, et ainsi qu'on en peut juger par sa situation sur la carte que nous en avons donnée. On découvre encore de là le golfe de Naples, le Vésuve et tous ses environs.

Jardin des Camaldules, à Pouzzol, n° 213.

Le piédestal de la statue élevée à Tibère sur la place publique de Pouzzol, étant presque le seul monument antique de ce genre qui ait été conservé dans les environs de Naples, et étant par lui-même intéressant, nous avons cru devoir en rendre compte avec quelques détails. On ne saurait douter, par l'inscription qui est portée sur une des faces de ce piédestal, qu'il n'ait été élevé pour soutenir une statue érigée en l'honneur de Tibère; il y a même lieu de penser, par sa forme plus longue que large, qu'elle devait être équestre. Peut-être aussi cette statue ayant été faite en bronze, aura-t-elle été fondue, pour être convertie en monnaie dans des temps barbares, ainsi que tant d'autres chefs-

Piédestal d'une statue élevée à Tibère, n° 214.

d'œuvre de l'antiquité que nous avons à regretter.

L'inscription indique que ce fut un collége des *Augustaux*, c'est-à-dire de prêtres consacrés à Auguste, qui fit élever ce monument à Tibère; et qu'ayant été endommagé dans d'autres temps, la ville de Pouzzol le fit rétablir. On sait que, du temps de cet empereur, il y eut dans l'Asie Mineure un tremblement de terre considérable qui renversa et détruisit beaucoup de villes, que Tibère fit rétablir à ses frais. Ce fut sans doute un monument de reconnaissance que toutes ces villes, personnifiées sur le piédestal, lui firent élever. Elles y sont représentées sur chaque face au nombre de quatorze. On peut lire encore les noms d'une partie; mais quelques uns sont effacés.

La plupart de ces villes sont du continent de l'Asie Mineure, et d'autres dans les îles qui en sont à peu de distance, comme Temnos. Celles du continent sont Éphèse, dans l'Ionie; Sibyre, dans la Carie; Tmole, dans la Lydie. Il paraît, par la distance de ces villes, que ce temblement de terre avait compris une vaste étendue. En effet, toute cette partie occidentale de l'Asie Mineure est remplie de volcans éteints ou allumés. Outre les noms qu'on peut lire facilement, il y a encore ceux d'Halicarnasse et d'Hérapolis, que quelques lettres

conservées semblent indiquer sur les côtés dégradés.[1]

On connaît la médaille qui a rapport à ce monument, et que nous avons fait graver aussi par cette raison. Cette médaille est du nombre de celles qu'on appelle *restituées*, à cause du mot *restituit* qui est indiqué sur le champ de la médaille par ces quatre lettres REST. Elle fut frappée sous Titus, quelques années après Tibère, et en mémoire d'un événement qui était devenu honorable pour cet empereur, d'ailleurs si détesté.

Comme il n'y a sur un côté de cette médaille que les lettres initiales de la plupart des mots, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de les rétablir en leur entier. L'S et le C qui sont gravés dans le milieu du champ de la médaille, veulent dire que ce fut par un sénatus-consulte qu'elle fut frappée, et on doit lire sur la légende: *Imperator Titus Cæsar Divi Vespasiani Filius*, *Censor*, *Pontifex Maximus*, *Tribunus Populi*, *Pater Patriæ*, *Consul restituit*.

On peut penser que cette médaille fut frappée dans le temps que la ville de Pouzzol fit rétablir ce monument, comme il est indiqué

[1] Cet événement arriva sous Tibère, suivant ce passage de Suétone: *Nec provincias quidem liberalitate sublevavit, excepta Asia, disjectis terræ motu civitatibus*. Strabon en parle aussi, Liv. XII, à l'occasion de la ville de Tmolus.

par l'inscription du piédestal, et que ce fut sous l'empire de Titus.

Le vase antique dont on voit le dessin sur la même planche, sert de fonts baptismaux dans la cathédrale de Saint-Janvier, à Naples, et peut être regardé comme étant du plus grand prix par sa forme, sa grandeur et la beauté des ornemens qui le décorent, et qui sont du meilleur style : il est de basalte, et a quatre pieds deux pouces de diamètre sur deux pieds six pouces de hauteur. On ne peut douter que ce vase ne soit un ouvrage grec, et du plus beau temps des arts ; et, d'après les bas-reliefs qui l'entourent, il y a tout lieu de croire qu'il a été employé dans quelque temple de Bacchus ou du dieu Faune, dont les masques, les pommes de pin, les restes de pampres de vigne ou de lierre, qui formaient des anses qui n'existent plus, sont les attributs. Ce bas-relief antique, représentant un taureau destiné aux sacrifices, est aussi d'une excellente manière et d'un bon style. Il est conservé au palais de Caraffa, à Naples.

Amphithéâtre de Pouzzol. n° 215.

La grandeur de l'amphithéâtre de Pouzzol annonce la population de cette ancienne ville, puisqu'il était presque aussi grand que le Colisée de Rome. Suétone nous apprend qu'on y célébra des fêtes magnifiques, auxquelles Auguste assista. L'arène, qui n'est plus aujourd'hui qu'un jardin planté de vignes et de peupliers, a deux cent

cinquante pieds de long. Les portiques qui servaient d'entrée, et qui régnaient sous les gradins, existent presque en entier, ainsi que les caves où on enfermait les bêtes destinées à combattre; et au-devant de chaque pilier, on voit encore une grande pierre creusée pour recevoir l'eau.

Une chapelle a été construite dans une des loges de l'arène. On dit que saint Janvier y fut enfermé, lorsqu'il fut exposé aux bêtes, qui se prosternèrent à ses pieds comme devant le prophète Daniel; ce qui est attesté par cette inscription :

JANVARIO NEAP. ET PROCVLO PVTEOL.
SOCIISQVE MARTIRIBVS
E PROXIMO ADDVCTIS CARCERE.
IMMANES, QVIBVS OBJECTI FVERVNT
PROSTRATAS ANTE SE, ET IN OBSEQVIVM
PROVOLVTAS FERAS
MIRVM SPECTACVLVM EXHIBVERVNT;
AD CIVIVM SVORVM PIETATEM
ET MVNIFICENTIAM EXCITANDAM
LAPIS ERECTVS. AN. 1734.

Cet édifice avait deux étages, ou deux ordres, dont le premier était bâti en grosses pierres de lave, et celui de dessus en mattoni, ou briques. Les massifs de ces constructions étaient formés de scories de la Solfaterra, revêtues de pozzolane et de stucs. Il y a encore quelques caissons dans les

voussures qui sont d'un très bon goût. La forme de cet amphithéâtre est un ovale allongé. Il y àvait quatre entrées principales. Toutes les voûtes rampantes qui soutenaient les gradins dans une direction oblique et tendante au centre, existent encore; mais on ne distingue plus les gradins, qui sont absolument détruits.

Ruines d'un théâtre antique, appelé *Tombeau d'Agrippine*, n° 216.

Sur la même planche où on voit l'amphithéâtre de Pouzzol, nous avons fait graver des ruines antiques, auxquelles on donne, dans le pays, le nom de *tombeau d'Agrippine;* cette conjecture nous paraît trop hasardée, car toutes ces anciennes constructions ne ressemblent nullement à un tombeau; elles tiennent beaucoup plus, au contraire, de la forme d'un théâtre, puisqu'on voit encore très distinctement une partie des gradins en demi-cercle, avec une galerie dessous qui tourne tout autour.

La voûte est ornée de compartimens de stuc d'un fort bon goût, ainsi que quelques figures, et des griffons traités en bas-relief qui sont de la même matière. On aperçoit encore sur les murs des traces de peinture; mais elles sont si enfumées par les flambeaux dont on se sert pour y conduire les voyageurs, qu'on a peine à les distinguer. Ces ruines sont placées sur le bord de la mer, dans le golfe de Bayes, près d'un endroit nommé *Bauli*.

C'est dans ce lieu que Néron conduisit sa mère,

qu'il avait fait venir d'Antium pour la faire périr; et c'est sans doute le souvenir de cet événement horrible, et les détails que nous en donne Tacite dans ses *Annales*, qui ont fait donner à ce monument antique et délabré le nom de *tombeau d'Agrippine*. Mais il est beaucoup plus naturel de croire, d'après sa forme apparente, que ce sont les restes du théâtre d'une maison de campagne qu'Alexandre Sévère avait fait bâtir en ce lieu, à l'impératrice Mammée, sa mère.

Vue de la Solfaterra, n° 217.

De tous les volcans qui ont existé autrefois et à différentes époques dans ce canton des Champs Phlégréens, la Solfaterra est le seul qui y soit encore dans une sorte d'activité. Il fut nommé, comme nous l'avons dit, par Strabon, *Forum Vulcani*. L'emplacement en est ovale; il a environ quinze cents pieds de longueur sur mille de largeur : c'est un bassin environné de toutes parts d'une circonférence élevée. Les dernières explosions de ce volcan furent celles de 1198. Il est à présumer que la couche de matières volcanisées qu'on aperçoit sur les ruines du temple de Sérapis, près de Pouzzol, est le produit de cette éruption.

Il existe, sous la plaine de la Solfaterra, des amas d'eau considérables, mis en état de forte chaleur et même d'ébullition par les feux assoupis et non éteints de ce volcan. On voit en plusieurs endroits les vapeurs, poussées par l'action

du feu, sortir et s'élever avec violence : ces exhalaisons humides ont une odeur de foie de soufre. Il ne sort plus de flammes du gouffre ; cependant le père de La Torre dit avoir remarqué que les vapeurs de la Solfaterra sont lumineuses la nuit.

C'est dans les endroits où la vapeur sort avec plus de force, sur les ouvertures du plancher de la Solfaterra (Fumarola), qu'on place des tuiles ou des briques pour recevoir le sel ammoniac qui s'y sublime. Ce sel ammoniac de la Solfaterra est moins pur que celui qu'on trouve au Vésuve ; car il est mêlé de sel ammoniac vitriolique, de sel ammoniac sulfureux, et d'un peu de vitriol de Mars : le tout est parsemé de petits cristaux d'un beau rouge formés par un mélange de soufre et d'arsenic, qu'on appelle improprement sur les lieux *cinabre*, et qu'on doit nommer, en termes de chimie, *réalgur*, sublimé et cristallisé, *rubine d'arsenic*. Ces belles cristallisations de la Solfaterra font l'ornement des cabinets d'histoire naturelle.

Les rochers qui forment un rempart autour de la Solfaterra, sont divisés pour l'ordinaire en couches qui imitent des pierres calcaires blanches ; mais il ne faut pas s'y tromper ; toutes ces masses sont argileuses, et produites par des matières volcaniques, que la vapeur brûlante de l'acide sulfureux a dénaturées et converties en

argile. Ce beau, ce curieux passage des laves, même les plus dures, à l'état argileux, a été reconnu pour la première fois à la Solfaterra, par Hamilton et par Ferber.

Cette importante découverte, qui doit faire époque dans l'histoire naturelle, a répandu le plus grand jour sur l'étude des matières volcanisées. On a depuis ce temps-là reconnu dans le Vélay des montagnes entières de laves, où on suit à vue d'œil tous les progrès et toutes les nuances de l'altération, de la décomposition et du passage de ces substances à l'état d'argile. On voit une pareille montagne, gravée dans les *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Vélay*.

On trouve dans les collines qui entourent la Solfaterra, de la sélénite en mammelons, souvent cristallisée en aiguilles, ou en filets soyeux, que des personnes peu versées en minéralogie regardent comme de l'alun de plume.

Lorsqu'on jette avec force une pierre sur le plancher de la Solfaterra, on entend un retentissement souterrain qui indique des abîmes profonds ; les eaux de pluie se rendent par plusieurs issues dans les entrailles du volcan.

On recueille du soufre et de l'alun à la Solfaterra : ceux qui sont chargés de ce travail placent, dans les ouvertures d'où s'élèvent les plus fortes vapeurs acides sulfureuses, de petits ama-

de terres et de pierres argileuses de la plaine et des collines de la Solfaterra, sur lesquelles le soufre s'attache par l'évaporation continuelle à laquelle elles sont exposées. Ces pierres ayant subi pendant quelque temps l'action des vapeurs, et étant empreintes et couvertes de soufre et d'alun, sont placées dans des caissons de bois, où on les arrose avec de l'eau des Pisciarelli, qui est un peu alumineuse; on verse ensuite cette lessive dans des chaudières de plomb carrées, enfoncées dans le sol brûlant de la Solfaterra; moyen simple pour épargner beaucoup de bois, la chaleur souterraine suffisant pour produire l'évaporation. Lorsque l'eau surabondante est évaporée, on verse cette saumure dans de petits vaisseaux de bois, en y ajoutant un peu d'alcali pour enlever l'acide surabondant qui gênerait la cristallisation. C'est dans cet état qu'on fait cristalliser l'alun.

On ne donne ici qu'une notice succincte de cette opération, dont on peut voir tous les détails dans un Mémoire de l'abbé Nollet, inseré dans ceux de l'Académie des Sciences de l'année 1750, et dans un autre plus moderne, par Fougeroux, en 1765. On peut aussi consulter l'excellent ouvrage de Ferber sur la minéralogie de l'Italie. Il existe un livre fort rare sur la Solfaterra : les amateurs de l'histoire naturelle seront peut-être bien aises d'en trouver ici l'indication. Il a pour titre : *De Conflagratione agri Puteolani Simonis Portici, Neapolitani.* (Epistola Florent. 1551, in-8.)[1]

Les Pisciarelli (sources d'eau chaude), n° 218.

L'aspect sauvage et hérissé de rochers qui a été représenté sur la planche que nous indiquons en marge, a été pris sur la nature et dans un lieu bien intéressant pour les naturalistes : c'est ce qu'on connaît, dans les environs de Pouzzol, sous le nom de *Pisciarelli;* ce sont des sources d'eau chaude et minérale parmi les rochers qui entourent le volcan de la Solfaterra.

Pour donner une idée du lieu que nous avons à décrire et de sa situation, nous transcrirons ce passage du journal de nos dessinateurs :

« Nous descendîmes la montagne de la Solfaterra par le côté des Pisciarelli qui regarde le lac d'Agnano, toujours guidés par l'odeur du soufre et de la fumée : nous arrivâmes à l'endroit même où coule la fontaine bouillante, entre des roches de même nature que celles que nous quittions, sinon que la matière vitriolique y est plus abondante, et qu'on en trouve la trace sous chaque pierre. Vous entendez le même bruit qu'à la Solfaterra; et là vous êtes dans le cas de vous convaincre de la réalité de cette immense cavité. En approchant l'oreille du

[1] Cette description de la Solfaterra est de Faujas de Saint-Fond.

« trou par où sort l'eau de la fontaine, on l'y « entend bouillonner, s'élever comme par une « pompe aspirante, et retomber avec un bruit « retentissant, qui se reproduit et se répète dans « de vastes voûtes. La proximité du feu de la « Solfaterra, la vapeur humide qui sort de ses « bouches, l'eau brûlante qui coule de celles-ci, « pourraient bien faire croire que ces souterrains « se communiquent, et que l'eau y est aspirée « ou de la mer, ou des sources voisines, par le « feu de ce volcan.

« Quoi qu'il en soit de ces grands secrets de « la nature, on peut assurer qu'elle est ici plus « imposante, plus surprenante qu'ailleurs, et « que, très susceptible d'y éprouver des change- « mens, elle y deviendra toujours plus incom- « préhensible. La chaleur de ces eaux thermales « est si forte, qu'elles font monter le thermomètre « de Réaumur au soixante-neuvième degré. »

Ces sources jaillissent en bouillonnant, et jettent de la fumée parmi des rochers volcaniques de la même nature que ceux de la Solfaterra, c'est-à-dire entre des laves plus ou moins compactes, que les vapeurs acides sulfureuses, et différentes substances salines, ont altérées et modifiées de plusieurs manières; c'est ce qui a donné à ces productions du feu une grande variété dans les formes et dans les couleurs.

C'est ici que les naturalistes peuvent faire des

recherches, des observations bien instructives, et une récolte curieuse d'échantillons volcaniques, bien propres à répandre du jour sur les révolutions que les feux souterrains ont fait éprouver plusieurs fois à cette partie intéressante de l'Italie.

Les eaux des Pisciarelli ont le goût de l'alun, sentent le foie de soufre, et sont imprégnées d'acide méphitique. Quelques naturalistes ont avancé qu'elles doivent leur origine aux eaux de pluie, qui, trouvant une issue dans les crevasses du plancher de la Solfaterra, y dissolvent les substances salines, et s'échappent ensuite par les fissures des Pisciarelli; mais il sera difficile d'adopter cette opinion quand on voudra considérer que les eaux de pluie, quelque abondantes qu'on les suppose, n'ont pas plus tôt touché le sol brûlant de la Solfaterra, qu'elles sont réduites en fumée, et s'évaporent avant de pénétrer à une certaine profondeur dans l'intérieur de ce terrain caverneux, où abonde un feu sourd et concentré.

Il nous paraît plus naturel de penser que cet ancien volcan a quelque communication avec les eaux de la mer; ce qui explique beaucoup mieux l'évaporation humide, habituelle et constante qui y règne, et qui alimente les sources des Pisciarelli : le sel ammoniac qui s'y forme, nous apprend d'ailleurs mieux que toutes choses que

ce gouffre incendié doit avoir quelque attenance avec la mer.

Les eaux des Pisciarelli sont excellentes pour les maladies de la peau, soit en les prenant comme des bains, soit en s'exposant aux fumées qui en émanent.

Vue de l'Arco Felice, n° 219.

La seconde vue, gravée sur la même planche, est également prise sur la nature, et représente, à ce qu'on croit assez communément dans le pays, une des parties de l'antique ville de Cumes, qui était bâtie à peu de distance de là sur le bord de la mer, mais c'est sans fondement. La position, la forme et la manière dont est construit cet arc, nommé *Arco Felice*, n'annoncent simplement qu'une ouverture pratiquée dans la montagne pour arriver avec plus de facilité à Bayes. Rien ne l'indique autant que la voie Domitienne qui passait dessous. Cette ouverture a pu s'exécuter avec d'autant plus de facilité, qu'elle a été excavée dans un tuf volcanique de peu de dureté.

Elle est formée en plein cintre, construite en briques, de la hauteur de soixante pieds sur dix-huit de largeur, et bâtie avec un mur en maçonnerie, qui garnit toute l'épaisseur du monticule. Quelques antiquaires ont regardé cette arcade comme la substruction d'un bâtiment élevé sur la voie publique, et ont prononcé que c'était sur ce portique que devait être placé le temple de

Diane à Cumes; mais cette conjecture paraît hasardée, puisque ce monument, qui est de fabrique romaine, n'offre absolument aucune espèce de vestiges qui aient pu appartenir à un temple.

En laissant la voie Domitienne à droite, et marchant du côté du lac Fusaro, on arrive aux ruines de l'antique ville de Cumes, à laquelle conduisait peut-être cet Arco Felice. A en juger par ce qui reste de son amphithéâtre, il est à croire qu'il était bâti hors de l'enceinte de la ville, car on ne voit à l'entour aucune construction antique; mais en rentrant dans le vallon à l'orient, on trouve des fragmens de murs et de portes, devant lesquels sont d'autres ruines, qui paraissent avoir appartenu à des tombeaux.

Cette présomption, quoique fondée sur des témoignages bien équivoques, peut être justifiée par une quantité de fragmens d'édifices, de morceaux de pavés de rue conservés, ou à demi-ruinés. C'est près de là qu'on rencontre les restes de ce temple des Géans, qu'on a nommé ainsi, à cause d'une tête colossale qui y a été trouvée, et qu'on a placée à Naples, près du palais du roi. Il ne reste de ce grand édifice que quelques murs, une portion de voûte ornée de caissons, dont la dimension annonce la grandeur. Cette ruine est habitée, et un chapiteau corinthien en marbre du plus beau travail, qu'on voit abandonné au-

près d'un puits, atteste encore son antique magnificence.

Cette ancienne ville de Cumes était la ville la moins agréablement située de toutes celles de ce canton ; sans rivière, sans port, restreinte dans une colline triste, elle dut nécessairement tendre à sa ruine dès qu'elle eut fondé Pouzzol, sous le premier nom de *Dicearchie*, qui était la marine des Cuméens, et Neapolis, qui ne voulut dire d'abord que la *Cumes nouvelle*. Les Calcidiens et les Cuméens, venus de Grèce, s'étaient apparemment hâtés de bâtir sur la première terre qu'ils avaient pu conquérir sur les Sicules, et n'étaient restés à Cumes qu'à cause de l'avantage de la situation du château, sur un terrain élevé, et par respect pour leurs dieux pénates, qu'ils y avaient logés.

C'est sur cette petite montagne isolée qu'était bâti l'ancien château de Cumes, et ce temple sous lequel était l'antre de la sibylle Déiphobe, qu'Énée vint consulter. Cette montagne, qui a été aussi un volcan, ne paraît d'abord couverte que de broussailles, de taillis et de vignes ; mais en s'en approchant, on y découvre les ruines du château antique, et celles de la rue qui y conduisait. Au midi est encore la face d'un grand mur très bien conservée, qui n'est pas cependant l'ancien mur de la citadelle, mais pourrait bien être l'ouvrage des Goths, qui, maîtres de Cumes, s'étaient tellement fortifiés dans le château, que,

pour les y attaquer, il n'y eut pas d'autre moyen, dit Agathias, que de miner une partie de la muraille par la grotte où la sibylle avait rendu jadis ses oracles.

On trouve effectivement à l'endroit où le mur est ruiné, de grands et vastes souterrains creusés dans le centre de la montagne, que le temps, les attérissemens et les revêtissemens modernes ont dénaturés, mais que la régularité des voussures indique avoir été construits avec soin. Ce sont ces antiques souterrains qui formèrent sans doute autrefois cette grotte formidable où Virgile conduisit son héros pour consulter la sibylle, et qui lui servit pour descendre aux enfers, bien plutôt que cette autre grotte près du lac Averne, aujourd'hui nommée *Grotte de la Sibylle*, mais qui n'a jamais dû être, en effet, qu'un chemin public creusé dans une montagne, comme l'a été la grotte de Pausilippe, et sans avoir jamais été fini.[1]

On trouve au couchant d'autres grandes excavations qui communiquaient aux premières par quelque route comblée et perdue ; et en fallait-il

[1] *Spelunca alta fuit, vastoque immanis hiatu,*
Scrupea, tuta lacu nigro, nemorumque tenebris ;
Quam super haud ullæ poterant impune volantes
Tendere iter pennis. . .
. . . .
Procul, ô procul este profani

plus pour composer cet antre terrible, où les vents ajoutaient encore à la terreur qu'il inspirait, en venant brouiller et confondre les réponses ambiguës de la prêtresse, écrites sur des feuilles mobiles? On trouve encore de ce côté un grand escalier qui n'aboutit à rien, où on éprouve une chaleur qui pourrait faire croire qu'on y avait voulu faire une étuve, qui, n'ayant pas donné le degré de chaleur qu'on en attendait, fut abandonnée.

Ce qu'on rencontre de ruines et de vestiges dans toute cette partie de la montagne, ne sont que des restes de conserves d'eau ou de citernes, auxquelles la rareté des sources, dans tout ce canton, avait obligé les anciens habitans de Cumes d'avoir recours.

Vue du lac Agnano et des étuves de San Germano, n° 220.

Non loin de la Solfaterra et des Pisciarelli se trouve le lac Agnano. Lorsqu'on veut s'y rendre par Naples, il faut, en sortant de la ville par le Pausilippe, tourner à gauche, prendre le chemin de la ville d'Ardie, traverser le détroit qui règne entre deux montagnes, et on voit bientôt le bassin, de forme circulaire, où est le lac, environné

Conclamat vates, totoque absistite luco.
Tuque invade viam, vaginaque eripe ferrum:
Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo.
Tantum effata, furens antro se immisit aperto:
Ille, ducem haud timidis vadentem passibus æquat
(VIRG., *Eneid.*, Lib. VI.)

de tous côtés par un rempart escarpé de matières volcanisées. L'emplacement qu'occupe l'eau paraît n'avoir d'abord qu'un demi-mille de diamètre : mais l'œil est certainement trompé par l'escarpement des rives; et lorsqu'on l'examine avec attention, on évalue à environ trois milles sa circonférence.

L'eau de ce lac est claire, fraîche, et n'a aucun mauvais goût. Sa profondeur est de soixante pieds dans certains endroits. L'espèce de poisson qui y est en plus grande abondance est la tanche, qui y vient très grosse, et d'un excellent goût. On y voit, dans la saison, un grand nombre d'oiseaux aquatiques, réservés pour le plaisir de la chasse du roi : le canard appelé *capo verde* y est aussi abondant que recherché.

On aperçoit, à peu de distance des bords du lac, des bouillonnemens occasionnés par des émanations méphitiques, produites par des fermentations intestines du volcan assoupi, dont le bassin a dû être l'ancien cratère. Les étuves de Saint-Germain, sur la gauche du lac, annoncent par leur chaleur que les feux souterrains, quoique tranquilles, ne sont point totalement éteints dans cette partie, qui a été jadis en proie à de terribles éruptions.

On observe que les vapeurs d'air fixe ne font bouillonner l'eau que sur les bords, et seulement lorsque le lac est plein; car, dans des temps de

sécheresse, où l'eau diminue, on cesse d'apercevoir ces bouillonnemens. Il est à croire que les exhalaisons gazeuses sont faibles et peu abondantes, puisque autrement elles auraient rendu les eaux du lac fortement acidules, et ne permettraient pas aux poissons ni aux oiseaux aquatiques d'y habiter.

On pourrait objecter que l'eau imprégnée d'air fixe, loin d'être nuisible, est au contraire salutaire dans certains cas; mais il est à présumer qu'elle ne convient pas à des individus faibles et délicats, tels que les poissons et les oiseaux. D'ailleurs, comme elle annonce la présence d'un air mortel, les organes très sensibles des animaux doivent en sentir l'approche et les premiers effets de très loin.

On a remarqué, dans un grand réservoir d'eau qui est dans le voisinage des soupiraux méphitiques de Neirac en Vivarais, que ni les oiseaux, ni aucune espèce de poissons, ne pouvaient y vivre. Les sources abondantes qui remplissent le bassin passent à travers un terrain volcanique plein d'un air fixe, et l'imprègnent fortement de ces vapeurs; ce qui les rend très acidules. En observant avec attention l'air qui s'élève de toutes parts en globules sur la surface de l'eau, et en le soumettant à diverses épreuves, on voit qu'il se dépouille de ses qualités malfaisantes quand on le filtre à travers le liquide aqueux, puisqu'a-

lors il n'éteint plus une bougie allumée. Malgré cela, les eaux du bassin de Neirac, quoique utiles à la santé des hommes, sont fatales aux poissons, qui ne sauraient y vivre. Souvent aussi des oiseaux, qui, pressés par une forte soif, viennent imprudemment y boire, y trouvent la mort.

Cet objet de comparaison, applicable au cas présent, annonce que les bouillonnemens du lac d'Agnano n'ont lieu qu'en petit, et seulement sur ses bords, et que les émanations sont si faibles et si peu durables, que les eaux n'en éprouvent aucune altération.[1]

La première chose qu'on rencontre à gauche, entre le couchant et le midi du lac Agnano, ce sont les étuves de Saint-Germain, *sudatori di San Germano*. On y voit un bâtiment carré, composé de plusieurs chambres assez grossièrement construites, taillées dans un tuf volcanique, et entourées de banquettes en pierre, où se placent ceux qui veulent prendre les étuves.

C'est du sol que s'exhale la chaleur forte et humide qui produit l'affaissement subit qu'on

[1] Cette description du lac Agnano est de Faujas de Saint-Fond.

Par les observations et les expériences qui ont été faites pour déterminer la nature des eaux de ce lac, on croit pouvoir assurer qu'elles contiennent une substance *alcaline*, attendu qu'y ayant joint du sirop de violette, l'eau est devenue verdâtre, ce qui est l'effet immuable des *alcalis* mêlés dans cette teinture.

éprouve en y entrant. On a ménagé au-dessus de plusieurs de ces chambres des soupiraux par où peut s'échapper l'excédant de la vapeur.

Cet édifice contient plusieurs pièces. Les malades passent alternativement d'une étuve dans l'autre, en raison du plus ou du moins de chaleur dont ils ont besoin, la vapeur étant plus forte dans celle où l'on n'a point pratiqué des échappemens. Il se sublime en certains endroits, contre les murs, des fleurs de soufre : on y voit aussi de l'alun en petites aiguilles.

Ces étuves, ou du moins les bâtimens de ces bains, sont modernes : on les a construits sur les ruines d'un édifice antique, dont les vestiges annoncent un grand ouvrage. C'est aussi sur les bords de ce lac qu'est située, ainsi que nous l'avons dit, cette fameuse Grotte du Chien, dont nous allons nous occuper.

Grotte du Chien, près du lac Agnano. n° 221.

Un des phénomènes les plus curieux et les plus intéressans pour tous les voyageurs, est la fameuse Grotte du Chien, ainsi nommée parce que c'est sur cet animal qu'on fait tous les jours les expériences sur l'air fixe, ou plutôt l'acide méphitique, qui sort continuellement du sol de cette grotte à la hauteur d'un pied et demi environ. C'est un enfoncement pratiqué de main d'homme, avec assez peu d'art, dans la montagne voisine du lac Agnano, qui est un composé de matières volcaniques : ses dimensions

sont d'environ douze pieds de profondeur, quatre de large, et neuf d'élévation au sommet de l'entrée, qui va toujours en s'abaissant dans le fond. Ce lieu est devenu célèbre par les exhalaisons méphitiques qui s'élèvent plus ou moins au-dessus de son sol dans tous les temps, suivant les différens états qu'éprouvent les volcans dont ce canton est rempli.

Si, dans des temps plus ou moins humides, on aperçoit dans la partie inférieure de la Grotte du Chien une vapeur plus épaisse et bleuâtre, comme quelques voyageurs ont pu le remarquer, il faut penser que ce sont des vapeurs étrangères qui se sont accidentellement mêlées à l'air fixe de la Grotte du Chien, ce fluide étant essentiellement invisible.[1]

Avant d'examiner quelle est la nature de la vapeur meurtrière de cette grotte renommée,

[1] « Quand on se place à quelques pas de distance en dehors, et qu'on se baisse pour avoir l'œil à peu près à la hauteur du terrain de la grotte nouvellement ouverte et bien éclairée, on aperçoit dedans une vapeur assez semblable à celle qu'on voit au-dessus d'un réchaud plein de charbons ardens, mais différente, en ce qu'elle est moins animée et comme rampante, ne s'élevant point au-delà de cinq à six pouces. Ce fluide, à peine visible, et qui paraît si subtil à la vue, s'étend uniformément, et semble affecter l'équilibre, comme une liqueur : sa surface, beaucoup plus terminée que les autres vapeurs, balance visiblement sous l'air, comme si ces deux matières avaient peine à se mêler. » (*Hist. de l'Acad.*, ann. 1750.)

nous allons y accompagner d'abord notre voyageur, et écouter le récit des expériences dont il a été témoin. « C'est à dix pouces de terre que « s'élève, d'une manière distincte, la vapeur méphitique qui suffoque tous les êtres qu'on y « plonge. La première expérience que je fis, fut « sur une araignée qui s'était attachée à mon « chapeau en entrant dans la grotte. Je la pris, « filant sa soie, et la descendis dans la vapeur : « elle fit d'abord quelques efforts pour remonter « son fil; mais comme je continuai de la plonger, ses mouvemens se relâchèrent, et bientôt « elle n'en fit plus aucun. Je la sortis de la grotte; « elle revint à la vie : je la remis dans la vapeur; « elle y mourut tout-à-fait.

« Vint ensuite la victime accoutumée, qui est « le chien du lazzaron, que son maître prit par « les quatre pates, et qu'il coucha par terre. « Il fit d'abord les mouvemens de tout animal « dont on contraint la respiration, et qui fait des « efforts pour la recouvrer; l'instant d'après, « son poumon s'oppressa, son ventre se retira, « ses yeux se gonflèrent et se fixèrent, sa langue, « épaissie et livide, sortait de sa gueule, et, dès « la seconde minute, il était sans mouvement. « Cet état nous effraya sur le sort de ce pauvre « animal, qui aurait été étouffé sans ressource si « on l'y eût laissé deux minutes de plus. Il ne « fut pas plus tôt hors de la grotte, que l'air naturel fit faire à ses poumons le même mouvement que j'avais remarqué lorsqu'il avait été « plongé dans la vapeur; une demi-minute après, « il se leva en chancelant, et, au bout de quelques « momens, il mangea avec appétit du pain que « nous lui donnâmes, sans paraître avoir aucun « souvenir de ce qu'il venait d'éprouver; la porte « de la grotte ne lui causait même aucune espèce « de frayeur. Le lazzaron nous dit que chaque « chien ne pouvait supporter cette épreuve que « douze à quinze fois, qu'ensuite ils prenaient « des vertiges, et mouraient dans des convulsions, comme ceux qui périssent de la rage « mue.

« Nous fîmes ensuite l'expérience du flambeau, « qui s'éteint aussitôt qu'il est abaissé contre le « sol. Je remarquai que la fumée allait en roulant « sur la vapeur comme sur un fluide, et sans la « pénétrer. Cette vapeur est blanchâtre, et a « quelque chaleur; mais, soit que la grotte soit « ouverte ou fermée, elle ne s'élève jamais au-dessus de dix pouces, où l'air ambiant semble « la contenir; car on la voit s'échapper en rampant à la surface de la terre jusque hors de la « grotte, où elle paraît se dissiper. »

Les mêmes expériences sont rapportées par tous les voyageurs; mais on lira sûrement avec plaisir celle que l'abbé Nollet a faite sur lui-même, et dont il rendit compte à l'Académie

des Sciences, dans un Mémoire qu'il y lut en 1750 : « Enhardi par toutes les expériences dont « j'ai rendu compte, et par les conséquences que « j'en avais tirées, je ne crus point commettre « une imprudence en me plongeant moi-même « dans la vapeur, avec l'attention cependant de « ne la point respirer d'abord, et de n'y rester « que très peu de temps. Je me plaçai à genoux « dans le milieu de la grotte, ayant les deux « mains appuyées par terre : je portai la face en « avant, et jusqu'à deux ou trois pouces du ter- « rain, tenant les yeux ouverts, la langue un « peu avancée hors des lèvres, et suspendant « pour un moment ma respiration.

« Cette première immersion me fit sentir un « attouchement assez semblable à celui d'une va- « peur d'eau bouillante, chargée de quelque sel; « ce qui me fit d'abord fermer les yeux par un « mouvement naturel à cet organe, quand il est « frappé par quelqu'autre matière qu'un air tran- « quille et pur; mais elle n'y produisit aucune « impression douloureuse, ni aucune sorte de « saveur sur la langue, qui resta découverte pen- « dant tout le temps que j'eus le visage plongé; « ce qui dura trois ou quatre secondes.

« Plus j'étudiais la vapeur de la grotte, moins « je la trouvais capable d'agir en qualité de poi- « son; j'étais persuadé qu'on en pouvait faire « avaler à un animal avec des alimens, sans l'ex-

« poser à mourir, et, pour en être sûr, je pré- « sentai à un poulet du pain baigné depuis long- « temps dans la vapeur; il le mangea sans ré- « pugnance, et n'en parut nullement incom- « modé.

« Comme j'allais quitter cette fameuse grotte « pour ne la revoir jamais, selon toutes les appa- « rences, j'étais bien aise qu'il ne me restât rien « à désirer sur les expériences qu'on pouvait y « faire; je ne voulais pas omettre surtout cer- « taines épreuves dont on ne peut bien juger que « quand on les a faites soi-même, et que je n'au- « rais osé exiger dans la suite de la complaisance « ou du zèle d'un correspondant. Il me prit en- « vie de respirer moi-même cette vapeur, qui « avait été jusque-là un des premiers objets de « mes recherches : c'eût été sans doute une témé- « rité blâmable deux ou trois heures auparavant; « mais si on se rappelle toutes les expériences « qui avaient précédé, celle du poulet surtout, « et l'exemple tant de fois réitéré des animaux « qu'on plonge dans cette vapeur qui n'y sont « jamais suffoqués subitement, et qui ne ressen- « tent aucune suite des accidens qu'ils y ont souf- « ferts, on verra que je ne courais pas grand « risque en faisant cet essai avec ménagement; « on conviendra que je n'exposais tout au plus « à respirer une fois désagréablement : ce fut « aussi tout ce qui m'en arriva.

« Ayant avancé mon visage jusqu'à la superficie de la vapeur, j'essayai de prendre haleine doucement : je sentis quelque chose de suffocant, à peu près comme quand on a la bouche près d'un gros tuyau de poêle fort échauffé, ou qu'on entre dans une étuve où il règne une grande chaleur avec de l'humidité : je sentis encore dans la gorge et dans le nez une légère âcreté qui me fit tousser et éternuer ; mais cette épreuve, qui dura peu à la vérité, ne me causa ni nausées, ni mal de tête, ni aucune autre incommodité ; elle me fit croire plus que jamais qu'il n'y avait dans cette vapeur aucune de ces qualités venimeuses ou pestilentielles qu'on attribue aux mofettes, au nombre desquelles cependant elle a été mise par divers auteurs. »

Les différentes opinions des physiciens sur la nature de l'air de la Grotte du Chien nous ayant engagé à faire, s'il était possible, de nouvelles observations sur cette même vapeur, nous avons été assez heureux pour nous en procurer à Paris deux bouteilles, qui nous sont arrivées de Naples très exactement fermées et cachetées. Ayant prié quelques personnes très instruites de faire avec nous sur cette vapeur toutes les opérations les plus propres à en déterminer la qualité, on ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici l'extrait de ces observations.

L'eudiomètre de l'abbé Fontana, et l'appareil pour opérer sur les différentes qualités de l'air, si ingénieusement imaginé par le duc de Chaulnes, furent les procédés auxquels on eut recours. On commença par introduire une mesure de la vapeur de la Grotte du Chien dans le tube de l'eudiomètre ; on s'aperçut qu'elle avait diminué de cinq degrés pendant son ascension à travers l'eau. On y ajouta une mesure d'air nitreux fait par le mercure, et le mélange fortement secoué, il s'en fallut de dix degrés que le volume des deux airs introduits occupât l'espace des deux mesures; d'où il résulte qu'il n'y avait eu que cinq degrés de pénétration ; l'air nitreux ne parut point rutilant au moment du mélange. Cette expérience fut répétée, et les phénomènes furent exactement les mêmes.

Ensuite on introduisit dans un récipient placé dans l'eau, et qui contenait de l'air de la grotte, une petite cuvette fermée et remplie d'eau de chaux ; elle fut ouverte lorsqu'elle se trouva entièrement plongée dans la vapeur, et dans peu d'instans la chaux fut précipitée.

La même cuvette étant remplie d'une teinture de tournesol, la liqueur fut à peine pendant une minute en contact avec la vapeur, qu'elle prit une teinte rougeâtre, qui alla toujours en augmentant, jusqu'au rouge-clair et bien déterminé.

Enfin, un tube de neuf à dix lignes ayant été rempli de la vapeur, on y descendit une petite bougie mince allumée; mais à peine la flamme fut-elle plongée jusqu'à la hauteur des bords, qu'elle s'éteignit subitement.

Des faits aussi concluans ne peuvent laisser douter que l'exhalaison produite dans la célèbre Grotte du Chien ne soit certainement de l'air fixe.

« Aujourd'hui que cet air fixe est assez bien « connu, on a su d'abord, par les expériences « du docteur Nooth, que ces vapeurs ont toutes « les qualités de l'acide méphitique. Leur éléva- « tion peut se connaître en y plongeant un flam- « beau, par la hauteur à laquelle s'éteint la « flamme au-dessus du sol, et leur degré de « force par son extinction plus ou moins subite. « Les animaux qu'on y met y périssent, et on « pourrait aussi puiser cette vapeur, et la trans- « vaser de la même manière qu'on s'y prend « quand on veut faire des expériences sur l'air « fixe. On peut également s'en servir pour im- « prégner l'eau et lui donner toutes les qualités « de l'eau minérale acidule, même la rendre fer- « rugineuse en y ajoutant du fer qui s'y dis- « sout.[1]

[1] Cette méthode consiste à plonger dans l'air fixe un vase, de manière que l'ouverture soit inférieure à la surface : il descend dans le vase en vertu de son excès de pesanteur sur l'air commun. Si on ferme alors l'ouverture avec de la vessie mouillée, on peut emporter cette vapeur chez soi, et la soumettre aux expériences qu'on désire. En inclinant doucement le vase qui la contient au-dessus d'un autre qui soit ouvert, tout l'air fixe y descend; ce qu'on reconnaît aux mêmes effets dont on a parlé. On sent qu'il faut éviter soigneusement l'agitation de l'air extérieur.

« Une exhalaison de cette nature avait rempli « la chapelle du Roi, à Portici, avant l'éruption « de 1767, et renversa un sacristain qui vint ou- « vrir la porte. Le roi de Naples, chassant dans « le parc voisin du palais, on vit tomber sur-le- « champ un chien en asphyxie, et ensuite un « jeune homme qui voulut le secourir : on ne « les sauva qu'en les retirant promptement du « lieu où ils étaient.

« Hamilton dit avoir souvent trouvé de ces « vapeurs, ou moffettes, en faisant ses recher- « ches sur le Vésuve et sur l'Etna, particu- « lièrement dans les cavernes, et une fois à la « Solfaterra. Cette vapeur, dit-il, affecte forte- « ment les narines, le gosier et l'estomac, et « cause la suffocation comme l'alcali volatil le « plus violent [1]. On en trouve fréquemment et « de très fortes sous l'ancienne ville de Pompéi,

[1] Le chevalier Hamilton, en comparant les effets très ressemblans de ces deux substances, n'a prétendu établir aucune similitude entre les causes, et il est bon d'en prévenir le lecteur; car, bien loin qu'il y ait aucun rapport entre la nature de l'alcali volatil et celle de l'air fixe, il est reconnu que le

« dont elles ont interrompu souvent les excava-
« tions et les travaux.

« Toutes les moffettes dont on vient de parler « sont accidentelles, et précèdent, accompagnent « ou suivent toujours les grandes éruptions ; au « lieu qu'on en trouve habituellement, et qui sont « aussi très fortes, sous toutes les anciennes laves « du Vésuve, particulièrement sous celle de la « grande éruption de 1631.

« Celles de la Grotte du Chien sont également « habituelles depuis bien des siècles : on n'en « peut voir des preuves plus certaines que le pas- « sage suivant de Sénèque. Dans plusieurs lieux « de l'Italie, dit ce philosophe, il s'exhale par « certaines ouvertures une vapeur pestilentielle, « que ni les hommes ni les bêtes ne peuvent res- « pirer sans danger. Les oiseaux même traver- « sant une telle atmosphère, avant qu'un air « plus salubre en ait adouci la malignité, tom- « bent, deviennent livides, leur gorge s'enfle « comme si elle avait été comprimée avec vio- « lence. *Pluribus Italiæ locis per quædam fora- « mina, pestilens exhalatur vapor, quam non « homini ducere, non feræ tutum est. Aves quo-*

premier a toutes les propriétés essentielles aux alcalis, et le second, toutes celles qui appartiennent aux acides; peut-être y aurait-il plus de justesse à comparer la sensation que fait éprouver l'air fixe à celle qu'occasionne l'acide sulfureux volatil.

« *que si in illam inciderint, antequam cœlo me- « liore leniantur, in ipso volatu cadunt, liventque « corpora, et non aliter quam per vim elisæ fau- « ces tument.* (Sen., L. II, ch. 93.)

« Comme il y a deux sortes de vapeurs invi- « sibles qui peuvent émaner du voisinage des vol- « cans, il faut distinguer leur caractère, et donner « les moyens de les reconnaître. Les unes sont « de l'air inflammable, et les autres de l'air fixe; « toutes celles dont on a parlé jusqu'ici sont de « cette dernière nature ; comme elles sont plus « pesantes que l'air commun, elles restent con- « stamment sur la surface du sol d'où elles éma- « nent, lorsqu'il n'y a point de courant d'air ca- « pable de les dissiper. L'air inflammable, au « contraire, étant beaucoup plus léger que l'air « ordinaire, se dissipe et s'élève dans l'atmo- « sphère.

« Si l'air fixe éteint la lumière, l'air inflam- « mable s'y allume, d'où on voit qu'il serait « dangereux de présenter une flamme à quelque « fissure par où sortirait cet air; car s'il y avait « une cavité plus ou moins vaste et profonde qui « en contînt et qui communiquât à cette fissure, « il pourrait se faire une explosion plus ou moins « violente, comme celle qui est arrivée aux mines « de Newcastle, et qui a fait périr quarante ou- « vriers et les a lancés hors de la mine.

« Lorsqu'on veut donc reconnaître la qualité

« d'une vapeur volcanique avant de s'assurer de « sa force et de son volume, il faut commencer « par y plonger un fragment de verre, enduit « d'une dissolution bien saturée d'un alcali végé « tal quelconque. En peu de minutes le verre « sera couvert de cristaux dans l'air fixe, et ne le « sera point dans l'air inflammable. Ce moyen, « aussi sûr que celui de la lumière, ne sera jamais « dangereux. Les animaux périront également « dans tous deux. » [1]

[1] Nous devons ces dernières observations sur l'air ou la vapeur de la Grotte du Chien, au duc de Chaulnes.

Il ne sera peut-être point déplacé de citer encore ici quelques expériences dans le même genre, faites dans un lieu moins célèbre et moins connu de nous, quoiqu'il existe en France, mais absolument semblable à tout ce qu'on a pu dire et écrire sur la Grotte du Chien; c'est ce qu'on appelle dans le Vivarais *les Puits de la Poule*, situés à Neirac, petit hameau à trois lieues d'Aubenas, et peu loin de la rivière de l'Ardèche. Ce sont effectivement trois espèces de puits d'environ cinq à six pieds de profondeur sur quatre de diamètre, qu'on rencontre, comme la Grotte du Chien, à mi-côte d'une montagne volcanique.

On trouve dans l'intéressant ouvrage de Faujas de Saint-Fond, sur les volcans éteints du Vivarais, le récit des expériences qu'il y a faites lui-même, et que nos lecteurs liront sans doute avec plaisir : « Nous parvînmes à Neirac, en « suivant les grandes chaussées basaltiques des bords du Vi- « gnon jusqu'à la rivière de l'Ardèche. Arrivés à Neirac, nous « nous procurâmes une poule et un chat; la poule fut descen- « due la première dans la principale ouverture; elle n'en eut « pas plus tôt respiré l'air, qu'elle battit sur-le-champ des ailes,

Église de San Vitale, n° 222.

On a gravé sur la même estampe, et au-dessous de la Grotte du Chien, une vue plus agréable sans doute qu'intéressante; c'est celle d'une petite église, appelée *San Vitale*, située à peu de distance de la Grotte du Pausilippe. Sans avoir un objet de curiosité bien déterminé, quelques vues de sites pittoresques ont le mérite de donner une idée d'un pays, et des lieux qu'on cherche à rappeler à ceux qui les ont vus, ou à faire connaître à ceux qui n'y ont point été.

« s'agita vivement, ouvrit un large bec, respira quelques « instans avec peine, et mourut au bout de deux minutes. « Nous la laissâmes encore trois minutes dans le puits, et, « l'ayant retirée, je m'aperçus qu'elle avait le bec couvert « d'écume; je fis usage, mais vainement, de l'alcali volatil « pour la rappeler à la vie; elle était restée trop long-temps « dans la vapeur, et tous mes soins furent inutiles.

« Comme nous n'avions pas ici des poules à notre disposi- « tion, je ne pus tenter pour lors aucune expérience sur des « individus de cette espèce; nos ressources furent donc dans « le chat. Il fut lié par les pates, descendu dans le trou, où « il n'eut pas resté quelques secondes, qu'il poussa un cri « plaintif, respira avec peine; ses flancs s'agitèrent, et ne « donnèrent bientôt plus que des pulsations lentes et forcées; « il ouvrait la gueule pour chercher à respirer un meilleur air : « ses yeux grossirent prodigieusement, et paraissaient vouloir « sortir de la tête; il resta sept minutes dans cet état convul- « sif, et mourut. Nous le laissâmes encore quelques minutes « dans la vapeur, où il ne donna plus aucun signe de vie.

« Lorsque nous le retirâmes, ses membres étaient roides et « en contraction; je le laissai en cet état plusieurs minutes « sur la terre, pour voir si le grand air seul pourrait mettre « en jeu les principes de la vie, mais vainement : il était tou-

Vue de l'Astruni, n° 223.

L'Astruni est un ancien volcan, situé dans les environs de Pouzzol, près de Naples; il fait partie de ce canton si renommé et si célèbre de tous les temps par la quantité de volcans qui y ont existé.

C'est à des époques absolument inconnues, et dans les temps les plus reculés, que ces volcans se sont formés successivement; et on peut penser, d'après la création subite d'une montagne appelée *Monte Nuovo*, que la plupart des volcans

« jours dans le même état; je lui tins long-temps la main sur « la région du cœur, sans pouvoir y reconnaître la moindre « espèce de mouvement: enfin, je lui ouvris avec force, par « le moyen d'une clef, la gueule, qui était pleine d'une écume « gluante; je lui jetai alors dans le gosier quelques gouttes « d'alcali volatil, et je sentis presque subitement un petit tres- « saillement dans les poumons, suivi d'une légère aspiration; « je continuai à lui verser dans la gueule de l'alcali volatil, « que je mitigeai avec de l'eau; j'agitai l'animal, je le secouai « quelques momens; les poumons reprirent un peu de jeu, et « je profitai de cet instant pour lui insinuer de l'alcali dans « les narines; il ouvrit alors les yeux, et miaula quelque temps « après: je le mis à terre, où il fit des efforts réitérés pour se « soulever sur ses pates; il en vint cependant à bout, mais « non sans beaucoup de peine, car le pauvre animal avait « été cruellement affecté par la vapeur; peu de temps après « il se soutint, et marcha. Comme il était faible, il eût été « dangereux de refaire de nouvelles expériences sur lui; mais « le fait est que l'alcali volatil le tira de l'état d'asphyxie le « plus complet, et le rappela à la vie, non comme stimulant, « mais en se combinant avec le gaz acide qui règne dans ce « puits. » (*Volcans éteints du Vivarais*, page 307.)

ont pu avoir une origine semblable. Ce dont on ne peut douter, c'est qu'il n'en ait existé un grand nombre dans ce canton, appelé de tous les temps, et par cette raison, *Champs de Feu*.

Celui-ci est un des plus considérables par son étendue, puisqu'il a environ six milles et plus de circonférence. Dans la plaine qui est au fond du cratère, il y a deux lacs; et comme ils sont aujourd'hui entourés de bois fort épais, où les sangliers se plaisent, on a converti ce volcan en un parc, en entourant de murailles la sommité du cratère, afin d'y renfermer beaucoup de ces animaux, réservés pour la chasse du roi de Naples.

Le chevalier Hamilton, dans la description qu'il nous a donnée de ce pays, si intéressant pour les naturalistes, nous dit avoir vu de vastes rochers de laves dans le cratère de l'Astruni, et que le cône de ce volcan, ainsi que celui de la montagne qui entoure le lac Agnano, et qui en a été sûrement un autre, est tout composé de tufa, de couches de pierre-ponce peu adhérentes les unes aux autres, de fragmens de lave, et d'autres matières volcaniques exactement semblables à celles du Vésuve.

Serait-ce une observation déplacée que celle qu'on pourrait faire sur la sécurité où on est par rapport à ce volcan, éteint depuis des siècles, et sur l'emploi qu'on en fait, en le destinant aux plaisirs du prince? Il est certain que le Vésuve,

si formidable aujourd'hui, et qui a causé, depuis cent cinquante ans environ, tant de ravages, a été près de cinq cents ans sans inspirer la moindre alarme. On trouve dans l'ouvrage d'Hamilton une description du Vésuve, faite peu de temps avant celle de 1331, dont la peinture, tel qu'il était alors, ressemble parfaitement à celle de l'Astruni.

Le cratère du Vésuve avait cinq milles de circonférence, et environ mille pas de profondeur. Ses côtés étaient remplis d'arbrisseaux, et le fond formait une plaine où paissait tranquillement le bétail. Les endroits couverts de bois étaient peuplés de sangliers. Au milieu de la plaine qui faisait le fond du cratère, était un passage étroit, au travers duquel, par un sentier tortueux, on pouvait descendre environ un mille sur des rochers et des pierres, jusque dans une autre plaine plus spacieuse et couverte de cendres. Dans cette plaine étaient trois petits étangs, placés de manière qu'ils formaient un triangle; un vers le levant, dont l'eau était chaude, corrosive, et d'une grande amertume; l'autre, vers le couchant, renfermait une eau d'un goût semblable à celui de l'eau de la mer; et l'eau du troisième n'avait aucun goût particulier.

Depuis 1139 jusqu'à la grande éruption de 1631, c'est-à-dire pendant quatre cent quatre-vingt-douze ans, le Vésuve était resté dans la plus

grande tranquillité : les bois les plus élevés avaient eu le temps d'y croître, et on était sûrement bien loin de s'attendre alors à ce qu'il est devenu depuis.[1]

Le lac Averne, environné de montagnes volcanisées, d'un aspect sombre et sauvage, était, d'après le rapport des historiens, anciennement ombragé par d'épaisses et hautes forêts. Une sorte de mystère et d'horreur ténébreuse qui en devait résulter, n'avaient pas peu contribué à mettre ce lieu en grande vénération dans l'antiquité. Ajoutez à ce tableau l'effet formidable des vapeurs méphitiques, toujours très abondantes dans un lac qui repose sur des volcans, dont les eaux étaient mortelles aux poissons, et sur lequel les oiseaux ne pouvaient passer sans tomber morts sur-le-champ; il n'en fallut pas davantage pour faire du lac Averne les portes de l'enfer.

Vue du lac Averne, nº 224.

Les prêtres ne tardèrent pas à tirer parti d'un lieu si propre à inspirer des idées de terreur; on crut bientôt que des géans qui avaient osé combattre contre les dieux, avaient été précipités dans des abîmes de feu, recouverts par des mon-

[1] On lit dans une *Description de l'Italie*, par Léandre Alberti, religieux de Saint-Dominique, qu'il y eut un incendie au Vésuve en 1306, et en 1500 un autre dont parle le médecin Ambroise de Nola; mais ces deux éruptions ont été peu considérables, et ne peuvent être comparées à celles qu'il y a eu dans d'autres époques, et surtout depuis 1631.

tagnes ; les tremblemens de terre, fréquens dans ces contrées, furent l'effet des efforts que faisait cette race téméraire et coupable pour briser les cachots qui la contenaient ; les bruits souterrains furent changés en présages sinistres, et bientôt on dressa des temples à la déesse des enfers, à Hercule, à Apollon rendant des oracles, et la sibylle ne tarda pas à prophétiser du fond d'un antre ténébreux.

Toutes ces grandes machines mises en œuvre, et maniées adroitement par des mains habiles, produisirent un grand effet sur des hommes toujours amateurs du merveilleux, et bien faciles à conduire toutes les fois qu'on les enchaîne par les liens de la crainte et de la superstition.

Ce que j'avance ici se trouve confirmé par le témoignage de Diodore de Sicile, qui avait vécu sous l'empire des deux premiers Césars : il nous apprend qu'Hercule, à son retour des Champs Phlégréens, s'avança vers le lac Averne, consacré à la déesse des enfers, et que le lac ayant son issue dans la mer, en fut séparé par une digue construite par ce héros : l'historien rapporte que ce lac, dont l'eau était très pure, avait cinq stades de circonférence, et que si la couleur paraissait bleuâtre, cet accident de lumière n'était occasionné que par l'extrême profondeur du gouffre. Il parle ensuite d'un oracle effrayant qui s'y faisait entendre anciennement.

Telle est en substance la narration de Diodore, où on trouve des détails qui ne doivent point être négligés. On y voit, en effet, par ce qu'il nous dit d'Hercule, que la révolution qui avait formé ce lac, se perd dans l'éloignement des temps ; ce qui annonce, comme il y a tout lieu de le croire, que les révolutions volcaniques qui ont bouleversé une partie de l'Italie, sont d'une date bien ancienne, antérieure peut-être de beaucoup à la naissance du Vésuve ; car on présume, avec raison, que les travaux, que les exploits inconcevables d'Hercule, cachent des allégories théologiques, relatives à la vicissitude, au combat des élémens, et à de grandes révolutions de la nature, arrivées à des époques si reculées, que les faits s'étaient dénaturés en s'éloignant de leur origine.

On se plut ensuite à envelopper ces événemens sous le voile obscur des emblèmes les plus mystérieux, dont le fond et la vérité n'étaient connus que par ceux des prêtres de la haute antiquité qui se plaisaient à étudier et à s'instruire : ce temple dédié aux dieux infernaux, et ces oracles effrayans auxquels Diodore ne croyait pas, annoncent seulement que ceux qui gouvernaient la religion avaient depuis long-temps su mettre à profit des phénomènes physiques, pour effrayer et captiver les peuples. Enfin Diodore, qui avait beaucoup voyagé, et qui, selon toute apparence,

avait visité le lac Averne, fixe sa grandeur à cinq stades de circonférence; topographie utile, qui prouve, si le calcul de Diodore est exact (ce que j'ai peine à croire), que le lac s'est agrandi de plus des deux tiers. [1]

Virgile, ce poète si exact, et qui connaissait si bien les environs de Naples, fait sacrifier Énée sur le bord de l'Averne, où il dresse un autel, et offre en holocauste à la Nuit, à la Terre et à Proserpine, une brebis noire et une vache stérile. Il immole des taureaux aux dieux des enfers, et se met en marche pour le Tartare. Le même poète nous apprend, d'une manière précise, d'où ce lac avait tiré son nom, et fait dériver son étymologie du mot grec Ἄορνος, *sans oiseaux*. [2]

[1] Le stade grec ordinaire, faisant la huitième partie du mille romain ancien, avait quatre-vingt-quatorze toises deux pieds huit pouces. Le lac Averne ayant donc cinq stades de tour, cette mesure se réduirait à quatre cent soixante-douze toises un pied quatre pouces. Le lac Averne se trouve avoir actuellement environ deux tiers de mille d'Italie de diamètre; le mille romain moderne étant de sept cent soixante-quatre toises, ce diamètre produirait une circonférence au moins de quinze cent vingt-huit toises. S'il n'y a donc point de faute de copiste dans le nombre des stades de Diodore, le lac Averne serait actuellement plus vaste des deux tiers qu'il ne l'était alors, observation qui mériterait les plus grandes recherches, et qui donnerait des éclaircissemens bien intéressans sur l'augmentation ou la diminution de ce lac dans un espace de plus de dix-huit cents ans.

[2] *Unde locum Graji dixerunt nomine Aornon.*

(*Eneid.*, L. VI, v. 242.)

Nos lecteurs liront avec plaisir, sur cet objet, les détails aussi curieux que pittoresques que Lucrèce nous fournit, non seulement sur la dénomination du lac Averne, mais encore sur les effets dangereux produits par les vapeurs mortelles des divers lacs qui portent le même nom.

« Expliquons maintenant la nature de ces lieux « funestes, de ces lacs nommés *Avernes*. D'abord « ce nom leur a été donné à cause de l'effet qu'ils « produisent, parce qu'ils sont mortels pour les « oiseaux; en effet, quand les habitans de l'air « sont arrivés directement au-dessus de ces lieux, « ils semblent avoir oublié l'art de voler : leurs « ailes n'ont plus de ressort, ils tombent sans « force, la tête penchée, ou sur la terre ou dans « les eaux, selon la nature de l'Averne qui leur « donne la mort. On trouve à Cumes et au mont « Vésuve un endroit de cette nature d'où s'exhale « une noire fumée. Tous ces effets sont naturels, « et on peut en trouver les causes sans imaginer « que ces lieux sont autant de portes du Tartare, « par où les divinités du sombre empire attirent « les âmes sur les bords de l'Achéron, etc. » Et, dans un autre endroit, voici les raisonnemens, aussi ingénieux que sensés, que fait sur le même sujet ce poète philosophe.

« Ainsi les lieux nommés *Avernes* ne sont mor- « tels pour les oiseaux que par de pareilles évapo-

« rations qui s'élèvent du sein de la terre dans les « airs, et empoisonnent, pour ainsi dire, une partie « de l'atmosphère. A peine les oiseaux sont-ils « arrivés dans cette région infectée, tout à coup « embarrassés dans les lacs de ce poison invisible, « ils tombent verticalement dans l'endroit où « l'exhalaison dirige leur chute, et quand ils y « sont étendus, la même exhalaison, plus active « pour lors, chasse de leurs membres tous les « restes de la vie. »[1]

Il serait difficile sans doute de mieux peindre les effets terribles de ces vapeurs, aujourd'hui même que leurs qualités paraissent mieux connues. Mais examinons en physicien et en naturaliste ce qui nous reste du lac Averne et de toutes ses merveilles.

Il n'est guère possible de douter que l'emplace-

ment du lac Averne ne soit, sinon un véritable cratère, du moins un sol brûlé, ou une bouche volcanique abîmée sur elle-même; car il est absolument nécessaire, pour bien s'entendre en histoire naturelle, de distinguer le mot de *cratère* d'avec celui de *bouche*. Le cratère d'une montagne incendiée est le creuset fait en coupe qu'on observe sur sa sommité : c'est par là que se manifestent les premiers signaux des éruptions; c'est la cheminée par où s'élèvent les fumées; c'est la fournaise qui donne issue aux flammes, aux cendres, aux laves, et à cette prodigieuse quantité de déjections qui obscurcissent l'air et forment des pluies de poussière et de pierres. Je sais que ces entonnoirs se déforment, se dénaturent, se déplacent même quelquefois; mais c'est toujours pour occuper les points les plus élevés.

[1] *Nunc age, Averna tibi quæ sint loca cumque lacusque*
Expediam. Quali natura prædita constent.
Principio, quod Averna vocantur, nomen id ab re
Impositum est, quia sunt avibus contraria cunctis.
E regione ea, quod loca cum advenere volantes,
Remigii oblitæ, pennarum vela remittunt,
Præcipitesque cadunt molli cervice profusæ
In terram, si forte ita fert natura locorum.
Aut in aquam, si forte lacus substratus Averno est.
Qualis apud Cumas locus est montemque Vesevum,
Oppleti calidis ubi fumant fontibus auctus.
. . . .
Omnia quæ naturali ratione geruntur.
Et, quibus e causis fiant, apparet origo.
Janua ne his orci potius regionibus esse
Credatur posta, hinc animas Acheruntis in oras
Ducere forte Deos manes inferne reamur;
Sic et Averna loca alitibus summittere debent
Mortiferam vim, de terra quæ surgit in auras,
Ut spatium cæli quadam de parte venenet;
Quo simul ac primum pennis delata fit ales,
Impediatur ibi cæco correpta veneno;
Ut cadat e regione loci, qua dirigit æstus:
Quo cum corruit, hæc eadem vis illius æstus
Reliquias vitæ membris ex omnibus aufert.
(LUCRET., Lib. VI.)

J'appelle *bouches*, les ouvertures ou trouées produites par l'effort des laves ardentes contenues dans le sein de la montagne, qui se font jour, sur le flanc, au pied ou dans les environs de la base du volcan principal. Il en sort souvent des ruisseaux de lave en fusion, et quelquefois des flammes violentes, des fumées sulfureuses, des matières calcinées, et ces bouches forment alors de petits volcans secondaires, qui ne laissent pas d'occasionner bien des ravages. Ce sont de pareils accidens qui ont donné naissance à cette suite de monticules qui environnent l'Etna et le Vésuve.

On doit donc regarder l'emplacement du lac Averne comme produit par l'enfoncement d'une bouche ou d'une caverne volcanique, ou peut-être encore par la position locale de plusieurs monticules, qui, en s'élevant par les déjections des feux souterrains, ont décrit un cercle qui a formé le bassin dans lequel les eaux, manquant d'issue, se sont toutes réunies.

Les eaux de ce lac paraissent bleuâtres, sans doute à cause de leur grande profondeur. Les poissons peuvent y vivre et s'y multiplier, et les oiseaux volent non seulement impunément dessus, mais les plongeons se plaisent à y nager : les anciens auraient-ils donc été d'accord pour nous tromper à ce sujet? Non, sans doute. Virgile était exact, Lucrèce voyait bien; ce n'est point

à eux qu'il faut s'en prendre, mais aux circonstances locales qui ont changé.

Les physiciens, exercés à observer les phénomènes de la nature, savent très bien qu'un terrain, qu'un pays entouré de volcans est sujet à de grands changemens, et soumis à mille vicissitudes. Les feux, après avoir occasionné de cruels ravages, s'apaisent, se calment, paraissent ensuite avec plus de fureur, ou diminuent par progression, puis semblent s'éteindre pour jamais, mais c'est pour se renouveler encore dans des temps, et à des époques variées, plus ou moins éloignées les unes des autres. Cela est si vrai, que depuis que Virgile et les autres écrivains anciens ont fait mention des produits volcaniques des environs de Naples, cette partie de l'Italie a été soumise à de grandes révolutions souterraines, produites par le Vésuve ou par d'autres fournaises particulières, qui ont leurs siéges à d'immenses profondeurs.

Deux témoins oculaires nous ont conservé les détails précieux de la fameuse éruption qui, après avoir bouleversé le sol des environs de Naples, en 1538, fit naître subitement le Monte Nuovo, et cette montagne s'étant fait jour à côté du lac Averne, en dut soulever le fond et l'infecter de vapeurs mortelles. Car à cette époque l'air était empesté dans les environs d'exhalaisons méphitiques, et vingt-quatre personnes, que

la curiosité avait conduites trop près du Monte Nuovo, furent étouffées en un instant. [1]

Mais je trouve encore un fait bien attesté, qui prouve que le lac Averne a éprouvé, de temps à autre, les effets de certaines vapeurs pernicieuses; c'est dans le *Traité des Fontaines et des Lacs*, du célèbre Bocace, mort en 1375, que ce fait est consigné. « J'ai vu moi-même, dit cet « auteur, du vivant de Robert, roi de Jérusalem « et de Sicile, une si grande abondance de pois- « sons jetés sur les bords de ce lac, que la chose « paraissait tenir du prodige; ils étaient tous « morts, et intérieurement noirs, et infectaient « de l'odeur de soufre, à tel point qu'aucun ani- « mal n'aurait voulu en goûter. Les gens les plus « experts du lieu étaient persuadés qu'à cette « époque il s'était exhalé dans le lac des veines « d'un soufre si violent, que les poissons en « périrent. »

Cette observation prouve qu'à certaines époques, des émanations nuisibles ont troublé la tranquillité des habitans des eaux du lac, et qu'elles ont pu être assez fortes pour avoir altéré l'air de son atmosphère.

On voit au bord du lac Averne les restes d'un temple antique, dont l'intérieur est construit en

[1] Nous verrons les détails intéressans de cet événement à l'article même de Monte Nuovo.

rotonde, d'un diamètre de quatre-vingts pieds. On distingue encore, dans cette grande ruine, les restes d'une coupole très élevée, et plusieurs niches propres à recevoir des statues : quelques auteurs ont voulu que ce temple eût été consacré à Apollon, d'autres à Mercure ou à Neptune. Mais on peut assurer d'abord que ce n'est pas celui d'Apollon dont parle Virgile; les détails qu'en donne ce poète fixent sa position à Cumes.

Dion nous apprend qu'à l'époque où le célèbre Agrippa fit construire de grands ouvrages dans cette partie de l'Italie, on découvrit, dans le lieu le plus révéré de l'Averne, une idole sous la figure d'une femme, et qu'on publia que cette statue avait été vue couverte de sueur [1]. Cette indication semblerait annoncer que la divinité en vénération sur les bords du lac, était une déesse; et je serais assez porté à croire que ce temple, dont on voit encore de beaux restes, avait été ordonné par le même Agrippa; car cette grande et belle ruine paraît d'un bon siècle; mais comme il ne nous reste aucun monument sur la divinité qui y était invoquée, on ne peut rien prononcer à ce sujet.

C'est vis-à-vis du temple dont nous venons de parler, et au midi du lac Averne, qu'on trouve

[1] Dion, Liv. XLVIII.

la prétendue Grotte de la Sibylle. C'est une grande galerie creusée dans les matières volcanisées, qui ne s'étend guère plus qu'à environ deux cents pas dans l'intérieur de la montagne, étant terminée par un éboulement qui en ferme l'issue. Il suffit de lire avec attention ce que Virgile dit dans le commencement du sixième chant de l'*Énéide*, de cette sibylle fameuse, pour être convaincu que l'antre de la prophétesse était à Cumes, et non sur les bords de ce lac. [1]

Mais pour mieux faire connaître à nos lecteurs ce canton si intéressant du lac Averne et de l'antre de la sibylle, pays plus célèbres par les peintures que nous en a fait Virgile, que par ce qu'ils sont eux-mêmes ; suivons le récit qu'en fait notre voyageur.

« Nous nous embarquâmes de nouveau pour « aller examiner de plus près les environs du lac « Averne, et fûmes droit à Porto-Julio, qui n'est « qu'à un mille et demi de distance de Pouzzol. « Le port Jules fut construit par Agrippa : il était « situé devant le lac Lucrin, et communiquait « avec ce lac avant que l'éruption du Monte Nuovo « ne l'eût comblé. C'était, ainsi que le port de « Misène, une retraite assurée pour des bâti- « mens tels que ceux des Romains.

[1] Cette description du lac Averne est de Faujas de Saint-Fond.

« On voit encore sous les eaux, lorsque la « mer est basse, les ruines d'une jetée d'environ « six cents toises de longueur qui s'avance dans « la mer, et qui est terminée par un fragment « saillant encore au-dessus des eaux : sa forme « arrondie peut faire croire que c'était la tour « du phare. A l'endroit où cette jetée était atta- « chée à la terre, on entrevoit des fondations « d'édifices, et les habitans de Pouzzol trouvent « journellement des pierres gravées et une quan- « tité de mosaïques, qu'ils ramassent sur la plage, « formée maintenant de la cendre friable et « douce du Monte Nuovo, près duquel on aborde. « Nous passâmes entre ce qui reste du lac Lucrin « et le pied du Monte Nuovo, pour aller au lac « Averne.

« A l'inspection de ces deux lacs, de la ma- « tière et de la forme des montagnes qui les cei- « gnent, il est évident que ce sont encore les cra- « tères de deux anciens volcans, comme l'Agnano, « l'Astruni, etc. Le sens de l'escarpement des « montagnes, les couches des cendres, des pon- « ces, des tufs, les eaux chaudes qu'on y trouve, « soit auprès du temple d'Apollon, soit dans la « grotte dite *de la Sibylle*, n'en peuvent laisser « douter.

« L'entrée de cette grotte n'est rien moins « qu'imposante ; les attérissemens l'ont rendue « étroite et basse jusqu'à obliger de marcher en

« double ; ensuite elle s'élève et ressemble à celle « de Pausilippe, sinon qu'elle est moins élevée et « moins large ; mais elle devait lui ressembler « absolument, avant qu'on eût creusé de nou- « veau cette dernière. On ne peut pénétrer main- « tenant dans celle-ci que jusqu'à la profon- « deur de deux cents pas environ : on trouve à « droite une porte carrée qui communique à des « bains chauds, dans lesquels on descendait par « une longue rampe ; et l'on n'y arrive qu'en se « faisant porter sur les épaules des cicérones qui « vous y conduisent avec des torches.

« Sans doute, une grande partie de ces souter- « rains se trouve perdue par l'éboulement qui « en a obstrué les communications ; car il ne se- « rait pas vraisemblable qu'on eût fait des dé- « penses aussi grandes, pour arriver à deux « baignoires qui sont dans la seule pièce régu- « lière qui reste encore décorée et revêtue de stuc « avec une corniche. L'eau n'y est que tiède ; « mais la vapeur y est plus chaude que l'eau : « aussi y avait-il deux lits à l'usage des étuves : « la vapeur ne nous a pas paru assez forte pour « qu'elle pût servir maintenant à cet usage ; mais « il est à croire que plus anciennement ces restes « de volcans pouvaient rendre les exhalaisons « plus chaudes.

« Au reste, l'excès de difficultés surmonté « pour se procurer de pareilles étuves, peut don-

« ner une idée du prix que les Grecs ou les Ro- « mains mettaient à l'usage qu'ils en faisaient ; « car il est difficile de décider si cette grotte, ou « galerie souterraine, est un ouvrage de l'un ou « de l'autre de ces deux peuples. Le mystère ré- « pandu sur ce lieu, d'après les fictions de Vir- « gile, peut au moins indiquer que de son temps « il était déjà fort ancien, puisque la seule anti- « quité a droit au merveilleux.

« Après être sortis de ce souterrain, sans y « avoir trouvé *ni remords*, *ni noirs soucis*, et « n'ayant eu à vaincre que les ronces qui en dé- « fendent l'entrée, nous passâmes, en suivant « les bords du lac, à une grande et belle ruine, « qu'on appelle, sans savoir pourquoi, le *temple* « *d'Apollon*. Il est placé si près des bords du « lac, que les eaux en baignent une partie des « murailles du côté de l'entrée. Quelque dégradé « que soit cet édifice, la ruine en est très impo- « sante, et conserve assez de forme pour en don- « ner le plan. C'était une voûte en rotonde in- « térieure, de cent treize pieds de diamètre, dé- « corée de cintres et de niches. L'extérieur était « à pans, avec une galerie supérieure qui don- « nait à l'édifice un attique au-dessus de la cor- « niche.

« Nous trouvâmes des fabriques ou construc- « tions attenantes au temple, et qui sans doute « en dépendaient. Il y existe encore des bains

« d'eau chaude qui servaient sans doute de pu-« rificatoire. On fait journellement usage de ces « bains ; mais il n'y a d'antique que les conduites « des sources, et les fabriques dans lesquelles on « a construit les baignoires. Toutes ces ruines « sont en tuf et mattoni.

« Ce temple a été tellement dépouillé de ses « décorations intérieures, qu'on n'y trouve pas « un seul morceau de marbre : on ne peut savoir « non plus quelle était la décoration de l'entrée, « la porte étant écroulée, et l'eau et les joncs « en cachant toutes les bases. On aperçoit en-« core la naissance de la voûte, qui avait pres-« que le diamètre de celle de la rotonde de « Rome ; et on pourrait présumer que ces deux « temples étaient de même genre, et se ressem-« blaient avant que le dernier eût été décoré par « Agrippa.

« Celui-ci était sans doute consacré aux divi-« nités infernales, puisqu'on sait qu'elles y étaient « révérées, que ces rives étaient sacrées et fu-« nestes, et qu'on ne pénétrait qu'avec terreur « dans la forêt sombre qui entourait ces noires « eaux, dont les exhalaisons étaient mortelles « aux oiseaux mêmes qui les traversaient. Aussi « Virgile ne manque pas, lorsqu'Énée va cher-« cher le rameau d'or dans cette forêt autrefois « si redoutable, de faire élever fort haut les deux « colombes qui servaient de guides au héros ; il

« les fait reposer ensuite dans la partie de la fo-« rêt où est le temple, et où Énée alla cueillir ce « rameau qui devait lui ouvrir les enfers.

Inde ubi venere ad fauces graveolentis Averni,
Tollunt se celeres ; liquidumque per aera lapsæ
Sedibus optatis gemina super arbore sidunt.

« Ce lieu, bien que découvert et cultivé, offre « encore aujourd'hui un aspect solitaire et mys-« térieux, qui tient assez de son ancien carac-« tère. Les eaux de l'Averne, noires et profondes, « saumâtres et sulfureuses, nourrissent des tan-« ches, et une quantité prodigieuse de crapauds « hideux : au reste, la douceur du climat y rend « la nature aussi active qu'abondante et géné-« reuse. Dans les premiers jours de mars, nous « y trouvâmes des bourgeons de vignes ouverts « avec des feuilles très développées, et des figuiers « déjà verts.

« Nous revînmes par le même chemin, en re-« passant près du lac Lucrin, qu'on aperçoit à « peine, et qui a l'air de disputer encore une pe-« tite place pour attester son ancienne existence. « Il n'est séparé du lac Averne que par un mon-« ticule, et de la mer, que par une langue de « terre, si peu élevée au-dessus du niveau, que « la vague entre dans le lac lorsque le vent la « chasse de ce côté. »

Tout ce canton a si entièrement changé de

face, qu'en comparant, sur les lieux mêmes, les descriptions que nous en trouvons dans tous les historiens, on a peine à s'en faire une idée. Nous ne pouvons cependant douter qu'Auguste, en réunissant les deux lacs, n'ait fait construire dans ce lieu un des ports les plus vastes et les plus sûrs qu'il y eût alors. Ce fut là qu'il fit preparer cette flotte formidable avec laquelle Agrippa alla combattre Pompée, le força d'abandonner la Sicile, et fixa, comme on sait, pour toujours le sort de l'Empire romain.[1]

Quant au lac Lucrin, c'était le théâtre des fêtes les plus magnifiques. Il est parlé, dans Ausone et dans Horace, des représentations de batailles navales, et, entre autres, de celle d'Actium, que Lollius donna à Auguste sur ce lac. La volupté industrieuse des Romains ne se borna pas à ce genre de spectacles, et il paraît qu'elle fit de ce lac le rendez-vous le plus recherché de toutes sortes d'amusemens. Sénèque parle des fêtes qui s'y donnaient très souvent sur des barques peintes et richement décorées. On y prenait tous les plaisirs de la table, accompagnés de concerts et de musique, et souvent les eaux du lac étaient couvertes des roses dont les barques étaient semées, et qu'on y voyait flotter encore à la pointe du jour. *Videre comessationes navigantium, et symphoniarum cantibus strepentes lacus.... Tot genera cimbarum variis coloribus picta.... Fluctuantem toto lacum rosam, etc.*

Le lac Lucrin était encore renommé par l'excellence de ses huitres, et de ses différens coquillages, qu'Horace mettait alors à la tête des mets les plus recherchés. C'était une des fermes romaines les plus riches, et quelques antiquaires prétendent que ce nom de Lucrin lui venait du gain considérable que faisaient ceux qui s'en rendaient les fermiers.

Monte Nuovo est ce volcan qui, en 1538, s'est élevé du sein de la terre même, ou plutôt du lac dont nous venons de parler. Ce phénomène, un des plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention, doit servir de base à l'opinion qu'on peut se faire sur la formation de tous les volcans en général, qui ne peuvent avoir

Vue de Monte Nuovo, n° 225.

[1] Dion surtout est l'auteur dans lequel on trouve à ce sujet les détails les plus intéressans. Il paraît que ce port Jules était composé de trois bassins contigus les uns aux autres, et dont le dernier principalement, qui était l'Averne, devait produire, par sa forme abritée de tous côtés, l'asile le plus sûr et le plus commode pour toutes sortes de vaisseaux. *Avernus est sinus mari pone ipsum litus profundo, faucibus commode ad recipiendas naves instructus; neque ei, ut portus haberetur, vel a natura loci, vel a magnitudine, quicquam deest: sed usum tamen illum non præstat, quod ante eum jacet Lucrinus sinus, prælongus, et altus.*

Voici la peinture que nous en fait Velléius: *In Averno, et Lucrino lacu speciosissima classe fabricata, quotidianis exercitationibus militem, remigemque ad summam et militaris et maritimæ rei perduxit scientiam.*

d'autre origine et d'autres causes que les feux souterrains.

La nature, quoique variée dans ses productions, est toujours uniforme dans sa marche et ses opérations. Hamilton, que nous citons souvent, et qui nous sert de guide dans ces descriptions, est absolument d'avis que le Vésuve, l'Etna, ainsi que tous les volcans qui existent sur la terre, ont dû être formés par une suite d'éruptions ou d'explosions de plusieurs siècles, mais de la même manière et par les mêmes causes que Monte Nuovo, qui fut formé par une seule éruption, et dans le court espace de quarante-huit heures; « qu'enfin, ce sont les montagnes « qui sont produites par les volcans, et non les « volcans par les montagnes. »

Nous ne pouvons, au reste, mieux faire que de renvoyer nos lecteurs aux excellentes et savantes descriptions faites par cet habile naturaliste, dans son ouvrage des *Campi Phlegrei*. On trouve dans la Lettre V, qu'il écrivit de Naples au docteur Mati, deux relations que le narrateur rapporte lui-même d'après les auteurs contemporains, parce qu'elles contiennent les descriptions exactes des phénomènes qui accompagnèrent cette terrible explosion de la nature.

Une de ces relations a été faite par Antonio Falconi, et l'autre par Giacomo di Toledo. Tous deux, présens et contemporains, publièrent

leurs relations peu de temps après cet événement extraordinaire, qui arriva au mois de septembre 1538. Nous nous contenterons de rapporter celle d'Antonio Falconi, comme nous ayant paru la plus détaillée :

« Ainsi donc, dit Marco-Antonio delli Fal- « coni, je vous raconterai fidèlement et avec « naïveté les effets de la nature dont j'ai été té- « moin oculaire, ou dont j'ai entendu les récits « par ceux qui les ont vus Il y a deux ans que « Naples et Pouzzol, et tous les endroits voisins, « ressentent fréquemment des tremblemens de « terre. Le jour et la nuit, avant qu'il y eût au- « cun signe d'éruption, on sentit dans les lieux « dont je viens de parler plus de vingt tremble- « mens forts et assez longs.

« Cette grande éruption arriva le 29 septem- « bre 1538; c'était un dimanche, à une heure « de nuit ou environ. J'ai ouï dire qu'on vit au « même lieu de l'éruption, entre les bains chauds « ou étuves et Tripergola, des flammes de feu « qu'on aperçut d'abord au-dessus des bains, et « qui, après s'être étendues vers ce bourg de « Tripergola, se fixèrent dans la petite vallée « qui conduit au lac Averne et aux bains, et qui « est située entre le Monte Barbaro et le monti- « cule del Pericolo. En peu de temps, le feu « s'accrut à un tel degré, que la terre s'ouvrit « dans cet endroit, et vomit une si grande quan-

« tité de cendres et de pierres-ponces, qu'elle « couvrit tout le pays, et qu'il tomba à Naples, « pendant une grande partie de la nuit, une pluie « abondante de ces cendres, accompagnée de « beaucoup d'eau.

« Le lendemain, les pauvres habitans de Pouz« zol, épouvantés par des phenomènes aussi ter« ribles, quittèrent leurs habitations couvertes « de cette pluie noire et limoneuse, qui continua « tout le long du jour dans ces cantons, et pri« rent la fuite pour éviter la mort, qui était « peinte sur leurs visages. Les uns avaient leurs « enfans dans leurs bras; les autres portaient « des sacs remplis de leurs effets. Là, on con« duisait des ânes à Naples, chargés de familles « entières saisies de terreur; ici, on transportait « une quantité d'oiseaux de toute espèce que « l'éruption avait fait périr dès son commence« ment; et d'autres étaient chargés de poissons « qu'ils trouvaient en abondance sur le rivage de « la mer, restés à sec sur un espace considérable.

« Don Pedro di Toledo, vice-roi du royaume « de Naples, se rendit sur les lieux avec plusieurs « personnes pour considérer un spectacle aussi « prodigieux. J'y allai aussi, et, ayant rencon« tré sur le grand chemin l'honorable signor « Fabrizio Moramaldo, nous voulûmes tous être « témoins et examiner la suite de cet événement « extraordinaire.

« La mer s'était retirée du côté de Bayes, en « abandonnant un terrain très étendu; et le ri« vage paraissait presque entièrement à sec, par « la quantité de cendres et de pierres-ponces « brisées et lancées par l'éruption. Je vis aussi « deux sources dans ces ruines nouvellement dé« couvertes; l'une, au-devant de la maison de « la reine, qui était d'une eau chaude et salée; « l'autre, d'une eau froide et sans saveur, sur « le rivage, à environ deux cent cinquante pas « plus voisin de la place de l'éruption; et quel« ques uns disent que, plus près encore, il sortit « un courant d'eau douce et fraîche qui ressem« blait à une petite rivière.

« En se tournant vers le lieu de l'éruption, on « voyait des montagnes de fumée, dont une par« tie était très noire et l'autre très blanche, s'éle« ver à une grande hauteur, et, du milieu de la « fumée, il sortait de temps en temps des flam« mes d'un rouge foncé, accompagnées de cen« dres et de pierres énormes. Le bruit qu'on « entendait était semblable à celui des décharges « d'une nombreuse artillerie. Il semblait que « Typhée et Encelade fussent venus d'Ischia et de « l'Etna avec une armée innombrable de géans, « ou bien ceux des Champs Phlégréens, qui, « selon quelques auteurs, habitaient jadis ce voi« sinage, pour faire de nouveau la guerre à « Jupiter.

« Les naturalistes peuvent cependant avancer, « et avec raison, que les poètes n'ont entendu « et n'ont voulu indiquer, par ces géans, que « les vapeurs renfermées dans les entrailles de la « terre, lesquelles ne trouvant point de passage « libre, s'en ouvraient un par leur propre force, « en élevant des montagnes, comme on l'a vu « lors de cette dernière éruption. Il me semblait « voir ces torrens de fumée brûlante qu'a décrits « Pindare, en parlant d'une éruption de l'Etna, « actuellement nommé *mont Gibello*, en Sicile. « C'est à l'imitation de ce poète que Virgile, « comme on sait, a écrit ces vers :

Ipse sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis, etc.

« Cette horrible pluie de pierres embrasées et « de cendres lancées avec le même bruit et le « même fracas, mais graduellement, et, pour « ainsi dire, par accès, continua deux jours et « deux nuits, jusqu'à ce qu'enfin la fumée et la « force du feu commencèrent à s'affaiblir.

« Le quatrième jour, qui était le jeudi, à vingt-« deux heures, l'éruption se renouvela avec une « si grande violence, qu'étant alors dans le golfe « de Pouzzol, près de Misène, comme je venais « d'Ischia, je vis, dans un espace de temps fort « court, plusieurs colonnes de fumée lancées « avec le plus terrible bruit que j'aie jamais en-« tendu, s'étendre sur la mer, et venir tout près

« de notre barque, qui n'était guère alors qu'à « quatre milles du lieu de l'éruption. La quan-« tité de cendres, de pierres et de fumée était « telle, qu'elle semblait devoir ensevelir et la « terre et la mer. Les pierres, grandes ou petites, « et les cendres, plus ou moins abondantes selon « la force de l'impulsion du feu et des vapeurs, « commencèrent donc à tomber dans une telle « quantité, que la plus grande partie du pays « en fut couverte, et que, selon le rapport de « plusieurs personnes qui ont été témoins ocu-« laires du fait, les cendres volèrent jusque dans « la vallée de Diana, et dans quelques parties de « la Calabre, qui sont à plus de cent cinquante « milles de Pouzzol.

« Le vendredi et le samedi suivant, il ne parut « que peu de fumée ; de sorte que plusieurs per-« sonnes, devenues plus courageuses, osèrent ve-« nir jusque sur le lieu même, et dirent que les « pierres et les cendres vomies par l'éruption dans « cette vallée, avaient formé une montagne qui « n'avait pas moins de trois milles de circonfé-« rence, et dont la hauteur égalait presque celle du « Monte Barbaro, qui en est voisin, en couvrant « la Canettaria, le château de Tripergola, avec « tous les bâtimens et les bains qui étaient aux « environs. [1]

[1] Giacomo di Toledo, autre témoin de ce terrible phénomène, et de qui on a une relation écrite dans le temps même,

« Cette montagne nouvelle s'étendait, au sud, « vers la mer; au nord, jusqu'au lac d'Averne; « à l'ouest, jusqu'aux étuves; et, du côté de l'est, « elle venait joindre le pied du Monte Barbaro. « Aussi ce lieu a-t-il changé de figure au point « qu'on ne peut plus le reconnaître; et il paraît « presque incroyable à ceux qui ne l'ont pas vu, « qu'une montagne ait pu se former en un si « court espace de temps. A son sommet est une « bouche en forme de coupe, qui peut avoir un « quart de mille de circonférence; il y en a même « qui prétendent qu'elle est aussi grande que la « place du marché de notre ville de Naples. De « cette bouche, il sort continuellement de la fu-

et absolument pareille à celle de Falconi, mais un peu moins détaillée, eut le courage de monter lui-même, ce jour-là, sur le sommet de ce nouveau volcan. Voici le détail de sa relation :

« L'éruption cessa le troisième jour; au grand étonnement « de tout le monde, on vit qu'il s'était formé une montagne « nouvelle, haute de plus de mille pieds. Je montai ce jour- « là, ainsi que beaucoup d'autres personnes, jusqu'au sommet « de la montagne; je regardai dans le gouffre, qui formait un « creux circulaire d'environ un quart de mille de circonfé- « rence, au milieu duquel bouillonnaient les pierres qui y « étaient retombées comme dans une grande chaudière bouil- « lante. Le quatrième jour, l'éruption recommença; mais le « septième, elle fut encore plus forte : ce jour-là, beaucoup « de gens, qui étaient malheureusement sur la montagne, « furent ensevelis sous les cendres, étouffés par la fumée, ou « brûlés par les flammes. »

« mée; et, quoique je ne l'aie vue que d'une « certaine distance, elle paraît très considé- « rable.

« Le dimanche suivant, 6 octobre, plusieurs « personnes furent curieuses d'aller voir de plus « près ce phénomène; quelques unes étaient à mi- « côte de la montagne, et d'autres étaient par- « venues plus haut, lorsque tout à coup, vers les « vingt-deux heures, il arriva une éruption si « inattendue et si affreuse, avec une si grande « quantité de fumée, que plusieurs de ces mal- « heureux furent suffoqués, et d'autres disparu- « rent, de sorte qu'on ne put retrouver leurs « corps. On m'a assuré que le nombre des per- « sonnes mortes ou perdues allait jusqu'à vingt- « quatre.

« Depuis ce temps-là, il n'est rien arrivé de « remarquable. Il semble que les éruptions re- « viennent en des temps déterminés, comme la « fièvre et la goutte. Je crois pourtant que les « accès de celle-ci ne seront plus si violens, quoi- « que l'éruption du dimanche ait été encore « accompagnée d'une pluie de cendres et d'eau, « qui s'étendit jusqu'à Naples, et même, à ce « qu'on a cru, jusqu'à la montagne de Somma, « que les anciens appelaient *Vesuvius*. Les nuages « que formait cette fumée provenant de l'érup- « tion, se dirigeaient directement vers cette « montagne, ainsi que je l'ai remarqué plus

« d'une fois, comme si ces deux points de notre « territoire avaient quelque correspondance et « quelque connexion entre eux. Pendant la nuit, « on vit encore sortir de ce nouveau volcan plu- « sieurs colonnes de feu, et des rayons qui res- « semblaient à des éclairs.

« Beaucoup de circonstances méritent donc « notre attention dans cet événement, savoir : « les tremblemens de terre, l'éruption, le dessé- « chement des bords de la mer, la quantité des « poissons et des oiseaux morts, la naissance des « sources, la pluie de cendres avec ou sans eau; « cette prodigieuse quantité d'arbres qui ornaient « tout ce pays jusqu'à la grotte de Lucullus, dé- « truits jusqu'à leurs racines, renversés et cou- « verts de cendres ; tristes images à consi- « dérer. »

Hamilton ajoute que le cratère ou sommet de Monte Nuovo est maintenant couvert d'arbris- seaux, et qu'en l'année 1770 il y découvrit dans le fond un trou parmi les buissons, d'où il sor- tait continuellement une vapeur chaude et hu- mide, semblable à celle de l'eau bouillante. Au reste, le cratère de Monte Nuovo est aussi pro- fond que le cône est élevé, c'est-à-dire d'environ un quart de mille, pris verticalement ; et la forme qu'il présente est celle d'un cône renversé, et assez régulier.

La difficulté de faire sentir l'effet de ce cratère

a fait préférer à l'artiste, qui l'a dessiné d'après la nature, le parti d'en représenter seulement la sommité, et il a pu orner, par ce moyen, son tableau d'une vue, prise à vol d'oiseau, des environs de Monte Nuovo, de Pouzzol et d'une partie de la côte.

A la base de cette montagne, dont la circon- férence est d'environ trois milles, le sable, sur le bord de la mer, et même toute la partie du rivage baignée par les eaux, est d'une chaleur brûlante sur un espace d'environ cent pas. Si vous preniez une poignée de ce sable au-dessous de l'eau, vous seriez obligé de le jeter promptement, tant sa chaleur est forte.

Bains de Néron, ou Étuves de Tritoli, à Bayes, n° 226.

Les bains de Tritoli, ou débris informes de l'ancien palais de Néron, ne sont plus aujour- d'hui que des étuves brûlantes pratiquées dans l'épaisseur d'une montagne. On y pénètre par plusieurs grottes. La plus profonde, qui a deux cent vingt-quatre pieds de longueur, descend par une rampe très étroite, très rapide et très glissante, jusqu'au niveau de la mer, et aboutit à une source ou à une eau pompée par la cha- leur de la terre. Cette eau est si brûlante, qu'il est impossible d'y tenir un seul instant la main; et, quoiqu'elle ne bouille pas, les œufs y cuisent en peu de temps.

Les voyageurs qui veulent voir cette grotte, percée dans un tuf volcanique très dur, y des-

cendent nus, pour n'être pas étouffés par la vapeur brûlante qui s'échappe de tous les côtés. Il est difficile de concevoir comment cet ouvrage a pu s'exécuter, attendu l'excès de la chaleur absorbante qu'on y éprouve. On ne peut douter qu'il n'ait été fait par des esclaves condamnés aux travaux les plus pénibles; car à peine y est-on cinq minutes, qu'on se trouve inondé, et de sa propre sueur, et de celle de la vapeur humide qui transpire de toutes les parois de cet antre, bien plus effrayant que celui de la Sybille de Cumes.

Après avoir décrit les peines et même les risques qu'on court à vouloir pénétrer dans l'intérieur de cette caverne souterraine pour aller jusqu'à la source d'eau bouillante, notre voyageur peint l'état dans lequel il était lui-même en en sortant : « La rampe de cette grotte est si rapide et si glis-« sante, que c'est tout ce qu'on peut faire de « la remonter, les deux pieds contre le mur, et « en s'aidant des deux coudes et des deux mains, « à peu près comme fait un ramoneur dans une « cheminée; car j'en avais exactement l'air en « sortant de là; la fumée des flambeaux s'étant « attachée et mêlée à la sueur qui coulait de « toutes les parties de mon corps.

« Ceci n'était que la source des bains délicieux « qu'avait Néron dans cet endroit, décrit si fas-« tueusement par les historiens du temps. C'est

« à ce palais que ce tyran avait ajouté à la ri-« chesse, à la magnificence, tout ce que la « volupté avait de recherches, dans ce temps où « tout le monde connu contribuait aux profu-« sions et à la dépravation d'une seule ville. « C'est à ces débris informes qu'est réduit aujour-« d'hui ce célèbre palais de Néron qui occu-« pait toute la montagne de Tritoli; on n'en dé-« couvre plus que quelques ruines suspendues « qui menacent d'écrouler à chaque instant, et « d'aller rejoindre les fondations, que recouvre « la mer.

« C'est là que ce fils dénaturé, donnant des « fêtes aux Romains, fit venir, en signe de rac-« commodement, sa mère, qu'il avait comme « relégnée à Antium. Ce fut là qu'avec tous les « signes de la plus affectueuse tendresse, il la re-« conduisit jusqu'à la mer, lui recommandant le « soin de ses jours pour le bonheur des siens; « et que, embrassant cette mère attendrie, il « ne parut s'arracher de ses bras que pour l'em-« barquer sur la superbe et perfide barque qui « devait la faire périr. On sait que Néron avait « fait préparer une galère de telle sorte, qu'à « un certain signal elle devait se séparer et se « disjoindre au milieu de la mer, et faire ainsi « périr Agrippine.

« L'artiste a représenté dans ce dessin l'état « actuel de ces ruines, qui se réduisent à quel-

« ques restes de constructions, anciennement « faites en brique, et sous lesquelles on trouve « encore des voûtes qui, par leur grandeur et « par le style des ornemens qui les décorent dans « l'intérieur, quoique absolument dégradés, « conservent encore un grand caractère, et attes- « tent l'antique magnificence de ce palais.

« Cette montagne contient un si grand feu « intérieur, que la chaleur se perpétue jus- « qu'à plusieurs toises en mer, ainsi que nous « l'avons vu sur le rivage de Monte Nuovo. Le « sable, sur les bords, quoique perpétuellement « rafraîchi par la vague, conserve encore tant de « chaleur, qu'il devient brûlant dès qu'on y en- « fonce la main à six pouces, ou qu'on le retire « un moment hors de l'eau. »

C'est dans cette même direction, et sur la même côte, dans la partie qui donne sur le lac Lucrin, qu'étaient construites les maisons de campagne des personnages les plus célèbres, et des Romains les plus puissans et les plus voluptueux, ainsi que tout le long de la côte de Bauli et de Misène. Il n'en reste plus aujourd'hui que des vestiges et des débris sans forme, dont il est impossible de se faire une idée. Tous ces palais sont absolument détruits ou repris par la mer, sur laquelle ils s'étaient étendus, ou bien ils ont été enfouis par l'éboulement des montagnes, dont le terrain était devenu si précieux, que

les maisons s'y entassaient par des terrasses les unes au-dessus des autres. La mer y perdant ses plages, était repoussée par des digues et des quais, où on établissait de nouvelles constructions. C'est ce qu'Horace reprochait aux Sybarites de son temps dans ces vers si connus :

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus, et sepulchri
Immemor, struis domos :
Marisque Baiis obstrepentis urges
Summovere littora,
Parum locuples continente ripa.
(Horat., Lib. II, od. 18.)

« On voit, en effet, par la multiplicité des « ruines, que Pouzzol ne finissait qu'où Bayes « commençait; car, en doublant la pointe de « Tritoli par mer, on continue de trouver des « vestiges de grandes fabriques qui descendaient « jusque sur le rivage. Lorsque Auguste eut « accoutumé les Romains à se faire une gloire de « nommer les empereurs dans leurs testamens, « ils devinrent possesseurs de presque tous ces « lieux de délices. La description que l'histoire « nous fait du palais de Néron, composé de trois « autres palais réunis ensemble, peut faire croire « que ces ruines n'étaient qu'un prolongement « de ceux dont nous venons de parler à l'article « de Tritoli.

« De là, on arrive bientôt à Bayes, située au « fond du golfe, dont la montagne, qui fait aussi « un demi-cercle, présente la forme d'un théâtre « figuré par les ruines de ces terrasses antiques. « Cette forme de sinus a été donnée par un vol- « can, dont la mer aura sans doute emporté la « moitié du cratère, et dont la partie attachée à « la terre ferme a conservé tout ce qui le carac- « térise, tel que les matières volcaniques et les « sources d'eaux chaudes et sulfureuses.

« Les restes de monumens antiques qui s'y sont « le plus conservés, et qui en imposent davan- « tage par leur grandeur, sont trois coupoles « plus ou moins ruinées, qu'on a nommées, sans « aucune raison, temples de Diane, de Vénus et « de Mercure. Ces prétendus temples, entourés de « galeries, de salles de bains, de canaux et de con- « serves d'eau, ne montrent aux yeux de l'obser- « vateur qui ne veut pas tout-à-fait s'en rappor- « ter aux cicérones du pays, que des ruines et « des plans de thermes situés les uns auprès des « autres, et se disputant de grandeur et de ma- « gnificence. »

Il est d'ailleurs bien plus naturel de trouver des bains et des thermes dans ce lieu de Bayes, si renommé pour ses eaux minérales, que d'y voir des temples, ou d'autres monumens de ce genre. Il n'y avait point de ville à Bayes même; c'était un canton uniquement consacré aux plai-

sirs et à la volupté, un lieu de *villagiature*, où l'opulence avait rassemblé tout ce qu'il était possible d'ajouter de délices à la plus délicieuse nature. Nous savons que les Romains avaient pour les bains un goût qui tenait de la passion, et qu'ils portaient la plus grande magnificence aux édifices qui y étaient destinés. Il est donc très vraisemblable que ce qu'on appelle aujourd'hui les temples de Vénus, de Mercure et de Diane, n'étaient que de vastes rotondes qui servaient de pièces d'assemblée, ou de jeux, avant ou après les salles de bains, auxquelles elles étaient jointes.

Temple de Mercure, dans le golfe de Bayes, n° 227.

Ce qui est représenté au-dessous des bains de Néron, et sur la même planche, et auquel on a donné le nom de temple de Mercure, est donc une partie de ces thermes antiques par où on entrait dans une coupole éclairée d'en haut, comme le Panthéon de Rome. Cette coupole communiquait à différentes galeries, dont la première voûte est ornée de niches symétriques. Le revêtissement de la coupole est absolument ruiné : les attérissemens ont enfoui toute la partie latérale; et l'eau qui y séjourne, en défendant les avenues, en empêcherait absolument l'accès, si les lazzaroni, ou paysans du pays, ne venaient vous offrir leurs épaules, et ne se mettaient dans l'eau jusqu'à la ceinture pour vous y porter.

Un de ces antiques monumens est appelé

Temple de Vénus, situé sur le bord de la mer, dans le golfe de Bayes. [1]

temple de Vénus. Cette ruine conserve encore la demi-circonférence d'une rotonde : cette demi-voussure était construite en *mattoni*, et la voûte en tuf. On ne peut juger de son architecture extérieure, la décoration, tant intérieure qu'extérieure, ayant été absolument enlevée. Elle consistait en un revêtissement de marbre, dont on trouve encore quelques morceaux qu'on a négligé d'arracher, avec les attaches en bronze qui le retenaient. Cette grande rotonde était environnée de galeries, ou d'autres pièces destinées aux bains, et était terminée par des conserves d'eau qui versaient des eaux fraîches, chaudes ou tièdes.

Temple de Diane, à Bayes, n° 228.

Dans la description que nous venons de donner des temples de Mercure et de Vénus, près des bains de Néron, nous avons annoncé cet autre monument situé à très peu de distance de là, auquel on donne le nom de temple de Diane. Il est également situé sur le bord de la mer, le long de la délicieuse côte de Bayes. C'est un édifice à pans, qu'on peut présumer avoir dû former un octogone, et qui était voûté dans l'intérieur. Il était aussi bâti en briques, et sans doute revêtu de marbre ; mais sa décoration intérieure et extérieure est absolument ruinée, et laisse à découvert des conduites d'eau, qui, occupant l'épais-

[1] Nous rappelons à nos lecteurs que cette planche, qui porte le n° 202, est réunie à celle n° 198. Voir la note de la page 153 de ce volume.

seur des murs, la conduisaient du haut en bas de l'édifice.

Cette ruine, une des plus considérables et des plus pittoresques en même temps, est attenante à nombre de galeries qui sont devenues presque souterraines par attérissement. Elle renferme encore, en partie, des eaux qui faisaient autrefois les délices de ce pays, mais qui maintenant y croupissent, et donnent ce mauvais air qui fait de tout ce canton un désert pendant deux saisons de l'année, l'été et l'automne.

A peu de distance de ce monument, on rencontre d'autres ruines, qu'on appelle *chambres de Vénus*, à cause des bas-reliefs voluptueux et même licencieux dont les frises et une partie des murailles étaient décorées. Au reste, l'obscurité du lieu, la fumée des flambeaux, et l'esprit de destruction qui en fait encore journellement enlever tout ce qui a quelque forme, n'y ont pas laissé de quoi effaroucher la pudeur la plus timorée. [1]

Vue prise sur le chemin de Naples à Pestum, n° 229.

[1] Une vue prise sur le chemin de Naples à Pestum, à peu de distance de Salerne, ayant été gravée sur le même cuivre où se trouve le temple de Diane, nous sommes obligé de laisser cette vue dans l'Atlas du second volume, tandis qu'elle devrait faire partie de la collection des gravures qui accompagnent le texte du tome III. Il était difficile que, dans une suite aussi considérable de dessins faits d'après nature, et gravés au fur et à mesure que les artistes les envoyaient à Paris, il ne se trouvât quelque déplacement.

Vue des Champs-Élysées, n° 230.

On concevra sans peine que l'agrément et la position délicieuse du lieu dont nous offrons une vue faite d'après nature, et auquel on donne dans le pays le nom de *Champs-Élysées*, aient fait croire à quelques voyageurs que c'était ce même Élysée chanté par Virgile dans son *Énéide*, et dont il fait le séjour du bonheur. Peut-être encore que sa situation, voisine de ces lieux si révérés alors du vulgaire, de cet Averne redoutable qu'on croyait consacré aux dieux infernaux, aura contribué à conserver et à prolonger cette erreur populaire : mais rien n'est moins fondé. Ce pays, tout agréable qu'il a pu être et qu'il est encore, n'a jamais été l'Élysée de Virgile, ou le pays qu'il a voulu décrire, et on peut assurer que la peinture qu'il en a faite dans son sixième Livre de l'*Énéide*, n'a rien de commun avec le pays qui en porte aujourd'hui le nom.

Ce dont nous ne pouvons douter, c'est que cette campagne fertile, située entre Bayes et Misène, et qu'on voit s'étendre en pente douce sur le bord de la mer, près d'un lac appelé *Mare Morto*, a sûrement été un lieu employé à des sépultures, car on y rencontre encore une suite de monumens funèbres. Il est très vraisemblable que, voisine du port de Misène, qui devait être alors considérable et très peuplé, elle avait été destinée à recevoir les tombeaux de ses habitans, suivant l'usage constant des anciens, qui les plaçaient toujours au dehors des villes et des lieux habités.

On y voit des rues entières de ces tombeaux antiques, parmi lesquels il y en a plusieurs qui ont été construits et décorés avec soin ; quelques uns sont ornés de peintures, de stucs et de bas-reliefs dont les compositions et les couleurs ont résisté jusqu'à ce jour à toutes les injures de l'air.

Au reste, il est peu de pays plus faits pour prêter à l'imagination des poètes et des peintres ; car aujourd'hui même que tout ce canton a été détruit et bouleversé à plusieurs reprises par des tremblemens de terre ou d'autres événemens, il n'est pas de lieu plus agréable à parcourir et de climat plus tempéré. L'hiver ne s'y fait jamais sentir, et les plantes les plus délicates y croissent en tout temps.

Plan du théâtre de Misène et d'une conserve d'eau (*Piscina admirabile*), n° 231.

Nous avons réuni sur cette même planche les plans de plusieurs monumens antiques répandus dans les environs de Bayes et de Pouzzol. Un des plus considérables, et qui mérite le plus l'attention des voyageurs, est celui auquel on donne dans le pays le nom de *Piscina admirabile*. Ce réservoir est sans doute fait pour étonner par sa parfaite conservation et par sa grandeur ; on ne peut le voir sans penser aux frais énormes qu'on a dû faire pour y amener les eaux de plusieurs milles de distance, à travers des montagnes et des pays difficiles.

Cette dépense, vraiment digne des Romains, remonte au temps où Pison commandait la flotte de Misène; et il y a lieu de croire que ce réservoir fut destiné à amener l'eau qui manquait à ce port. En effet, cette piscine, très voisine de Misène, et construite dans la partie la plus élevée du pays, pouvait fournir de l'eau à tous les environs. Il reste encore une partie de l'aquéduc à l'endroit où les eaux se rendaient dans la piscine. La forme extérieure de l'édifice est celle d'un carré long, de deux cent seize pieds de longueur sur quatre-vingt-sept de largeur, ainsi qu'on peut le voir par l'échelle de notre plan.

La voûte de cette immense conserve était portée par quarante-huit pilastres, qui soutenaient de quadruples arcs d'une hauteur extraordinaire. Son mastic inébranlable, recouvert d'une couche de stalactite très dure, formée par le séjour et le dépôt des eaux, a beaucoup contribué à sa conservation. Deux escaliers descendaient jusqu'au fond; et, dans le milieu, un canal, qui la traverse dans sa largeur, attirait et rassemblait le limon qui pouvait s'y amasser, et en facilitait l'extraction.

On peut remarquer que, dans l'endroit même par où arrivaient les eaux, la stalactite a jusqu'à huit pouces d'épaisseur; que cet enduit dont les murs sont couverts s'est aminci à mesure qu'on s'éloigne de cette ouverture, et qu'à

l'extrémité opposée il n'a plus qu'une ligne d'épaisseur.

On a gravé au-dessus de ce réservoir antique le plan d'un ancien théâtre, situé également à Misène. On imagine que ce monument avait fait partie d'une superbe maison de campagne qui avait appartenu à Lucullus, ce Romain si puissant, si magnifique. Cette belle partie de l'Italie était effectivement alors si recherchée des voluptueux de ce temps, qu'on assure que Lucullus, entre autres, y avait jusqu'à trois maisons de différens côtés, l'une sur la montagne ou cap de Pausilippe, une autre près du lac Agnano, à laquelle même ce lac servait de réservoir ou de vivier, et celle-ci sur le promontoire de Misène.

On a pensé devoir réunir encore sur cette planche deux plans de deux monumens antiques, les temples de Mercure et de Diane, situés à peu de distance de là, et dont nous venons de donner les vues nos 227 et 228.

Quoique tous ces monumens soient bien délabrés, on peut présumer quelle en a été la destination. Leur forme plus ou moins déterminée, ou leur construction, existant encore en partie, peuvent arrêter et intéresser le voyageur; mais, excepté ce théâtre de Misène et ce réservoir célèbre dont nous venons de parler, tout ce qui existe de ruines dans ce canton est tellement détruit et si informe, qu'il est impossible de

pouvoir s'en faire une idée. Nos dessinateurs n'ayant pu même en prendre une seule vue, un seul dessin qui pût être de quelque intérêt, nous les remplacerons, en offrant à nos lecteurs cette partie du journal de notre voyage qui leur en rendra un compte très exact.

« Nous étant embarqués à Pouzzol, nous ti-« râmes droit au cap de Misène, en passant « d'abord à travers des piles ou débris de cette « ancienne fabrique, une des premières curio-« sités de ce pays, qu'on appelle mal à propos, « comme nous l'avons dit, le *Pont de Ca-« ligula*.

« Après une navigation d'une heure, à rames, « nous arrivâmes à l'entrée du port de Misène, « qui était le second port des Romains sur la « Méditerranée, commencé par César et fini par « Agrippa. Il n'existe plus de ce port que quel-« ques débris à fleur d'eau, qui peuvent bien être « ceux du môle qui le fermait. On voit encore sa « forme, qui est avantageuse, et qui devait l'être « bien plus dans un temps où on ne faisait usage « que de bâtimens à rames. On montre de là les « débris de la maison de Pline l'Ancien, qui y « commandait la flotte romaine sous le règne de « Titus, lors de la fameuse éruption du Vésuve, « le 24 août 79.

« Nous ne débarquâmes pas d'abord à Misène, « mais nous doublâmes le cap pour en parcourir « et en examiner les dehors. Nous passâmes tout « de suite à la pointe, qui, battue par les vagues, « laisse voir la tranche de la montagne, coupée à « pic à la hauteur de deux cents pieds. Nous obser-« vâmes que son épaisseur était volcanisée, et com-« posée de tufs, de pozzolane et de scories, plus « abondantes que celles de la Solfaterra, et d'au-« tres matières plus élaborées et plus vitrifiées, « mais aucune trace de lave. Nous vînmes d'abord « à une grotte qui sert d'abri pendant l'orage « à de petits bateaux de pêcheurs. On l'appelle « *la Grotta Dragonara*; elle est à la pointe qui « regarde la pleine mer. Il n'y a point là de « plage; on n'y aborde qu'en approchant le ba-« teau des roches, où on a fabriqué un escalier « dans la pozzolane, par où on monte transver-« salement à des terrasses formées dans ces con-« structions.

« Ce qui reste de ces débris accrochés aux ro-« ches, annonce que les fabriques en étaient « considérables, et qu'elles avaient même quel-« que importance; car j'y trouvai plusieurs frag-« mens de marbre de différente couleur, et toute « la bâtisse de tufs et de scories que le ciment « a si bien adaptée au sol, qu'il faut les toucher « pour les distinguer.

« Ayant doublé le cap, et fait le tour du pro-« montoire, nous vînmes gagner Misène, cette « ville jadis si superbe, dont le sol montueux

« formait des collines couvertes de palais en am-« phithéâtre. Ce n'est plus maintenant qu'un « méchant village de trois maisons, dont les « ruines et la pauvreté sont aujourd'hui tout ce « qui remplace le luxe et les délices qui y ré-« gnaient autrefois. Il n'y reste que ce que les « Barbares et le temps n'ont pu enlever, mais « toujours ce beau climat qui n'a cessé de le dé-« corer.

« La première chose qu'on nous proposa à « acheter sur le port, fut une murène qu'on ve-« nait de prendre, et qui était encore vivante. « Elle nous rappela cet Hortensius à qui Cicéron « reprochait d'avoir pleuré une murène affec-« tionnée qui accourait à sa voix. Ce même Hor-« tensius avait précisément une maison à Misène, « où il en nourrissait une grande quantité.

« La murène ressemble beaucoup à l'anguille « de mer par sa nature, et à la vipère par les « couleurs et les taches de sa peau ; sa gueule est « armée de dents en crochet dont son palais est « garni. Elle est très vivace, et encore plus diffi-« cile à faire mourir que l'anguille. J'étais trop « curieux de connaître si les Romains avaient « raison de mettre un si grand prix à ce poisson, « pour exposer celui-ci à l'assaisonnement du « méchant cabaret de Misène. Je l'envoyai à « Pouzzol, et nous nous contentâmes de manger « un mauvais hareng, peut-être dans l'emplace-

« ment du palais de Lucullus, et en nous rappe-« lant la somptuosité du salon d'Apollon.

« Après ce repas d'antiquaires, il nous fallut « gravir la montagne du cap, où nous ne trou-« vâmes que des ruines d'édifices jusqu'à mi-« côte, ensuite des vignes jusqu'au sommet. « Nous cherchions en vain le temple de Minerve, « qui n'y existe pas plus que le tombeau con-« struit, à ce que nous a dit Virgile, en l'hon-« neur de Misène, un des compagnons d'Énée.

« Nous ne trouvâmes à la partie la plus élevée « de ce promontoire que quelques ruines, mais « si défigurées, qu'elles laissent les curieux dans « un grand embarras lorsque, voulant former « des plans, ils se croient obligés de les expliquer. « C'est le cas où nous nous trouvions après avoir « parcouru la partie de cette côte la plus avan-« cée, couverte de ces constructions à moitié « détruites par la vague. Depuis cet endroit jus-« qu'au théâtre dont nous venons de parler, le « terrain est absolument couvert de fragmens, « ainsi que depuis le théâtre jusqu'au sommet de « la montagne qui domine le port et les deux « mers. C'est de cette élévation qu'on découvre « la plus grande étendue du pays le plus intéres-« sant qui existe, et fait pour charmer la vue au-« tant que l'imagination.

« On prétend que la maison de Lucullus cou-« vrait et occupait tout cet espace, et il est assez

« vraisemblable que le théâtre qu'on y rencontre « en aura fait autrefois partie; mais il n'y a plus « aujourd'hui dans ce monument qu'une mau- « vaise maison de fermier, à laquelle les corri- « dors antiques servent d'écurie et de magasin. « Nous trouvâmes près de là deux superbes frag- « mens en marbre de Paros du plus beau travail « et du plus grand style. L'un était un morceau « d'une corniche de neuf pieds deux pouces de « longueur sur deux pieds d'épaisseur, quoiqu'il « y manquât la cimaise supérieure; l'autre était « l'architrave, qui posait sur des colonnes isolées. « La moulure qui existe des deux côtés annonce « que ce morceau appartenait, suivant toute ap- « parence, au péristyle d'un temple. On peut « juger, par le travail et la matière de ces deux « fragmens antiques, que ce temple était de la « plus grande magnificence.

« Après avoir parcouru cette partie du pro- « montoire qui dominait le théâtre et le port, « nous aperçûmes au point le plus élevé la base « d'une colonne de marbre qui était encore à sa « place; ce qui prouve que cette partie de la ville « était couverte de palais. Après bien des recher- « ches inutiles, et comme nous avancions du « côté de la mer morte, nous trouvâmes en plein « champ quatre dalles, ou bases de colonnes, et « par-derrière les restes d'une construction cir- « culaire; ce qui pourrait bien avoir été le temple

« auquel appartenaient les deux fragmens dont « nous venons de parler; mais il restait trop peu « de chose de cette ruine pour en pouvoir lever « le plan.

« Nous prîmes donc le parti de redescendre, « et fûmes de là chercher le fleuve du Styx; mais « nous ne trouvâmes qu'un petit ruisseau qui « circulait lentement, et formait un marais. C'est « là cependant que Virgile fait arriver son héros, « conduit par la sibylle, où il lui fait rencon- « trer Palinure, et où Caron le reçoit dans sa « barque. Au reste, il y a lieu de croire que tous « ces environs étaient consacrés aux sépultures, « dont on voit encore les ruines dans ce qu'on « appelle maintenant *Mercato del Sabato*; c'était « le lieu où, après les funérailles, on allait dépo- « ser les cendres des morts. »

CHAPITRE XI.

DES ENVIRONS DE NAPLES, OU DESCRIPTION DE LA TERRE DE LABOUR, AUTREFOIS LA CAMPANIA FELICE.

Dans toutes les descriptions dont nous nous sommes occupés jusqu'ici, nous n'avons entretenu nos lecteurs que de la ville de Naples même, ou des lieux qui l'entourent et l'avoisinent le plus immédiatement; nous allons actuellement parcourir les lieux les plus célèbres et les endroits les plus intéressans de la Terre de Labour, de cette *Campania felice* dont la fertilité extrême, la température du climat et les agrémens de toute espèce ont fait les délices des peuples qui l'ont habitée dans tous les temps, et ont été chantés tant de fois par tous les poètes et les historiens.

Le goût, la passion que les anciens Romains avaient pris pour les environs de Naples dans les plus beaux temps de leur empire, inspirèrent les poètes du siècle d'Auguste. On connaît les descriptions qu'en ont fait Horace et Virgile, et ce qu'en ont dit depuis eux Florus, Juvénal, Martial, Silius Italicus, Stace, etc. Ce dernier

était originaire de Naples. Cicéron y avait plusieurs maisons, et en parle souvent dans ses ouvrages, ainsi que Sénèque, Pline, Strabon et tous les écrivains de l'antiquité.

Plusieurs auteurs modernes en ont aussi vanté les charmes dans leurs ouvrages, tels que Sannazar, dont nous avons déjà fait mention; Jules-César Capaccio, d'une famille noble napolitaine, qui vivait sur la fin du seizième siècle; et surtout Camillo Pelegrino. Ce dernier était de Capoue même, et a composé une description fort étendue de la *Campania felice*, dans laquelle il s'est plu à réunir, avec des recherches et une érudition infinie, tout ce que les poètes et les auteurs ont pu écrire sur la richesse, l'abondance et les agrémens de sa patrie.

Telles étaient la fertilité et l'excellence de cette délicieuse partie de l'Italie, que les anciens la disaient cultivée à l'envi par Cérès, Bacchus et Vénus : aussi tous les historiens parlent-ils souvent de la mollesse et du luxe de ses premiers habitans. Le climat et la température de la Campanie sont effectivement d'une douceur et d'une égalité sans pareille, et les fruits, ainsi que toutes les productions de la terre, y viennent en abondance dans toutes les saisons de l'année. [1]

[1] *Campania*, dit Pline, *habet terras hyeme et æstate vernantes : sol ibi mitis, temperiesque grata, aer purus et blandus.*

Carte de l'ancienne *Campania felice*, n° 232.

On verra, par la carte que nous donnons n° 232, quelle était la forme et la situation de cette belle partie de l'Italie. Entourée de tous les côtés, soit par la mer, soit par deux grandes rivières et par des montagnes qui la mettent à l'abri des vents du nord, sa position est une des plus heureuses qu'on puisse imaginer. Pelegrino, auteur de cette carte, compare la Campanie à un vaste amphithéâtre dont la forme, cependant assez peu régulière, s'étend et se prolonge sur le bord de la mer beaucoup plus en longueur qu'en largeur.

L'étendue que Pelegrino donne à la Campanie est de soixante milles, depuis le fleuve du Liris ou Garigliano jusqu'au Sarno, à la droite du Vésuve. On peut regarder effectivement ces deux rivières comme étant les bornes naturelles de la Campanie, l'une au levant et l'autre au couchant. Du côté du nord, elle est fermée par les montagnes qui la séparent du pays qu'occupaient autrefois les Samnites. Au midi, elle est, dans toute sa longueur, terminée par la mer. Sa largeur varie dans quelques parties, et n'excède pas trente milles dans les endroits où elle est le plus étendue ; et, quant à son circuit entier, il estime qu'elle doit avoir cent soixante milles.

Indépendamment du nom et de la situation des villes anciennement florissantes dont la Campanie est peuplée, la carte de Pelegrino nous

indique quelles étaient les voies publiques que les Romains y construisirent dans différens temps pour communiquer d'une ville à une autre. Les principales étaient la voie Latine, qui venait du Latium, et se divisait dans la Campanie en deux branches ; la voie Domitienne, qui régnait le long de la côte, passait à Naples, Pouzzol, etc. ; et la voie Popilienne, qui partait de Nola, et traversait toute la Grande-Grèce jusqu'à Reggio ; mais la plus étendue, et celle qui existe encore presque en son entier dans certains endroits, est la voie Appienne. [1]

Quant au nom de *Felice* que les anciens avaient donné, et à si juste titre, à la Campanie, relativement à son extrême fertilité, cet auteur ne tarit point en passages et en citations prises dans tous les historiens et les poètes de l'antiquité qui en ont parlé dans leurs ouvrages. Il faut convenir qu'aucun pays ne l'a autant mérité. Cet auteur

[1] La voie Appienne était la plus considérable, la plus solide et la plus étendue de toutes les voies des anciens Romains ; c'était celle qui était aussi la plus ornée de tombeaux et de monumens. On la nommait par excellence *via Regina* : elle entrait dans la Campanie au Garigliano, gagnait Capoue, et de là Caudium et Bénévent. La voie de Domitien en était une branche, que cet empereur fit construire pour la communication des villes maritimes. La voie Latine avait aussi deux branches, dont l'une passait par Cales, Theano, et allait se rendre dans la voie Apienne à Capoue, l'autre allait à Bénévent.

observe que la Campanie, ainsi que l'Arabie, sont les seules contrées connues qui aient mérité de porter le surnom d'*Heureuse*; l'Arabie, par ses baumes, ses parfums et ses aromates, dont elle faisait des envois dans toute la terre; et la Campanie, par l'abondance et l'excellence de ses fruits et de ses productions en tout genre. *Ager et copia rerum*, dit Polybe, *regionis ac amœnitate et pulchritudine loci excellentissimus*.

Indépendamment de la fertilité de ses campagnes et de ses riches récoltes en blé et en grains de toute espèce, dont ses anciennes médailles sont, comme nous l'avons dit souvent, des emblèmes parlans, la Campanie est, sans contredit, le pays qui produit le plus de fruits, de fleurs, et d'herbes odoriférantes et aromatiques. Pline parle de l'abondance des roses qu'on voit croître naturellement dans les plaines de Capoue; et Pelegrino cite à ce sujet un vallon fort étendu situé le long du Vulturne, à trois milles de Capoue-la-Neuve, qui, de tous les temps, s'appelle par excellence dans le pays *il mazzone delle Rose*, parce que, dit-il, *produce spontaneamente copiose rose, che sono di assai grate, ben che di tenue odore.*[1]

[1] « È sua proprietà, di produrre le rose, per quel tempo, « nel quale non fosse stato seminato di biade, il qual fiore veg« giamo fiorire anno per anno copiosamente in molto più ampia « regione, che non vien seminata ne arata giammai. »

Mais de toutes les productions utiles de la Campanie, celle qui mérite, avec raison, d'être la plus renommée, c'est la vigne. On sait que celles qui produisent ce fameux vin de Falerne, si vanté par les anciens, croissaient dans les environs de Capoue. Le même auteur entre, à ce sujet, dans des détails et des recherches fort riches sans doute en citations nombreuses, mais dont nous ferons grâce à nos lecteurs. Tout ce qu'il pense devoir en conclure, c'est que le nom de Falerne donné à ce vin si recherché, et si célébré par les poètes, n'appartenait pas à un canton ou à un pays proprement dit, mais que c'était le nom que les anciens avaient donné à la plus excellente qualité de vins que produisait la Campanie[1], et particulièrement à ceux qui provenaient des monts Massico, situés, et connus aujourd'hui sous le même nom, du côté de Mondragone, Theano, Piedimonti, etc. Le même auteur se fonde, dans cette idée, sur la coutume que les anciens avaient de donner le nom de Falerne à des fruits différens, d'une qualité plus parfaite que d'autres, comme, par exemple, à

[1] Quelques antiquaires cependant prétendent avoir retrouvé le territoire même de cet excellent vin de Falerne. C'est toujours dans le même canton des monts Massico, près de Mondragone, dans le lieu que Pline a nommé Faustianum, et où est aujourd'hui un endroit nommé Fauciano, qui produit encore effectivement des vins très prisés dans le pays.

une espèce de poire que Pline appelle *pera Falerna*, et que Pelegrino croit être celle à laquelle nous donnons le nom de bergamote.

Il paraît que l'excellent vin de Falerne était de couleur d'ambre très foncé; c'est ainsi qu'il est nommé par Martial dans une de ses épigrammes :

Condantur parco fusca Falerna vitro.

Cette couleur devenait plus obscure à mesure que le vin vieillissait, au point de devenir presque noire quand il était très ancien.

Candida nigrescant vetulo crystalla Falerno.

On le conservait jusqu'à quatre-vingts et cent ans; et nous voyons dans Pline que plus il était vieux, et plus il était parfait et recherché.

Le même historien fait, entre autres, l'éloge d'une année où ce vin de Falerne fut particulièrement estimé, et où il avait acquis une telle qualité, qu'il se conserva, à ce qu'il dit, près de deux cents ans. Ce fut sous le consulat d'un Lucius Opimius qu'on place l'époque de cette année si célèbre et si fertile en vins et en productions de tous les genres. On appela, par cette raison, les vins de cette récolte *Falerno opimiano*. C'était probablement celui auquel Martial avait donné le nom d'*immortale Falernum*.

Ce poète, qui était sans doute, ainsi qu'Ho-

race, un gourmet recherché, parle aussi avec beaucoup d'éloges des huiles excellentes de la Campanie, et surtout de celles de Venafro, petite ville qui existe encore sur les limites de la Terre de Labour, dans une plaine entourée de montagnes, et près des sources du Vulturne. Strabon et Pline citent les huiles de Venafro comme étant les meilleures de toute l'Italie.

Il semble que chaque ville, chaque canton particulier de la Campanie était cité chez les anciens par quelque production rare, ou par les agrémens de sa situation. Nous avons vu combien surtout les environs de Bayes et de Pouzzol étaient recherchés à cause de l'abondance et des qualités de leurs bains et de leurs eaux minérales. Ils l'étaient aussi par les voluptueux d'alors pour la bonne chère, les mets délicats, et particulièrement pour une certaine espèce d'huîtres qui se trouvaient dans le lac Lucrin.

Un pays aussi fertile, aussi riche que cette Campanie, devait être abondant en troupeaux, en bestiaux de toute espèce. Ce que les anciens historiens, et Tite Live, entre autres, ont le plus vanté, c'est l'excellence de ses chevaux; ils étaient d'une grande vitesse, pleins de feu et de courage, et la cavalerie de Capoue était regardée par les Romains comme une des principales forces de leurs armées. Ils avaient même éprouvé plus

d'une fois à leurs dépens combien elle était redoutable.

Mais, avant de parler de cette Capoue célèbre, et de l'époque où elle passa sous la domination des Romains, nous allons d'abord nous occuper un moment d'une autre ville de la Campanie, l'antique ville de Cumes, qu'on regarde comme plus ancienne encore que Capoue.

CUMES.

Il paraît, d'après Strabon, que la ville de Cumes a été la première et la plus ancienne de toutes les villes d'Italie[1]. Ce furent les Chalcidiens, ancien peuple de la Grèce, qui en furent les premiers fondateurs. Ils la construisirent sur les rives de la mer Tyrrhénienne. Sa situation, entourée par la mer, d'un côté, par deux lacs, de l'autre; assise sur un rocher élevé, et défendue par plusieurs forts, l'avaient rendue formidable pendant toutes les guerres qu'elle eut à soutenir contre les plus anciens peuples de l'Italie.

Les historiens parlent de la puissance des premiers habitans de Cumes, et du luxe qui régnait dans cette ancienne colonie grecque, cause ordinaire et presque certaine de la perte de tous les peuples qui ont existé[2]. Après avoir passé successivement entre les mains des Carthaginois et des Romains, elle fut dans la suite ravagée par les Sarrasins et les Goths, qui s'y étaient fortifiés au point d'y arrêter long-temps l'armée de l'empereur Justinien; mais Narsès, qui la commandait, trouva le moyen de les y forcer, et détruisit les restes de ses édifices. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas informe de ruines, où on aurait bien de la peine à pouvoir reconnaître les vestiges de sa grandeur, et surtout de ce superbe temple d'Apollon si révéré dans l'antiquité.

[1] *Cumæ vetustissimum Chalcidentium et Cumæorum edificium, antiquitate enim cunctas Siciliæ et Italiæ urbes antecellit.* (STRAB.)

[2] *Cumani Italiæ populi..... aurum perpetuo gestabant, floridis vestibus induti, cum uxoribus in agros et villas, bigis vecti rusticatum ibant.* (Athenæi, Lib. II.)

Parmi les monumens qui ont été découverts à Cumes, et dont Capaccio nous donne des détails intéressans, un des plus curieux est le tombeau de Tarquin-le-Superbe. Ce roi des Romains, banni de Rome, mourut dans cette ville. Il paraît que Pétrarque, dans un voyage qu'il avait fait à Naples, avait vu ce tombeau de Tarquin parmi les ruines de Cumes, et près de ce qu'on appelait de son temps l'*Antre de la Sibylle*[1]. Le même Capaccio dit que ce monument est conservé à Naples, et qu'on y voit encore très distinctement le nom de Tarquin.

Le plus grand nombre des médailles de Cumes

[1] *Cumis, ad lævam cujus humili colle Sibyllæ patriam videbis, ubi Tarquinius superbus regno pulsus, tandemque Tuscorum et Latinorum destitutus auxiliis, exul obiit.* (PETRAR., *in Itin.*)

Médailles antiques, n°s 233 et 234.[1]

porte pour empreinte une coquille et un grain de blé; ce dernier symbole n'a pas besoin d'explication. Quant à la coquille, on trouve dans Goltzius, Mayer, et plusieurs auteurs, que cette espèce de coquillage était celui qui renfermait le murex, poisson très recherché des anciens, à cause de la couleur de pourpre qu'on en retirait, et qu'on pense avoir été fort abondant sur la côte de Cumes. Cette explication ne nous paraît pas exacte, d'après la forme même de la coquille, qui est ici de la nature des bivalves, et absolument semblable à la moule, au lieu que le murex est une coquille univalve, et de l'espèce du lépas. Ainsi on peut croire que cette petite coquille des médailles de Cumes, et d'une espèce très commune, n'indique autre chose que la situation de cette ancienne ville sur le bord de la mer.

Sur d'autres médailles de Cumes, on voit la figure d'une grenouille, pour désigner que cette ville était voisine de lacs et de marais auxquels elle devait une partie de sa force. Au revers, il y a une tête de Diane, parce que c'était sans doute la divinité tutélaire de cette ancienne colonie. Une autre de ses médailles porte

[1] Ces anciennes médailles sont désignées, dans l'*Art numismatique*, sous le nom de médailles *autonomes*; c'est-à-dire qu'elles ont été frappées par des villes grecques libres, et qui se gouvernaient par leurs lois et leurs coutumes. Elles ont par conséquent précédé les temps de la domination romaine sur toute cette partie de l'Italie.

l'empreinte du poisson de l'espèce du crabe ou écrevisse de mer, que les anciens ont souvent adopté comme un emblème de la prudence et de la prévoyance. Au revers, on voit une tête de femme qui, ainsi que toutes celles qui sont gravées sur ces anciennes médailles grecques, sont du plus grand et du plus beau caractère. On peut croire que celle-ci était une de ces sibylles de Cumes, si renommées dans l'antiquité. Au reste, toutes ces médailles portent l'inscription grecque ΚΥΜΑΙΩΝ.

Capoue.

La plus considérable des villes de la Campanie, après Cumes, fut Capoue. La vaste étendue de cette ancienne ville, son opulence, la magnificence de ses édifices, lui avaient mérité la gloire d'être mise en parallèle avec Rome et Carthage. Annibal, pour l'attirer à son parti, avait promis à ses habitans d'en faire la capitale de l'Italie; mais on sait que ce fut le séjour que fit son armée dans ce lieu de délices, après la fameuse bataille de Cannes, qui sauva Rome, et fut l'époque de la chute de sa rivale; tout son peuple fut fait esclave, ses citoyens dispersés, et ses sénateurs battus de verges et décapités.

L'ancienne Capoue était à quatre milles de distance de celle qui existe aujourd'hui sur les rives du Vulturne, et dans le lieu appelé Santa Maria di Capua, ainsi que l'attestent encore les ruines de ses édifices, et surtout les restes de son

amphithéâtre, presque aussi grand que celui de Rome. Quant à son antiquité, la différence des sentimens des historiens sur son origine ne nous permet pas d'entrer dans de nouvelles discussions à ce sujet; que Capys, roi des Albins, ou Capys, un des compagnons d'Enée, ait été son fondateur; qu'elle ait été bâtie par des Toscans, par des Étrusques ou des Samnites, c'est ce qu'il nous est fort indifférent de savoir. Ce dont nous ne pouvons douter, c'est que Capoue, ainsi que l'ancienne ville de Cumes, étaient, dans leur temps, les plus puissantes et les plus célèbres villes de l'Italie, long-temps même avant la fondation et l'existence de Rome.

Un ciel toujours pur, doux et tempéré, un site également délicieux et fertile, un sol qui n'avait presque pas besoin de culture, enfin l'affluence des étrangers qui y étaient attirés par son commerce, son luxe, ses richesses et l'excellence de ses productions, tout conspirait en effet à rendre Capoue une des villes les plus florissantes de l'univers. Tant d'avantages rendirent les habitans de Capoue fiers et orgueilleux. Aussi ne doit-on plus être surpris de la description que fait Tite Live de leurs mœurs efféminées : *Prona semper civitas in luxuriam, non ingeniorum modo vitio, sed affluenti copia voluptatum, et illecebris omnis amœnitatis maritimæ, terrestrisque.*

Rien n'atteste plus la grandeur de cette an-

cienne république que les restes précieux de ses monumens qu'on voit encore auprès de la basilique de Santa Maria di Gratia. Ses portiques, son amphithéâtre, les débris de ses temples, et ses autres édifices, étaient dignes de la magnificence de Rome même, dont elle fut long-temps l'émule. Pomponius Mela, Virgile, Stace, Silius Italicus, ne tarissent point en descriptions fastueuses de l'ancienne Capoue. Elle est surnommée par eux *Dives*, *i dustriosa*, *felicissima*, enfin la troisième ville digne de l'empire de l'univers.

Indépendante comme Rome, elle eut un sénat et des lois particulières dont les détails nous sont peu connus. Son infanterie, énervée par la mollesse, était inférieure à celle des Romains, mais sa cavalerie leur était redoutable, et remporta sur eux plus d'un avantage. Enorgueillis de leur bonheur, les Capouans prétendirent à une supériorité qui outragea leurs voisins, plus belliqueux, plus endurcis aux fatigues de la guerre. Ils furent défaits; les Romains n'épargnèrent qu'une partie de leurs monumens. Telle fut l'époque où Capoue cessa d'être république. Les Romains y envoyèrent une colonie, tirée des tribus Falerina et Stellatia.

Malgré sa défaite, Capoue devint encore plus riche et plus florissante; elle était l'entrepôt du commerce de toute l'Europe, de l'Afrique et de

l'Asie. Les marchands venaient de toutes parts y porter les productions des pays les plus reculés, et les échangeaient pour du blé, de l'huile ou du vin. Une des richesses de Capoue, et qu'elle devait encore à la bonté de son territoire, provenait du parti que ses habitans savaient tirer de ses plantes aromatiques. On lit dans Valère Maxime que Capoue avait un si grand nombre d'ateliers et de pharmacies pour préparer les aromates, et en faisait un si grand débit, qu'on fut obligé de former une vaste enceinte uniquement destinée à cette seule branche de commerce. Ce nouveau marché s'appela *Seplasia*, et contribua beaucoup à rendre Capoue très florissante.

Les roses qu'on cueillait dans ses environs, et dont l'odeur et la beauté le disputaient à celles de Pestum, étaient la base de ce parfum alors si recherché. Les empereurs même en firent tant de cás, que Constantin accorda toutes sortes d'immunités et de priviléges aux ouvriers qui s'adonnaient à ce genre de travail, afin d'entretenir l'émulation parmi eux, et de les exciter à y porter plus de perfection.

L'abondance des bestiaux dans toute la Campanie fut encore pour Capoue une source de nouvelles richesses; ses habitans excellèrent dans l'art avec lequel ils savaient préparer leurs cuirs et les teindre en différentes couleurs. Ceux qu'ils teignaient, surtout en pourpre, étaient d'un coloris aussi éclatant que ceux de Tyr, et d'un moelleux qui les fit rechercher des empereurs pour leur chaussure. Les habitans de l'ancienne Capoue ne bornèrent pas là leur industrie; ils travaillèrent avec beaucoup de soin les laines de la Campanie, et en formèrent plusieurs manufactures de draps de différentes qualités. La connaissance des couleurs leur fit rechercher le moyen de teindre des draps semblables à cette écarlate de Tyr, si renommée, et ils y parvinrent bientôt, au point même de faire tomber le commerce de leur rivale.

Mais un des genres de commerce qui firent le plus d'honneur aux habitans de Capoue, et qu'ils partagèrent avec plusieurs anciennes villes de la Campanie, comme Sorrente, Cumes, Nola et d'autres, fut l'invention de peindre avec art les vases fictiles, ou vases d'argile, connus aujourd'hui parmi nous sous le nom de *vases étrusques*, et qu'on eût mieux fait de nommer *vases campaniens*, puisqu'on ne peut douter que les premiers de ces vases peints furent faits par les habitans de Cumes et de Capoue.

Ces sortes de vases étaient composés d'une terre rougeâtre, et exécutés dans les formes et les proportions les plus régulières. Ceux qui étaient les plus estimés étaient ornés de peintures dont le sujet était tiré de la mythologie, ou bien

ils représentaient l'apothéose de quelques grands hommes, et d'autres objets relatifs à leurs mœurs ou à leur religion. Le détail de ces vases antiques, de cette première production des arts qu'on doit regarder comme propre à ce pays, nous a paru assez intéressant pour en former un chapitre à part, et que nous placerons à la suite de celui-ci.

Outre ces différentes espèces de vases peints, on en faisait d'autres d'une très grande proportion, destinés à contenir des huiles et des vins. Ces derniers sont appelés par Varron *olbe calene*. On peut croire que c'était à cause de la grande quantité des vins qui se tiraient des environs de Calès ou Caleno (aujourd'hui Calvi), ancienne ville de la Campanie, dont nous parlerons incessamment.

Dans les temps postérieurs à sa grande prospérité, Capoue accueillit les hommes lettrés avec le même zèle que les artistes. Les sciences y fleurirent : on y éleva des gymnases publics, et on y nomma de célèbres professeurs en langue grecque. Ce furent ces écoles qui produisirent les Velleius Paterculus, Calistrate, le poète Nevius, et tant d'autres écrivains auxquels cette ville donna le jour.

Capoue resta sous l'empire des Romains jusqu'en l'année 455, temps où Genseric, roi des Vandales, la réduisit en cendres. Narsès, général de Justinien, la fit relever, et la fortifia;

mais les Lombards et les Sarrasins la saccagèrent encore depuis, et la détruisirent entièrement. Camillo Pellegrino a peint et rendu avec assez d'énergie, dans ces vers, les malheurs et la destruction de l'ancienne Capoue :

A bei tetti lucenti
Cangiati in muti orror, tempi, e teatri,
Insultano gli armenti.
Cuopre, nasconde l'erba
Capua superba.
E chi per qu'egli orror, volge gli aratri,
Dice · qui stè
La grand città, che per rio fuoco ardè.
(Cam. Pel., *in Ist. Princi. Longobard.*)

Ce fut des ruines et des débris de cette ville célèbre que, vers le milieu du neuvième siècle, un comte Landone, et l'évêque Landolpho, firent rebâtir la Capoue moderne sur les bords du Vulturne, et dans le lieu même où avait existé l'ancienne ville de Casilino. Elle fut long-temps le siége des princes lombards et des Normands; et, depuis ayant été assez bien fortifiée, avec un bon château, dans lequel le gouvernement de Naples entretient une garnison considérable, cette ville est aujourd'hui regardée comme une place importante, et la clef de tout le pays. Son enceinte et ses remparts sont fort étendus; on y voit même quelques quartiers assez bien bâtis. La population de Capoue peut être de dix à douze mille âmes; ce qui, joint à une garnison de huit ou

dix mille hommes, rend cette ville une des plus vivantes et des plus considérables du royaume de Naples.

Mais, pour en revenir à l'antique Capoue, la beauté de ses médailles[1] suffirait seule aujourd'hui pour prouver à quel point de perfection tous les arts y ont été portés; elles font, ainsi que celles de Cumes, également allusion à ce qui devait caractériser le plus cette ancienne colonie, sa situation, et surtout sa fertilité. C'est, d'un côté, un riche épi de blé, et, de l'autre, une tête de Mercure, le dieu du commerce et de l'industrie. Sur d'autres médailles de Capoue, on trouve encore le même emblème du labourage et de l'agriculture qu'on voit aux médailles de Naples, la tête de bœuf à face humaine: au revers, c'est souvent un trépied qui indique sans doute qu'Apollon était regardé par les anciens habitans de Capoue comme leur protecteur et leur dieu tutélaire.

FORMIES. Il n'existe plus aujourd'hui que des débris et des ruines de l'ancienne Formies, une des villes les plus considérables de la Campanie, et dont plusieurs Romains célèbres firent autrefois leurs délices. Elle était située le long de la voie Appienne. Sa fondation est de la plus haute antiquité, et aussi fabuleuse que l'histoire de ses premiers habitans, que les plus graves auteurs, tels que Strabon,

[1] Voir la planche n° 233 de notre Atlas.

Pline, et Cicéron lui-même, font descendre des Lestrigons. Sa situation, entourée des vignobles les plus recherchés par les anciens, et des montagnes les plus fertiles, sur le bord de la mer et dans la position la plus heureuse, a été chantée par plusieurs poëtes, et entre autres par Horace et Martial.[1]

L'empereur Adrien y fit construire un amphithéâtre. Son étendue indique encore la grandeur et la population de cette ancienne ville; mais on n'en aperçoit plus que les ruines, dont une partie a servi sans doute à bâtir le môle de Gaëte, situé au même endroit, et sur le chemin de Rome à Naples. On sait que ce fut dans une maison de campagne que Cicéron avait près de Formies, que ce grand homme fut assassiné par les ordres d'Antoine.

A peu de distance de Formies, et sur les bords du Liris, était l'ancienne Minturne, autre colonie fondée, suivant Strabon, par les Ausoniens. MINTURNE.

[1] *Cæcubum et prælo domitam Caleno*
Tu bibes uvam; mea nec Falernæ
Temperant vites, neque Formiani
Pocula colles.
(HOR., od. 20, Lib. I.)

O temperatæ dulce Formiæ littus:
. . . .
Hic summa leni stringitur Thetis vento
Nec languet æquor; viva sed quies ponti
(MARTIAL.)

Elle était entourée de marais qui en rendaient l'air épais et malsain. On se rappelle que ce fut dans ces marais que Marius, obligé de fuir devant Sylla, vint se réfugier, et que, poursuivi par des satellites, la majesté de son nom et de ses traits imposa encore à celui qui l'y cherchait pour l'assassiner.

Le Liris venait traverser Minturne, dont on voit encore des vestiges assez considérables, tels qu'un théâtre dont il reste une partie des arcs qui portaient les gradins où les spectateurs étaient assis, un amphithéâtre plus ruiné, mais dont on distingue encore la forme et la grandeur, et un grand aquéduc presque conservé dans toute sa longueur. A droite du chemin qui coupe cet ancien monument, il y avait, appuyé à l'aquéduc même, un petit bain antique assez bien conservé, revêtu en marbre blanc, mais qu'on a détruit depuis peu pour en tirer les *mattoni* employés dans sa construction. La grandeur et la magnificence des fabriques de ces ruines, prouvent que Minturne était une vaste et fastueuse ville. Sa situation était agréable, bâtie sur un fleuve navigable, au milieu d'une plaine riante, bordée, d'un côté, par la mer, et terminée, de l'autre, par de belles et riches montagnes.

La seule médaille connue de Minturne représente, d'un côté, une superbe tête de Jupiter

du plus beau caractère; elle est couronnée de lauriers, et porte une barbe vénérable [1]. Au revers, c'est un faisceau de foudres, lié à des ailerons. Cet attribut de Jupiter a dû sans doute désigner la force et la puissance de cette ancienne colonie. [2]

SINUESSA.

Près de Minturne, et entre les deux rivières du Vulturne et du Liris, sur le bord de la mer, était une autre ville considérable de la Campanie, l'antique Sinuessa, plus anciennement encore appelée *Sinope*. Ce furent, suivant Tite Live, les Grecs *pélasges* qui la bâtirent, en revenant de Thessalie, attirés sans doute par la fertilité du pays et le voisinage du territoire de Falerne. Tout ce canton de la Campanie, bordé par la mer d'un côté, le Liris et les monts Massico de l'autre, fut effectivement très renommé dans l'antiquité par l'excellence de ses vins.

[1] Voir la planche n° 233.

[2] Parmi les Romains riches et voluptueux qui s'étaient établis à Minturne, on cite un Apicius qui vivait sous le règne de Tibère, et qui préféra, dit Athénée, le séjour de cette ville à cause de l'excellence d'une espèce de poisson de mer appelé *langouste* (*locusta*). Ce poisson y était fort abondant, et sa grosseur le disputait aux langoustes de Smyrne et d'Alexandrie. L'historien qui cite cette anecdote singulière, ajoute que ce gourmand célèbre, ayant appris qu'en Afrique il y en avait encore de plus grosses, s'embarqua pour s'en assurer; mais que, peu satisfait du succès de son voyage, il revint à Minturne pour n'en plus sortir

Il paraît que le lieu où est aujourd'hui un château appelé *Mondragone*, est celui où a existé précisément cette ville de Sinuessa, puisqu'on y a trouvé beaucoup d'inscriptions qui n'en peuvent laisser douter, et qui nous apprennent qu'elle était surtout très florissante sous les règnes d'Adrien et d'Antonin Pie.

Les Romains y avaient envoyé, ainsi que dans tout le reste de la Campanie, une colonie qui, s'y étant établie, y devint très puissante. On peut croire que ses bains et ses eaux minérales, qu'on regardait alors comme très salutaires, y contribuèrent beaucoup. Pline, Strabon, et d'autres auteurs, en parlent souvent, et leur attribuent des qualités même assez extraordinaires [1]. Indépendamment de la bonté de ses eaux minérales, Sinuessa était citée par les anciens comme un des lieux de l'Italie les plus sains et les plus délicieux à habiter; et Tacite, en parlant d'un voyage qu'y fit l'empereur Claude, dit qu'on lui conseilla ce lieu comme le plus propre à le rétablir, autant par la salubrité de l'air que par celle de ses eaux. [2]

Camillo Pellegrino, de qui nous avons extrait

[1] *Sinuessanæ aquæ sterilitatem feminarum, et virorum insaniam abolere produntur.* (Plin.)

[2] *In tanta mole curarum Claudius valetudine adversa corripitur, refovendisque viribus mollitie cœli, et salubritate aquarum Sinuessam pergit.* (Tacit.)

ces détails, ne tarit point en éloges dans les descriptions qu'il se plaît à nous faire de ce climat et de ce pays délicieux, et donnerait le désir de l'habiter de préférence à tout autre. Il prétend que c'était le lieu où le philosophe Plotin, si célèbre dans le troisième siècle, voulait aller fonder une ville et une colonie de philosophes, qui se seraient gouvernés par les lois de Platon; et Porphyre, son disciple, dit même, à ce sujet, qu'il devait l'appeler *Platonopolis*. Mais ce projet, auquel l'empereur Galien avait consenti, n'eut point lieu, par la jalousie et les intrigues des courtisans de l'empereur, qui vinrent à bout de l'empêcher. [1]

On trouve dans Goltzius et Marco Mayer deux médailles curieuses de cette ancienne Sinuessa: l'une représente, d'un côté, un crabe ou écrevisse de mer, avec l'inscription grecque ΣΙΝΥΕΣΣΑΝΩ, et, de l'autre, une tortue. Ces deux ani-

[1] *Galienus imperator, uxorque ejus Salonina, Plotinum honorabant, maximeque colebant. Hic igitur eorum benevolentia fretus, oravit, ut dirutam quandam olim in Campania civitatem, philosophis aptam, instaurarent, regionemque circumfusam cultæ civitati donarent, concederentque civitatem habitaturis, Platonis legibus gubernari: atque ipsam civitatem Platonopolim appellari. Pollicebatur se illuc habitatum una cum amicis profecturum: quod facile philosophus ad votum impetravisset, nisi quidam imperatoris familiares invidia, vel indignatione, vel alia quadam iniqua de causa acriter obstitissent.* (Porph., in *Vita Plotini*, cap. I.)

maux ont été regardés par les anciens comme des emblèmes de sagesse et de prudence, à cause de la lenteur de leur marche et de leur mouvement. On voit sur l'autre médaille un Neptune armé de son trident, montant un char attelé de trois chevaux, et, au revers, la tête du dieu[1]; ce qui indique, à ce que croit ce dernier auteur, que les habitans de Sinuessa avaient dû remporter quelque victoire par mer sur leurs ennemis, ou que cette ville s'était mise sous la protection particulière de Neptune.

CALES OU CALENO, aujourd'hui CALVI.

A quelque distance de Capoue, et sur la même voie antique, on rencontre Calvi, qu'on regarde comme une des plus anciennes villes de la Campanie; elle se nommait autrefois *Cales* ou *Caleno*. Son origine se perd dans la nuit des temps; mais il est vraisemblable qu'elle a dû être la même que celle des villes qui l'environnent de plus près. Les historiens parlent souvent de Cales, sans cependant en rien citer de fort intéressant. Cicéron dit, entre autres, que ce fut entre Cales et Teano que Sylla eut, par ordre du sénat, une entrevue avec Scipion, dans laquelle l'un, au nom de la noblesse, et l'autre, pour les légions, convinrent de lois et de réglemens à faire relativement aux suffrages et aux droits du peuple et des citoyens.

[1] Voir la planche n° 233.

Son territoire était fertile en vins excellens; Horace les vante dans plusieurs de ses odes, ainsi que nous venons de le voir en parlant de Formies et des vignobles si renommés de tous ces cantons. Il paraît qu'il y avait aussi près de cette ville des eaux minérales assez actives pour produire l'effet du vin, et enivrer ceux qui en buvaient une certaine quantité. De nos jours, on connaît dans plusieurs endroits des eaux minérales qui produisent le même effet; mais, du temps de Pline, cela était sans doute cité comme une chose étonnante.

Calvi est devenu l'un des évêchés du royaume de Naples; mais la ville est peu considérable, et bien éloignée de son ancienne puissance. On ne peut douter, par le nombre et la beauté de ses médailles, qu'elle n'ait été très florissante. Les têtes d'Apollon et de Jupiter sont gravées sur le plus grand nombre, et, au revers, le Minotaure, avec différens attributs, tels que la lyre ou le trépied d'Apollon, ou un épi de blé, symbole de la richesse du pays. Sur quelques unes de ces médailles, on voit la figure d'un coq, emblème de la fierté et du courage, sur d'autres, c'est un guerrier, ou plutôt une Victoire qui conduit un quadrige, au revers, une tête de guerrier avec le casque empanaché, et à côté une branche d'olivier[1]; emblèmes qu'on peut regarder

[1] Voir la planche n° 234.

comme faisant allusion au génie belliqueux, et sans doute à quelques victoires célèbres de ces anciens peuples. Toutes ces médailles portent pour inscription, en caractères grecs, le nom de la ville, ΚΑΛΕΝΩ ou ΚΑΛΕΝΙΤΩΝ.

SUESSA.

A peu de distance de Sinuesse, et au pied du mont Massico, il y avait encore dans cette partie de la Campanie une ancienne ville qu'on appelait *Suessa;* elle était de la plus grande antiquité, et on fait remonter son origine aux Ausoniens, d'où elle prit pendant long-temps le nom d'*Ausona* ou *Aurunca.* On ne trouve point dans les auteurs de détails à citer sur l'histoire de cette ville; mais ce qui y est préférable, c'est le témoignage de vertu et de probité qu'ils ont tous rendu aux habitans de Suessa.

Symmaque, entre autres, célèbre écrivain du deuxième siècle, dit que les habitans de Suessa étaient fort pauvres; mais que la probité était leur partage, et que les vices étaient inconnus parmi eux. Ce témoignage, pour un peuple entouré de villes dévouées à la mollesse et au luxe, est bien honorable pour les Ausoniens. L'opulence serait-elle donc la cause et le principe de tous les vices? Cicéron, en reprochant à Marc-Antoine sa cruauté envers cette ville qu'il avait ravagée, rend le même hommage aux mœurs des Arunques. On trouve encore dans Tite Live que Régulus, en 459, fit choix des habitans de

Suessa, et leur donna la préférence pour en former la garde du préteur.

Les médailles de Suessa, rapportées par Marco Mayer d'après Goltzius et Parisé, sont intéressantes et du meilleur style. Sur l'une, c'est une tête de guerrier, avec le casque d'une forme assez singulière, et, au revers, Hercule qui étouffe un lion [1]. Les antiquaires s'accordent, avec assez de raison, à croire que cette allégorie fait allusion à quelque victoire, ou au courage du chef de la colonie en l'honneur de qui la médaille aura été frappée.

Sur une seconde, c'est une tête d'Apollon couronnée de lauriers, et, au revers, un cavalier conduisant deux chevaux, et tenant une palme à la main [1]; ce qui ne peut être que pour rappeler les honneurs d'un prix remporté par les habitans de Suessa dans les courses de chevaux aux jeux olympiques.

Les autres médailles portent pour empreinte la tête d'un Apollon qui devait être le protecteur de Suessa, et, au revers, toujours le Minotaure; le nom de la ville se voit en caractères grecs, ΣΥΕΣΑΝΩ, ou en latin SVESANO. Cette différence de caractères prouve que cette ville avait passé sous la domination des Romains lorsque cette inscription a été ainsi gravée sur les médailles.

[1] Voir la planche n° 234.

THEANO. La dernière ville de Campanie dans la partie du nord, et à peu de distance de Calvi, est Theano, ancienne colonie romaine, qui se rendit célèbre par ses guerres avec les Samnites, ses voisins, et la bravoure de ses soldats dont Tite Live parle avec éloge. Strabon la compare, dans ses écrits, à Capoue, et l'appelle *Urbs magni nominis*. Cette ville, du temps d'Auguste, était encore florissante, et mise au nombre des villes considérables de l'Italie.

Il en existe deux médailles, dont l'une a pour empreinte une tête d'Apollon entourée de rayons; au revers, on voit une lune avec des étoiles, et l'inscription greeque ΤΙΑΝΩ [1]; l'autre porte une tête de Mars avec un casque, et, au revers, la figure d'un coq, qui a toujours été regardé comme l'emblème de la vigilance, de l'audace et du courage. On aperçoit encore un grain de blé au-dessus de la tête du coq, pour désigner la fertilité ordinaire à tout ce pays. [2]

ATELLA. Entre Naples et Capoue, à moitié chemin de l'une et de l'autre de ces villes, dans le plus délicieux canton de la Terre de Labour, ou rencontre Aversa, qu'on sait avoir été bâtie des ruines de l'ancienne Atella. Cette ville fut célèbre dans l'antiquité, et, si on s'en rapporte aux historiens, les mœurs corrompues de ses anciens habitans y contribuèrent beaucoup, puisqu'ils l'emportaient en ce genre même sur les Sybarites. Mais ce qui lui fit, à plus juste titre, le plus de réputation, c'est d'avoir été une des premières villes qui aient eu un théâtre, et surtout un genre de comédie qui lui était propre. Aussi donna-t-elle le nom d'*atellanes* aux premières comédies qui furent jouées à Rome, et qui tenaient beaucoup des pièces satiriques et bouffonnes des Grecs.

[1] Voir la planche n° 234

[2] Voir la planche n° 235

Dans la suite, ces atellanes, qui n'étaient primitivement qu'un tissu de plaisanteries et de bons mots, ne se continrent pas dans les bornes de la décence qui y avait d'abord régné. Elles devinrent licencieuses, obscènes, et on donna le nom d'*atellanes* à toutes les pièces qui étaient écrites dans un genre libre; elles le devinrent même au point que le sénat de Rome fut obligé de les supprimer. [1]

[1] « Les *atellanes* étaient des pièces dont le dialogue n'était « point écrit. Les acteurs jouaient d'imagination sur un *scenario* « ou *motif* dont ils convenaient. On les appela aussi *exodia*, « à cause de l'usage où on était de les jouer à la suite d'autres « pièces, et à la fin du spectacle. Quoique d'un ordre inférieur « aux grandes comédies, elles n'étaient jouées dans les premiers « temps que par la jeunesse romaine, qui, en se réservant « cette espèce de plaisir, ne permettait pas qu'elles fussent « représentées par des comédiens de profession. Les acteurs « des atellanes étaient des citoyens, et en conservaient tous les

Plusieurs auteurs, tels qu'Apulée, Juste Lipse et d'autres, nous apprennent que ce fut pour ces comédies d'Atella qu'on inventa en premier lieu ce rôle ridicule auquel on a donné depuis le nom de *Polichinelle*. Ce personnage est encore fort en usage dans tous les théâtres d'Italie, et fort goûté surtout des Napolitains; ils lui donnent le nom du *Pulcinello*; et il y a effectivement tout lieu de croire que ce nom lui vient de la ressemblance qu'on peut lui trouver avec la forme des jeunes poulets (*pullum gallinaceum*), dont le bec, disproportionné pour la grosseur avec le petit animal, tient beaucoup du masque du *Pulcinello*. [1]

On voit encore près d'Aversa, à un mille et demi du côté du midi, et dans le lieu où est aujourd'hui le bourg de San Arpino, les ruines de l'ancienne Atella et de son théâtre. Quant à la ville moderne d'Aversa, nous savons qu'elle fut bâtie par les Normands, dans le voyage qu'ils firent en Italie au commencement du onzième

« droits; ils servaient dans les légions, n'étaient point exclus « de leur tribu, et jouissaient de toutes les prérogatives de ci- « toyen romain. Le peuple n'avait pas le droit de les faire dé « masquer ni de les punir. » (*Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tome XXVI, p. 339.)

[1] Nos lecteurs voudront bien se rappeler les détails que nous leur avons donnés d'un bronze antique parfaitement ressemblant à cette grotesque figure, et qu'ils ont vu gravé parmi les différens masques scéniques, nº 159 de notre Atlas. (Voir la page 85 de ce volume.)

siècle, vers 1033. Charles Ier d'Anjou la détruisit, comme ayant été trop attachée à la maison de Souabe; mais elle fut rebâtie depuis, et Léon IX y établit un évêché, qui est devenu un des plus riches du royaume. L'abondance du territoire de cette ville et son voisinage de Naples la rendent riche et peuplée. Il n'y a rien de curieux, que quelques sculptures en marbre assez précieusement faites dans l'église cathédrale. On les croit du temps des Normands, ce qui en fait le mérite et la curiosité.

La citadelle d'Aversa est fort peu élevée, et a plutôt l'air d'un palais antique que d'une forteresse. Les rois de Naples l'ont habitée quelquefois, et nous avons vu combien elle fut funeste au roi André, mari de la fameuse Jeanne de Naples, qui, après l'y avoir fait assassiner, le fit jeter par une fenêtre.

On ne connaît qu'une seule médaille d'Atella, dont l'empreinte est une tête à deux faces, ou celle du dieu Janus. On y voit encore la représentation de quatre pièces de monnaie, qui, à ce qu'on croit, ont dû indiquer la richesse du pays. Au revers, le Minotaure, type presque général de toutes les villes de la Campanie. L'inscription de la médaille d'Atella est ΑΤΕΛΛΑΝΩΝ. [1]

[1] Voir la planche nº 233.

NOLA.

Une des plus anciennes villes de la Campanie, après Cumes et Capoue, est Nola, à huit milles de Naples.

Nous devons aux recherches de Jules-César Capaccio la connaissance d'une quantité d'inscriptions qui attestent que cette ville est de la plus grande antiquité. Elle doit son origine, à ce qu'on croit, aux anciens Osques, qui étaient les peuples originaires de cette partie de l'Italie avant que les Grecs vinssent s'y établir et fonder sur ses côtes diverses colonies. Ayant passé dans la suite sous la domination des Romains, elle leur resta toujours attachée, et ne voulut écouter aucune proposition de la part d'Annibal.

Le même écrivain parle avec éloge de la valeur de ses premiers habitans dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Samnites; il ajoute qu'on voyait encore de son temps les restes d'un temple qui y avait été consacré à la Victoire, en reconnaissance de ses triomphes passés; mais elle subit dans la suite le sort commun du reste de l'Italie, et fut ravagée par les Barbares. Nola a été rebâtie depuis, et c'est une des villes les plus considérables de la Terre de Labour. Plusieurs familles nobles sont originaires de cette ville, qui a même donné naissance à plusieurs hommes illustres dans différens genres. On sait que cette ville est célèbre par la mort d'Auguste.

Également située dans une plaine très fertile,

les anciennes médailles de Nola portent pour empreinte la figure du Minotaure; mais, au revers, c'est une belle tête de Minerve, reconnaissable à son casque et à la chouette qu'on y voit gravée. Son inscription est ΝΩΛΑΙΩΝ.[1]

Ruines de l'amphithéâtre de Capoue, n° 235.

Le monument principal de l'antique ville de Capoue, celui qui a le plus résisté au temps, est l'amphithéâtre que nous reproduisons en gravure dans l'état de destruction où nous l'avons vu. La grandeur et l'étendue encore imposante de ces ruines ne peuvent laisser douter que Capoue n'ait été une des villes les plus considérables de l'antiquité.

La première galerie extérieure qui entourait ce monument était, comme on le voit par ce qui en reste encore, construite en pierres de taille superbes, posées à sec, et d'une manière si indestructible que la fureur des Barbares ni les temps n'ont pu encore parvenir à démolir cet édifice; il n'est enterré que jusqu'à la moitié du premier étage, qui était décoré d'un ordre dorique colossal.

Les galeries intérieures, construites en *mattoni*, et revêtues de stuc, sont assez conservées, quoique tous les jours on vienne en arracher quelque brique, et qu'une grande partie des matériaux ait été employée à former la nouvelle

[1] Voir la planche n° 234.

ville, l'église cathédrale, ainsi qu'une grande partie des maisons et des bâtimens des particuliers. On a même décoré l'extérieur de l'hôtel-de-ville avec des bustes ou des têtes de divinités qui étaient placées sur les clefs des arcades, comme on en peut juger par celles qui sont encore restées en place.

La distribution des escaliers intérieurs était aussi noble qu'ingénieuse pour la commodité et le service du spectacle; c'était, comme on en jugera par le dessin qui en a été gravé, planche nº 238, deux rampes montant à un même pallier qui distribuait ensuite à deux rampes nouvelles.

Le second ordre était moins riche que le premier. En général, l'exécution de l'édifice était belle, mais l'architecture négligée, comme dans tous les monumens de ce genre que leur immensité semblait dispenser des recherches et des soins qu'on apportait à ceux d'une moindre étendue. Ce qu'on peut seulement remarquer dans la forme même de l'ordre dorique employée dans ce monument, c'est que le chapiteau des colonnes porte une doucine au lieu d'un quart de rond; ce qui paraît être d'un assez bon effet.

L'amphithéâtre dont on voit les ruines parmi celles de l'ancienne Minturne dont nous venons de parler, était d'un même style, et décoré du même ordre d'architecture que celui de Capoue,

autant qu'on en peut juger par les fragmens de colonnes, de chapiteaux et de corniches qu'on trouve dans les débris.

Plan géométral de l'amphithéâtre de Capoue, nº 236.

Malgré l'état de destruction et de ruine où est depuis long-temps l'amphithéâtre de Capoue, il a été possible d'en lever un plan géométral, et de rendre compte non seulement de sa forme générale, mais de tous les détails essentiels de ses différentes parties. On peut voir, en le comparant avec l'amphithéâtre de Vespasien, à Rome, communément appelé le *Colisée*, que celui de Capoue était presque de la même grandeur. Sa forme était elliptique comme celle de tous les monumens de ce genre qui nous restent des anciens.

Toute la partie de cet amphithéâtre qui formait les gradins pour les spectateurs, subsiste encore : c'est un talus très peu incliné; il l'est même si peu, qu'on monte très facilement sur l'inclinaison de son plan. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne paraît pas qu'il y ait jamais eu de gradins en pierre, comme on en voit à presque tous les théâtres antiques. La surface de ce plan incliné est non seulement unie et sans le moindre vestige de gradins, mais on en voit encore des parties considérables entières, et couvertes d'un enduit très lisse et parfaitement conservé; en sorte qu'il paraît que les gradins sur lesquels le peuple était assis devaient être construits en bois.

Les coupes et les détails d'architecture qui sont gravés dans les angles de la planche n° 236, sont destinés à rendre compte, autant que possible, de la distribution intérieure de l'amphithéâtre, de la manière dont étaient placés les escaliers pour communiquer à ses différens étages, et enfin de l'ensemble et de l'effet extérieur de cet édifice antique.

Ruines et fragmens de constructions antiques à Capoue, n° 237.

L'intérêt et une sorte de respect que nous inspirent toujours les monumens des anciens, font qu'on en recueille avec curiosité les débris même les plus informes, et tout ce qui a pu échapper au temps ou à la barbarie des hommes, encore plus destructeurs.

A très peu de distance de l'amphithéâtre dont nous venons de donner la description, on rencontre plusieurs arcades formées en briques, et de la plus ancienne construction. Leur proportion colossale et leur situation a fait croire à plusieurs voyageurs que ce devaient être les portes de l'antique ville de Capoue : cependant cette décoration de niches qu'on voit au milieu de leur hauteur, et qui se retrouvent sur les deux faces, semble éloigner cette idée. Serait-ce les restes de quelque portique fameux? quelque arc de triomphe? ou plutôt des tombeaux? On sait que c'était l'espèce de monumens à laquelle les anciens apportaient et plus de grandeur et plus de solidité.

Ruines d'un des escaliers de l'amphithéâtre. n° 238.

La vue qu'on trouve au-dessous de ces ruines est prise dans l'intérieur même de l'amphithéâtre, et laisse facilement apercevoir que cette partie devait être un des escaliers principaux par où on devait communiquer aux galeries de ses différens étages. Il ne reste plus, comme on le voit, de toutes ces anciennes constructions que des masses informes de briques dont les revêtissemens, en pierre, ont été enlevés en différens temps pour construire la nouvelle Capoue. En effet, on rencontre souvent des parties de colonnes ou de grandes inscriptions, et surtout des cippes ou tombeaux, qui forment une grande partie des murs.

L'hôtel-de-ville est surtout l'édifice moderne qui en est le plus orné, et parmi un grand nombre d'inscriptions incrustées dans les murs du portique, nous donnerons une des plus intéressantes : elle a été trouvée parmi les ruines de l'amphithéâtre, et était placée sans doute au-dessus de l'entrée de ce monument. Elle prouve que ce fut la colonie romaine que César avait envoyée à Capoue, et qui avait pris le nom de *Colonia Julia*, qui fit construire cet amphithéâtre; que l'empereur Adrien, dans la suite, le fit restaurer, et l'orna de statues et de colonnes, et enfin que ce fut son fils Antonin qui en fit la dédicace.

COLONIA IVL IA FELIX AVG VSTA CAPVA
FECIT.
DIVVS HADRIANVS AVG. RESTITVIT.
IMAGINES ET COLVMNAS ADDI CVRAVIT.
IMP. CAES. T. AELIVS HADRIANVS ANTONINVS
AVG. PIVS. DEDICAVIT.

Ce qu'on doit observer au sujet de cette inscription, c'est qu'il n'y a d'antique que la partie du milieu, ainsi qu'il est indiqué par les deux lignes ponctuées qui font voir la cassure de la pierre. Ce fragment a suffi à quelques antiquaires pour en restaurer les deux autres côtés qu'on y a ajoutés. Au pilastre de ce même portique, on trouve un bas-relief représentant un sénateur assis, faisant peser devant lui des marchandises dans une balance semblable à celle qui a conservé de nos jours le nom de *romaine*. Ce morceau, quoique travaillé assez grossièrement, a son genre de curiosité, et peut avoir appartenu à quelque édifice de l'espèce de nos douanes.

L'église principale a été bâtie par les Normands, et composée, ainsi que beaucoup d'églises et d'édifices de ce temps, d'un assemblage barbare de fragmens d'antiquités très précieuses,

mais qui n'ont aucun rapport entre elles. Au-devant de l'église, il y a une cour qui sert de péristyle; elle est entourée d'une galerie portée sur des colonnes antiques, toutes de différentes grosseurs et de différens marbres. On a placé sous cette galerie de grands tombeaux consulaires, mais qui sont mal conservés et d'un travail médiocre. A la gauche de la porte de l'église, on s'est servi, pour faire les fonts baptismaux, de la cuvette d'un bain; c'est un morceau fort curieux de vert antique, d'une bonne forme, avec deux anneaux sculptés. Les bas-côtés de la nef sont portés par dix-huit colonnes de granit, dont la beauté fait bien regretter le mauvais emploi qu'on en a fait.

Tombeaux antiques, entre Caserte et Capoue, avec leurs plans, nos 239, 240, 241 et 242.

De Caserte à Capoue l'ancienne, qu'on appelle aujourd'hui *Santa Maria di Capua*, il y a trois milles. On trouve en chemin plusieurs tombeaux antiques. Les plus entiers sont assez près des ruines de Capoue. Celui que nous avons fait graver, et qui porte le nº 239, mérite surtout attention, autant par la manière dont il est décoré, que par la solidité de sa construction. Son plan est circulaire, et divisé en vingt-quatre entre-colonnemens en briques, dans lesquels sont alternativement une arcade et une niche de même grandeur, à l'exception des neuf entre-colonnemens qui occupent le derrière de ce monument, et entre lesquels on ne voit aucune décoration.

L'entrée du tombeau est de ce côté, ainsi qu'on peut le voir par le plan géométral, n° 240, gravé au-dessous. On communique avec la chambre sépulcrale, qui est dans le milieu, par un corridor revêtu du plus bel enduit, parfaitement conservé et brillant comme du marbre. On ne peut le briser qu'avec peine, et on voit par les éclats qu'il contient, en effet, de la poudre de marbre blanc. Le dedans de ce monument est très défiguré : cependant on peut encore reconnaître des indices suffisans du plan intérieur.

Il y avait à ce tombeau un couronnement qu'on distingue fort mal, à cause de la quantité de broussailles et d'arbustes dont il est couvert en grande partie. On peut voir seulement qu'il était décoré de petits pilastres qui ne répondent pas aux colonnes du bas, lesquelles étaient d'ordre toscan.

Nous devons à l'exactitude et à la vérité, que nous recherchons autant que possible, d'avertir que, quoique le plan de ce monument antique soit représenté sous la forme d'une ellipse, il est réellement circulaire. Nous n'en avons été instruit qu'après que le dessin en a été gravé; nous ne pouvons donc y remédier que par cette observation et cet avertissement.

Quant aux détails et à l'architecture extérieure, la vue est sûrement exacte; mais l'artiste qui nous en a fourni le premier dessin, ayant été

surpris par un orage dans le moment qu'il était sur les lieux, et n'ayant pu dessiner ces deux tombeaux que de loin et sans descendre de voiture, il n'y a pas apporté autant d'exactitude qu'à tout ce qu'il a fait dans cet ouvrage. Nous avons cru, en conséquence, devoir faire regraver le plan de ce tombeau circulaire, tel qu'il est réellement, tant du rez-de-chaussée ou premier étage, que de la partie ou plan supérieur, d'après un dessin plus fidèle qui nous a été envoyé depuis.

Plan géométral d'un tombeau antique situé près de Capoue, n° 243.

Le petit tombeau antique représenté sur la même planche, n° 241, est placé à peu de distance du premier, et également près du chemin de Caserte à Capoue. Le soubassement en était carré, autant qu'il est possible d'en juger dans l'état de ruine où il est aujourd'hui; il supporte un premier étage flanqué de quatre grosses colonnes dont les chapiteaux étaient engagés dans le mur, et profilaient, suivant les apparences, avec la corniche. Le plan de cet étage, gravé n° 242, lui donne la forme du tailloir d'un chapiteau corinthien. Chacune des faces de cet étage est décorée par des niches de formes régulières, destinées sans doute à y placer des urnes cinéraires.

Le second étage, orné de colonnes et de niches, est circulaire; il est terminé par un entablement qui a pu être couronné par un piédestal,

et peut-être par une statue, ou quelque autre genre de décoration. Quoique ce monument soit d'une architecture un peu tourmentée, sa forme, en général, est pittoresque, et pyramide agréablement à l'œil. Nous avons cru devoir également le faire regraver d'après un dessin plus exact.

Seconde vue de ce tombeau, n° 244.

Abbaye du Mont Cassin, n° 245.

L'abbaye célèbre du Mont-Cassin est sans doute pour les voyageurs un des objets de curiosité les plus intéressans des environs de Naples; elle est située à quinze lieues de cette ville, sur le haut d'une montagne, près de l'endroit où était l'ancien Cassinum, dans ce même pays de la Campania Felice. Strabon en parle comme étant de son temps une ville remarquable. Elle fut connue surtout par les descriptions que Varron nous a laissées d'une maison de campagne qu'il y avait, et qu'il aimait beaucoup.

Cette ancienne ville fut détruite par Théodoric, roi des Goths; il n'en reste que des ruines, et surtout celles d'un amphithéâtre considérable. C'est sur le haut même de la montagne qu'est située la riche abbaye du Mont-Cassin, la première, la plus ancienne maison de l'ordre de Saint-Benoît; il l'a long-temps habitée lui-même, et on y conserve son tombeau, ainsi que celui de sainte Scholastique, sa sœur.

Au bas de la montagne est une petite ville appelée *San-Germano*, qui est une dépendance et un hospice de l'abbaye, et où réside même

souvent le père abbé pendant l'hiver. C'est là que les voyageurs trouvent les mulets destinés à les conduire au Mont-Cassin par un chemin fait depuis peu, avec beaucoup de solidité. Ce chemin serpente pendant environ une lieue sur la croupe de la montagne; il est fort escarpé dans beaucoup d'endroits : mais les mulets destinés au service de la maison, et qu'on y entretient exprès en très grand nombre, sont si accoutumés à faire ce voyage, qu'il est inutile de prendre soin de les guider. En une heure, on arrive au haut de la montagne.

L'aspect de la maison, telle qu'on l'aperçoit de loin, n'a rien qui mérite attention, si ce n'est un air de grandeur que lui donne une vaste étendue, mais sans aucune construction qui soit digne d'être remarquée. C'est l'intérieur, et surtout la décoration de la cour et du cloître, exactement représentée dans notre gravure, qui a véritablement quelque chose de noble, d'imposant. Cette entrée du Mont-Cassin fait d'autant plus d'effet, qu'on y arrive par une voûte de plus de cinquante toises de longueur, et qui est fort obscure. On la conserve par vénération, comme faisant partie de l'ancienne habitation de saint Benoît.

C'est en sortant de cette voûte qu'on est, avec raison, surpris de l'effet et de la noblesse de la cour principale, qui, sans être d'une architec-

ture parfaite et régulière, forme, par sa disposition seule, un des plus beaux aspects qu'on puisse voir, et une décoration vraiment théâtrale.

La cour est entourée d'un rang d'arcades qui en laissent apercevoir deux autres de côté de la même ordonnance : en face, une rampe magnifique, de quarante degrés de marbre, monte à une terrasse aussi percée de plusieurs arcs. On aperçoit au travers de ces arcades supérieures une cour haute, entourée d'une galerie portée par des colonnes de granit, et décorée de niches dans lesquelles sont les statues en marbre de plusieurs papes; et, en face, l'entrée de l'église, qui occupe la partie la plus élevée de la montagne.

On prétend qu'il y avait autrefois dans ce lieu un temple antique dédié à Apollon, et que ce fut la première église consacrée par saint Benoît. Il ne reste plus rien de l'enceinte même de ce temple; mais la quantité de colonnes de granit et de porphyre qu'on trouve, tant dans l'église que dans les autres bâtimens du Mont-Cassin, ne laisse aucun doute sur la grandeur, l'élévation et la magnificence de cet ancien monument, placé dans la situation la plus imposante pour tout le pays.

Cette abbaye, si célèbre dans l'histoire ecclésiastique, doit sa naissance et son origine à saint

Benoît, qui la fonda vers l'an 520. A différentes époques, elle fut pillée et brûlée par les Lombards et les Sarrasins; mais des donations des ducs de Bénévent, des rois de Naples, et de plusieurs autres princes, réparèrent ses pertes. Cette abbaye fut comblée de priviléges, de biens considérables, et est devenue un des lieux les plus fameux de l'Italie.

L'abbé doit être choisi parmi les religieux de la maison : il prend dans les actes le titre de patriarche de la religion, de chancelier et de grand-chapelain de l'Empire romain, d'abbé des abbés, de chef de la hiérarchie bénédictine, de comte, de gouverneur de la Campanie et de prince de la Paix. Ce qui vaut encore mieux que tous ces titres, est un revenu de 500,000 liv. de rente dont jouit l'abbé du Mont-Cassin. Cette place serait bonne à garder toute la vie; mais on procède tous les six ans à une élection nouvelle. Au reste, l'emploi que cette maison fait de ses revenus immenses est agréable à tout le pays, et même aux étrangers, puisqu'il est impossible d'exercer l'hospitalité avec plus de noblesse : peu de jours se passent sans qu'on n'y traite deux ou trois cents pélerins; et tous les voyageurs qui veulent s'y arrêter y sont reçus avec une honnêteté et des grâces infinies.

L'intérieur de l'église répond à la magnificence des bâtimens et des cours décorées d'architecture

qui la précèdent. Cette église a deux cents pieds de longueur sur soixante de large, sans compter les chapelles qui l'accompagnent. La proportion en est noble et belle, et il en est peu même en Italie d'aussi ornées et d'aussi richement décorées. C'est dans ce temple qu'on peut prendre surtout une idée du génie et de la prodigieuse facilité des deux peintres napolitains Solimène et Luca Giordano, qui y ont travaillé à l'envi l'un de l'autre.

La voûte principale de la nef est peinte en entier par ce dernier, ainsi que celle des chapelles latérales. Presque toutes ces peintures représentent des miracles ou des sujets différens tirés de la vie de saint Benoît. Le coloris, qui en est frais et brillant, joint à la quantité d'ornemens et de stucs dorés dont elles sont accompagnées, présente à l'œil un ensemble de la plus grande richesse. Les huit chapelles qui règnent le long de l'église sont encore enrichies des marbres les plus précieux, employés, soit en colonnes, soit en balustrades; mais ce qu'il y a dans ce genre surtout, de plus remarquable, c'est l'autel principal, qu'on dit être du dessin de Michel-Ange. On y monte par plusieurs marches d'albâtre. Le retable est orné des plus beaux marbres, verts antiques, lapis, améthistes, et d'un nombre prodigieux des pierres les plus rares. C'est dans cet autel qu'est le tombeau de saint Benoît; il est

environné d'une double balustrade toute en marbre de différentes couleurs, qui supporte des figures et des génies en bronze parfaitement exécutés.

La sacristie du Mont-Cassin ne mérite pas moins de curiosité, par le nombre considérable de choses précieuses qui y sont conservées. On doit voir aussi la bibliothèque, le réfectoire et les archives de l'abbaye, qui sont entretenus dans le plus grand ordre, et qui renferment des titres et des manuscrits fort précieux par leur antiquité. C'est le trésor des chartes du royaume de Naples le plus conservé, et le seul dépôt qui ait été respecté dans tous les troubles de l'Italie depuis le huitième siècle.

Parmi les princes et grands du pays qui ont enrichi le Mont-Cassin de priviléges et de leurs bienfaits, Gisulphe II, prince lombard et duc de Bénévent en 747, est le premier qui ait doté et diplomatisé ce couvent.

On ne voit, au reste, de curiosités dans cette archive qu'un siége antique, trouvé à Minturne dans le dix-septième siècle. Sa forme, demi-circulaire, est portée sur deux pieds droits et parallèles, décorés de pates de griffon. La partie sur laquelle on s'assied est percée circulairement, et ouverte en avant. Ce siége est de marbre rouge antique, précieusement travaillé, et paraît avoir servi ou à l'usage des bains, ou à celui des puri-

fications. On peut dire encore qu'il serait d'un usage tout-à-fait propre à la fabuleuse cérémonie usitée à l'exaltation des papes, qui, dit-on, consiste dans une certaine visite faite pour rassurer le conclave sur la crainte d'avoir nommé une seconde papesse Jeanne.

On ne manque point de conduire les voyageurs dans la partie de la maison pour laquelle les religieux conservent le plus de vénération, parce qu'ils prétendent que saint Benoît y demeurait et l'habita lui-même. C'est ce qu'on appelle, pour cette raison, le *Stanze di San Benedetto*. Il y a cependant tout lieu de croire que ces constructions, quoique fort anciennes, ne sauraient être du temps même de saint Benoît, qui vivait dans le sixième siècle. Ce sont trois chambres d'une grandeur assez médiocre, qui se communiquent. On a orné les deux dernières surtout avec une grande quantité de tableaux de prix, et peints par les plus grands maîtres. Dans une inscription latine, placée au-dessus de la porte d'entrée, on lit que c'est le lieu où saint Benoît avait été surtout favorisé de visions célestes, et où, pendant sa vie, il avait été souvent trouvé en conférence avec les anges.

Pars superior antiquissimæ turris in qua S. P. Benedictus cœlestibus visionibus illustratus, dum viveret, habitabat; et in ea angelorum concentus odoris fragrantiam ac lucis immensitatem ab

antiquis viris in præcipuis festivitatibus audiri et videri solitum fuit. (A. D. Gregorio papa Dialogorum descripta, c. XXXV.)

En quittant le Mont-Cassin, et si on retourne à Rome par la route de Frusignone, on s'arrêtera sans doute à un endroit qui mérite qu'on se détourne un peu; c'est ce qu'on appelle dans le pays l'*Isola*: il est situé à cinq lieues du Mont-Cassin et à une petite lieue de la ville d'Arpino. Indépendamment d'un site infiniment pittoresque, et tel qu'on le voit représenté dans notre Atlas sous deux points de vue différens, il est difficile de ne pas désirer voir la patrie de Cicéron, le lieu où il est né, et où il conservait une maison de campagne qu'il aimait de préférence à toutes celles qu'il possédait dans les environs de Rome ou de Naples; il la nommait *Arpinate*, sans doute à cause de son voisinage avec l'ancienne ville d'Arpinum. ILE DE SORA:

Les vues que nous donnons sont celles du château du duc de Sora, prince de Piombino, situé le plus avantageusement du monde, au-dessus de deux cascades formées par le Fibrinus et le Liris, à la pointe d'une petite île entourée de ces deux rivières. Le Liris change de nom à peu de distance de là, et s'appelle le fleuve du Garigliano, qui se jette dans la mer près de Môle de Gaëte, sur le chemin de Rome à Naples.

Vue de l'Isola, n° 246.

Vue de l'Isola et des cascades formées par le Fibrinus et le Liris, n° 247.

La maison même de Cicéron n'était pas préci-

sément placée dans ce lieu, mais à un demi-mille de là, dans l'endroit où l'on trouve aujourd'hui une église et un couvent de Dominicains, appelé *Villa di San-Domenico*. Ces bâtimens sont construits, en grande partie, des ruines et des matériaux mêmes de l'habitation de Cicéron; on les peut distinguer encore facilement par les ornemens antiques qu'on y voit sculptés en plusieurs endroits.

Cicéron chérissait ce lieu, autant parce qu'il était celui de sa naissance, qu'à cause de ses agrémens naturels. C'est là qu'il aimait le plus à se trouver seul, où il se plaisait davantage à lire, à méditer et à écrire. Les beautés naturelles de son site, l'abondance et la fraîcheur de ses eaux, l'emportaient, si on l'en croit, sur toutes les magnificences des Romains, et particulièrement sur les jardins anglais de son temps.[1]

Rocher de Terracine, n° 248.

Nous avons cru devoir étendre les vues des principaux endroits des environs de Naples jusqu'à Terracine, puisque, étant la dernière ville de l'État ecclésiastique, c'est à très peu de distance de là que commence le territoire du royaume de Naples.

[1] *Illo loco libentissime soleo uti, sive quid mecum ipse cogito, sive aliquid scribo aut lego.* ATTICUS. *Qui nunc primum huc venerim, satiari non queo : villasque magnificas et pavimenta marmorea, et laqueata tecta contemno. Ductus vero aquarum quos isti Nilos, et Euripos vocant, quis non, cum hæc videat, irriserit?* (CIC., *de Legibus*, Lib. II.)

La vue d'un rocher imposant, et qui s'élève dans les nues, rappelle aux voyageurs la situation de cet Anxur, ancienne ville des Volsques, qui, comme le dit Horace, s'apercevait de fort loin.

Impositum late saxis candentibus Anxur.

Terracine est située sur le bord de la mer, entre le promontoire de Circé et celui de Gaëte. La célèbre Via Appia passe au pied de ce rocher; comme il s'avançait sans doute alors fort avant dans la mer, les Romains furent obligés de le couper à pic, pour y pouvoir construire le chemin. Cette fameuse voie Appienne, qu'on appelait *Via Regina*, à cause de son étendue et de sa solidité, se trouve dans toute cette partie, et dans la distance de plusieurs lieues, encore assez bien conservée, et aussi entière qu'elle pouvait l'être du temps du censeur Appius.

Les restes de constructions antiques qu'on aperçoit au haut de cette masse énorme de rochers, sont les ruines du palais de Théodoric, roi des Goths, et le premier roi d'Italie, dans le cinquième siècle. Antonin-le-Pieux avait fait construire un port de mer à Terracine; mais les atterrissemens en éloignant les eaux de la mer, l'ont presque entièrement comblé. Il paraît par la forme et l'étendue du bassin qu'on distingue encore, qu'il devait être considérable; on y voit

quelques uns des anneaux qui servaient à amarrer les vaisseaux.

Cette partie de l'Italie fut de tout temps une des plus habitées. On y comptait, au rapport de Pline, jusqu'à vingt-trois villes, à peu de distance les unes des autres, parmi lesquelles il y en eut plusieurs de célèbres, telles que Minturne, Sinuessa, Formies, etc.

Môle de Gaëte, n° 249.

Le bourg qu'on rencontre sur le chemin de Rome à Naples, et qu'on appelle *Môle de Gaëte*, a été bâti sur les ruines mêmes de Formies, ville très ancienne du Latium. On prétend qu'elle était habitée, dans les temps les plus reculés, par les Lestrigons [1]. Cette ville de Formies fut toujours très peuplée, et eut un siége épiscopal dans le neuvième siècle; mais, ayant été détruite par les Sarrasins, le siége épiscopal fut transféré à Gaëte même, vers la pointe du golfe.

[1] L'origine des premiers habitans de cette partie de l'Italie, auxquels les poëtes et les historiens ont donné le nom de Lestrigons (*mangeurs d'hommes*), est on ne peut plus incertaine, et peut bien être mise au rang des fables. Il faut convenir, du moins, que c'est bien une des plus anciennes, puisque Pline, Horace, Cicéron, citent cette origine de Formies comme étant, de leur temps, une vieille tradition; et Silius Italicus, en parlant de Formies située dans la Campanie, ne l'appelle que *Lestrigoniæ Rupes*. Cependant d'autres auteurs ont placé les Lestrigons, avec les Cyclopes, dans les environs de l'Etna, et les ont confondus avec les premiers habitans du Leontium, en Sicile, les anciens Léontins; ce qui n'est peut-être pas plus sûr ni mieux fondé.

La situation heureuse de tout ce pays et la douceur de son climat, avaient engagé les Romains, dans les plus beaux temps de la république, à y construire un grand nombre de maisons de campagne, dont on voit les ruines de différens côtés. C'était à l'endroit même où est situé le Môle de Gaëte, et près de l'ancienne Formies, que Cicéron, entre autres, avait encore une de ses plus belles maisons : il l'appelait, par cette raison, son *Formianum*.

Ce nom est devenu célèbre par la mort de ce grand homme, qui y fut assassiné, à l'âge de soixante-quatre ans, par Herennius et Popilius, centurions et émissaires d'Antoine. On voit encore à quelque distance de là, à la droite de la voie Appienne, une ancienne tour à trois étages de différens diamètres, et dépouillée de son revêtissement extérieur, que quelques personnes croient avoir été le tombeau de Cicéron : mais la quantité de ruines et de vestiges d'anciens monumens existans dans tout ce canton, laissent des doutes pour déterminer où était précisément le tombeau de ce célèbre orateur. Nous savons seulement que ses affranchis lui en élevèrent un dans ce lieu. Appien, qui vivait sous Trajan et Adrien, dans le deuxième siècle, nous raconte que, de son temps, tout ce pays inspirait une telle curiosité, que les voyageurs le visitaient avec une vénération religieuse.

Si les amateurs de l'antiquité, ou les voyageurs du temps d'Appien, avaient des raisons pour parcourir ce pays avec intérêt, il faut croire que ceux de nos jours n'en ont pas moins. Écoutons, à ce sujet, la description que nous en fait celui que nous avons déjà cité et que nous venons toujours retrouver avec un nouveau plaisir. « Je « revins à Mola, l'ancienne Formies, où on nous « fit voir les ruines du Formianum de Cicéron : on « montre même jusqu'à la chambre où il tenait, « dit-on, ses séances académiques; mais il y a « tout lieu de croire que ce n'est qu'une tradition « populaire et sans fondement, ces ruines étant « presque entièrement recouvertes par les eaux « de la mer.

« D'après les détails qu'on connaît de ce trait « d'histoire intéressant, il paraît que la maison « de campagne de Cicéron ne pouvait être aussi « près de la mer, puisque les émissaires d'An- « toine, envoyés pour le tuer, le rencontrèrent « dans sa litière, à l'instant où il était en chemin « pour aller s'embarquer : il est même dit dans « Plutarque, que Cicéron était sorti de sa maison « par un petit chemin détourné qui conduisait « de la voie Appienne droit à la mer. On re- « trouve effectivement cette petite voie à un « mille plus haut, à l'endroit où elle se séparait « de l'autre.

« Ce dont on ne peut douter, c'est que ce

« grand homme avait une de ses maisons de cam- « pagne dans ce même lieu, ou dans les environs; « que c'est sûrement là où il fut tué, et qu'il y « a assez d'apparence qu'un tombeau antique « qu'on rencontre à peu de distance de là, pour- « rait bien être celui que les affranchis de Cicé- « ron avaient élevé à leur maître, à l'endroit « même où il fut assassiné. Ce tombeau est en- « core assez bien conservé; c'est une base carrée « sur laquelle s'élevait une tour ronde. La partie « circulaire est absolument dégradée, l'intérieur « a deux étages voûtés, qui sont portés dans le « milieu par un massif rond en forme de colonne. « La partie du bas est encore presque entière; « cependant on n'y découvre ni ornemens ni au- « cune inscription. Ce monument était isolé et « entouré d'une enceinte de murs qui s'est con- « servée. On voit encore la petite voie qui tra- « versait cette enceinte, et qui peut faire penser « que c'était effectivement le tombeau de Ci- « céron.

« Tous les environs sont plantés de vignes, de « vergers et d'orangers qui parfument cette « campagne, aussi abondante qu'agréable. On « trouve dans ces vergers les substructions de « tous les Formianum antiques. La grandeur des « fondations et des bases seules de ces édifices « annonce de quelle magnificence devaient être « les palais qui y étaient élevés. Ils occupaient

« toute la colline et descendaient jusqu'à la mer. « Quoique de tout ce qui reste il n'y ait que les « pièces voûtées, sous terre et privées de jour, qui « existent, il est encore possible d'en distinguer « plusieurs qui avaient été décorées, et qui ont « conservé quelques ornemens en stuc et des « peintures arabesques.

« Nous vînmes coucher à l'antique ville de « Fondi, qui n'est plus recommandable que par « l'agrément de sa situation, la fertilité de son « territoire, et ses jardins qui la rendraient déli- « cieuse, sans l'air malsain que causent les ma- « rais qui sont entre cette ville et la mer. Après « Fondi, on suit la voie Appienne qui la traver- « sait et qu'on reconnait aux tombeaux dont elle « était bordée. On la découvre encore dans son « entier aux endroits où la nouvelle voie a « cessé de suivre la direction de l'ancienne pour « en prendre une plus droite.

« C'est au-dessus de cette antique voie ro- « maine, sur le haut d'un rocher coupé à pic, « de plus de deux cents pieds de hauteur, qu'était « située l'ancienne Anxur, ville des Volsques, « aujourd'hui remplacée par la petite ville de « Terracina. Mais comme la grande route passe « au-dessous et laisse la ville sur les hauteurs, il « n'y a guère, parmi les voyageurs, que des cu- « rieux déterminés qui prennent la peine de s'y « arrêter : mais ceux qu'une roche escarpée, des

« rues étroites et sales ne rebutent pas, sont bien « dédommagés de leurs peines par les ruines d'un « temple qu'ils trouvent au milieu de la Terra- « cine moderne, et qui dut être de la plus grande « magnificence.

« On y voit encore sur un soubassement deux « fûts de grosses colonnes engagées et cannelées : « elles sont de marbre blanc et d'un grand style ; « un rinceau d'un goût exquis et d'un travail « précieux ajoute encore à leur prix. On a atta- « ché à cette ruine une église bâtie dans le goût « du douzième siècle, c'est-à-dire qu'on y a « ajusté, tant bien que mal, des morceaux pré- « cieux d'antiquité, mais sans goût et sans raison, « comme, par exemple, des chapiteaux ioniques « sur des colonnes doriques. Celles qui décorent « le péristyle sont de granit. Le travail et la pu- « reté du style de ces chapiteaux annoncent de « quelle magnificence devait avoir été l'édifice « auquel ces colonnes avaient d'abord appartenu. « Sous le péristyle de cette même église, on a « placé un tombeau ou une cuvette de granit « oriental d'une belle forme, avec de beaux or- « nemens, malheureusement très dégradés. La « croyance où l'on est que ce tombeau a été celui « de quelque martyr, a fait la fortune de ce « morceau d'antiquité, qui sert aujourd'hui de « fonts baptismaux.

« Au-dessus de la ville moderne, en montant

« sur la montagne qui la domine, on trouve « l'ancienne enceinte de la ville antique, faite de « très beaux murs bâtis à pierre perdue; ils sont « revêtus en pierres de taille, ce qui annonce « qu'Anxur était d'abord une très grande ville. « On découvre la base d'une des portes princi- « pales, et sous les murs, en dehors, une quan- « tité de ruines de tombeaux dont on reconnaît « des restes de décoration dans quelques uns, et « des parties de colonne engagées dans les mat- « toni. L'extérieur de ces tombeaux est décoré « en niches, avec les urnes qu'on y voit encore, « mais toutes ouvertes et brisées à moitié. L'in- « térieur de cette circonvallation antique n'offre, « au reste, aucune curiosité ni aucune appa- « rence d'habitation, car la roche y est nue et « inégale; il ne serait pas même possible d'ima- « giner qu'elle eût jamais été habitée, si on n'y « retrouvait, en différens endroits, quelques « grandes substructions qui, suivant les appa- « rences, ont été des conserves d'eau, ce qu'on « reconnaît au mastic et à la stalactite qui les « enduit.

« Outre cette première enceinte, il y en a une « seconde flanquée de tours assez bien conser- « vées; à sa fabrique, elle pourrait être jugée « lombarde. C'est dans cette seconde enceinte « qu'on trouve, au sommet de la montagne, les « ruines d'un grand palais qui avait cent cin-

« quante pieds de face. On y voit encore le sou- « bassement de la façade occidentale, composée « de deux galeries parallèles, soutenues de douze « belles arcades d'assez bonne forme, mais d'une « construction que je jugerais cependant gothi- « que, et qui, vu sa position escarpée, me ferait « croire que ce sont les ruines du palais qu'y eut « Théodoric, premier roi d'Italie.

« A côté de ce gros massif carré, on trouve « une autre ruine à peu près pareille, soutenue « aussi en arcades, mais plus petites, et sur l'en- « duit desquelles j'ai découvert des vestiges de « peintures représentant des figures de saints de « l'église grecque, ce qui viendrait à l'appui de « mon opinion. On a, de là, la vue de la plus « belle étendue de mer, et celle de la côte, de- « puis le Monte Circello jusqu'à la pointe de « Gaëte, et au-dessous, cet énorme rocher coupé « perpendiculairement par les Romains, car au- « paravant il allait jusqu'à la mer, et fermait le « passage.

« C'est sous ce rocher qu'était l'entrée du port « antique; il est comblé maintenant de sable qui « s'y est amoncelé avec le temps, mais des restes « de constructions laissent apercevoir que la « forme en était circulaire. Ce port avait été en- « tièrement pris sur la mer, et y formait par une « jetée en demi-cercle un vaste bassin, autour « duquel s'attachaient les bâtimens à de gros an-

« neaux de pierre engagés dans la muraille, et « dont la plus grande partie existe encore.

« En sortant de Terracine, on suit la voie « Appienne jusqu'à l'endroit où elle laissait les « montagnes pour traverser ces fameux ma- « rais Pontins. Ce petit trajet, depuis Terra- « cine jusque-là, est un des morceaux de la voie « Appienne des plus entiers et des mieux con- « servés, avec les trottoirs et les tombeaux qui « la bordaient, et qui, quoique ruinés, donnent « encore une idée assez complète de leur ancien « effet. »

Il est peu de voyageurs qui ne s'embarquent à Môle de Gaëte pour traverser le golfe, et aller voir la ville et le château même de Gaëte, qui n'est qu'à une lieue de distance.

Cette ville, qui peut contenir dix mille âmes, située à l'extrémité du golfe, est terminée par un château très bien fortifié, dans lequel on entretient une assez forte garnison. Cette place importante est regardée comme la clef du royaume de Naples. Les voyageurs français surtout y vont voir, sous le vestibule de la chapelle du château, le squelette du fameux connétable de Bourbon, tué en faisant le siége de Rome en 1517. Excommunié par le pape, on ne voulut pas l'enterrer en terre sainte. On voit sur ce vestibule plusieurs inscriptions en diverses langues. En voici une espagnole :

FRANCIA ME DIO LA LECHE
SPAGNA FVERZA Y VENTVRA
ROMA ME DIO LA MVERTE,
Y GAETA LA SEPOLTVRA.

Sur le sommet de la montagne qui est derrière la ville, on voit une grosse tour antique, qu'on appelle dans le pays la *tour de Roland*. C'est le tombeau de Munatius Plancus, fondateur d'une colonie romaine à Lyon. Ce Munatius Plancus était contemporain et ami d'Auguste.

Voici l'inscription qu'on trouve au-dessus de la porte, et qui est très bien conservée :

L. MVNATIVS. L. F. L. N. L. PRON.
PLANCVS. COS. CENS. IMP. ITERVM. VII. VIR EPVLON.
TRIVMP. EX RHOETIS ÆDEM SATVRNI
FECIT DE MANVBIIS. AGROS DIVISIT IN ITALIA.
BENEVENTI. IN GALLIA COLONIAS DEDVXIT.
LVGDVNVM ET RAVRICAM.

On voit que cette inscription indique en peu de mots les principales circonstances de la vie de ce Munatius Plancus, qui consistent à avoir fait élever un temple à Saturne des dépouilles des Rhœtes, et conduit des colonies romaines à Lyon et à Raurica. C'était une ancienne ville dont on voit les ruines près de Bâle en Suisse, et les Rhœtes étaient les anciens habitans du pays des Grisons.

Château royal de Caserte, n° 250.

Après avoir donné la description et les vues de tant de monumens antiques, dont les ravages des temps ou divers fléaux de la nature ont à peine laissé subsister quelques restes, il était indispensable de donner aussi une idée du palais de Caserte. C'est, sans contredit, un des plus considérables qu'il y ait en Europe, et un des plus remarquables par la richesse des marbres, soit antiques, soit modernes.

Il a été construit sur le dessin de Van-Vitelli, dans la Terre de Labour, à cinq lieues de Naples et trois de Capoue, dans la même plaine, et à peu de distance des ruines de cette ancienne ville.

Le plan de ce vaste édifice est un carré parfait, ou à peu près. Il est composé de quatre grands corps de bâtiment, qui imposent par une étendue de plus de sept cents pieds de longueur de l'est à l'ouest, sur près de six cents du nord au sud. Intérieurement, il est partagé en quatre cours régulières de cent soixante-deux pieds sur cent quarante-quatre. Les deux grandes façades ont chacune trente-quatre croisées, séparées par des pilastres, et des colonnes dans les pavillons des angles et celui du milieu.

On entre dans le château par trois grandes ouvertures, dont la principale conduit à un superbe portique, qu'il est possible de traverser en voiture d'un bout à l'autre. Au centre est un vestibule octogone, qui communique à l'escalier principal. La richesse des marbres dont il est revêtu en entier, et sa forme divisée en deux rampes d'une grande proportion, ont quelque chose de noble et de très imposant. C'est la partie de ce palais qui mérite le plus d'éloges du côté de l'architecture; car on peut dire qu'en général elle n'y est pas d'un très grand style, et que cet édifice doit beaucoup plus sa réputation à son étendue, et à la magnificence de ses ornemens, qu'à la pureté et à la perfection de l'art.

Voici le jugement qu'en a porté notre voyageur :

« Après le carnaval, nous suivîmes la cour à « Caserte; c'est une petite ville bâtie au pied « d'une chaîne de montagnes appelées *Tifata*. On « vante sa situation. Je ne sais si le séjour de « Naples m'avait gâté, mais je trouvai cependant Caserte triste. D'un côté, c'est une vaste « plaine que rien ne borne, et où les objets se « perdent dans l'espace; de l'autre, ce sont des « montagnes arides et incultes. Il semble que, en « choisissant ce lieu pour sa demeure, Charles III « ait voulu s'accoutumer au séjour de la Vieille-« Castille, telle qu'on me l'a toujours dépeinte.

« Le château de Caserte est un gros édifice « carré, d'une architecture bien lourde et bien « froide, distribué symétriquement par des cours « claustrales et uniformes, le tout orné, presque

« en pure perte, de tout ce que le royaume a pu « fournir de précieuses dépouilles d'antiquité en « marbre, et particulièrement de celles du temple « de Sérapis, à Pouzzol.

« L'escalier de ce palais est surtout d'une richesse « presque incomparable. Les marbres les plus « précieux sont également prodigués dans la « chapelle, qui tient beaucoup de la décoration « de celle de Versailles. Au reste, le roi de « Naples semble préférer à Caserte le séjour de « San Luiggi et de Belvedère. »

Vallée des Fourches Caudines, n° 251.

C'est à très peu de distance de Caserte, et au sortir de la plaine de Capoue, que se trouve ce défilé fameux dans lequel les Samnites eurent l'adresse d'attirer les légions romaines, d'où elles ne purent sortir qu'en passant ignominieusement sous le joug.

Quoique le site que nous avons fait graver ne présente en apparence qu'un paysage très ordinaire, orné d'une scène rustique qui n'a nul intérêt, il était cependant difficile de passer sous silence un des lieux des environs de Naples les plus célèbres dans l'histoire romaine. Il n'est personne qui ne se rappelle ce fait mémorable des Fourches Caudines, ainsi nommées à cause de Caudium, petite ville qui était située où est aujourd'hui le village d'Arpaïa, entre Naples et Bénévent.

Il est à croire que le terrain aura beaucoup

changé par la succession des temps, ou par les travaux que les Romains auront entrepris eux-mêmes dans ce lieu pour y faire passer la voie Appienne; ou qu'une grande quantité de bois, dont ces montagnes devaient être alors couvertes, en rendait le passage plus difficile. Autrement, on aurait peine à reconnaître la forme du défilé, et ce qui en rendait la sortie si difficile lorsque les légions romaines eurent le malheur de s'y engager.

Ces Samnites, les anciens habitans d'une partie du royaume de Naples, ont été pendant longtemps les plus redoutables ennemis des Romains. Après plusieurs revers, ils s'étaient enfin déterminés à demander la paix, qui leur fut refusée avec dureté; mais ils tirèrent bientôt une vengeance éclatante de ce refus. Pontius, leur général, ranima leur courage, et eut d'abord recours à la ruse et à l'adresse pour tromper son ennemi. Voici le stratagème dont il se servit: il fit déguiser dix de ses soldats en bergers, et leur donna l'ordre de s'avancer du côté des Romains en conduisant quelques troupeaux; il leur enjoignit surtout, s'ils étaient pris, de dire qu'ils s'étaient sauvés de Lucerie, assiégée par les Samnites et réduite à la dernière extrémité. Comme Lucerie était une des villes les plus amies des Romains, les consuls se déterminèrent à voler au secours de leurs alliés; mais, en y conduisant

leurs légions, ils donnèrent dans le piége qui leur était tendu par les Samnites.

Il y avait deux chemins pour aller à Lucerie : l'un était large et commode, mais plus long; l'autre, beaucoup plus court, formait un défilé étroit et commandé de toutes parts; c'est ce dernier que choisirent les Romains, et Pontius l'avait prévu. En conséquence, il avait envoyé déjà une partie de son armée pour s'emparer de l'issue du défilé, encore embarrassé de gros arbres qu'il avait fait couper exprès; et quand les Romains y furent assez avancés, il fit également fermer l'autre issue, ils se trouvèrent ainsi à la merci de l'ennemi.

« C'était, à ce que dit Tite Live, un défilé « étroit, bordé d'arbres et de broussailles, tou« jours dominé par une double chaîne de mon« tagnes couvertes de bois, et qui se terminent « à un champ plein d'eau et de marécages que « cette montagne ferme de tous côtés. Il fallait, « pour en sortir, ou retourner sur ses pas, ou tra« verser le champ, au bout duquel la double « chaîne forme, en se rapprochant, un second « défilé plus étroit et plus embarrassé que le « premier. »

Le même historien raconte que les Samnites se voyant maîtres des Romains, qui ne pouvaient leur échapper, envoyèrent consulter Herennius Pontius, père de leur général, sur le parti qu'ils

avaient à prendre dans une conjoncture aussi heureuse pour eux : c'était un vieillard très respecté, et qui, dans un âge avancé, conservait un esprit vif et un jugement solide. Sa première réponse fut qu'il fallait donner la liberté aux Romains, et les renvoyer chez eux sans leur faire aucun mal. Cet avis fut rejeté par toute l'armée samnite, qui envoya de nouveau vers lui; alors Herennius répondit que, puisqu'on ne voulait pas suivre son premier avis, il ne voyait d'autre parti à prendre que de tuer tous les Romains sans en laisser un seul.

Deux avis si opposés, et qui étaient cependant bien fondés l'un et l'autre, furent regardés comme ceux d'un vieillard dont la raison était affaiblie par les années; les Samnites crurent devoir prendre un parti mitoyen, qui devint, par ses suites, la cause de leur destruction, en rendant les Romains leurs ennemis irréconciliables. Il fut donc décidé qu'on donnerait la liberté aux légions; mais qu'on les ferait passer sous le joug sans armes et sans habits, et après avoir laissé six cents otages pour répondre du reste de la capitulation.

Les Romains se soumirent à cette condition cruelle et humiliante, mais en frémissant de rage. Il était aisé de prévoir, dit Tite Live, que ce silence obstiné, que ces yeux attachés contre terre, et cette honte de revoir encore la lu-

mière au sortir de ce fatal défilé, étaient des marques certaines d'un dépit sombre, et d'un ressentiment profond qui devait avoir de grandes suites.

Effectivement, à peine l'armée des Romains fut-elle rentrée dans Rome, que la fureur prit la place de la honte et du désespoir; on ne parla plus que de tirer de l'ennemi la vengeance la plus éclatante : on nomma deux nouveaux consuls, Popilius Cursor, et Publius Philo; on ne respira plus que la guerre, et chacun hâtait par ses vœux l'arrivée du jour où l'on pourrait en venir aux mains avec les Samnites. C'est alors que ces derniers commencèrent à connaître la sagesse des conseils du vieillard Herennius, qu'ils avaient méprisés. Battus autant de fois qu'ils parurent en campagne, ils passèrent à leur tour sous le joug, reperdirent les places conquises ou cédées, rendirent les six cents otages que les Romains leur avaient laissés, et se crurent heureux d'obtenir une trêve de deux ans.

Mais, pour faire connaître encore mieux à nos lecteurs la position et la forme d'un pays que cet événement rend si intéressant, nous transcrirons ici la description que nous avons trouvée dans le journal de nos dessinateurs, comme ayant été faite sur les lieux mêmes. « Nous n'étions qu'à « cinq milles de Caudium, nom de cette vallée « célèbre où, l'an 433 de Rome et 319 avant J.-C.,

« les consuls Calvinius et Posthumius engagèrent « imprudemment l'armée romaine.

« En sortant de Caserte, et rangeant les montagnes à gauche, on traverse le village Mata-« loni, et on se trouve vis-à-vis la vallée Arienzo, « qui d'abord est très large et très évasée. A « mesure qu'on s'enfonce, les montagnes s'élè-« vent, se rapprochent, s'escarpent; et après « avoir passé le village de Sainte-Marie-la-Neuve, « le mont sur lequel est situé le château d'Arienzo « semble s'éloigner de la chaîne pour s'emparer « de la vallée. De la côte opposée se détache aussi « une petite montagne, appelée le *mont Olivet*, « parce qu'elle est maintenant plantée d'oliviers « au lieu des forêts qui la couvraient. Ces deux « montagnes ne laissaient entre elles qu'un dé-« filé, qui était sans doute autrefois plus étroit « en raison de sa profondeur, nécessairement di-« minuée par l'éboulement naturel des terres « voisines. C'est apparemment là que les Samnites « avaient envoyé leurs perfides bergers pour en-« gager les Romains dans le piége.

« Lorsqu'on a passé le mont Olivet, la vallée « s'élargit environ d'un demi-mille, et ne se re-« ferme qu'à environ un mille et demi plus loin, « bordée toujours, de droite et de gauche, de « doubles cimes inaccessibles qui semblent se re-« joindre derrière un petit monticule escarpé, « appelé *Monte Piano*. C'est derrière ce mon-

« ticule qu'est situé le village d'Arpaïa. Nous ren-« contrâmes, en descendant de nos *calesse*, un « gros et gras chanoine qui se trouva précisément « là, posté comme s'il nous eût attendu, et qui « se mit, de plus, à nous conduire sans nous laisser « le temps de l'en prier.

« Nous retournâmes d'abord sur nos pas, et « remontâmes le petit mont, d'où l'on découvre « tout le bassin où les Romains furent enveloppés « par les Samnites qui occupaient les hauteurs, et « qui sortirent tout à coup des forêts où ils s'é-« taient cachés; ces forêts n'existent plus. C'est « sans doute aux deux côtés de la petite montagne « de Monte Piano que les arbres coupés dont parle « Tite Live avaient embarrassé les deux seuls « petits défilés par lesquels on pouvait passer « outre. Les temps et l'éboulement des terres ont « beaucoup changé ce local; et c'est ce dont j'ai « pu me convaincre en descendant dans la vallée. « Je ne trouvais plus au couchant les grands ma-« rais dont parle Tite Live, mais des sources, « des terres fangeuses, et un ravin qui me dé-« couvrit le sol ancien à soixante pieds de profon-« deur dans les terres éboulées; ce qui me fit com-« prendre combien, par cette excavation, la vallée « devait être rétrécie, et qu'en y ajoutant l'em-« barras des marais et des broussailles, il restait « très peu d'espace à une grande armée pour se « mouvoir.

« Il est alors aisé de voir que ce qui obligea « les Romains de se rendre aux conditions que « Pontius leur imposa, était la difficulté et l'im-« possibilité même de sortir de ce lieu où ils res-« tèrent sous les armes tout le jour, et où ils « campèrent la nuit sans que les Samnites fissent « aucun mouvement pour les attaquer, se con-« tentant d'occuper le défilé, et leur montrant une « mort certaine, soit par la faim, soit par une dé-« faite inévitable.

« Notre gros chanoine, que nous faisions cou-« rir, parlait toujours, quoique nous ne l'écou-« tassions guère, et nous démontrait comment « les Poveretti (car c'est ainsi qu'il appelait les « Romains) s'étaient trouvés pris. Il nous con-« duisit au village qui a conservé et porte encore « le nom de *Fourches Caudines*. Il nous montra « près de là un couvent de Franciscains, appelé, « par la même cause, *Santa Maria del Giogo*; « puis il nous ramena à Arpaïa, où il nous con-« duisit à toutes les maisons et écuries où il y « avait quelque fragment d'inscription. La seule « intéressante se trouve dans ce village sur une « pierre mutilée, où on lit distinctement le mot « de *Caudium*. »

C. IVVIVS. M. F.
. . . . CAVDI . . . . .
. . . . . . SCVS . . . . . .
. . . . . OR. III. . . . .
&c. PRISCI. . . . .

Il parait que cette inscription de Caudium a été l'écueil des antiquaires les plus déterminés, car on n'en voit point, ou du moins il ne nous est pas parvenu d'explication un peu satisfaisante; l'essentiel, et ce qui n'a pas besoin d'être expliqué, c'est que le mot Cavdi, bien visiblement écrit sur cette pierre, ne laisse aucun lieu de douter que l'inscription trouvée dans ce bourg de Caudium ne désigne et ne rappelle un événement bien célèbre dans l'histoire, et le nom d'un lieu autrefois aussi fameux qu'il l'est peu aujourd'hui, le village d'Arpaïa qui le remplace étant des plus misérables.

« Nous revînmes de là à Caserte, pour ne point « quitter ce pays sans y voir l'aquéduc immense « que le roi de Naples a fait faire pour conduire « des eaux à son palais, et qui est, sans contredit, « l'ouvrage moderne le plus magnifique qu'on con« naisse de cette espèce. Les sources d'eau qu'on « a été chercher sont à douze milles au levant de « Caserte. Dans le chemin qu'elles parcourent pour

« y arriver, elles traversent une vallée entre « Monte Longano et les monts Tifata, où on a « été obligé de construire un pont de trois rangs « d'arches, dans la longueur de seize cent dix« huit pieds sur cent soixante-dix-huit de hau« teur. Le premier rang est de dix-neuf arches; « le second, de vingt-sept; et le plus élevé, de « quarante-trois.

« Cet édifice, construit avec une dépense « vraiment royale, s'appelle, dans le pays, « *Aquedotto Carolino*, parce qu'il a été construit « par Charles III. On ne saurait disconvenir que « cet ouvrage ne puisse le disputer, par sa har« diesse et sa magnificence, à tout ce que les « Romains nous ont laissé de plus considérable « en ce genre. »

Stabie.

Nous ne nous occuperons pas ici des villes situées dans cette partie de la Campanie qui environnait de plus près le Vésuve, telles que Pouzzol, Herculanum et Pompéi, puisque nous en avons donné des descriptions très étendues dans les chapitres précédens. Nous savons seulement qu'il existait encore autrefois dans le voisinage de ce volcan une autre ville, qui était même, d'après ce que nous lisons dans les historiens, un port de mer assez renommé, l'ancienne Stabia; mais elle n'existe plus que sous les cendres et les laves du Vésuve.

Elle y fut ensevelie dans la même éruption

qui détruisit Herculanum et Pompéi. On présume qu'elle était située à l'embouchure du Sarno, à peu près dans le même emplacement qu'occupe aujourd'hui Castella-Mare. Mais, d'après les fouilles et les recherches qu'on y a faites, il y a tout lieu de croire que le lieu où elle était bâtie se trouve aujourd'hui bien plus éloigné de la mer, par les révolutions qui ont absolument fait changer de face à tout ce canton.

L'ancienne ville de Stabie fut possédée successivement par les Osques et les Samnites jusqu'au temps où les Romains s'en emparèrent, sous le consulat de Pompée. Nous voyons dans l'histoire que Sylla ravagea cette ville, qui jusque-là avait été florissante; et, depuis ce temps, les fureurs du Vésuve ont fini par la détruire entièrement. Dans les descriptions que Pline nous fait de tout ce pays, il cite les eaux et les fontaines de Stabie comme étant renommées de son temps[1]. On sait que ce fut près de ce lieu que ce célèbre naturaliste perdit la vie à cette même époque de l'année 79.

SORRENTE

Après avoir quitté la Campanie, qui, comme nous l'avons dit, est terminée dans cette partie par la rivière du Sarno, et, en suivant le tour du golfe de Naples, à quelques milles de distance sur le bord de la mer, on arrive à Sorrente, une des villes les plus anciennes et les plus célèbres par les historiens et les poètes de l'antiquité. Elle était placée sur la côte occidentale du golfe de Naples, et dans la plus délicieuse position de la nature. On ne saurait douter que sa fertilité extrême ne fût due, ainsi que celle de tous ces cantons, aux matières volcaniques dont ils sont entièrement formés.

[1] *Fontibus et Stabiæ celebres et Vesuvia rura.*
(PLIN.)

Ce que les historiens nous disent de son antiquité et du nom de ses fondateurs ne peut être regardé que comme un tissu de fables. Strabon, Papinius, et d'autres auteurs anciens, prétendent même retrouver dans le nom de ΣΩΡΕΝΤΟΝ celui des Syrènes, qui avaient choisi et habitaient ce pays, de préférence même à celui de Naples[1]. Il est certain que son site, abrité par des collines couvertes en tout temps de fruits et de fleurs, joint à une température d'air d'une douceur sans égale et une abondance de productions parfaites, en tous genres, étaient bien capables d'inspirer les peintres et les poètes de tous les temps.

Ses vins exquis surtout furent chantés par tous les poètes, et comparés à ceux de Falerne; mais ils avaient besoin d'être tempérés par les

[1] *Est inter notos, Syrenum, nomine muros*
Saxaque Tyrennæ templis onerata Minervæ.
(PAP.)

années [1]. Horace conseillait de les joindre avec les vins même de Falerne, et Stace, surtout, appelait, par excellence, le vin de Sorrente, *Mollia vina*.

Les Romains ne négligèrent pas un lieu dont le séjour était si délicieux et si agréable. Ils y avaient plusieurs maisons de plaisance, et le célèbre Pollion, ami de Marc-Antoine, de Virgile et d'Horace, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'embellir. Parmi les restes et les vestiges de ces constructions antiques, une de celles qui se sont le plus conservées, est une superbe piscine ou réservoir d'eau qui existe encore dans son entier, au point de pouvoir être employé, et de servir au même usage que du temps des anciens Romains. Ils avaient élevé dans cette ville plusieurs temples célèbres, et un, entre autres, à Hercule; on en voyait encore les débris vers le milieu du dix-huitième siècle, entre la ville de Sorrente et le promontoire de Minerve.

Quant au temple de Minerve, il était élevé à quelque distance, et près de l'endroit où est aujourd'hui la petite ville de Massa, sur le bord de la mer; il avait même donné son nom à ce cap ou promontoire qui, dans l'antiquité et aujourd'hui même encore, est appelé *capo di Minerva*.

[1] *Surrentina, vafer, qui miscet fæce Falerna*
Vina Columbino limum bene colligit ovo.
(Horat.)

Amalfi.

Après avoir doublé ce cap, et à la côte orientale de la presqu'île de Sorrente, on rencontre Amalfi, archevêché. Cette ville a été assez considérable dans le bas empire, et à l'époque de la fondation du royaume de Naples par les Normands. Ses habitans se rendirent célèbres par leurs exploits contre les Sarrasins, et, depuis ce temps, dans toutes les guerres d'Italie. Amalfi est bâtie sur le bord de la mer, dans un site sauvage et au milieu des rochers; aussi tout son territoire ne rapporte-t-il rien de ce qui est le plus nécessaire à la vie. Ce sont les habitans de Salerne qui nourrissent ceux d'Amalfi, en leur apportant du blé deux fois la semaine. Quand le temps est très mauvais, et qu'il est impossible d'y arriver par mer, on serait presque en danger d'y mourir de faim, les chemins de terre étant impraticables.

Salerne.

En suivant la côte, on arrive à Salerne; la situation de cette dernière ville est superbe, elle est bâtie au centre d'un demi-cercle de montagnes cultivées en amphithéâtre, et à l'entrée d'une plaine très fertile. L'église principale de Salerne est citée et curieuse à voir par ses antiquités, ses marbres rares, ses sarcophages, ses bas-reliefs, etc. Mais nous n'entrerons, pour ce moment, dans aucun détail à ce sujet, devant

repasser par cette ville, et nous y arrêter avec nos voyageurs, à leur retour de Sicile.

NOCERA.

Dans l'intérieur du pays, on rencontre encore Nocera, aujourd'hui nommée *Nocera du Pagani*, parce que, dans le temps des Sarrasins, on leur abandonna cette ville pour leur habitation vers 1300. Ce qu'on peut y voir de plus curieux, est un baptistère construit avec les restes de quelque temple antique, et entouré de colonnes des marbres les plus rares. Ce monument suffirait pour prouver que cette ancienne ville était magnifique dans ses édifices. Elle se nommait Alfaterna, et l'on peut croire, d'après le nombre et la beauté de ses médailles, qu'elle était florissante même avant le séjour des Romains.

ILES SITUÉES DANS LES ENVIRONS DE NAPLES.

Notre projet étant de nous occuper dans ce chapitre des lieux les plus célèbres des environs de Naples, nous pouvons d'autant moins passer sous silence plusieurs îles situées à l'entrée du golfe de cette ville, qu'on ne saurait douter qu'elles n'aient fait autrefois partie de la Campanie. Leur situation très voisine des terres, leur forme volcanique, leurs bains d'eaux chaudes, tout annonce que ces îles ont toutes été autant de volcans allumés, et qu'à des époques très reculées, elles ont été séparées de la Campanie par quelque tremblement de terre ou quelques unes de ces révolutions formidables auxquelles ce beau pays a été exposé de tout temps.

ISCHIA.

La plus grande et la plus considérable de ces îles, située à la droite et à l'entrée du golfe de Naples, du côté du promontoire de Misène, Ischia, l'Inarime ou Pythecuse des anciens, car elle a porté différens noms dans l'antiquité; celui de Pythecuse surtout, qui, en grec, veut dire *singe*, semble avoir quelque rapport avec un ancien culte qui aura pu exister dans cette île, sous le symbole de cet animal, ainsi qu'en Égypte, où il était appelé *Cercopytheque*.

Homère et Pindare, dans les descriptions qu'ils ont laissées de cette île, de ses volcans, et de ses fréquentes éruptions, l'appellent *Inarime*. D'autres anciens auteurs ont prétendu, mais avec moins de vraisemblance, que c'était la quantité de singes, qui y étaient autrefois très abondans, et qu'en langue étrusque on nommait *arimi*, qui lui avait fait donner ce nom. Enfin, suivant d'autres, elle porta encore le nom d'*Ænaria*, parce qu'Énée, arrivant en Italie, y conduisit sa flotte, et y séjourna quelque temps.

Le nom et l'origine des premiers habitans de l'île d'Ischia ne sont pas plus certains. Strabon nous dit que ce furent les Érétriens qui, les premiers, s'établirent dans cette île, mais que ses volcans toujours allumés, et leurs terribles éruptions, les ayant obligés d'en sortir, l'île resta déserte jusque vers l'an 3540, quatre cent cin-

quante ans avant J.-C., époque où Hiéron, roi de Syracuse, y envoya aussi inutilement des ouvriers pour y bâtir et y former des établissemens. Enfin les Romains plus hardis s'en emparèrent, y envoyèrent une colonie, et la conservèrent jusqu'à Auguste, qui, s'étant plu à Caprée, en fit l'échange avec les Napolitains, auxquels il céda l'île d'Ischia.

Son circuit est de dix-huit milles; au milieu de l'île s'élève une montagne considérable, ancien volcan autrefois nommé *Mons Epomeus*. Depuis long-temps ses feux sont éteints et inactifs, quoiqu'on ne puisse douter qu'ils ne soient toujours existans dans l'intérieur de l'île, à en juger au moins par les fréquens tremblemens de terre auxquels elle est sujette, ainsi qu'à la chaleur de ses fontaines et de ses bains.[1]

Il y a à Ischia plusieurs bourgs assez considérables, et une ville épiscopale anciennement séparée de la forteresse, mais qui, par le moyen d'un pont très long, y communique aujourd'hui.

[1] *Terra autem resonabat, sicuti Jovi fulmine gaudenti*
Irato, quando circa Typhoeum terram verberat
In arimis, ubi dicunt Typhoei esse cubilia.
(Hom.)

Qualis immensum Jupiter Typhonem
Quinquaginta moventem capita prostravit
In arimis quondam.
(Pind.)

Au reste, cette île est entourée de promontoires, de plusieurs petits ports et de nombre de rochers en amphithéâtre, dont le site sauvage et austère forme un tableau des plus pittoresques.

Une autre partie de l'île présente au contraire l'aspect le plus riant et le plus agréable par sa fertilité et l'excellence de ses productions de toute espèce. Ses forêts sont remplies de gibier, de faisans, et surtout d'une sorte de poule d'eau qu'on y trouve dans une abondance prodigieuse.

Mais ce qui a rendu de tous les temps l'île d'Ischia plus célèbre, ce sont ses sources d'eaux minérales et ses bains chauds auxquels on attribue, avec raison, les qualités les plus merveilleuses pour la santé. Parmi le nombre considérable de ses eaux thermales, les plus renommées sont celles qui viennent des bains appelés *i Fornelli* et *Castiglio di Scroffa*. Indépendamment de ses bains d'eaux chaudes, il y a encore une espèce d'étuves de sable qui sont particulières à cette île. Ces étuves naturelles sont sans doute échauffées par les vapeurs souterraines et sulfureuses dont le foyer de l'île est rempli, et leur effet est d'un grand secours et infiniment salutaire pour beaucoup de maladies.

Il paraît qu'Ischia a éprouvé très anciennement des ravages considérables par ses volcans; mais que, depuis plusieurs siècles, ils sont apaisés, comme nous l'avons dit. Une des dernières érup-

tions, et une des plus terribles dont on ait conservé la mémoire dans le pays, est celle qui arriva en 1302. L'île fut en feu pendant deux mois entiers, et les habitans en furent si effrayés, que le plus grand nombre prit la fuite et l'abandonna.[1]

PROCIDA. L'île de Procida est située entre celle d'Ischia et le promontoire de Misène, à égale distance de l'un et de l'autre, et peut avoir sept à huit milles de circuit. Suivant plusieurs historiens, elle faisait partie de l'île d'Ischia, et en fut détachée par un tremblement de terre qui engloutit dans la mer tout l'espace qui est entre deux. Strabon et Pline le disent formellement.[2]

Son site uni, couvert de verdure, de jardins et de maisons de plaisance, en rend l'aspect et l'abord infiniment agréables; on y distingue surtout celles qui y ont été élevées par les familles

[1] « Anno 1302, la Solfaterra d'Ischia, isola vicina a Napoli, gitto fuora fuoco si grande, talche giunsero le fiamme sino al girone dell' isola, per la qual cosa molti uomini ed animali dell' isola perirono, e molti, li quali furono più presto accorti, montati sopra una barchetta che loro accorse, chi a Procida, chi à Capri, chi à Baya, Pozzuolo e Napoli si ridussero, lasciando l'isola deserta, in cui, per due mesi continui, durò il fuoco. » (PANDOLFO.)

[2] *Ante Misenum Procita jacet insula, a Pythecusis quandoque divulsa.* (STRAB., lib. VI.) *Inarimeus mons fuit qui terræ motu diffusus alteram insulam fecit, quæ Procita ab effusione dicta est.* (PLIN.)

Wasti et Discari. On y recueille une quantité prodigieuse de raisins et de figues très délicates. Deux de ses côtes sont très fréquentées : l'une, à l'est, qu'on appelle *San Catholico*, est toujours couverte de denrées qu'on y apporte de toute l'île, et qui y attirent un grand nombre de marchands : l'autre, à l'ouest, qu'on appelle *Cornicella*, est couverte d'habitations de pêcheurs qui font un assez un grand commerce. Partout on voit des sources d'eau douce jaillir du milieu des sables, et ce qu'on ne trouve dans aucun endroit de l'Italie qu'à Procida, sur le rivage Anannello, c'est un sable rempli de parcelles de plomb. Les faisans et les francolins y sont en si grande abondance, qu'on y en voit souvent des milliers étaler leur brillant et varié plumage aux rayons du soleil; la crainte d'en faire diminuer le nombre a fait qu'on leur a construit dans la forêt plusieurs abris. Toutes les espèces de gibier y sont on ne peut plus communes, et les lièvres surtout. On en conserve la chasse pour le roi de Naples, mais les soins qu'on y apportait jadis, et surtout la défense expresse faite aux habitans d'avoir des chats, attendu que ces animaux, naturellement chasseurs, détruisaient le gibier, faillirent avoir un bien grand inconvénient pour la tranquillité des habitans.[1]

[1] Par suite de cette défense, les rats se multiplièrent tellement dans l'île de Procida, qu'ils y formèrent une affreuse calamité; les jardins, les maisons, les églises, les sacristies,

On prétend que cette île fournit les meilleurs marins de l'Italie. On y voit un grand nombre de vieillards, qui doivent à la température heureuse et à la salubrité de l'air de vivre, sans toutes les incommodités ordinaires de la vieillesse, jusqu'à un âge très avancé.

Il y a à Procida plusieurs églises assez belles, et une, entre autres, qu'on appelle *Monastile*; c'était autrefois une maison considérable de religieuses; mais la vue et l'apparition des Barbaresques, qui venaient souvent faire des descentes sur les côtes, effrayèrent les religieuses, au point qu'elles ont déserté l'île, et se sont retirées à Naples, dans le couvent de Saint-Patrice.

L'île de Procida a appartenu en différens temps à de simples particuliers, qui la tenaient probablement comme en fief. On sait que Jean de Procida, qui, en 1282, joua un si grand rôle en Sicile aux fameuses Vêpres siciliennes, en avait été seigneur. Elle fut vendue, en 1339, par un des descendans de ce Procida, à Marino Cossa; depuis, cette île a changé plusieurs fois

les armoires, jusqu'aux tuyaux d'orgues, tout était dévoré par les rats. Les provisions des particuliers, les cadavres avant la sépulture, les enfans même dans leurs berceaux, étaient en proie à cette horrible engeance; l'île entière devenait inhabitable. Les paysans se jetèrent aux pieds du roi; ils semèrent six à sept cents de ces animaux sur son passage, et cette terrible défense fut révoquée. » (Lalande, *Voyage d'Italie*, vol. VII, p. 75.)

de maître : enfin elle est rentrée sous la domination du prince.

Plus près de Naples, et dans l'intérieur même du golfe, à un demi-mille de Pausilippe, il y a encore une petite île qu'on appelle *Nisita*; mais qui n'est qu'un rocher abandonné, un ancien volcan dont une partie du cratère se sera, dans quelque ancienne éruption, renversée dans la mer, et y a formé une espèce de petit port ou d'anse qu'on appelle *Porto Paone*. C'est dans cette anse, qui sert quelquefois de retraite à des barques de pêcheurs, qu'on a construit le lazaret du port de Naples. NISITA

La plus fameuse de toutes ces îles fut sans doute celle de Caprée, située de l'autre côté du golfe, à la pointe du promontoire de Sorrente, qu'on appela *Ponte di Minerva*, à cause d'un temple anciennement élevé à cette divinité, à l'extrémité du cap. CAPRÉE.

Caprée peut avoir dix à douze milles de circuit; son abord est très difficile, attendu que l'île est entourée de rochers très élevés et comme coupés à pic de tous les côtés. C'est même, à ce que dit Suétone dans la description qu'il a faite de cette île, la raison qui engagea Tibère à la choisir pour le lieu de sa retraite. [1]

[1] *Capreas se contulit, præcipue delectatus insula, quod uno parvoque littore adiretur, septa undique præruptis immensæ latitudinis rupibus et profundo maris.* (Suet., *in Tib.*, §. XL.)

Auguste, avant Tibère, avait déjà choisi l'île de Caprée pour y séjourner dans sa vieillesse; il y fut attiré, sans doute, par la douceur de son climat et la salubrité de l'air qu'on y respire. Suétone raconte même à ce sujet qu'il y fut en partie décidé par un très petit événement, mais qui ne prouvait cependant autre chose que l'excellence de son territoire, et combien la végétation y était forte et abondante.

On remarqua qu'un vieux chêne qui, depuis long-temps, avait paru desséché, poussa des rejetons le jour même qu'Auguste aborda dans l'île. C'était sans doute une belle matière à traiter pour des courtisans; aussi l'empereur se détermina, par leurs conseils, à s'y fixer. Il fit raser un palais que sa nièce Julie y avait fait construire, et en éleva un autre, qu'il orna de statues, de tableaux, et de toutes sortes de raretés.

Ce qui a le plus contribué à rendre fameuse l'île de Caprée, c'est le séjour qu'y vint faire l'empereur Tibère, lorsque, par les conseils de Séjan, son ministre, il se détermina à quitter Rome pour ne plus penser qu'à ses plaisirs; il s'y livra, comme on sait, avec excès, et fit bâtir exprès dans cette île des lieux uniquement destinés à tous les genres de débauches et d'impudicités. La vie honteuse qu'il y mena augmenta la haine qu'on avait déjà contre lui dans tout l'empire, et les historiens nous disent que ce fut à cette

occasion qu'on lui donna le surnom de *Caprineus*.

Nous n'entrerons pas pour le moment dans de plus longs détails sur cette île célèbre, nous réservant d'en faire une description plus étendue, et d'y revenir avec nos voyageurs à leur retour de la Sicile et de la Grande-Grèce.

CHAPITRE XII.

DES VASES CAMPANIENS, VULGAIREMENT NOMMÉS VASES ÉTRUSQUES.[1]

Les découvertes qui ont été faites en différens temps, soit à Cumes, soit à Capoue et dans une

Vases étrusques, n° 252.

[1] Nous avons choisi parmi ces vases fictiles, si recherchés par les Romains, ceux dont les formes nous ont paru les plus heureuses.

La collection de d'Hancarville nous en a fourni plusieurs; mais c'est particulièrement Winckelmann à qui nous devons les deux plus intéressans, et nous allons en indiquer les sujets.

L'un représente, suivant cet auteur, Oreste et Pylade. Un vase, dans lequel sont renfermées les cendres d'Agamemnon, est placé au milieu d'eux sur une espèce de cippe ou de tombeau. Ils s'entretiennent ensemble tristement sur ses malheurs, et paraissent occupés des honneurs qu'ils projettent de lui rendre.

L'autre vase, dont les figures se détachent en noir sur la couleur de l'argile, représente Thésée combattant le Minotaure. On sait que Minos avait enfermé dans le labyrinthe ce monstre, né des amours de Pasiphaé et d'un taureau, parce qu'il ravageait tout, et ne se nourrissait que de chair humaine. Thésée ayant été du nombre des Grecs qui en devaient être la proie, vint à bout de le tuer, et sortit ensuite du labyrinthe avec le fil qu'Ariane lui avait donné.

grande partie de la Campanie, en statues, vases ou autres antiquités, ne peuvent laisser douter que les peuples qui ont occupé ces anciennes villes n'aient cultivé les arts avec succès long-temps même avant la domination des Romains.

Indépendamment d'un nombre considérable de médailles antiques et du plus beau caractère qui existent, et qui seules suffiraient pour en être une preuve incontestable, nous avons encore une grande quantité de vases fictiles ou vases d'argile peints qui ont été trouvés dans beaucoup d'endroits de la Campanie, et qu'on peut, sans contredit, regarder comme une des plus anciennes et en même temps une des plus curieuses productions de l'art.

Ces espèces de vases antiques, ordinairement connus sous le nom de *vases étrusques*, seraient mieux nommés *vases campaniens*, puisque le plus grand nombre et les premiers de ces vases ont été faits dans la Campanie, et que c'est dans les environs de Cumes, de Nola, de Sorrente et de Capoue qu'ils ont été découverts.

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu de ces vases faits par les Étrusques, comme il en a été sûrement fait dans la suite par les Romains. Ce dont on ne peut douter, c'est que, dans l'énumération que Pline fait de tous les peintres fameux qui avaient existé jusqu'à lui, il n'en cite aucun d'étrusque,

et que la peinture paraît avoir été beaucoup moins cultivée en Étrurie que les autres arts. Tel est au moins l'avis de Winckelmann [1] et celui de d'Hancarville après lui. [2]

Cette assertion d'ailleurs est fondée sur les passages de plusieurs anciens historiens. Un des plus positifs à ce sujet, est Suétone, lorsqu'il parle des colonies de Romains que Jules César avait envoyées dans les environs de Capoue pour

[1] « Je comprends, parmi les vases campaniens peints, tous « les vases nommés *étrusques*, parce qu'ils ont été, pour la plu- « part, déterrés en Campanie, et principalement à Nola ... « D'ailleurs, il est certain que toutes les grandes collections « de ces sortes de vases se font dans le royaume de Naples, et « qu'elles en viennent. » (WINCKELMANN, *Histoire de l'Art*, p. 202.)

[2] « De tous les terrains où on trouve des vases fictiles anti- « ques, c'est, sans contredit, celui qui de Capoue s'étend « jusqu'à Nola dans lequel on en a découvert un plus grand « nombre. Les vases de la manufacture de Capoue se distin- « guent parmi tous les autres que nous connaissons, par la « finesse de leur terre, par la beauté de leur vernis et l'élé- « gance de leurs formes, mais surtout par le goût de leurs « peintures, dans lesquelles on découvre aisément le style et « la manière d'une excellente école; comme, en leur compa- « rant tout ce que nous avons en ce genre, même les vases « venus des îles de la Grèce, ils nous paraissent constamment « supérieurs à tout ce que nous avons vu, nous sommes porté « à croire que, par là même, ils ont été les plus recherchés, « et qu'enfin ce sont eux qui sont indiqués dans Pline, et « qu'on égalait aux vases les plus riches. » (D'HANCARVILLE, tome II, p. 95.)

y former des habitations. Les soldats qu'on employait à ces constructions, dit l'historien, y travaillaient avec d'autant plus d'ardeur, que dans les fouilles qu'ils faisaient des anciens tombeaux, ils rencontraient, de temps à autre, des vases de la plus grande antiquité. [1]

Ces sortes de vases étaient donc alors déjà infiniment recherchés et regardés comme très précieux; effectivement, nous voyons dans Pline qu'ils étaient payés plus chèrement que tous les autres, et même que les vases murrhins [2]. Cet auteur rapporte à ce sujet que Pétrone, étant près de mourir, brisa un de ces vases murrhins qui avait coûté trois cents talens [3],

[1] *Paucos ante menses, quum in Colonia Capua deducti Lege Julia coloni, ad extruendas villas, vetustissima sepulchra disjicerent, idque eo studiosius facerent, quod aliquantum vasculorum operis antiqui scrutantes reperiebant.* (SUET., *in Jul. Cæs.*, c. XVIII.)

[2] *Quoniam eo pervenit luxuria, ut etiam fictilia pluris constent quam murrhina.* (PLIN., *Hist. nat.*, L. XXXV.)

[3] Cette dénomination de *talent* a si fort varié chez les anciens, qu'il est difficile de déterminer la valeur qu'ils lui donnaient. Il paraît certain, et tous les auteurs se sont accordés à convenir que les Romains avaient adopté cette manière de compter par talens des Grecs, chez lesquels ils étaient en usage. Ce fut d'après eux qu'ils les distinguaient en grand-talent ou talent euboïque, et le petit-talent ou talent attique; il se divisait en mines, et la mine en dragmes.

La mine était de douze onces, et valait cent dragmes. La

pour que Néron ne pût en jouir après lui.[1]

On ne saurait douter que cette espèce de vases, dès-lors si rares et si précieux, ne fussent les vases peints par les premiers artistes grecs qui, étant passés en Italie avec les colonies qui s'y établirent, apportèrent avec eux le goût des arts, si cultivés chez les Grecs dans le siècle d'Apelle et de Protogène.

Dès le temps de Pline, cet excellent goût était déjà perdu en Italie, puisque cet auteur, en faisant le détail de toutes les manières de peindre qui existaient de son temps, ne parle en aucune façon de la céramique ou peinture en terre. Ces manufactures de vases faits par des artistes grecs, tombèrent vraisemblablement lorsque cette par-

dragme était la huitième partie de l'once, et équivalait au denier romain, chaque denier valant dix de nos sous. Il résulte de ces évaluations que le talent attique ou petit-talent, étant composé de soixante mines, valait 3,000 fr., monnaie de France; le talent euboïque, composé de quatre-vingts mines, valait 1,000 fr. de plus.

[1] *T. Petronius consularis moriturus, invidia Neronis principis, ut mensam ejus exheredaret, trullam murrhinam trecentis talentis emptam, fregit.* (Plin., *Hist. nat.*, L. XXXVI.) Il est sûr qu'on serait bien tenté de révoquer en doute des prix aussi exorbitans, si on ne savait à quel excès était porté le luxe prodigieux des Romains. Peut-être aussi y avait-il différentes valeurs de talens que nous ne connaissons pas. Au reste, d'Hancarville croit qu'on appelait *vases murrhins* ceux qui étaient gravés et sculptés en bas-relief, en manière de camée, sur des fonds de diverses couleurs.

tie de la Grande-Grèce fut soumise aux Romains; ce fut le sort commun de tous les beaux-arts. Syracuse et Capoue furent détruites presque dans le même temps, une partie des habitans périt par le feu, l'autre fut vendue à l'encan. Ainsi c'est à cette époque, cent soixante-deux ans avant Jules César, qu'on doit faire remonter la perte d'un art qui était alors porté à son plus haut point de perfection.

Ces vases fictiles grecs dont nous nous occupons ici, étaient faits d'une argile ou sable décomposé d'une grande finesse, qui se trouve en abondance dans les environs de Capoue, sur les bords du Vulturne, fleuve qui descend des montagnes du Sammium.

Ils étaient destinés à plusieurs usages: les uns étaient employés aux choses sacrées, comme aux temples, aux laraires, espèce d'oratoires ou de chapelles domestiques, aux tombeaux, aux sacrifices et aux pompes des dieux; d'autres étaient réservées aux cérémonies publiques, et aux usages des particuliers.

Ceux qui étaient consacrés au culte des dieux et placés dans les temples, sont reconnaissables à la beauté de leur vernis, à la finesse et même au sujet de leurs peintures; c'était ce qu'on appelait vases *votifs*. On en voit qui ont été offerts à Cérès, aux Dioscures (Castor et Pollux), et à Hercule, dont ils représentent l'histoire et les

exploits. Ces vases étaient des espèces d'*ex-voto* qu'on offrait aux dieux pour se les rendre favorables, et dans l'espoir d'en obtenir quelque grâce; ils servaient probablement à présenter les prémices des récoltes, le far, les fruits, le vin, les fleurs, etc. Ils étaient placés dans une armoire appelée *repositorium*, en dedans des murs du temple; c'est la raison pour laquelle ces vases votifs ne sont presque jamais peints que d'un seul côté; et s'ils le sont de tous les deux, la partie destinée à regarder le mur est souvent d'une peinture moins soignée et moins étendue que celle du devant du vase.

Il y avait de ces vases votifs qu'on offrait aux laraires, c'est-à-dire aux dieux qu'on révérait dans les temples domestiques; leur forme était la même, mais leur volume était de beaucoup inférieur, afin de répondre à la proportion des statues, qui étaient très petites. Ceci explique la raison pour laquelle on trouve une très grande quantité de ces vases trop petits pour avoir pu être jamais d'aucun usage.

Nous savons que les anciens respectaient les tombeaux comme des édifices sacrés; ils y offraient souvent des sacrifices aux mânes des morts, ils y faisaient des libations, comme nous faisons aujourd'hui des prières sur les tombes de nos parens et de nos ancêtres. Les anciens avaient des usages différens par rapport aux morts; quelque-

fois ils les inhumaient comme on fait actuellement, ou bien ils brûlaient les corps, et c'est alors qu'ils se servaient de ces vases pour y déposer les cendres; c'étaient ceux qu'on appelait vases *funéraires*. On les enclavait dans des niches qui étaient construites dans l'épaisseur du mur des chambres sépulcrales, auxquelles cet arrangement fit donner le nom de *colombaria*. Ceux qui étaient plus riches, faisaient enfermer les cendres des morts dans des vases précieux qu'on déposait ensuite dans de grandes urnes de marbre, ordinairement sculptées et quelquefois scellées en plomb : souvent on plaçait ces urnes dans l'intérieur des mausolées, comme ceux d'Auguste, d'Adrien, de Métella, ou bien dans des édifices de formes différentes, décorés en dedans de peintures, de stucs et d'autres ornemens semblables. C'est ainsi qu'on voit encore l'intérieur de la pyramide de Cestius, le tombeau des Nasons, et quelques autres monumens de ce genre près de Misène et de Pouzzol.

Les vases destinés aux usages publics étaient distingués en trois classes; les uns étaient employés dans les jugemens, les autres dans les bains, et certains étaient destinés à servir de récompense à ceux qui avaient mérité le prix des courses et des différens exercices de gymnastique.

D'Hancarville rapporte au tome second,

page 81, de son ouvrage, deux petites lampes de terre, antiques, sur lesquelles une figure de Minerve est représentée la main étendue sur un vase, et comme venant d'y jeter le sort ou suffrage. On sait que cette déesse, protectrice d'Athènes, assista au jugement d'Oreste, qui vint se justifier devant l'Aréopage du meurtre de sa mère. Les sentimens se trouvant également partagés, celui de la déesse décida en faveur de l'accusé; elle est représentée sur ces deux lampes, dans l'action de porter son suffrage : et les vases dans lesquels elle le place, indiquent la forme de ceux qui servaient aux jugemens. [1]

Les vases destinés aux bains nous sont connus par les découvertes faites dans la Campanie. On en a trouvé plusieurs, liés par un anneau de bronze avec des strigiles ou frottoirs qui avaient nécessairement servi ensemble; et on peut y remarquer l'*unguentarium*, destiné à contenir les essences dont les anciens usaient après le bain, ainsi que les patères employées à répandre de

[1] Homère dit qu'au temps de la guerre de Troie, chaque opinion des juges, en forme de cédule, était mise dans un casque, pour décider à la pluralité des suffrages. Long-temps après, on y substitua des écailles d'huîtres; d'où vint le nom d'*ostracisme* qu'on donna à cette manière de juger et de prendre les suffrages chez les Athéniens; et enfin ils se servirent de ces vases dont nous parlons, dans lesquels ils mettaient des figures diversement colorées, et d'où on les retirait ensuite pour compter les avis des juges

l'eau sur le corps tandis qu'on faisait usage du strigile.

Nous voyons dans plusieurs anciens auteurs, comme Athénée, Sophocle, et en même temps par diverses pierres gravées, que ceux qui remportaient le prix des courses recevaient, au lieu de couronne, une espèce de calice nommé *pentaploé*. Homère dit que, chez les Grecs, dans les premiers temps, un simple vase était le prix de la victoire. On distingue encore sur plusieurs marbres antiques, un cirque avec un *repositorium*, et quelquefois des tables sur lesquelles il y a de ces pentaploé; ce qui ne laisse pas douter que ceux-ci n'aient été autant de prix destinés à encourager les jeux et les exercices de la gymnastique. Toutes les villes ambitionnaient alors de voir leurs citoyens remporter la couronne à Olympie, à Delphes où se célébraient les jeux pythiens. Cette ambition était si grande, que, selon Pausanias, la ville d'Agrigente, en Sicile, offrit de payer une somme très considérable à un athlète qui y avait été couronné, pour qu'il voulût se dire citoyen d'Agrigente.

C'était, suivant toute apparence, les vases employés aux différens usages dont nous venons de parler, qui étaient si prodigieusement recherchés par les anciens, à cause de leur beauté; car ceux qui étaient destinés à des usages domestiques, étaient fort communs : il y a lieu de

croire qu'on en faisait dans différentes parties de l'Italie, beaucoup en Toscane et particulièrement à Arezzo. Tous ceux qu'on a trouvés à Herculanum et à Pompéi étaient de ce genre, d'un vernis noir tout uni, mais sans aucune peinture.

Vase de la chasse, et développement de ce vase, nos 253 et 254.[1]

D'Hancarville, de qui nous avons emprunté tous ces détails, distingue quatre ou cinq époques dans l'histoire de la céramique en Italie. « La « première, dit-il, qui a dû se ressentir de la faiblesse et de l'enfance de l'art, est presque dé- « terminée par le vase de la chasse. Le temps où « il a été peint devait être antérieur de quelques « siècles à la fondation de Rome. La seconde « époque, où l'art a été porté à sa perfection, a « précédé la prise de Capoue. La troisième, où « l'on cessa de peindre les vases, tomba vers la

[1] Ce vase, à ce que pense d'Hancarville, doit être regardé comme étant de la première époque de l'art, qu'il fait remonter plusieurs siècles avant J.-C., et très antérieurement à la fondation de Rome.

« La chasse, dit cet auteur, qui fait le sujet de cette peinture, paraît être un monument des temps héroïques, telle « que celle des sangliers d'Érymanthe et de Calydon. Ces « sortes d'expéditions, dont l'objet était de délivrer les campagnes des animaux qui les ravageaient, ayant pour objet le « bien public, méritaient la reconnaissance des hommes; dans « ces temps où les mœurs étaient très simples, les peuples se « faisaient honneur d'y avoir contribué, et regardaient comme « des héros ceux qui s'y étaient distingués par leur courage, « leur force et leur adresse. »

Le même auteur est conduit à croire que le vase dont il s'agit

« prise de la ville de Corinthe; dans la quatrième, « qui existait encore sous Vespasien, les manu- « factures de vases n'étaient plus recommanda- « bles que par les formes qu'elles leur donnaient. « Cette époque paraît avoir été bientôt suivie de « la cinquième, qui annonce la totale décadence « de l'art; elle commença vers le règne de Tra- « jan, et arriva à son dernier période vers celui « des Antonin et de Septime-Sévère: c'est alors « qu'Athénée écrivait ses ouvrages; la céramique « était tellement avilie de son temps, que, dans « le livre qu'il a fait sur les vases des anciens, il « n'a pas même daigné faire mention d'une seule « manufacture existante en Italie. »

Le même auteur fait ensuite des recherches fort curieuses sur le temps où ce genre de peindre en céramique a pu être inventé; il le fait monter jusqu'à Dédale, et à un certain Talus, neveu de

a été peint dans le même esprit, et pour rappeler un événement pareil et célèbre dans la Campanie, parce que ce vase a d'abord été trouvé dans les environs de Capoue, qu'on y voit également un sanglier énorme attaqué par plusieurs hommes, et que, parmi les chasseurs, le nom d'Antiphates, qui se lit sur le vase, est connu et cité par Homère comme un roi de ces anciens Lestrigons qui s'établirent à Lestrigonia, aujourd'hui Môle de Gaëte.

On voit, au reste, par la peinture de ce vase, et par plusieurs du même genre, que cet art ne connut dans ses commencemens qu'un simple contour, qu'on remplissait ensuite d'une seule couleur, ce qui lui a fait donner par la suite le nom de *monocromate*.

cet ancien sculpteur grec, qui inventa dans Athènes le tour du potier, invention dont les Grecs firent tant de cas, qu'ils voulurent l'éterniser en faisant graver sur des pierres et des médailles une chouette posée sur un vase; ou bien cette même chouette perchée sur une branche d'olivier et le vase au-dessous, pour montrer combien ils se glorifiaient de cette découverte qu'ils croyaient devoir à la protection de Minerve. Ainsi il n'y a, d'après ces monumens, nul doute que ce ne soit aux Athéniens que furent dus les premiers vases d'argile, et les belles formes où l'on reconnaît le goût et l'élégance qui a toujours distingué les ouvrages de ce peuple par-dessus tous les autres.

Profils étrusques, n° 253.[1]

Quant à la manière de les peindre, qu'on peut appeler *monochrosme*, c'est-à-dire peinture d'une seule couleur, d'Hancarville rappelle à ce sujet le trait de la fille de Dibutade rapporté par Pline, et pense que ce même Dibutade, qui était potier

[1] Les têtes représentées de profil que nous joignons à notre collection de sujets étrusques, n'ont d'autre intérêt que de rappeler les commencemens mêmes de l'art de la peinture inventée par la fille de Dibutade. Cette citoyenne de Corinthe, ayant remarqué que l'ombre de son amant se peignait sur un mur quand il se trouvait entre le mur et la lampe qui les éclairait, essaya d'en fixer les traits en suivant exactement le contour de l'ombre avec de la craie. On a pu croire, avec une sorte de vraisemblance, que ce premier essai de l'art a été l'origine de ce genre de peinture chez les Grecs.

de terre, imagina de remplir ce contour, fait par sa fille, avec l'argile dont il se servait pour faire ses vases; et que l'ayant mis au feu pour lui donner plus de consistance, ce fut le résultat de cette opération qui aura servi, peut-être, d'origine à cette manière de peindre, où l'on voit que c'est le ton de l'argile même qui fait le fond des peintures, et qu'elles se détachent de dessus le vase par le vernis noir qui les environne.

C'est ainsi que cet auteur rend compte de la préparation que les anciens donnaient, à ce qu'il pense, à ces vases avant de les peindre. « Sur le « vase encore humide, on mettait une couche de « rubrique ou d'ocre de fer (*ochra ferri lutea*, « *ochra flava*), qui pénétrait légèrement la su- « perficie de l'argile, sans pouvoir l'imbiber tout « entière, à cause de sa ténacité; cette teinte « prenait au feu le ton qui constitue le fond des « figures sur les vases à fonds noirs, ou le fond « du vase même sur ceux qui ont des figures « noires. Lorsqu'elle était une fois appliquée, le « vase dont la terre avait pris une couleur encore « plus foncée qu'elle ne l'est naturellement, pas- « sait entre les mains des peintres qui devaient en « exécuter les figures et les ornemens. »

Il resterait actuellement à indiquer quel était le moyen dont ces artistes se servaient pour peindre, avec autant de sûreté et d'esprit, la plupart de ces vases. Il est certain qu'en les obser-

vant avec attention, et surtout si l'on pense combien il est difficile de poser des couleurs sur une terre cuite, qui, par sa nature, exige infiniment de vitesse et d'agilité dans l'opération, on ne doit pas être étonné du cas particulier que les anciens devaient faire de quelques uns de ces vases, que nos premiers artistes auraient peut-être de la peine à peindre avec autant de finesse et d'élégance.

Winckelmann, en parlant de la beauté des dessins qui sont sur ces vases, en fait le plus grand éloge [1], et son élève d'Hancarville va même

[1] « Cette espèce de peinture exige beaucoup de vitesse, car « toute terre cuite attire nécessairement l'humidité des cou« leurs, comme un terrain sec et altéré boit la rosée. Si donc « les contours ne se font pas avec une très grande hâte et d'un « seul trait rapide, la couleur ne prend point, vu que le pin« ceau se trouve d'abord desséché, et la couleur brûlée ou « épuisée de l'humide qui la détrempe. Cependant on ne voit « point de lignes interrompues et reprises de nouveau sur ces « vases. Il faut donc que le contour d'une figure ait été fait « d'un seul trait non interrompu; ce qui doit être regardé « comme un prodige de perfection dans ces dessins. Il faut « considérer, de plus, qu'il n'y a pas moyen de faire aucune « sorte de changement ni de correction à ces ouvrages : les « contours doivent nécessairement rester tels qu'ils ont été des« sinés d'abord; nouvelle circonstance qui exige une main « très sûre. Les insectes les plus petits sont le chef-d'œuvre « de la nature; les vases de terre peints sont de même la mer« veille de l'art des anciens. Des têtes, et quelquefois des « figures entières esquissées d'un seul trait de plume dans les « premières études de Raphaël, décèlent aux yeux du connaisseur

jusqu'à assurer qu'ils pourraient être placés parmi les plus belles compositions de Raphaël [1]. Nous ne partageons pas cet avis; sans doute il y a plusieurs de ces vases qui sont d'une grande pureté de dessin, et en général ces sortes de peintures respirent le goût du grand, une belle et noble simplicité, et une grâce qui a toujours caractérisé les productions des anciens. Mais en mettant de côté les préventions de l'antiquaire et le fol enthousiasme dont ces deux auteurs peuvent être taxés très souvent, nous pensons que, malgré tout le mérite que nous reconnaissons à plusieurs de ces charmantes peintures, elles tiennent toujours de l'enfance d'un art que Raphaël lui-même

« la main d'un grand maître, autant ou plus que ses tableaux « les plus achevés. Ainsi l'assurance et l'habileté de la main « des anciens artistes éclatent plus dans le travail de ces vases « que dans l'exécution de leurs autres ouvrages. Une collection « de ces sortes de vases est un trésor de dessins. » (WINCK., *Hist. de l'Art*, tome I, p. 210.)

[1] Sans vouloir diminuer en rien le mérite de cet auteur et de son intéressante collection, nous croyons que les éloges qu'il fait d'un grand nombre de ces peintures tiennent un peu de cet enthousiasme dont nous croyons qu'il faut se garantir. On en peut juger par la description qu'il fait d'un de ces vases représentant la course d'Atalante et d'Hippomène. « On « sera convaincu, dit-il, de ce que j'avance, en jetant les « yeux sur Atalante, qui, vers la fin de sa course, est arrê« tée par Hippomène. Vous voyez sur son visage, et dans sa « tête qui se penche sur son sein, comme si elle voulait se ca« cher, la honte qu'elle a d'être vaincue. Hippomène la sai-

Atalante et Hippomène, n° 256.

n'a cependant perfectionné que d'après l'étude qu'il a fait de l'antique et son goût bien prononcé pour tout ce que les anciens avaient produit.

Il y a, au reste, prodigieusement de différence dans le mérite et la perfection de ces vases, ce qui ne saurait venir que des diverses époques et des temps où ils ont été peints, ainsi que d'Hancarville le fait observer avec raison. Il y a tout lieu de croire qu'il n'y en a eu qu'un très petit nombre dont les anciens aient pu faire autant de cas et qu'ils aient pu payer des prix aussi exagérés. C'était sans doute ceux que les soldats de César recherchaient avec tant de soin dans les tombeaux des environs de Capoue, et comme étant déjà alors d'une grande antiquité.

« sit en l'air, dans celle de toutes les attitudes possibles qui « pouvait peut-être le mieux indiquer une extrême vélocité ; « de ses bras il presse amoureusement le corps de son amante ; « ses mains qui se joignent, le sentiment peint sur sa physio-« nomie, l'action de son cou, semblent indiquer parfaitement « qu'il demande pardon de la victoire qu'il vient de remporter « sur elle ; enfin son corps, qui se recourbe en arrière, paraît « craindre que la violence de la course d'Atalante ne l'en-« traîne en avant, et ne soit la cause d'une chute qui pourrait « être périlleuse pour celle qu'il aime mieux que la vie qu'il « vient d'exposer pour l'obtenir. Je demande à ceux qui auront « bien examiné ce petit morceau, s'il est possible de le rendre « avec plus d'art, et si l'on eût pu s'attendre à davantage de « Raphaël même, en supposant qu'on lui eût donné à com-« poser et rendre ces deux figures, avec toutes les difficultés « qu'a dû nécessairement surmonter l'artiste qui les a faites. » (D'Hancarville, tome I, p. 145.)

Ce qu'on peut encore plus justement admirer, c'est la beauté, la simplicité des formes d'un très grand nombre de ces vases, que leurs proportions, leur grâce, leur élégance doivent nous faire rgarder comme autant de modèles ; mais il y a, même à cet égard, un choix à faire, puisqu'on en trouve beaucoup de très médiocres.

Vase campanien. Noces de Pâris et d'Hélène, n° 257.

Un de ces vases, bien supérieur pour la perfection des peintures et de la forme à celui de la chasse dont nous avons parlé, a été également trouvé à Capoue : ainsi tout porte à croire que c'était un vase campanien. Nous l'avons reproduit en entier, afin de mieux faire connaître cette espèce de monument des arts chez les anciens, ainsi que leurs ornemens et la manière dont ils étaient coloriés. Nous nous contenterons de donner le développement de celles de ces peintures de vases qui nous ont paru mériter le plus de curiosité.

Celui-ci a dix pouces et demi de haut. D'Hancarville prétend que ce sont les noces de Pâris et d'Hélène qui forment le sujet de cette composition. Hécube est assise à la droite du vase, Hélène est debout devant sa belle-mère, portant à la main une couronne de verveine, dont, suivant l'usage des anciens, on parait les nouvelles mariées. A côté d'Hécube est une autre femme qui porte un coffret ou cassette ; c'était où l'on

renfermait les présens de noces. *Munera sponsalitia.*

Pâris est assis dans le milieu : il est reconnaissable à la richesse de son vêtement, *florida vestis ;* c'est celui que les rois de Perse et les habitans de Cumes portaient ; on le regardait comme efféminé, et c'est sans doute par cette raison que le peintre a voulu ainsi désigner le caractère de Pâris. Il tient une espèce de sceptre à la main, comme descendant de Dardanus, fils de Jupiter et d'Électre. Derrière lui est Cassandre ; elle a sur ses genoux un génie, pour marquer qu'elle avait reçu d'Apollon le don de prédire l'avenir. Le génie met la main sur le front de Pâris, ce qui, suivant d'Hancarville, était regardé comme un présage sinistre, et désignait les malheurs qui devaient suivre ce mariage. La raison qu'il en donne, est que les anciens croyaient que Proserpine et Mercure venaient couper aux hommes un toupet de cheveux avant leur mort. Cette explication paraîtra peut-être un peu aventurée, au moins elle nous semble telle. En général, quoique les remarques et les observations de cet antiquaire soient remplies d'érudition et d'une grande connaissance de l'antiquité, on ne peut disconvenir qu'il n'y en ait beaucoup auxquelles il est assez difficile de se rendre. Nous ferons usage de celles qui nous paraîtront les plus vraisemblables, et abandonnerons les autres, qu'on pourra retrouver dans son ouvrage.

Danse des Grâces et de l'Amour, n° 258.

Cette jolie composition ne nous semble avoir besoin d'aucune explication ; elle ne peut représenter qu'un concert de l'Amour et des trois Grâces. On remarquera sans doute l'espèce d'instrument singulier dont l'Amour se plaît à accorder les sons avec ceux d'une sorte de harpe dont joue une des Grâces. Nous connaissons dans les peintures d'Herculanum plusieurs compositions agréables dans ce genre, fort goûté des anciens. Celle-ci est dessinée d'après un vase antique de la collection de d'Hancarville.

Ajax faisant violence à Cassandre, n° 259.

Nous avons réuni à la peinture dont nous venons de parler une autre composition très remarquable, également copiée d'après un vase antique, et qui a pour sujet Ajax faisant violence à Cassandre, fille de Priam, et l'arrachant des pieds de la statue de Minerve.

Vase trouvé à Nola, n° 260.

Winckelmann, qui a placé ce vase antique dans ses *Monumenti inediti*, assure que le sujet que nous lui empruntons est Ulysse métamorphosé par Pallas en un vieillard couvert de rides et tout cassé, *in un vecchio rugoso, curvo et tremante.* Mais la massue n'est point l'attribut donné ordinairement à Ulysse ; et cette action de Pallas de lui verser à boire dans un vase, ne tient en rien à ce qui est rapporté dans l'*Odyssée* d'Ho-

mère, où Winckelmann convient lui-même qu'il est dit que Pallas toucha Ulysse de sa baguette pour le transformer en vieillard. Nous nous contentons ici d'indiquer à nos lecteurs l'explication qu'en a donnée cet antiquaire, qui nous apprend que ce vase a été trouvé à Nola, dans la Campanie, et qu'il faisait partie de la collection de Mengs, premier peintre du roi d'Espagne.

Le Départ du Guerrier, n° 261.

Malgré la difformité et l'incorrection que cette étrange composition présente au premier coup d'œil, elle est cependant intéressante pour la manière dont elle est peinte, et surtout très respectable par son antiquité. Il paraît que ce genre de peinture dont les figures se détachent en noir sur un fond de couleur, est de l'origine même de l'art, et du même temps que le vase de la chasse dont nous avons parlé. Quant au sujet, il n'est pas aisé de le deviner, et d'Hancarville, qui n'est pas très timide dans ses explications, n'en dit pas un mot. Ce qui se présente d'abord à l'esprit, et paraît plus naturel à imaginer, c'est que ce doit être le départ de quelque guerrier fameux dans l'antiquité pour une expédition célèbre, mais qu'aucune indication ne saurait désigner.

Grotesques antiques, n° 262.

Ces deux figures singulièrement bizarres, peintes sur un des anciens vases rapportés dans la collection de d'Hancarville, sont de celles dont nous croyons qu'il est difficile de rendre compte.

Il paraît, d'après le nombre des peintures antiques qu'on rencontre en ce genre, soit sur ces vases, soit parmi celles d'Herculanum, que le burlesque, et ces sortes de représentations grotesques que nous appelons *caricatures*, ont eu leurs partisans chez les anciens comme parmi nous; qu'ils ont eu leur *Callot*, leurs peintres de bambochades comme nous avons les nôtres.

Le même caprice qui a fait imaginer de faire paraître sur le théâtre de l'ancienne *Atella*, la ridicule figure du rôle que nous avons comparé, non sans raison, à notre *Polichinelle*, a bien pu donner naissance à ces deux grotesques personnages, bien dignes d'entrer en lice avec lui.

Tibicen, ou Joueur de flûte, n° 263.

La figure de joueur de flûte que nous avons fait graver est vraisemblablement un de ces musiciens qui précédaient les processions chez les anciens. On y voit la manière dont ils portaient leurs lyres tandis qu'ils jouaient de la double flûte. Le myrte dont celui-ci est couronné, semble désigner les fêtes de Bacchus; son chien indique les voyages que faisaient ces musiciens de campagne, toujours prêts à se transporter où les fêtes et les cérémonies publiques leur fournissaient l'occasion de gagner quelque argent. Usage antique et qui semblerait exister encore dans les courses des Calabrois, habitans du même pays, et chez lesquels on ne voit de différence que dans la forme de leurs instrumens.

Ce morceau est tiré de l'ouvrage curieux de d'Hancarville sur les vases antiques; ce *Tibicen* ou joueur d'une double flûte a été copié sur un de ces vases, qu'on regarde comme l'une des premières et des plus anciennes productions des arts. Cette singulière peinture peut prouver que cette espèce d'instrument fréquemment représentée était fort en usage dans la plus haute antiquité.

Danse de Comédiens, n° 264.

Cette peinture représente sans doute une scène de comédie. L'acteur qui danse au son des flûtes, est en habit d'esclave et porte deux flambeaux. Lucien dit que les fêtes de Bacchus, qui furent l'origine des premières représentations théâtrales, ne consistaient qu'en jeux et en danses. Le masque qu'on y remarque est celui de Sosie, que les anciens paraissent avoir formé sur les traits de Socrate.

Quant à la danseuse ou l'actrice qui joue de la double flûte, elle n'a point de masque; mais il y avait des rôles de femmes où elles en portaient comme les hommes, et souvent même de fort extraordinaires.

L'expression de ces deux figures est très remarquable; il y a du naturel et de la gaîté dans l'action; le mouvement du danseur est bien analogue au caractère comique de son masque : on aperçoit dans la danseuse, à l'attention qu'elle porte à l'air qu'elle joue, et dans l'attitude de ses bras, cette sorte de gêne que doit causer la

difficulté de jouer d'une flûte et de danser en même temps, sans rompre la cadence. Ce joli morceau est rapporté dans la collection de d'Hancarville.

Danse nommée *Sicinnis*, n° 265.

Les anciens aimaient les danses extrêmement vives, de préférence à tout : Aulu-Gelle et Athénée en citent une qu'on nommait *Sicinnis* ou *Sicinnium*, parce qu'elle avait été inventée par un certain Sicinnus. Celle-ci était effectivement d'une vivacité prodigieuse; il fallait que le danseur fût presque toujours en l'air; et ce qui devait la rendre plus fatigante, c'est qu'on était obligé de chanter en dansant.

La peinture spirituelle que nous reproduisons est encore rapportée par d'Hancarville. On ne peut disconvenir que l'attitude et l'intention de cette jolie figure ne soient remplies de feu, de gaîté et d'action.

Dansenses, n° 266.

Les deux danseuses gravées sur la même planche sous le n° 266, et dont l'une joue du tambour de basque, l'autre de la double flûte, nous ont paru mériter une place dans notre collection d'étrusques; cette peinture antique est remplie de grâce et d'expression.

Char de Victoire, n° 267.

Comme tout fournit matière à contestation lorsqu'il s'agit de faits et d'usages éloignés de nous, la forme des chars, la manière d'y atteler les chevaux, et de les conduire dans les courses et les jeux publics des anciens, ont fait écrire des volu-

mes. Il est effectivement singulier que presque sur tous les monumens antiques, médailles, peintures, bas-reliefs ou pierres gravées, les chevaux se trouvent attelés aux chars sans traits ni rien pour les attacher; le plus grand nombre de ces chars n'ont point même de timons : cependant quelques monumens existans nous prouvent qu'ils en avaient, et de différentes espèces; celui qu'on voit ici, et qui est d'une forme recourbée et très apparente, ne peut en laisser douter. Ce fragment représentant le char de la Victoire, fait partie des peintures d'un vase antique du Vatican, rapporté par Winckelmann. Nous avons déjà parlé de ce fragment; voir le chapitre VIII, page 29 de ce volume.

Course de char, n° 268.

Le fragment gravé au-dessous, sur la même planche, et représentant un vieillard conduisant un char où trois chevaux sont attelés, est également tiré d'un vase campanien.

Musiciennes, d'après un vase antique, n° 269.

La forme singulière des instrumens de musique, et surtout de l'espèce de harpe antique qu'on voit dans cette composition, est le seul motif qui nous ait engagé à donner cette peinture, prise sur un vase qu'on trouve dans l'ouvrage de Passeri.

Castor, d'après un vase antique, n° 270.

La figure d'un jeune homme qu'on aperçoit groupée avec un cheval, est celle de Castor; c'est ainsi qu'il est représenté sur les pierres gravées antiques et sur plusieurs autres monumens. Il fait le sujet principal d'un vase campanien d'une grande beauté, mais trop considérable pour que

nous puissions le donner en entier. De chaque côté et sur la gorge du vase, parmi des rinceaux et d'autres ornemens, il y a une tête de femme qu'on peut penser être celle de la mère des Dioscures, Castor et Pollux, ou d'Hélène leur sœur, d'autant plus que les anses de ce beau vase sont terminées par des têtes de cygnes qui sont, à n'en pas douter, une allusion à la naissance de Castor et de Pollux.

Prêtre de Bacchus, n° 271.

Cette peinture se trouve dans la collection de vases antiques mise au jour par Passeri. Il est assez difficile de dire précisément ce qu'elle représente. L'auteur prétend que ce doit être un prêtre de Bacchus, à cause de la branche de vigne qu'il tient à une main, et du vase qu'il porte de l'autre.

Némésis et Oreste, n° 272.

Le caractère et l'expression frappante de ces deux figures font pardonner leur incorrection. Nous avouons même que l'intérêt du sujet, ainsi que la manière simple, forte et imposante avec laquelle il a été rendu par l'auteur de cette curieuse peinture, nous paraissent mériter beaucoup d'attention.

C'est Némésis qui ordonne à Oreste d'aller venger la mort d'Agamemnon sur Égisthe et sur Clytemnestre. « Rien n'est plus grand, plus majestueux, dit d'Hancarville dans la description « qu'il fait de cette peinture, que l'expression de « la déesse; rien de plus remarquable dans la

« figure d'Oreste que l'impression de terreur pro« duite par la présence de celle de toutes les « divinités qui, selon Pausanias, s'irrite le plus « contre l'insolence des hommes : on l'appelait « *Adrastée*, parce que personne ne pouvait se « soustraire à ses lois, qui étaient celles du destin « même.

« C'est pour cela que Némésis est représentée « ici ordonnant d'un air à qui rien ne s'oppose; « elle parait dominer sur les élémens, sa figure « est en l'air; de la main, elle marque la route « que doit suivre Oreste; son bras, qui est enve« loppé dans sa tunique, lui donne un air de gra« vité qui fait connaître que sa volonté est la « volonté même des destinées : rien de plus sévère « que sa physionomie et sa contenance. Bien que « faite avec peu de traits, je doute qu'il y ait « dans tout ce que nous connaissons de l'antique, « une figure dont l'action soit plus fière, plus « vive et plus grande tout à la fois, et qui réponde « mieux à son objet. Ce morceau est bien propre « à nous faire connaître combien les artistes an« ciens étaient remplis des plus sublimes idées de « leurs poètes. »

Le même auteur nous rappelle à ce sujet un endroit d'une magnifique scène de l'*Électre* de Sophocle, où le chœur dit : « Je vois Némésis « qui s'avance; elle porte en ses mains la juste « punition qui suit le crime : oui, ma sœur,

« elle s'approche, la voilà; mon espérance ne « m'abuse pas. »

Oreste porte le double javelot, comme c'était l'usage au temps de la guerre de Troie; son habillement est celui des voyageurs.

D'Hancarville, dans la description qu'il fait de cette peinture antique, imagine qu'elle représente une cérémonie nuptiale. Le génie de l'hymen, les ailes déployées, apporte une ceinture au mari, de la part de celle qu'il va épouser, et qui est assise devant lui. C'était, chez les anciens, une cérémonie caractéristique du mariage, et c'est de cet usage qu'était venue l'expression figurée *zonam solvere*, délier la ceinture, pour exprimer le passage de l'état de fille à celui de femme. Cérémonie nuptiale, n° 273.

La corbeille ou l'espèce de vase que présente le mari, est remplie de farine ou de grains de blé, symbole de l'abondance et de la fécondité. Il en est de même des fruits que cette jeune suivante porte d'une main en tenant une feuille de vigne de l'autre : tous emblèmes faits pour désigner que Bacchus et Cérès devaient présider aux noces. C'est ce qui a fait dire à Horace : *sine Cerere et Baccho friget Venus*. Quant à ces autres cassettes, corbeilles et accessoires, nous avouerons que c'est pour nous autant de mystères, malgré les explications qu'en a données cet antiquaire.

Apothéose d'Homère, n° 274.

Selon le même auteur, cette peinture n'est rien moins que l'apothéose d'Homère; voilà la manière dont il nous explique ce sujet : Homère est habillé en prêtre des muses; *sacerdos musarum* : il est couronné de lauriers, et tient d'une main sa lyre, et de l'autre le plectrum, avec lequel il va accompagner les vers qu'il semble méditer, et qu'il va chanter devant un autre poète, aussi désigné par les lauriers dont il est couronné, et qui ne peut être qu'Hésiode, contemporain d'Homère.

Des deux autres figures qui sont jointes à la même composition, l'une est le génie du poète, reconnaissable à ses grandes ailes, car c'est ainsi que les anciens ont toujours cherché à exprimer les génies; et l'autre doit être l'Iliade personnifiée et caractérisée par une longue lance qu'elle tient à la main. Tout cela n'est peut-être pas trop certain; mais ce qui l'est davantage, c'est que cette peinture antique est du meilleur temps, et que toutes les figures qui la composent sont d'un grand et excellent style.

D'Hancarville, au reste, nous apprend que le vase sur lequel est cette peinture, est de la plus belle forme, très bien conservé, et qu'il a été trouvé dans le fleuve Gela en Sicile. Il y avait également autrefois dans cette île d'habiles ouvriers en vases. Nous savons qu'Agathoclès était fils d'un simple potier de terre.

Agamemnon, Calchas, Clytemnestre et Iphigénie, n° 275.

Cette composition, une des plus considérables qu'on rencontre parmi ces anciennes peintures, se trouve dans plusieurs collections connues de vases antiques, parce qu'il est à croire que le même vase ou la peinture originale aura été anciennement copiée et imitée plusieurs fois. Quant au sujet, nous voyons qu'il a été interprété différemment, mais il nous a paru que l'explication qu'en fait Passeri dans la Collection des vases du Vatican était la plus vraisemblable.

Passeri suppose que les deux vieillards représentent Agamemnon et Ulysse (ou plutôt Calchas), qui s'entretiennent du mariage d'Iphigénie. Clytemnestre, inquiète sur le sort de sa fille, prête une oreille attentive à leur conversation. Le peintre fait tenir un parasol à Iphigénie pour désigner la grande délicatesse de son teint. La figure placée entre elle et Clytemnestre, n'est peut-être ajoutée que pour donner plus d'effet à cette composition. Quant à la colonne sur laquelle est une statue, il y a lieu de croire que c'est celle de Diane, qui ne peut être oubliée dans un sujet où cette divinité joue un aussi grand rôle.

Anubis égyptien, n° 276.

Le comte de Caylus a placé dans son recueil d'antiquités le sujet de cette singulière peinture, copiée d'après un vase antique. Ce vase est petit et d'une proportion assez commune; mais nous avons cru devoir offrir cette bizarre représentation, puisqu'à en juger par la figure de la divi-

nité à qui un homme à genoux adresse ses vœux, et qui semble tenir beaucoup de l'Anubis d'Égypte, nous sommes autorisé à penser que ce vase peut être mis au nombre des antiquités égyptiennes, et avoir un rapport assez naturel avec les cérémonies religieuses de cet ancien peuple, chez lequel le culte d'Isis avait pris son origine.

Char de Cérès, n° 277.

Ce fragment d'un sujet plus considérable, peint sur un des vases rapportés par d'Hancarville, représente une cérémonie ou procession en l'honneur de Cérès. Plusieurs figures d'hommes et de femmes tenant des flambeaux, suivent et précèdent le char ou est la deesse, et dont la forme singulière mérite d'être remarquée, en ce qu'elle semble avoir quelque rapport avec celle d'une charrue, et rappeler cet instrument si utile aux hommes pour le labourage. Les serpens qui terminent les roues, ainsi que ces grandes ailes attachées aux essieux, rappellent les serpens ailés qu'on voit toujours attelés au char de Cérès sur tous les bas-reliefs et monumens antiques.

Thétis présentant à Achille un casque et un bouclier, n° 278.

Dans ce sujet, emprunté à un vase étrusque, Thétis présente à son fils Achille le casque et le bouclier qu'elle a demandés à Vulcain. Achille est ici représenté dans l'attitude d'un dieu, pour rendre cette épithète si souvent employée par Homère : Πόδαρκης ΔΙΟΣ Ἀχιλλεὺς (*Achille aux pieds légers*).

Le serpent, symbole de la médecine, se trouve sur le bouclier d'Achille, pour montrer son habileté dans cet art, dont le centaure Chiron lui a donné des leçons.

Avant de nous occuper de la partie méridionale de l'Italie anciennement appelée Grande-Grèce, nous devons ajouter à la première partie de notre atlas, les copies de deux belles pierres gravées, celle d'une petite peinture trouvée à Herculanum, que nous n'avons pu placer dans les planches précédentes, et deux tables de médailles aussi curieuses qu'intéressantes.

Le Potier, pierre antique gravée, n° 279.

Après avoir recueilli les dessins de plusieurs vases antiques, ainsi qu'un choix des peintures dont les anciens ont orné de simples vases d'argile, nous avons pensé qu'on verrait avec plaisir ici l'empreinte d'une très jolie cornaline antique gravée, qui n'a point encore été dessinée, et qui représente le potier retirant avec précaution du fourneau le vase qu'il vient de former.

Aucun nom, aucun caractère sur la pierre même, qui est très petite, n'indiquent le temps et le pays où elle a été gravée ; mais son sujet et la pureté du dessin, simple, élégant, nous font croire qu'elle est d'un travail grec. Nous savons l'estime particulière que les Athéniens faisaient de l'invention du tour à potier ; on dit même qu'ils regardaient cette découverte comme une marque de la protection particu-

lière que Minerve leur avait accordée [1]. Ce n'est pas qu'on veuille inférer de là que cette pierre a pu être gravée en l'honneur de quelque potier célèbre, ce qu'il est impossible de pouvoir assurer. Ce que nous croyons véritablement curieux, c'est de retrouver dans ce petit monument, la forme même des fours dans lesquels les anciens faisaient cuire ce genre de poterie, ainsi que la manière dont ils y plaçaient ou en retiraient les vases après la cuisson. Cette antique intéressante, exécutée sur une cornaline d'une très petite proportion, nous a été communiquée par l'abbé de Tersan.

Jupiter foudroyant les Titans, pierre antique, n° 280.

La belle pierre gravée qui a pour sujet Jupiter qui foudroie les Titans, fait partie de la collection de Farnèse, conservée à Naples, et le sujet y marquait sa place, car c'est dans l'espace qui est entre Pouzzol et Cumes, dans ces campagnes ardentes, célèbres par leurs phénomènes, leurs révolutions et les tremblemens de terre si fréquens dans toute cette contrée de feu, que la craintive et ignorante superstition des premiers hommes, avait placé le théâtre de cette guerre fabuleuse entre l'Olympe et les Titans renversés par les foudres de Jupiter.

Il paraît que les anciens ont assez généralement représenté les Titans avec des queues de serpens au lieu de jambes, pour faire sans doute allusion à leur origine, et à l'opinion qui les faisait enfans de la Terre. Ils ont cependant varié à cet égard, ou au moins dans la manière dont ils plaçaient la naissance de ces serpens : quelquefois ils ne prenaient que des genoux seulement, d'autres fois, comme dans ce camée farnèse, ils partaient du tronc même; au reste, cette variété chez les anciens n'est point étonnante dans les représentations de pareilles fables, et c'est d'après cela que nous voyons des artistes modernes ne point hésiter à supprimer ces serpens, et représenter les Titans comme des géans ou des hommes d'une taille et d'une force extraordinaires.

[1] On fait remonter son origine à Talus, neveu de Dédale, fameux sculpteur athénien, qui vivait 1400 ans avant J.-C.

Quant à la pierre dont nous donnons la description, Winckelmann dit que c'est un camée de la plus grande beauté, *insigne cammeo*. Le mot ΑΘΗΝΙΩΝ gravé sur la pierre, annonce que cette antique est d'un travail grec.

Danseuse, peinture d'Herculanum, n° 281.

Pleine de grâce et d'élégance, cette petite figure, qui devrait être placée au nombre des gravures qui correspondent au chapitre VII du tome Ier de cet ouvrage, où la disposition des planches ne nous a pas permis de la classer, est extraite du cinquième et dernier volume des *Peintures antiques d'Herculanum*. C'est une des plus heureuses et des plus agréables de cette collection.

Médailles antiques, nos 282, 283, 284 et 285.

Nous avons réuni, sous le n° 282, quelques médailles relatives au *Précis historique des Révolutions de Naples et de Sicile*, en choisissant indifféremment des médailles de Syracuse, de Hiéron, d'Agathoclès, etc., comme étant celles de la Sicile qui peuvent être les plus connues. Notre dessein est d'apporter, par la suite, à ce choix tout l'ordre dont il sera susceptible, et de donner, en faisant la description de la Grande-Grèce ainsi que de la Sicile, les médailles anciennes de toutes les villes dont nous aurons à parler.

A la suite du voyage de Marseille à Naples, nos voyageurs s'étant assez arrêtés à Rome pour nous en occuper un moment, et nous donner une description rapide de ses principaux monumens, nous avons rassemblé sur la même table, n° 283, les médailles des empereurs dont les noms méritent d'être conservés dans la mémoire des hommes : comme Auguste, Titus, Marc-Aurèle, Antonin, Trajan, etc. Nous y avons joint quelques médailles de Romains célèbres, et plusieurs types intéressans, faits pour donner une idée de ce genre de curiosité.

Deux autres tables d'architecture, nos 284 et 285, réunissent tout ce qu'il nous a été possible de rassembler en médailles connues de l'ancienne ville de Naples, et dans le temps qu'elle était colonie grecque ; car, depuis la domination

des Romains, il paraît qu'il n'en existe point, ou du moins qui méritent quelque attention. C'est presque toujours dans celles-ci la figure d'une Diane, sous le nom d'*Artémise;* elle était sans doute la divinité tutélaire de la Campanie : quelques accessoires y sont joints, on peut les regarder comme autant d'emblèmes faisant allusion à la richesse et à la fertilité du pays. Le type ou revers de presque toutes ces médailles napolitaines représente un bœuf à face humaine, couronné par une Victoire ou une Renommée. Quelles que puissent être les différentes idées et les recherches savantes de nos antiquaires sur ce bœuf avec une face d'homme, nous ne pouvons croire qu'il y ait une explication plus naturelle de cette allégorie, que de la regarder comme le symbole même de l'agriculture, le bœuf ayant toujours été pris pour le compagnon le plus utile à l'homme dans les travaux de la terre.

VOYAGE PITTORESQUE

DANS

LA PARTIE MÉRIDIONALE DE L'ITALIE,

ANCIENNEMENT APPELÉE

GRANDE-GRÈCE.

AVANT-PROPOS.

Nous allons donner le récit d'un voyage fait dans la partie la plus méridionale du royaume de Naples, cette extrémité de l'Italie à laquelle les anciens donnèrent pendant longtemps le nom de *Grande-Grèce*, et que nous connaissons sous ceux de la *Pouille*, de la *Basilicate* et de la *Calabre citérieure* et *ultérieure*.

Ce voyage ne contiendra presque que le circuit maritime de toute cette partie de l'Italie, parce qu'effectivement presque tous les établissemens que les Grecs formèrent autrefois dans ce pays, ces colonies, jadis si puissantes, et dont nous irons rechercher le peu de vestiges qui y existent encore, étaient absolument situées le long des côtes. Ce ne sera que vers la fin de cette intéressante tournée que nos dessinateurs, en rentrant dans les terres et pénétrant au milieu des montagnes dont la Calabre surtout est remplie, pourront peindre, en nous le faisant parcourir avec eux, l'intérieur d'un pays des plus beaux, des plus extraordinaires qu'il y

ait en Europe. *Magna Græcia nunc non est*, écrivait Cicéron, en parlant de cette partie de l'Italie qu'on regardait dès-lors comme un pays perdu, abandonné, et duquel, disait-il encore, on ne pouvait avoir des nouvelles à Rome que trois fois au plus dans une année. *Qui in Salentinis aut in Brutiis habitant unde vix ter in anno nuntium audire possunt.*

Le nombre des vues, soit des monumens antiques, soit des sites curieux et pittoresques que ces artistes ont rencontrés sur toute leur route étant assez considérable, nous avons cru devoir les diviser, et en former dix chapitres qui renfermeront le voyage entier de la Grande-Grèce.

En jetant les yeux sur la carte générale du royaume de Naples, nous voyons que, partant de Naples, nos voyageurs ont traversé d'abord une partie de la Pouille, en passant par Bénévent, Ariano, Troja, Lucera, Siponto, et Monte Sant-Angelo, au sommet d'un promontoire élevé sur la mer Adriatique, aujourd'hui le golfe de Venise; c'est ce qui forme le sujet du premier chapitre.

Descendant ensuite, et après avoir fait le

tour du golfe de Manfrédonia, nous les verrons parcourir les plaines immenses de l'Apuglia jusqu'aux bords de l'Offanto, où se donna la fameuse bataille de Cannes; de là, en côtoyant les bords de la mer, passer par Barletta, Trani, Bari et Polignano.

Ils feront, dans le troisième chapitre, le circuit de la terre d'Otrante; cette isthme ou péninsule, autrefois connue sous le nom de *Messapie* ou *Yapigie*, et qui était terminée par ce pays des Salentins dont parlait Cicéron dans le passage que nous venons de citer.

Dans le quatrième, après avoir décrit le peu qui existe de cette Tarente jadis si voluptueuse, nos dessinateurs nous donneront des vues de l'ancien temple de Métaponte, un des monumens les plus conservés de la Grande-Grèce; et ayant fait ensuite le tour du golfe et de cette partie de l'Italie que les anciens appelaient *Lucania*, aujourd'hui la Basilicate, ils s'arrêteront sur les rives du Syris, où était l'antique Héraclée.

Le cinquième chapitre contiendra les vues et les sites délicieux du pays où existait autre-

fois la fameuse Sybaris, près de la ville appelée aujourd'hui *Corigliano*.

Continuant dans le sixième le circuit de la Calabre, ils nous conduiront jusqu'à Catanzaro, après avoir passé par Strongoli ou l'ancienne Pétilie, Crotone, la rivale de Sybaris, et le cap *delle Colonne*, ainsi nommé à cause des restes d'un temple de Junon Lacinienne. Ce temple, célèbre dans l'antiquité, était élevé sur le bord de la mer, à l'extrémité du cap; il n'en reste pour tout débris qu'une colonne isolée, et encore en place.

Nous terminerons, dans le chapitre suivant, le circuit de la pointe de l'Italie, ou l'extrémité de la Calabre ultérieure, ce qui formait autrefois le pays des Brutiens, et passant par Squillace, anciennement Syllatium, et sur les ruines de Locres, près de Gérace, nous arriverons à Reggio.

C'est toute cette partie du royaume de Naples qui a été si horriblement bouleversée par le tremblement de terre arrivé dans les mois de février, mars et avril 1783[1], et qui

[1] Cette seconde partie de notre Voyage était publiée lorsque la nouvelle de cet affreux desastre nous est parvenue. On

s'est étendu non seulement dans toute la Calabre ultérieure, mais encore jusqu'à la ville de Cosenza, dans la Calabre citérieure.

Au retour de la Sicile, et après avoir traversé le détroit, nos voyageurs rentreront dans la Calabre, à Tropea; et remontant les côtes de la mer de Naples, ils passeront par Bivona, où était jadis Hypponium, de là à Nicastro, à Cosenza, et parcourront dans ce huitième chapitre les montagnes de l'Apennin jusqu'au fleuve de Nerino, qui sépare la Basilicate de la Calabre.

Une partie de la Basilicate, Salerne et ses environs feront le sujet du neuvième chapitre, et particulièrement les temples de Pestum, dont nous donnerons des vues et des plans très détaillés.

Enfin, dans le dixième, nous retournerons à Naples, après avoir passé par les petites villes de la Cava, Nocera, Sorrente et Castellamare, et nous être surtout arrêtés pour voir avec quelque détail la fameuse île de Caprée.

Il était difficile, en parcourant un pays

en trouvera la relation à la suite du Voyage dans la Grande-Grèce.

aussi intéressant que cette ancienne Grande-Grèce, théâtre de tant d'événemens mémorables dans l'histoire, de ne pas désirer se former au moins une idée de son antique splendeur : c'est ce dont nous nous sommes occupés dans un chapitre particulier que nous avons cru devoir placer à la tête de ce voyage, et qui lui sert d'introduction.

Après avoir parcouru, dans cette partie de l'Italie, plusieurs des anciennes voies des Romains, dont quelques unes existent encore assez entières, nous avons pensé qu'il serait agréable à nos lecteurs de leur faire connaître quelles étaient ces antiques voies des Romains. Nous terminerons donc ce voyage dans la Grande-Grèce par une courte notice sur la Table théodosienne, connue aujourd'hui sous le nom de *Carte de Peutinger*. Cette carte ou itinéraire des Romains ayant été faite pour désigner les noms et la description de toutes ces voies antiques, nous a paru mériter d'autant plus de curiosité, que c'est le seul monument connu que les anciens nous aient laissé en ce genre.

INTRODUCTION

AU VOYAGE ET A LA DESCRIPTION

DE

LA GRANDE-GRÈCE.[1]

Les limites de cette partie de l'Italie que les anciens ont appelée *Grande-Grèce*, ne sont déterminées que d'une manière assez confuse dans les écrivains de l'antiquité qui en ont fait mention.

[1] Nous avons fait graver, pour être placée en tête des médailles dont nous parlerons dans cette introduction, une allégorie où la Grande-Grèce, personnifiée sous la figure d'une belle femme, se repose sur le rivage de la mer. Ses pieds, baignés par les flots, indiquent que les colonies et les villes puissantes que les Grecs vinrent autrefois fonder en Italie étaient toutes placées le long des côtes et sur le bord de la mer. Ses deux mains sont appuyées sur les urnes cinéraires de Pythagore et d'Architas, pour indiquer qu'elle a dû toute sa gloire à ces deux grands philosophes de l'antiquité. L'un était né à Tarente ; l'autre passa la plus grande partie de sa vie dans les villes principales de la Grande-Grèce, et particulièrement à Crotone et à Métaponte. La Grande-Grèce, allégorie, n° 286.

Des rayons de lumière partent de ces deux urnes, et vont se répandre sur le reste de cette composition, où l'on voit encore les Génies des sciences et des arts qui viennent rendre hommage aux cendres de ces deux grands hommes.

Les uns n'ont entendu parler que de ce qui est aujourd'hui connu sous le nom de *Calabre*, et d'autres y ont compris toute la partie méridionale de l'Italie, en y faisant même entrer jusqu'à la Campanie ; opinion qui pouvait être fondée sur ce que les villes de Naples et de Cumes furent bâties incontestablement par des Grecs.

Les géographes modernes ne sont pas plus d'accord entre eux sur cette dénomination ; quelques uns ne donnent le nom de Grande-Grèce qu'au territoire situé entre la Campanie et Tarente, d'autres n'y veulent comprendre que l'extrémité même de l'Italie, ce qui formait le pays des anciens Brutiens ; et quoique toute la côte de la mer Adriatique jusqu'à la hauteur des îles de Diomède, aujourd'hui les îles de Tremiti, ait été occupée par des colonies grecques, ils aiment mieux faire de chacune de ces diverses colonies un peuple particulier, que de les ranger sous une dénomination commune.

Avant de nous fixer à celle de toutes ces opinions qu'on peut trouver la plus vraisemblable, nous croyons à propos de nous occuper d'abord de l'origine même des peuples qui, les premiers, ont dû habiter le pays que nous avons à décrire ; quoique nous soyons obligé de convenir que toutes les recherches que nous avons pu faire sur des temps et des événemens aussi éloignés, nous aient été d'un bien faible secours. Toujours ar-

rêté par la disette de monumens et le silence des historiens, ce n'est que par des conjectures seules qu'on peut acquérir quelques notions à ce sujet, et se former des idées plus ou moins probables.

L'Italie étant presque entourée de tous côtés par la mer, il paraît que cette partie de l'Europe n'a été peuplée, dans l'origine, que par les nations déjà établies, soit dans les Gaules, soit dans la Germanie, et qui, attirées par la beauté du pays, ont de proche en proche passé d'un canton dans un autre, et formé successivement divers établissemens.

C'est d'après ce raisonnement, assez fondé, que Freret, un des hommes les plus livrés à l'étude de l'antiquité, observe que la Ligurie et l'Illyrie (l'Etat de Gênes et l'Esclavonie), étant les contrées les plus voisines des montagnes qui ferment la partie la plus septentrionale de l'ancienne Italie, ce furent les nations déjà existantes dans ces deux pays qui durent occuper d'abord les cantons de l'Italie qui étaient le plus à leur portée. On peut croire encore que les Ombres, qui formaient une partie des anciens Celtes, ainsi que les Sicules, originaires de la Dalmatie, se joignirent à eux ; et qu'enfin les premiers habitans de la Grèce, connus sous le nom de *Pélasges*, étant aussi entrés en Italie par la partie du nord, vinrent s'y établir à leur tour, et en chassèrent

les Sicules, qui se réfugièrent en Sicile et lui donnèrent leur nom.

C'est du mélange de toutes ces nations et de ces diverses origines que se sont formées ces peuplades ou sous-divisions différentes de Sabins, de Samnites, de Lucaniens, et enfin de Brutiens, qui occupèrent toute l'Italie méridionale. C'étaient, à ces anciennes époques, les habitans primitifs de toute l'Italie ; mais toujours concentrés dans l'Apennin et l'intérieur des terres. Ce ne fut que plusieurs siècles après que les Grecs des îles de l'Archipel, resserrés dans leur domaine et attirés par la beauté d'un pays qui était d'ailleurs si voisin d'eux, vinrent s'établir sur ses côtes, et y formèrent des colonies qui devinrent très puissantes dans la suite des temps.

On voit, d'après ce que nous venons de dire, que ce nom de *Grande-Grèce* ne put être donné, dans l'origine et à proprement parler, qu'aux côtes seules de l'Italie, et que ce ne fut que successivement, et lorsque les Aborigènes ou les habitans naturels du pays se réunirent à ces colonies grecques, que toute cette contrée prit la dénomination de Grande-Grèce qu'elle a portée depuis. Ce dont on ne peut douter, c'est que ce furent les Grecs eux-mêmes qui, par la suite des temps, l'appelèrent ainsi, soit à raison de son étendue, soit encore, suivant le sentiment de quelques auteurs, à cause de la vénération qu'ils

avaient pour les grands hommes qu'elle produisit.[1]

D'Anville, en comprenant sous ce nom toute la partie méridionale de l'Italie, la termine au fleuve Silar, le Selo, qui se jette dans le golfe de

[1] Ayant cru devoir réunir le nom et le souvenir des hommes célèbres que la Grande-Grèce a produits, ou du moins ceux qui, dans l'histoire, ont joué les plus grands rôles, on a choisi parmi ces personnages illustres ceux dont l'antiquité nous a laissé quelques monumens aussi précieux que rares, soit en médailles, soit en pierres gravées. Nous avons fait exécuter une planche que nos lecteurs, du moins nous l'espérons, ne verront pas sans intérêt. Médailles antiques, nº 287.

Nous désirions surtout en retrouver un relatif à Pythagore. Aussi est-ce le sujet le plus apparent ; c'est le type de plusieurs médailles de Samos, lieu de la naissance de Pythagore *. On y voit ce philosophe assis, tenant un sceptre de la main gauche, et touchant de la droite avec un compas le globe céleste, pour y démontrer, selon Fl. Ursinus et Vaillant, les révolutions de la planète de Vénus. Pline dit effectivement que Pythagore fut le premier qui en observa le cours. On peut remarquer encore à ce sujet, qu'il y a eu une médaille frappée dans la ville de Nicée, au revers de Gallien, avec un type absolument semblable, et la même inscription ΠΥΘΑΓΟΡΗΣ ΣΑΜΙΩΝ.

Des deux médailles qui sont au-dessous, l'une est attribuée à Architas, à cause du monogramme qu'on voit derrière la tête du philosophe, et de la figure d'un poisson, emblème d'une ville maritime, comme Tarente. Cette médaille se trouve dans le *Tesoro Britannico*.

L'autre médaille, rapportée par Havercamp parmi celles de Catane, est, suivant cet auteur et quelques autres, attribuée à Charondas, né dans cette ville de Sicile. Ce philosophe fut un des grands législateurs de l'antiquité, et donna des lois à Thurium, ville de la Grande-Grèce, comme il en avait

* On retrouve le même type aux revers des empereurs Commode, Marcella, Trajan Dèce et de l'impératrice Etruscile.

Pestum. Mais nous pensons qu'il est plus naturel d'y comprendre encore la Campanie, et d'étendre les bornes de la Grande-Grèce jusqu'au Vulturne, où finissait le territoire de Cumes; et de l'autre

donné à Catane. L'emblème de la justice qu'on voit au revers, fait présumer au même Havercamp que les habitans de Catane avaient fait frapper cette médaille en l'honneur d'un philosophe qu'ils se faisaient gloire d'avoir pour compatriote.

La tête de guerrier coiffée d'un casque, qu'on distingue sur une autre de ces médailles, a fait croire que c'était celle d'Annibal; mais nous ne l'affirmons pas : les caractères puniques qui y sont gravés, n'ont pas peu contribué à la faire regarder comme représentant ce fameux Carthaginois; c'est le sentiment de plusieurs antiquaires, tels que F. Haym, qui la cite d'après Fl. Ursini, dans son *Tesoro Britannico*.

La même incertitude ne peut avoir lieu pour celle qui est placée tout à côté d'Annibal, et qui est bien sûrement une médaille de Pyrrhus : son nom bien écrit ΠΙΡΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, ne peut laisser aucun doute; et d'ailleurs on connaît plusieurs médailles de ce fameux roi d'Épire, un des premiers capitaines de son siècle, que nous verrons le plus grand défenseur de la liberté des Grecs en Italie contre la puissance des Romains.

La médaille de Pompée, de l'autre côté, en regard de celle de Pyrrhus, avec son inscription ordinaire MAG. PIVS IMP. ITER., est également incontestable, et se trouve rapportée par Havercamp au nombre des médailles de la Sicile, parce que son revers prouve qu'elle y fut frappée. Le bâton augural et le vase destiné aux libations des sacrifices qu'on voit des deux côtés de la tête de Pompée, prouvent qu'il avait alors la dignité de grand-pontife.

Enfin, la dernière tête suspendue en regard de celle d'Annibal est la tête de Scipion l'Africain. On ne connaît point de médaille de Scipion; mais cette belle cornaline peut y suppléer : elle a été donnée comme antique dans le *Traité des Pierres gravées*, par Mariette, et fait partie du Cabinet du Roi

côté de l'Italie, jusqu'au Frento, aujourd'hui le Fortore, qui se jette dans le golfe Adriatique, et termine l'Apulie, puisque, comme nous venons de le dire, les villes de Naples, de Cumes et de Capoue furent toutes originairement habitées par des Grecs.

De l'époque des établissemens des colonies grecques en Italie.

Les temps qui précèdent le siége de Troie ne sont, dans l'histoire, qu'un tissu de fables souvent peu d'accord entre elles. S'ils ne présentent, relativement aux autres peuples connus de l'antiquité, que des faits vagues et isolés, ils semblent encore devenir plus obscurs dans ceux qui concernent l'ancienne Italie. Il paraît que l'opinion la plus généralement adoptée sur l'époque où se sont formés, dans ce pays, les établissemens des colonies grecques, est que ce fut après la destruction de Troie. Les Athéniens et les Phocéens, ainsi que quelques Troyens, en se réfugiant en Italie, y transportèrent les dieux et le souvenir de leur ancienne patrie.

Tous les compagnons d'Énée, au rapport de Denys d'Halicarnasse, ne s'établirent pas dans le même endroit de l'Italie : les uns vinrent avec plusieurs vaisseaux débarquer dans l'Hyapigie, qu'on appelait alors *campus Salentinus*, aujourd'hui *terre d'Otrante*; les autres se répandirent des deux côtés de l'Apennin, dans les territoires où ils purent, de gré ou de force, former des établissemens. Les Romains, de leur côté, envoyè-

rent aussi, par la suite, plusieurs colonies dans la Calabre, soit dans les occasions où des fléaux publics dépeuplèrent des villes entières, soit après avoir soumis celles qui ne connaissaient pas encore leur puissance, ou qui, l'ayant connue, avaient secoué le joug : ce fut ainsi que Rome devint enfin successivement la maîtresse et la ville dominante de toutes celles qui étaient de fondation grecque, comme Locres, Tarente, Reggio, etc. Il en est résulté que la langue latine, portée en Calabre par les Romains, s'y maintint conjointement avec le grec, et que ces deux nations parlèrent long-temps les deux langues à la fois. C'est par cette raison que, dans plusieurs anciens historiens, tous ces différens peuples de l'Italie méridionale étaient appelés *Bilingues*.

De tout temps, les habitans de la Calabre furent partagés entre les Grecs et les Romains, pour leur langage, pour leurs lois, et leurs mœurs, qu'ils adoptèrent indifféremment des uns et des autres, et on peut remarquer que ce mélange se fait encore sentir aujourd'hui. Leurs cérémonies funéraires semblent tenir à peu près de celles des Romains; et, comme chez les Grecs, dans une grande partie de la Calabre, des pleureuses à gages précèdent le convoi, ayant à leur tête la plus ancienne d'entre elles qui dirige le *Cantus lamentabilis*, et en marque la mesure. Nous voyons même encore que plusieurs

de leurs communautés religieuses y fêtent souvent leurs saints selon le rit grec, et le suivent dans leurs offices.

Ne trouvant, dans les auteurs grecs et latins qui ont parlé de ce pays, autrefois si florissant, que des fragmens isolés et des lambeaux épars, nous nous sommes borné à réunir dans des articles particuliers ce que nous avons pu rassembler de plus probable et de plus avéré sur chacune de ces colonies célèbres, ainsi que sur quelques uns des grands hommes qu'elles ont produits.

Des philosophes de la Grande-Grèce.

Si nous nous en rapportons au savant Mazocchi, que nous avons cru devoir particulièrement consulter sur toutes ces recherches, nous penserons, ainsi que lui, que l'établissement des républiques grecques en Italie et celui des écoles de Pythagore, sont de la même époque. Il est certain qu'aucun philosophe n'a eu une plus grande influence sur les affaires politiques de son siècle, que presque toutes les lois de la Grande-Grèce sont dues à Pythagore ou à ses disciples, et que ceux-ci y furent long-temps seuls chargés de l'éducation publique et particulière. [1]

L'opinion la plus généralement adoptée est que

[1] *Pythagoras tum ipse, tum qui ejus familiaritate usi fuerant, diu in Italia (id est in magna Græcia) tantæ admirationi fuerunt, ut etiam singulæ civitates, suas respublicas ejus discipulis regendas permitterent.* (Malchus.)

Pythagore naquit à Samos, entre la quarante-troisième et la cinquante-neuvième olympiade, environ cinq cent quarante ans avant J.-C. Peu d'hommes ont eu, soit pendant leur vie, soit après leur mort, une réputation aussi étendue que ce grand philosophe. On pourrait même ajouter que toutes les fables qu'on a imaginées sur lui, et qu'on trouve dans les historiens, en sont une preuve. Ce dont on ne saurait douter, c'est que Pythagore a été un des plus grands génies qui aient paru dans l'antiquité, et que c'est à lui que les hommes doivent, pour ainsi dire, les premiers élémens des arts et des sciences.

Né pour le bonheur de la Grande-Grèce, Pythagore alla loin de sa patrie acquérir de nouvelles lumières; non content d'avoir parcouru la Syrie, l'Égypte et la Chaldée, il se rendit jusque chez les Perses et les Indiens, et puisa dans la doctrine des mages et des brachmanes cette sagesse sublime qui, pendant tant de siècles, le fit regarder comme un dieu. Ce fut à la suite de tous ces voyages, que Pythagore vint habiter la Grande-Grèce, et particulièrement Crotone, qui en était une des villes les plus considérables. Il y établit une école publique, et après y avoir enseigné vingt ans la philosophie, il fut s'établir à Métaponte, et porta successivement dans presque toutes les villes de cette partie de l'Italie ses lumières et sa doctrine.

Sous un génie si vaste et si profond, ce pays, arraché aux ténèbres, commença à entrevoir les élémens de toutes les sciences; car Pythagore était non seulement grand philosophe et grand politique, mais encore géomètre, astronome et mathématicien. Il ne négligea pas même les arts d'agrément qu'il regardait comme des ressources nécessaires à l'homme. On assure qu'il avait ordonné à ses disciples non seulement de cultiver la musique, mais de l'employer même comme une préparation à l'étude; et nous voyons dans les anciens auteurs, que ce fut Pythagore qui découvrit dans la nature même des sons, les premiers principes et les premières règles de l'harmonie. [1]

Ce fut enfin d'après les conseils de ce grand homme que les Crotoniates élevèrent aux Muses un des plus beaux temples de l'antiquité : il les leur peignait comme les bienfaitrices des mortels, le principe de toute union, et la source de leur bonheur. Il ne croyait point que la nature eût

[1] On raconte que ce philosophe, voyant un jour des forgerons travailler, remarqua que les sons de leurs marteaux sur l'enclume rendaient successivement l'octave, la quarte et la quinte. Il entra dans leur atelier, fit peser les marteaux, et de retour chez lui, ayant appliqué à des cordes tendues par des poids semblables, l'expérience dont il avait été témoin, Pythagore découvrit et forma ainsi la gamme du genre diatonique.

mis une barrière entre le sexe et les sciences : les femmes assistaient à ses leçons dans les temples, et il n'en donnait aux hommes que dans les gymnases et les places publiques. L'antiquité nous a conservé le nom de Theano, qui était la femme de Pythagore, et qui mérita, par sa sagesse et ses profondes connaissances, de justifier la bonne opinion qu'il avait de son sexe.

Rien n'est plus incertain que les circonstances qui accompagnèrent la fin de ce grand philosophe, ainsi que le lieu et la ville même où il mourut. Quelques auteurs ont écrit qu'après avoir séjourné plusieurs années à Crotone, il se retira à Métaponte, où il termina sa carrière tranquillement et dans un âge très avancé. Ils nous assurent que sa mémoire y était en si grande vénération, que la maison qu'il y habitait fut convertie en un temple magnifique et qu'on l'y adora comme un dieu. [1]

D'autres historiens, au contraire, nous disent

[1] La haute idée qu'on avait de la vertu et de la science de ce philosophe était telle, que ses disciples regardaient comme un crime de mettre en doute la vérité de ses opinions. *Le maître l'a dit*, était toute leur réponse. Le nombre de ses disciples fut si grand dans toutes les villes de la Grande-Grèce, qu'on donna par cette raison à sa secte le surnom d'*Italique*. Jamais il n'y eut une soumission, une obéissance plus aveugle que celle de ses disciples. Elle était portée au point d'obtenir d'eux les choses les plus difficiles, comme de garder le silence le plus absolu pendant plusieurs années; et si l'on en croit les

qu'il périt dans une sédition à Crotone, et que sa fin fut tragique et malheureuse. Strabon raconte que Pythagore ayant refusé l'entrée de son école à Cylon, l'un des premiers habitans de Crotone, dont il craignait le caractère violent et emporté, celui-ci, à la tête d'une partie de ses concitoyens, qu'il avait ameutés pour se venger, mit le feu à la maison de Milon, où Pythagore donnait des leçons à ses disciples. Elle fut bientôt réduite en cendres. Tous ceux qui voulurent échapper aux flammes furent massacrés, et de ce nombre fut ce grand et respectable philosophe. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à sa mort, les écoles de la sagesse parurent comme anéanties dans la Grande-Grèce; la vérité n'y faisait plus entendre sa voix. Cependant quelques uns de ses disciples, et entre autres Archyppus et Lysis, relevèrent peu à peu ces gymnases célèbres, et les sciences reprirent quelque chose de leur ancien éclat.

historiens, quelques uns de ces enthousiastes, tourmentés par des tyrans pour les forcer à parler, aimèrent mieux se couper la langue que de trahir le secret qui leur était ordonné.

Au reste, Pythagore ne s'exprimait que par symboles devant le vulgaire, et il défendait à ses disciples de communiquer au peuple ce qu'il leur enseignait en particulier. On pourrait croire, d'après ce trait et malgré tout le respect dû à la philosophie, que Pythagore, regardé dans l'antiquité comme grand philosophe, passerait de nos jours pour un grand charlatan.

Parmi les grands hommes qui succédèrent à Pythagore dans la Grande-Grèce, on distingue Architas né à Tarente, et qui, par la sagesse de ses lois, ses lumières et ses connaissances dans la géométrie surtout, se rendit recommandable à sa patrie. Dans ces temps anciens, les hommes que la nature avait rendus supérieurs aux autres par le génie et les taleus, étaient regardés comme les législateurs de leur pays, et souvent la reconnaissance ou l'ignorance des autres hommes les fit regarder comme des dieux. C'est ce qui arriva après la mort de Pythagore, ainsi qu'après celle de Platon, d'Empédocle, de Charondas, de Zaleucus et de plusieurs autres; mais tous ces hommes célèbres ayant été l'ornement des villes et des pays dans lesquels ils ont vécu, nous nous réservons d'en parler plus amplement dans la suite.

Notre projet, dans cette Introduction au voyage de la Grande-Grèce, n'est point, comme nous l'avons fait observer, d'en faire une histoire suivie, nous nous bornerons donc à donner une idée de ses colonies principales. Mais, pour mettre de l'ordre dans ces recherches, nous suivrons la division de ce pays, adoptée par les anciens. Elle comprenait d'abord la Campanie [1], puis l'Apulie,

[1] Nous ne parlerons point ici de la Campanie, qui formait la première partie de la Grande-Grèce, puisque nous en

ensuite l'Hyapigie, la Lucanie et le Brutium, que nous connaissons sous les dénominations de la *Terre de Labour*, de la *Pouille*, de la *Terre d'Otrante*, de la *Basilicate*, et de la *Calabre* citérieure et ultérieure, provinces qui composent le royaume de Naples.

Les républiques les plus célèbres qui ont existé dans toutes ces contrées, furent celles des Tarentins, des Sybarites, des Crotoniates, des Posidoniens, des Locriens et des Rhégiens. Toutes ces colonies, si renommées et si puissantes autrefois, durent, pour la plupart, leur fin et leur anéantissement au luxe et à la mollesse dans lesquels elles se plongèrent. Presque toujours en guerre les unes contre les autres, elles furent enfin subjuguées par l'Empire romain.

De l'Apulie, nommée aujourd'hui la Puglia.

L'Apulie, qui formait, comme nous venons de le dire, la seconde division de la Grande-Grèce, commençait vis-à-vis des îles de Diomède, et s'étendait le long de la mer Adriatique. Ces îles, peu distantes du rivage, sont au nombre de cinq : la plus considérable était l'île de Trimetus, aujourd'hui Tremiti; c'est là, selon Tacite, que mourut la fameuse Julie, chassée de Rome par Auguste, à cause de ses débordemens.

avons déjà donné la description, ainsi qu'une carte ou plan très exact.

En descendant vers le midi, après avoir quitté les terres des Freutaniens, on entrait dans la Daunie, dont Arpi pouvait être regardée comme la capitale. Virgile en parle sous le nom d'*Arpos*[1]. Nous voyons, dans Tite Live, qu'Annibal hiverna dans cette ville, après avoir, dans la campagne précédente, ravagé tous ses environs. Près du rivage sont deux lacs assez considérables, dont l'un mêle ses eaux à celles de la mer. Ils sont voisins du port de Garne, dont il est fait mention dans Pline.

Médailles antiques, n° 288.

Le mont Garganus, maintenant monte Sant-Angelo, s'élève à l'extrémité de la contrée. Il s'avance à trois cents stades dans la mer, pour y former un promontoire du même nom. On voit sur ses bords les villes d'Hyrium, autrefois Hyria, ou Huria, l'ancien Apeneste, dont Strabon seul a parlé, qui paraît être le Porto Greco moderne, et Sipuntum, aujourd'hui Siponto, audessus duquel le Cerballus ou Candelaro va se jeter dans la mer. Le mont Gargano forme dans cet endroit un golfe assez profond, qu'on appelle le golfe de *Manfredonia*, où se jette la petite rivière de Carapella, près des marais Salapiens : marais dont les exhalaisons empoisonnées répandent souvent la contagion dans tout le voisinage.

[1] *Nomen patriamque docemus*
Qui bellum intulerint, quæ causa attraxerit Arpos.
(*Æneid.* Lib. XI.)

On croit même que ce fut la raison pour laquelle les habitans de Salpa, l'ancienne Salapia, après avoir vu leur ville dépeuplée plusieurs fois par des maladies épidémiques, l'abandonnèrent et en bâtirent une nouvelle à quatre milles de là.

Æsculum, surnommée *Apulum*, aujourd'hui Ascoli, ville dont il est fait mention dans tous les auteurs qui ont parlé de la guerre des Romains contre Pyrrhus, est située un peu plus loin, dans les montagnes qui bordent l'Apulie. L'Aufidus ou l'Ofanto arrose ses campagnes. A sa droite est Canusium. Horace nous apprend dans ses satires que cette ville avait été bâtie par Diomède, *qui locus a forti Diomede est conditus olim.* Et en parlant de ses habitans, qui étaient moitié Grecs et moitié Latins, il nous dit qu'ils parlaient également les deux langues; aussi les appelle-t-il *Canusinos Bilingues*. On comptait peu de villes aussi anciennes en Italie. Son nom moderne est Canosa. Elle est bâtie en amphithéâtre, sur une colline assez élevée, au milieu de plaines très étendues et très fertiles en grains.

Cannes, fameuse par la victoire d'Annibal, était voisine de Canusie; elle avait été bâtie sur deux collines : quelques personnes ont cru que c'était la raison pour laquelle les Romains la nommaient *Cannæ* et non pas *Canna*; et effectivement on sait que, chez les anciens, un grand nombre de villes étaient ainsi nommées, comme

Syracusæ, Pompei, Athenæ, etc. L'une de ces collines est couverte de tombeaux et d'inscriptions funéraires. C'est sur les bords de l'Aufidus qu'on voit le champ de bataille du malheureux Terentius Varro; les habitans le nomment encore *il Campo del Sangue*. Les laboureurs y trouvent assez souvent des armures et des débris de casques antiques. [1]

Mais aucune découverte n'a un plus grand degré de curiosité que le tombeau élevé au consul Paul Émile, qui périt dans cette journée si fatale aux Romains. Si l'on s'en rapporte à l'historien napolitain D. Placido Troyli, il n'y a pas un grand nombre d'années que ce tombeau a été découvert; voici l'inscription qu'on a trouvée sur ce monument :

ANNIBAL, PAVLI AEMILII, ROMANORVM CONSVLIS,
APVD CANNAS TRVCIDATI,
CONQVISITVM CORPVS,
SVMMO CVM HONORE, ROMANIS MILITIBVS
MANDAVIT, SVB HOC MARMORE REPONENDVM,
ET OSSA EIVS AD VRBEM DEPORTANDA. [2]

[1] *Scilicet et tempus veniet, cum finibus illis*
Agricola, incurvo terram molitus aratro
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.
(VIRG., *Georg.*, L. I.)

[2] Le style et la forme de cette inscription, la manière dont elle est conçue, nous la font croire douteuse. L'auteur qui la rapporte aurait dû nous apprendre ce qu'est devenu cet antique monument.

Près de Cannes coule aussi le Vergellus, dont la même journée a consacré le nom. Annibal le passa, disent les historiens, sur un pont fait avec les corps morts de ses ennemis. On présume que la plaine appelée le *champ de Diomède* était arrosée par cette petite rivière ou torrent.

Dans l'intérieur des terres, au pied du mont Vultur, les Dauniens, selon Pline, avaient fondé deux colonies, Lucerie et Venuse. La position de la dernière paraît douteuse à Horace. Il ne sait s'il doit la placer dans la Lucanie ou dans l'Apulie [1]. C'est sur le mont Vultur qu'Horace dit que, dans son enfance, tandis qu'il s'abandonnait aux douceurs du sommeil, des ramiers le couvrirent de feuillage. [2]

Lucerie est une des villes les plus anciennes de l'Apulie; Strabon et tous les historiens qui en ont parlé, fixent l'époque de sa fondation quatre

[1] *Sequor hunc, Lucanus, an Apulus, anceps.*
Nam Venusinus arat finem sub utrumque colonus.
(HORAT.)

[2] *Me fabulosæ Vulture in Apulo*
Altricis extra limen Apuliæ,
Ludo fatigatumque somno,
Fronde nova puerum texere
Palumbes.
(HORAT.)

siècles avant celle de Rome. Mais son histoire nous est absolument inconnue jusqu'à la guerre des Samnites : on sait seulement que, alliée des Romains, elle fut, par le stratagème dont se servirent les Samnites, la cause de la défaite honteuse des légions romaines à la fameuse journée des Fourches Caudines.

La fortune ayant changé, les Romains se vengèrent cruellement de l'affront qu'ils avaient reçu à Caudium, et Lucerie ayant pris le parti de leurs ennemis, les Romains s'en emparèrent, passèrent au fil de l'épée tous les habitans, et y envoyèrent ensuite une colonie romaine. Elle resta par la suite fidèle aux Romains, soit dans les temps de leurs guerres avec les Carthaginois, soit encore à l'époque de la guerre sociale. On lit dans Sénèque, que la neuvième année du règne de Néron, Lucerie fut renversée presque entièrement par un tremblement de terre. Prise ensuite par Tejus, roi des Goths, et reprise par Narsès, général de Justinien, elle passa en différentes mains, jusqu'à ce qu'enfin Roger, premier roi des Normands, après l'avoir prise, l'ensevelit sous ses ruines, et n'en conserva que la citadelle.

Depuis, sous l'empereur Frédéric II, petit-fils de Barberousse, les Sarrasins, qu'il avait vaincus dans la Sicile, obtinrent de lui la permission de s'établir à Lucerie ; il y a même lieu de croire que

ce fut la raison pour laquelle cette ville a été surnommée *Luceria degli Saraceni*, afin de la distinguer de Nuceria, près de Salerne, qu'on confond avec Luceria, et qu'on appelle vulgairement *Nocera dei Pagani*. Frédéric permit à ces Sarrasins d'élever à Lucerie une mosquée superbe, qui fut ornée de colonnes des marbres les plus rares.

Nous avons peu de médailles de cette ancienne ville ; des deux seules qu'on connaisse, celle qui est rapportée par Marco Mayer représente d'un côté la tête d'Hercule coiffée d'une tête de lion, et sur le revers, où est l'inscription latine LOVCERI, on aperçoit différens emblèmes dont la signification paraîtra intéressante. L'arc qui est analogue à la tête du demi-dieu indique un peuple guerrier et toujours prêt à combattre; sur le même revers est une colonne carrée, ou sorte de piédestal élevé, que les Romains nommaient *Columna bellica*, parce qu'elle était placée devant le temple de Bellone, et que, suivant l'usage des anciens Romains, c'était devant une semblable colonne que le consul, après avoir ouvert le temple de Janus, annonçait que la guerre était déclarée contre telle ou telle nation, en lançant un trait vers le côté de l'ennemi.

Médailles antiques, n° 289.

L'espèce de colonne qu'on voit au milieu de la médaille, formée de feuillages posés les uns sur les autres en chapiteaux, au nombre de cinq,

avait rapport aux cinq espèces de jeux publics qui se célébraient chez les Romains : savoir, la course, le disque ou palet, le jet du dard, la lutte et l'exercice du saut. Tous ces jeux, également en usage chez les Grecs, et qu'ils nommaient *Penthathli*, furent appelés *Quinquertii* par les Romains. Il y a lieu de croire que cette espèce de colonne en feuillages représentée sur la médaille de Lucerie, désignait les cinq couronnes destinées à ceux qui remportaient les prix à ces jeux publics.

L'autre médaille de Lucerie, rapportée dans l'ouvrage de M. Pelerin, est de bronze; d'un côté, on voit la tête d'Apollon couronnée de lauriers, et sur le revers il y a une tête d'animal qu'on croit être celle d'un loup, et pour légende LOVCERI.

En suivant les bords de la mer Adriatique, on rencontre, entre l'Apulia et l'Hyapigia, une petite contrée que les anciens nommaient *Peucetia*. Ses villes les plus connues étaient Barium ou Barinon, qui existe encore aujourd'hui dans le même lieu sous le nom de *Bari*. L'autre était Egnatia; mais ce n'est plus qu'un monceau de ruines.

DE L'HYAPIGIE OU MESSAPIE, maintenant TERRE D'OTRANTE.

Cette partie de l'Italie méridionale, formant une péninsule ou presqu'île, nommée aujourd'hui *Terre d'Otrante*, composait une division de la Grande-Grèce, connue sous le nom d'*Hyapigie* ou de *Messapie*. Les villes les plus considérables de cette presqu'île étaient Brundusium et Hydruntum, aujourd'hui Brindes et Otrante : on y distinguait encore Salente, Mandurium, et surtout Tarente, qui a donné son nom à une république célèbre par son luxe et ses richesses.

Brundusium et Hydruntum.

Les anciens auteurs sont peu d'accord sur l'origine de Brundusium : nous ne chercherons pas à les concilier, mais tout ce qu'on peut dire de plus certain sur cette ancienne ville, c'est que la beauté de son port sur la mer Adriatique et formé entièrement par la nature, l'a rendue célèbre dans l'antiquité ; que les Romains ayant connu de quel avantage il serait pour eux d'avoir un port aussi commode pour leurs fréquens voyages dans la Grèce, ne tardèrent pas à s'en emparer, et à y établir une colonie.

Brundusium dut à sa situation avantageuse et à l'importance de son port la nécessité d'entrer dans les guerres civiles qui désolèrent l'Empire romain; elle devint l'objet de l'ambition des différens partis qui s'élevèrent à Rome pendant les guerres fameuses de César et de Pompée, et elle eut alors plusieurs siéges à soutenir. Dans les siècles postérieurs, et lorsque Totila, roi des Goths, se fut emparé de toute l'Italie, elle fut entièrement ravagée et ses murs renversés, jusqu'au temps où l'empereur Frédéric II fit bâtir le château qu'on y voit actuellement.

La situation d'Otrante, l'ancien Hydruntum, encore plus voisine de la Grèce que Brindes, fut

cause que les Romains préférèrent s'embarquer à Hydruntum pour passer en Grèce, et effectivement la largeur du golfe Adriatique n'est dans cet endroit que de cinquante ou soixante milles, et dans les beaux temps on aperçoit facilement les montagnes d'Albanie couvertes de neige. Les anciens historiens prétendent même que Pyrrhus, roi d'Épire, et après lui Marcus Varro, avaient eu l'idée de faire construire un pont de bateaux pour passer de Grèce en Italie.

Médailles antiques, n° 290.

Les inscriptions grecques ΒΡΕΝΔΗΣΙΝΩ et ΤΑΡΩΝΤΙΝΩΝ, ainsi que la beauté des médailles de ces deux anciennes villes, ne peuvent laisser douter qu'elles ne soient antérieures à la domination des Romains. Les figures de poisson, la tête de Neptune et le trident sont les symboles les plus caractéristiques de ces deux villes, qui devaient leur célébrité à la sûreté de leur port et à leur situation avantageuse. Plusieurs antiquaires croient aussi apercevoir, à la ressemblance de ces médailles et de celles de Tarente, que ce furent des Tarentins qui fondèrent ces deux villes, et cette opinion n'est peut-être pas sans vraisemblance.

Salente et Mandurium.

Nul doute, suivant Mazocchi, que dans cette partie de la Grande-Grèce, et vers l'extrémité du promontoire de l'Hyapigie, il y ait eu autrefois une ville célèbre, l'ancienne Salentum. Le promontoire de Salente, connu dans l'antiquité, et

tel que nous le voyons désigné dans la carte de Peutinger, Portus Salentinus, en serait une preuve. L'embarras est de s'assurer positivement du lieu où elle était placée; c'est sur cette difficulté qu'il y a, comme on peut croire, plus d'un avis, et sur quoi Mazocchi lui-même ne veut prendre aucun parti. Une petite ville moderne, appelée *Soletta*, près de Lecce, a pu faire croire que l'ancienne Salente était bâtie dans ce lieu, mais rien n'est plus incertain. Nous nous en occuperons encore en passant par les lieux mêmes avec nos voyageurs, qui nous feront part de leurs idées et de leurs conjectures, peut-être assez bien fondées.

Pour Mandurium, ou Manduriæ, sa position est plus certaine, puisqu'on distingue encore ses ruines près d'un lieu nommé *Casal nuovo*, à peu de distance de Tarente. Mazocchi en paraît d'autant plus sûr, qu'il en rapporte lui-même une médaille, sur laquelle on distinguait le nom de cette ancienne ville, quoiqu'on n'y voie que les trois lettres initiales MAN. Mais ce savant antiquaire prouve par d'autres exemples que rien n'était plus ordinaire chez les Grecs que de désigner ainsi par une ou deux lettres le nom de leurs villes, et cela est certain. Pestum, Sybaris, et tant d'autres ne sont pas indiquées autrement.[1]

[1] *Voyez* cette médaille de Mandurium, planche n° 290, ainsi que celles de Salente, Brindes et Otrante.

Tarente.

Tarente a toujours été regardée, non seulement comme une des villes les plus célèbres de l'Italie, mais aussi comme une des plus anciennes. Parmi les historiens et les poètes de l'antiquité qui se sont plu à chanter les charmes de sa situation et la douceur de son climat, les uns nous ont dit qu'elle devait son origine à Taras, fils de Neptune, d'autres à Hercule; mais le plus grand nombre s'est accordé à croire qu'elle avait été fondée par des Lacédémoniens, sous la conduite de Phalante; ce sentiment a été adopté par Horace.

Unde si Parcæ prohibent iniquæ
Dulce pellitis ovibus Galesi
Flumen, et regnata petam Laconi
Rura Phalanto.
(Ode VI, Lib. II.)

C'était aussi l'opinion de Florus. Le passage de cet auteur devient ici d'autant plus curieux, qu'il renferme en très peu de mots la peinture et la description des forces et de la puissance de cette ancienne république, et qu'il indique en même temps les causes de sa ruine. « Tarente, dit cet « historien, fondée par les Lacédémoniens, fut « regardée autrefois comme la ville principale de « la Calabre, de l'Apulie et de toute la Lucanie, « soit par la grandeur et l'étendue de ses murs, « soit par la beauté et l'admirable situation de « son port. Placée au milieu de la mer Adria-

« tique, son commerce était très étendu, puis-« qu'elle envoyait des vaisseaux en Sicile, en Is-« trie, en Illyrie, dans toute la Grèce, et jusqu'en « Afrique. Ce qu'elle avait encore de plus remar-« quable, était un immense théâtre qui dominait « sur son port et sur la mer, mais ce fut ce « théâtre même qui devint la cause de sa des-« truction et de tous ses malheurs. »[1]

Une situation aussi heureuse, l'excellence de ce port fameux et l'étendue de son commerce, avaient effectivement rendu la république des Tarentins une des plus florissantes qu'il y eût alors. Mais ce fut surtout par les soins d'Architas, originaire de cette ville, et un des plus grands hommes de l'antiquité, que Tarente vit accroître ses richesses et sa puissance. Cet homme célèbre, aussi grand politique que savant mathématicien, perfectionna sa législation, ou plutôt il lui en donna une nouvelle et plus conforme aux mœurs d'une société qui commençait à se former par le commerce. Tant que cette république fut fidèle à ses sages institutions, sa pro-

[1] *Tarentus Lacedæmoniorum opus, Calabriæ quondam, et Apuliæ, totiusque Lucaniæ caput, cum magnitudine et muris, portuque nobilis, tum mirabilis situ: quippe in ipsis Adriatici Maris faucibus posita in omnes terras, Istriam, Illyricum, Epirum, Achaiam, Africam, Siciliam vela dimittit. Imminet portui ad prospectum maris positum majus theatrum, quod quidem causa miseræ civitati fuit omnium calamitatum.* (Flor., l. I, c. XVIII.)

spérité et ses richesses augmentèrent de plus en plus, mais ces richesses mêmes devinrent la cause de sa ruine. Uniquement occupés des jeux de théâtre et de leurs plaisirs, les Tarentins se firent, par leur faste insolent, autant d'ennemis qu'ils avaient de voisins. Les Romains surtout, qu'ils avaient insultés, leur ayant déclaré la guerre, ils ne purent leur opposer que des combattans énervés par la mollesse, sans courage, sans discipline, et bientôt ils furent asservis.

Voici, d'après les anciens historiens, le fait qui amena la chute de cette république. Des jeux qu'on célébrait à Tarente avaient attiré une grande affluence de citoyens au théâtre, situé, comme nous venons de le dire, sur le bord de la mer. Le hasard ayant fait passer dans des barques quelques Romains le long du rivage, les Tarentins les insultèrent de loin par des cris et des huées : on lit même dans quelques auteurs que plusieurs d'entre eux tombèrent inopinément sur les barques des Romains et en firent périr quelques unes. Le sénat de Rome, instruit d'une insulte et d'une hostilité aussi imprévue, envoya des ambassadeurs à Tarente pour en porter des plaintes; mais les Tarentins reçurent ces ambassadeurs avec mépris, et les renvoyèrent de leur ville, en joignant les railleries à l'outrage. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la plus terrible guerre entre ces deux républiques.

Rome mit sur pied une armée nombreuse, et marcha aussitôt contre Tarente, qui, de son côté, appela à son secours Pyrrhus, le plus grand capitaine de son siècle. Supérieur aux Romains, le roi d'Épire eut d'abord quelque avantage, mais il fut ensuite vaincu dans deux batailles consécutives; et après celle qui se donna sous les murs de Bénévent, l'an de Rome 478, il fut forcé d'abandonner Tarente à ses ennemis. Les Romains y mirent une garnison, et en restèrent les maîtres pendant quelques années; mais cinquante ou soixante ans après, les Tarentins, las d'un joug qui leur était devenu insupportable, eurent recours à Annibal pour recouvrer leur liberté; ils lui offrirent de lui livrer leur ville, et la lui livrèrent en effet : une partie de la garnison romaine fut égorgée, le reste fut bloqué dans la citadelle par les généraux carthaginois.

Cette trahison de Tarente devait amener de nouvelles guerres et de nouvelles horreurs : Rome irritée envoya une puissante armée, commandée par Fabius; ce général, après s'être emparé de Tarente par stratagème, et avoir massacré une partie des habitans, en enleva trente mille esclaves, quatre-vingt mille livres d'or pesant et une immensité d'autres richesses.

Les Romains envoyèrent depuis une colonie à Tarente, avec le droit de cité romaine; mais cette malheureuse ville ne put jamais se relever de

l'état déplorable dans lequel elle avait été réduite. Tarente, autrefois si célèbre, si puissante par son commerce, dont le luxe était porté au suprême degré, et égalait même alors celui de Syracuse, est à peine maintenant connue dans le reste de l'Europe. Réduite à un très petit nombre d'habitans, presque sans commerce et sans industrie, les Tarentins modernes ne connaissent aujourd'hui d'autre bonheur que l'oisiveté et l'oubli dans lequel on les laisse.

Médailles antiques, n° 291.

Il ne nous reste rien de tous les monumens élevés à Tarente du temps de sa prospérité, si ce n'est beaucoup de médailles qui désignent toutes, par leur perfection, le plus beau temps des arts. Une grande partie représentent un guerrier armé d'un trident, et traversant la mer sur un dauphin; serait-ce une allégorie sur la fondation de cette ville, qu'une partie de l'antiquité croyait, comme nous l'avons dit, fondée par Taras, fils de Neptune? Presque toutes ces médailles portent le même revers : il représente des chevaux montés par un cavalier dans l'action de combattre ou de poser une couronne sur la tête du cheval. Ce qui était sans doute une allusion relative au goût des anciens Tarentins pour les exercices à cheval, et à leurs succès dans les courses des jeux olympiques. [1]

[1] Nous voyons dans Strabon que les Tarentins avaient près de leur ville un gymnase superbe; c'était le lieu destiné aux exercices de la course et de la lutte. Les tournois, le manége et les courses de chevaux y avaient été fort en usage. Et avant que la mollesse et la débauche eussent énervé le courage des Tarentins, ils formaient de bonne heure leur jeunesse aux combats à cheval, dans lesquels elle avait une grande réputation par toute la Grèce.

De la Lucanie ou province de la Basilicate.

La Lucanie était cette partie de l'Italie séparée des Apuliens par le Bradanus qui se jette dans le golfe de Tarente, des Picentins par le Silare, et des Brutiens par le Laüs et le Sybaris, dont l'un se rend dans la mer Tyrrhénienne, et l'autre dans le golfe de Tarente. C'est aujourd'hui cette partie du royaume de Naples qu'on appelle la *Basilicate*. La situation, la fertilité de son territoire, engagèrent plusieurs colonies à s'y établir; elles construisirent plusieurs villes, dont les plus célèbres furent Siris, Héraclée, Métaponte, Pestum ou Possidonia, Velie ou Helia, et Sybaris.

Siris.

Les historiens ne nous ont laissé aucun détail sur l'antique ville de Siris, une des plus anciennes de la Grande-Grèce, qu'on confond souvent avec Héraclée, et de l'existence même de laquelle on pourrait douter si quelques médailles, quoiqu'en très petit nombre, sur lesquelles nous voyons le nom de cette ville, n'en étaient une preuve incontestable. Les antiquaires ne rapportent que trois médailles de Siris, qui sont très curieuses par leur extrême antiquité. On croit

même que cette ville existait long-temps avant l'époque de la guerre de Troie.

Médailles antiques, n° 292.

Sur l'une de ces médailles on voit la proue d'un vaisseau, avec l'inscription ΣΕΙΡΙΣ au-dessus; le revers représente un vase orné de deux grandes anses. Sur la seconde médaille est, d'un côté, une tête, qu'on a cru être celle de Mercure, à cause d'une espèce de bonnet ou de toque qui semblait le désigner, et de l'autre, un oiseau assez semblable à l'aigle; au-dessus est une couronne de laurier, et pour légende ΣΕΙΡΙ. La troisième médaille porte la même tête, mais n'a d'autre inscription que ces trois lettres initiales ΓΕΙ, et au revers, un vase d'une forme allongée et agréable.

Héraclée.

Héraclée fut bâtie par les Tarentins sur la rive droite de l'Aciris, à peu de distance des débris de Siris, beaucoup plus ancienne encore. Cette ville, dont les historiens ont fait souvent mention, passait dans l'antiquité pour avoir toujours observé et rempli inviolablement ses traités avec ses alliés. Sa conduite et sa réputation ont mérité que Cicéron, en parlant d'Héraclée, l'ait ainsi désignée : *Civitas æquissimo jure ac fœdere*. Héraclée fut long-temps le lieu du conseil général de la Grande-Grèce; c'est dans cette ville que, de toutes les provinces, on envoyait des députés pour conférer des affaires les plus importantes, où on décidait de la paix et de la guerre, où on

réglait enfin les intérêts communs des Grecs d'Italie.

Jusqu'à l'an 427 de Rome, Héraclée demeura sous la domination de Tarente. Strabon la nomme *Heraclea Tarentinæ ditionis*; et le roi d'Épire n'en fit le siége que pour humilier, dans une de leurs colonies, les Tarentins, avec lesquels il fut en guerre pendant quelque temps. Après la mort de Pyrrhus, elle fut alternativement la proie de ses ennemis et de ses alliés. Mais ces détails, fort étendus et souvent fort obscurs dans les anciens historiens, ne peuvent nous intéresser aujourd'hui. Tout ce que nous savons, c'est qu'Héraclée, dans ses beaux jours, fut, ainsi que Métaponte, une des villes où Pythagore séjourna le plus long-temps, qu'il y tenait une école, et y forma des disciples dont plusieurs enseignèrent la philosophie après lui.

Les sciences et les arts furent cultivés dans cette ancienne ville ; mais parmi les hommes célèbres auxquels elle donna le jour, aucun ne le fut autant que le peintre Zeuxis. On s'accorde à le croire originaire d'Héraclée, dans la Grande-Grèce, quoiqu'il y ait eu d'autres villes de ce nom dans la Grèce propre et dans la Sicile. Élève et émule d'Apollodore, Zeuxis porta la peinture à un degré de perfection où les anciens n'étaient pas encore parvenus. Pline nous parle avec le plus grand éloge de ses tableaux, et nous

en a même décrit plusieurs; ils étaient recherchés avec tant d'empressement, que ce célèbre peintre, après avoir acquis de grandes richesses, avait fini par donner généreusement ses tableaux, attendu, disait-il lui-même, qu'aucun prix n'était capable de les payer.

La beauté des médailles d'Héraclée est une des meilleures preuves que les arts y ont été portés à une grande perfection; le père Magnan, dans son ouvrage curieux de la *Lucania Numismatica*, en rapporte un très grand nombre, qui sont toutes du meilleur et du plus grand caractère; il y en a peu en or, mais beaucoup en argent et un peu moins en bronze. Presque toutes ont, d'un côté, une tête armée d'un casque, et au revers, un Hercule, avec la massue; souvent ce héros y est représenté combattant, et étouffant dans ses bras le lion de la forêt de Némée. La légende ΗΡΑΚΛΗΙΩΝ y est entière sur le plus grand nombre, et quelquefois simplement les lettres initiales ΗΡΑ.[1]

Métaponte. Les historiens anciens ne nous ont pas laissé plus de détails ni de faits plus intéressans sur Métaponte. Son nom a fourni à ceux qui en ont voulu approfondir l'origine plusieurs conjectures qui nous paraissent dénuées de fondement. Quelques uns, entre autres, ont cru qu'elle fut

[1] Voir la planche de médailles, nº 291.

ainsi nommée à cause de sa situation à l'opposite de la Grèce asiatique : *Metapontum quasi transpontum dicta est.* Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que l'établissement de cette colonie fut également attribué aux Grecs, que la douceur du climat et la beauté du pays attirèrent en Italie sur toutes ses côtes. Elle devint surtout célèbre, comme nous venons de le dire, par le séjour qu'y fit Pythagore en se retirant de Crotone.

Il y a tout lieu de croire que Métaponte fut détruite par les Samnites, qui la ravagèrent, ainsi que toute la Lucanie. C'est près du lieu où est actuellement la petite ville de *Torre di Mare* qu'elle était située; mais on ignore également l'époque et les causes de sa destruction. Il ne reste plus aujourd'hui de l'ancienne Métaponte que les ruines imposantes d'un temple, qui, par sa construction, paraît être de la plus haute antiquité; on le croit même du temps de Pythagore.

Ce que nous pouvons encore regarder comme autant de monumens et de preuves de la puissance de cette ancienne colonie, c'est la quantité considérable de ses médailles. Métaponte est une des villes de la Grande-Grèce dont on en connaît le plus; toutes portent pour revers un ou deux épis de blé, ce qui ne peut être regardé que comme le symbole des richesses qu'elle avait acquises par l'agriculture. Les historiens

rapportent même à ce sujet que ses habitans envoyèrent en présent au temple de Delphes une statue d'or qui représentait l'Été.

Quant aux variétés des types de ces médailles de Métaponte, ainsi qu'à la différence des métaux, il paraît que celles qui sont en or sont infiniment rares, ainsi que le moyen bronze; mais en argent et en petit bronze elles sont plus communes. Toutes assez généralement portent pour empreinte une tête casquée qui représente le dieu Mars. Parmi ces médailles il y en a aussi beaucoup dont le type est une tête de femme couronnée d'épis de blé entrelacés, ce qui caractérise absolument Cérès, la déesse du labourage et de l'agriculture, richesse principale de tout le pays. On voit encore sur quelques unes l'aigle de Jupiter ou la chouette de Minerve; mais celles-ci sont en petit nombre; enfin on en connaît une sur laquelle est, d'un côté, une tête de Mercure, le dieu du commerce, et de l'autre, des grains de blé, avec le caducée et les lettres initiales METAΠ. Inscription ordinaire à toutes les médailles de Métaponte.[1]

Pestum.

Pestum ou Possidonia, bâti au-delà des rives du Silare, fut une ville des plus renommées de la Lucanie. Les restes encore existans de ses temples et de ses édifices ne peuvent que donner

[1] Voir la planche de médailles, n° 291

une grande idée de son ancienne magnificence. L'enceinte de ses murs, peu endommagés par le temps, était presque carrée; c'est dans cette enceinte qu'on voit les débris de plusieurs monumens publics, et particulièrement trois temples d'ordre dorique, beaucoup plus entiers et plus conservés peut-être qu'aucun édifice de l'antiquité; ils sont composés et entourés de colonnes d'une proportion courte, et d'une architecture extrêmement grave et massive, mais qui n'aura pas peu contribué par là à leur conservation.

Cette ville de Pestum fut une des plus anciennes et un des premiers établissemens que les Grecs formèrent dans cette partie de l'Italie; aussi paraît-il, d'après le sentiment et les recherches de Mazocchi, qu'elle a plusieurs fois changé de nom et de maître. Ce savant antiquaire pense que cette ancienne ville, fondée en premier lieu par les Phéniciens, porta d'abord le nom de Pœstan ou Pesitan; que, depuis, les Sybarites s'en étant emparés après la destruction de Sybaris, lui donnèrent le nom de Possidonia, qu'elle a porté fort long-temps, et qu'enfin elle ne prit celui de Pestum que vers les derniers temps et à l'époque où elle devint colonie romaine.

Quoi qu'il en soit de toutes ces savantes recherches, il y a lieu de croire que si l'origine de ces anciennes villes grecques fut à peu près égale,

nous pouvons penser que leur chute et leur fin ont été dues aux mêmes causes, et arrivèrent à peu près aux mêmes époques. Nous avons vu qu'étant devenues également jalouses de la puissance des Romains, et craignant d'être asservies chacune à leur tour, elles appelèrent Pyrrhus à leur secours; que ce fameux roi d'Épire, ayant réuni toutes les forces de la Grande-Grèce, fit pendant six années une guerre violente aux Romains; mais, qu'après avoir eu quelques succès, il fut entièrement défait, l'an de Rome 478.

Ce fut sans doute à cette époque que Pestum subit le sort de presque toutes ces colonies grecques. Sa situation et son port sur les bords de la mer Tyrrhénienne étant favorables aux Romains, ils y envoyèrent une colonie s'y établir et en prendre possession au nom de la république. Il paraît que, de ce moment, Pestum resta fidèlement attachée aux Romains; elle leur envoya des ambassadeurs, et même des secours dans plus d'une occasion. Ce qu'il y a de certain, c'est que les monumens qu'on y voit encore, ainsi qu'une très grande quantité de médailles, attestent que les arts furent cultivés dans cette ancienne ville, et qu'ils y étaient même portés à une grande perfection.

Médailles antiques, nos 293 et 294.

Velia.

A peu de distance de Pestum, il y avait dans la Lucanie une ville considérable qui se nommait Velia ou Helia; elle était située sur le bord de la mer, à vingt-cinq milles de Pestum, et près d'une petite rivière nommée aujourd'hui Haleuta, dans l'endroit où est le bourg de Castellamare della Bruca. Strabon nous dit que les Phocéens en furent les fondateurs, et que la stérilité du terrain où elle fut bâtie, ainsi que le voisinage de la mer, engagèrent les habitans à se livrer au commerce maritime, dans lequel ils acquirent de grandes richesses.

Tite Live fait mention de cette ancienne Velia, et on peut croire, d'après Virgile, que son port devait être renommé, puisqu'il le cite dans son *Énéide*, en parlant de Palinure, et de la prière que ce pilote faisait à Énée, de lui accorder les honneurs de la sépulture :

> *Eripe me his, invicte, malis : aut tu mihi terram*
> *Injice, namque potes; portusque require Velinos.*[1]
> (*Eneid.*, L. VI.)

Il y a, au reste, peu de villes anciennes dont on ait une aussi grande quantité de médailles. Elles annoncent, par la beauté de leur type et leur grand caractère, une ville riche, et où les

[1] Ce cap de Palinure avait, ainsi que celui de Misène, fourni à Virgile le sujet d'une fiction dont il embellit son poëme. Il suppose qu'un pilote d'Énée avait péri près de ce cap, et qu'il y fut inhumé suivant la promesse de la sibylle. Nous voyons effectivement dans ce lieu un cap très connu, qui en porte encore aujourd'hui le nom, capo di Palinuro

arts étaient perfectionnés. Toutes ont pour inscription le nom de ΤΕΛΗΤΩΝ, et presque toutes portent une tête de Minerve, avec le casque, et au revers, un lion, avec différens attributs. Souvent ce lion est représenté devant un cerf qu'il a terrassé; ce qui sans doute faisait allusion à quelque conquête ou à quelque victoire remportée par les habitans de Velie [1]. Quelquefois elles portent pour type une tête de Jupiter, et au revers, un aigle, et plus souvent une chouette.

Sybaris.

L'ancienne Sybaris était située à l'extrémité de la Lucanie, sur les bords du golfe de Tarente, près du fleuve Sybaris, qui lui donna son nom, et qui séparait son territoire d'avec le Brutium. Le père Magnan et quelques auteurs placent cette ville, ou au moins le lieu où elle était située, dans la dernière division de la Grande-Grèce. Mais, indépendamment de ce que le site délicieux de la plaine où était Sybaris ne nous a point paru devoir faire partie d'un pays montagneux, comme est presque en totalité cette extrémité de l'Italie qui formait le Brutium, les mœurs efféminés de ces anciens habitans offrent un tel contraste avec le caractère âpre et sauvage des Brutiens, que nous avons cru ne pouvoir les confondre. [2]

[1] Voir la planche de médailles, n° 293.

[2] Nous nous conformons d'ailleurs en cela à la carte même de l'Italie ancienne, dressée par d'Anville.

Strabon et Athénée sont les historiens de l'antiquité dans lesquels on trouve le plus de détails sur cette colonie. Elle dut au luxe et à la mollesse sa célébrité et sa perte. Le premier de ces historiens, dans sa description de l'Italie, dit que Sybaris était à deux cents stades de Crotone, qu'elle avait été bâtie par les Athéniens, et qu'elle était située entre deux fleuves, le Sybaris et le Crathis, qui se jettent l'un et l'autre dans le golfe de Tarente. Il ajoute que cette ville s'éleva à un tel point de grandeur, qu'elle commandait à quatre nations voisines, que vingt-cinq autres villes en dépendaient, et que son enceinte occupait un espace de cinquante stades. Le même historien raconte qu'elle se vit en état de mettre trois cent mille hommes sous les armes pour faire la guerre aux Crotoniates.

Il est plus que probable que Strabon exagère la puissance des Sybarites, au moins du côté de la population; mais ce dont nous ne pouvons douter, c'est que Sybaris ne se soit rendue célèbre dans l'antiquité par les recherches de ses habitans dans toutes les jouissances de la vie. « C'est là, dit Athénée, que le bruit et le travail « des artisans qu'on entend dans toutes les villes, « ainsi que le chant du coq, sont interdits comme « un désordre public; c'est là que, livrés au sommeil, à l'amour et à toutes les voluptés, les « hommes cherchent à embellir le court pas-

« sage de la vie par toutes les sensations agréa-
« bles. »

Des parfums délicieux, des bains qui rendaient la peau plus sensible à toutes les impressions extérieures, toutes les délices de l'amour, des festins animés par des vins exquis, remplissaient, pour ces efféminés Sybarites, les instans de la vie qu'ils ne donnaient pas au sommeil. On sait que, dans les descriptions que les auteurs anciens se sont plu à nous faire de leur mollesse et de leur sensualité, ils ont été jusqu'à nous dire que, dans leurs lits jonchés de roses, une feuille séchée ou roulée les importunait.

Une nation ainsi amollie par tous les genres de volupté, devait être bientôt subjuguée par ses voisins. On trouve dans Diodore de Sicile l'origine de la guerre qui s'éleva entre les Sybarites et les Crotoniates, à la suite d'une division survenue à Sybaris, et dont il importe peu de savoir le sujet. Thélys, préteur de cette ville, très accrédité et très puissant auprès du peuple, le porta à proscrire cinq cents citoyens des plus distingués dont il craignait le crédit ou les richesses, et fit confisquer leurs biens. Ces infortunés se retirèrent à Crotone, où l'on voulut bien les recevoir. Thélys, irrité de ce que les Crotoniates avaient donné un asile aux victimes de sa haine, leur envoya des députés pour les sommer de rendre les exilés, et leur signifier qu'on regarderait leur refus comme une déclaration de guerre.

L'affaire fut portée au sénat de Crotone, où se trouvait Pythagore; ce philosophe prit vivement la défense de ces malheureux, et soutint que ce serait une lâcheté indigne des Crotoniates que d'abandonner ainsi ceux qu'ils avaient pris sous leur protection. L'avis de Pythagore prévalut, et la guerre fut décidée; cependant on voulut tenter toutes les voies de conciliation, et on envoya trente citoyens en ambassade à Sybaris.

Les mêmes historiens ajoutent que, contre le droit de l'humanité et celui des gens, ces ambassadeurs furent égorgés sur des prétextes frivoles, et que, pour comble d'horreur, les Sybarites jetèrent leurs corps dans les fossés de leur ville, où ils restèrent sans sépulture. Crotone, révoltée d'une telle barbarie, mit sur pied une armée nombreuse, et Milon, cet athlète célèbre par son courage et ses forces extraordinaires, fut chargé d'en aller tirer la vengeance la plus éclatante.

Ces guerriers redoutables n'eurent pas de peine à triompher d'une nation molle et efféminée; on voit dans Athénée et Strabon que, non contens de leur victoire, ces terribles Crotoniates voulurent exterminer entièrement une ville qui leur était devenue odieuse. Pour en détruire jusqu'aux moindres traces, ils imaginèrent de creuser de larges canaux dans lesquels ils rassem-

blèrent les deux fleuves dont Sybaris était entourée ; leurs flots y étant réunis, se précipitèrent sur cette malheureuse ville, en renversèrent les murs et les couvrirent de sable et de fange, à tel point qu'on cherche en vain le lieu où elle a pu exister. Telle fut la fin funeste de la fameuse Sybaris. [1]

Quelque temps après son entière destruction, les restes de ses habitans, errans, fugitifs, se réunirent pour la rebâtir, et demandèrent des secours à Lacédémone. Cette république, plus sage qu'avide de nouveautés, rejeta les proposi-

[1] L'historien Athénée a laissé, sur le luxe et la mollesse de cet ancien peuple, des détails qui sont à peine croyables. C'est lui qui peint surtout ces Sybarites, au milieu des délices dans lesquels ils passaient leurs jours, vêtus de robes de pourpre, et les cheveux tressés avec des tissus d'or. La laine de Milet, qui, dans ce temps-là, était regardée comme la plus fine et la plus moelleuse, était la seule qu'ils employassent pour leurs habillemens. Une couronne d'or était le prix de celui qui avait donné le repas le plus somptueux, et son nom était publié avec éloge par les hérauts dans les assemblées et dans les jeux publics. Les femmes étaient invitées souvent une année d'avance, afin de leur ménager le temps de paraître à ces repas avec plus de magnificence, et avec tout l'éclat qu'elles pouvaient tirer de leur parure; et pour qu'aucune intempérie de l'air ne pût en troubler la volupté, les Sybarites avaient imaginé de faire construire sous terre de vastes salles pour y être plus à l'abri de la chaleur. Ceux qui inventaient quelque mets nouveau étaient les seuls que l'État regardât comme ses bienfaiteurs : l'émulation n'avait point d'autre but; et si quelques artistes étaient distingués dans cette ville corrompue,

tions des Sybarites, qui implorèrent alors la puissance d'Athènes : Athènes, plus entreprenante, accepta les conditions avantageuses que les Sybarites faisaient à ceux qui voudraient concourir avec eux à la construction d'une nouvelle ville. On équipa dix vaisseaux, et Zénocrite fut mis à la tête de l'expédition; quelques Achéens, habitans du Péloponèse, se joignirent encore aux Sybarites, et tous ensemble ayant abordé à peu de distance de l'endroit où était l'ancienne ville, ils choisirent pour la reconstruire une plaine fertile et située près d'une fontaine qu'on nom-

c'étaient les parfumeurs, les cuisiniers, tous ceux dont les talens et l'industrie pouvaient flatter le goût et la sensualité.

Les pêcheurs qui fournissaient les espèces de poissons les plus rares, étaient exempts de toute imposition publique, ainsi que ceux qui mettaient en œuvre la sorte de coquillage qu'on employait alors pour la teinture du pourpre. Enfin, les historiens citent, parmi les hommes célèbres qui s'étaient fait un nom à Sybaris, un certain Alcysthènes, inventeur d'une tunique de plumes réunies avec tant d'art, qu'elles représentaient diverses figures des dieux, d'oiseaux, d'animaux du pays. Des perles, bien moins rares et moins précieuses que l'ouvrage même, l'embellissaient encore. Cette tunique fut vendue 120 talens; ce qui devait être un prix excessif, suivant la valeur qu'on s'accorde à donner au talent des anciens.

Une des dépenses, et un des goûts les plus chers des Sybarites, c'était, à ce que nous assurent plusieurs historiens, de se procurer, à grands frais, des singes et des nains; les plus étranges et les plus difformes étaient les plus recherchés.

mait *Thuria*. Ce fut sans doute le nom de cette fontaine qui fut cause que la nouvelle Sybaris prit celui de Thurium, qu'elle porta depuis cette époque, ainsi que nous le voyons sur un grand nombre de médailles de cet ancien peuple. Il paraît que la nouvelle ville fut bientôt élevée, et qu'elle devint même en peu de temps riche et opulente.

Une colonie formée d'habitans dont les mœurs, le langage et les opinions étaient si différens, ne devait pas jouir long-temps d'une grande tranquillité. Les Sybarites, comme anciens possesseurs du pays, voulurent en être les législateurs, et s'arroger le droit de faire exécuter les lois. Ils s'emparèrent encore des terres les plus fertiles et les plus voisines de la ville. Une ambition aussi injuste leur devint funeste, et les rendit si odieux aux autres citoyens, qu'ils les massacrèrent tous dans une sédition.

Depuis ce temps, Denys, tyran de Syracuse, forma le dessein de s'emparer de Thurium; mais la flotte qu'il avait armée ayant été battue par une violente tempête, il fut obligé de renoncer à son projet. La crainte de ce nouvel ennemi engagea les Thuriens à chercher un appui dans une alliance qu'ils firent avec les Romains. Ceux-ci leur envoyèrent le consul Fabricius pour les défendre, non seulement contre Denys, mais même contre les Brutiens leurs voisins, ainsi que contre

les Lucaniens, qui leur faisaient la guerre. Ce fut alors que cette ville changea de nom pour la troisième fois; elle prit celui de Copia, que lui donnèrent les Romains, et qui semble faire allusion à l'extrême abondance de son territoire.

Les plus anciennes médailles de Sybaris sont fort rares; elles représentent toutes un bœuf avec la tête recourbée sur le côté [1]; la plupart sont de l'espèce qu'on distingue sous le nom d'*incuses*, c'est-à-dire qu'elles sont frappées en creux, et sur le revers, elles portent en saillie la même figure du bœuf. Pour toute légende on n'y voit que les deux lettres initiales ΥΜ écrites de droite à gauche, suivant le plus ancien usage des Grecs, et le sigma renversé, c'est-à-dire Μ au lieu de Σ. On n'en connaît qu'en argent, fort peu en bronze, et point en or.

Les médailles de Thurium, quoique fort rares, sont en plus grand nombre, soit en argent, soit en bronze [1]; car, en or, elles sont aussi de la plus grande rareté. Toutes sont frappées d'une tête de Minerve casquée, et au revers, un taureau dans l'action de combattre; quelques unes ont pour type un trépied, une lyre ou un trophée d'armes.

Les médailles de Sybaris sous le nom de ΚΟΠΙΑ

[1] Voir la planche de médailles, n° 9.

portent toutes une tête de Mars ou d'Hercule, coiffée de la tête du lion, et au revers, une corne d'abondance; on n'en connaît qu'en petit bronze.[1]

De l'ancien Brutium, aujourd'hui la Calabre citérieure et ultérieure.

Il ne nous reste à parler que du pays des Brutiens, cette péninsule qui forme l'extrémité de l'Italie méridionale. Elle est entourée, d'un côté, par le golfe de Tarente, et de l'autre, par la mer Tyrrhénienne. C'est la partie du royaume de Naples connue aujourd'hui sous le nom de *Calabre, citérieure* et *ultérieure*. Ses villes principales étaient autrefois Pandosia, Petilia, Croton, Syllacium, Themesa, Terina, Hypponium ou Valentia, Locri et Rhegium.

Il paraît que les Brutiens furent les peuples de la Grande-Grèce les plus adonnés à la guerre et les plus courageux; ils étaient l'effroi de leurs voisins, et devinrent très puissans par les conquêtes qu'ils firent sur les meilleures contrées de cette partie de l'Italie. Après s'être séparés des Lucaniens, dont ils descendaient, ils s'en déclarèrent bientôt les ennemis, et remportèrent sur eux tous les avantages que la valeur et l'exercice continuel des armes devaient leur procurer. Ils ravagèrent leurs champs, pillèrent leurs troupeaux, brûlèrent leurs habitations, et ne leur donnèrent la paix qu'à des conditions onéreuses.

[1] Voir la planche de médailles, n° 29.

Justin nous a conservé quelques détails sur l'éducation qu'ils donnaient à leurs enfans. Au sein des forêts, parmi les pâtres, ils les endurcissaient dès leur bas-âge à la fatigue, sans vêtemens, sans feu, exposés à toutes les intempéries de l'air, aux attaques imprévues des bêtes féroces, enfin à cette lutte perpétuelle de la nature contre l'homme sauvage.

Ces jeunes élèves de la nécessité, exerçant ainsi toutes leurs forces, contractaient de bonne heure cette vigueur et cette âpre rudesse qui fit seule les guerriers dans les temps où le succès et tout l'art de la guerre ne dépendait que de l'agilité et de la force du corps. Habitans sauvages des forêts dans lesquelles ils passaient leur vie entière, ces barbares n'avaient d'autre nourriture que le gibier qu'ils tuaient à la chasse, d'autre boisson que l'eau des fontaines, ou le lait de leurs troupeaux, et même, disent quelques auteurs, le sang des bêtes féroces. Redoutables aux nations voisines par leurs excursions continuelles, ils les forcèrent à chercher des secours et des vengeurs dans la Sicile. Telle est la peinture que nous trouvons dans tous les anciens auteurs de la vie et du caractère des premiers habitans du Brutium.

Denys, tyran de Syracuse, fatigué des plaintes que lui portaient les alliés des terres italiques contre les Brutiens, leva une armée pour exterminer ces ennemis de la paix publique; mais trop

faible pour attaquer une nation si redoutable, son entreprise échoua, et depuis cette époque, la puissance des Brutiens s'accrut de plus en plus. Nous voyons dans l'histoire, qu'ils taillèrent en pièces l'armée d'Alexandre, roi des Molosses, lorsqu'il allait au secours des Tarentins.

Pandosia et Consenza ou Brettia.

Les géographes et les historiens sont partagés sur la situation exacte de Pandosia; quelques uns, et Pline, entre autres, disent qu'elle faisait partie de la Lucanie; d'autres la placent dans le Brutium, à peu de distance de Consenza, qu'on a aussi nommée *Brettia*. De toutes ces villes, autrefois célèbres, à peine reste-t-il aujourd'hui des noms et quelques ruines éparses. Elles étaient sûrement situées à peu de distance de la mer Tyrrhénienne, dans la partie du Brutium dont Consenza était autrefois la capitale; on ne peut guère en douter d'après ce passage de Strabon, qui, dans la description qu'il fait de ce pays, dit précisément : *Inde sequitur Consentia, Brutiorum caput; paulum supra sita est Pandosia, castellum validum, juxta quod Alexander Molossus periit.* [1]

Il nous reste très peu de médailles de cette ancienne ville de Pandosia. L'ouvrage intitulé *Brutia Numismatica* ne nous en présente que trois, qui sont en argent. Sur l'une, c'est une tête aux cheveux rayonnans, et pour revers, un trépied avec l'inscription ΠΑΝΔΩΣΙΕΩΝ. Sur une autre médaille, on voit le même bœuf qu'aux plus anciennes de Sybaris et dans la même attitude, avec un autre trépied pour revers. Une autre petite médaille de Pandosie porte pour empreinte de chaque côté une tête, l'une d'un guerrier ou du dieu Mars, et l'autre de femme, avec la couronne murale ou civique, et la même inscription ΠΑΝΔΩΣΙΕΩΝ. [2]

Médailles antiques, n° 295.

Quant aux médailles de Consenza, on n'en connaît point qui soient désignées autrement que par le monogramme >E qui se trouve joint à l'inscription ΒΡΕΤΤΙΩΝ, ce qui semblerait prouver encore plus positivement que cette ville était regardée comme la métropole du pays des Brutiens. Au reste, toutes les médailles connues de cet ancien peuple, et qui sont en très grand nombre, attestent que c'est avec raison que les historiens l'ont peint comme très belliqueux et passant sa vie dans les combats, puisque presque

[1] Tite Live dit qu'Alexandre, roi des Molosses, fut consulter l'oracle de Dodone sur le lieu de sa mort, et qu'il en eut pour toute réponse, de prendre garde à ne point aller à Pandosia, proche le fleuve Achéron. Comme il y avait une autre ville de ce nom plus connue en Épire, auprès de laquelle coulait un fleuve Achéron, Alexandre ne pensa point à Pandosia située en Italie, où, ayant été appelé au secours des Tarentins contre les Lucaniens et les Brutiens, il trouva la mort en voulant l'éviter. (TITE LIVE, L. VIII.)

[2] Voir la planche de médailles, n° 295.

toutes représentent ou un guerrier armé d'une lance et prêt à combattre, ou une Victoire couronnant un trophée d'armes, ou encore Jupiter lançant la foudre; et sur les revers, c'est tantôt une tête de Mars ou d'Hercule, tantôt une Pallas armée de la lance, du bouclier, et dans l'action de courir au combat.

Une grande partie des médailles des Brutiens porte encore pour empreinte la figure d'un crabe, espèce d'écrevisse de mer, et de l'autre côté une tête de Mars, coiffée quelquefois par le même animal au lieu de casque. Ce qui paraît être une sorte d'emblème, pour désigner, par le nombre des bras et des pinces dont le crabe est armé, la force et la volonté toujours active de conquérir. Peut-être a-t-on voulu aussi indiquer par cet emblème la patience et le courage de ce peuple pour soutenir les travaux et les fatigues de la guerre.

Themesa.

En suivant la côte et descendant le long de la mer Tyrrhénienne, on rencontre encore les ruines de plusieurs anciennes villes. Une des plus considérables, selon Strabon, fut Themesa ou Thempsa, dont le nom moderne est Amantea, située sur le bord de la mer. Cette ville, citée par Homère et Ovide pour l'abondance de ses mines de cuivre et de fer, fut bâtie et habitée par les Ausoniens; mais les Brutiens s'en emparèrent dans la suite, et la possédèrent jusqu'à l'arrivée des Romains. Les richesses de cette ville attirèrent

l'attention et l'avarice du préteur Verrès, que Cicéron a rendu fameux par ses harangues.

Les médailles de Themesa sont extrêmement rares; on n'en connaît que trois rapportées dans la *Brutia Numismatica*. Sur la première, c'est une tête d'homme, les cheveux courts et ceints d'un bandeau; au revers, est une tête de lion, la gueule ouverte et menaçante, avec l'inscription ΤΕΜΕΣΕΩΝ. Sur la seconde, une femme assise sur un trophée d'armes et entourée de plusieurs branches de laurier, semble désigner la figure d'une victoire. Elle porte la même inscription de Themèse; le revers de cette médaille représente un temple, qui sans doute a pu avoir rapport à quelque édifice existant anciennement dans cette ville; la légende est ΒΡΕΤΙΩΝ [1]. Enfin, sur la troisième, c'est le même temple, avec la même inscription, et au revers, la figure d'un gladiateur.

Terina.

A très peu de distance de Themesa, et sur la même côte, on aperçoit les ruines fort étendues d'une autre ville qui se nommait Terina. Elle était placée sur une hauteur, et entourée de forteresses qui furent rasées par Annibal. Les historiens ne nous donnent aucun détail sur cette ancienne ville, et cependant il paraît, par ses médailles, qui sont en assez grand nombre et

[1] Voir la planche de médailles, n° 293.

presque toutes en argent, que les arts y étaient très cultivés. On y voit pour type une tête de divinité qui ne paraît distinguée par aucun attribut. Sur quelques unes, elle est entourée de deux branches d'olivier, qui suivent et font le tour de la médaille; et au revers, une victoire ailée, tenant une couronne à la main ou un caducée, et quelquefois un oiseau : l'inscription est TEPINAIΩN.[1]

Hypponium.

Cette ville fut encore une des plus célèbres de la Grande-Grèce; on croit qu'elle fut d'abord fondée par les Locriens, ensuite possédée par les Brutiens, et passa de là sous la domination des Romains. A cette époque, Hypponium changea de nom, et s'appela *Valentia*. Elle était située sur une hauteur, et dans le même lieu où est aujourd'hui la petite ville de Monte Leone. La beauté de ses prairies, toujours émaillées de fleurs, fit dire à la fable que Proserpine, qui avait à Hyppone un temple célèbre, y venait cueillir des bouquets : et de là vint, à ce qu'on a prétendu, l'usage anciennement établi parmi les femmes de cette ville, d'aller cueillir elles-mêmes les fleurs dont elles composaient des guirlandes pour se parer les jours de fête. Les plaines d'Hyppone étaient souvent, au lever du soleil, couvertes de jeunes beautés qui y cherchaient une parure

[1] Voir la planche de médailles, n° 295.

simple et fraîche comme elles-mêmes. C'est là que Gelon fit planter et décorer cet agréable verger auquel il donna le nom de *Corne d'Amalthée*.[1]

Un grand nombre de médailles de l'ancienne Hyppone portent pour empreinte une tête de Pallas, ou Minerve casquée, et au revers, la figure de la victoire, tenant une couronne. Ou une tête de Jupiter, et de l'autre côté, un vase entre différens attributs; souvent c'est une corne d'abondance, quelquefois groupée et liée avec la foudre de Jupiter. Mais cette dernière empreinte se voit seulement à l'époque où la ville d'Hypponium prit le nom de Valentia qui est écrit sur ses médailles[2]; temps où, comme nous venons de le dire, elle fut au pouvoir des Romains. Cicéron séjourna dans cette ville, lorsque, pour éviter le ressentiment de Sylla contre lequel il avait déclamé avec véhémence, il prit le parti

[1] Il paraît que ce nom de *Corne d'Amalthée* fut donné par les anciens à plusieurs contrées d'une extrême fécondité. On connaît l'origine que la fable avait donnée à cette dénomination de la corne d'Amalthée. La chèvre Amalthée ayant nourri Jupiter, l'antiquité la mit, par reconnaissance, au rang des constellations, et ses cornes furent changées en cornes d'abondance, comme ayant le don et la vertu de créer tous les fruits et des richesses de toute espèce. Nous voyons encore dans quelques anciens auteurs, et Diodore surtout, que plusieurs lieux célèbres par leur fertilité, comme pouvait être Hypponium, furent ainsi nommés dans l'antiquité.

[2] Voir la planche de médailles, n° 295.

de voyager. On peut remarquer à cette occasion que l'orateur, en nous racontant son voyage, fait l'éloge de l'hospitalité et de l'accueil qu'il reçut des habitans de la Grande-Grèce par toutes les villes où il passa.

Petilia.

En revenant sur les côtes de la mer Adriatique, nous trouverons Petilia, une des premières villes du Brutium, située entre Sybaris et Crotone. Les antiquaires et les géographes modernes sont peu d'accord sur la situation de cette ancienne Petilia. La diversité de leurs opinions n'est venue que de ce qu'il y a eu deux villes de ce nom dans la Grande-Grèce : nous ne pouvons douter, d'après Strabon et Diodore, qu'il n'y en ait eu une dans la Lucanie [1]; mais elle fut moins célèbre apparemment que celle qui était située dans le Brutium, au lieu même où est la petite ville de Strongoli, construite en grande partie de ses ruines et de ses débris.

On voit dans Tite Live que Pétilie se rendit fameuse par le siége qu'en fit Annibal. Ses habitans se défendirent avec valeur pendant plusieurs mois, et ne se rendirent aux Carthaginois que faute d'avoir été secourus par les Romains, et après avoir supporté toutes les horreurs de la famine. L'histoire dit que ces infortunés habitans, réduits à vivre de cuirs d'animaux, d'herbes, de racines ou

[1] *Petilia quidem metropolis Lucanorum putatur, satis ad hoc tempus incolarum habens.* (Strab., l. VI.)

d'écorces d'arbres, défendirent leur ville tant qu'ils eurent assez de force pour monter sur les murailles et y soutenir le poids de leurs armes.

Médailles antiques, nº 296. [1]

Sur le plus grand nombre des médailles de Pétilie, on voit un Jupiter lançant la foudre, ou une tête d'Apollon couronnée de laurier; au revers, un trépied, ou la figure de la Victoire tenant une couronne, et pour inscription ΠΕΤΕΛΗΝΩΝ. Sur quelques autres, est une tête de Jupiter avec la foudre et la même inscription, et de l'autre côté, une tête d'Hercule avec sa massue.

Crotone.

Les historiens sont si partagés sur l'origine de Crotone, leurs opinions sont si peu fondées, qu'on ne sait à laquelle s'arrêter. Les uns croient qu'Hercule en fut le fondateur; d'autres, un certain Croton de Samothrace, l'une des îles de l'Archipel; d'autres, enfin, veulent que ce soit le vaillant Diomède. Si on s'en rapportait à ce que nous représente le plus grand nombre de ses médailles, on pourrait être tenté de croire au moins qu'Hercule y a eu grande part, puisque, sur presque toutes, on voit la tête de ce héros, ou sa peau de lion, ou simplement une massue; mais à cet égard toutes ces médailles ne prouveraient rien, si ce n'est que ce demi-dieu avait eu des temples à Crotone, et que cet ancien peuple ne faisait

[1] Cette planche de médailles est réunie au nº 290, et le nº 295 est sur la même feuille que le nº 297.

presque point frapper de monnaie qu'il n'y eût quelque attribut d'Hercule, pour faire allusion, sans doute, à la force de ses guerriers.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter, d'après tous les anciens historiens, que Crotone n'ait été une des plus puissantes villes de la Grande-Grèce; elle était d'une si vaste étendue, selon le témoignage de Pline, qu'à l'époque de l'arrivée de Pyrrhus en Italie, ses murs formaient un circuit de quatre-vingt-dix-neuf stades [1]. Ce qu'il y a encore de constant, c'est que cette ville était devenue si célèbre dans toute la Grèce par la force et l'adresse de ses athlètes, qu'elle donna

[1] Le stade des Grecs était, suivant Pline, de six cent vingt-cinq pieds de longueur, ou cent quatre toises. Tite Live dit que Crotone avait douze milles de circonférence, ce qui ferait environ quatre de nos lieues. Cette étendue n'aurait rien d'incroyable, si, comme le disent Valère-Maxime et Diodore, cette ville pouvait armer plus de cent mille combattans. Il est dit encore, dans ces mêmes historiens, que, dans le nombre de ses magistrats, on comptait mille sénateurs. Cicéron regardait Crotone comme la plus belle ville de l'Italie; et l'ancien commentateur de Théocrite, après avoir peint, d'après ce poète, la richesse et la fertilité de son sol, fait surtout mention de la force prodigieuse et des exploits inconcevables de plusieurs de ses athlètes :

Laudo Crotonem pulchram [illegible]
Et orientale [illegible], ubi quidam [illegible]
Ægon [illegible] solus comedit [illegible].
Illic et taurum de monte [illegible]
Caput [illegible] et dedit [illegible]

lieu à cet adage si connu dans l'antiquité, que *le dernier des Crotoniates était le premier d'entre tous les Grecs*. On vit effectivement très souvent ses habitans remporter les prix des jeux olympiques, et une année les sept vainqueurs furent sept Crotoniates.

Tous les anciens auteurs conviennent que la température de Crotone était parfaitement salubre, et Pline, entre autres, nous assure qu'elle n'avait jamais éprouvé aucune maladie contagieuse; de sorte qu'on pourrait croire que cette extrême salubrité de l'air a pu contribuer autant à la vigueur de ses athlètes que le soin qu'ils prenaient d'endurcir leur corps par les exercices les plus pénibles.

Nous pouvons nous rappeler avec quelle barbarie ces redoutables Crotoniates triomphèrent des Sybarites, et tirèrent la plus terrible vengeance de l'outrage fait à leurs ambassadeurs; mais il semble que ce triomphe même, qu'ils ne devaient qu'à leur courage, à la sévérité et à l'austérité de leurs mœurs, soit devenu l'époque de leur chute et de la ruine de leur république. Bientôt ce même luxe qui avait perdu Sybaris s'introduisit à Crotone; ses chefs ne paraissaient plus que sous la pourpre et une couronne d'or sur la tête.

Dès ce moment, tous les exercices du corps furent négligés; l'amour de la gloire, le souve-

nir de leurs triomphes passés, cessèrent de les animer : énervés par le luxe et la mollesse, ces terribles Crotoniates ne furent plus que des hommes ordinaires, et une guerre qu'ils eurent à soutenir contre les Locriens fut le terme de leur puissance et l'époque de leur destruction. Ces Locriens, quoique très inférieurs en nombre, combattirent en désespérés, et quoiqu'ils ne fussent que quinze mille, ils défirent le Crotoniates au nombre de plus de cent mille combattans. Le passage de Justin est formel sur ce fait, et jamais Crotone, depuis cet échec, ne put se relever ni réparer ses forces. [1]

Nous avons déjà vu, en parlant de Pythagore, que Crotone, dans sa splendeur, avait été une des anciennes villes grecques où ce grand homme avait établi son école la plus renommée, et que ce qui avait particulièrement caractérisé ces gymnases célèbres, était surtout d'avoir réuni les exercices du corps à l'étude de toutes les sciences. On ne peut même douter que ce ne soit aux principes de ce philosophe et à l'attention qu'il avait portée à perfectionner et à étendre la force phy-

[1] *Itaque cum in aciem processissent, et Crotoniensium, centum vigenti millia armatorum constitissent, Locrenses paucitatem suam conspicientes, non solum quindecim millia militum habebant, omissa spe victoriæ, in destinatam mortem conspirant.... dum mori honeste quærunt, feliciter vicerunt.* (Just. Lib. XX.)

sique de l'homme, que Crotone a dû la gloire de s'être fait un nom dans l'antiquité, par l'agilité, la vigueur et la force de ses habitans.

L'athlète Milon en est une preuve trop constatée pour n'en pas faire mention ici. Tous les historiens s'accordent à le citer comme un des hommes les plus étonnans qui aient existé, par sa force extraordinaire. Il remporta six fois le prix aux jeux olympiques, et on a peine à croire plusieurs faits et plusieurs exemples d'une force qu'on peut dire avoir été véritablement plus qu'humaine. On lit dans Strabon, qu'étant dans un temple où Pythagore donnait ses leçons, et qui était prêt à s'écrouler, Milon soutint seul une colonne principale d'où dépendait la chute entière de l'édifice, donnant, par ce moyen, à tous les élèves de Pythagore le temps de s'échapper. Un jour il porta un bœuf sur ses épaules à un sacrifice, et l'assomma d'un coup de poing. On y lit encore que Milon ayant fait lier un câble autour de sa tête, le rompit par l'effort qu'il fit en gonflant les veines de son front.

La confiance que Milon avait dans ses forces fut la cause de sa perte. Les mêmes historiens nous rapportent que, s'étant égaré dans une forêt, il y rencontra un tronc d'arbre qu'on avait voulu fendre avec des coins de fer, et qu'on avait abandonné : voulant essayer de le séparer avec ses seules forces et sans aucun secours, ses efforts

firent tomber les coins qui tenaient l'arbre entr'ouvert, ses mains restèrent alors prises comme dans un piége; et des animaux féroces étant venus l'attaquer, Milon ne put se débarrasser de l'arbre, et fut dévoré.

Les médailles de Crotone étant absolument le seul monument qui nous reste de cette ville si célèbre dans l'antiquité, il ne sera peut-être point hors de propos de s'en occuper encore un instant [1]. Le plus grand nombre semble rappeler, comme nous l'avons dit, le culte que les Crotoniates se plaisaient à rendre à Hercule. Il y est représenté dans diverses attitudes, entouré de ses armes, et le plus souvent on y voit ce héros jouissant d'un repos bien mérité après tous ses travaux; les dépouilles du lion de la forêt de Némée lui servent de siége, et devant lui on voit un trépied; Hercule tient à la main un vase, et paraît être dans l'action d'offrir un sacrifice aux dieux.

Sur d'autres médailles, et toujours avec la même inscription grecque ΚΡΟΤΩΝΙΑΤΑΝ, on le voit tenant dans ses mains deux serpens, pour rappeler ce que la fable nous dit qu'Hercule étant encore au berceau, étouffa deux serpens qui avaient été envoyés contre lui par la jalouse Junon. Mais une des médailles de Crotone qui nous a paru

[1] Voir la planche de médailles, n° 296.

mériter le plus d'attention, est celle où l'on voit, d'un côté, la tête d'Apollon, et de l'autre, la ville même de Crotone entourée de murs élevés dans la forme d'un hexagone régulier; à chaque face est une porte, et dans l'intérieur de la ville, au milieu de beaucoup d'édifices, on peut en distinguer un principal qui a la forme d'un amphithéâtre. [1]

Quelques unes de ces médailles, qui nous paraissent être les plus anciennes, à en juger par la nature et la simplicité du travail, sont de l'espèce qu'on appelle *incuses*, comme celles de Sybaris. Elles ont pour unique empreinte un trépied qu'on voit en creux d'un côté et en relief de l'autre.

A douze milles de Crotone, et après avoir doublé le cap qu'on trouve indiqué sur la carte, capo delle Colonne, à cause des ruines d'un temple fameux dans l'antiquité (celui de Junon Lacinie), autrefois élevé à l'extrémité de ce cap, sur le bord de la mer, on rencontre les restes de l'ancienne Scylacium, qui donna même son nom au golfe que la mer forme en cet endroit. Cette ville avait été bâtie par les Œnotriens plus de mille Scylacium

[1] La singularité de cette médaille nous a engagé à la citer et à la faire graver sur la planche n° 296; mais nous n'en garantissons point l'authenticité, quoiqu'elle se trouve rapportée par plusieurs auteurs, tels que Goltzius, Mayer, etc., et dans le *Brutium Numismaticum* du père Magnan.

ans avant J.-C.; elle fut ensuite habitée par une colonie d'Athéniens. Velleius Paterculus nous dit qu'elle devint une colonie romaine; mais l'histoire de ces faits éloignés, ainsi que de sa destruction, nous est également inconnue. On sait seulement que Scylacium donna naissance au célèbre Cassiodore, qui vivait du temps du Bas-Empire, et fut un des plus grands ministres de son siècle, sous Théodoric, roi des Goths, vers l'an 470.

Cette ancienne ville a été remplacée par une ville moderne, à laquelle on a donné le nom de *Squillace;* elle est bâtie sur le haut d'une montagne, à trois milles de la mer; sa situation, presque inabordable, et quelques fortifications dont elle est entourée, lui ont servi souvent de défense contre les Sarrasins et les attaques imprévues que les Barbaresques ont souvent faites sur toutes ces côtes isolées de la Calabre.

On ne connaît qu'une seule médaille de Scylacium; sur un côté, on voit une tête casquée avec des ailes, qui sans doute est celle de Mercure; sur le revers, est un vaisseau, avec l'inscription grecque ΣΚΙΛΛΑΤΙΩΝ [1]. Mercure ayant toujours été regardé comme le dieu qui présidait au commerce et à l'industrie, il est assez vraisemblable que l'emblème du vaisseau, qui y est joint, a

[1] Voir la planche de médailles, nº 2.6

rapport au commerce maritime que devaient faire les habitans de Scylacium.

En suivant la côte du pays des Brutiens, et descendant toujours vers l'extrémité de l'Italie, après avoir doublé le promontoire de Cocynthum, aujourd'hui capo di Stilo, on arrive à un nouveau golfe, au fond duquel était l'ancienne ville de Locres. L'histoire nous apprend que cette ville fut occupée par une des colonies les plus puissantes de la Grande-Grèce, et qu'elle donna le nom de Locride à tout le territoire qui l'environnait. On croit généralement qu'elle dut son origine à des Grecs, connus sous le nom d'*Épyzéphiriens*, à cause du cap Zephirium, aujourd'hui le cap Bruzzano, qui en était très voisin. Locres

Il paraît que cette colonie de Locriens, ainsi que toutes celles dont nous venons de faire mention, dut ses beaux jours et son moment de splendeur à l'excellence de ses lois, citées avec éloge par toute l'antiquité. Le philosophe Zaleucus, originaire de cette ville, fut un des hommes qui contribuèrent le plus à la gloire de sa patrie, par la sagesse de sa législation. Aussi grand politique que législateur habile, il ne voyait pour établir une colonie naissante et pour en assurer la stabilité, que le respect le plus sacré pour les lois et l'obligation de les exécuter sans nulle acception de personnes. [1]

[1] Dans une ville où la faveur et la brigue l'emportent, disait

Le fait suivant, rapporté par plusieurs historiens, peut faire juger jusqu'où Zaleucus croyait devoir porter cette fermeté inébranlable; et cet exemple qu'il voulut donner à ses concitoyens d'une fermeté qu'on a peine à croire, peut en même temps laisser une idée de l'énergie et de la force de caractère de ces anciens peuples. Une de ces lois condamnait tout citoyen convaincu d'adultère à perdre les yeux : cette punition, la plus cruelle après la mort, n'avait paru au législateur qu'à peine suffisante contre un crime qui attaque et détruit l'ordre de la société dans ses fondemens.

Le propre fils de Zaleucus fut accusé et convaincu, il devait être condamné, mais sa jeunesse, sa beauté, le respect et la reconnaissance dus au père, attendrirent le peuple au point qu'il fut le premier à demander la grâce du coupable. Zaleucus, inébranlable, et aussi sévère que Charondas l'avait été pour lui-même dans une autre occasion, n'imagina d'autre moyen pour accorder la tendresse paternelle avec ce que l'intérêt de la loi et du bien public exigeait de lui, que de faire crever un œil à son fils et de s'en

ce philosophe, là où les richesses donnent la même considération que la vertu, les lois faibles et méprisées ne sont plus que le frêle tissu de l'araignée où les moucherons se prennent, mais qui ne peut arrêter la guêpe ni le frêlon.

crever un à lui-même; ainsi la loi, quoique éludée, eut son entier effet.[1]

Parmi les lois que Zaleucus donna à ses concitoyens pour réprimer le luxe, ce mal si essentiel à bannir de toute société naissante, on cite celle par laquelle il n'était permis qu'aux courtisanes seules et aux femmes qui vivaient du fruit de leur prostitution, de porter des pierreries et des habits riches et précieux. Zaleucus fit, par ce moyen, ce que n'ont pu faire, dans tous les temps, aucune des lois somptuaires. Par une autre loi aussi sage, il était défendu à tout citoyen d'aliéner son patrimoine, à moins qu'il n'en démontrât la nécessité indispensable.

Une législation et des mœurs si austères, semblaient devoir assurer une longue durée à la colonie des Locriens; mais comme tout a des bornes prescrites par la nature, et qu'une juste et sage modération est plus nécessaire qu'on ne pense dans toutes les institutions des hommes, on pourrait dire que ce furent ces lois elles-

[1] Charondas, célèbre législateur des Thuriens, défendit, sous peine de mort, de paraître avec des armes dans les assemblées publiques. Revenant un jour de la campagne, il apprit en rentrant dans la ville qu'il y avait une émeute dans la place publique; il y courut sur-le-champ à la hâte, et sans penser qu'il avait encore son épée. On ne le lui eut pas plus tôt fait apercevoir, qu'il la tira sur-le-champ, et se tua lui-même (Diod., Liv. XII.)

mêmes qui, par leur extrême et excessive sévérité, causèrent la chute de cette république; la mort de Zaleucus fut le terme de la durée de cette colonie, ou au moins de son état florissant et de sa tranquillité. Semblables à des cordes trop tendues et dont le sort est de se rompre, ces lois trop sévères cessèrent tout à coup d'être exécutées, et furent remplacées par le luxe et par la licence.

Nous voyons encore dans l'histoire que ce qui contribua beaucoup à la perte et à l'asservissement de cette république, fut l'alliance qu'elle contracta avec Denys de Syracuse, à qui un de ses principaux citoyens donna sa fille Doride en mariage. Ce tyran, pour qui rien n'était sacré, commença à amollir et à corrompre les mœurs des Locriens, et ensuite Denys le jeune, son fils, acheva de les détruire entièrement par son exemple. Ce prince efféminé et pervers ayant été chassé de Syracuse, était venu chercher un asile à Locres, et y commit, au rapport des historiens, toutes sortes de brigandages et d'excès.

Depuis cette époque, c'est-à-dire vers l'an 364 de Rome, la ville de Locres, dont le luxe et les richesses excitaient l'ambition et l'avidité de tous les généraux, qui, dans ces temps anciens, ravagèrent l'Italie, tomba successivement au pouvoir de Pyrrhus, des Carthaginois et des Romains.

Tite Live dit que ses vainqueurs ne respectèrent pas même l'or de ses temples, et que, particulièrement celui de Proserpine, qui était de la plus grande magnificence, fut la cause d'une partie de ses malheurs.

Nous n'avons point de détails précis sur l'époque même où cette colonie fut entièrement détruite; mais il est probable qu'elle subit le sort des autres villes de l'Italie dans le temps de l'invasion des Sarrasins vers le huitième siècle, et qu'elle fut alors absolument ravagée par ces barbares; il n'en existe plus aujourd'hui que des ruines éparses dans une vaste plaine située sur les rives de la mer Adriatique, au fond d'un petit golfe, et près d'une tour moderne appelée *Torre di Pagliapoli*. Il paraît que le reste de ses habitans, comme ceux de Scylacium, ont également cherché à se mettre à l'abri des incursions des Barbaresques, en choisissant un site très élevé et presque inabordable.

La petite ville de Gerace a succédé à Locres : du sommet de la montagne où elle est située, on domine sur les ruines de cette ancienne ville, ainsi que sur un pays très uni, et qui s'étend à une assez grande distance le long de la côte. On y reconnaît facilement le lieu qu'elle occupait; mais on ne peut juger quelle était sa forme : à l'exception de quelques tombeaux en pierres et de quelques murs en briques dont l'œil attentif

peut découvrir la construction, cette plaine ne présente d'ailleurs que des débris entassés, des massifs de maçonnerie sans ordre et sans dessin, mais dont les restes informes couvrent sans doute depuis des siècles des richesses très précieuses, en marbres, en statues, en médailles, etc.

Outre Zaleucus, qui, comme nous l'avons dit, était originaire de Locres, cette ville pouvait se glorifier d'avoir donné le jour à plusieurs autres hommes célèbres, tels que Philistion, Timarate, l'historien Timée, etc.

Médailles antiques, n° 297.

La figure de Jupiter gravée sur un grand nombre de médailles de Locres, ainsi que l'aigle et le foudre, ne peuvent nous laisser douter que cet ancien peuple ne se fût mis plus particulièrement sous la protection de ce dieu. L'aigle de Jupiter y est presque toujours représentée tenant un lièvre renversé entre ses serres; emblème qui peut paraître assez naturel pour indiquer la victoire célèbre remportée par les Locriens sur leurs voisins les Crotoniates.

Quant aux cornes d'abondance qui forment le revers de quelques unes de ces médailles, elles ne peuvent indiquer autre chose que la richesse de ce pays, suite des triomphes et des avantages remportés sur ses ennemis. Pour type de quelques autres, on voit une tête de Proserpine; ce qui la caractérise particulièrement, est un flambeau allumé derrière la tête. Nous venons

de voir que cette divinité avait un temple magnifique à Locres, et que son culte y était très révéré.

Reggio.

L'origine de Reggio n'est pas moins ancienne que celle de toutes les autres villes de la Grande-Grèce. Si on en croit Strabon, elle fut fondée et habitée en premier lieu par une colonie de Chalcédoniens : mais, malgré notre respect pour ce grave et antique historien, on pourrait peut-être ne pas s'en rapporter entièrement à lui. Le savant Mazzochi, que nous avons souvent cité, et qu'on peut consulter à ce sujet dans son excellent ouvrage sur Héraclée, ne fait aucun doute que Reggio n'existât long-temps même avant les établissemens que les Grecs vinrent faire en Italie; il pense que ce furent les habitans originaires du pays même, les anciens Osques, qui en ont été les fondateurs.

Il établit ce sentiment sur la forme et l'espèce des lettres dont sont composées les inscriptions des plus anciennes médailles de Reggio, dont le nom, écrit en caractères osques, prouve incontestablement que ces médailles sont antérieures au temps où les Grecs ont possédé cette ville. Le résultat des recherches de cet habile antiquaire et des détails dans lesquels il entre à ce sujet, nous paraît au reste beaucoup plus naturel que tout ce qu'on a voulu imaginer touchant l'étymologie du nom même de Reggio, où quelques

savans ont voulu trouver du rapport avec l'expression de la langue grecque qui signifie *rumpo*, prétendant que ce nom de Reggio devient une allusion frappante avec l'événement où la Sicile se serait séparée de l'Italie dans une de ces anciennes révolutions qui ont pu changer la surface du globe à des époques inconnues.

D'autres ont cru voir, et peut-être avec plus de vraisemblance, que ce nom de Reggio était venu de l'espèce même de son gouvernement, et d'après ce que nous voyons dans plusieurs historiens, que, dans son origine, Reggio fut gouvernée par des rois.

Ce dont nous ne pouvons douter, c'est que les habitans de cette ancienne ville ont eu pendant long-temps des guerres à soutenir contre leurs voisins, et surtout contre ceux de Syracuse, commandés par le fameux Denys. La cause de l'inimitié et de la haine implacable que ce tyran farouche avait contre cette ville est assez singulière. Les historiens racontent que Denys ayant fait demander aux principaux habitans de Reggio une fille en mariage, pour toute réponse à sa demande, on lui fit dire qu'on n'en avait point d'autre à lui offrir que la fille du bourreau. Le tyran irrité voulut se venger d'une réponse aussi insultante, et marcha contre eux à la tête d'une armée nombreuse. Il entreprit le siége de Reggio, qu'il tint bloquée pendant un si long espace de

temps, que ses malheureux habitans furent réduits à toutes les horreurs de la famine. Denys les ayant forcés enfin à se rendre, se livra à toutes les cruautés imaginables, fit mourir Pyton leur général, et renversa la plus grande partie de la ville.

Depuis cette époque, Reggio passa successivement entre les mains des Grecs et des Romains; elle resta sous la domination de ces derniers et leur fut long-temps soumise. Il est même dit dans l'histoire qu'elle fut entièrement reconstruite par Auguste, lorsqu'il eut chassé Pompée de la Sicile. Nous verrons, au reste, en passant dans cette ville avec nos voyageurs, que, quoiqu'on n'y trouve plus le moindre vestige ni de ses temples, ni de son antique grandeur, il est peu de villes dont le site soit plus agréable et le territoire plus riche et plus fertile.

Quant à ses anciennes médailles, seuls monumens que les temps aient respectés, et qui sont en très grand nombre, excepté deux ou trois, semblables à celles dont nous avons parlé, que cite Mazocchi, et sur lesquelles l'inscription est gravée en caractères osques ou latins, et de droite à gauche, toutes les autres portent le nom de *Reggio* en caractères grecs ΡΗΓΙΝΩΝ. Ce qui nous prouve que les Grecs ont été pendant plusieurs siècles tranquilles possesseurs de cette ville.

L'empreinte de la tête d'Apollon qu'on voit sur le plus grand nombre, est reconnaissable aux lauriers dont elle est couronnée, ainsi qu'au trépied et à la lyre qui en forment les attributs les plus ordinaires; elle doit faire penser que Reggio, ainsi que nous le verrons, était particulièrement consacrée à Apollon et qu'il y avait un temple célèbre; nous y trouvons souvent encore les têtes de Castor et Pollux, connus dans l'antiquité sous le nom de *Dioscures;* ainsi que celles de plusieurs autres divinités, comme Diane, Pallas, ou encore Janus et Esculape. [1]

Quant aux revers de ces médailles, ils sont très variés; c'est souvent la figure de Mercure avec le caducée ou la corne d'abondance, attributs du commerce et de la richesse de cette ancienne colonie, ou la déesse Hygie, qui était celle de la santé, et qu'on voit souvent gravée au revers des têtes d'Apollon; toutes ces médailles sont en bronze, on n'en connaît point en or, et fort peu en argent; le revers ordinaire de celles-ci, est une tête de lion, avec les crins hérissés et vue de face.

[1] Voir la planche de médailles, n° 297.

VOYAGE PITTORESQUE

DE

LA GRANDE-GRÈCE,

DEPUIS NAPLES JUSQU'A REGGIO.

CHAPITRE PREMIER.

ROUTE DE NAPLES A BARLETTA, EN PASSANT PAR BÉNÉVENT, LUCERA, SIPONTO, MANFREDONIA ET MONTE SANT-ANGELO.

Carte de l'Italie méridionale et de la Sicile ancienne, pays autrefois connu sous le nom de GRANDE-GRÈCE, n° 298.

Nos projets de voyage dans la Grande-Grèce et en Sicile étant bien arrêtés, notre marche bien disposée, et ayant fait, surtout, ample provision de crayons, de couleurs et de papiers de toute espèce, nous partîmes de Naples, munis de lettres de recommandation pour chaque ville du royaume.

La porte de la ville par laquelle on sort pour prendre la route de Bénévent est la Porta Capuana. Nous suivîmes l'avenue qui conduit au château de Poggio Reale, promenade agréable

et décorée de fontaines. C'est la seule de Naples qui soit plantée d'arbres, et cependant elle est la moins fréquentée, à cause, dit-on, du mauvais air qu'on y respire. Cet inconvénient est peut-être occasionné par les jardins en marais qu'on inonde perpétuellement, au moyen de moulinets qui tirent l'eau des puits et la distribuent par des canaux. L'avenue de Poggio Reale est terminée par les ruines d'un ancien château qui appartenait à la reine de Naples Jeanne II. Elle y proposait, à ce qu'on dit, des prix aux chevaliers qui se distinguaient à sa cour par leurs grâces et leur valeur.

Après avoir quitté la route qui va à Nola, prenant à gauche, on trouve le village de Casal Nuovo; on passe ensuite à Acerra, ancienne petite ville, qui, bien qu'elle refusât de recevoir autrefois Annibal vainqueur, n'a rien conservé d'imposant ni de remarquable. Depuis Acerra jusqu'à Arienzo, le pays est fort uni, et on côtoie une petite rivière, qui se trouve contenue dans un canal bordé de peupliers. Cette plaine fertile, meublée d'habitations champêtres et de constructions modernes, forme à tout moment des tableaux agréables et des paysages tranquilles et doux, dans le genre de Paul Potter. La nature du terrain est la même que la plaine de Caserte et de Capoue, c'est-à-dire un composé de cendres, de tuf et de matières volcaniques. On voit

encore mieux là que partout ailleurs, que la montagne de la Somma, réunie avec le Vésuve, et qui en fait partie, est de même nature que ce volcan, et absolument isolée, ainsi que lui.

Arienzo est une petite ville dont les faubourgs ceignent en demi-cercle le pied d'une montagne, à la cime de laquelle est situé un vieux château qui porte le même nom, et qui est plus qu'aux trois quarts détruit. Nous y arrivâmes après cinq heures de marche, en allant au pas des chevaux et sans nous presser. Avant d'entrer dans le village, nous remarquâmes une pierre milliaire antique, engagée dans le mur de clôture d'un couvent de moines. Nous la reconnûmes à sa forme, qui était la même que celle que nous avions trouvée à Arpaia, village dont nous avons parlé à l'article des *Fourches Caudines*. Celle-ci est de marbre cipolin [1]. Parmi quelques lettres presque absolument effacées, on peut encore distinguer trois D.D.D. qui indiquent que cette pierre était du Bas-Empire. Cette espèce de formule ou de dédicace, qui voulait dire trois fois Dominis, ayant été adoptée dans les derniers temps de l'Empire romain, comme, par exemple, à l'époque du règne des empereurs Gratien, Théodose et Honorius, qui étaient contemporains, et qui, s'étant

[1] Espèce de marbre verdâtre assez rare, ainsi appelé en Italie du vert de la ciboule, *cipoletta*, *cipolino*, auquel il ressemble.

divisé l'empire, régnèrent en même temps vers la fin du quatrième siècle.

Le soleil était encore fort haut à notre arrivée. Lorsque nous eûmes gravi la montagne, nous pûmes parfaitement nous rendre compte de la vallée de Caudium, et nous assurer de la vérité de la description que nous en avons faite. Nous fûmes assez étonnés de trouver de la pierre-ponce, quoique la terre fût franche et d'une nature semblable à celle de la pierre à chaux; ce qui ne peut laisser douter que cette pierre-ponce n'y ait anciennement été lancée par quelque volcan des environs, le fond de la vallée n'étant composé que de cendre, ainsi que celui de toute la plaine.

Nous partîmes d'Arienzo à six heures du matin, et traversâmes la vallée de Caudium. Après Arpaia, le pays s'ouvre; on trouve à gauche le château d'Airola, très agréablement situé sur un monticule, à l'entrée du vallon, par où passe le superbe aquéduc, qui porte les eaux à Caserte. Les montagnes à droite et à gauche continuent d'être très élevées et de former un vaste et riche bassin, terminé par le monte Sarchio, sur le sommet duquel on aperçoit une ancienne forteresse, avec un gros bourg au-dessous qui couronne la montagne, et présente un aspect assez pittoresque.

Après monte Sarchio, les montagnes s'abaissent, et n'offrent plus que des vallons stériles et sans intérêt; on y trouve plusieurs monticules,

qui sont encore absolument formés de cendres, de ponce et de tuf, tandis que les montagnes qui les environnent sont toutes calcaires. Après la traversée de quatre milles d'un pays qui n'offre plus rien de curieux, on arrive aux confins des terres du Pape, et on descend dans le riche vallon de Bénévent.

Bénévent est une très ancienne ville, autrefois la capitale du Samnium, la seule des Samnites que les Romains n'aient pas saccagée, et la seule de tout ce pays qui leur soit restée fidèle lors de l'expédition d'Annibal. Elle était anciennement connue sous le nom de *Maleventum*, ensuite elle fut appelée *Beneventum*. Les Goths, les Sarrasins et les naturels du pays, qui, bien que catholiques, étaient tout aussi barbares, la possédèrent les uns après les autres; et ce furent toutes ces révolutions successives qui, avec l'aide des tremblemens de terre, ont détruit les monumens et une grande partie de cette ville, cependant encore remplie de vestiges antiques. On composerait un volume de ce qu'il y a à Bénévent de fragmens, d'inscriptions, de colonnes et de bas-reliefs; on en rencontre à chaque pas.

Arc de Trajan à Bénévent, n° 299

Deux rivières, le Sebeto et le Calore, ceignent la ville et en rendent les approches délicieuses par les petites îles plantées d'arbres qu'ils ombragent d'une verdure toujours fraîche. On passe ces rivières sur deux ponts antiques. Nous arri-

vâmes à Bénévent à midi, et quoique fatigués par les cahos d'une route détestable, nous voulûmes aussitôt aller voir le fameux arc de triomphe de Trajan, monument des plus conservés, et le plus entier, peut-être, qu'il y ait encore en Italie, puisqu'il n'y manque que quelques morceaux de la corniche.

On a composé à Naples un volume in-quarto et gravé une grande description de cet édifice, qui n'est qu'une seule arcade ornée de quatre colonnes d'ordre composite romain, cannelées, et d'un grand nombre de bas-reliefs. L'ensemble et les détails de ce monument, tout construit en marbre, sont si ressemblans à ceux de l'arc de Titus à Rome, qu'on ne saurait douter que celui de Trajan, à Bénévent, n'en soit une imitation.

L'architecture ne nous en parut pas très remarquable, ni pour la noblesse, ni pour les proportions, malgré les éloges qu'on en fait dans la description italienne, dont l'auteur n'est pas éloigné de croire que cet arc fut l'ouvrage du fameux Apollodore de Damas, architecte célèbre qui vivait sous Trajan, et éleva plusieurs monumens sous le règne de cet empereur; il nous parut même, quant au style et au caractère des sculptures, qu'il était très inférieur à celui de Titus, à cet égard fort estimé. Les bas-reliefs sont, en général, un peu lourds, des figures courtes, les

têtes seulement tiennent du caractère et de la fierté sévère de l'antique.

Il paraît que les bas-reliefs de l'arc de Bénévent ont rapport aux différentes actions de l'empereur Trajan, sans qu'on puisse trop en déterminer les sujets; on voit seulement que celui qui règne dans la frise et tout le long de la corniche représente une marche, et a tout l'appareil de son triomphe à Rome. On sait que ce fut après les victoires que Trajan remporta sur les Germains et sur les Daces, peuples habitant les bords du Danube, aujourd'hui la Hongrie et la Transylvanie, que le sénat lui fit élever deux arcs de triomphe; celui-ci à Bénévent, et l'autre au port d'Ancône, que ce prince avait fort embelli.

Ce genre d'édifice était alors fort du goût des Romains; jamais il n'y en eut un aussi grand nombre à Rome que vers ce temps, et les auteurs assurent qu'il y en avait cinq cents d'existans sous Domitien, qui régnait peu d'années avant Trajan.

Au reste, tout ce que l'ordre corinthien comporte d'ornemens et de richesses est réuni dans ce monument; peut-être même en beaucoup trop grand nombre. On peut observer, à ce sujet, qu'il est assez extraordinaire que ces Romains, qui étaient si grands, si sublimes dans les proportions de leurs temples, de leurs théâtres, aient été aussi minutieux dans la composition de leurs

arcs de triomphe, tous surchargés d'ornemens et de détails mesquins. C'est presque toujours un petit ordre élevé sur un piédestal de la moitié de sa hauteur et écrasé par un attique énorme, toujours des corniches profilantes sur chaque colonne.[1]

Il est vraisemblable qu'il y avait au-dessus de cet attique et pour couronner l'édifice, ou une statue équestre du prince ou bien quelque quadrige, comme on assure qu'il y en avait un sur l'arc de Titus, et dont les chevaux, de bronze doré, furent transportés à Constantinople par l'empereur Constantin, reportés depuis en Italie par les Vénitiens et placés sur le piédestal de l'église de Saint-Marc à Venise.

Ruines de l'amphithéâtre de Bénévent, nº 300.

Nous allâmes voir ensuite les ruines d'un amphithéâtre qui n'est pas, à beaucoup près, aussi bien conservé. La vue que nous en donnons sur la même planche où est gravé l'arc de Trajan, représente tout ce qui en reste. Ces vestiges, et d'autres que nous avons trouvés épars, nous ont fait présumer que sa construction et sa décoration étaient les mêmes que celles de l'amphi-

[1] Il est à remarquer que, de tous les monumens antiques qui existent encore dans ce genre, c'est l'arc de Constantin, élevé à Rome dans un temps où les arts y avaient infiniment dégénéré, qui impose le plus, par sa noblesse et la richesse de ses détails; il est vrai qu'il fut composé, en grande partie, de tout ce qui décorait le Forum de Trajan.

théâtre de Capoue. Nous parcourûmes inutilement tout ce qui reste des souterrains de cet ancien monument; ils sont réduits à trop peu de chose pour que nous ayons pu juger de la forme que décrivait sa portion de cercle intérieure, et par conséquent en déterminer la grandeur.

Nous fîmes le tour de l'emplacement qu'il occupait; mais nous ne trouvâmes rien qui pût, à cet égard, fixer nos idées. La seule réflexion qu'il nous fit naître en examinant les restes avec attention, et qui résultait en même temps de la comparaison que nous avions déjà pu faire des différens amphithéâtres romains, c'est qu'il paraît vraisemblable que les anciens avaient adopté une forme, et un genre de décoration qui était propre à chaque espèce de leurs monumens publics, soit théâtres, soit amphithéâtres, soit même pour leurs temples, leurs thermes, leurs cirques, leurs arcs de triomphe, etc.

A commencer par le Colisée, à Rome, le plus vaste, le plus somptueux amphithéâtre connu, on sait qu'il est décoré à son pourtour extérieur par des ordres de colonnes engagées dans les pieds-droits des arcades qui règnent à chaque étage autour de l'édifice. Presque tous les anciens monumens de ce genre dont on voit encore les restes, comme celui de Capoue, ceux de Minturnes, de Pouzzol, et quelques autres, soit à Nîmes ou ailleurs, avaient absolument la même

décoration; on ne connaît que l'amphithéâtre de Vérone et celui de Pola en Istrie, qui, au lieu de colonnes, sont ornés de bossages qui règnent autour des murs extérieurs, et dont l'effet uniforme avait peut-être tout autant de caractère et de noblesse.

Il en était de même des temples des Romains, qui, ainsi que nous le verrons dans ceux des Grecs, avaient presque constamment une même forme, et paraissent, aux proportions près, qui ont beaucoup varié, et aux différens ordres qu'ils y ont employés, avoir tous été composés ou calqués les uns sur les autres. Ce qui existe de variété à cet égard ne peut être regardé que comme autant d'exceptions à une règle et à un usage adoptés chez l'un et l'autre peuple.

Nous sommes bien éloigné d'attribuer cette uniformité constante à une stérilité ou à un manque de goût et de génie chez les anciens. Il paraît qu'elle tenait plutôt à la simplicité des idées, qui, étant plus près de leur origine, devaient être moins riches, moins compliquées. Si l'art, en cherchant à se perfectionner, s'est quelquefois enrichi, s'est étendu, nous devons convenir qu'il s'est encore plus souvent égaré.

Les restes de ce monument informe et aux trois quarts détruit, ne méritant pas de nous arrêter davantage, nous nous remîmes en route et aperçûmes de loin, et hors des murs, une grande

construction en galerie voûtée, ouverte par des portiques; les gens du pays nous apprirent que c'étaient les débris d'une ancienne église dédiée à cent quarante martyrs, dont ils voulaient même nous faire l'histoire. Il serait, au reste, assez difficile de dire ce que cette construction pouvait être, sinon le revêtissement de la terrasse de quelque jardin; elle en sert encore aujourd'hui.

Près de là est le pont appelé *San Cosmo*, ou Pont des Lépreux, sur le Sebeto. Il y a encore une des arches de ce pont qui est antique, et toute bâtie de blocs de pierres colossales et posées à sec. Sous cette arche, on voit un moulin entièrement construit de fragmens et d'inscriptions antiques. Il y en avait une dans l'écurie du moulin, masquée aux deux tiers par la mangeoire des chevaux. Cette inscription, de huit pieds de longueur sur deux pieds et demi de hauteur, était écrite en très gros caractères et surmontée d'une corniche très forte, ce qui nous fit penser qu'elle pourrait bien avoir appartenu à l'amphithéâtre. Le nombre des inscriptions antiques qu'on rencontre à tout moment dans cette ville est si considérable qu'il nous effraya, et nous renonçâmes à les copier :[1] cependant en voici une qui mérita de nous ar-

[1] Les curieux de ce genre de recherches pourront se satisfaire en recourant à un livre imprimé à Rome en 1754, intitulé *Thesaurus Antiquitatum Beneventinarum*, en deux gros volumes in-fol., aussi lourds que savans.

rêter par sa curiosité et son intérêt; elle se trouvait gravée sur le piédestal d'une statue autrefois élevée par les habitans de Bénévent, comme monument de reconnaissance pour un de leurs concitoyens qui avait rendu de grands services à sa patrie par ses talens et son éloquence.

M. CAECILIO NOVATILLIANO
C. V. ORATORI ET POETAE INLVSTRI
ALLECTO INTER CONSVLARES
PRAESIDI PROV. MOES. SVP. IVRID.
HISPAN. CIT. IVRID. APVL. ET CALABR
PRAE. TRIB. P. Q. PROV. AFRIC.
SPLENDIDISS. ORDO BENEVENTANORVM
PRIVATIM ET PVBLICE PATROCINIO EIVS
SAEPE DEFENS. P. D. D.

La principale église de Bénévent est encore un des endroits de la ville qui méritent le plus d'être examinés; nous trouvâmes qu'on y avait fait, entre autres, un fort bel usage de cinquante colonnes cannelées, d'ordre dorique, en marbre blanc, d'une seule pièce et d'un travail parfaitement beau. On nous dit que ces colonnes avaient appartenu à un édifice qui était hors de la porte Trajane, mais qu'un tremblement de terre, arrivé en 1703, avait depuis abattu et ruiné absolument tout ce qui en restait. A en juger par la beauté des colonnes, ce monument devait être

de la plus grande richesse; elles ont donné à l'église où on les a placées une petite ressemblance à Sainte-Marie majeure de Rome.

Il ne faut pas encore oublier de voir un bas-relief incrusté dans la campanille de cette église. On fait monter l'antiquité de la sculpture jusqu'au temps de Diomède, qui fonda, dit-on, Bénévent après la prise de Troie : ce bas-relief représente les apprêts d'un sacrifice; on y remarque un sanglier avec la bandelette et des festons de fleurs; c'était la première fois que je voyais cet animal dans un accoutrement aussi galant. Il y a, au reste, dans cet ouvrage, qu'on dit être un travail grec, du style et un beau faire.

Fontaine de Sainte-Sophie, n° 301.

Les dehors de la ville sont encore remplis d'antiquités; on rencontre dans un jardin les vestiges d'un ancien temple dont on ne put nous dire le nom, et à peu de distance de là, nous vîmes la fontaine de Sainte-Sophie, adossée au mur d'un couvent du même nom, au-dessus de laquelle on a incrusté un bas-relief en marbre fort considérable et qui a pour sujet, l'enlèvement des Sabines. Cette fontaine est reproduite en gravure dans notre Atlas, ainsi qu'une des portes antiques de Bénévent, dont l'aspect nous parut assez pittoresque.

Porte antique de Bénévent, n° 302.

En continuant nos recherches, nous trouvâmes à la porte des prisons un petit monument élevé

par un pape, pour conserver et mettre en évidence deux morceaux de marbre antiques, octogones et surchargés d'un travail assez fini. Il est difficile de savoir ce que ce pouvait être que ces blocs de marbre, qui, par leur forme, ressemblent plus à deux autels qu'à toute autre chose; ils sont posés l'un sur l'autre, et élevés sur un piédestal; on leur fait supporter un lion moderne assez mauvais : c'est, à ce qu'on assure, un monument des Samnites, auxquels on attribue le travail de ces deux morceaux, qui ne nous donneraient pas une grande idée du goût de cet ancien peuple pour les arts.

Ayant à peu près examiné tout ce qu'il pouvait y avoir de plus intéressant en antiquités à Bénévent, et n'y voyant plus rien qui méritât de nous y arrêter, nous quittâmes cette ville, autrefois l'une des plus considérables de l'ancienne Italie, aujourd'hui plus grande que peuplée, plus peuplée que riche, et surtout très oisive.

Nous continuâmes notre route, montés chacun sur un cheval étique, avec un mulet de suite qui l'était encore davantage, portant les paquets et tout l'attirail pittoresque. Deux guides marchaient à la tête du convoi, escorté pendant longtemps par toute la canaille et les polissons de la ville, qui, n'ayant rien de mieux à faire, s'étaient rassemblés dans la cour de l'auberge, et dis-

putaient de nos intérêts avec nos loueurs de chevaux.

Nous ne pûmes aller ce premier jour qu'à quatorze milles de Bénévent, à Grotta Minarda, bourg sur la grande route de la Pouille. Nous prîmes cette route à Ponte Calore, torrent sur lequel il a fallu faire un pont de vingt-six arches. Le chemin de Bénévent jusqu'à ce pont est excessivement mauvais, impraticable même pour toute espèce de voiture; mais celui que nous trouvâmes par-delà nous en dédommagea. Nous arrivâmes à la Grotto, après avoir laissé derrière nous San Georgio et Monte Fusco. Cette traversée est parfaitement semblable à nos paysages de France; ce sont absolument les mêmes montagnes, les mêmes productions en arbres et en grains, les mêmes bâtimens et à peu près le même climat, à cause de l'élévation du terrain; la Grotta a été presque entièrement renversée par un tremblement de terre. On n'a pas osé depuis élever les maisons, qui sont toutes réduites à un rez-de-chaussée. Deux milles avant la Grotta, on passe sur les ruines de l'antique ville d'Éclano.

Il ne reste rien de cette ancienne ville que quelques débris de murailles sans forme, et un fragment d'édifice, auquel on ne sait quel nom donner; on y entrevoit encore quelques reliefs de pilastres en brique dont les formes sont usées.

Un paysan s'est logé dans ces débris. Nous ne trouvâmes point d'auberge à la Grotta. Nous louâmes une chambre et mîmes tout le bourg à contribution pour un mauvais souper. Le lendemain, nous partîmes à la pointe du jour, et passâmes, à deux milles plus loin, une rivière qu'on appelle l'*Albi*, sur un fort beau pont. Au-delà de ce pont, le pays devient triste, moins fertile, et n'offre pas un arbre.

Après avoir monté six milles, nous arrivâmes à Ariano, ville très grande, très triste, et mal bâtie, qu'on croit être l'ancienne Equotuticum[1], bâtie par Diomède. Cette ville est la plus élevée de toutes celles que nous avions trouvées dans la traversée des Apennins; elle est située sur une haute montagne, dans laquelle on a fait nombre d'excavations qui sont habitées par les gens du lieu. Après qu'on a passé Ariano, le pays devient encore plus triste et plus sauvage. Ce ne sont plus que des landes, où à peine croissent quelques buissons; un pâturage maigre où errent des moutons chétifs; enfin, de toute cette contrée, il n'y a de bon que le chemin, encore est-on obligé de le quitter pour arriver à Troja.

Nous dînâmes à Trefontane, petit village à dix milles d'Ariano, sur la vieille route de la Pouille, qui est détestable. Trois milles après Trefontane, on arrive à San Vito, qui est une autre ferme sur une élévation, d'où on découvre enfin la vaste plaine de la Pouille, qui semble la terre promise après la traversée du désert. Nous vîmes alors une partie du voyage que nous avions à faire, comme sur une carte : dans l'éloignement, les montagnes de l'Abruzze qui viennent aboutir et former le cap Gargano, et en rapprochant, Manfredonia, Foggia, Lucera et enfin Troja, qui est placée sur la dernière éminence de l'Apennin expirant.

A l'époque de l'année où nous étions, c'est-à-dire au commencement du printemps, la beauté, la variété, la gradation de la verdure, formaient un tableau si tranquille, si doux, si ami de l'œil, si enchanteur, que nous ne pouvions nous lasser de le regarder, quoique aucun autre objet ne fixât particulièrement notre attention, car nous n'y distinguâmes ni arbres, ni maisons, pendant l'espace de vingt milles. Ce paysage, impossible à rendre en dessin, serait encore très difficile à

[1] Equotuticum, ville très ancienne, ainsi nommée dans l'Itinéraire d'Antonin et dans le sixième Livre des Lettres de Cicéron à Atticus. C'est le même Equotuticum dont parle le commentateur Servius sur le huitième Livre de Virgile, et Horace paraît l'avoir eu en vue, *Libro primo Sermonum*, lorsqu'il dit qu'il ne peut mettre en vers le nom de cette ville

Mansuri oppidulo quod versu dicere non est
Signis per facile . . . .

Celsi Cittadini prétend que ce devait être Foggia, à douze milles de Luceria.

peindre, mais serait d'un effet bien neuf et bien agréable, si un habile artiste cherchait à en rendre l'étendue, l'espace immense, d'après une nature qu'on ne trouve certainement que dans ce beau pays.

Ayant toujours pour point de vue cette contrée heureuse, nous fimes encore six milles dans les landes, avant d'arriver à Troja, ville dont les habitans font, comme de coutume, perdre l'origine dans la nuit des temps, on pourrait dire dans celle du silence, sa petite existence n'étant recommandable que par le synode qu'Urbain II y assembla, et la défaite de Jean d'Anjou par Ferdinand d'Aragon, qui obligea ce premier de quitter l'Italie. L'église, construite dans le style grec du bas-empire, pourrait appuyer l'opinion de ceux qui veulent que la ville ait été bâtie par Bubagnano, capitaine de Michel ou de Basile, empereurs de Constantinople. On reconnaît dans cet édifice la corruption de l'architecture grecque, et cependant l'empreinte d'un caractère grave qu'on ne trouve point dans le gothique qui lui a succédé.[1]

L'arrivée d'une troupe d'étrangers parut si extraordinaire à Troja, que toute la ville s'était assemblée lorsque nous descendimes de cheval,

[1] Quelques antiquaires pensent que c'est dans le lieu même où est aujourd'hui la petite ville de Troja qu'était l'ancienne Æcæ. Le géographe Holstenius le dit positivement.

et assista de force à notre débotté. Il y avait, entre autres, un barbier, vrai barbier de Tom-Jones, parlant un latin qu'il ne comprenait pas, mais parlant sans cesse. Il nous assommait de son babil, de ses questions, de ses soins empressés et affectueux; voulait absolument nous produire, nous protéger et donner un lavement à un de nos camarades qui avait la colique. Nous parvînmes cependant à nous en débarrasser, et descendîmes dans cette vaste plaine qui ressemble à la pleine mer dans un temps calme.

Comme les contrastes plaisent toujours, la Pouille nous parut un pays enchanté, quoique son uniformité et cette plaine immense, où l'œil n'est arrêté par aucun objet, puisse paraître à la longue bien triste et bien monotone. Sa fertilité, son abondance en grains, ses pâturages parsemés de fleurs, peuvent bien avoir quelque agrément au printemps; mais il y a lieu de croire que, dans le temps des chaleurs, elle n'est rien moins qu'amusante à parcourir.

Château de Lucera, dans la Pouille, n° 303.

Après huit milles de chemin, nous arrivâmes à Lucera, autrefois Luceria, ville anciennement fameuse, l'une des principales des Samnites : ce fut où Pontius essuya de la part des Romains le même traitement et la même ignominie qu'il leur avait imposée l'année d'avant à Caudium. Deux ans après la prise de Lucérie, les habitans ayant massacré la garnison romaine pour se remettre

au pouvoir des Samnites, elle fut prise par les Romains, qui passèrent tous les habitans au fil de l'épée, et la repeuplèrent de deux mille cinq cents Romains, qu'ils y envoyèrent : elle devint dans la suite la proie des Lombards, et fut détruite en 600 par l'empereur Constance.

Lucérie fut rebâtie dans le douzième siècle par Frédéric II de Souabe, qui y construisit le château dont les ruines existent encore. Ce que nous y trouvâmes de plus curieux, c'est le revêtissement de ce palais, fait d'un marbre composé de cailloux liés avec un ciment naturel si fort et si indestructible, qu'il souffre la taille, le poli, et que le temps, l'air et l'eau n'ont pu le décomposer.

La situation avantageuse de ce château et celle de la ville, lui donnent encore, à une certaine distance, l'air des places fortes de Flandre. On croit apercevoir de loin une citadelle avec ses glacis, ses redoutes, ses bastions; mais l'illusion disparaît en approchant. On ne voit plus que de méchans murs où l'on entre de toutes parts, des ruines sans caractère et d'une construction qui a toujours été mauvaise, une ville dont on a rétréci considérablement l'ancienne enceinte, quoique trop grande encore pour les habitans qu'elle contient, et qui sont, à ce qu'on dit, au nombre de douze mille, mais pauvres, la plupart nobles, et les autres sans commerce et sans industrie.

Les péages, les gabelles, tous les droits du Roi y rendent chères les denrées qui y abondent. Frédéric II, qui en distribua les terres, en défendit la vente; de sorte que les biens restent indubitablement intacts dans chaque famille; mais cette loi, sage en apparence, a ses inconvéniens, en ce qu'elle ôte et détruit toute espèce d'activité : elle est, de plus, absolument contraire à tout crédit et à tout commerce, les habitans ne pouvant se regarder que comme de simples usufruitiers, et jamais comme propriétaires de leurs fonds.

La cathédrale de Lucera est un édifice gothique, bâti par Charles II d'Anjou; nous y trouvâmes quatorze colonnes de marbre vert antique de la plus parfaite beauté et d'un seul morceau, mais distribuées avec si peu de goût dans cette église, qu'elles n'y produisent aucun effet. Nous apprîmes qu'en 1757, un évêque de Lucera ayant voulu orner et embellir une des chapelles de son église, fit faire des fouilles pour reconstruire un mur qui tombait en ruine; à peine les ouvriers avaient-ils enlevé quelques rangs de briques, qu'ils trouvèrent une superbe colonne d'un seul marbre de vert antique, et ayant continué ces fouilles, on en a découvert deux autres de marbre cipolin de la plus grande beauté et de vingt pieds de hauteur.

En sortant de la cathédrale, nous trouvâmes

à l'angle d'un mur cette inscription en très gros caractères :

APOLLINI DIVO AV.
Q. LVTATIVS. Q. F. CLA. CA.
Q. LVTATIVS. P. F. CLA. C.

Cette inscription est, ainsi que beaucoup d'autres, dans le cas d'être interprétée de différentes manières. Les derniers mots effacés en grande partie, et la position de Lucera, ont fait penser qu'elle pourrait avoir rapport à la défaite de Caudium et à la vengeance éclatante que les Romains en tirèrent. Mais quelques autres personnes croient, avec bien plus de raison, qu'elle ne signifie autre chose, sinon que les habitans de Lucérie avaient sans doute élevé un temple à Apollon; que les édiles, les magistrats qui y avaient présidé, étaient d'une même famille, et tous deux nommés Quintus Lutatius, l'un, fils de Quintus, l'autre, de Publius, et qu'ils faisaient également partie de la tribu de Claudia. C'était, suivant les apparences, à ce temple d'Apollon qu'avaient pu appartenir ces précieuses colonnes dont nous venons de parler. [1]

[1] Il serait encore probable que ces colonnes aient été employées dans la décoration d'une mosquée construite à Lucera, par les Sarrasins, dans le temps que l'empereur Frédéric II y envoya une colonie. Dominique Lombardo rapporte même à ce

Dans l'intérieur de la ville de Lucera et dans les maisons des habitans, on trouve quelques antiquités assez curieuses; nous vîmes, entre autres, une fort belle tête d'Hercule ceinte d'une corde à la manière des athlètes. Ce morceau, quoique fruste, a encore le grand caractère des statues grecques, et prouve que les beaux-arts étaient connus à Lucérie. Un des habitans avait trouvé depuis peu, en creusant les fondations de sa maison, un tombeau à la manière des Grecs ou des Étrusques, où le corps, contenu dans un assez grand espace, était recouvert d'une espèce de toit en brique à la hauteur de trois pieds. Le squelette était encore entier et entouré de jattes et de vases antiques. Sur un de ces vases, qui est peint dans le genre des vases étrusques, on voit un Jupiter qui semble donner des ordres à Mercure. Ce tombeau n'étant sûrement ni gothique, ni romain, est ou samnite ou campanien, et paraît être de la plus haute antiquité. [1]

sujet cet ancien diplôme de la cathédrale de Lucérie, qui est en date du 15 janvier 1302 : *Post partim cæsos et partim ejectos Saracenos inventa est quæ venerabatur Machumetti muschea, templum idolatriæ, providimus merito, ut ipsa in quandam memoriam præteritæ formæ.... absorpta voragine sui patriarchi diaboli quem colebat, nominis ejus omni figura mutata, in caput anguli fieret, qui est Ecclesiæ celebris Christus Deus. Ita ut non jam muschea prævaricationis, et schismatis, sed domus orationis Domini*, etc.

[1] Nous avons déjà vu que ces espèces de vases, plus connus

De Lucera nous nous acheminâmes vers Manfredonia, qui en est à trente-trois milles. Toute cette plaine est si unie que la plus petite butte vous fait dominer sur tout le pays. On y traverse deux petites rivières dont le cours est presque insensible, à cause du peu de pente et de l'égalité du terrain qu'elles parcourent jusqu'à la mer. On les passe à gué : ces rivières doivent souvent arrêter les voyageurs pendant l'hiver.

Foggia est située au milieu de cette vaste plaine; la ville est moderne, assez bien bâtie, commerçante, très bien peuplée, quoique petite : elle est l'entrepôt des denrées qui viennent de l'Adriatique et de la Méditerranée. Ce fut là que mourut Charles d'Anjou. Après Foggia, le terrain devient sec et aride; ce ne sont plus que des pâturages immenses, propres seulement à faire paître les moutons, qu'on y voit par troupes, gardés pendant le jour par des chiens énormes, et parqués la nuit dans des filets.

En Espagne, tous les moutons appartiennent au Roi, et les pâturages aux particuliers; ici, tous les pâturages appartiennent au souverain, et les

sous le nom de *vases étrusques*, furent principalement faits, et dans l'origine, à Capoue, Nola et plusieurs villes de la Campanie. Pline et d'autres auteurs anciens attribuent aux premières colonies grecques établies dans la Campanie, l'invention de cette première production des arts, qui fut dès lors portée à une très grande perfection.

particuliers paient à proportion des bêtes qu'ils ont à y répandre. Ces moutons paissent l'hiver et le printemps dans la plaine, et gagnent les montagnes dans l'été. A six milles de Manfredonia, le terrain s'élève en s'approchant des montagnes. Ce terrain ressemble alors absolument au climat et au sol de la Provence. Après avoir passé sur le lieu où était l'ancienne Sipontum, nous arrivâmes à Manfredonia.

Manfredonia a été bâtie par Manfredi, le même qui fut tué devant Bénévent. Après avoir fait élever cette ville, il fit venir des familles de différens endroits de la Pouille pour l'habiter : détruite dans la suite et presque entièrement dévastée par les descentes qu'y firent les Turcs, elle a été rétablie depuis. Il y a à Manfredonia un château à l'abri d'un coup de main; une jetée naturelle, en avant dans la mer, y forme un port qui, par son peu de profondeur, ne peut être considéré que comme une rade, mais assez sûre par sa situation, et à l'abri des vents du nord par les montagnes, qui forment l'éperon de la botte appelée *Monte Gargano*. Le fond en est d'ailleurs si doux, que l'ancrage en est fort bon; on y voit beaucoup de vaisseaux vénitiens qui y apportent des toiles, de petites merceries, et se chargent de blé, de laine, etc., productions naturelles du pays.

La ville de Manfredonia est joliment bâtie,

bien percée et peuplée de quatre mille habitans; nous étions logés au couvent des Dominicains, auxquels nous avions été adressés par le préside de Lucera, qui nous avait donné des lettres pour tous les syndics de son département; nous y fûmes parfaitement reçus par le prieur, bonhomme fort honnête. Le lendemain nous vîmes arriver le gouverneur du château, qui avait déjà envoyé son lieutenant nous questionner. L'esprit tout occupé de son château, il eut d'abord l'air de nous prendre pour de nouveaux Normands qui venaient faire encore la conquête de la Pouille; cependant notre extérieur pacifique le rassura promptement.

Après le dîner, nous retournâmes sur nos pas jusqu'à un mille et demi, c'est le lieu où était l'antique Sipontum, bâtie par Diomède, le bâtisseur de villes. On prétend que cette antique Sipontum tire son origine de Sæpia et de Pontium, mer de seiche, à cause de la quantité de seiches (supia ou calamaro), espèces de polypes, qui se trouvent en abondance sur cette plage. [1]

[1] Cet insecte-poisson se trouve sur plusieurs côtes de la Méditerranée et de l'Océan. On en voit qui ont deux pieds de longueur. Cette espèce de polype a la tête armée de deux trompes et de huit bras tendineux, garnis dans toute leur longueur d'une multitude de suçoirs. C'est avec ces bras et ces trompes qu'il saisit les petits poissons et les coquillages dont il se nourrit. Ce sont aussi les ancres et les cordages avec lesquels il s'attache, et avec une très grande force.

Au centre de tous ces bras est placé son bec, qui a la forme de celui du perroquet. Lorsque les seiches mâles sont poursuivis par leurs ennemis, ils échappent au danger par la ruse; ils lancent une liqueur noire qu'ils portent renfermée dans une glande. Cette liqueur est si épaisse et si noire, que l'eau devient à l'instant comme de l'encre; et à la faveur de ce nuage, la seiche disparaît et s'échappe. Les anciens se servaient de cette liqueur pour écrire, et on prétend que les Chinois l'emploient depuis long-temps dans la composition de leur encre.

Cap ou promontoire, appelé Monte Gargano, n° 304.

Nous allâmes de là parcourir, examiner, à quatre cents toises plus loin, des carrières où on voit les restes de très anciennes catacombes, qui sont presque à fleur de terre; elles étaient creusées dans un tuf jaunâtre ressemblant assez à la pouzzolane, mais qui n'est qu'une concrétion marine mêlée d'une infinité de coquillages de toute grandeur. La distribution et la forme des tombes antiques sont à peu près semblables à celles des catacombes de Naples, et les ossemens y sont même assez bien conservés. Ces souterrains sont ouverts actuellement, parce qu'on les a percés pour en tirer les moëllons avec lesquels on a bâti Manfredonia; mais on voit encore partout la trace des flambeaux dont on s'est servi anciennement pour habiter ces sombres demeures.

C'est à l'entrée de ces catacombes qu'est prise la vue n° 304, à laquelle l'artiste a réuni les car-

rières, les ruines de Sipuntum, le site même de Monte Sant-Angelo, qu'on aperçoit sur les hauteurs, ainsi que les montagnes qui forment le promontoire vulgairement appelé l'*Éperon de la Botte*.

Église de Siponto, n° 305.

On ne reconnait d'abord l'ancienne existence de Sipuntum que par l'élévation que ses substructions antiques donnent au terrain qu'elle occupait. On ignore le temps où elle fut détruite; mais une église élevée sur son sol dans le onzième siècle annonce que sa destruction était antérieure à ce temps. Ce qui prouve que cette église a été rebâtie depuis la ruine de la ville de Sipuntum, c'est que c'est le seul édifice qui existe dans ce lieu, qu'il est encore entier et qu'il est construit de débris antiques, ajustés dans le style grec de ce temps, avec le même caractère de l'église de Troja dont il a été parlé plus haut. Elle est encore l'église archiépiscopale de Manfredonia.

Chapelle souterraine de l'église de Siponto, n° 306.

On a construit, au-dessous de l'église, une chapelle souterraine assez curieuse, et qui est une autre preuve de ce que nous venons de dire, étant presque entièrement composée de fûts de colonnes de marbres antiques, avec des chapiteaux modernes. Nous trouvâmes encore dans le même lieu des fûts de colonnes d'une médiocre grandeur, en marbre cipolin et en granit; de très grands chapiteaux antiques et corinthiens,

une frise dorique et un piédestal avec cette inscription en l'honneur d'Antonin :

IMP. CAESARI
DIVI HADRIANI F.
DIVI TRAIANI PARTICI N.
DIVI NERVAE PRONEP.
TITO AELIO
HADRIANO ANTONINO
AVG. PIO. PONT. MAXIMO
TRI. POT. COS. SIPVNT.
PVBLICE
D. . . . . D . . . .

Ce piédestal, de trois ou quatre pieds de hauteur, sur deux pieds six pouces de large à sa base, a sans doute porté une statue, car on voit encore la marque de la place où elle devait être posée. La curiosité, l'envie de voir et de découvrir nous faisant rechercher et examiner tout ce que nous pouvions rencontrer, nous aperçûmes, à quelque distance de là, deux petites voûtes souterraines que nous allâmes observer de plus près : elles étaient surmontées et couvertes d'un parement antique et d'un enduit qui devait former le plancher de quelque ancienne habitation. Ces ruines nous donnèrent, de plus, le niveau du sol antique, qui est très peu recouvert. Il y avait encore des fragmens saillans des anciennes murailles, avec la forme d'une portion de cercle

qui pourrait indiquer un théâtre; mais ce qui en reste est si fort détruit, qu'on n'en peut avoir aucune certitude : la mer, suivant toutes les apparences, venait battre les murs de la ville, car l'espace qui est entre cette élévation jusqu'à sa rive actuelle, n'est qu'un marais très bas et à fleur d'eau.

Vue du Monte Sant-Angelo, prise de l'entree de l'église le jour de la fête du saint, n° 307.

Le lendemain de notre arrivée à Manfredonia, nous fûmes curieux d'aller à Monte Sant-Angelo, un des premiers sanctuaires de la catholicité, et où on assure que le premier des anges du paradis a bien voulu se manifester aux humains, dans une vilaine grotte humide et sombre où l'on va s'enrhumer depuis quinze siècles. Malgré mon peu de confiance pour les lieux miraculeux, j'engageai mes camarades à faire avec moi ce pélerinage, et nous y allâmes tous modestement montés sur des ânes. Ce qui excitait le plus notre curiosité, était l'envie de voir un lieu qui avait été la première cause de l'invasion des Normands en Italie. On sait que ces paladins célèbres y furent particulièrement attirés par les récits merveilleux qu'ils en entendaient faire aux pélerins de leur temps, et par tout ce qu'ils racontaient de la beauté et de la fertilité de ce pays.

Nous ne trouvâmes, au lieu de toutes ces merveilles, qu'une montagne aride, sèche et escarpée; elle est d'ailleurs si élevée, qu'il y fait

presque froid toute l'année. Malgré cette situation peu agréable, il y a cependant huit mille habitans dans ce lieu, mais sans commerce, presque sans productions, et n'ayant à peu près pour toute récolte que ce qu'y apporte l'affluence des pélerins pendant quelques mois de l'année. Nous étions adressés au gouverneur, qui ne parlait aucune langue, et qui nous remit entre les mains d'un chanoine qui parlait précisément celle des miracles.

J'aurais voulu pouvoir écrire à mesure qu'il parlait, car dès qu'il eut fini sa pieuse narration, il nous fut impossible de nous rendre compte d'un seul mot de ce qu'il avait dit. Je me comportai, du reste, à merveille; je vis, j'admirai, je baisai tout ce qu'on voulut me faire baiser et admirer. J'achetai même des petites figures de l'archange, et me chargeai de pierres de la Grotta. Mais ce que j'aimai beaucoup mieux que tout cela, et ce qui nous dédommagea de toutes nos peines, fut d'emporter avec nous une charmante vue qu'un de nos dessinateurs prit du lieu et de la scène même dont nous avions été témoins, et dans laquelle il a rendu avec tout l'esprit et la vérité possible, le tumulte et le mouvement de ces espèces de fêtes populaires, bien plus communes et plus goûtées en Italie encore que partout ailleurs.

J'oubliais de parler de la figure du saint Mi-

chel, qui a une grande réputation dans le pays, et qu'on donne, à cause de la ressemblance du nom à Michel-Ange Buonarotti. Cette mauvaise petite statue est élevée sur une espèce de colonne tronquée, sans proportions et affublée d'un chapiteau énorme qui lui sert de piédestal; la figure du saint a trois pieds de haut, l'expression de la tête, qui n'a nul caractère, est fort peu analogue à l'action du moment, celui où l'ange terrasse le diable. Satan a l'air d'une vieille femme en colère. La pose de la figure est mauvaise en tout, les détails sont d'une petite manière, et l'ensemble d'un genre très médiocre. On a ajouté à la statue une armure d'argent doré qui achève encore de l'appauvrir et de la gâter.

N'ayant pu trouver à Manfredonia ni calèches ni chevaux; nous fûmes obligés de prendre humblement une charrette, avec laquelle nous nous mîmes en route, en suivant le bord de la mer sur une plage parfaitement unie, et ayant toujours une roue dans l'eau et l'autre sur la grève.

Cette vaste et immense plaine se continue dans les terres sur quarante milles de largeur; ce n'est plus qu'un terrain vague, quelquefois sec et couvert de moutons, et dans les parties basses et humides, il est peuplé de buffles et d'autre gros bétail, avec des cahuttes çà et là, bâties en paille, pour loger les pâtres. On trouve sur la

rive des tours de garde, de six milles en six milles: ces tours ont été bâties pour la sûreté du pays, c'est-à-dire pour avertir avec le canon des descentes qu'y faisaient très fréquemment autrefois les Barbaresques, les Albanais, et les pirates Turcs; ce qui est moins fréquent depuis que les chebecs et les felouques du roi de Naples croisent dans ces parages, et surtout depuis que la république de Venise s'est, pour ainsi dire, chargée de la police de la mer Adriatique.

Après avoir passé deux bacs sur des rivières ou ruisseaux qui se rencontrèrent sur notre passage, et qui se jettent à peu de distance de là dans la mer, nous nous arrêtâmes à une des tours pour y faire reposer les chevaux, et à six milles de là, nous trouvâmes les salines qui fournissent le sel à tout le royaume, et qui en fourniraient à toute la terre si on voulait, par la facilité d'étendre à l'infini les fosses où on reçoit l'eau de la mer.[1]

[1] Le climat sec du pays est très propre à l'évaporation, le voisinage de la mer très commode pour le chargement et l'exportation; de sorte que tout concourt à faire et à avoir le sel en cet endroit à meilleur marché qu'en aucun lieu du monde. Aussi en vient-on chercher de tous les ports de la Baltique; il s'achète six grains le *rotolo*, ou à peu près deux sous et demi la livre; ce qui rapporte au roi de Naples un demi-million de ducats. On sait que, dans une région trop chaude, le sel est trop âcre et trop corrosif, et que les régions froides ne peuvent obtenir une dessiccation parfaite; c'est ce qui fait que le sel qu'on fait en France est, avec raison, un des plus estimés.

A six milles des salines, en laissant sur la droite la petite ville de Salpe, anciennement appelée *Salapia*, après avoir passé l'Offanto, qui était l'Aufidus des anciens, nous trouvâmes Barletta, autrefois Bardulum. Le jour commençait à tomber, et nous ne pûmes trop, en arrivant, observer ni la forme ni la position de cette ville. Nous fûmes assez médiocrement reçus du consul, à qui notre attirail mesquin et notre charrette n'imposèrent pas, car il faut imposer aux hommes pour obtenir d'eux, comme pour les gouverner. Heureusement qu'un simple particulier, avec lequel nous fîmes connaissance dans la rue, nous prit sous sa protection, et nous fut beaucoup plus utile que le consul, auquel nous avions cependant été recommandés.

Nous allâmes, le lendemain, nous promener dans la ville, qui est entièrement bâtie avec une espèce de pierre blanche et presque toute taillée en pointe de diamant; des rues très larges, très propres et très bien pavées, mais pas un monument, si ce n'est une figure colossale en bronze, qu'on nous dit avoir été trouvée dans la mer, et qu'on nous assura être celle d'Héraclius, empereur d'Orient: d'autres prétendent que c'est celle de Rochisio, duc de Bénévent. En examinant cette figure, on voit que, quoique mauvaise, elle tient encore un peu du style grec, de celui du bas-empire, et rien du goût gothique

des princes barbares qui ont régné à Bénévent. La statue a été trouvée sans jambes; celles qu'on y a ajoutées sont détestables. Elle est habillée à la romaine; la main droite s'étant trouvée élevée, on y a ajouté une croix, et dans l'autre, qui est étendue, on a imaginé d'y placer la boule du monde. Si cette figure, qui a vingt pieds de haut, était plus élevée et placée à son avantage, elle aurait assez de noblesse; mais ainsi posée à terre, sans piédestal, elle devient du plus mauvais effet possible.

Le château de Barletta, qui a de la réputation, et qui passe pour un des quatre châteaux célèbres de l'Italie, n'est qu'un gros massif de bâtiment carré, avec de mauvais fossés secs, qui n'a rien de recommandable que la dureté et la beauté de la pierre dont il est bâti, ainsi que toute la ville et le port. Ce port n'est qu'un môle fort bas, avec un ouvrage isolé et en demi-cercle, qui laisse entrer les vaisseaux des deux côtés, comme à Civitta Vecchia, et qui, même achevé, ne mettra pas les bâtimens en grande sûreté.

Au reste, Barletta ne laisse pas d'être commerçante, et surtout en grains, qu'on vient chercher de Trieste. Elle peut avoir dix-huit mille habitans, c'est une des villes les plus importantes de cette partie du royaume de Naples: mais sa construction, absolument moderne, et rien moins que pittoresque, n'a pu nous fournir un seul

aspect intéressant, ni une seule vue à dessiner. Une petite église de Madonna, appelée Santa-Croce di Barletta, que nous rencontrâmes au sortir de la ville, fut le seul endroit qui méritât de nous arrêter quelques instans. Un de nos dessinateurs en prit une petite vue, qui est gravée sur la même planche, et au-dessus de celle de Monte Sant-Angelo.

Église de la Madone di Santa-Croce. di Barletta, n° 308.

CHAPITRE II.

ROUTE DE CANNES A POLIGNANO, EN PASSANT PAR CANOSA, TRANI, BISCEGLIA, BARI, MOLA ET L'ABBAYE DE SAN-VITO

Si tout le pays, toute la partie de l'Italie que nous venions de traverser depuis Bénévent jusqu'à la côte de la mer Adriatique, ne nous avait offert rien de fort intéressant, nous étions sûrs d'en être dédommagés par la vue d'un lieu bien célèbre dans l'histoire, et que nous devions rencontrer en sortant, et à peu de distance de Barletta. C'est le fameux champ de bataille de Cannes, où Terentius Varro, à la tête des légions romaines, fut si complétement battu par Annibal. Cette partie des plaines de la Pouille se nomme encore aujourd'hui, dans la langue du pays, *il Campo del Sangue*, et on y trouve très souvent, en labourant les terres dans tous les environs, des anneaux d'or, des débris d'armes et des cuirasses antiques.

Après avoir fait à peu près six milles en entrant dans cette plaine, le chemin se prolonge entre deux collines; ce fut de là que nous aperçûmes

sur les hauteurs quelques vestiges, qu'on nous dit être ceux du château de Cannes. L'histoire rapporte que la ville était ruinée lorsqu'Annibal vint avec son armée dans cette partie de l'ancienne Apulie. Les Carthaginois souffraient déjà beaucoup de la disette et de la rareté des vivres, que les Romains avaient eu la précaution de faire enlever de tous les côtés, lorsqu'Annibal fut assez heureux pour s'emparer du château de Cannes, où était placé le magasin des approvisionnemens de l'armée romaine.

Curieux de connaître par nous-mêmes le théâtre où s'était passée cette scène mémorable, et de nous représenter autant que possible, d'après les descriptions des anciens auteurs, la situation des deux armées, nous commençâmes par monter sur l'éminence où était situé cet ancien château de Cannes, afin de pouvoir découvrir toute la plaine, ainsi que les restes de l'antique Cannæ, qui était bâtie sur le penchant d'une autre colline.

Nous apercevions effectivement en entier, de dessus ces hauteurs, tout le champ de bataille, et nous pouvions de loin suivre le cours de l'Offanto qui était l'Aufidus des anciens. Jamais il n'y eut un plus vaste espace pour combattre, et jamais plus grand combat ne fut donné entre deux puissances plus terribles, plus aguerries et plus animées l'une contre l'autre; c'est enfin l'action la plus

mémorable dont l'histoire nous soit conservée : aussi est-ce le seul intérêt qui puisse engager à s'arrêter dans un lieu qui ne présente par lui-même qu'une plaine immense où presque aucun objet n'arrête les yeux et où on n'aperçoit que des marais qui servent aujourd'hui de pâturages.

Il paraît que, quant au terrain et à la situation des deux armées dans une plaine parfaitement unie, l'avantage devait être égal de part et d'autre. Le fleuve qui régnait le long du champ de bataille ne contribua en rien au succès de l'action, puisque l'armée des Carthaginois avait son camp de l'autre côté du fleuve, et que ce fleuve n'aurait pu que lui être fatal, si elle eût été mise en déroute.

On peut donc penser que le gain de cette bataille fameuse doit être attribué en grande partie aux ruses qu'Annibal sut employer pour attirer les Romains dans une immense plaine où il savait combien la cavalerie des Carthaginois, supérieure en nombre et en bonté à celle des Romains, pouvait influer sur le succès d'une action et le déterminer en sa faveur. On prétend encore que cet habile général n'ignorait pas que tous les jours, au lever du soleil, il régnait dans ces plaines et le long de l'Aufidus, un vent violent, connu, dit Tite Live, sous le nom de *Vulturne*, dont l'effet ordinaire était de faire voler des tourbillons de sable et de poussière. Annibal, dont le génie savait

profiter de tous les avantages possibles, se posta de manière que, d'une part, son armée aurait à dos ce vent de Vulturne, qui, au contraire, soufflerait dans le visage et les yeux des Romains, et qu'en même temps ils se trouveraient, par leur position, avoir à midi le soleil en face, ce qui ne pouvait que les éblouir et les gêner pendant le combat.[1]

Cependant, quoique Tite Live semble attribuer en partie la perte de la bataille de Cannes à cette position désavantageuse de l'armée des Romains, nous croyons que l'inexpérience de leur général Terentius Varro et la supériorité d'Annibal sur lui, y contribuèrent plus encore. Il ne sera peut-être pas indifférent à nos lecteurs de retrouver ici quelques unes des principales circonstances d'un événement qui pensa devenir si funeste à la république romaine, et dont il est si naturel d'aimer à s'occuper en parcourant le lieu même où cette action s'est passée.

Nous voyons dans l'histoire des Romains, que ce fut presque toujours des dissensions fréquentes qui s'élevaient parmi les différens ordres des ci-

[1] *Sol, seu industria ita locatis, seu quod forte ita starent, peropportune utrique parti obliquus erat, Romanis in meridiem, Pœnis in septentrionem versis. Ventus quem Vulturnum incolæ regionis vocant, adversus Romanis coortus, multo pulvere in ipsa ora volvendo, prospectum ademit.* (Tit. Liv., L. XXII, *Hist.*)

toyens que vint une grande partie de leurs désastres; et c'est précisément ce qui arriva dans cette malheureuse occasion. Les plébéiens voyaient depuis long-temps avec peine que les premières places de la république, et surtout le commandement des armées, étaient regardés comme l'apanage des patriciens; en conséquence, à force de cabales et d'intrigues, ils firent en sorte que le choix des commices tombât sur Terentius Varro.

Cet homme, quoique de la plus basse extraction, n'était pas sans talens; entreprenant, hardi, éloquent, il devait séduire la multitude. Si l'on en croit les historiens, Terentius commença par être boucher, devenu ensuite orateur, puis tribun du peuple, son ambition le porta à désirer être nommé consul; et revêtu de cette dignité, qui lui donna le commandement de l'armée, il eut, pour le malheur des Romains, la témérité de vouloir se mesurer avec Annibal.

Le sénat crut remédier, en quelque sorte, à un choix aussi déraisonnable, en lui donnant pour collègue dans le consulat le célèbre Paulus Emilius, un des plus grands hommes de guerre de son temps; mais la désunion n'ayant pas tardé à s'établir entre deux hommes aussi peu faits pour s'accorder, on crut prévenir les fâcheux résultats que devait avoir cette mésalliance, en donnant aux deux consuls une égale autorité, et en déci-

dant qu'ils commanderaient alternativement, et chacun leur jour, l'armée romaine.

L'opinion et la confiance que le peuple romain avait dans ce Terentius Varro gagnèrent tous les ordres de l'État; l'enthousiasme fut tel et devint si général, qu'un nombre considérable de sénateurs et de chevaliers romains voulurent s'enrôler dans l'armée et servir comme de simples légionnaires. On fit dans la ville et chez les alliés des levées extraordinaires, le nombre des légions fut doublé; de sorte qu'avec les différens corps de cavalerie et de troupes auxiliaires, l'armée des consuls se montait à plus de quatre-vingt mille hommes et sept mille de cavalerie.

Jamais les Romains n'avaient montré autant d'ardeur et de désir de combattre les Carthaginois. Terentius augmentait encore cette confiance par des discours présomptueux et d'amères railleries sur son collègue Emilius, qu'il affectait de traiter de temporiseur et d'homme timide. Méprisant cette prudence si nécessaire à un général, et qui l'empêche de jamais confier au hasard le succès d'une bataille, le consul plébéien ne fut pas plus tôt arrivé à la tête de l'armée, qu'il rechercha avec impatience tout ce qui pouvait engager et déterminer une action.

C'est ce que voulait Annibal. Par toutes sortes de ruses, il essaya pendant plusieurs jours de suite à attirer les Romains dans différentes embuscades.

Æmilius, qui l'avait prévu, et qui en fut instruit par ses espions, eut deux fois le bonheur d'arrêter les Romains; mais ce ne pouvait être que les jours qu'il avait le commandement de l'armée. Annibal, connaissant toute la différence qui existait entre les deux consuls, et désirant profiter de l'avantage que lui offrait l'inexpérience de l'un des deux, ne manqua pas de présenter la bataille aux Romains lorsqu'ils eurent Varron pour chef, persuadé que ce général téméraire n'en laisserait pas échapper l'occasion : effectivement, un jour, dès le grand matin, et sans consulter son collègue, il fit passer l'Aufidus à ses troupes, et les rangea en bataille dans cette plaine immense où Annibal avait su l'attirer, afin de pouvoir, comme nous l'avons dit, faire agir et développer plus facilement sa cavalerie. Son armée était inférieure en nombre à celle des Romains, puisqu'elle n'était composée que de cinquante mille hommes; mais dix mille en cavalerie légère, tant numide que gauloise et espagnole, lui assuraient le gain de la bataille.

Æmilius n'avait pas ce jour-là le pouvoir d'arrêter son collègue; malgré lui, il fut obligé d'obéir, et, pour comble de malheur, il fut blessé dangereusement dès le commencement de l'action. Elle ne tarda pas à s'engager dans le centre des deux armées, où l'on combattit pendant quelque temps avec une égale fureur. Annibal, qui, dans

toutes les occasions, avait toujours recours à la ruse, donna ordre aux bataillons espagnols et gaulois, qui formaient un corps avancé et comme un angle saillant au centre de l'armée, de quitter peu à peu cette figure triangulaire, et de feindre de perdre du terrain pour attirer les Romains de plus en plus et les faire entrer dans l'intérieur des lignes carthaginoises.

Ce qu'Annibal avait prévu arriva : les Romains, emportés par leur courage et leur ardeur, s'engagèrent dans les bataillons africains, qui bientôt les enveloppèrent ; Æmilius, tout blessé qu'il était, et voyant le danger que courait l'armée romaine, se précipita dans la mêlée, où il périt accablé par le nombre. Pendant ce temps, Terentius, qui s'était réservé le commandement de l'aile gauche, n'attaquait l'ennemi que faiblement ; sa cavalerie, intimidée par celle des Numides, osait à peine se battre, et donna, de plus, dans un nouveau piége que lui tendit le général carthaginois.

Cinq cents de ces cavaliers numides ayant reçu ordre d'Annibal de chercher à tromper les Romains par une feinte désertion, se présentèrent devant les troupes de Terentius, après avoir caché leurs armes sous leurs habits, et feignant de vouloir se rendre. L'imprudent général les voyant désarmés, pensa que c'était autant d'ennemis dont il n'avait plus rien à redouter, et il

les fit placer derrière les lignes de l'armée. Ce fut ce corps de cavaliers numides qui, au moment le plus vif de l'action, et lorsque les Romains étaient entièrement cernés, acheva de déterminer le plus efficacement la perte de la bataille ; profitant du désordre extrême dans lequel étaient les légions, ces barbares fondirent sur les Romains, déjà accablés de toutes parts, et en firent le plus affreux massacre : il était si horrible, qu'il fallut qu'Annibal donnât des ordres pour l'arrêter : la plaine, à ce que dit Tite Live, était entièrement couverte de morts et de mourans.

L'armée romaine fut presque entièrement détruite, et, suivant les détails qu'on trouve dans tous les historiens, de quatre-vingt mille hommes dont elle était composée, près de soixante mille restèrent sur le champ de bataille. Dix mille se rendirent à discrétion à Annibal, et trois cents cavaliers auxiliaires, seulement, durent leur salut à la fuite. Le consul P. Æmilius fut tué, comme nous l'avons dit, au commencement de l'action, les deux proconsuls, vingt-neuf tribuns légionnaires et plus de quatre-vingts sénateurs y perdirent la vie. Ce fut sans doute le plus terrible échec qu'ait jamais reçu la république romaine. La perte d'Annibal fut beaucoup moins considérable ; Polybe assure que les Gaulois contribuèrent le plus au gain de cette célèbre bataille : aussi y en eut-il quatre mille de tués ; les Es-

pagnols et les Africains ne perdirent que quinze cents hommes. [1]

Quant à Terentius Varro, ce consul si hardi dans le discours et si timide dans l'action, cet auteur de tant de désastres, sans s'être signalé par aucun exploit, et sans même prendre la peine de rallier les troupes, il s'enfuit à Venusie, accompagné seulement de soixante et dix cavaliers.

Les détails historiques qu'on trouve dans Polybe, ainsi que dans Tite Live, indiquent clairement les positions des deux armées, et lorsqu'on est sur les lieux, rien n'est plus aisé que de les reconnaître, et n'est en même temps plus intéressant.

Après avoir passé l'Offanto, qui n'est qu'un

[1] Les historiens anciens sont entrés jusque dans le détail des armes et des habillemens des différentes nations qui combattaient à Cannes sous les ordres d'Annibal. Les Africains étaient vêtus et armés à la romaine, Annibal les ayant fait revêtir des dépouilles et des armes qu'ils avaient prises aux Romains dans les combats précédens. Les Espagnols et les Gaulois portaient des boucliers qui étaient également échancrés en forme de croissant, mais leurs armes étaient différentes. Les premiers se servaient de courtes épées tranchantes et qui pointaient, au lieu que les seconds n'usaient que du sabre qui tranchait et ne pointait pas. Quant à l'habillement, les Espagnols étaient couverts d'une veste blanche bordée de pourpre; mais l'uniforme des Gaulois fut bientôt trouvé, car, suivant les historiens, ils étaient tout nus jusqu'à la ceinture : ce qui offrait, suivant Polybe, un spectacle aussi étrange que terrible (L. III.)

ruisseau en été, et tel que nous le traversâmes, mais qui devient un torrent très considérable à la fonte des neiges, comme on peut le voir par ses dévastations et l'escarpement de ses bords, nous suivîmes la direction de la marche des Romains, ayant devant nous les vallons de Cannes. Nous avions, comme eux, le soleil en face, ainsi que le vent, qui apparemment est alisé dans cette contrée; mais heureusement nous n'avions pas contre nous Annibal; nous pûmes tranquillement examiner tout ce pays, ces sites si curieux à observer, et devenus à jamais célèbres par le triomphe de ce grand général, ainsi que par la faute qu'on lui reprocha de n'en avoir pas su profiter en marchant tout de suite à Rome.

Avant de quitter cette plaine fameuse dans l'histoire, et un lieu aussi curieux à parcourir, nous voulûmes visiter les restes de l'antique ville de Cannes, qui, ainsi que nous l'avons dit, était située sur le penchant d'une autre colline : la ville est absolument détruite, nous n'y trouvâmes que les vestiges de quelques tombeaux. Il y en avait un, entre autres, terminé par une espèce de colonne, au bas de laquelle on lit cette inscription, qui est peu intéressante par elle-même, et n'a d'ailleurs aucun trait à l'événement célèbre dont nous étions occupés; la voici :

C. IVLIVS
SATVRNINI
LIB. HERACVLA
AVG. SIBI ET
C. IVLIO SALPINO
FILIO
ET IVLIÆ SOTERIÆ
LIB

Caius Julius Heracula, augustalis, et affranchi de Saturninus, a élevé ce tombeau pour lui, pour Caius Julius Salpinus, son fils, et pour Julia Soteria, son affranchie.

Il y avait de chaque côté deux masses de licteurs pour toute décoration. Ces faisceaux de licteurs n'ont point de hache, une des baguettes dépasse seulement les autres d'environ deux pouces. Elles ne sont pas liées par une branche de laurier, mais par une bande fort étroite, une simple courroie [1]. A force de chercher, nous aperçûmes encore quelques substructions, mais

[1] Il faut observer, à ce sujet, que quand les faisceaux étaient ainsi représentés sans hache, ils indiquaient simplement la qualité d'*augustalis*, comme elle est portée dans l'inscription. Ce qui désigne que Cannes était par conséquent une ville où il y avait eu un collége d'*augustaux*, c'est-à-dire de prêtres et de ministres consacrés au service et au culte des empereurs, dont la flatterie faisait des dieux, même de leur vivant; culte que l'adulation avait établi dans presque toutes les villes de l'Empire romain.

comblées et impraticables, ainsi qu'une inscription sur une demi-colonne d'un diamètre ovale; mais si excessivement fruste, qu'il nous fut impossible de la déchiffrer. Cette colonne ressemble assez à une colonne milliaire.

Vue de la ville de Canosa, nº 300.

A six milles de Cannes, et nous avançant toujours dans les terres, nous arrivâmes à Canosa, autrefois Canusium. Cette ancienne ville grecque fut fondée encore par Diomède; aussi les champs qui l'environnent ont-ils conservé le nom de *Campi Diomedis*. Ce fut dans cette ville que se retira une partie des soldats romains après la malheureuse journée de Cannes. Tite Live parle d'une Apulienne, femme très riche, nommée *Busa*, qui reçut et accueillit chez elle le petit nombre des Romains qui s'échappèrent par la fuite, et leur donna l'hospitalité pendant quelques jours. On montre encore les vestiges du palais de cette généreuse femme. Cependant ces ruines sont si colossales, qu'il y a plutôt lieu de penser qu'elles ont appartenu à quelque édifice public, aujourd'hui si complétement détruit, que ni le plan ni l'élévation n'ont conservé aucune forme. [1]

[1] *Eos qui Canusium perfugerant, mulier Apula, nomine Busa, genere clara ac divitiis, mœnibus tectisque a Canusinis acceptos, frumento, veste, viatico etiam juvit: pro qua ei munificentia postea, bello perfecto a senatu honores habiti sunt.* (Tit. Liv., Lib. XXII.)

Tombeaux, ou Monumens antiques, Arc de Terentius Varro, n° 310.

A quelque distance de ces ruines et dans le milieu de la campagne, on voit les restes encore assez entiers d'un monument antique qui a la forme d'un arc de triomphe, et auquel on donne très improprement dans le pays le nom d'*arc de Terentius Varro*. On ne saurait, en effet, comprendre pourquoi un pareil monument aurait pu être élevé en l'honneur de ce général, puisque, dans l'histoire de la bataille de Cannes, il est accusé d'avoir causé la défaite des Romains, et d'avoir fui des premiers pendant le combat. Les historiens ajoutent que, ne s'étant pas trouvé en sûreté à Venuse, il s'était retiré à Canusium, parce que cette dernière ville était mieux fortifiée; cependant on lit dans l'histoire que la faveur de ce général, chéri du peuple et choisi par lui, était si grande, qu'à Rome même le soin de sa personne fut regardé comme l'effet de sa grandeur d'âme. Des députés de tous les ordres vinrent au-devant de lui pour le remercier de ce que, dans un pareil désastre, il n'avait pas désespéré du salut de la république, et s'était conservé pour la servir.

Ce prétendu arc de Varron n'est autre chose qu'un monument très simple d'une seule arcade construite en briques. On voit encore qu'il était décoré de pilastres, avec une corniche, qui est détruite de manière qu'on n'en peut distinguer ni le profil, ni aucun ornement. Il est encore

bien plus difficile de pouvoir déterminer pour quelle raison cet arc a été construit à cette place; et si on doit le regarder comme un monument historique, élevé depuis sur les lieux pour rappeler le souvenir d'un fait célèbre dans l'histoire, ou si ce n'a jamais été qu'un tombeau de la forme d'une arcade, ainsi qu'on en connaît plusieurs exemples.

Cette opinion paraît la plus vraisemblable. C'est une erreur de croire que les anciens n'élevaient ces sortes de monumens que pour célébrer des triomphes et des triomphateurs. On ne peut douter, par les inscriptions même gravées sur quelques uns, qu'il n'y en ait eu de construits pour toute autre raison. On connaît celui qui fut élevé pour l'empereur Trajan à Ancône, où il est précisément dit que ce ne fut point pour ses victoires qu'on lui élevait ce monument, mais pour avoir fait faire le port d'Ancône à ses dépens. Ne sait-on pas aussi que Domitien fit élever dans Rome plusieurs arcs, uniquement pour servir de décoration et sans aucun but particulier?

Mais ce dont on ne peut douter, c'est que ces sortes de monumens n'aient été très souvent destinés dans l'antiquité à former des tombeaux, et il existe encore de ces arcs où on peut distinguer les niches dans lesquelles se déposaient les vases et les urnes cinéraires. Le marquis Maffei,

dans son excellent ouvrage de la *Verona illustrata*, rempli de recherches intéressantes sur l'antiquité, en cite divers exemples, et surtout en parlant d'un arc pareil fort connu à Vérone, appelé l'*arc de Gavius*. Quoi qu'il en soit de cet antique édifice et de l'usage auquel il aura pu être destiné, nous le trouvâmes placé sur le chemin qui conduit au pont de Canosa sur l'Offanto.

Nous vîmes près de là encore deux autres constructions en briques dont la forme était carrée, mais qui paraissent n'être pas même antiques. Ces fragmens, assez peu intéressans, sont à une demi-lieue de la ville, qui est aujourd'hui réduite à quelques petites rues étroites et bâties autour d'un mauvais château; mais comme ce château à demi ruiné se trouve placé sur la partie la plus élevée, étant vu de loin, son aspect fait pyramider toute cette ville de Canose, et lui donne un effet très pittoresque.

Ruines antiques. Environs de Canose. n° 311.

Tous les environs de l'ancien Canusium sont semés de ruines et de débris antiques qui ne peuvent laisser douter que cette ville n'ait été autrefois fort considérable. Un aquéduc y conduisait l'eau d'une distance de vingt milles : ce qui en reste encore de vestiges suffit pour indiquer que cet ouvrage devait être d'une grande étendue. Parmi ces ruines éparses dans la campagne, on trouve une masse assez considérable de maçonnerie, où on aperçoit encore des fragmens de pavé en mosaïque. La grandeur de cet édifice a fait croire aux habitans du pays qu'il devait renfermer quelque trésor. Cette persuasion n'a servi qu'à le faire dégrader encore davantage, mais il paraît que ces recherches ont été inutiles; ce n'était, suivant toute apparence, qu'une maçonnerie pleine, qui avoit pu former autrefois la base de quelque ancien tombeau élevé dans la forme d'une pyramide.

On voit à quelque distance plusieurs autres substructions ou bases d'autres édifices, mais qui sont sans caractère et sans nul intérêt; et, entre autres, plusieurs grands arcs tombant en ruines au milieu des champs de blé dont ils sont entourés, et qui paraissent n'être autre chose que les restes d'une église des premiers temps du christianisme. Ce sont ces ruines qu'on a gravées planche N° 311 de notre Atlas.

On aperçoit encore de là un amas de débris antiques qui ont la forme d'un grand amphithéâtre; nous nous y transportâmes avec empressement, mais nos peines furent inutiles, car on sème, on laboure sur les gradins, et les corridors sont absolument comblés de terre. Cependant la forme de ce monument est encore assez distincte pour que nous ayons pu en mesurer l'étendue, que nous trouvâmes de quatre cent cinquante pieds de long sur trois cent soixante-quinze de large. Il nous parut, au reste, que cet

amphithéâtre avait été construit dans la forme d'un ovale très arrondi; ce qui nous semble une particularité remarquable, le plus grand nombre et même presque tous les édifices de ce genre dans l'antiquité décrivant une ellipse parfaite.[1]

Église nommée *Chiesa Madre*, et chapelle où est renfermé le tombeau de Boemond, nº 312.

Dans la plaine qui est au bas de Canose, nous vîmes une église gothique, appelée la *Chiesa Madre*. Cette église, construite presque entièrement de fragmens et de marbres chargés d'inscriptions antiques, est ornée sans choix et sans goût, ainsi que tous les édifices qu'on élevait dans ces temps barbares, des dépouilles des monumens qui existaient autrefois dans les environs. Nous remarquâmes, entre autres, dans les dehors de celui-ci, et pour soutenir le plus maussade de tous les portiques, trois magnifiques colonnes de brèche violette, engagées dans la terre de plus de moitié de leur élévation, avec des chapiteaux corinthiens en marbre blanc d'un travail exquis. Il y avait, en outre, dans l'intérieur de l'église six autres colonnes du plus beau vert antique

[1] On ne connaît guère, dans le nombre des monumens des anciens, en ce genre, que ce qu'on voit à Rome sous le nom d'*Amphitheatrum Castrense*, dont les restes annoncent effectivement une forme presque circulaire; c'est celui dont on trouve les ruines, très apparentes encore, entre la Porte Majeure et l'église de Saint-Jean-de-Latran, près des murs de Rome. On croit que cet amphithéâtre était destiné pour les gardes prétoriennes, et que c'est par cette raison qu'il était appelé *Castrense*.

de deux pieds de diamètre, mais aussi mal placées et avec aussi peu de goût que celles que nous avions trouvées à Lucera.

Sur le siége de l'archevêque, qui est construit en marbre, on lit une inscription écrite en mauvais latin du temps, et faite en l'honneur d'un certain Romoald, aux dépens de qui, sans doute, cette espèce de trône épiscopal avait été construit:

VRSO P. CEPTORI
ROMOALDVS ADHEC FVIT
ACTOR.

Une petite chapelle adossée à cette église, et qui n'a rien de remarquable à l'extérieur, renferme un tombeau fait avec une sorte de magnificence pour le temps. Ce tombeau a été élevé, dans le onzième siècle, à un Boemond, prince d'Antioche et fils de ce Robert Guiscard dont parle le Tasse dans sa *Jérusalem*, l'un de ces Normands qui, dans le onzième siècle, étaient venus s'établir en Italie en revenant des croisades. Boemond s'enrôla lui-même dans une de ces expéditions, et y périt, si on en croit les chroniques du temps, après une foule d'actions de bravoure qui lui firent un honneur infini[1]. Son corps fut de

[1] *Marcus Boemundus, post multos agones et triumphos, in nomine Jesu, Antiochiæ obiit. Anno ab Incarnatione Domini* 1111. (ORDERICUS VITALIS, L. II.)

là reporté à Canose, où ce petit monument lui fut élevé en 1111.

Son tombeau est revêtu de marbre en dedans et en dehors; malgré cette recherche tout y caractérise le luxe mal entendu et le mauvais goût de ce siècle. La porte, qui est revêtue de bronze, est d'un travail prodigieux, ainsi que tous les ornemens, qui sont précieusement exécutés; mais tout cela est si mal arrangé et si mal logé, que l'ensemble de cet édifice gothique ne présente pas un grand intérêt.

Il paraît, à une mauvaise inscription gravée sur un marbre dans l'intérieur de cette chapelle, au-dessus du tombeau, que ce prince était vraiment digne de ses ancêtres par son courage et sa bravoure :

VNDE BOEMVNDVS? QVANTI FVERIT BOEMVNDVS?
GRAECIA TESTATVR, SYRIA DINVMERAT.
HANC EXPVGNAVIT, ILLAM PROTEXIT AB HOSTE.
HINC RIDENT GRAECI : LVGET SYRIA DAMNA SVA.
QVOD GRAECVS RIDET, QVOD SYRVS LVGET, VTERQVE
JVXTE; VERA TIBI SIT BOEMVNDE SALVS.

Une des antiquités les plus curieuses, trouvée en fouillant près de cette église, est une table d'airain sur laquelle étaient écrits les noms de tous les Romains qui avaient été envoyés pour former la colonie de Canosa, selon leur rang et l'emploi qu'ils devaient y occuper. Ce monument

a été transporté à Naples et devient intéressant, en ce qu'il peut faire connaître quels étaient l'ordre et la composition de ces célèbres colonies romaines.

Les sciences et les lettres furent cultivées dans l'ancienne ville de Canusium : on y parlait également le grec et le latin; ce qui, suivant Strabon, avait fait donner à ses habitans le nom de *Bilingues*. Quoique cette ville fût située dans un territoire sec et pauvre, éloigné de la mer, et proche d'un fleuve, ou plutôt d'un torrent qui, par sa nature, ne pouvait être d'une grande utilité, on ne peut douter qu'elle n'ait été autrefois fort considérable. On pourrait même penser que les arts y furent cultivés, à en juger par le nombre de pierres gravées et de cornalines antiques que les paysans rencontrent très souvent en fouillant dans les terres des environs. On nous en fit voir même un assez grand nombre; mais elles se trouvèrent toutes médiocres.

Au reste, les habitans de la Canosa moderne n'ont conservé de leur ancienne magnificence et de ces mœurs antiques, devenues si rares aujourd'hui, que la bienfaisance et l'hospitalité; car sur un simple billet qui nous avait été donné par hasard à Barletta, et par quelqu'un que nous ne connaissions pas, nous fûmes parfaitement accueillis à Canose, logés et nourris; on se disputait, dans la ville, l'honneur de nous recevoir,

de nous être utile. Peut-être aussi doit-on penser que cette bonne réception était due en grande partie à l'extrême rareté des étrangers dans cette ville.

Église principale et place publique de Trani, n° 313.

Nous partîmes enfin de Canosa, et allâmes directement, et à travers les champs, gagner Trani. Le pays qu'on parcourt dans cette traversée est triste et inculte, et nous y fûmes tourmentés par un vent insupportable, assez ordinaire dans cette province de la Pouille, où des plaines immenses laissent aux vents, aux orages, tout l'effet qu'ils pourraient avoir en pleine mer.

En approchant de Trani, le pays devient meilleur; des vignes, des oliviers, des figuiers, meublent la plaine et la rendent plus riante. L'usage des vignerons et de tous les habitans de cette campagne, est de se bâtir des huttes çà et là dans leurs héritages. La forme pyramidale de ces huttes les fait ressembler, de loin, à autant de monumens, et paraît couvrir le pays de tombeaux antiques. Une seule ouverture par où entre le jour, un trou rond pratiqué au milieu de la voûte, faite en entonnoir pour laisser sortir la fumée, et pour tout meuble un banc circulaire autour du foyer; voilà la forme et la distribution de ces petits réduits sauvages, qui ressemblent parfaitement aux huttes des Tartares.

Nous arrivâmes à Trani, ville assez agréable, et aussi bien bâtie que Barletta; elle a de plus un

port excellent, quoique l'entrée en soit assez difficile et qu'il se remplisse aisément de sable. La grande église, située sur la place de Trani, est très belle intérieurement; elle a été bâtie par les Normands, qui l'ont enrichie d'un assez grand nombre de colonnes antiques. La construction intérieure de l'édifice, quoique gothique, est d'un genre noble; mais le portail n'a point été fini.

Nous ne trouvâmes d'autres antiquités dans cette ville que quelques pierres milliaires, et quelques chapiteaux de colonnes très ruinés. Ce beau pays, qui a fait long-temps le désir et l'ambition de plusieurs peuples, se ressent des dévastations qu'il a eu à souffrir dans différens temps de la part des grandes puissances, ainsi que de la jalousie des petits princes qui l'ont possédé successivement. Du temps des princes normands, la ville de Trani échut au comte Pierre, et fut détruite par le roi Roger. Dans la suite, lors de l'expédition de Charles VIII, les Vénitiens s'en emparèrent, comme de presque tous les ports de l'Adriatique, qu'ils s'attachèrent à détruire ou à combler pour l'intérêt de leur commerce.

Aujourd'hui Trani ressemble à une ville importante par le nombre de maisons assez apparentes qu'on y remarque, et surtout à cause de la beauté des matériaux employés à leur con-

struction, ce qui conserve un air de fraîcheur et de nouveauté aux édifices les plus anciens. Toute cette ville est effectivement bâtie avec une pierre de taille qui ne noircit jamais; d'un grain aussi fin et plus dur que le marbre; elle est presque partout taillée en pointe de diamant, et cela imprime à ce genre un caractère tout-à-fait singulier. Le château, élevé par Frédéric II, ressemble un peu à celui de Barletta, mais il n'est pas aussi considérable.

N'ayant pu trouver de chevaux pour sortir de Trani, nous fûmes obligés d'aller à pied jusqu'à Bisceglia, qui n'en est qu'à quatre milles. Mais nous prîmes notre parti avec d'autant moins de peine, que le chemin est infiniment mauvais pour les voitures. Il est étonnant que toute cette côte, couverte, de deux lieues en deux lieues, de villes assez riches, ait une communication si difficile qu'elle est parfois interrompue. Cette négligence parmi les habitans du pays est d'autant plus extraordinaire, que, pour faire une belle route, il suffirait d'unir ou de faire casser les pierres qu'on rencontre à tout moment, le sol étant, d'ailleurs, d'une excellente qualité et très ferme.

Vue extérieure de Bisceglia, n° 314.

Bisceglia a, de loin, l'aspect le plus riant; les maisons qui dominent les murailles sont de la plus belle apparence, les murs en bon état et bien entretenus; mais le port et l'intérieur de la ville

sont loin de répondre à ce que ces dehors semblent annoncer : nous fûmes étonnés de trouver des rues étroites, sales et qui exhalent une odeur infecte, au point que les habitans ont été obligés de porter toutes leurs maisons nouvelles sur les murailles et dans les dehors de la ville, ce qui lui donne en arrivant un aspect riche et agréable. Il n'y a, au reste, aucune antiquité intéressante à voir dans la ville; nous n'y trouvâmes de curieux, en ce genre, qu'une pierre milliaire, très bien conservée, dont voici l'inscription :

CXII.
IMP. CAESAR
DIVI NERVAE F.
NERVA TRAIANVS
AVG. GERM. DACIC.
PONT. MAX. TRIB. POP.
XIII. IMP. VI. COS. V.
P. P.
VIAM A. BENEVENTO
BRVNDISIVM PECVN.
SVA FECIT.

L'Empereur Trajan, fils du divin Nerva le Dacique, le Germanique, grand Pontife, Tribun du Peuple pour la treizième fois. Proclamé pour la sixième fois Empereur, et Consul cinq fois, Père de la Patrie, a fait cette Voie publique à ses dépens, depuis Bénévent jusqu'à Brindes.

Comme toutes les inscriptions qu'on trouve dans cette route sont de même forme, de même grandeur, et du même travail, il est à croire que ce fut Trajan qui les fit poser en plus grande partie. Notre guide, voyant que nous étions fort curieux de ces anciennes inscriptions, voulut absolument nous conduire dans une chapelle gothique, où, sur un petit tombeau d'albâtre qui servait de bénitier, nous trouvâmes celle-ci, mais qui n'avait rien cependant de fort curieux :

M. FVLVIVS
M. L. TRIVMPHVS
POSTVMIA
P. L. PRIMA.

Ce qui signifie simplement que le tombeau devait servir à Triumphus, affranchi de Fulvius, et à Postumia Prima, affranchie de Postumius.[1]

Au sortir de Bisceglia, qu'on croit être l'ancienne Vigiliæ, nous cherchions en vain les thermes dont parle le baron de Riedesell, mais nous ne les aperçûmes pas plus que les tombeaux dont il couvre le pays, et dont il n'existe que fort peu de vestiges, à moins qu'il n'ait pris pour des tombeaux les huttes des vignerons dont

[1] On sait que la lettre L ainsi isolée veut dire *libertus*, affranchi.

nous venons de parler, et les pressoirs du pays pour des thermes ou des bains antiques.

De Bisceglia à Molfetta il y a cinq milles. Le pays continue d'être abondant en vin, en huile, en grains et en fruits, comme amandes, figues et caroubes; ces caroubes sont les fruits d'un arbre assez commun dans ces cantons; il est toujours vert, et ressemble beaucoup aux poiriers de nos jardins lorsqu'ils ont la forme d'un gobelet. Ce fruit renferme une graine dure, enveloppée dans une gousse épaisse, résineuse et sucrée. C'est cette gousse que l'on mange lorsqu'elle est sèche, et le peuple en fait en partie sa nourriture.

A peine est-on sorti de Bisceglia que Molfetta s'offre à la vue. Les rives de l'Adriatique sont si habitées et si unies qu'on aperçoit également en voyageant dans ce pays, et la ville qu'on a quittée, et celle où on doit aller.

Molfetta est une ville, en apparence, assez considérable par sa situation et la beauté des matériaux dont elle est construite; mais le dedans en est plus laid, plus sale encore que Bisceglia. Nous y fûmes suivis et entourés de curieux de même que dans les autres villes que nous avions traversées depuis Naples. On voulait nous voir manger, nous voir marcher; on regardait tout ce que nous observions. Nous demandâmes la cause de cette badauderie; on nous répondit

franchement que le passage d'un étranger était une chose si rare dans le pays, qu'il devenait un objet de curiosité pour les habitans, qui s'en occupaient plusieurs jours comme d'un événement extraordinaire. Au reste, ce peuple est doux, poli; il a surtout le bon esprit de connaître la bonté du pays qu'il habite, et de s'y trouver heureux. Nous questionnâmes plusieurs de ces habitans, qui, bien que n'ayant rien moins que l'air magnifiques et opulens, convinrent que leurs terres produisaient de tout en abondance, et que tout ce qu'ils récoltaient était également bon: en effet, l'huile, le vin et le blé y sont de la plus parfaite qualité.

Giovenazzo, petite ville de la Pouille, n° 315.

Nous nous acheminâmes vers Giovenazzo, située à trois milles par-delà. Elle est plus petite encore que Molfetta, mais les dehors en sont rians et pittoresques. Ces petites villes vont toujours en dégradant depuis Barletta jusqu'à Otrante. Celle-ci n'a dans l'intérieur rien de curieux. Nous avions une lettre de recommandation pour un des habitans, qui nous logea au couvent des Dominicains. Ces religieux ont une habitation qui ressemble à un palais. Le souvenir de la maison des Dominicains de Manfredonia nous donna, par un calcul de proportion, la plus haute idée de la manière dont on allait nous recevoir, et elle s'embellit encore par l'accueil du supérieur, assez obligeant, en apparence;

mais il fallut en rabattre lorsque la nuit fut venue et les portes fermées. Tous ces moines une fois rentrés dans leurs cellules, nous nous crûmes condamnés à mourir de froid et de faim sous ces fastueux corridors, qui devinrent à nos yeux une vaste prison. On nous refusa jusqu'à du pain, et sans nos principes, notre habitude d'être honnêtes, et surtout une patience surnaturelle, nous eussions enfoncé scandaleusement les portes du couvent.

Ces moines inutiles, et que la crédulité des peuples avait enrichis autrefois, comme il en est tant d'exemples, venaient de perdre un procès, par lequel ils avaient été condamnés à une grosse restitution. Nous devînmes apparemment la première victime de l'humeur que leur donnait la protection marquée que la cour accorde aux particuliers qui les attaquent. Cette politique, qui n'existe pas dans les murs de Naples, serait sans doute très heureuse pour tout ce royaume, où les maisons religieuses sont en si grand nombre, qu'il n'y a pas de ville de sept à huit mille âmes qui n'ait quinze à vingt monastères. On nous assura qu'on comptait dans le royaume jusqu'à trente mille Dominicains.

Rien de curieux ne nous arrêtait à Giovenazzo. Cependant nous fûmes obligés d'attendre que le préside de Trani, pour lequel nous avions des lettres du ministre, fût de retour de Bari, où il

était allé. Nous désirions qu'il nous en donnât d'autres pour tous les syndics de son département; précaution très nécessaire à prendre dans ce pays. Ce préside revint enfin; mais il était si pressé de repartir, que, ne pouvant nous donner de nouvelles lettres, il se contenta d'apostiller celle que le ministre nous avait remise pour lui, afin qu'elle pût nous être utile pour d'autres villes. Notre patente ainsi expédiée, nous partîmes promptement.

Vue de l'entrée et d'une des portes de la ville de Bari, n° 316.

Vue de la ville et du port de Bari, n° 317.

En sortant de Giovenazzo, on aperçoit Bari, situé sur une pointe de terre qui s'avance dans la mer. Le chemin en demi-cercle qu'on est obligé de faire pour y arriver est de douze milles, qui nous parurent d'une longueur extrême : d'autant plus que les premières chaleurs que nous avions éprouvées depuis notre départ de Naples, nous surprirent dans cette traversée. Le climat est effectivement plus chaud que celui que nous venions de quitter. Nous nous en aperçûmes aux productions de la terre, qui étaient sensiblement plus avancées : les blés étaient déjà superbes; mais on craignait que la récolte ne fût perdue à cause de la sécheresse, qui mûrissait la paille avant que le blé fût en fleur. Lorsque nous arrivâmes à Bari, on y embarquait une grande quantité d'huile pour Trieste; ce qui rendait alors ce port extrêmement animé.

La petite ville de Bari d'aujourd'hui est située

dans le même lieu où était l'antique Barium ou Barinon; mais il n'existe aucun vestige de son antiquité, si ce n'est un grand nombre de ces anciens vases, appelés vulgairement *étrusques*, et qu'on trouve souvent en quantité dans des tombeaux situés hors de la ville. Nous en achetâmes quelques uns qui y avaient été récemment trouvés, et dont les formes étaient absolument les mêmes que celles des antiques vases en bronze découverts à Pompéi. Cette observation, que nous avons été à portée de répéter très souvent, est une preuve que les Romains n'ont fait que copier les belles formes grecques, toujours admirées avec tant de raison, et que ces prétendus vases étrusques ont été faits par ces anciens Grecs, les inventeurs de tout ce qui existe de vraiment beau dans les arts en tout genre.

On trouve aussi des camées antiques et des cornalines, qu'on assure avoir été gravées à Bari; mais les habitans s'y connaissent si peu, et ils ont tant de peur de donner une chose précieuse pour peu d'argent, qu'ils demandent un prix excessif de la moindre pierre. Nous rencontrâmes, entre autres, un fermier qui avait à son doigt une bague avec sa première monture; la pierre représentait un lion de la plus grande beauté. Je lui en offris une somme raisonnable; mais il était riche, cela ne le tenta pas. Je lui en

offris davantage ; il crut que sa bague était un trésor, je la lui laissai.

Village de Mola, dans la terre de Bari, n° 318.

Nous sortîmes de Bari en suivant toujours le bord de la mer, et arrivâmes, par un chemin raboteux, à Mola, après avoir fait quinze milles tout d'une traite. Il n'y avait dans ce petit village rien qui pût attirer notre attention ; mais la nécessité de nous y arrêter pour laisser reposer les chevaux, donna à un de nos dessinateurs le temps d'en esquisser une vue, sans s'écarter en rien de ce que la nature lui offrait. Un grand clocher, tel qu'on en rencontre dans tout ce pays dans les moindres endroits, une petite église placée près du rivage, quelques méchantes barques, et des matelots préparant leur dîner, meilleur à peindre qu'à manger, furent les accessoires dont il orna son dessin.

En sortant de Mola, on fait encore cinq milles sur le bord de la mer. Le terrain est assez inculte, il est sec et fort découvert ; mais peu à peu le pays commence à se meubler. Nous rencontrâmes d'abord sur notre route un charmant petit bois de myrtes en fleur, et qui répandaient une odeur si enchanteresse, que nous nous crûmes tout d'un coup transportés ou à Guide ou à Paphos. De là, nous arrivâmes à une forêt d'oliviers assez considérable. Il y avait si long-temps que nous n'avions vu d'arbres, qu'une forêt de grands oliviers nous parut une chose merveilleuse.

Abbaye de San-Vito di Polignano, n° 319.

En sortant de la forêt, nous découvrîmes l'abbaye de San-Vito. Cette maison rappelle au premier aspect l'idée de ces châteaux rians et agréables que les chevaliers trouvaient tout à point dans leurs expéditions pour ne pas coucher à la belle étoile. L'illusion dure même après qu'on est entré dans la cour ; car cette abbaye a plus l'air d'un palais que d'un monastère. L'histoire du pays est que le fils d'un prince de Lucanie, San-Vito, fit don de ce territoire à des moines cordeliers, qui, en reconnaissance, lui donnèrent, à lui et aux siens, la vertu d'empêcher que les chiens ne devinssent enragés. Cet arrangement, fait comme on voit entre bonnes gens, a valu depuis ce temps cinquante mille livres de rente à un prieur qui nourrit cinq autres moines et autant de frères pour le servir.

Cette charmante maison est située dans un pays fertile, sur le bord d'une mer poissonneuse ; bétail, gibier, fruit, poisson, tout y est excellent ; mais on doit dire aussi que ces religieux en font parfaitement les honneurs. Je ne sais si tous les étrangers y trouvent une semblable réception ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, sans lettre de recommandation, nous fûmes traités et accueillis par le supérieur de cette abbaye avec toutes les grâces d'un seigneur châtelain qui aurait passé sa vie dans la meilleure compagnie.

Il nous conduisit d'abord à l'appartement qu'on nous destinait, dans un corps de logis séparé, et réservé aux étrangers; ensuite il nous fit voir son église, qui n'a rien de très curieux, mais la maison est agréable, quoique très irrégulière, parce qu'elle a été construite en différens temps; la partie principale, qui donne sur la mer, est de la construction la plus noble et la plus pittoresque en même temps.

L'abbaye de San-Vito est entourée d'une bonne muraille, qui suffit pour la mettre à l'abri des insultes des Barbaresques, sans lui ôter l'agrément d'une maison ouverte. Nous fûmes surtout frappés de la beauté et de la hardiesse de l'escalier principal, par lequel on arrive à une terrasse en portiques qui a vue sur la mer, et précisément au-dessus d'un petit port où abordent tous les bateaux des pêcheurs. Ce concours de barques, cette pêche abondante et presque continuelle, rendent cette rive infiniment vivante : on y trouve au plus bas prix le poisson le plus exquis.

Au sortir de la terrasse, le prieur nous conduisit à ce qu'il appelait son désert : ce sont des rochers percés de grottes dont l'aspect est aussi sauvage que le reste du pays est riant. Il nous dit que c'était là que, dans ses momens de réflexion et de tristesse, il venait lire Young et qu'il gardait *Télémaque* pour un autre site. Cet honnête religieux avait le bon esprit de se trouver heureux,

de le sentir, et, de plus, d'en convenir, ce qu'on voit rarement chez les gens du monde, plus rarement encore chez les gens de cet état. Il nous ramena pour le souper, qui fut gai et excellent : on nous servit surtout des figues délicieuses. Nous apprîmes que l'usage du pays était de les faire sécher au soleil sous une cloche de verre pour empêcher l'air de les dessécher, et qu'on avait la précaution d'en ôter la peau, ce qui leur donne plus de délicatesse; il n'y a effectivement point de confitures sèches qu'on puisse comparer aux figues de ce pays pour la saveur et la bonté.

Extérieur et intérieur de la grotte de Polignano, nos 320 et 321.

Notre goût pour les aspects et les sites pittoresques engagea le prieur à nous conduire le lendemain à la grotte de Polignano, qu'il nous peignit comme une curiosité rare en ce genre. Nous partîmes dans un bateau, et après deux milles de chemin le long de la côte, nous arrivâmes à cette grotte vraiment curieuse à voir. Elle est sous la ville même, dominée par de grands rochers sur lesquels les maisons sont bâties.

En y entrant, nous fûmes surpris de sa grandeur imposante, car elle peut avoir deux cent cinquante pieds de profondeur sur plus de quatre-vingts de hauteur. Comme elle est absolument baignée par la mer, on ne peut y aborder qu'en bateau; nous fûmes étonnés de la limpidité de l'eau qui remplit l'intérieur de la grotte, aussi les reflets mystérieux qu'elle y produit ajoutent-

ils encore à la richesse des tons dont la nature l'a embelli depuis des siècles. Nous ne pouvions quitter un lieu dont la fraîcheur et la singularité avaient tant de charmes pour nous, et nous nous mîmes tous à la dessiner sous différens aspects en dedans et en dehors; mais on doit sentir qu'un effet qui tient en plus grande partie à la magie de la couleur, ne peut être rendu que très imparfaitement dans des dessins, et surtout par des gravures qui ne sont point coloriées.

Cette grotte se nomme dans le pays *Grotta di Palazzo*, ce qui fait penser que ce nom vient de ce qu'autrefois il y avait quelque palais bâti au-dessus, et c'est d'autant plus vraisemblable qu'on voit encore des restes de décorations, et, entre autres, des parties de balustrades à une terrasse creusée dans le rocher, et qui donnait d'un côté sur la mer, et de l'autre sur la grotte. Il semble que ces antiques constructions se soient dégradées exprès pour ajouter encore au pittoresque et à la curiosité de ce lieu.

Pour parvenir à la terrasse qui est au-dessus de la grotte, il faut monter dans la ville même de Polignano, aussi baroque et aussi laide que sale. L'histoire nous dit que César, lors du siége de Brundusium, où il était allé pour suivre Pompée, fit construire une tour en cet endroit. Peu à peu on a bâti des maisons aux environs de la tour antique, et c'est la réunion de ces construc-

tions qui a formé depuis la ville appelée aujourd'hui *Polignano*, et qu'on pourrait croire indiquée, sur la carte Théodosienne ainsi que dans l'itinéraire d'Antonin, sous le nom de *Turris Cæsaris* [1]. Nous ne trouvâmes aucun vestige de la tour, et il n'existe, de son antique origine, que l'irrégularité et la situation bizarre des maisons dont elle était entourée.

Nous nous remîmes en mer pour regagner l'abbaye de San-Vito. Le vent avait fraîchi de

[1] Il y a effectivement sur la carte Théodosienne, connue sous le nom de *carte de Peutinger*, un lieu situé sur la côte de la mer Adriatique, entre Bari et Brindisi, qui porte le nom de *Turris Cæsaris*. Mais nous ne pouvons croire, par sa position sur cet itinéraire, ainsi que sur celui d'Antonin, que ce soit le Polignano dont nous nous occupons ici, et qui se trouverait trop éloigné de Brindes. On voit sur la même carte de Peutinger, et beaucoup plus près de cette dernière ville, un autre lieu appelé *Turris Stagnans*; mais ce surnom de *Stagnans*, qui veut dire *au milieu des eaux, couvert d'eau*, cause un nouvel embarras, puisque la position de Polignano, sur une roche escarpée et très élevée au-dessus de la mer, ne peut avoir eu l'épithète *stagnans*.

Ce qui ressemblerait beaucoup plus à notre Polignano et à sa grotte, est un autre lieu qu'on trouve exactement au-dessus de Brindes, et qui, dans les deux itinéraires antiques, est désigné par *ad Speluncas*. Cette dénomination de grotte ou de caverne que signifie le mot *Spelunca*, s'accorde si parfaitement à la situation de celle de Polignano, que nous ne pouvons douter qu'on n'ait dès lors voulu indiquer un lieu déjà connu dans le pays par sa singularité.

Nous reparlerons, au reste, avec quelque détail de ces deux monumens intéressans de l'antiquité.

telle sorte que, quoique nous l'eussions en poupe, nous fûmes très tourmentés par la vague. Les pêcheurs du couvent arrivèrent aussitôt que nous, et nous eûmes le plaisir de voir étaler leur pêche copieuse et variée. Merluches, raies, carrelets, seiches, rougets, anguilles, sardines, et surtout un poisson appelé *poulpe*, très estimé dans ces cantons, s'y trouvaient réunis. Ce poulpe a la forme la plus étrange, si l'on peut dire qu'il en a une; car ce n'est qu'une masse informe et si flasque qu'elle ne peut, hors de l'eau, donner une idée de son existence vivante.

C'est à ce port que, de tous les environs, on vient acheter le poisson, mais on ne peut en avoir qu'après que l'abbaye s'est approvisionnée. Il se vend sans choix, et la livre revient à peine à un sou de France.

Le prieur ne voulut point nous laisser partir sans nous donner des lettres de recommandation pour Brindisi, où nous allions; et après nous avoir fait accepter, malgré nous, le choix et l'élite de la magnifique pêche dont nous avions été témoins, nous nous séparâmes, et quittâmes presque avec regret ces tranquilles et heureux cénobites.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

Nos des planch. — Folios du texte.

CHAPITRE VIII.

THÉATRE D'HERCULANUM. — ÉLÉVATION ET PLAN GÉOMÉTRAL DE CE THÉATRE, AVEC QUELQUES DÉTAILS SUR LES DIFFÉRENS SPECTACLES DES ANCIENS ROMAINS. 1

Du THÉATRE D'HERCULANUM .... *ibid.*
139 Coupe et élévation du théâtre 2
140 Plan du théâtre .... *ibid.*
DES CIRQUES ROMAINS 7
141 Plan géométral du cirque de Caracalla 18
142 Élévation, coupe et plan du cirque de Caracalla. 29
143 Fragment antique 31
144 Médailles antiques 32
145 Bas-reliefs antiques représentant les courses de chars dans les cirques 33
146 Obélisques des cirques 35
147 Médailles d'or de Septime Sévère 43
ANTIQUITÉS DIVERSES QUI ONT RAPPORT AUX CIRQUES 44
148 Peinture antique .... *ibid.*
149 Borne du cirque de Flore .... *ibid.*
150, 151 Lampes antiques 45

Nos des planch.		Folios du texte.
152, 153	Pierres antiques	45
154	Course d'un char attelé de vingt chevaux	46
	DES THÉATRES ROMAINS	47
	DES MASQUES SCÉNIQUES	63
	DES ACTEURS, DES PANTOMIMES ET DES REPRÉSENTATIONS THÉATRALES DES ANCIENS	70
	FRAGMENS ANTIQUES, BRONZES, ET PIERRES GRAVÉES REPRÉSENTANT DIFFÉRENS CARACTÈRES DE MASQUES SCÉNIQUES	79
155	Figure d'un acteur	80
156	Figure d'un danseur	*ibid.*
157	Fragment d'une peinture antique trouvée à Herculanum	*ibid.*
158	Masque de Socrate	82
159	Grotesque antique	83
160	Petit buste antique	84
	MONUMENS ANTIQUES QUI ONT RAPPORT AUX REPRÉSENTATIONS THÉATRALES DES ANCIENS	*ibid.*
161	Bas-relief antique	*ibid.*
162	Musiciens, fragment de peinture antique d'Herculanum	85
163	Muse de la tragédie	86
164	Muse de la comédie	*ibid.*
165, 166	Cornalines antiques	88
167	Figure grotesque gravée sur une agate noire	*ibid.*
168	Bas-relief antique. Masques scéniques des théâtres anciens	89
169	Pierre antique gravée	91
	DES AMPHITHÉATRES	*ibid.*
	DES NAUMACHIES	96

Nos des planch.		Folios du texte.
170	Vue et plan d'une naumachie construite sous l'empereur Domitien	98
171	Fragment de peinture antique trouvé à Herculanum	*ibid.*

CHAPITRE IX.

	MONUMENS ET ANTIQUITÉS DE LA VILLE DE POMPÉI ENSEVELIE SOUS LES CENDRES DU VÉSUVE, A LA MÊME ÉPOQUE ET PAR LA MÊME ÉRUPTION QU'HERCULANUM, EN L'ANNÉE 79	103
	ANTIQUITÉS DE POMPÉI	*ibid.*
172	Porte de Pompéi	*ibid.*
173	Vue de l'entrée et de la principale porte de Pompéi	104
174	Ruines du temple d'Isis	109
175	Temple d'Isis rétabli et vu sur la partie latérale	112
176	Autre vue du temple d'Isis, rétabli tel qu'il devait être en l'an 79	114
177	Plan géométral du temple d'Isis	117
178	Plan géométral et coupe du tombeau de Mammia	*ibid.*
179	Fragmens du temple d'Isis	124
	Maison de campagne de Pompéi	126
180	Vue de la partie inférieure ou rez-de-chaussée	127
181	Vue de la petite cour supérieure	*ibid.*
	Plan géométral de la maison de campagne de Pompéi	130
182	Rez-de-chaussée et premier étage	*ibid.*
183	Coupe du premier étage et de la cour supérieure, et développement de la chambre des bains	*ibid.*
184	Rétablissement de la maison de campagne de Pompéi	137

N^os des planch. — Folios du texte.

185 Vue du tombeau de MAMMIA, grande prêtresse, à Pompéi.... 138
186 Vue prise dans l'enceinte du tombeau de Mammia. 139
187 Vue des ruines d'un temple grec à Pompéi..... 140
188 Vue des maisons ou boutiques qui régnaient le long de la grande rue de Pompéi.... *ibid.*
189 Plan et élévation du temple grec à Pompéi.... *ibid.*
190 Vue perspective et rétablissement de ce temple. 141
191 Vue générale du camp ou quartier des soldats à Pompéi.... 143
192 Plan géométral du camp des soldats à Pompéi.. 146
193 Plan géométral des ruines de Pompéi, où se trouvent l'amphithéâtre, le camp des soldats, le temple d'Isis et l'ancien temple grec.... *ibid.*
194, 195, 196 Vues prises dans l'intérieur de la fouille du camp des soldats.... 152
197 Vue d'une petite maison bâtie sur les murs de Pompéi.... 153
198 Caveau découvert à Pompéi.... *ibid.*
199 Plan et élévation d'un angle de la colonnade du quartier des soldats, à Pompéi.... 155
200 Divers fragmens et détails d'architecture de ce monument.... *ibid.*
201 Rétablissement du quartier des soldats, élevé conformément au plan géométral.... 158
202 Temple de Vénus. (*La description est chapitre X, à la suite de celle des bains de Néron et du temple de Mercure.*).... 153

N^os des planch. — Folios du texte.

CHAPITRE X.

DESCRIPTION DES CHAMPS PHLÉGRÉENS, PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUCCINCTE SUR L'ORIGINE ET LES CAUSES DES VOLCANS. — VUES DES MONUMENS ANTIQUES DE POUZZOL, BAYES, CUMES, BAULI ET MISÈNE.... 161

ESSAI SUR LES CAUSES ET L'ORIGINE DES VOLCANS. *ibid.*

Lettre sur les volcans, par le docteur Demeste. (*Voir la note.*).... 175
203 Carte du golfe de Pouzzol et des champs Phlégréens.... 180
204 Golfe et village de Mare Piano.... 186
205 École de Virgile.... 187
206 Vue d'une des principales carrières de pozzolane. 188
207 Vue d'un chemin qui conduit aux carrières de pozzolane.... 189
208 Temple de Jupiter Sérapis, à Pouzzol.... 192
209 Ruines du temple de Sérapis.... 193
210 Plan général du temple de Sérapis.... 197
211 Rétablissement du temple dédié à Jupiter Sérapis. 201
212 Place de Pouzzol.... 205
213 Jardin des Camaldules, à Pouzzol.... 211
214 Piédestal d'une statue élevée à Tibère sur la place publique de Pouzzol.... *ibid.*
215 Amphithéâtre de Pouzzol.... 214
216 Ruines d'un temple antique appelé *Tombeau d'Agrippine*.... 216
217 Vue de la Solfaterra.... 217
218 Les Pisciarelli, sources d'eau chaude.... 221
219 Vue de l'*Arco Felice*.... 224
220 Vue du lac *Agnano* et des étuves de *San Germano*. 228

Nos des planch.		Folios du texte.
221	Grotte du Chien, près du lac Agnano	232
222	Église de San Vitale	245
223	Vue de l'Astruni	246
224	Vue du lac Averne	249
225	Vue de Monte Nuovo	267
226	Bains de Néron, ou étuves de Tritoli, à Bayes	277
227	Temple de Mercure, dans le golfe de Bayes	283
	Temple de Vénus, situé sur le bord de la mer, dans le golfe de Bayes. (*La planche porte le n° 202, et elle est indiquée sous ce numéro dans cette table.*)	284
228	Temple de Diane, à Bayes	*ibid.*
229	Vue prise sur le chemin de Naples à Pestum. (*Voir la note au bas de la page* 285.)	285
230	Vue des Champs Élysées	286
231	Plan du théâtre de Misène et d'une conserve d'eau (*Piscina ammirabile*)	287

CHAPITRE XI.

	DES ENVIRONS DE NAPLES, OU DESCRIPTION DE LA TERRE DE LABOUR, AUTREFOIS LA CAMPANIA FELICE	296
232	Carte de l'ancienne Campania felice	298
	CUMES	304
233 234	Médailles antiques désignées sous le nom *autonomes*	306
	CAPOUE	307
	FORMIES	314
	MINTURNE	315
	SINUESSA	317
	CALES ou CALENO, aujourd'hui CALVI	320
	SUESSA	322
	THEANO	324

Nos des planch.		Folios du texte
	ATELLA	324
	NOLA	328
235	Ruines de l'amphithéâtre de Capoue	329
236	Plan géométral de l'amphithéâtre de Capoue	331
237	Ruines et fragmens de constructions antiques, à Capoue	332
238	Ruines d'un des escaliers de l'amphithéâtre	333
239 240 241 242	Tombeaux antiques, entre Caserte et Capoue, avec leurs plans	335
243	Plan géométral d'un tombeau antique, situé près de Capoue	337
244	Seconde vue de ce tombeau	338
245	Abbaye du Mont-Cassin	*ibid.*
	ILE DE SORA	345
246	Vue de l'Isola	*ibid.*
247	Seconde vue de l'Isola et des cascades formées par le *Fibrinus* et le *Liris*	*ibid.*
248	Rocher de Terracine	346
249	Môle de Gaëte	348
250	Château royal de Caserte	358
251	Vallée des Fourches Caudines	360
	STABIE	369
	SORRENTE	370
	AMALFI	373
	SALERNE	*ibid.*
	NOCERA	374
	ILES SITUÉES DANS LES ENVIRONS DE NAPLES	*ibid.*
	ISCHIA	375
	PROCIDA	376
	NISITA	381
	CAPRÉE	*ibid.*

N^os des planch. — Folios du texte.

CHAPITRE XII.

VASES CAMPANIENS, VULGAIREMENT NOMMÉS VASES ÉTRUSQUES.......... 384

252 Vases étrusques.......... ibid.
253, 254 Vase de la chasse, et développement de ce vase. 394
255 Profils étrusques.......... 396
256 Atalante et Hippomène.......... 399
257 Vase campanien; noces de Pâris et d'Hélène.... 401
258 Danse des Grâces et de l'Amour.......... 403
259 Ajax faisant violence à Cassandre.......... ibid.
260 Vase trouvé à Nola.......... ibid.
261 Le Départ du Guerrier.......... 404
262 Grotesques antiques.......... ibid.
263 Tibicen, ou Joueur de flûte.......... 405
264 Danse de Comédiens.......... 406
265 Danse nommée *Sicinnis*.......... 407
266 Danseuses.......... ibid.
267 Char de la Victoire.......... ibid.
268 Course de char.......... 408
269 Musiciennes, d'après un vase antique.......... ibid.
270 Castor, d'après un vase antique.......... ibid.
271 Prêtre de Bacchus.......... 409
272 Némésis et Oreste.......... ibid.
273 Cérémonie nuptiale.......... 411
274 Apothéose d'Homère.......... 412
275 Agamemnon, Calchas, Clytemnestre et Iphigénie. 413
276 Anubis égyptien.......... ibid.
277 Char de Cérès.......... 414
278 Thétis présentant à Achille un casque et un bouclier.......... ibid.
279 Le Potier, pierre antique gravée.......... 415

N^os des planch. — Folios du texte.

280 Jupiter foudroyant les Titans, pierre antique... 416
281 Danseuse, peinture d'Herculanum.......... 417
282, 283, 284, 285 Médailles antiques, relatives au Précis historique des révolutions de Naples et de Sicile.......... 418

VOYAGE PITTORESQUE

DANS LA PARTIE MÉRIDIONALE DE L'ITALIE, ANCIENNEMENT APPELÉE GRANDE-GRÈCE.

AVANT-PROPOS.......... 423
INTRODUCTION au Voyage et à la Description de la Grande-Grèce.......... 429
286 La Grande-Grèce, allégorie.......... ibid.
287 Médailles antiques.......... 433
De l'époque des établissemens des colonies grecques en Italie.......... 435
Des Philosophes de la Grande-Grèce.......... 437
DE L'APULIE, nommée aujourd'hui LA PUGLIA... 443
288 Médailles antiques.......... 444
289 Médailles antiques.......... 449
DE L'HYAPIGIE OU MESSAPIE, maintenant TERRE D'OTRANTE.......... 450
BRUNDUSIUM ET HYDRUNTUM.......... 451
290 Médailles antiques.......... 452
SALENTE ET MANDURIUM.......... ibid.
TARENTE.......... 454
291 Médailles antiques.......... 458
DE LA LUCANIE OU PROVINCE DE LA BASILICATE. 459
SIRIS.......... ibid.
292 Médailles antiques.......... 460
HÉRACLÉE.......... ibid.

Nos des planch. — Folios du texte.

Métaponte 462
Pestum 464
293, 294 Médailles antiques 466
Velia .... ibid.
Sybaris 468
De l'ancien Brutium, aujourd'hui la Calabre citérieure et ultérieure 476
Pandosia et Cosenza, ou Brettia 478
295 Médailles antiques 479
Themesa 480
Terina 481
Hypponium 482
Petilia 484
296 Médailles antiques 485
Crotone .... ibid.
Scylacium 491
297 Médailles antiques 498
Reggio 499

VOYAGE PITTORESQUE

DANS LA GRANDE-GRÈCE, DEPUIS NAPLES JUSQU'A REGGIO.

CHAPITRE PREMIER.

Route de Naples a Barletta, en passant par Bénévent, Lucera, Siponto, Manfredonia et Monte Sant-Angelo 503
298 Carte de l'Italie méridionale et de la Sicile ancienne, pays connu autrefois sous le nom de Grande-Grèce .... ibid.
299 Arc de Trajan à Bénévent 507

Nos des planch. — Folios du texte.

300 Ruines de l'amphithéâtre de Bénévent 510
301 Fontaine de Sainte-Sophie 515
302 Porte antique de Bénévent .... ibid.
303 Château de Lucera, dans la Pouille 521
304 Cap ou promontoire appelé Monte Gargano 529
305 Église de Siponto 530
306 Chapelle souterraine de l'église de Siponto .... ibid.
307 Vue du Monte Sant-Angelo, prise de l'entrée de l'église le jour de la fête du saint 532
308 Église de la Madone *di Santa-Croce di Barletta*. 538

CHAPITRE II.

Route de Cannes a Polignano, en passant par Canosa, Trani, Bisceglia, Bari, Mola et l'abbaye de San-Vito 539
309 Vue de la ville de Canosa 551
310 Tombeaux ou Monumens antiques; Arc de Terentius Varro 552
311 Ruines antiques des environs de Canose 544
312 Église nommée *Chiesa Madre*, et chapelle où est renfermé le tombeau de Boëmond 556
313 Église principale et place publique de Trani 560
314 Vue extérieure de Bisceglia 562
315 Giovenazzo, petite ville de la Pouille 566
316 Vue de l'entrée et d'une des portes de la ville de Bari 568
317 Vue de la ville et du port de Bari .... ibid.
318 Village de Mola, dans la terre de Bari 570
319 Abbaye de *San-Vito di Polignano* 571
320, 321 Extérieur et intérieur de la grotte de Polignano. 573

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

945N16 S22
Saint-Non. 2
Voyage à Naples & en Sicile.

C956777I
945.N16
S22 V2 C1

COLUMBIA UNIVERSITY
0032191014